



**HAL**  
open science

**L’immigration turque en France entre 1880-1980 :  
aspects politiques culturels et artistiques : les  
intellectuels turcs en France : aspects politique et  
culturels, sociabilités**

Salih Babayigit

► **To cite this version:**

Salih Babayigit. L’immigration turque en France entre 1880-1980 : aspects politiques culturels et artistiques : les intellectuels turcs en France : aspects politique et culturels, sociabilités. Histoire. Université de Strasbourg, 2013. Français. NNT : 2013STRAG023 . tel-01089402

**HAL Id: tel-01089402**

**<https://theses.hal.science/tel-01089402>**

Submitted on 1 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*ÉCOLE DOCTORALE SHS 519*

**THÈSE** présentée par :

**Salih BABAYIGIT**

soutenue le : **18 septembre 2013**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sciences humaines/histoire

**L'immigration turque en France entre  
1880-1980 : aspects politiques culturels  
et artistiques**

**Les intellectuels turcs en France : aspects  
politique et culturels, sociabilités**

**THÈSE dirigée par :**  
**M. DUMONT PAUL**

Professeur, Université de Strasbourg

**RAPPORTEURS :**  
**M. GEORGEON François**  
**M. AKGONUL Samim**

Directeur de recherches émérite, EHESS  
Maitre de conférences, Université de Strasbourg

---

**AUTRES MEMBRES DU JURY :**  
**M. FRANCFORT Didier**

Professeur, Université de Lorraine

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'histoire de l'immigration est un secteur fructueux de la recherche. Les sciences humaines dans leur ensemble ont exploré les diverses facettes de ce phénomène pour les différentes périodes et à différentes échelles (régionale, nationale, continentale, mondiale). Concernant l'état de la recherche en France, nous pensons notamment aux travaux de Gérard Noiriel qui a dressé une histoire générale de l'immigration en France pour les XIX<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> siècles, ou encore à ceux de Nicolas Maniatis, qui, dans sa thèse de doctorat sur la «mobilité étudiante internationale à l'âge des États-nations (1880-1940)» explique les modalités d'installation en France des étudiants grecs. Lucette Valensi, quant à elle, retrace l'histoire non point de l'immigration mais celle des musulmans d'Europe dans son livre intitulé « Ces étrangers familiers : musulmans en Europe XVI<sup>ème</sup> XVIII<sup>ème</sup> siècles ».

Un autre volet de ces travaux se rapporte à la migration estudiantine et à l'exil politique qui se développent dès la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle au sein de l'Empire ottoman puis de la Turquie moderne, à partir de 1923, en direction de l'Europe. Du côté turc, les recherches quantitatives d'Adnan Şişman sur les flux d'étudiants, celles de Deniz Artun et de Kansu Şarman sur les parcours individuels sont à signaler. Le géographe et anthropologue Stéphane de Tapia, de son côté, a travaillé sur les Turcs issus de l'immigration économique dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

Les études historiques d'ensemble sur les causes ayant conduit au fil des âges les Turcs (étudiants, exilés, touristes, immigrés économiques) vers l'Europe et plus spécialement vers la France sont insuffisantes. Ce vide suggérerait d'explorer d'autres pistes et notamment l'histoire des pensées sociologiques, politiques et littéraires. Celles-ci expliquent en partie le choix de la France par les migrants. En ce sens, l'étude d'Enes Kabakçı sur la pensée d'Ahmet Rıza est représentative. De même, celle d'Emel Kefeli sur les influences littéraires subies par Yahya Kemal Beyatlı et enfin, celle d'Ege Nezahet Nurettin sur le Prince Sabahaddin et son attachement à la Science-Sociale.

### 1. Contexte de l'étude

Ce travail s'inscrit dans un climat de controverse politique et académique à propos de la Turquie. La France en est assurément le terrain privilégié depuis quelques années. La question notamment de l'intégration de la Turquie au sein de l'Union européenne cristallise les débats et déchaîne les passions. Lors des multiples échéances électorales, certains candidats, conscients de l'écho que reçoit le sujet, s'en emparent pour en faire un thème de campagne. Les médias ne sont pas en reste et exagèrent généralement le phénomène. Au point que pour mesurer l'évolution générale de l'opinion publique française, le sujet de l'adhésion figure inévitablement dans le panel des questions posées par les sondeurs. La Turquie est-elle européenne sur le plan géographique ? Sur le plan des valeurs ? Ce grand pays musulman peut-il intégrer l'Union européenne ? Telles sont les principales interrogations qui sont couramment formulées. En outre, ce foisonnement révèle très nettement une autre réalité : la méconnaissance de la Turquie et surtout des liens historiques forts entre les deux pays qui remontent à la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle. Soliman le Magnifique et François Ier y avaient jeté les bases d'une amitié vouée à traverser les siècles et à résister aux épreuves. Cette amitié entre le Roi très Chrétien et le Calife du monde musulman, qui, par la suite, prend la forme d'une alliance militaire puis de privilèges concédés à la France par la signature des Capitulations en 1536<sup>1</sup>, mérite d'être érigée en exemple<sup>2</sup>. Le sujet de cette thèse \_ « l'immigration turque en France entre 1880 et 1980 : aspects politiques, artistiques et culturels »\_ est une autre facette souvent très méconnue de ces liens séculaires.

## **2. L'intérêt grandissant pour l'Occident : l'exemple des ambassadeurs (XVIII<sup>ème</sup>-XIX<sup>ème</sup> siècles)**

Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'histoire de la Turquie, de l'Empire jusqu'à nos jours croisent inévitablement le terme de *Tanzimat* qui en ottoman signifie « Réorganisation ». C'est à la date du 3 novembre 1839 que le jeune Abdül-Mecid I<sup>er</sup>, le trente et unième sultan de la lignée alors âgé de seize ans, promulgua le fameux rescrit de *Gülhane*, annonciateur sur tous les plans d'une ère nouvelle. Il s'agissait de réformer pour ranimer un appareil vieillissant, c'est-à-dire, plus concrètement, d'introduire des éléments modernes, importés du dehors, au sein de la société et des rouages essentiels de l'État. Il s'agissait aussi de mettre au goût du jour le mode de vie à l'européenne ou plutôt « à la franga » comme on avait coutume de l'appeler.

---

<sup>1</sup>. Ces Capitulations donnaient aux français le droit de voyager et de commercer librement dans l'Empire ottoman. Le Consul de France pouvait juger les affaires opposant les Français sur le sol ottoman. Toutes les autres nations européennes devaient demander l'autorisation des consuls français pour faire du commerce.

<sup>2</sup>. Soliman le Magnifique et François Ier avaient Charles Quint pour ennemi commun. Mais cette alliance entre un prince chrétien et un empereur ottoman contre Charles Quint, le Très Catholique, en plein XVI<sup>ème</sup> siècle paraissait invraisemblable en Europe.

Comment dès lors interpréter cet événement symbolique ? Comment lire cet intérêt pour l'Occident, là où l'on se plaisait, jadis, à le dénigrer, à le sous-estimer sous prétexte d'une éminente infériorité ? En réalité, les *Tanzimat* sont l'aboutissement d'un processus entamé au tout début du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les revers militaires face à la Russie puis les traités humiliants de *Karlowits* (1699) et de *Küçük Kaynarca* (1774) ont participé à une prise de conscience chez les dirigeants ottomans. Il fallait se rendre à l'évidence : l'Empire ottoman n'était plus l'État dominant de l'Europe et du Levant. De là nait, chez certains Ottomans à l'instar du grand-vizir İbrahim Paşa (1718-1730), le désir de mieux connaître le monde occidental. Des ambassadeurs temporaires qui s'avèrent être de fins observateurs, sont alors envoyés à Paris comme Yirmisekiz Mehmet Çelebi dont le fils, Said Mehmed Efendi, introduit l'imprimerie dans l'Empire ottoman avec l'aide de Mütefferika, forçat d'origine hongroise et converti à l'islam. Sous Mahmud I<sup>er</sup> (1730-1768), la réforme militaire est confiée pour la première fois à un étranger : le comte de Bonneval. Il s'agit d'un Français converti et qui a servi dans l'armée de Louis XIV. Plus tard, d'autres réformes militaires avec la participation d'officiers français ont été lancées sous Abdül-Hamid I<sup>er</sup> (1774-1789) et sous Selim III (1789-1807) qui crée l'École du génie militaire. Mais ces réformes ne rencontrent qu'un succès mitigé à cause de l'hostilité des religieux et de l'ordre des Janissaires. Jusqu'à la suspension de cet ordre par Mahmut II en 1826, aucune réforme n'a pu réellement aboutir.

La multiplication des missions d'ambassadeurs en Europe à partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle témoigne de l'intensification des relations diplomatiques mais aussi d'un intérêt grandissant. De plus, l'arrivée des premiers étudiants ottomans en France est consécutive à l'établissement des ambassades permanentes dans ce pays<sup>3</sup>. La Porte a longtemps dédaigné l'envoi d'émissaires permanents dans les capitales européennes, préférant se reposer sur des contacts à but immédiat et limité. Cette attitude du gouvernement ottoman, valable du XVI<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle, provient du fait qu'il se considérait comme une puissance démesurément forte et sans égale, capable de faire venir des ambassadeurs des autres puissances au sérail sans éprouver le besoin d'en envoyer auprès d'elles<sup>4</sup>. Il n'empêche que des envoyés ottomans, choisis dans un premier temps parmi les officiers du palais, plus tard parmi les bureaucrates et les intellectuels, étaient régulièrement dépêchés à l'étranger pour y accomplir des missions diplomatiques bien précises et limitées dans le temps.

---

<sup>3</sup>. LEWIS Bernard, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, La Découverte, 1984, pp. 294-295.

<sup>4</sup>. SÜSLÜ Azmi, « Un aperçu sur les Ambassadeurs ottomans et leurs Sefaretname », *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Tarih Araştırmaları Dergisi*, 1925, N° 25, pp. 233-260.

Toutefois la propension qu'avaient les gouvernements ottomans à négliger l'établissement d'ambassades permanentes fut l'objet, à terme, d'une remise en question. La Porte donnera effectivement plus d'importance aux relations diplomatiques à partir du moment où elle aura besoin du soutien de ses alliés pour remédier à son déclin. L'Europe devient une source d'inquiétude. Une prise de conscience se développe sur la nécessité d'étudier cette société considérée comme étrange et dangereuse. C'est pourquoi Selim III entreprit, en 1792, d'établir des ambassades régulières dans les capitales européennes<sup>5</sup>. Cette première expérience fut éphémère car en réaction au soutien que les grandes puissances accordèrent à la Grèce lors de la guerre d'indépendance en 1821, la Porte suspendit ses ambassades permanentes. Mais une nouvelle tentative, cette fois vouée à durer, eut lieu dans les années 1830. Une autre nouveauté tenait aussi aux consignes données à ces envoyés par les sultans du XIX<sup>ème</sup> siècle : ils donnèrent comme directive à leurs ambassadeurs d'étudier scrupuleusement, et d'observer attentivement les pays européens sans passer par d'éventuels intermédiaires. À titre d'exemple, il convient de citer les paroles que Mahmut II avait dites à Mustafa Reşid Bey avant que ce dernier ne s'en aille en mission vers la France en 1834 : « Etudiez la langue française et mettez à profit les jours que vous allez passer en France »<sup>6</sup>. Mahmut II qui fut un sultan libéral, conseillait toujours à ceux qui se trouvaient en France, en qualité d'ambassadeur, d'apprendre la langue et d'examiner les institutions administratives et la vie sociale du pays. Une évolution de mœurs, une prise de conscience semblait toucher les hautes sphères de l'empire pour qu'un sultan, même à tendance libéral, en soit arrivé à formuler de tels propos. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que Mahmut II ait maintenu en poste Mustafa Reşid Bey dont la mission diplomatique en France s'était soldée par un échec<sup>7</sup>. Sans doute voyait-il en lui un homme capable de mettre en œuvre les réformes qu'il estimait indispensable pour rajeunir l'empire et auxquelles il aspirait pour rattraper la civilisation occidentale. Peut-être l'ambassadeur, au courant des aspirations et des idées de Mahmut II, le lui rendait-il bien en faisant preuve d'audace et de clairvoyance. Mais à la lecture de sa

---

<sup>5</sup>. La porte a envoyé Morali Seyyid Ali Efendi en tant qu'émissaire permanent à Paris seulement en 1797 après que le gouvernement français en a exprimé la demande. Dans son *Sefaretname*, Morali Seyyid Ali Efendi, relate l'évènement que fut leur arrivée à Paris, la ferveur avec laquelle ils furent accueillis par les Parisiens. Sur le plan diplomatique, la mission de l'ambassadeur fut un échec en raison du fait qu'il ne put empêcher les velléités françaises sur l'Égypte. Il n'en fut pas de même sur le plan culturel puisque la présence de Morali Seyyid Ali Efendi et de sa suite nombreuse suffit à inspirer un style vestimentaire « à la turque » dans la capitale française.

<sup>6</sup>. ŞEREF Abdurrahman, *Tarih Müsahabeleri*, İstanbul, Sucuoğlu Matbaası, 1980, p.75-76.

<sup>7</sup>. La mission diplomatique de Mustafa Reşid Bey consistait à arriver à un accord favorable à propos de la question d'Algérie, occupée par la France. Malgré l'échec de la mission, Mahmut II n'hésitera pas à le nommer une autre fois à Paris en 1835. Mustafa Reşid Bey sera nommé une dernière fois à Paris en 1841 durant le règne d'Abdül-Mecid Ier.

biographie, on se rend compte de deux choses essentielles<sup>8</sup>. La première est que son action répondait plus à un intérêt d'État qu'à une ambition personnelle. Á ses nombreux détracteurs, il répondait : « Je ne suis ni Français, ni Anglais (...) je suis un Turc rien qu'un Turc mais un Turc dévoué à son souverain, à son pays, à sa nation »<sup>9</sup>. La seconde et la plus importante en ce qui nous concerne, est qu'il était profondément séduit par la civilisation occidentale et surtout française. Jamais il ne cessa d'être l'ami de la France, le partisan de ses idées et de ses formes de gouvernement, l'admirateur sincère de ce pays auquel il allait emprunter des idées de réformes. Pourtant sur le plan de la politique extérieure particulièrement, Mustafa Reşit Paşa s'appuya plus volontiers sur l'Angleterre où il avait séjourné à l'occasion de missions diplomatiques. La prépondérance de l'Angleterre dans le monde ne lui avait pas échappé

Les plus importants diplomates que l'Empire ottoman ait connu entre le XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècle, à savoir .Yirmisekiz Mehmet Çelebi, Morali Seyyid Ali et Mustafa Reşid Paşa, ont été en ambassade à Paris. On pourrait d'emblée se demander ce qui à pu les influencer au cours de leur séjour au pays des Lumières. On devrait surtout chercher à déterminer ce qui dans leurs mémoires, leurs comptes rendus de voyage a pu tant marquer l'esprit des souverains pour que des réformes soient entreprises par la suite. La réponse à ces questions est délicate et supposerait une étude approfondie. Cependant, nous pouvons affirmer que les *Seferatname* qu'ils rapportèrent de leurs séjours ont eu un certain impact sur l'évolution de l'empire et contribué dans une certaine mesure à déterminer le modèle à suivre : la France. Au-delà de simples comptes-rendus diplomatiques, il s'agissait de recueils contenant observations et analyses sur le pays. Il faut ajouter qu'en qualité d'« observateur » officiel de la Sublime Porte, qu'en qualité de personnages ayant côtoyé le « Progrès », ces ambassadeurs avaient, plus que quiconque, la responsabilité d'évaluer le fossé qui séparait l'Occident de l'empire. Jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, rares ont été les Ottomans ayant voyagé en Europe et plus rares encore ont été ceux en ayant rapporté une description. En ce sens il ne serait pas faux de déclarer qu'ils ont participé à l'éveil d'une réelle prise de conscience. Ainsi les Sultans comprenaient-ils, à mesure qu'on leur donnait une idée du fossé séparant les deux civilisations, la nécessité, l'urgence de réformer leur État. Les ambassadeurs n'en demandaient guère plus. Ils avaient été parmi les premiers à saisir grâce à leurs voyages, qu'une réforme radicale seule pouvait faire office de remède pour l'empire qu'on allait bientôt

---

<sup>8</sup>. KAYNAR Reşat, *Mustafa Reşit Paşa ve Tanzimat*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1991, 656 pages.

<sup>9</sup>. KODAMAN Bayram, *Les ambassades de Mustafa Reşid Paşa à Paris*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1991, p. 157.

qualifier d'« homme malade ». De son temps, Mehmet Çelebi, n'en avait eu ni l'idée, ni les moyens. Mustafa Reşit Paşa, lui, bénéficia en tout point de circonstances bien plus favorables pour inaugurer cette ère nouvelle, qui ne manqua pas d'avoir des retombés au profit de la France à long terme et notamment dans l'accueil et la formation des futurs étudiants ottomans.

### **3. Historique des migrations turques en France (XIX<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> siècles)**

La première migration estudiantine remonte aux *Tanzimat* (1839)<sup>10</sup>, période pendant laquelle une politique ottomane visant à parfaire les compétences des étudiants turcs a été menée dans diverses disciplines et notamment l'art militaire et ses disciplines voisines. C'est alors que la France accueillit pendant plusieurs décennies au sein de ses écoles les plus prestigieuses, des centaines d'étudiants en provenance de l'Empire ottoman. Le choix de la France n'était pas le fruit du hasard mais celui d'une large coopération tout d'abord historique (présence de techniciens français à Istanbul au XVIII<sup>ème</sup> siècle) diplomatique puis militaire grâce à la présence d'officiers français dans l'œuvre de réorganisation de l'armée ottomane<sup>11</sup>. Les Prussiens et les Anglais y prenaient part eux aussi mais le capital de sympathie dont jouissait la France au sein de l'armée ottomane était supérieur à celui des autres pays occidentaux.

L'armée étant l'institution phare et la force motrice de l'empire, il était dans l'ordre des choses que la modernisation l'atteigne en premier lieu. Elle se rendait d'autant plus nécessaire que les puissances européennes perfectionnaient régulièrement leur arsenal défensif. Equiper l'armée ottomane d'un matériel équivalent devenait ni plus ni moins qu'un impératif de survie. Ce qui explique le souci permanent des sultans depuis le règne d'Abdül-Hamid I<sup>er</sup> d'assurer avec des moyens modernes la défense de l'empire<sup>12</sup>. Ainsi l'armée mais aussi la médecine militaire, qui sont fortement imbriquées, sont deux secteurs de l'État où des réformes de modernisation ont été entreprises dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle. De ce fait, ces deux institutions se sont bien souvent retrouvées en avance sur le reste de la société. Les officiers et les étudiants diplômés de médecine étaient souvent mieux placés que quiconque pour diagnostiquer les maux de l'empire et pour y trouver les remèdes adéquats. Une première période correspondant à la migration de jeunes étudiants de l'École militaire à destination de la France sous la protection du gouvernement ottoman, a donc lieu dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Cette première période prit fin au moment où le volontarisme et l'optimisme gouvernementaux de l'après *Tanzimat* fléchit au cours des années 1870. Une question s'est

---

<sup>10</sup>. En réalité, les premiers flux d'étudiants remontent à 1830, mais c'est à partir de 1839 que le mouvement s'amplifie.

<sup>11</sup>. MANTRAN Robert, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 2005, p. 481.

<sup>12</sup>. R. Mantran, *op. cit.* p 421.



posée à propos du bien-fondé de toutes ces réformes qui ne firent qu'accroître les pertes territoriales et la mainmise des Occidentaux sur les affaires du pays. L'avènement d'Abdül-Hamid II en 1876 constitue à cet égard un tournant historique. En effet, ce dernier prit prétexte de la défaite contre la Russie en 1878 et des graves difficultés auxquelles il dut ensuite faire face pour remettre en cause certains acquis. En politique interne, la suspension de la Constitution et le sort réservé aux chefs de file du mouvement libéral indiquent clairement l'orientation qu'il entendait donner au régime. L'usage de la censure est renforcé et les termes comme « liberté » et « Constitution » sont proscrits<sup>13</sup>. Un véritable État policier contrôle la population et traque les opposants<sup>14</sup>. En politique étrangère, il remet en question des principes sur lesquels était fondée la diplomatie de l'époque des *Tanzimat* en opérant, au dépens de la France et de l'Angleterre soupçonnées de vouloir démembrer l'empire (en 1881 la Tunisie passe sous le protectorat de la France, l'année suivante l'Égypte est occupée militairement par les Anglais), un rapprochement progressif avec l'Allemagne (celui-ci se concrétise en 1898 après la visite de Guillaume II à Constantinople). La décision du gouvernement de réduire les bourses attribuées aux étudiants intervient dans cette conjoncture précise<sup>15</sup>. La suspension de la Constitution marque la naissance d'une opposition et donc d'un exil politique.

Pendant plusieurs décennies les émigrés choisirent l'exil soit pour échapper à un danger d'arrestation imminent, soit pour la commodité de la lutte qu'ils menaient par voie de presse. Ainsi étaient-ils regroupés autour de journaux politiques contestataires tels que le *Meşrutiyet* de Prince Sabahaddin et le *Meşveret* d'Ahmet Rıza qui se proclama dès le départ organe officiel d'un mouvement fondé à l'École militaire d'Istanbul en 1889 sous le nom de « Jeunes-Turcs », à l'occasion du centenaire de la Révolution Française. C'est d'ailleurs à Paris qu'eurent lieu quelques années plus tard leurs deux Congrès. Cette seconde période, caractérisée principalement par l'exil en France des opposants au pouvoir d'Abdül-Hamid II et à celui des unionistes (Comité Union et Progrès) se prolongea jusqu'aux premières années de la République de Turquie.

La période qui s'étend de 1930 à 1980 est probablement celle qui, sur le plan migratoire, présente le plus de spécificité et de singularité. Il faut dire que le contexte s'y prêtait bien. Dans un monde divisé à partir de 1945 en deux blocs idéologiques, la Turquie

---

<sup>13</sup>. R. Mantran, *op.cit* , p. 532.

<sup>14</sup>. R. Mantran, *op.cit* , p. 531. En 1880, est créé, sur le modèle français, un ministère de la police à la tête duquel Abdül-Hamid place des hommes de confiance. Parallèlement, et dirigé depuis le Palais, se met en place un système d'espionnage.

<sup>15</sup>. Des coupes budgétaires en sont également à l'origine.

choisit dès 1951 le clan atlantiste. Elle se rangea du côté des Occidentaux pour combattre le communisme. On craignait que celui-ci trouve en Turquie un terrain favorable mais la politique de répression qui sévit aussitôt et pendant plusieurs années ne lui laissa aucune chance. En parallèle, le pays traversa une grave crise politique, sociale et économique. Les affrontements gauche/droite menèrent la société au bord d'une quasi-guerre civile dans les années 1970<sup>16</sup>. Ces instabilités donnèrent à l'armée le prétexte des trois coups d'État perpétrés entre 1960-1980. Le dernier (12 septembre 1980), s'accompagne d'une répression et de l'arrestation de 30 000 personnes. Il y eut ainsi beaucoup d'exilés politiques fuyant le climat de terreur en Turquie. En dehors des partisans de gauche, certaines minorités ethniques comme les Chaldéens, sous pression trouvèrent également refuge en France. Sous un autre angle, cette période apparaît comme celle qui voit émerger une colonie d'artistes turcs à Paris. Des artistes tels qu'Abidin Dino, Fikret Mualla, Selim Turan, Mübin Orhon, Tiraje Dikmen et bien d'autres y ont vécu durant de longues années. Ils ont par ailleurs défendu avec détermination la grande cause du début des années 1950 : la libération du poète Nazım Hikmet emprisonné en Turquie pour ses opinions de gauche.

#### **4. Définitions et terminologies**

Etant donné que l'étude couvre à la fois une partie des périodes ottomane et républicaine, il fallait déterminer l'emploi des mots « Ottoman » et « Turc ». Le premier désigne les sujets ottomans<sup>17</sup>. Il est couramment utilisé dans les trois premières parties qui portent essentiellement sur la période ottomane. Le mot « Turc » a un double usage. Il désigne d'abord les citoyens turcs de la période républicaine (partie IV et V). Il peut également désigner les sujets ottomans lorsqu'il s'agit d'évoquer l'ensemble de notre période d'étude. À ce titre, l'intitulé de cette thèse est représentatif dans la mesure où il comporte le mot « turc ». Celui-ci englobe aussi bien les Ottomans que les citoyens de la Turquie républicaine.

Les notions de tourisme, de migration, d'envoi d'étudiants et d'exil méritent aussi d'être précisément définies compte tenu de la fréquence avec laquelle elles sont employées. D'autant qu'elles peuvent prêter à confusion au vu de la complexité des situations personnelles. Dans certains cas, une même personne peut entrer dans plusieurs catégories à la fois. Prenons pour commencer l'exemple du migrant, qui est celui qui part volontairement vivre dans un autre pays<sup>18</sup>. En ce sens, la personne allant dans un autre pays pour y mener des

---

<sup>16</sup>. Plus de 5000 personnes sont mortes entre 1977-1980.

<sup>17</sup>. Il peut arriver que nous employions les mots de « minorité », « non-musulman », « Grec, Arménien...etc » pour désigner les sujets ottomans de confessions et de races différentes.

<sup>18</sup>. MOREL Jean-Pierre, ASHOLT Wolfgang, *Dans le dehors du monde : exil d'écrivains et d'artistes au XXème siècle*, Paris, Presses Sorbonne, 2010, p. 11.

études avec ses propres moyens ou l'aide de ses parents, peut être définie ainsi. Pour être plus précis, il s'agit d'un migrant temporaire car, en principe, il rentre au pays après l'achèvement de ses études. La personne peut s'exiler si elle choisit de mener une quelconque lutte politique dans le pays d'accueil, ou devenir touriste si elle choisit de rester encore un temps pour voyager. Il est même arrivé, c'est une exception, qu'un étudiant initialement non-boursier, donc migrant temporaire, devienne boursier durant son séjour. Du reste, la frontière entre ces deux types d'étudiants est floue car ils partent tous deux à l'étranger durant un temps déterminé pour y suivre des études supérieures. Sauf que l'étudiant boursier a dû passer et réussir un concours organisé par l'université pour le compte du gouvernement, afin d'obtenir l'autorisation d'aller en Europe, et surtout le droit de toucher une bourse gouvernementale. Pour désigner cette action de l'État, on parlera « d'un envoi d'étudiants » tandis que le bénéficiaire sera appelé « l'étudiant boursier du gouvernement ».

Le touriste, quant à lui, est celui qui se déplace, voyage pour son plaisir. Ce terme se répand par le biais de la littérature au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle (Stendhal : *Mémoire d'un touriste* en 1838). Il implique alors l'idée de voyageurs désœuvrés qui se mettent en route rien que pour le plaisir de voyager ou même pour pouvoir dire qu'ils ont voyagé<sup>19</sup>. À ce titre, les Turcs ont été assez nombreux durant l'ensemble de la période à pratiquer le tourisme à Paris tout spécialement, pour se vanter d'avoir côtoyé la civilisation. D'autres à l'instar des journalistes se rendent également dans la ville dans le cadre de leur travail, en observateurs avisés.

Enfin, l'exilé est celui qui est renvoyé de sa patrie ou bien celui qui s'en est éloigné pour des raisons politiques<sup>20</sup>. Il faut bien distinguer l'exil forcé, dans le sens de bannissement, d'expulsion par les autorités, et l'exil volontaire qui est l'action de « s'exiler », de se condamner soi-même à un exil selon les circonstances et le danger. Ce dernier cas est plus fréquent dans notre étude, notamment entre 1880 et 1914. Les exilés avaient alors pour refus commun de vivre sous les ordres d'Abdül-Hamid et plus tard du Comité Union et Progrès. À plus ou moins long terme, c'est l'emprisonnement ou l'exil forcé qui les attendait. Quoi qu'il en soit, l'exil, selon l'expression de Madame de Staël, a toujours été pour « les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus rude que la mort »<sup>21</sup>. Victor Hugo le représente de la manière suivante : « l'exil n'est pas une chose matérielle, c'est une chose morale. Tous les coins de terre se valent (...) L'exil est le pays sévère : là tout est renversé, inhabitable, démolé et gisant hors le devoir, seul debout (...) Tels sont les petits côtés de l'exil, voici les grands :

---

<sup>19</sup>. Le Robert, Dictionnaire de la langue française, deuxième édition, Tome IX, Paris, 1992, p. 382-383.

<sup>20</sup>. Le Robert, Dictionnaire de la langue française, deuxième édition, Tome IV, p. 298-299.

<sup>21</sup>. Le Robert, Dictionnaire de la langue française, deuxième édition, *ibid.*

songer, penser, souffrir »<sup>22</sup>. Nazim Hikmet, quant à lui, pour avoir enduré cette peine à de multiples occasions, a déclaré : « c'est un dur métier que l'exil »<sup>23</sup>. Par ailleurs, il faut distinguer l'exil « actif » et l'exil « passif ». Sur ce point, il y eut de forts contrastes selon les périodes. Cependant, l'activité des exilés turcs n'eut rien à voir avec celle des exilés russes fuyant l'Union soviétique. Rien que dans les années 1930, ceux-ci étaient 25 000 à s'établir en France. Ils nourrissaient le projet de préserver la culture russe pour préparer le retour en Russie un jour<sup>24</sup>. Pour eux, l'exil incarnait la patrie véritable qui serait aux côtés de ceux qui sont partis<sup>25</sup>. En revanche, quelle que soit la nationalité, l'exilé était coupé du reste des hommes mais, dans le même temps, il s'élevait au dessus d'eux. Tandis qu'ils mènent une vie sans gloire, le proscrit acquiert une stature et une visibilité singulières, il devient l'égal des puissants<sup>26</sup>.

Aussi, l'exil, qu'il soit volontaire ou forcé, est une dure réalité de l'histoire de l'immigration turque en France depuis les années 1860.

## 5. Problématiques

Il ne s'agira pas seulement à travers ce travail de dresser la chronologie et les causes de migration vers la France. Il s'agira moins encore de retracer l'histoire des Jeunes-Turcs de Paris qui a fait l'objet de maintes études. Bien sûr, de nouvelles clés de compréhension seront proposées au fur et à mesure en complément du bref aperçu développé ici, mais l'essentiel pour nous, il faut bien le comprendre, réside ailleurs. En effet, la dénomination de cette thèse accorde une large place aux aspects politiques, culturels et artistiques de cette migration vers la France entre 1880-1980. Qu'entendons-nous par là ? Etudiants, exilés et voyageurs turcs ont trouvé à leur arrivée en France, un pays d'une incroyable richesse culturelle, politique et artistique. Durant la période, la France a été une destination de premier choix pour les personnes désireuses de voyager, d'étudier ou contrainte à l'exil. Les idées de la Révolution de 1789, le concept de la Monarchie constitutionnelle, la prééminence de ses philosophes, de ses intellectuels et de ses innombrables artistes, sa géographie regorgeant d'histoire, enfin la beauté de sa capitale rayonnante, donnaient à ce pays un prestige incomparable. Depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle déjà, Paris était le centre culturel du monde<sup>27</sup>. Les émigrés de toutes les nationalités y séjournaient tantôt pour étudier tantôt pour flâner et jouir de cet environnement

---

<sup>22</sup>. Le Robert, Dictionnaire de la langue française, deuxième édition, Tome IV, p. 298-299.

<sup>23</sup>. Le Robert, Dictionnaire de la langue française, deuxième édition, Tome IV, p. *ibid*.

<sup>24</sup>. J.P Morel, A. Wolfgang, *op.cit*, p. 12.

<sup>25</sup>. J.P Morel, A. Wolfgang, *op. cit*, p. 16.

<sup>26</sup>. *Ibid*.

<sup>27</sup>. Paris est alors la ville qui attire le plus d'étudiants étrangers dans le monde. On y trouve de grandes universités (Sorbonne, l'École des Beaux-arts), de grandes académies d'art (Académie Julian) et surtout de grands intellectuels, des artistes et des écrivains qu'on côtoie dans les célèbres cafés de la ville.

propice, grâce à la liberté d'expression, à l'évasion intellectuelle et artistique. Les Turcs n'ont pas échappé à la règle. Nombre d'entre eux se sont rendus ou ont vécu en France, laissant au passage d'innombrables récits, articles, romans, tableaux, poèmes et mémoires. Leurs retours au pays ont souvent été à la source d'évolutions politiques, culturelles et artistiques.

En partant ainsi de l'idée que la France a été pour les Turcs une terre de refuge, de découverte, d'apprentissage mais aussi d'inspiration, nous pouvons nous interroger pour chercher à déterminer à quoi ils ont pu s'initier et s'intéresser dans ce pays en fonction des différentes périodes. Il est établi qu'entre 1830-1856, la France était un pays de formation militaire pour les Ottomans. Par la suite, elle devient un modèle d'administration pour les réformateurs des *Tanzimat*, pendant que les exilés commencent à en faire une tribune de libre expression. Il semblerait donc suivant les périodes mentionnées plus haut, que la France ait eu une résonance politique, artistique ou culturelle auprès des Turcs. Il se dessine, a priori, une première période (1880-1914) où la France se présente davantage comme un laboratoire politique avec la présence des mouvements d'opposition et les réflexions incessantes sur le sort de l'empire menées sous l'égide de personnalités telles qu' Ahmet Rıza, Prince Sabahaddin et Şerif Paşa. Sans oublier ces nombreux étudiants boursiers et non-boursiers, spécialement de médecine et de Sciences Politiques. Ils participent discrètement (boursiers), parfois ouvertement (non-boursiers) aux mouvements d'opposition mis sur pied par leur initiative pour défier le gouvernement. La lutte est menée au moyen de la presse écrite et beaucoup publient sous couvert d'anonymat. Peu à peu dans l'esprit des contemporains, Paris devient synonyme de dissidence. Cette réalité conduit d'abord les autorités à renforcer le contrôle des étudiants sur place puis, à partir de 1899, à limiter les flux d'étudiants vers la France au profit de l'Allemagne. Durant la seconde période (1925-1980), la France semble davantage se profiler comme un terrain artistique grâce à la présence et à l'influence des écrivains et surtout des peintres. Nombre d'artistes viennent étudier avec le financement de l'État. D'autres s'y établissent durablement, parfois définitivement pour des raisons culturelles et politiques. À l'inverse de leurs prédécesseurs, ils nourrissent aucun projet politique digne de ce nom mais ne se privent pas d'exprimer leurs opinions, leurs sentiments et leur attachement à la Turquie par le biais de la littérature et de l'art principalement. Il convient de vérifier ce constat dressé pour les deux périodes au travers de la nature des flux de migration mais aussi au travers des activités menées par les Turcs ayant séjourné en France. En résumé, en quoi les flux d'étudiants, d'exilés et de voyageurs depuis la Turquie vers la France ont-ils contribué à faire de celle-ci pour les Turcs un terrain plutôt politique entre

1880-1914 et un terrain plutôt artistique<sup>28</sup> entre 1924-1980 ? La question culturelle, quant à elle, est bien plus difficile à cerner. S'agira-t-il d'étudier les répercussions culturelles de la France sur l'intelligentsia turque à travers la littérature, les arts, le mode de vie ou plutôt de mesurer le degré d'attachement à la culture originelle d'après les mêmes critères ? Nous faisons le choix de l'aborder également sous ces deux angles.

Arrêtons-nous à présent sur le sens de l'expression « terrain politique » qui peut prêter à confusion. Il ne signifie pas forcément que les Turcs faisaient directement de la politique ou qu'ils avaient quelques responsabilités officielles. Rappelons qu'il s'agissait essentiellement d'opposants en exil et n'ayant aucune espèce de légitimité aux yeux des autorités ottomanes, mais qui menaient une lutte contre le gouvernement essentiellement au moyen de journaux et qui étaient à la recherche d'un modèle politique et social. Certaines personnalités à l'exemple de Prince Sabahaddin et d'Ahmet Rıza ont placé la science, en particulier la sociologie française et le positivisme, au centre de leurs mouvements d'opposition afin de proposer une alternative politico-sociale à l'Empire ottoman. Ces deux personnalités auxquelles il faut ajouter Şerif Paşa<sup>29</sup> ont également usé de leurs influences (ils avaient des connaissances parmi des personnalités françaises) et puisé parfois dans leurs fortunes personnelles pour constituer un solide appareil de contestation œuvrant à Paris. D'autres comme Yahya Kemal Beyathlı ont trouvé dans l'histoire et surtout dans la littérature française un modèle pour la culture turque. Ainsi pouvons-nous nous poser ces deux questions : en quoi la science, les influences et les fortunes personnelles ont-elles été mises au service de l'opposition politique depuis la France entre 1880-1914 ? Comment l'histoire et la littérature française ont-elles façonné une nouvelle conception nationale et littéraire ?

Il importe d'autre part de se pencher plus attentivement sur le cas des figures importantes. En plus du Prince Sabahaddin, d'Ahmet Rıza et de Şerif Paşa pour la période 1880-1914, on évoquera également Abidin Dino pour la période 1950-1980. Quel intérêt y avait-il de centrer l'étude autour de ces figures ? Qu'est-ce qu'une figure importante au juste ? Sous l'angle d'un historien à la recherche de sources, c'est d'abord quelqu'un qui a laissé énormément de traces écrites de son passage en France<sup>30</sup>. C'est ensuite une personne ayant une renommée, un statut politique, artistique ou autre en Turquie et en France<sup>31</sup>. C'est également un grand réseau de connaissances à la fois parmi les Turcs mais aussi parmi les

---

<sup>28</sup>. Il ne s'agira pas d'une étude mesurant l'influence des courants artistiques français sur les Turcs. Il s'agira simplement d'évaluer la présence et les activités de ces artistes turcs en France.

<sup>29</sup>. Diplomate ottoman d'origine kurde qui mena une opposition depuis Paris au Comité Union et Progrès.

<sup>30</sup>. Voir partie « sources et démarches »

<sup>31</sup>. Abidin Dino est un artiste ; Şerif Paşa, ancien diplomate se lance dans le journalisme ; Ahmet Rıza est un journaliste politique ; le Prince Sabahaddin est un scientifique (sociologue).

Français. Abidin Dino s'était lié d'amitié avec Pablo Picasso, Tristan Tzara, Louis Aragon, Jacques Prévert et Yves Montand pour n'en citer que quelques-uns. Ahmet Rıza connaissait personnellement Clemenceau tandis que le Prince Sabahaddin, compte tenu de son statut de dignitaire mais aussi de sociologue<sup>32</sup>, était estimé de tous et reconnu pour ses compétences par le milieu scientifique. Fort de son expérience diplomatique, Şerif Paşa, quant à lui, entretenait des relations étroites avec les autorités françaises et celles de certains pays étrangers. Une grande figure est une personne très active sur le plan scientifique, politique ou artistique et ayant une parfaite maîtrise des langues française et turque. D'ailleurs, le Prince Sabahaddin et Ahmet Rıza, outre la gestion de leurs propres journaux, publiaient régulièrement des articles dans les revues et journaux français. Enfin, ce point est étroitement lié au réseau de connaissances, une figure importante était constamment accompagnée ou recevait régulièrement des visites. Güzin Dino tenait par exemple un agenda pour gérer le flux des allées et venues de son mari. Au vu de ces éléments, l'on peut considérer ces personnages comme des personnalités carrefours autour desquelles les Turcs se retrouvaient. L'on peut interpréter leur présence comme un agent de cohésion, et poursuivre cette logique en posant la question suivante : en quoi la présence de grandes personnalités a-t-elle favorisé la vie collective des Turcs ? Aussi remarquons-nous que les périodes où il y eut de grandes figures en France coïncident avec celle où il y eut de grandes causes défendues. Ainsi, Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin ont-ils réclamé avant 1908, une Constitution. Şerif Paşa, quant à lui, luttait pour obtenir la démission du Comité Union et Progrès au début des années 1910. De son côté et à son époque, Abidin Dino a soutenu activement la libération de Nazım Hikmet au sein de « l'Union des Jeunes-Turcs Progressistes » (IJTB)<sup>33</sup>. Les Turcs ont été nombreux à adhérer à ces grandes causes. Celles-ci apparaissent comme un moyen de les solidariser mais aussi comme une des formes de la sociabilité.

Qu'est ce que la sociabilité ? Les définitions sont diverses et complexes mais nous en retiendrons deux pour notre étude. Elles sont nécessaires pour répondre aux problématiques et saisir la nature ainsi que les motivations des relations entre individus. Nous proposerons d'abord une approche historique qui sous-tend la question essentielle des mentalités. Nous proposerons aussi une approche sociologique pour mettre en perspective certaines pratiques collectives comme les commensalités.

Du point de vue historique, les tentatives de modélisation de Maurice Agulhon servent de socle référentiel à la plupart des analyses utilisant cette notion. Selon Agulhon, « l'histoire

---

<sup>32</sup>. Il faisait partie de la maison ottomane et était le neveu du sultan Abdül-Hamid II.

<sup>33</sup>. Mouvement fondé en 1949 pour défendre la cause de Nazım Hikmet.

de la sociabilité, c'est l'histoire conjointe de la vie quotidienne, intimement liée à celle de la psychologie collective »<sup>34</sup>. Il affirme que « la vitalité des associations est un bon indice de la sociabilité générale d'une collectivité humaine »<sup>35</sup>. Cherchant à comprendre l'émergence de l'idée démocratique dans le Var dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>36</sup>, Agulhon identifie les différents supports de politisation en mesurant l'intensité de la vie associative<sup>37</sup>. Il existe un certain nombre d'exemples dans notre étude où la sociabilité est gérée par des institutions ou des journaux à vocation politique et culturelle (*Meşveret; Terakki, L'Union des Jeunes-Turcs Progressistes, Foyer des Etudiants Turcs*). Celles-ci publient, organisent des réunions, des Congrès ou des soirées sur des thèmes précis. Nous chercherons à recenser leurs actions, leurs membres mais aussi à comprendre leurs fonctionnements afin de mesurer le degré de politisation des Turcs selon les périodes. Cette démarche ouvre la voie à l'étude d'un large éventail de groupements qui débordent les associations strictement politiques. Maurice Agulhon suggère que ces groupements sont capables de rendre compte, mieux que d'autres facteurs de civilisation, de l'évolution des comportements politiques des habitants du Var. Ce modèle, expérimenté par Maurice Agulhon sur la démocratisation du Var, a été transposé sur le terrain socioculturel par un auteur comme Daniel Roche<sup>38</sup>. Jusque là abandonné à une histoire descriptive, des espaces spécifiques (cafés, cabinet de lectures, restaurants ; bureaux...) quittent ainsi le domaine de l'anecdotique. Ces espaces ont une place centrale dans notre étude. Ils ont été un cadre de vie privilégié pour les Turcs de France. C'est là aussi qu'ils côtoyaient régulièrement de grands noms de la peinture et de la littérature française. Une immersion dans ces espaces de discussion, de débat et de convivialité s'impose afin de cerner l'influence politique, culturelle et artistique de la France auprès des Turcs.

La sociologue Claire Bidart définit, quant à elle, la sociabilité comme l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relie l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels ou de groupe<sup>39</sup>. Autrement dit, il s'agit de mesurer l'aptitude de l'individu à fréquenter ses semblables. Les relations sociales chez les Turcs de France étaient multiples. Elles pouvaient effectivement revêtir les formes définies. L'auteur y ajoute toutefois quelques nuances (cadre espace/temps ; intensité des relations) qui se vérifient parfaitement dans notre

---

<sup>34</sup>. AGULHON Maurice, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848*, Armand Colin, Paris, 1977, 108 p. 11.

<sup>35</sup>. M. Agulhon, *Le cercle*, *op.cit.* p. 12.

<sup>36</sup>. AGULHON Maurice, *La République au village : les populations du Var, de la Révolution à la IIe République*, Paris, Editions du Seuil, 1979, 543 p.

<sup>37</sup>. VAN DAMME Stéphane « La sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses* 1/1997, pp. 121-132.

<sup>38</sup> Ibid.

<sup>39</sup>. Bidart Claire, « Sociabilités : quelques variables ». In: *Revue française de sociologie*, avril 1988, Sociabilité et action collective. pp. 621-648.



cas. Les liens interpersonnels se manifestaient par exemple au quotidien par l'échange de nouvelles entre Turcs à l'université, à l'hôtel, au café, au restaurant ou encore dans la rue. C'est ce qui est appelé la camaraderie ou la sociabilité légère. Quant aux liens interpersonnels intenses, ils se réalisent à la maison, en vacances<sup>40</sup> ou bien au café et surtout quand l'ami répond aux sollicitations dans n'importe quelles circonstances<sup>41</sup>. Concernant les liens de groupe, l'auteur distingue la sociabilité collective spontanée et la sociabilité collective gérée par une institution.

La ville de Paris, principal cadre de notre étude, a été le centre de la sociabilité des Turcs de France durant l'ensemble de la période. Cela tient aux nombreux Turcs qui y vivent mais également à d'autres facteurs qui relèvent de la ville elle-même. Paris est en effet un champ urbain spécifique où s'épanouit la civilisation urbaine. La ville est traversée d'itinéraires, ponctuée de lieux, dotée de mode de vie et donc de formes de sociabilités<sup>42</sup>. Dans l'imaginaire collectif, Paris était la capitale du monde des plaisirs. Cette image était largement véhiculée par la littérature française, très appréciée des Turcs. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Restif disait déjà : « on végète en province, on ne vit qu'à Paris »<sup>43</sup>. Les cinq expositions universelles qui s'y tiennent entre 1855-1900 ont assurément ajouté à la renommée de la ville. L'haussmannisation a fait des grands boulevards les lieux de la sociabilité et du rendez-vous parisien. Mais les boulevards sont avant tout « terre d'élection des cafés, ces lieux de sociabilité quotidienne qui se sont multipliés à Paris depuis que la boisson exotique s'est affirmée comme antidote physiologique et social de l'alcool »<sup>44</sup>. L'urbanisation du Second Empire a conçu des espaces verts avec ces circuits de promenade. Certains de ces espaces verts datent de l'Ancien Régime comme le Jardin du Luxembourg, l'aire de récréation des étudiants du Quartier Latin<sup>45</sup>. L'usage de l'électricité et de l'éclairage public prolongea la vie nocturne, ce qui renforça encore l'allure festive de la ville. Si les *Folies-Bergères* et le *Moulin-Rouge* apparaissent comme des hauts lieux de la distraction, la tour Eiffel illustre le progrès industriel. En outre, Paris ne serait point la capitale des plaisirs sans la démocratisation du loisir qui se produit dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>46</sup>. Avec l'élévation du niveau de vie et du temps libre, les Parisiens s'adonnent de plus en plus aux distractions dans les cafés, les restaurants, les cafés-concerts ou les kiosques de quartier.

---

<sup>40</sup>. Il arrivait qu'entre amis, l'on voyage dans d'autres villes françaises ou européennes.

<sup>41</sup>. Claire Bidart distingue ce cas de l'entraide qui est aléatoire et spontanée.

<sup>42</sup>. CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, AubierRome/Laterza, 1995, p. 122.

<sup>43</sup>. A. Corbin, *op.cit*, p. 126.

<sup>44</sup>. A. Corbin, *op.cit*, p. 137.

<sup>45</sup>. A. Corbin, *op.cit*, p. 141.

<sup>46</sup>. A. Corbin, *op.cit*, p. 145.

Quant au centre de la ville, il est le lieu d'une sociabilité bourgeoise et touristique. Naturellement, les Turcs, hormis quelques exceptions, ont saisi l'occasion de se distraire dans la capitale des plaisirs. Nous essayerons d'abord de saisir la perception qu'ils avaient de la ville en tant que Turc. Ensuite, nous avons jugé qu'il serait bon d'étudier la nature de leurs sociabilités, et de voir éventuellement, si les loisirs pratiqués étaient les mêmes en fonction des uns et des autres. Il serait tout aussi intéressant de comparer les sociabilités de la ville de Paris à celles des villes provinciales où se trouvaient également des étudiants turcs.

En outre, par leur nombre, les étudiants ont toujours été les principaux acteurs de ces sociabilités. Ils se retrouvaient fréquemment dans les cafés de Montmartre, de Montparnasse et rencontraient, là, de grandes figures de la littérature et de la peinture française. Ils habitaient très souvent ensemble, dans les mêmes hôtels du célèbre Quartier Latin, à proximité de la Sorbonne, de l'École des Beaux-arts et de l'Académie Julian. À certains moments, ils se lièrent à quelques mouvements politiques comme celui des Jeunes-Turcs. La branche parisienne de ce mouvement aurait même été fondée, lors d'une réunion dans un café, par une poignée d'étudiants de médecine en 1889<sup>47</sup>. Les étudiants turcs se regroupaient généralement dans trois disciplines : la médecine, les Sciences Politiques et surtout les Beaux-arts. Si le nombre d'étudiants dans le domaine militaire baissa au fil des décennies<sup>48</sup>, celui des étudiants en sciences et en Beaux-arts augmenta considérablement. Ils sont largement majoritaires tout au long de la période étudiée<sup>49</sup>. Progressivement, l'Allemagne supplante la France dans l'accueil et la formation des étudiants en ingénierie spécialement. Cette migration estudiantine reçoit notamment une impulsion après la visite de Guillaume II à Istanbul en 1898. Un fléchissement s'observe suite à la Révolution Jeune-Turque de 1908<sup>50</sup>. La France redevient le terrain de formation privilégié jusqu'à la Première Guerre mondiale. Mais la germanophilie réapparaît dans les années 1930. Par ailleurs, bien que Paris ait de tout temps attiré la majeure partie des étudiants turcs, d'autres villes provinciales ont fini par voir leur arrivée. Ainsi, des villes comme Strasbourg et Lyon deviennent-elles à partir des années 1930, des alternatives à la capitale. Envoyés en France par le gouvernement<sup>51</sup>, leur parent ou leur protecteur, ces étudiants suivaient une formation plus ou moins longue. Il n'était pas rare de voir un étudiant changer de discipline en cours d'études ou décrocher puis abandonner tout

---

<sup>47</sup>. Voir Chapitre II.

<sup>48</sup>. Dans les premiers temps (années 1830), les étudiants étaient principalement envoyés dans les écoles militaires françaises.

<sup>49</sup>. Voir graphiques en annexe.

<sup>50</sup>. FERTE Patrick, BERRERA Caroline, *Etudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVIème-XXème s.)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 183. L'envoi d'étudiants en France baisse considérablement entre 1899-1909.

<sup>51</sup>. En réalité, ce sont les universités qui envoient les étudiants mais les bourses sont versées par le gouvernement.

simplement. Les occasions de se divertir ne manquaient pas, et le risque d'égarement était réel, surtout dans « le Paris des plaisirs »<sup>52</sup>. Malgré les mises en garde, les étudiants se laissaient généralement prendre au piège. Des mesures contre l'échec ont de tout temps été envisagées mais dans l'ensemble, elles furent infructueuses. Il existe néanmoins de nombreux cas de réussite, notamment sous la République. Celle-ci attachait une grande importance à la formation des étudiants envoyés en France dès 1924. En quoi ces étudiants envoyés en France sous la République de Turquie ont-ils dès leur retour contribué à la modernisation du pays ?

Les problématiques dégagées ici confluent en partie avec celles d'un réseau international d'historiens contemporanéistes, « Migrations étudiantes en Europe et vers l'Europe de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle à la Seconde Guerre mondiale ». Cependant, notre étude propose une approche originale mais contraignante pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la période envisagée est extrêmement large et s'étend sur un siècle (1880-1980), voire plus car une première partie introductive retracera le processus de migration vers la France depuis 1830. Cela ne facilite pas l'approfondissement que suggéreraient certains points, comme par exemple les modalités de voyage au fil des années<sup>53</sup>, et surtout le contexte. D'autant qu'il faut avoir à l'esprit pour chaque période, le double contexte turc et français, sans parler du contexte international, déterminant dans certains cas. Ce choix a été fait en connaissance de cause afin de saisir les grandes lignes et les différentes étapes de ce mouvement migratoire. Pour ce faire, trois grandes périodes d'études ont été dégagées entre 1880-1980. Elles forment également la structure de cette thèse. La première s'étend de 1880 à 1914 et correspond sommairement au moment qui voit naître une opposition politique à Paris par suite des flux d'exilés fuyant l'autoritarisme d'Abdül-Hamid II. La deuxième période quant à elle s'étend de 1924 à 1940. L'année 1924 assiste au retour des Turcs en France après les antagonismes de la Première Guerre mondiale, sous le nouveau régime de la République de Turquie, tandis que l'année 1940 marque le début de la Seconde Guerre mondiale et le rapatriement de la majorité des nationaux. Entre ces deux premières phases, une étude au cœur de la structure, est menée sur les influences politiques, littéraires et artistiques subies par les Turcs à partir de quelques exemples spécifiques entre 1880-1930. Pourquoi cette délimitation temporelle ? En dépit de la coupure intervenue lors de la Première Guerre mondiale, il y'eut une continuité et même une progression dans un domaine précis : l'intérêt pour les écoles françaises de Beaux-arts. Aussi, c'est entre 1880-1930 que la France est

---

<sup>52</sup>. A. Corbin, *op.cit.*, pp. 119-168.

<sup>53</sup>. La question des modes de transport est abordée dans cette étude. En revanche, les questions relatives aux passeports et aux visas ne font l'objet d'aucune analyse.

véritablement un objet d'inspiration politique et littéraire pour les intellectuels turcs soucieux de remédier au déclin de l'Empire puis de construire un État-Nation. Enfin, la dernière période commence plus ou moins en 1947 et va jusqu'en 1980. Elle est celle qui connaît l'exil des sympathisants communistes essentiellement, et la constitution d'une colonie d'artistes turcs à Paris. L'année 1980 qui fixe le cadre temporel de notre étude est doublement symbolique. Elle est tout d'abord la date qui vient clôturer un siècle d'observations. Elle est surtout celle du dernier coup d'État en Turquie, le 12 septembre 1980 qui s'accompagne d'un dernier flux d'exilés politiques. L'une des constantes de ces trois périodes est le flux des étudiants en direction de la France. Il est continu dans l'ensemble malgré quelques évolutions conjoncturelles.

## **6. Sources et démarches**

Les principales sources utilisées sont les mémoires des Turcs ayant séjourné en France. Nombreux sont les Turcs qui sont venus pour une raison ou une autre dans ce pays durant la période, mais rares sont ceux qui en ont laissé une trace écrite<sup>54</sup>. Nous avons cherché à y avoir accès et, en fin de compte, une grande partie a été retrouvée, étudiée puis traduite partiellement avant d'être citée<sup>55</sup>. Les mémoires sont des écrits où sont racontés les événements de la vie d'un particulier<sup>56</sup>. Ils appartiennent aux genres historique et autobiographique. Par leur forme et leur contenu, les mémoires se distinguent du journal qui est écrit au jour le jour. Ils se distinguent aussi du récit historique. Celui-ci offre un point de vue objectif contrairement à des mémoires qui sont un témoignage forcément subjectif et partial. Ce genre est apparu tardivement en Turquie, dans les années 1870, quand les intellectuels ottomans commençaient à imiter les écrivains européens. Mais c'est seulement depuis une vingtaine d'années que la publication des mémoires connaît un essor en Turquie. Ces témoignages directs sur l'époque contemporaine sont indispensables pour répondre aux problématiques soulevées<sup>57</sup>. Les mémoires des personnalités telles qu'Ahmet Rıza, Rıza Nur, Ali Kemal, Yahya Kemal Beyatlı, Cemil Topuzlu, Ahmet Bedevi Kuran et d'autres encore nous donnent de précieuses informations notamment sur le mode de vie, les réseaux, les sociabilités, les activités politiques des Turcs de France. Il y a également les témoignages recueillis par des journalistes comme dans le cas de Şehmus Güzel avec Fahri Petek.

---

<sup>54</sup>. Il faut dire que les mémoires sont un genre littéraire qui s'est développé tardivement en Turquie. C'est seulement après les années 1870, sous l'influence des auteurs occidentaux que les Turcs composent leurs mémoires. En Europe, ce genre littéraire existe depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle.

<sup>55</sup>. La majorité des sources sont en langue turque. Un travail de traduction très minutieux du turc au français a été effectué pour les citations.

<sup>56</sup>. Dictionnaire de la Langue Française, Tome II, Genève, Edition Famot, 1974, p. 697.

<sup>57</sup>. Dans ce travail, la parole est régulièrement donnée aux auteurs de mémoires.

Cependant, il existe un risque auquel il est difficile d'échapper en exploitant une telle source : la fiabilité des informations qu'elle contient. En effet, comment s'assurer que l'auteur, qui prend la plume parfois des années après le séjour, n'a pas la mémoire altérée ou n'a pas consciemment ou inconsciemment modifié les faits ? La seule façon de le vérifier, quand les moyens nous le permettent, est la méthode classique de la confrontation des sources (mémoires et ouvrages).

D'un autre point de vue, les mémoires ont l'avantage de donner une représentation. L'histoire culturelle s'intéresse principalement à ces représentations. L'auteur décrit avant tout l'image qu'il se fait du monde. Sa vision n'est pas objective et il expose avant tout ce qui l'intéresse. En définitive, une représentation est forcément partielle et incomplète. Le cœur de la démarche étant de retrouver la manière dont les choses sont vues et vécues, il s'agit moins de rechercher des informations fiables et objectives que de s'intéresser à la position d'un individu dans le flux de l'histoire. Sous cet angle, la réalité dressée ne sera pas forcément objective. La communication occupe aujourd'hui une telle place que le support importe peu du moment que l'information passe. Il faut néanmoins distinguer les mémoires des journalistes comme Ferit Kam, Fatih Kerimi, Ahmet Haşim et Ahmet İhsan (Tokgöz), qui sont écrits au présent et qui, par cet aspect, se rapprochent plus du journal de voyage. L'on peut difficilement douter de la fiabilité de ces récits.

Les autres données qui sont exploitées sont issues des ouvrages généraux de la bibliographie ainsi que des biographies. Celles-ci connaissent aussi un développement spectaculaire en Turquie. Cela s'explique en partie par le succès des mémoires. En effet, les auteurs peuvent désormais se référer à des sources de plus en plus nombreuses. La biographie est ainsi un support non négligeable, et même essentiel bien qu'étant un matériel de seconde main.

Ce travail de thèse s'est focalisé sur un nombre limité de figures vers lesquelles nous avons été menés durant les recherches bibliographiques. Ce sont les personnes ayant laissées le plus de traces écrites de leurs séjours en France. Chaque nom de Turc (ayant séjourné en France) recensé à travers la lecture des mémoires, des ouvrages mais aussi des articles, a été classé par ordre alphabétique dans une liste qui compte près de 500 noms, ce qui constitue une esquisse de prosopographie et un échantillon assez représentatif sur l'état de la présence des Turcs en France<sup>58</sup>. J'ai trouvé utile de les placer avec une notice biographique en annexe. Outre les dénominations, des informations générales sur les individus y figurent (date de

---

<sup>58</sup>. Recherches sur encyclopédie, dictionnaire des noms et Internet.

naissance et de décès, lieu de naissance, statut, objet du séjour, ville habitée). Il importait surtout de retrouver les dates précises durant lesquelles ces personnes avaient vécu en France<sup>59</sup>. Ce travail a permis d'une part d'effectuer un travail de recensement, qui certes, n'est pas exhaustif<sup>60</sup>, et d'en tirer, d'autre part, plusieurs graphiques à thème. Ceux-ci ont été des instruments sur lesquels une partie de nos affirmations ont reposé. Ces graphiques ont surtout permis de vérifier certaines tendances d'une manière chiffrée.

---

<sup>59</sup>. Voir annexe.

<sup>60</sup>. Des milliers de Turcs ont séjourné en France durant un siècle.

## CHAPITRE PREMIER

### L'INAUGURATION D'UNE ÈRE DE RÉFORMES ET D'UNE MIGRATION NOUVELLE (1839-1880)

L'objet principal de cette partie sera de montrer comment les mobilités étudiantes vers la France sont nées au fil du XIX<sup>ème</sup> siècle avec l'action de l'État. Celui-ci est à l'initiative d'une migration estudiantine inédite à bien des égards.

Jusque là et parmi les sujets musulmans de l'empire, à l'exception de quelques ambassadeurs, rares étaient ceux qui avaient laissé un récit de voyage. Des personnalités comme Yirmisekiz Çelebi Mehmed Efendi et Mustafa Reşit Paşa, on l'a vu, en avaient rapporté des *Seferatname*. Il est pourtant possible, dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, de relever la trace de marchands musulmans et surtout de captifs pris en mer par les corsaires chrétiens ou suite à une bataille navale. Réputés excellents rameurs, les Turcs<sup>61</sup> sont des milliers à servir dans les vaisseaux du Roi à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>62</sup>. Durant son séjour en France entre 1719-1721, l'ambassadeur Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi, négocia sans succès la mise en liberté d'un millier d'esclaves turcs<sup>63</sup>. Jusqu'en 1748, date de la suppression du corps des Galères, la France continua d'acheter des esclaves turcs pour armer ses navires. Les captifs ne pouvaient échapper à leur condition. Celle-ci se concluait dans la majorité des cas par la mort à l'hôpital des Galères ou lors des combats.

---

<sup>61</sup>. BOYER Pierre, « La chiourme turque des galères de France de 1685 à 1687 », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N°6, 1969. pp. 53-74. Le vocable « Turc » recouvre en réalité un éventail de toutes les races, de toutes les nationalités et même de plusieurs religions. Toutefois, les « Turcs d'Asie mineure », Istanbul inclus, sont les plus nombreux.

<sup>62</sup>. Ibid. Le recrutement dans la marine royale se fait de trois façons : l'achat, l'échange ou la capture.

<sup>63</sup>. MEHMED Efendi, *Le paradis des infidèles : un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, Paris, FM/La découverte, 255 p.

Les relations avec le monde des infidèles, les sultans les confiaient aux non-musulmans de l'empire. Pendant longtemps la Porte leur a laissé le soin d'entretenir les relations diplomatiques et commerciales avec les Européens<sup>64</sup>. Les affaires étrangères étaient conduites par l'intermédiaire d'interprètes ou de drogman officiels. Les premiers étaient tous des convertis à l'islam. Avec le temps le titre de grand drogman apparaît et devient une institution. Elle fut la chasse gardée d'un groupe de famille grecque d'Istanbul<sup>65</sup>. Tout cela procurait un certain nombre d'avantages comme par exemple la connaissance des langues étrangères. Cette situation avait pour effet de créer une très forte inégalité socio-économique au sein de l'empire. Tandis que les musulmans faisaient la guerre, les chrétiens et les juifs s'enrichissaient du point de vue matériel et intellectuel. Ce n'est pourtant pas la raison ayant guidé le choix de la Porte d'envoyer des étudiants en France.

La réforme militaire qui devenait urgente se réalise après la suppression de l'ordre des Janissaires en 1826<sup>66</sup>. La voie s'ouvrit pour une modernisation de l'armée. Cela se traduit dans les faits par un recours aux officiers européens et par l'envoi d'étudiants dans les écoles militaires françaises. Ainsi, neuf ans avant les *Tanzimat*, soit en 1830, s'effectue le premier départ d'étudiants ottomans vers la France. Les *Tanzimat* firent progressivement apparaître de nouveaux besoins. Outre la réforme militaire, la modernisation passait aussi par une réforme administrative et institutionnelle, ce qui rendait nécessaire la formation de fonctionnaires compétents. Or, le pays accusait un déficit en établissement secondaire et universitaire. La solution envisagée, là encore, fut l'envoi d'étudiants en France.

Une bourse au mérite était attribuée à chaque étudiant envoyé par le gouvernement en Europe. Ces étudiants étaient d'abord issus des écoles militaires du pays, et étaient parmi les plus brillants de leur promotion. L'attribution de bourses sera progressivement élargie à l'ensemble des écoles civiles<sup>67</sup>. Plus tard, le recrutement des candidats se fait par concours. Cette politique d'attribution d'une bourse au mérite devient une constante des gouvernements ottomans à l'exception de la deuxième moitié du règne d'Abdül-Hamid II.

Aussi verrons-nous en parallèle, c'est un point fondamental, les facteurs qui ont fait de la France un pays pris en exemple dans divers domaines. Cela suppose d'étudier des aspects

---

<sup>64</sup>. B. Lewis, *op.cit.* p. 98.

<sup>65</sup>. B. Lewis, *op.cit.* p. 73.

<sup>66</sup>. Considéré autrefois comme le fer de lance de l'armée ottomane, ce corps particulier se distingua au fil du temps par les troubles auxquels il prit part plus que par ses faits d'armes. Il était par ailleurs un élément d'opposition à toute idée de réforme. C'est suite à l'un de ces soulèvements pendant lequel les Janissaires se livrèrent à des exactions qu'ils furent éliminés, après ordre du Sultan, par les soldats et le peuple. La suppression de ce corps fut accueillie comme un « événement heureux » au sein de l'Empire ottoman.

<sup>67</sup>. Les étudiants de l'université de médecine d'Istanbul et ceux de l'École Impériale des Beaux-arts seront nombreux à venir étudier avec une bourse.



de l'État ottoman (armée, bureaucratie, découpage territorial...) qui sont, a priori, en dehors de notre objet d'étude mais qui ont leur place dans la logique du cheminement esquissé. Cette démarche est indispensable pour saisir la manière dont la France est devenue, durant plus d'un siècle, la référence dans la formation de l'élite turque. Ce processus remonte au XVIII<sup>ème</sup> siècle et répond à la nécessité de moderniser le pays sur le modèle occidental. L'amitié franco-ottomane, quant à elle, s'enracine dans l'alliance entre Soliman le Magnifique et François I<sup>er</sup> au XVI<sup>ème</sup> siècle. Ces deux facteurs peuvent-ils, à eux seuls, expliquer la place privilégiée de la France dans l'œuvre de modernisation de l'Empire ottoman ? Si non, quelles sont les autres raisons ayant érigé ce pays en modèle et comment les Ottomans l'ont-ils perçu ?

### **I. Réforme de l'Empire ottoman à « l'occidentale »**

Par son esprit libéral, son mode de vie à l'occidentale et par des actes qui allèrent dans le même sens, Mahmut II semblait être le souverain idéal pour entamer des réformes. Mais l'Histoire, en ce 1<sup>er</sup> juillet 1839, voulut qu'on se rappelle de lui comme l'homme ayant labouré le terrain pour son jeune fils Abdül-Mecid. En effet Mahmut II avait ordonné à Mustafa Reşid Paşa de projeter une réforme qui ne sera présentée officiellement et solennellement qu'après sa mort sous le nom du rescrit impérial de *Gülhane*<sup>68</sup> le 3 novembre 1839. Il contenait des dispositifs d'ordre militaire, judiciaire, administratif et financier. Il s'agissait de mettre de l'ordre ou plutôt de rénover les principaux rouages de l'État en y introduisant des éléments modernes empruntés à l'Europe. Une des mesures phares et emblématiques, présentée à juste titre comme une avancée dans la voie de l'unification du droit, en fut la déclaration selon laquelle tous les sujets ottomans, sans distinction de nationalité ou de religion, étaient égaux.

Mais paradoxalement cette promulgation répondit sur le moment plus à des facteurs externes qu'internes. En effet, par cet acte libéral s'ouvrit aussitôt une ère de commerce lucrative au sein de l'empire, à la grande satisfaction des puissances étrangères qui en faisaient expressément la demande. En retour la Porte s'attendait à une intervention anglaise pour la résolution en sa faveur de l'épineuse question d'Égypte<sup>69</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de noter que des motivations semblables ont amené la promulgation d'une autre grande

---

<sup>68</sup>. Le nom de l'endroit au palais de *Topkapı* où l'annonce des *Tanzimat* a été faite.

<sup>69</sup>. ENGELHARDT Edouard-Philippe, *La Turquie et les Tanzimat, ou histoire des réformes dans l'Empire ottoman, depuis 1826 jusqu'à nos jours*, Paris, A. Cotillon, 1882-1884, vol.1, pp.7-8.

réforme en 1856 (*Islahat Fermani*), soit avant la Conférence de Paris qui était censée apporter une solution durable à la question d'Orient à l'issue de la guerre de Crimée. Les sultans comprenaient bien la nécessité d'entreprendre des réformes sur le modèle européen, il suffit de rappeler la passion occidentale qui habitait ce sultan hors pair que fut Mahmut II. Comment expliquer dès lors qu'ils aient pris l'initiative de promouvoir des réformes seulement dans les cas de forces majeures « externes »? Peut-être pour faire d'une pierre deux coups, peut-être aussi parce qu'il est plus facile sous la contrainte de faire « passer la pilule » dans un corps réticent.

Ces réformes vont bientôt donner lieu à des contacts, à des échanges avec l'Europe et notamment avec la France. Aborder ce sujet suggère avant tout d'évoquer les *Tanzimat* qui sont à l'origine de l'envoi d'étudiants musulmans en France.

### ***1. L'empreinte étrangère dans l'œuvre de réforme***

Plus haut l'occasion s'est présentée à nous d'aborder brièvement l'avancée notable en matière d'unification du droit. Cependant, il fallut attendre encore plusieurs décennies avant la consécration que fut la Constitution.

Intéressons-nous à présent à ces réformes des *Tanzimat* qui transformèrent certaines institutions à l'instar de l'armée et de l'administration. Il est impératif de retracer dans ses grandes lignes cette histoire afin de saisir l'empreinte de la France et d'appréhender les circonstances dans lesquelles les mobilités étudiantes vers ce pays se sont développées.

#### ***1. a. La réforme militaire et l'influence franco-prussienne***

Avant les *Tanzimat*, les hommes d'État ottomans n'envisageaient que des réformes réduites. Ils se focalisaient exclusivement sur l'aspect militaire et financier de la question. La cause étant la structure d'un État singulier pour lequel le mot conquête signifiait raison d'être depuis ses lointaines origines. Préserver ce caractère fondamental supposait la mise en place d'une armée puissante et organisée. Mais cette ambition ne pouvait aboutir que grâce à une trésorerie excédentaire et une fiscalité performante. Selim III, dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, négligea cette nécessité pour se consacrer prioritairement à la modernisation de l'armée.

Il faut préciser que les revers successifs subis par les Ottomans sur les différents fronts tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle, n'avaient pas manqué de susciter une réflexion sur le devenir d'une armée, dont on commençait à reconnaître au passage, l'infériorité par rapport à celles des puissances étrangères. C'est pourquoi le premier intérêt officiel vis-à-vis de l'Europe se manifeste d'abord sur le plan militaire. Il était d'ailleurs question dans le projet présenté à Selim III par ses conseillers, de s'inspirer de l'organisation des armées européennes et de tirer

profit de leurs progrès techniques. Ainsi le Sultan améliora-t-il dans un premier temps les structures existantes dans le domaine naval avant de fonder une École d'artillerie en 1792 et une autre de génie militaires en 1794. L'on s'appuya volontiers sur le savoir-faire des Européens pour l'établissement et l'élaboration des programmes scolaires. Sur ce point, la France devint une référence. À l'École d'artillerie, le français, enseigné par une personne originaire de ce pays, devint un cours obligatoire. Pour cette même École fut aménagée une bibliothèque comprenant plus de 400 ouvrages dont une majorité en langue française. Ceux ayant pour propos l'armée et la marine faisaient l'objet d'une attention particulière et étaient traduits en turc<sup>70</sup>. Il s'agissait d'une première dans un pays qui jusqu'à lors avait laissé aux non-musulmans de l'empire<sup>71</sup>, le soin de pratiquer les langues étrangères:

À la rencontre des instructeurs et techniciens étrangers, qui se firent de plus en plus nombreux au fil des réformes, les élites ottomanes se prirent d'enthousiasme pour le mode de vie qu'affichaient ces nouveaux arrivants. Aussitôt se répandit dans la haute société d'Istanbul comportements et pratiques qui ouvraient l'ère « à la franga ». Ces manières n'allaient pas sans susciter la colère de ceux-là même (milieux populaire et religieux) qui avaient le réflexe de percevoir dans tout élément de modernité une manifestation d'impiété.

Mahmut II poursuivit toutefois l'œuvre de son prédécesseur en y apportant un nouvel élan avec la suppression officielle du corps des Janissaires le 16 juin 1826. Cet événement facilita l'action du sultan qui, dans le même temps, jetait les bases d'une armée moderne. Il créa d'abord en 1834 une école œuvrant à la formation d'officiers, avant d'inaugurer en grande pompe en 1838, l'École de médecine militaire. Mahmut II, dans un discours adressé aux étudiants à l'occasion de l'inauguration, justifie la présence du français dans le programme : « Vous allez étudier la médecine scientifique en français (...) Mon objectif en vous faisant apprendre le français n'est pas de vous enseigner cette langue, mais de vous enseigner la médecine scientifique et peu à peu de la faire entrer dans notre langue »<sup>72</sup>. Le but était de leur permettre d'acquérir des connaissances utiles, médicales, techniques, scientifiques et militaires.

Dans le même temps, il envoya les premiers étudiants ottomans dans les écoles militaires françaises. L'effort de modernisation a également touché la cavalerie, l'artillerie et les autres corps militaires. La marine fut aussi rénovée, les écoles d'ingénieurs de l'armée et

---

<sup>70</sup>. KARAL Enver Ziya, *Osmanlı Tarihi. Cilt.5. Nizam-i Cedid ve Tanzimat Devirleri (1789-1856)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1983. pp. 67-68.

<sup>71</sup>. L'apprentissage des langues étrangères était assimilé par le corps des ulémas à un danger pour la foi et donc implicitement proscrite.

<sup>72</sup>. B. Lewis, *op.cit.* p.82. Les cours dans l'ensemble des écoles militaires se font en français jusqu'à une période tardive.

de la marine reçurent une nouvelle impulsion<sup>73</sup>. En l'espace de trois ans, l'armée ottomane s'est modernisée. Elle était entraînée à l'europpenne par des instructeurs étrangers.

L'historiographie ottomane ne donne que de vagues informations et de rares données sur la présence d'instructeurs étrangers au sein de l'empire. Celles-ci auraient eu le mérite de dire si les relations tendues entre France et l'Empire ottoman en raison de la question d'Algérie, et un peu plus tard celle du Liban, ont affecté la place de la France au Levant au cours des années 1830. Elles auraient surtout eu le mérite de nous dire si la Porte a continué, malgré les « aléas du contexte », à faire appel aux instructeurs d'un pays qu'elle avait implicitement défini comme modèle à son œuvre de modernisation.

La suppression de l'ordre des Janissaires eut pour conséquence de renforcer l'enrôlement de conscrits. Précisons de suite que le métier militaire fut avant tout l'affaire des musulmans et plus précisément des Turcs jusqu'à la Révolution de 1908. Les projets de recrutement des non-musulmans ne manquèrent pourtant pas dès l'adoption de la charte de *Gülhane* en 1839<sup>74</sup>. Mais les différentes communautés, quelles que soient leurs confessions, ont toujours préféré s'acquitter de la taxe d'exemption plutôt que de s'enrôler, laissant ainsi aux Turcs le monopole de ce fardeau. Le service militaire, il faut le dire, n'était pas une mince affaire. En effet, la conscription sous Mahmut II imposait une durée de service de vingt ans, dont douze active et huit en réserve. Comme Odile Moreau l'a formulée dans son ouvrage sur *l'Empire ottoman à l'âge des réformes* : « pour les conscrits de l'époque, le service militaire se distinguait peu de la condamnation aux galères ».

Avant la charte de *Gülhane*, il n'existait pas de dispositif législatif propre au recrutement. C'est pourquoi les contingents étaient fixés chaque année par le conseil impérial en fonction des besoins. C'est en cela qu'une réforme fut entreprise par Abdül-Mecid en 1843. Elle prévoyait, la diminution de la durée du service à douze ans (cinq ans dans l'armée active et sept en réserve). Cette loi s'inspirait du règlement prussien sur le recrutement de 1814 pour l'organisation de la réserve avec une influence française. Malgré ces aménagements, la conscription continua de peser essentiellement sur l'élément turc de l'empire, modifiant par conséquent le rapport de cette communauté à l'État.

Le passage après la conscription, d'une armée de métier à une armée de masse imposa une gestion différente des affaires militaires mais aussi une nouvelle image, un nouveau profil de soldat. Les écoles militaires étant exclusivement réservées aux sujets musulmans, les

---

<sup>73</sup>. E. Z Karal , *op.cit*, pp. 160-162.

<sup>74</sup>. MOREAU Odile, *L'Empire ottoman à l'âge des réformes : les hommes et les idées du « Nouvel ordre » militaire, 1826-1914*, Istanbul Paris, Institut français d'études Anatoliennes, 2007, pp. 22-28.

cadres qui en ressortaient, principalement Turcs, étaient instruits généralement dans le culte de la patrie. Ils s'intéressaient à l'histoire mais aussi à la philosophie politique. Quelques-uns s'ouvraient à des formes de nationalisme, également dans l'esprit du temps en Europe<sup>75</sup>. L'officier turc apparaissait de plus en plus comme un personnage sur lequel s'opérait la conjonction de la modernisation et du nationalisme, d'où sa vocation future dans la vie du pays. L'histoire de l'armée ottomane au XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle a été marquée par la cohabitation de concepts modernes et traditionnels.

Longtemps, le choix du partenaire européen pourvoyeur d'officiers-experts et de technologies se porta sur la France<sup>76</sup>, pays avec lequel les relations commerciales et diplomatiques sont anciennement établies. Cependant un certain fléchissement quant à cette inclination francophile s'observe à partir des années 1830. C'est à ce moment que la Prusse semble s'imposer comme une alternative à la France dans le domaine militaire. En témoigne la loi de recrutement de 1843. En témoignent d'autres dispositions comme celle de l'adoption de l'uniforme de l'armée prussienne pour les hommes de troupes ou bien celle encore du recours de plus en plus fréquent à leurs experts pour l'enseignement, sans toutefois mettre un terme à celui des français, dans les écoles, les académies militaires nouvellement créées (l'exemple de la haute École d'état-major est significatif). La question d'Algérie peut-elle expliquer à elle seule cette évolution au profit des Prussiens ? Il s'avère qu'à cette explication première s'ajoute le prolongement des déconvenues militaires, notamment celle face à l'Égypte de Mehmed Ali entre 1831-1833. Les dirigeants ottomans étaient forcés de constater que les réformes menées avec l'assistance française n'avaient pas donné les résultats escomptés, d'où cet intérêt grandissant pour les méthodes prussiennes.

Le rescrit de *Gülhane* en 1839 n'apporta rien de nouveau au dispositif militaire existant si ce n'est quelques lois sur le recrutement et quelques nouvelles écoles<sup>77</sup>. Il faut dire que la réforme de l'armée avait été entamée dès la deuxième moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Tour à tour, les différents sultans l'avaient déterminée en tant que champ prioritaire. Les résultats qui en découlèrent n'étant pas à la hauteur des espérances, ils comprirent enfin la nécessité de concevoir une politique de modernisation en considérant le lien intrinsèque entre la réforme

---

<sup>75</sup>. C'est à cette époque que les officiers de l'armée ottomane commencèrent à se familiariser avec les valeurs, les idéaux de la Révolution française de 1789.

<sup>76</sup>. Il convient de citer quelques exemples concrets : l'alliance militaire entre François I<sup>er</sup> et Soliman le Magnifique qui déboucha sur les Capitulations au XVI<sup>ème</sup> siècle ; la mission de réorganisation de l'artillerie ottomane à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle par Baron de Tott et Vergennes, la rénovation de la marine ottomane à la même époque par Le Roi et Durest.

<sup>77</sup>. La plupart des écoles inaugurées à ce moment sont des *rüşdiyye*. Elles étaient destinées aux enfants souhaitant faire carrière dans l'armée.

de l'armée et celles d'autres domaines de la société et de l'État. Ainsi la rénovation de l'armée a été celle qui d'une certaine manière, allait commander toutes les autres pendant les *Tanzimat*.

La réforme de l'armée dans l'Empire ottoman, on l'a vue, n'était plus seulement une prérogative française. Qu'en adviendrait-il pour ce qui relevait des autres domaines et institutions de l'État ?

### *1. b. La France : de l'adaptation au mimétisme*

Si la guerre de Crimée a été le mobile d'un certain rapprochement entre l'Empire ottoman d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, le Congrès de paix qui s'ouvrit à Paris le 25 février 1856 en fut l'aboutissement<sup>78</sup>. Quelques jours avant cette date, comme pour solliciter l'agrément des Puissances, le grand vizir Mehmet Emin Ali Paşa présenta un nouveau rescrit impérial (*Islahat Fermanı*) aux contours plus définis que le précédent (la Porte en avait fait la promesse afin d'obtenir le soutien franco-anglais lors de la guerre de Crimée). Outre l'égalité des droits et des devoirs sans distinction de nationalité ni de religion, ce texte prévoyait des mesures en faveur des communautés non-musulmanes. De quoi satisfaire la France et l'Angleterre. En contrepartie, celles-ci ne manquèrent pas de clôturer la partie en des termes, a priori, assez favorable pour la Porte reconnue comme un membre à part entière du concert européen. De quoi surtout mettre en appétit leur insatiable obsession impérialiste<sup>79</sup>.

Dans les années qui ont suivi le Congrès de Paris, Istanbul prit l'apparence d'une ville occidentale (la même chose s'est observée à Smyrne, Beyrouth et Salonique). Au bout d'un temps, des milliers d'Européens y élurent domicile, le plus souvent dans les quartiers modernes tels que *Beyoğlu* et *Galata* sur la rive Est de la Corne d'or. Une frontière invisible les séparait d'une population musulmane ne s'aventurant guère dans ces lieux que pour se « dépayser » et s'adonner à certains plaisirs d'ordinaire proscrits (boissons alcoolisées, tavernes, jeux). En outre, la présence croissante de ces étrangers était liée au développement

---

<sup>78</sup>. La Russie prétextant une affaire religieuse opposant les orthodoxes aux catholiques au sujet du contrôle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, occupa les principautés roumaines de l'empire, ce qui, en quelque sorte, revenait à lui faire une déclaration de guerre. Aussitôt par la signature du traité de Constantinople le 12 mars 1854, la France et l'Angleterre s'engagèrent à intervenir aux côtés de la Porte mais à la condition qu'elle y promulgue de nouvelles réformes. Il s'agissait pour la première d'un calcul à des fins de politique intérieure (Louis Napoléon Bonaparte avait besoin de l'appui des catholiques) tandis qu'il s'agissait pour la seconde de contrecarrer l'ambition russe sur les Détroits. La guerre dura un an de septembre 1854 à septembre 1855.

<sup>79</sup>. L'article 7 du traité de Paris reconnaissait aux Puissance le droit de s'ingérer dans les affaires ottomanes dans toutes les circonstances qui leur paraissent nécessiter une intervention. D'autres articles (10-14 ; 15-19 ; 20-27 ; 28-29) portaient atteinte à la souveraineté ottomane.

des rapports commerciaux entre l'Empire ottoman et l'Europe depuis le Congrès de Paris. Aussi leur présence a-t-elle été considérée comme une véritable opportunité par certains des réformateurs en quête d'inspiration.

Sans revenir sur le succès du mode de vie « à la franga » dans la haute société d'Istanbul, l'on s'intéressera davantage aux transformations administratives impliquées au niveau local et général par ces colonies étrangères, composées essentiellement de Français, d'Anglais et d'Italiens. Mais avant d'en arriver à ce stade du développement, il convient d'évoquer, pour mieux cerner la francophilie, les acteurs du second volet des *Tanzimat*.

Evidemment le socle des transformations entreprises depuis 1839 a été les *Tanzimat*. Leurs inspirateurs (à ce titre l'exemple de Mustafa Reşit Paşa est représentatif) eurent le pouvoir de soumettre l'empire à l'influence de la France et de l'Angleterre dans les premiers temps, la Prusse dans une moindre mesure et seulement à partir du règne d'Abdül-Hamid II<sup>80</sup>. C'est en ce sens que les ministères d'affaires étrangères et les vizirats de Mehmet Emin Ali Paşa et de Keçecizade Fuad Paşa sans oublier les sultanats d'Abdül-Mecid et d'Abdül-Aziz, firent de la France le pays phare sur les plans administratif.

Bien qu'ayant peu séjourné en France, Ali et Fuad Paşa maîtrisaient parfaitement le français ce qui, en partie, leur valut d'être élevés aux plus hautes dignités de l'empire avant même cette année 1856 où ils allaient se faire une notoriété internationale en signant le traité du Congrès de Paris, en qualité de grand vizir pour le premier, en qualité de ministre des affaires étrangères pour le second. Tous deux avaient la particularité d'avoir appris le français très tôt et de l'avoir affiné lors de leurs expériences au sein de la Chambre des traductions reliées aux affaires étrangères<sup>81</sup>. C'est là surtout qu'ils eurent tous deux la fortune de rencontrer Mustafa Reşid Paşa qui les façonna puis les initia aux affaires publiques. Par la suite, la politique de modernisation d'Ali et Fuad Paşa se situa dans la lignée de celle entreprise par Mustafa Reşid Paşa quelques décennies plus tôt, avec cette différence notable toutefois d'une francophilie plus marquée. Celle-ci, il faut le dire, s'inscrivait dans l'air du temps depuis le Congrès de Paris. Il semble qu'il ait atteint au même degré les sultans francophones du moment que furent Abdül-Mecid et Abdül-Aziz. Á cet égard, le premier avait reçu de la main de Thouvenel, ambassadeur français, la Légion d'honneur décernée par

---

<sup>80</sup>. Il faut préciser que depuis le Congrès de Paris, les ambassadeurs de France et d'Angleterre à Istanbul influèrent le choix des sultans mais aussi des ministres quant à la désignation de personnalités aux hautes fonctions de l'État. Ainsi voyait-on en alternance se succéder à la tête des affaires des hommes tantôt sous l'influence de la France tantôt sous l'influence de l'Angleterre.

<sup>81</sup>. AKYILDIZ Ali, *Osmanlı Bürokrasisi ve Modernleşme*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2006, pp. 52-53. Leur cas est représentatif d'une élite bureaucratique musulmane émergente, formés à la Chambre des Traductions et s'appropriant progressivement l'œuvre des réformes.

Napoléon III<sup>82</sup>. Le second, quant à lui n'avait pas manqué de donner une suite favorable à l'invitation du même empereur. Ainsi Abdül-Aziz fut-il en 1867 le premier souverain ottoman à effectuer un voyage officiel en Europe<sup>83</sup>. D'après Engelhardt, dans son ouvrage sur *l'histoire des réformes*, le sultan aurait même demandé à Napoléon III de lui recommander un précepteur français pour la formation de son jeune fils, İzzeddin Efendi<sup>84</sup>. Bientôt cette sollicitation d'ordre privée et informelle prit des formes officielles.

Ce penchant des dignitaires ottomans pour la France se vérifie surtout au travers des réformes qui ont marqué la seconde phase des *Tanzimat*. Sur le plan judiciaire, son empreinte se retrouve dans les tribunaux mis en place pour l'application de l'égalité devant la loi et le droit unique, et surtout dans la création en 1868 d'une haute instance juridique dite « Divan-i Ahkam-i Adliye ». À côté de cette dernière naquit, dans le domaine administratif, le « Süra-yi Devlet » qui est une réplique à quelques nuances près du Conseil d'État français. Pour distinguer ce caractère français de l'institution, il n'est pas nécessaire d'étudier son mode de fonctionnement et sa composition mais simplement de rappeler un événement symbolique précédant sa création : le voyage d'Abdül-Aziz en France. Le discours du sultan lors de la cérémonie d'ouverture en dit long sur l'impact de son séjour et sur les résolutions qu'il prit<sup>85</sup>. Une mention doit également être faite de Nicolas Prosper Bourrée, ambassadeur très influent de France à Istanbul dans les années 1860, dont l'action auprès d'Ali Paşa détermina dans une certaine mesure l'établissement de la « Süra-yi Devlet »<sup>86</sup>.

Avec les *Tanzimat*, une dynamique centralisatrice apparut à tous les niveaux de l'État. À l'échelle de la province, elle se manifesta essentiellement par des mesures limitant considérablement le pouvoir du gouverneur au profit d'autres fonctionnaires<sup>87</sup>. C'est pourquoi la France, exemple en matière de centralisation étatique depuis l'ère napoléonienne, servit de modèle aux circonscriptions administratives ottomanes à partir de 1864. Mais la rigidité du cadre administratif demeura l'obstacle majeur pour une gestion harmonieuse des affaires. L'exemple français allant du département à la commune se retrouve ainsi dans sa version turque de « Vilayet », de « Sancak », de « Kaza » et enfin de « Karye »<sup>88</sup>.

---

<sup>82</sup>. NEDİM GÖÇEN Hayreddin, *Belgelerin Dilinden Osmanlı ve Avrupa*, İstanbul Selis Kitaplar, 2008, pp 25-28.

<sup>83</sup>. Le Sultan séjourna successivement dans les villes de Paris, Londres, Berlin et Vienne. Lors de son passage à Paris, il assista à l'exposition universelle.

<sup>84</sup>. E. P Engelhardt, *op.cit*, p. 241.

<sup>85</sup>. E. P Engelhardt, *op.cit*, pp. 234-235. Le discours du sultan est un aveu sur l'aspect rétrograde des institutions ottomanes par rapport à celles de l'Europe.

<sup>86</sup>. ERYILMAZ Bilal, *Tanzimat ve Yönetimde Modernleşme*, İstanbul, İşaret Yayınları, 2006, p. 188.

<sup>87</sup>. A. Akyıldız, *op.cit*, pp. 73-81.

<sup>88</sup>. DUMONT Paul dans MANTRAN Robert, *L'histoire de l'Empire ottoman*, « La période des *Tanzimat* », Paris, Fayard, 2005, p. 483.



Le développement des relations entre l'Europe et l'Empire ottoman à partir de 1856 avait favorisé la migration d'Européens dans les villes portuaires du Levant. Plus connus sous le nom de « Levantins », ils s'impliquèrent de plus en plus dans les affaires municipales au moyen de suggestions. En qualité de résident permanent, il était question pour eux de reconstituer le confort, la commodité des cités européennes à travers la réorganisation des services publics. À défaut d'éléments compétents en matière d'urbanisme, le gouvernement ottoman vit une opportunité à saisir chez ces « experts de circonstance ». Dès lors, conseils et recommandations de quelques étrangers que ce soit furent bien accueillis. Mais à cette explication, il convient d'y ajouter une autre pour comprendre « l'europanisation administrative » de Beyoğlu et de Galata dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. En effet, le rôle du passage de Mustafa Reşid et d'Ali Paşa dans le célèbre sixième arrondissement de Paris à l'occasion des missions diplomatiques, détermina le modèle municipal à transposer<sup>89</sup>. D'abord adopté à titre d'expérimentation en 1857 dans ces deux quartiers<sup>90</sup>, cette particularité du sixième arrondissement fut abandonnée en fin de compte en 1877. L'entité Beyoğlu-Galata se fit alors incorporer au sein d'un nouveau remodelage administratif à la dénotation évocatrice « des vingt arrondissements municipaux d'Istanbul » en référence, là encore, à ceux de Paris. Cette deuxième tentative échoua en 1878 parce qu'elle n'était pas adaptée à la réalité ottomane. L'on réduit aussitôt le nombre des arrondissements à dix pour ne plus la changer jusqu'à la fin de l'empire.

En définitive, l'on observe depuis la seconde phase des *Tanzimat*, une propension des dirigeants ottomans à copier fréquemment la France aussi bien sur le plan municipal qu'administratif. En l'espace de moins d'un siècle, soit depuis l'époque de Selim III jusqu'à celle d'Abdül-Aziz, la source principale d'inspiration aux réformes devint une source véritable d'imitation. Comment peut-on expliquer cette évolution ? Sans revenir sur les justifications historiques (la singularité des relations entre l'Empire ottoman et la France depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle), nous allons nous contenter de soulever les raisons contextuelles et diplomatiques. Le recours de la Porte au modèle français semblait s'accroître à mesure de

---

<sup>89</sup>. B. Eryılmaz, *op.cit.* pp. 205-213

<sup>90</sup>. La réglementation imposait l'usage du français pour les documents administratifs tandis que le francophile Kamil Bey était placé à la tête de cette institution. Par ailleurs, les membres des assemblées municipales étaient très souvent des étrangers compte tenu de la configuration ethnique de Beyoğlu-Galata. Le sixième arrondissement avait une mission classique comme l'entretien des rues (éclairages, trottoirs, routes), des cours d'eaux, des bâtiments publics, mais aussi des fonctions inédites comme le contrôle des prix de la nourriture, des lieux publics (cafés, hôtels), des instruments de mesures... Toute une série de taxes et de permis levées auprès des habitants et surtout des commerçants venaient soutenir la trésorerie de l'arrondissement.

son ouverture à l'influence étrangère. À ce titre, les années qui suivirent le Congrès de Paris ont été « l'âge d'or » des transpositions de tous genres. En parallèle à cela s'est manifestée une ingérence toujours plus importante des ambassadeurs français et anglais dans les affaires ottomanes. C'est d'une compétition d'influence dont il s'agissait, le but poursuivi étant la manipulation du gouvernement ottoman pour satisfaire des intérêts nationaux. Dans cet exercice, la diplomatie française excella de tout son génie à partir des années 1860 grâce notamment à l'ambassadeur Nicolas Prosper Bourrée qui parvint à faire venir Abdül-Aziz en France, et à faire adopter une série de réformes. Il convient donc de prendre en compte le rôle primordial de la diplomatie consulaire pour appréhender la question. Ces succès de l'ambassadeur français renforcèrent par conséquent l'action du courant francophile.

Moderniser le pays n'allait pas sans concevoir la formation d'éléments aptes et capables d'appliquer concrètement sur le terrain notions et méthodes modernes. Ainsi la Porte a-t-elle envisagé de nombreuses solutions impliquant bien souvent un recours aux techniciens, experts et officiers étrangers mais aussi à leurs écoles implantées en Europe et plus particulièrement en France.

## ***2. La genèse des flux d'étudiants ottomans vers l'Europe***

Les premiers flux d'étudiants ottomans vers l'Europe remontent à l'époque de Mahmut II. Il s'agissait d'une résolution personnelle du sultan. Cette initiative hautement symbolique se situait sur le fil d'une politique d'occidentalisation lancée à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle par Selim III. Ce dernier avait établi des ambassades permanentes et eu de plus en plus recours aux officiers, experts et instructeurs européens. L'action de son successeur s'inscrit dans ce même processus. Aussi Mahmut II ne fit-il que passer à l'étape supérieure. Tout compte fait, cette évolution était nécessaire parce que le succès des réformes entreprises jusqu'à lors, était lié au degré d'instruction de ceux-là même (les fonctionnaires) qui s'appliqueraient désormais à les mettre scrupuleusement en œuvre grâce à une formation en Europe. Cette action se rendait d'autant plus nécessaire que l'Égypte rivale de Mehmed Ali Paşa se signalait par son avance, comme dans bien d'autres domaines d'ailleurs, en matière d'envoi d'étudiants dans les capitales européennes. Mahmut II envoya ces étudiants pour acquérir les compétences et le savoir nécessaire au maintien du régime et à la défense de son territoire. Quant à l'élection du principal pays de destination, le choix de la France ne faisait aucun doute.

### ***2. a. L'envoi des premiers étudiants en France***

Les premiers Ottomans envoyés en Europe pour y suivre des études l'ont été depuis des provinces périphériques de l'empire comme l'Algérie et surtout l'Égypte. Chez celle-ci,

l'initiative vint du gouverneur rebelle, Mehmed Ali Paşa. Dès 1815, il envoya un premier étudiant en Italie puis un second, Osman Nureddin, en France en 1818. La province d'Algérie s'est elle aussi distinguée par ce mouvement. Hamdan Efendi, dignitaire local, dépêcha son fils Seyid Ali en France en 1820. Sur place, ils ont étudié par ordre l'imprimerie, les sciences et l'artillerie<sup>91</sup>. Les dignitaires provinciaux apparaissaient ainsi comme les précurseurs de cette nouvelle évolution. Au début des années 1820, cette expérience était encore à ses balbutiements, mais sa propagation, des provinces périphériques vers le centre de l'empire, fut assez rapide.

Un acte important entrepris par Mahmud II en matière d'occidentalisation, et, vraisemblablement sous l'influence de certains gouverneurs provinciaux, a été l'envoi en Europe d'étudiants afin qu'ils s'initient aux méthodes et aux techniques modernes. Pour la première fois, en 1830, quatre jeunes Ottomans (Edhem n'avait pas plus de treize ans) de la « Daire-i Seniyye », soit l'École administrative du Sultan, furent dotés d'une bourse gouvernementale et envoyés en France sous le parrainage du grand vizir Hüsrev Paşa. Il s'agissait de Hüseyin, d'Ahmed, d'Abdüllatif et d'Edhem. Ces prénoms passent, a priori, inaperçus sans leurs glorieux épithètes<sup>92</sup>. Notons qu'à leur arrivée, ces jeunes hommes entrèrent à l'Institut Barbet implantée 9, rue Saint-Jacques (internat) où ils reçurent une solide formation linguistique. L'apprentissage des langues étant encore très peu répandu au sein du réseau éducatif ottoman, mise à part à l'École d'artillerie, il est fort probable qu'ils ne connaissaient pas, ou très peu le français à leur arrivée. D'autant plus qu'Edhem passa plusieurs années au sein de cet établissement (il n'en ressort qu'en 1836). Une fois la langue française acquise, Edhem entra à l'École des Mines d'où il ressort avec un diplôme et l'honneur d'avoir terminé premier de sa promotion en 1839-1840, à l'âge de vingt-trois ans seulement. Le parcours de ses compagnons de route fut tout aussi brillant. Pendant la durée de leurs études, Hüseyin reçut une formation en artillerie, Ahmed étudia dans une école militaire (le nom de l'institution n'est pas précisé dans Adnan Şişman) comme Abdüllatif qui fut élève de l'École navale de Brest<sup>93</sup>.

D'autres petits groupes d'étudiants sont régulièrement venus nourrir cette vague. En dehors des quatre pionniers, cinq nouveaux s'ajoutèrent à la liste en 1833 et quelques vingt-

---

<sup>91</sup>. ŞİŞMAN Adnan, *Tanzimat Döneminde Fransa'ya Gönderilen Osmanlı Öğrencileri (1839-1876)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu 2004, pp. 3-4.

<sup>92</sup>. Edhem Paşa en particulier devint l'un des plus importants hommes d'État de son époque. Il assura de hautes fonctions en tant que capitaine, de général de brigade, de chef de maison militaire et surtout en tant que ministre des affaires étrangères et de grand vizir.

<sup>93</sup>. A. Şişman, *op.cit.* pp. 4-6. À propos d'Ahmed, il est dit qu'il serait mort dans un navire de guerre français lors d'une bataille en Amérique.

sept autres jusqu'en 1839<sup>94</sup>. Il n'est pas nécessaire ici de retracer un à un les parcours individuels mais simplement d'évoquer certains traits communs. Concernant le statut social tout d'abord, il suffit de rappeler qu'au sein de l'Empire ottoman, étudier était très souvent l'apanage des fils de serviteurs d'État. Quant à l'âge des intéressés, ils semblaient être assez jeunes, sans doute autour de la vingtaine suivant les données biographiques<sup>95</sup>. D'autres à l'instar d'Edhem Paşa et de Vefik Paşa sortaient à peine de l'enfance ; treize ans pour le premier, onze ans pour le second. Une fois en France, les étudiants suivaient des cours préparatoires avant de s'orienter, après un certain temps, dans des disciplines spécifiques. Il convient ici d'ouvrir une parenthèse par rapport à la question de savoir qui des étudiants ou de l'État, déterminaient l'orientation à suivre à la sortie des classes préparatoires. Le gouvernement était-il la seule autorité en la matière, autrement dit, imposait-il une voie toute tracée avant même le départ, sans tenir compte d'éventuelles aspirations personnelles ou familiales ? Si oui, à quel moment et suivant quels critères le gouvernement le faisait-il, en fonction des besoins internes ou des capacités individuelles ? Bien qu'il n'y ait de réponses précises à ce sujet, l'on peut avancer l'argument suivant lequel l'État, ne serait ce que par sa prise d'initiative, par son soutien financier (l'attribution de bourses), apparaissait comme le seul responsable et ne laissait certainement guère de place au choix personnel. Ainsi la grande majorité des premiers étudiants temporaires furent-ils orientés prioritairement vers le domaine militaire<sup>96</sup>.

Avec le solide bagage linguistique et scientifique qu'ils s'étaient faits en France, ces étudiants allaient être amenés à jouer, dès le retour, un rôle important dans l'œuvre de modernisation. Un certain nombre d'entre eux ont été des pionniers. À ce titre, le cas de Derviş Efendi dit « Mehmed Emin » constitue un bon exemple. Après quelques mois passés à Londres, celui-ci débarque en France en 1836. Il y suit deux ans durant des cours préparatoires à l'École Égyptienne de Paris avant de s'inscrire à l'École des Mines. Il en ressort diplômé deux ans plus tard mais au lieu de retourner au pays, comme il était d'usage, il préfère rester sur place et repousse l'échéance afin de peaufiner ses connaissances en d'autres pays de l'Europe (Allemagne, Italie et quelques autres pays non précisés). Pour ce faire, il demande le versement de 17.230 Francs supplémentaires. Le gouvernement eut la générosité de satisfaire cette requête au centime près. Notons au passage cette volonté d'encourager

---

<sup>94</sup>. A. Şişman, *op.cit.* pp. 6-11.

<sup>95</sup>. Mehmed Emin Paşa arriva à Paris à l'âge de 19 ans ; İbrahim Paşa à 20ans.

<sup>96</sup>. Il convient ici d'attirer l'attention sur le fait qu'à la *Mekteb-i Harbiye*, les programmes de cours étaient les mêmes que ceux de Saint-Cyr et l'École d'État major. Le choix d'envoyer les étudiants répondait surtout au besoin de compléter les connaissances théoriques par celles pratiques, mieux maîtrisées en France.

« l'entreprise studieuse » au prix fort. De retour finalement en 1841, il est chargé d'accomplir une mission minéralogique en Anatolie. Mais, l'homme se singularisa avant tout par ses compétences en chimie et en physique, et surtout par le poids qu'il donna à ces disciplines, jusqu'à lors méconnues dans l'enseignement ottoman, lorsqu'il arrive à la tête du ministère de l'instruction en 1872<sup>97</sup>.

Entre 1839-1856, soit pendant dix-sept ans le gouvernement ottoman envoya quarante trois élèves en France. Une baisse notable s'observe néanmoins par rapport à la précédente période, où l'on avait compté pas moins de trente-six élèves en l'espace de neuf années. L'explication tient au fait qu'au commencement, c'est à dire au début des années 1830, l'accueil et l'éducation des étudiants étaient presque toujours assurés par la France. Cependant, au fil du temps, des péripéties diplomatiques et des stratégies d'éducation, l'Empire ottoman envoya des étudiants dans d'autres pays comme l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche. Il convient donc de relativiser ce chiffre a priori en baisse. La tendance générale était plutôt à la hausse, seulement, la France ne détenait plus l'exclusivité de l'accueil.

Une première évolution tenait à la présence d'un nombre très important de non-musulmans (Arméniens, Bulgares, Grecs). Parmi les onze qui arrivèrent en France dès la déclaration du rescrit de *Gülhane*, se trouvaient neuf non-musulmans. La seconde évolution était relative à la formation suivie par ces étudiants une fois sur place. Les *Tanzimat* ont conduit à une ouverture vers des domaines, des champs jusqu'à lors inexplorés, contrairement à la période précédente où prévalait essentiellement les études dans le domaine militaire. Ainsi retrouve-t-on dix élèves en médecine et un autre en sciences parmi les onze cités précédemment. En réalité, l'envoi de non-musulmans entraînait presque mécaniquement une orientation de ceux-ci vers des disciplines en dehors du champ militaire, car celui-ci était officieusement réservé à l'élément musulman, et plus particulièrement aux Turcs. Cette idée se vérifie bien chez les trente-deux autres élèves (vingt-quatre musulmans sur un total de trente-deux) envoyés en France entre 1847-1856<sup>98</sup>. Le nombre de ceux qui avaient suivi une formation militaire était proportionnel à celui des musulmans. Aussi peut-on observer deux mouvements contextuels opposés: un premier qui correspond à l'après « Gülhane », et, où les non-musulmans forment l'essentiel des envoyés, un second qui coïncide à la fin des années 1840, et, où se manifeste une évolution tout à fait inverse. Doit-on y voir un essoufflement de l'enthousiasme réformateur des premiers temps ? Oui si l'on considère la remise en application des principes égalitaires après la deuxième phase des *Tanzimat* en 1856.

---

<sup>97</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 12

<sup>98</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 12

Avec la promulgation de l'« *Islahat Fermanı* », les portes de l'administration, des écoles impériales et de l'armée<sup>99</sup>, dans une moindre mesure, se sont ouvertes pour les chrétiens et les juifs de l'empire. Il y'eut dans le même temps un rééquilibrage des effectifs confessionnels. Entre 1857-1864, sur un total de soixante-et-un étudiants, vingt-trois étaient non-musulmans<sup>100</sup>. Dix d'entre eux étaient issus de l'École militaire mais les renseignements quant aux formations qu'ils ont pu suivre en France font défaut. Il est toutefois probable qu'ils aient intégré des institutions militaires après être passés par des classes préparatoires pour l'apprentissage linguistique. Une autre évolution a été la présence dans ce groupe, de deux élèves non-boursiers. Le premier des deux avait été pris en charge par son père pour y apprendre le droit. Quant au second, le financement qu'il reçut reste inconnu, toutefois il fut rattaché au régime des boursiers dès l'instant où il s'orienta vers l'École militaire de Saint Cyr.

L'envoi d'étudiants boursiers en France augmenta d'une manière assez spectaculaire à partir de l'année 1856<sup>101</sup>. Comment expliquer cette impulsion? Il ne saurait être question d'une application optimale des *Tanzimat* sans l'action d'éléments fiables ayant parfaitement assimilé les concepts modernes. Il est probant qu'après la réforme de 1856 et le Congrès de Paris qui s'ensuivit, le recours à ces hommes devint encore plus important. Il s'agissait aussi de suivre le développement régulier des différents organes étatiques en premier lieu desquels, la bureaucratie. C'est pourquoi la proportion d'étudiants recevant une formation autre que militaire eut tendance à augmenter considérablement après 1856<sup>102</sup>. Mais pour mieux comprendre cette progression du nombre d'étudiants, il faut rappeler des penchants diplomatiques des principaux hommes d'État de l'époque. En effet, Ali et Fuad Paşa n'étaient-ils pas des admirateurs de la France ? Ne s'étaient-ils pas largement inspirés des institutions françaises pour réaliser certaines grandes réformes ? Dans le même ordre d'idées, Abdül-Mecid et Abdül-Aziz n'avaient-ils pas reçu la Légion d'Honneur de la main du représentant de Napoléon III auprès de la Porte, et effectué un voyage officiel en France sur l'invitation de l'Empereur ? Cette explication serait toutefois incomplète sans la mention de la politique libérale menée par France pour attirer les étudiants du monde au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. En tout état de cause, cette augmentation s'inscrit dans un contexte marqué par une véritable amitié entre la France et l'Empire ottoman. Il est clair que

---

<sup>99</sup>. Des mesures ont été prises, en particulier par Fuad Paşa, pour introduire concrètement l'élément non-musulman au sein de l'armée. Mais cette volonté était vouée à l'échec dans le contexte d'exacerbation des passions nationalistes.

<sup>100</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 21.

<sup>101</sup>. Juste après la promulgation de la réforme, trente-six étudiants ont été envoyés en France.

<sup>102</sup>. De plus en plus d'étudiants étaient orientés vers la médecine, le droit et l'ingénierie.

ces relations cordiales ont eu un impact tout à fait positif sur la politique d'envoi d'étudiants en France. D'autant qu'une école préparatoire sur le modèle de celles créées par les Égyptiens (*Mısır Mektebi*) et les Arméniens (*Muradyan Mektebi*) quelques décennies plus tôt, ouvrait ses portes à Paris en 1857.

## 2. b. La Création de la *Mekteb-i Osmani* (1857-1864)

Avant la création de la *Mekteb-i Osmani*, les élèves envoyés au dehors par le gouvernement étaient disséminés à travers différents instituts. Ils se retrouvaient le plus souvent seuls, dépourvus d'encadrement, de rigueur dans le travail. De surcroît, l'entretien de tout ce monde commençait par peser lourdement sur le budget de l'État. Ainsi le gouvernement ottoman prit-il la résolution en 1855 de solliciter par le biais de son ambassadeur Mehmed Cemil Bey (fils de Reşid Paşa), le concours du ministre français de l'instruction publique, pour la mise en place d'une commission. Celle-ci avait pour mission de mesurer le niveau et de superviser les faits et gestes des étudiants ottomans. Le ministre Gustave Rouland n'y vit aucun inconvénient. À la date du 22 novembre 1856, il présenta à Mehmed Cemil Bey, un projet prévoyant, outre l'instauration d'une commission, l'établissement d'une école<sup>103</sup>. La confirmation de la Porte ne se fit pas attendre. Dès 1857, la commission se mit à évaluer les étudiants dans un « centre d'examen » qu'elle avait improvisé au cœur de l'ambassade ottomane. Le bilan quant au niveau général fut peu glorieux : méconnaissance des notions de bases en arithmétique, en histoire et en géographie, certaine aisance à parler le français mais une écriture et un langage peu soucieux des règles grammaticales et syntaxiques. Ce constat conduisit les membres de la commission à voter majoritairement pour l'établissement d'un centre d'études préparatoires s'inspirant du système éducatif français. Il fut également recommandé de rassembler tous les étudiants ainsi que le directeur au sein d'un même bâtiment<sup>104</sup>.

Finalement, avec l'approbation d'Abdül-Mecid, l'école fut inaugurée le 6 novembre 1857, rue Violet, dans le Quartier de Grenelle, à l'extrême limite du Paris de l'époque. Un officier francophone, Ali Nizami Bey, bientôt élevé au grade de colonel, en devint le premier

---

<sup>103</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 24 : Ce projet contenait un schéma détaillé à propos du mode de fonctionnement, des programmes de cours, de l'équipe dirigeante et du règlement intérieur.

<sup>104</sup>. D'autres dispositions prévoyaient de fixer l'âge d'inscription à dix-sept, de soumettre les candidats à un examen préalable avant d'arriver à Paris, et récompenser les élèves d'un « diplôme de capacité » à la fin de la 3<sup>ème</sup> année d'études.

directeur<sup>105</sup>. Implanté au milieu d'un beau jardin, le bâtiment avait été loué pour une période de neuf ans. Sur le haut de son entrée principale figurait désormais le sceau ottoman.

Outre la préparation d'étudiants ayant la capacité d'intégrer des institutions militaires et civiles, l'objectif de l'école était de façonner une nouvelle classe dirigeante en symbiose avec l'esprit des *Tanzimat*. Certains historiens ont avancé l'argument d'après lequel l'ouverture de la *Mekteb-i Osmani* répondait avant tout à des motivations concurrentes<sup>106</sup>. En effet, Égyptiens et Arméniens disposaient depuis longtemps de leurs propres institutions. Mais la *Mekteb-i Osmani* semble être plus le fruit d'un acheminement entamé quelques trois décennies plus tôt que « d'un règlement de compte » entre nationalités de l'empire et l'État. L'expérience du terrain ainsi que les moyens politiques et financiers ont contribué à la fondation de l'école. Sans parler de la nécessité pour le gouvernement ottoman d'offrir un cadre commun et de bonnes conditions de vie à des étudiants, très souvent en difficulté à cause du manque de repère et de soutien. Tout au plus pourrait-on parler d'un mimétisme mais sans oublier qu'il fut le fait d'une commission composée essentiellement de français.

La création de la *Mekteb-i Osmani*, montre à quel point le gouvernement ottoman était résolu à prendre des dispositions en faveur de ses étudiants de France. La création d'une commission de supervision s'inscrit dans cette perspective. Elle prit du reste sa forme définitive le 19 septembre 1858, lorsque Fuad Paşa accepta la proposition du ministre de l'instruction publique, Gustave Rouland, concernant la composition et les compétences qu'elle devait avoir. Ainsi, sur les sept membres de la commission, deux seulement étaient Ottomans (Ali Nizami Bey et Agop Efendi). Gustave Rouland, en assurait la direction. Cette commission faisait office de trait d'union entre l'établissement et le gouvernement ottoman : remise d'un rapport annuel au gouvernement ainsi qu'au ministre des affaires étrangères ; le président assurait personnellement la liaison avec le gouvernement ottoman. Par ailleurs, la commission s'était attribuée le pouvoir de choisir le directeur pédagogique de l'école et ses maîtres (essentiellement des Français). Théoriquement, elle était censée superviser les travaux de l'école mais les vastes compétences qu'elle finit par s'octroyer contrebalançaient sa modestie originelle : élaboration des programmes scolaires ; pouvoir de renvoi d'un étudiant ;

---

<sup>105</sup>. Ali Nizami Bey fit des études militaires à Vienne avant de s'en aller à Paris pour y apprendre la langue. Il obtint le grade de colonel lorsqu'il arrive à la tête de la *Mekteb-i Osmani* afin de pouvoir afficher une certaine supériorité par rapport aux élèves de l'école. Il fut également l'un des seuls membres ottomans de la commission qui fut créée. Ali Nizami Bey resta en fonction jusqu'en 1863 et fut remplacé par Esad Efendi.

<sup>106</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 26.



remise des bulletins scolaires ; remise des diplômes ; obligation pour le directeur de la consulter sur divers sujets...<sup>107</sup>.

Le directeur, quant à lui, était directement nommé par le gouvernement. Il était responsable des affaires internes de l'établissement et conformément à ce principe, il devait veiller à faire appliquer le règlement. Une de ses missions principales consistait à gérer le budget et à assurer le versement des bourses aux étudiants ainsi que les salaires aux professeurs et aux personnels<sup>108</sup>. Pour le reste, sa fonction se limitait aux tâches « classiques » d'un directeur: signature des certificats et des diplômes ; recrutement d'élèves ; mesures disciplinaires<sup>109</sup>. Bien qu'il n'ait pas été nommé par la commission, il devait néanmoins lui rendre régulièrement « comptes » sur des sujets très variés comme l'état de santé et de discipline des élèves. Il pouvait, ou plutôt, il devait prendre conseil auprès de la commission pour toute affaire en rapport, de près ou de loin, avec la *Mekteb-i Osmani*. La commission, dirigée principalement par des Français, se trouvait au centre d'un dispositif « taillé sur mesure ». Elle apparaissait comme la pierre angulaire de l'établissement. La mainmise sur l'aspect pédagogique n'était pas la seule prérogative dont elle jouissait. Son emprise se manifestait sous diverses formes.

En moyenne, entre 1857-1864, l'effectif annuel de l'établissement s'est situé autour de la quarantaine d'étudiants<sup>110</sup>. Des arrivées régulières en provenance de l'empire venaient compenser les départs. En tout, une centaine d'élèves ont très probablement fréquenté les bancs de cette école jusqu'à sa fermeture en 1864. Mais pendant ce laps de temps, les résultats ne furent jamais à la hauteur de ce qui était escompté. En effet, les étudiants ottomans n'ont pas été brillants. Il serait beaucoup trop long d'énumérer les dysfonctionnements relatifs à la scolarité<sup>111</sup>, mais les observations formulées par certains professeurs membres de la commission, ont le mérite de donner un aperçu de la situation.

Pour l'année scolaire 1857-1858, les données manquent, sans doute, à cause d'une certaine désorganisation imputable à la nouveauté de l'établissement. C'est à partir de la seconde année scolaire, soit en 1858-1859, qu'apparaissent les premières observations, sous

---

<sup>107</sup>. A. Şişman, *op.cit.* pp. 28-29.

<sup>108</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 69.

<sup>109</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 29.

<sup>110</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 65.

<sup>111</sup>. L'école comportait trois sections par niveau et par classe d'âge, un programme avait été élaboré pour que les élèves puissent suivre un cursus s'échelonnant sur trois années scolaires. La première année devait être celle de l'apprentissage de la langue et des bases de la culture générale (français ; géographie ; histoire). Lors de la 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> année devait s'opérer une spécialisation militaire ou civile. Ce principe des trois sections n'a pu être mis en application pour diverses raisons. Pour le planning des heures consacrées aux matières enseignées en fonction des années, voir tableaux dans A. Şişman : pp. 61-64

forme de rapports à l'intention de l'ambassadeur ottoman. Dans les premiers temps, par indulgence, les enseignants se contentaient de prescrire des remèdes sans trop se livrer à la critique qu'aurait pourtant recommandé le diagnostic. Pour pallier à la déficience linguistique, les professeurs proposaient seulement des solutions, évitant toute dénonciation formelle de la vraie cause du problème : l'effet pervers du regroupement des étudiants ottomans en un même lieu. La facilité voulait qu'ils parlent turc. Par conséquent l'apprentissage du français était insuffisant. Cette situation paradoxale ne faisait parfois qu'accentuer les lacunes. Malgré plusieurs résolutions<sup>112</sup>, le problème s'aggrave l'année suivante. C'est ce dont révèle un rapport remis à l'inspecteur de la commission par le professeur d'histoire-géographie, Edouard le Barbier. Il déclare que du matin jusqu'au soir, lors des récréations, des pauses déjeuner et des études, les élèves s'autorisent, sans le moindre scrupule, à communiquer en turc devant les superviseurs. Aussi exagéré que cela puisse paraître, il ajoute qu'un esprit de rébellion était en plein développement et que celui-ci supplanterait bientôt l'inclination au travail<sup>113</sup>. Au passage, il ne manque pas de faire une remarque empreinte de préjugés au directeur. Selon ses dires, Ali Nizami Bey aurait propension à se prendre pour le « sultan » et à se comporter en tant que tel à l'échelle de la *Mekteb-i Osmani*. Il aurait semble-t-il acquis suffisamment d'aisance pour ne plus consulter la commission sur des questions aussi importantes que les nominations et la discipline. Il donnerait d'autre part le mauvais exemple, se permettant d'entrer dans les classes sans autorisation, dialoguant en turc, pis encore, s'alliant aux élèves pour contraindre les professeurs à prendre certaines dispositions. Une requête semblait avoir été formulée sur la nécessité d'associer à Ali Nizami Bey, un directeur français, mais en vain. Le rapport d'un membre de la commission, Monsieur Vieille, sur l'année scolaire 1860-1861 dresse un tableau tout aussi mitigé et évoque même une fermeture imminente de l'école, dans le cas où aucun effort ne serait mené par les autorités d'Istanbul pour redresser le niveau des futurs étudiants. Les choses ne changèrent guère au cours de l'année suivante. Dans son compte-rendu annuel, Monsieur Vieille, afin de repartir sur de bonnes bases, proposait le renvoi au pays de la totalité des étudiants et leur remplacement par de jeunes élèves plus disposés. Cette demande se concrétise avec un an de retard entre 1862-1863, et seulement d'une manière partielle. Quinze nouveaux arrivants, dont dix avec un âge supérieur à celui qui était recommandé (dix-sept ans), furent disséminés, non pas dans les

---

<sup>112</sup>. Trois grandes solutions ont été envisagées et appliquées : division des promotions par niveau linguistique ; intensification des devoirs imposés aux élèves après les cours ; augmentation de l'ordre d'une demi heure des heures de cours. D'autres propositions ont été formulées (respect de l'âge de dix-sept ans pour les étudiants envoyés en France ; soumission des candidats à un examen sérieux avant le recrutement) sans vraiment être appliquées car elles étaient du ressort du ministère de l'instruction ottomane.

<sup>113</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 47.

chambres de la *Mekteb-i Osmani*, mais dans celles de plusieurs internats parisiens. Ainsi cette mesure inédite était-elle destinée à placer les étudiants dans un environnement propice à l'apprentissage de la langue française. Par ailleurs, l'école semblait être engagée sur la voie de l'amélioration depuis l'arrivée en fonction du nouveau directeur, Esad Efendi<sup>114</sup>. Celui-ci avait fait des nouveaux arrivants sa priorité. Dans cette optique, il prit des initiatives afin de « redorer leur blason ». La plus importante d'entre elles a été, sans nul doute, celle de l'uniforme<sup>115</sup>. À cette tenue désormais réglementaire (depuis le 28 mai 1864), dont le col de la chemise était décoré d'un croissant de lune et d'une étoile, devait obligatoirement être associée le couvre-chef conventionnel des Ottomans : le fez. Habillés de la sorte, les étudiants se promenant dans les rues, devaient faire bonne impression<sup>116</sup>. Mais la docilité ne fut pas au rendez-vous. Ce commandement se heurta à l'hostilité de bon nombre d'élèves. Les anciens, en particulier, ont été récalcitrants. Plusieurs épisodes d'insubordination pendant lesquels, ils refusèrent catégoriquement d'entrer en cours ont eu lieu. Même les nombreuses mises en garde des responsables ne purent venir à bout de cette résistance démesurée. En fin de compte, une partie des « insurgés » fut renvoyée de l'établissement dès le mois de juillet. Cet épisode n'est pas sans rappeler les observations formulées, quelques années plus tôt, par Edouard le Barbier à propos du comportement désinvolte des étudiants. Au manque de résultat scolaire s'ajoutait un manque de discipline.

La *Mekteb-i Osmani* reçut de nouveaux élèves, dont dix-huit non-musulmans au cours du mois de mai de 1864. L'année scolaire 1864-1865 était entamée avec quarante-et-un élèves quand la décision prévoyant la fermeture de l'école fut annoncée par la haute autorité militaire d'Istanbul. Cette résolution était consécutive à l'état des lieux dressé par Esad Efendi après l'affaire de l'uniforme<sup>117</sup>. Son jugement était sans équivoque. Pour lui, la *Mekteb-i Osmani* ne pouvait remplir sa mission pour la simple et bonne raison que l'âge des étudiants n'était pas conforme<sup>118</sup> et qu'il convenait impérativement d'y remédier si l'école devait demeurer. Dans le cas contraire, il affirme qu'il valait mieux en finir avec ce gaspillage dans les plus brefs délais. L'autorité militaire (*Dar-i Suray-i Askeriye*) affirma son désaccord sur la question de

---

<sup>114</sup>. Ali Nizami Bey fut remplacée par Esad Efendi en 1863.

<sup>115</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 50

<sup>116</sup>. Un superviseur était par ailleurs chargé de contrôler l'application de la réglementation. Il était prévu de punir tout contrevenant.

<sup>117</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 52.

<sup>118</sup>. Selon Esad Efendi, le regroupement des élèves de différentes classes d'âge dans un même cours (en raison d'un niveau identique) provoquait automatiquement la démotivation des aînés. Ainsi ne pensaient-ils plus qu'à s'amuser, entraînant parfois les plus jeunes dans leur sillage. C'est pourquoi il insiste sur le fait qu'il faut impérativement envoyer des élèves n'ayant pas plus de dix-sept ans. D'autant que l'apprentissage et la soumission à la discipline sont plus aisés. Il ajoute enfin que l'école n'a aucune raison d'être si les nouveaux élèves continuent à habiter les pensionnats de la ville.

l'âge, avançant l'argument qu'il était risqué d'envoyer des élèves trop jeunes, en phase de façonnement culturel et religieux, dans un pays lointain ne partageant ni les mêmes croyances, ni les mêmes mœurs et traditions. Elle précisa toutefois l'intérêt d'étudier plus attentivement la question du gaspillage<sup>119</sup>. En réalité le vrai problème était les élèves désirant suivre une formation civile. Sur ce plan, il y avait un vide dans l'Empire ottoman<sup>120</sup>. L'équivalent des lycées militaires avec leurs éventails de formations linguistiques et théoriques à l'européenne n'existait pas encore dans le domaine bureaucratique. Or, ceux qui intégraient la *Mekteb-i Osmani* étaient issus de certaines grandes écoles administratives, sans être passés par le lycée. Ce qui explique en partie le nombre élevé d'étudiants de plus de vingt ans au sein de l'école préparatoire. Quant à la classe d'âge pour laquelle la *Mekteb-i Osmani* avait théoriquement été mise sur pied, elle ne pouvait que difficilement se rendre en France en raison de la défaveur des autorités. Ainsi ne restait-il plus qu'à envisager la création d'un lycée civil au sein de l'Empire ottoman afin de combler ce vide.

Après la fermeture de la *Mekteb-i Osmani*, les étudiants furent disséminés dans les écoles françaises (médecine, commerce, militaire, polytechnique...). Il était décrété que seuls les élèves de l'École militaire (*Mekteb-i Harbiye*) ayant une maîtrise écrite et orale du français seraient désormais envoyés en France pour y suivre des stages. Esad Efendi, quant à lui, se vit confier la fonction d'attaché-militaire d'ambassade. Il arriva aussitôt à la tête d'un organisme sous le nom de la « Direction des Elèves ottomans », créée afin de combler le vide laissé par la *Mekteb-i Osmani* sur le plan de la supervision des étudiants ottomans de France et de Belgique<sup>121</sup>.

Les 200 000 francs suggérés annuellement pour subvenir à l'entretien et à l'éducation des élèves ne donnant guère de résultats satisfaisants (ils étaient loin de répondre à l'attente de la commission), une formule moins coûteuse qui consistait à créer un lycée civil sur le modèle occidental à Istanbul a donc été projetée. Cela revenait à faire étudier plus d'élèves avec un budget moins important. Le lycée francophone de *Galatasaray* vit le jour, le 1<sup>er</sup> septembre 1868<sup>122</sup>. Les fonds qui devaient se libérer par le retour jusqu'en 1875 des étudiants en Europe, étaient d'emblée réservés à la fondation d'écoles sur le même modèle.

L'expérience de l'école préparatoire de la *Mekteb-i Osmani* a donc été un échec. Il n'empêche qu'elle resta la première et la dernière école ottomane fondée à l'étranger. Grâce à

---

<sup>119</sup>. A. Şişman, *op.cit.* voir tableau des dépenses p. 69.

<sup>120</sup>. Il n'y avait rien de prévu entre les écoles de « rüşdiye » (école élémentaire) et celles des « harciye nezareti », « dahiliye nezareti » et « Ticaret nezareti » (grandes écoles administratives et de commerces).

<sup>121</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 56.

<sup>122</sup>. ŞİŞMAN Adnan, *Galatasaray Mekteb-i Sultanisi'nin Kuruluşu ve İlk Eğitim Yılları (1868-1871)*, İstanbul, Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1989, pp. 9-17.

ses principes, son mode de fonctionnement et son penchant pour les sciences positives, cette école a influencé, dans une certaine mesure, l'évolution de l'éducation au sein de l'Empire ottoman.

### 2. c. Les derniers flux d'étudiants ottomans de l'époque des Tanzimat (1864-1876)

Entre 1864-1876, les étudiants envoyés en France étaient quatre-vingt-treize (cinquante-cinq musulmans et trente-huit non-musulmans)<sup>123</sup>. Quarante-deux d'entre eux ont étudié les sciences, spécialement la médecine mais aussi l'art militaire, pour la plupart en tant que stagiaires. Les cinquante-et-un autres, c'est une nouveauté, ont suivi une instruction dans une diversité de métiers en qualité d'apprentis. Il faut noter l'absence d'éléments envoyés pour y suivre une formation administrative comme naguère, à l'époque de la *Mekteb-i Osmani*. L'effet sans doute du lycée de *Galatasaray*, qui peu à peu, concentrait en son sein les futurs cadres de l'État. La Direction des Élèves ottomans<sup>124</sup>, dirigé au commencement par Esad Efendi est siégeant non loin de l'ancienne école ottomane<sup>125</sup>, était désormais le centre de rattachement des étudiants de France et de Belgique.

L'autorité militaire qui avait fixé la fermeture de la *Mekteb-i Osmani* continue d'envoyer vers la France des étudiants issus de la *Mekteb-i Harbiye* (École militaire) et de la *Mekteb-i Tibbiye* (École de médecine). Dans ces établissements, les cours théoriques étaient calqués sur ceux des écoles françaises. Les élèves avaient aussi la possibilité d'apprendre des langues étrangères (français, allemand, anglais). Au vu de ce dispositif, il était insensé de dépenser autant à l'envoi d'étudiants en France alors qu'une formation semblable et, qui plus est, d'une certaine qualité était dispensée sur place. Seulement, l'autorité militaire estimait cette démarche tout à fait nécessaire, en ce sens où elle devait permettre aux étudiants en fin de cursus, d'appliquer concrètement leurs connaissances théoriques dans un environnement propice, et de découvrir sur le tas, les dernières avancées scientifiques. La durée des ces études a été fixée à quatre ans pour les diplômés de la *Mekteb-i Harbiye* : deux ans de formation pratique dans les régiments d'infanterie, d'artillerie ou de cavalerie ; deux ans de formation d'attaché militaire. Quant aux diplômés de la *Mekteb-i Tibbiye*, la durée de leur formation médico-chirurgicale au sein des hôpitaux ne devait excéder les trois ans. Cependant, l'envoi à l'étranger d'officiers et de médecins n'était pas systématique. Seuls les

---

<sup>123</sup>. A. Şişman, *Tanzimat Döneminde(...)* op.cit. p. 71.

<sup>124</sup>. Esad Efendi dirigea cet organisme jusqu'en août 1867. Il fut remplacé par Mirliva Hüseyin Vasfî Paşa jusqu'en juillet 1868, puis par Hüsnü Bey jusqu'en 1873.

<sup>125</sup>. L'organisme a siégé au 16, rue Violet jusqu'en 1874 avant de déménager dans le même quartier et jusqu'à sa fermeture, au 17 rue Lamotte Piquet.

étudiants en fin de cursus et ayant réussi un examen préalable pouvaient y aller. Signe que le gouvernement était résolu à préparer un recrutement plus sélectif. Par ailleurs, si les étudiants de la *Mekteb-i Harbiye* et de la *Mekteb-i Tibbiye* ont été parmi les seuls à pouvoir bénéficier du droit d'étudier à l'étranger, c'est que leurs connaissances théoriques nécessitaient d'être complétées par la maîtrise pratique (plus développée en Europe), à l'inverse des filières civiles telles que l'administration et le commerce. La recherche de l'expérience pratique en Europe témoigne de l'insuffisance du dispositif éducatif ottoman dans ce domaine. Toutefois, cette évolution indique une certaine élévation de la qualité de l'enseignement théorique au sein de l'empire.

Vingt-sept autres étudiants (onze musulmans et seize non-musulmans) furent envoyés, à cette époque, en France pour y suivre une formation dans diverses branches et notamment dans celle de l'ingénierie (huit musulmans diplômés du lycée de *Galatasaray* intégrèrent l'École Centrale en 1875 mais ne purent terminer leurs études pour une raison inconnue)<sup>126</sup>.

La nouveauté a cependant été l'envoi d'un certain nombre d'apprentis pour y être formés dans une diversité de métiers tels que la gravure, la charpenterie, la machinerie, la métallurgie etc. Cette démarche caractérise la politique menée par les autorités ottomanes du moment qui mettent l'accent sur la formation pratique. Cette tendance rappelle aussi l'influence grandissante de la France sur tous les plans y compris sur celle de l'industrie. Jusqu'à lors, seules les sciences avaient attiré les jeunes Ottomans sur les bancs des écoles françaises. Une évolution inédite s'observe à partir du début des années 1870 avec l'arrivée de ces premiers apprentis. L'initiative avait été prise par l'ambassadeur ottoman de Paris, Cemil Paşa. Dans l'une de ses lettres à l'intention du grand vizir Ali Paşa<sup>127</sup>, il proposait, dans un souci d'économie mais aussi de « rendement », de mettre sur pied une commission dont la mission serait de soumettre les étudiants de France à un examen<sup>128</sup>. Celui-ci devait permettre de décider ou non d'une prolongation du séjour. Ceux qui échoueraient devaient être renvoyés au pays afin de poursuivre à la *Mekteb-i Sultani* de *Galatasaray*. Les places libérées dans le contingent seraient systématiquement comblées par des orphelins provinciaux entre quinze et dix-huit ans, recueillis au sein des écoles professionnelles de l'empire (dans les faits, la majorité des élèves étaient issus de l'École Professionnelle d'Istanbul). Chacun de ces

---

<sup>126</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 74.

<sup>127</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 75. Cette lettre qui date du 26 février 1869 était adressée au grand vizir afin de remédier aux dépenses suscitées par un grand nombre d'élèves peu studieux. Malgré maintes résolutions, le grand problème des années précédentes semblait se perpétuer.

<sup>128</sup>. M. Mounier, adjoint du directeur de l'Académie de France, présida cette commission composée de Hüseyin Bey (directeur de la *Talebe-i Osmaniyye*), de Mr Nisar, Garsonnet, Filon (tous superviseurs au ministère de l'éducation), mais aussi d'anciens professeurs de la *Mekteb-i Osmani* tels que Privat Deschouel et Vacquant. Les élèves furent soumis à un examen par cette commission au mois de juillet 1869.

apprentis devait suivre une formation dans un métier précis, de manière à assimiler un savoir-faire faisant défaut à l'industrie ottomane naissante. Il s'agissait pour le gouvernement ottoman de développer une sorte de classe d'ouvriers qualifiés. Ainsi un premier groupe de vingt élèves (seize musulmans et quatre non-musulmans)<sup>129</sup> de l'École Professionnelle d'Istanbul (*Sanayi Mektebi*) fut-il dépêché en France à la date du 13 janvier 1870<sup>130</sup>. Une deuxième vague de dix-neuf apprentis (onze musulmans et huit non-musulmans) se mit en route par voie de terre à partir de novembre 1872. Arrivés sur place le 8 décembre, les élèves enfilèrent leurs tenues conformes aux modes du temps puis furent aussitôt dispersés dans les différents pensionnats de la capitale pour une période de six mois, de manière à pouvoir rapidement apprendre la langue.

Entre ces deux flux, se produisit en France un événement d'une importance capitale : la guerre contre la Prusse. Il est intéressant de voir comment cette situation périlleuse, mettant en danger la vie des étudiants, a été gérée par les autorités ottomanes. À l'annonce de la guerre, de part et d'autre du Rhin à partir du 19 juillet 1870, ni le gouvernement de la Porte, ni l'ambassade ottomane, ni même la Direction des Élèves ne prirent de mesures dans le sens d'une mise en sécurité, d'une mise en lieu sûr de la quarantaine de ressortissants. Cet immobilisme est sans doute le fait d'une pensée selon laquelle la menace était lointaine et que Paris se trouvait hors de portée des armées allemandes. Il est peut-être aussi le fait de la haute idée à propos de l'armée française dans l'opinion ottomane. Celle-ci se rassurait en se disant que les Français, en charge depuis longue date de l'instruction des légions ottomanes, avaient la puissance, l'expérience et les ressources nécessaires pour venir aisément à bout de la Prusse. L'armée française n'était-elle pas en fin de compte, dans l'esprit des contemporains, l'héritière de celle avec laquelle Napoléon Bonaparte avait conquis l'Europe ? Cependant, cette perception se trouva vite dépassée par la réalité du front. Les défaites françaises successives ont fini par inquiéter les autorités ottomanes. En effet, il fallut attendre la débâcle de l'armée impériale devant Sedan, le 2 septembre 1870, pour qu'une résolution soit enfin prise. Il faut dire que l'état d'urgence, instaurée après la proclamation de la République le 4 septembre, ne laissait guère d'autre choix aux autorités ottomanes que de statuer sur le sort des étudiants. L'initiative vint du directeur de la Direction des Élèves ottomans, Hüsnü Bey. Il adressa une lettre ayant pour objet la sécurité des étudiants ottomans à l'ambassadeur, Cemil Paşa. Ce dernier prit aussitôt la décision de renvoyer les élèves en fin de cursus à Istanbul via

---

<sup>129</sup>. Douze d'entre eux furent placés au Pensionnat Fruitier, deux au pensionnat, externat des Jeunes Gens, trois à l'Institution Hueber et enfin trois au Pensionnat Tanquerel et à l'Institution Fontaine.

<sup>130</sup>. A. Şişman, *op.cit.* voir tableau VIII p. 81.

Marseille et de transférer les autres dans les villes de Liège et de Bruxelles en Belgique. La situation des étudiants fut de nouveau reprise en main après la signature de paix entre la France et l'Allemagne le 10 mai 1871. Ainsi fut-il décidé, dès le 10 août 1871, qu'une partie des étudiants resterait en Belgique tandis qu'une autre retournerait en France<sup>131</sup>. Curieusement, cet épisode n'affecta en rien l'envoi d'étudiants en France pendant un certain temps. En effet, une trentaine d'élèves arrivèrent par flux successifs entre 1871-1875.

Il convient d'autre part d'évoquer une dimension internationale peu connue de la guerre franco-prussienne. Pour les Ottomans, comme pour la plupart des peuples sous influences européennes, il ne s'agissait pas d'un simple conflit géopolitique opposant deux armées et deux styles militaires. Les Ottomans, compte tenu des rivalités croissantes entre les grandes puissances au sein de l'empire et à l'échelle du monde d'une manière plus générale, y ont aussi perçu un conflit où se disputait une sorte d'hégémonie culturelle, scientifique et technique. Les esprits étaient conditionnés à accueillir le pays victorieux comme un champion de la civilisation. Ainsi l'Allemagne, après sa victoire contre la France, commença-t-elle à jouir d'une certaine faveur, d'une crédibilité dans l'œuvre de modernisation de l'empire. Il faudra toutefois attendre le règne d'Abdül-Hamid II et, plus tard, la visite de Guillaume II à Istanbul dans le cadre de la « Weltpolitik », pour voir l'émergence d'une orientation germanophile au sein de l'Empire ottoman. Mais sans la victoire de 1870, il aurait été difficile à l'Allemagne de se frayer un chemin dans un pays comme l'Empire ottoman, acquis à la civilisation française.

Le 18 février 1875, le dernier directeur de la Direction des Elèves ottomans, Agah Efendi, envoya une lettre à l'intention de l'ambassadeur Ali Paşa. Celle-ci rappelait que les étudiants de France et de Belgique devaient rester jusqu'en 1880. Mais ces prévisions étaient condamnées à ne jamais rester que sur le papier. En effet, les étudiants allaient tous être bientôt appelés à prendre le chemin du retour. Les dépenses très importantes et toujours croissantes, finirent par susciter le mécontentement de certains membres du gouvernement. De surcroît, les résultats n'arrivèrent jamais malgré tous les efforts consentis. Dans un écrit du 13 janvier 1874, le ministre de l'instruction ottomane se plaignait déjà de l'insuffisance chronique des élèves ayant mené des études en France. D'après lui, cette politique d'envoi ne débouchait sur rien d'autre qu'un gaspillage compte tenu du retour à Istanbul d'éléments toujours peu cultivés scientifiquement, et peu compétents professionnellement. Le gouvernement prit finalement une décision dans le courant du mois de juin 1875. Un

---

<sup>131</sup>. A. Şişman, *op.cit.* pp. 77-78.



télégraphe dépêché à l'ambassade ottomane informa la décision de rappeler à Istanbul les étudiants de France et de Belgique. Ceux qui souhaitaient rester sur place, précisait-on, le pouvait à condition d'étudier par leurs propres moyens<sup>132</sup>. Un premier groupe de vingt-quatre élèves revint à Istanbul le 8 juillet 1875. Un deuxième, d'une trentaine de personnes (il y'avait dans ce groupe des étudiants en provenance de Belgique) prit à son tour le chemin du retour le 15 juillet.

#### *2. d. La France : un pays libéral en matière d'accueil*

Si la France a longtemps été une destination de premier choix pour les étudiants ottomans, ce n'est pas seulement en raison de la francophilie ambiante. Il convient d'y ajouter un élément d'explication tout aussi décisif : La politique libérale de la France en matière d'accueil d'étudiants étrangers. Ce libéralisme a favorisé l'attrait des universités françaises à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Quel a été le contour de cette politique ? En quoi a-t-elle réellement consisté, et dans quelle mesure les Ottomans y ont-ils été intéressés et influencés ?

Une déclaration de Salvandy, ministre de l'instruction publique, est significative en tout point de l'esprit des élites françaises : « La France est et doit rester la seconde patrie de tout le monde, et surtout du monde instruit<sup>133</sup>. Sous la Troisième République ce principe a été constamment réaffirmé. Comme Moulinier le dit, « le rayonnement international faisant partie de la grandeur d'une nation, il importe d'être accueillant à la future élite des autres nations et de lutter contre la concurrence des autres universités et notamment allemandes et britanniques en Europe». Il s'agissait de répandre la langue et la culture françaises à travers le monde. Pour les universitaires, la finalité était d'augmenter le prestige des universités françaises tout en assurant un accroissement de leurs ressources financières. Aussi convenait-il d'attirer les étudiants étrangers et les aider à mener leurs études en France. Quelles sont les mesures qui ont été prises pour mettre ce principe en vigueur ? Il est possible d'y répondre en avançant l'argument des équivalences, des œuvres en faveur des étrangers et enfin celui de la propagande au dehors des universités françaises. La combinaison de ces trois mesures a été le cheval de bataille des libéraux contre les aspirations xénophobes. En effet, tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, les universités françaises ont été traversées par des alternances de générosité et de repli sur soi. Mais il est vain d'entrer dans le détail de ces différentes périodes. Bornons-

---

<sup>132</sup>. A. Şişman, *op.cit.* p. 79.

<sup>133</sup>. MOULINIER Pierre, *La naissance de l'étudiant moderne (XIX<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Belin, 2002, p. 51.

nous plutôt à décrire dans ses grandes lignes, les dispositions adoptées en vue de rendre plus aisé l'étude et le séjour des étudiants étrangers en France.

C'est à partir des années 1840 qu'une base solide fut donnée à l'accueil de non-nationaux dans les facultés françaises<sup>134</sup>. Un arrêté de cette même année organisa le système des équivalences de diplômes pour l'ensemble des facultés : désormais les étrangers devaient produire des certificats d'études et d'examens exigés dans leurs propres pays pour être reçus dans une faculté du même ordre, après reconnaissance de ces certificats par délibération de la faculté, comme étant équivalent au diplôme français de bachelier ès lettres. Malgré les critiques, cet arrêté de 1840, constituera pendant tout le siècle le fondement de la politique d'accueil des étudiants étrangers. Les mesures prises ultérieurement ont visé à organiser les équivalences, les dispenses, le régime disciplinaire et financier des étrangers, et à définir, surtout pour les médecins, les conditions d'exercice de leur profession en France. Un décret du 22 août 1854 sur l'organisation des facultés et des écoles supérieures déclare que tout étudiant étranger doit acquitter intégralement les frais d'inscription, d'examen et de diplôme exigés des Français.

Ces mesures, a priori contraignantes, n'ont en réalité rien d'excessif par rapport à celles en vigueur en Allemagne et en Grande Bretagne. La gestion des équivalences ou des dispenses dans les facultés françaises était beaucoup plus libérale. La comparaison ne s'arrête pas là, puisqu'il était bien plus aisé à un étudiant étranger d'obtenir un titre de séjour en France que dans les dits pays<sup>135</sup>. Á cet égard le pays des Lumières, de la tolérance, avait une excellente réputation pour avoir à maintes reprises accueilli des migrants, des persécutés. En dehors de cela, certains pays passaient des conventions et négociaient des traités en vue de faciliter l'étude de leurs ressortissants<sup>136</sup>. Cependant, rien de semblable ne fut conclu entre

---

<sup>134</sup> P. Moulinier, *op.cit.* p. 50.

<sup>135</sup> Des diplômes purement académiques furent créés pour les étrangers à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ainsi l'université de Paris mit-elle en place des doctorats en lettres, en sciences, en médecine et pharmacie ouverts au Français et étrangers. Ces diplômes sont considérés comme de second ordre, notamment, parce que les professeurs ne voulaient pas qu'ils fassent concurrence au doctorat d'État. D'autres titres s'adressent aux étudiants étrangers, notamment aux littéraires. En 1886, est instituée à la faculté des lettres une attestation d'études supérieures destinée aux Français, et surtout aux étrangers qui ne se destinent pas au professorat, mais souhaite une certification après deux ans d'études. Par ailleurs, dans les années qui précèdent la Grande Guerre, le renforcement des luttes ouvrières et les menées anarchistes provoquent un durcissement des conditions imposées pour le séjour même temporaire des étrangers en France. Un autre titre du niveau de la licence est créé par l'arrêté du 19 mai 1908. Une circulaire du 11 février 1910 oblige les étudiants étrangers à fournir lors de leur première inscription en faculté le récépissé de la déclaration à la mairie à laquelle tout étranger désireux de s'établir en France est tenu depuis le décret du 2 octobre 1888. Une carte d'identité spéciale valide un an est créée en 1917 pour les résidents étrangers.

<sup>136</sup>La Roumanie constitue un bon exemple. Celle-ci bénéficia en 1857 d'une convention avec le gouvernement français qui autorisait ses élèves à passer une cinquième année d'étude à la faculté de médecine de Paris afin d'obtenir doctorat. En 1866, une nouvelle convention franco-roumaine permit d'assimiler les titres et grades

Paris et Istanbul. Mais l'influence française auprès de la Porte voulut qu'un lycée francophone, celui de *Galatasaray*, soit inauguré en 1868 dans le vieux quartier de *Galata* sur la Corne d'Or. Aussi la coopération franco-ottomane s'épanouit-elle davantage après l'ouverture de cette école qui fut une pépinière de nombreuses générations de francophiles influents.

Malgré tout, l'une des principales raisons de l'accueil d'étudiants étrangers en France mais aussi en Grande Bretagne et en Allemagne est la concurrence entre ces pays en matière d'enseignement supérieur. Pour reprendre la remarque d'un contemporain, J. Novicow, ces trois nations sont les seules à posséder « un outillage intellectuel complet », qu'il s'agisse d'enseignement ou d'édition. Les autres pays, dont l'Empire ottoman, sont trop petits ou trop arriérés pour en disposer et sont dans l'obligation d'envoyer leurs élites se former à l'étranger. D'après cet auteur, la France bénéficierait d'atouts « esthétiques et éthiques », l'attrait de sa capitale, le goût de la littérature française, et de certaines conjonctures historiques<sup>137</sup>.

Dans la dernière décennie du siècle, parallèlement aux structures d'accueil des étudiants français, la volonté des universitaires et du gouvernement de favoriser l'accueil d'étrangers dans les facultés prend la forme d'œuvres à Paris et en province. La plus notable et la plus dotée est le *Comité de Patronage des Étudiants Étrangers* fondé en 1891 sous le patronage du président de la République Casimir Perrier. Le *Comité de Paris*, créé en 1894, avait pour but d'apporter une aide morale et matérielle aux étudiants étrangers (permanence d'information à la Sorbonne, octroi de bourses de 200 à 350 francs pour aider à payer les droits universitaires, réductions sur les lignes maritimes, etc.)<sup>138</sup>, d'entretenir des liens avec les associations d'étudiants étrangers, mais aussi d'organiser dans les autres pays la propagande en faveur des universités françaises. D'autres organismes furent créés au début du XX<sup>ème</sup> siècle pour intensifier les services aux étrangers et la propagande à l'extérieure. Mais c'est aussi dans le bouillonnement de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle que voient le jour des institutions d'accueil et de sociabilité pour les étudiants étrangers. Des associations amicales favorisent les liens entre Français et étudiants d'une nation<sup>139</sup>. Ainsi le *Comité de Patronage des Étudiants Ottomans* constitue-il un parfait exemple.

Ce survol de la politique d'accueil d'étudiants en France accrédite l'idée formulée plus haut. À partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> et jusque dans les années 1930, la France a été

---

délivrés par l'université de Bucarest aux titres français équivalents. Tous ces facteurs expliquent le goût des Roumains pour les études en France.

<sup>137</sup>. P. Moulinier, *op.cit.* p. 59.

<sup>138</sup>. P. Moulinier, *op.cit.* p. 54.

<sup>139</sup>. WAXIN Marie, *Statut de l'étudiant étranger dans son développement historique*, Amiens, Imp. De Yvert, pp. 238-240.

une sorte de « havre de paix » pour les étrangers souhaitant y mener des études supérieures. Toutefois, les facilités accordées par les universités et les gouvernements successifs en vue d'attirer l'élite du monde et de répondre à la concurrence allemande et britannique, ont fini par susciter au dehors des interrogations quant à la qualité des diplômes français. Il s'avère en effet que l'indulgence des universités et des autorités françaises ait compromis, dans une certaine mesure, l'utilité des études faites dans ce pays. Comme exemple, il est possible de citer l'insuffisante formation des étudiants ottomans revenus de France en possession d'un diplôme. Les étrangers étaient excusables d'hésiter à reconnaître la valeur de ces diplômes. Il en allait du prestige des titres français quand dans les années 1920-1930, les gouvernements successifs, commencèrent à prendre conscience du risque. Des mesures restrictives furent aussitôt adoptées par rapport aux équivalences afin de limiter les effets pervers de cette bienveillance<sup>140</sup>. Mais celles-ci arrivèrent trop tardivement pour éclipser cette image d'un pays où les étrangers obtenaient des diplômes aussi facilement qu'ils apprenaient à dire bonjour.

De 1830 à 1875, suivant les données à disposition, il est possible de soutenir avec conviction que la France a été érigée en référence sur le plan universitaire pour diverses raisons : francophonie, influence de la propagande française, francophilie de la plupart des hommes d'État, haute idée du système éducatif français. En effet, le choix des autorités ottomanes se porta bien souvent sur elle pour l'œuvre de formation de ses éléments. Bien que l'époque n'ait pas été en France celle de l'âge d'or du libéralisme en matière d'accueil, comme ce fut le cas pour la période suivante, les mesures en vigueur pour faciliter l'obtention des diplômes ainsi que des titres de séjour étaient malgré tout plus aisées dans ce pays que chez ceux des concurrents comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Aux facteurs ayant déterminé l'envoi d'étudiants dans l'hexagone, il convient donc d'y ajouter la politique d'accueil libéral menée par les autorités et les universités françaises. Ainsi André Cabanis, dans un ouvrage issu d'un colloque intitulé *Etudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVI<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> s.)*, note-t-il la présence de pas moins de 200 étudiants ottomans jusqu'en 1899<sup>141</sup>. Ce qui en faisait la deuxième colonie d'étudiants après les Russes.

Cerner cette question de l'accueil suggère aussi de s'intéresser de plus près, par le biais de quelques mémoires, au périple de ces jeunes Ottomans d'Istanbul jusqu'en France mais aussi à leur passage d'un monde vers un autre.

---

<sup>140</sup>. M. Waxin, *op.cit.* pp. 207-208.

<sup>141</sup>. P. Ferte, C. Berrera, *op.cit.* p. 183

## **II. Impressions et recommandations des premiers migrants**

Dès le début des années 1830, les étudiants ottomans, sous la tutelle de l'État, ont été les premiers à former des vagues successives de départ vers l'Europe et plus particulièrement vers la France. Il serait intéressant de connaître les étapes et les formalités de ce voyage, d'un pays vers un autre, à une époque où les moyens de déplacement étaient encore limités. Des progrès apparaissent progressivement, notamment à partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle avec le développement des réseaux ferroviaires. Mais l'usage du train au niveau des déplacements internationaux restait très souvent à la portée des plus riches. Et puis, à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'histoire ancestrale des migrations humaines se transforme. Les voyageurs se déplacent désormais dans un monde délimité par des frontières et soumis aux lois d'États souverains. Pour pouvoir s'installer dans un autre pays que le sein, le migrant doit d'abord franchir ces barrières. C'est ce qui explique l'importance que prend dans les récits la question des frontières. Pour les Ottomans, comme pour tous les autres migrants du Sud, le port de Marseille où ils sont passés devient l'un des symboles de l'immigration.

Outre ces aspects, il serait encore plus intéressant de se pencher sur l'aspect humain de ce sujet. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, rares étaient ceux qui avaient l'opportunité, pour ne pas dire la chance, de voyager ne serait ce que dans une contrée voisine. Imaginons donc un instant l'effet d'un voyage transfrontalier sur un jeune Ottoman ! De surcroît, le pays dans lequel ces jeunes gens étaient amenés à poser leurs bagages n'était autre que la France et plus précisément sa capitale, Paris, cette ville de mille rêves, de mille passions et pas moins de méfiances. Ainsi l'enthousiasme affiché à la rencontre de cette « civilisation » se mêlait-il trop souvent à la crainte de céder à certaines tentations. La plupart des auteurs contemporains ont loué ce premier aspect sans jamais négliger de laisser quelques commentaires amers sur ce qui s'avère être le revers de la médaille.

### ***1. La France dans l'imaginaire des Ottomans.***

Avant d'aborder la question de savoir si la France répondait ou non à l'attente des Ottomans, si elle était à la hauteur ou non de leurs espérances, il faut identifier la représentation qu'ils se faisaient d'elle avant le départ. Dès lors est-il envisageable de formuler quelques interrogations en ces termes : comment la France était-elle imaginée ? Que s'attendaient à trouver ceux qui s'embarquaient vers elle ? En dehors de ce questionnement quant à la perception de la France, nous essayerons de vivre et de reconstituer, par l'intermédiaire de quelques mémoires, les étapes du périple vers ce pays.

#### ***1. a. Une haute idée de la civilisation française***

Les étudiants ottomans du XIX<sup>ème</sup> siècle furent peu nombreux à laisser une trace écrite de leur voyage en France. Moins nombreux encore furent, parmi ceux qui se donnèrent peine à composer des mémoires, de parler d'une manière ne serait ce que furtive, de la représentation qu'ils se faisaient de cette France où ils furent amenés quelque temps à vivre.

Avant l'arrivée des étudiants, des ambassadeurs avaient eu l'occasion de scruter le pays. Ainsi peut-on citer l'exemple de Mustafa Reşid Paşa dans les années 1830 ou encore celui de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Accompagné d'une suite nombreuse, celui-ci fut envoyé en France par le grand vizir Damat İbrahim Paşa dans la perspective d'entretenir et de consolider les rapports historiques entre les deux pays que rendait impératif le contexte géopolitique<sup>142</sup>. Le *Seferatname*, mémoire de voyage et de mission diplomatique que les ambassadeurs avaient coutume d'écrire ou de faire écrire en dehors de leurs rapports qu'ils remettaient au sultan, fut l'un des plus importants tant du point de vue historique que littéraire, mais aussi celui des plus conséquents tant il eut de répercussions, pendant un temps, sur la vie de l'élite stambouliote<sup>143</sup>. L'auteur y expose avec attention et avec une éloquence distinguée, ses observations, ses impressions sur ce séjour d'un an du départ jusqu'au retour. D'une manière générale, il y décrit tout ce qui a mérite d'attirer sa curiosité mais limitons-nous de mentionner ici les principaux thèmes qui s'articulent autour de huit grands points : l'aspect physique, technique, institutionnel, économique, éducatif, social, coutumier et militaire<sup>144</sup>. Tous ces éléments laissent à penser qu'il s'agissait d'un voyage d'ordre culturel autant que diplomatique même si officiellement, il n'était présenté que sous le second aspect.

Le peu d'informations dont nous disposons ne permettent pas d'établir avec précision lesquels des dirigeants ou des envoyés, ont d'abord pris l'initiative de rédiger ou de faire rédiger ces *Seferatname* qui, à bien des égards, apparaissent comme les prémices d'une manifestation de curiosité mais aussi d'admiration officieuse vis-à-vis de l'Europe. L'unique source dont nous disposons relève d'une intention formulée par Damat İbrahim Paşa au Marquis de Bonnac, ambassadeur français auprès de la Porte, qui déclare « son maître était

---

<sup>142</sup>. UNAT Faik Reşit, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1987, pp. 53-58.

<sup>143</sup>. L'imprimerie fut introduite au sein de l'Empire en 1727 par İbrahim Müferrika qui l'avait découverte pendant son séjour en France alors qu'il accompagnait Yirmiseki Çelebi Mehmet Efendi à l'occasion de sa mission diplomatique. D'autres nouveautés sont apparues à Istanbul : genre de vie s'inspirant de la France avec la construction de yalı (résidence secondaire au bord du Bosphore), de palais, de jardins, l'organisation de fêtes, de réjouissances... Le Sultan Ahmed III et Damat İbrahim Paşa adoptèrent volontiers ce nouveau mode de vie.

<sup>144</sup>. RADO Şevket, *Paris'te Bir Osmanlı Sefiri: Yirmisekiz Mehmet Çelebi'nin Fransa Seyahatnamesi*, İstanbul, T. is Bankası Kültür Yayınları, 2006, 99 pages.

dans le dessein d'envoyer une ambassade en France »<sup>145</sup>. Pourrait-on dès lors en attribuer l'origine ? Il ne serait pas erroné de répondre par l'affirmative si l'on s'en tient à cette seule source.

Mais il s'avère aussi que l'initiative soit le fruit d'une double intervention répondant à une même logique. L'évolution des critères de désignation des envoyés par les sultans et les grands vizirs nous en donne un précieux indice. Longtemps, les qualités morales ont prévalu jusqu'à ce que, progressivement, s'ajoute à celles-ci des critères intellectuels et littéraires d'où le recours de plus en plus fréquent aux membres de la haute bureaucratie et aux hommes de lettres. Ainsi peut-on concevoir une curiosité grandissante des dignitaires vis-à-vis d'une Europe émergente, les poussant « inconsciemment » où « délibérément » à choisir, en tant qu'envoyés, d'éminentes personnalités, à même de les représenter honorablement, à même, surtout, de nourrir une curiosité semblable et de rapporter le plus grand bénéfice d'un séjour.

Une autre rare représentation a été réalisée par un intellectuel ottoman d'origine égyptienne à la fin des années 1820<sup>146</sup>: Rifa'a al-Tahtawi. Envoyé en France avec un groupe d'étudiants en 1826, il en revint profondément marqué. Les observations qu'il rapporta de son voyage ont contribué à donner une impulsion à la vie culturelle, littéraire et artistique<sup>147</sup> (traduction d'œuvres ; diffusion de nouvelles pensées...) en même temps qu'elles apportèrent un sens, une cohérence à la modernisation entreprise par Mehmet Ali en Égypte. Celle-ci avait vu les Français, accompagnés de leurs valeurs et leurs techniques, fouler son territoire lors de l'expédition menée par Napoléon Bonaparte entre 1798-1801. Dès lors l'Égypte, plus que quiconque, avait su évaluer la distance séparant ces deux civilisations. Elle avait pris acte de la supériorité européenne sur le plan des sciences et des techniques. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir l'Égypte prenant le pas sur l'autorité centrale d'Istanbul en matière de modernisation et d'envoi d'étudiants en Europe. La Sublime Porte et sa province autonome d'Égypte avaient toutefois en commun de nourrir un mélange d'admiration et de fascination vis-à-vis de la France. Elles l'avaient toutes deux érigée en modèle. Elles bénéficiaient toutes deux de la contribution des officiers et des techniciens français dans l'œuvre de modernisation. Par conséquent, les étudiants ottomans et égyptiens en partance vers ce pays ont certainement dû la concevoir, l'imaginer d'une manière assez semblable. En ce sens, le témoignage de Rifa'a al-Tahtawi peut parfaitement refléter, à quelques nuances près, la conception d'un étudiant turc à propos de la France. Cependant, le bémol que l'on

---

<sup>145</sup>. Mehmed Efendi, *op.cit.* pp. 21-22.

<sup>146</sup>. Officiellement, l'Égypte a été sous la suzeraineté ottomane jusqu'en 1914. Il n'est donc pas faux d'employer la terminologie « d'Ottomans » en parlant des Égyptiens des années 1820.

<sup>147</sup>. TAHTAVI Rif'a Rafi, *L'or de Paris*, Paris, Sindbad, 1988, 342 pages.

peut émettre sur cette source porte sur le doute qui subsiste quant à la date où l'auteur a rédigé la première partie de son œuvre qui correspond à une sorte d'introduction où l'on retrouve, justement, la représentation qu'il se fait de Paris. Il s'avère qu'il l'ait rédigée après son retour en 1831. Evidemment, sa perception originelle a pu subir une certaine altération. On peut toutefois relever des informations qui, assurément, devaient être ancrées dans l'esprit de l'auteur avant son séjour. Pour vérifier leurs fiabilités, nous tâcherons de les mettre en relation avec d'autres sources.

Tahtawi était contemporain d'un contexte international à prédominance anglaise et française. C'est pourquoi il s'emploie avant tout de comparer les capitales de ces deux pays mais en essayant de motiver la supériorité de l'une sur l'autre : « L'une des plus grandes villes européennes est Londres, et l'autre Paris. Cette dernière est préférée à la première en raison d'un climat tempéré, de ses prix bon marché et de la bonté naturel des ses habitants »<sup>148</sup>. L'auteur dresse ici une description de la ville tout en sous-estimant la cité concurrente. Il mentionne les caractéristiques géographiques, économiques et humaines. Ensuite il s'attarde longuement sur l'aspect religieux et moral de la ville puis du pays :

La grande partie de la population parisienne n'a de religion ni d'appartenance à aucune tendance religieuse (...) Le bon esprit peut céder au mauvais et l'autoriser à faire tout ce que bon lui semble. Celle-ci est une communauté qui envisage la malignité pourvu que son esprit la considère belle. Lorsqu'il est fait mention d'une confession, ils répondent 'toutes les religions recommandent le bien et prohibent le mal ' et agréaient ainsi chacune d'entre-elles. En France, toutes les confessions peuvent s'acquitter de leurs devoirs religieux. Nul ne peut interdire à un musulman de faire construire une mosquée, à un juif une synagogue.

C'est en ces termes que Tahtawi décrit la religiosité, la tolérance et la moralité qui prévaut en France. Par ailleurs, ces quelques phrases sont assez significatives en ce sens où l'auteur aurait difficilement pu évoquer ces traits de caractères d'un pays sans jamais l'avoir visité. Ce qui laisse à penser que ce passage a été composé après le retour de Tahtawi en 1831. Mais dans cet extrait, la part du subjectif l'emporte sensiblement sur celui de l'objectif. Même si la composition est postérieure au séjour, demeure malgré tout cette vision idyllique d'un admirateur de longue date.

L'auteur poursuit en expliquant la raison du choix par Mehmet Ali de la France plutôt qu'un autre pays: « L'ambition de recouvrer la science amena notre souverain d'envoyer plus d'une quarantaine d'hommes en Europe. Á mon sens, la raison pour laquelle ceux-ci ont été envoyés en France et non pas dans d'autres pays, est dû au fait qu'il n'y avait pas de problème avec la religion au sein de celle-ci ». Á ce titre, les célèbres communiqués que Napoléon

---

<sup>148</sup>. Tahtawi Rif'a Rafi, *op.cit.* p. 57.



Bonaparte avait adressés aux Égyptiens pour légitimer la conquête du pays méritent d'être ici mentionnés. En conformité avec la pratique musulmane, ces messages avaient été précédés par la formulation religieuse louant les trois plus grands attributs d'« Allah »<sup>149</sup>. Ils abondaient de références à l'islam et garantissaient son respect par le « libérateur », présenté en qualité de grand ami des musulmans. Pendant tout le temps que dura la campagne d'Égypte, Napoléon prit soin de s'afficher comme le champion de la tolérance religieuse. Cette réalité a-t-elle fini par générer une image idéalisée de la France en matière de confession ? Il est difficile d'y répondre, mais le fait est que plusieurs pays européens s'étaient engagés sur la voie de la tolérance religieuse. La France ne faisait pas forcément figure d'exception comme Tahtawi a voulu le présenter.

Quoi qu'il en soit, le choix de la France, selon les dires de l'auteur, semblait plus répondre à des critères religieux. Pour autant, par la qualité des enseignements dispensés et celle des structures d'accueil, Paris était en phase de devenir dès la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, une ville universitaire renommée, une destination en vogue pour les étudiants du monde et notamment pour les Ottomans.

Lorsqu'il est fait mention de la représentation de la France par les Ottomans du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'on ne peut passer outre la question de la langue française. Elle contribua d'une certaine manière à faire le succès de ce pays. La diffusion de la langue et de l'image coïncide aussi avec l'époque des *Tanzimat* où l'emprise culturelle de la France s'accrut d'une manière notable au sein de l'Empire ottoman. De surcroît, les plus anciens établissements à s'être implantés sur les terres ottomanes étaient des écoles françaises. Celles-ci étaient aussi les plus nombreux avec quelques 370 écoles dans l'Empire ottoman en 1912. Rien qu'à Istanbul et dans ses alentours, il y avait onze collèges et lycées<sup>150</sup> et soixante-huit écoles au début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>151</sup>. Ces institutions accueillèrent un public cosmopolite. Les musulmans étaient assez nombreux. Au Lycée *J. Faure*, ils étaient 166 sur un total de 245 en 1911-1912. L'enseignement du français et du turc y était obligatoire comme dans la plupart des collèges et lycées étrangers de l'époque. D'autre part, à partir de 1909, des cours du soir gratuits sont organisés à Istanbul par des professeurs français du lycée de *Galatasaray*. En 1911, 1100 personnes, parmi lesquelles un grand nombre d'officiers et de religieux musulmans, âgées de

---

<sup>149</sup>. Tahtawi Rif'a Rafi, *op.cit.* p. 15.

<sup>150</sup>. Parmi lesquels le collège *Saint-Joseph*, *Saint-Benoît*, *Saint-Louis*, *Saint-Michel*, *Sainte-Pulchérie*, le lycée *J. Faure*, lycée français de jeunes filles de *Mme Devaux*, lycée gréco-français *Vatelot*...etc. Une grande partie de ces écoles étaient gérées par des congrégations religieuses.

<sup>151</sup>. ŞİŞMAN Adnan, *XX. Yüzyıl Başlarında Osmanlı Devleti'nde Yabancı Devletlerin Kültürel ve Sosyal Müessesleri*, Ankara, Atatürk Araştırma Merkezi, 2006, p. 109.

quinze à trente-cinq ans suivaient ces cours du soir<sup>152</sup>. La langue française était très prisée par les élites qui avaient la chance de l'apprendre dans le réseau des institutions françaises. Toutefois, l'enseignement du français n'était pas l'apanage des seules institutions françaises et du lycée de *Galatasaray*. On l'enseignait aussi dans d'autres établissements secondaires mais le niveau de l'enseignement était médiocre d'après Ali Kemal qui étudia au lycée civil de la *Mekteb-i Mülkiye*.<sup>153</sup>

Contrairement à Tahtawi qui met l'accent sur la tolérance religieuse de la France dans les années 1830, Ali Kemal, à la fin des années 1880, insiste plutôt sur la langue française pour justifier le choix de ce pays. Sans entrer dans une description détaillée de cette personnalité, rappelons simplement qu'il vint en France à maintes reprises et pour divers motifs, notamment en cette année 1886 dans le but de parfaire sa connaissance linguistique. Voyons justement quel état d'esprit l'a conduit vers le départ :

J'étais accablé par la connaissance imparfaite que j'avais du français. Il m'était impossible de l'apprendre correctement avec ces deux heures hebdomadaires de cours que l'on nous dispensait péniblement à la *Mekteb-i Mülkiye*. Alors me suis-je résolu à disparaître pendant quelque temps de la *Mekteb-i Mülkiye* afin de poursuivre mes études dans l'une de ces nombreuses écoles françaises de *Galata* et de *Beyoğlu* (...) Il y avait à *Beyoğlu*, l'établissement de *J. Faure*, c'est là que j'ai été inscrit (...) En l'espace de deux mois, j'ai décrypté le français. Je parvenais enfin à comprendre ma lecture et même quelque peu à parler la langue (...) Après avoir pris goût au français, j'ai réalisé l'insignifiance de ma connaissance en la matière, dès lors ni la *Mekteb-i Mülkiye*, ni l'imprimerie ne valaient plus rien à mes yeux. J'étais prêt à suivre mon ami Sadık (il avait l'intention de partir à Paris) à la première occasion<sup>154</sup>.

Ces quelques lignes en disent long de la fascination exercée par la langue française sur Ali Kemal. On voit comment elle devient sa priorité. Il en arrive à envisager de tout abandonner pour aller en France, à la source de cette langue, par ses propres moyens, sans bénéficier du moindre soutien financier. Cependant, cette décision d'Ali Kemal n'est pas purement désintéressée. Au sein de l'Empire ottoman, la maîtrise de cette langue était indispensable pour une perspective de carrière. Elle était une sorte de clé d'accès à la modernité, au savoir. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle le gouvernement privilégiait l'envoi d'étudiant en France.

Notons au passage l'absence totale de référence aux valeurs françaises en matière de tolérance religieuse, contrairement à Tahtawi qui en avait fait son argument principal pour expliquer le choix de la France. Hasan Tahsin, intellectuel ottoman ayant longtemps vécu en

---

<sup>152</sup>. Ibid.

<sup>153</sup>. KEMAL Ali, *Ömrüm*, Ankara, Hece Yayınları, 2004, pp. 96-97

<sup>154</sup>. Ibid.

France, disait toujours « allez donc à Paris si vous avez de l'esprit et des idées, n'est pas considéré comme ayant vu le monde celui qui n'y a jamais séjourné ». Le rôle des connaisseurs dans la diffusion d'une image auprès des « candidats au départ », doit ici être souligné<sup>155</sup>. L'on peut du reste aller jusqu'à soulever cette problématique qui consisterait à se demander en quoi leurs souvenirs, leurs mémoires ont-ils pu véhiculer des clichés et des réalités ?

La fascination exercée par la France a été largement évoquée, mais un autre élément doit absolument être mentionné pour qu'une idée précise puisse être faite de sa conception auprès des candidats au départ. Pour les Ottomans, l'Europe au XIX<sup>ème</sup> siècle, représentait, certes un modèle mais, paradoxalement, elle devenait aussi un grand générateur de craintes. Pour cause, il y avait surtout les revers qu'elle faisait constamment subir, sur tous les fronts, aux Ottomans et sa colonisation à marche avancée des pays musulmans. Ainsi peut-on concevoir une double perception : l'une qui renverrait bien entendu à l'enthousiasme de la civilisation tandis que l'autre à l'effroi de l'oppression, de la domination.

#### *1. b. Les étapes du voyage vers la France*

Il s'agira ici de retracer les étapes avant qu'un sujet ottoman ne débarque en France pour s'en aller aussitôt à Paris via Marseille (celle-ci accueillait très souvent la majorité des Ottomans en provenance d'Istanbul). À l'époque, les formalités de déplacement et les modes de transport étaient plus ou moins les mêmes pour tous les voyageurs ottomans, quelles que soient leurs conditions et leurs situations. Ainsi le parcours que nous essayerons de reconstituer sera-t-il, en réalité, l'exemple type d'un déplacement de l'Empire ottoman vers la France au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour y parvenir, il faudra rassembler les morceaux d'un puzzle et les reconstituer pour arriver à une certaine cohérence.

Pour la plupart des individus, journalistes, écrivains et étudiants, le voyage en France constituait la première sortie hors des frontières du vaste Empire ottoman. Toutes les premières expériences, dirons-nous, ont ce mérite de marquer les esprits. Ce qui explique, en partie, l'abondance mais aussi la concordance des témoignages à ce propos. Malgré des progrès dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle dans tous les domaines ayant trait aux transports, au tourisme, aux voyages internationaux, rares encore, au sein de l'Empire ottoman comme partout ailleurs, étaient ceux qui avaient l'opportunité, les moyens et surtout la curiosité de se dépayser. C'est toujours avec cette émotion propre aux Turcs que les

---

<sup>155</sup>. KAM Ferit, *Avrupa Mektupları*, İstanbul, Dergah Yayınları, 2000, p. 14.

Ottomans abordent le plus souvent l'éloignement de leur chère patrie, de laquelle ils ne s'étaient jusqu'à lors jamais un instant séparés. Parfois même, ils en parlent avec l'éloquence d'un amoureux qui vit mal l'éloignement d'un être bien aimé. Ferit Kam, journaliste du début du XX<sup>ème</sup> siècle, exprime ses sentiments comme suit : « Pour la première fois que je me séparais de ma chère patrie, je m'évadais en elle et je commençais à éprouver de la nostalgie »<sup>156</sup>. Ahmet İhsan, l'un des pionniers du journalisme illustré turc, fondateur de la revue *Servet-i Fünun*<sup>157</sup>, et traducteur en ottoman de nombreux auteurs français tels que Jules Verne et Xavier de Montépin, retrace longuement ses émotions avant son départ en Europe pour y effectuer un tourisme de journalisme:

À l'heure du départ, un sentiment étrange envahissait mon cœur et mon esprit (...) Au moment où j'étais assis dans un coin sur le pont du bateau, que mon coude s'appuyait sur le bastingage, j'oubliais où nous allions à cet instant précis, et mon esprit se remettait à penser à mon pays, à ma maison, à ma famille et à mes amis (...) Tous les moments de cette journée, du matin jusqu'au départ du bateau, avaient laissé une profonde mélancolie dans mon cœur. Le matin, à la maison, après avoir écouté les prières formulées par mon saint père à mon égard, j'ai pris congé, tour à tour, auprès de ma mère, de ma femme, de mes frères et des domestiques. À la fin, j'ai senti les roses de couleurs rouges qui s'étaient déposées sur les joues de ma petite fille et de mon petit garçon. L'image sur le quai de ma fille İffet, quand ma barque s'éloignait de la rive, avec ses cheveux blonds décoiffés, ses yeux noirs à me regarder et ses petites mains à me saluer, ne m'a pas quittée pendant un très long moment. Les sentiments qui avaient submergé mon cœur le matin sont réapparus au moment où j'embarquais sur le bateau. Plusieurs amis venaient d'arriver à bord du paquebot. Après avoir passé quelques heures plaisantes avec eux, le temps du départ est arrivé (...) Les yeux humides de mon frère d'imprimerie Asım, comme si je m'en allais pour un long voyage sans retour, ajouta à mon émotion<sup>158</sup>.

Ces deux témoignages sont assez représentatifs. La séparation de la famille, des amis ainsi que de la patrie était mal vécue. Les deux auteurs emploient un vocabulaire qui renvoie à la tristesse.

L'époque où les ambassadeurs ottomans traversaient l'Europe d'un bout à l'autre en calèche était révolue. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le train n'étant encore qu'à ses balbutiements sur le plan des voyages transfrontaliers, les déplacements vers le Vieux continent, et plus particulièrement vers la France, s'effectuaient principalement par bateau à vapeur. L'Orient-express entra en activité à partir de 1883, mais sa fréquentation par les Ottomans restait moindre par rapport à celle du bateau. La majorité des individus auxquels nous allons nous intéresser, même après la mise en activité de l'Orient-express, à l'exception d'un cas ou deux,

---

<sup>156</sup>. Kam Ferit, *op.cit.* p. 44.

<sup>157</sup>. SERVANTIE Alain, « Aux débuts du journalisme de tourisme turc en Europe », Ahmet İhsan Tokgöz (1891), *Academia.edu*. 12 octobre 2007. Alain Servantie, estime qu'Ahmet İhsan s'est inspiré de la revue française « l'Illustration ».

<sup>158</sup>. TOKGÖZ Ahmet İhsan, *Avrupa'da ne Gördüm Tuna'da Bir Hafta*, İstanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 2007, 6.

a emprunté la voie de mer pour aller en France. Il s'avère qu'il était moins coûteux de s'y rendre par ce moyen. D'après Ahmet İhsan, en 1891, le coût d'un voyage vers la France en train était de 342 Francs<sup>159</sup> (de Varna en Bulgarie jusqu'à Paris) tandis qu'en paquebot, en première et en seconde classe les prix étaient respectivement de 250 et de 180 Francs<sup>160</sup>. En 1887, Ali Kemal dans ses mémoires, parlait d'un chiffre équivalent et situait le montant du périple aux alentours de 200 Francs<sup>161</sup>. Lorsque ces frais étaient à la charge du prétendant au départ, et non pas à celle d'une institution donnée (l'État, un journal...), il lui fallait puiser dans ses économies ou recourir à la contribution des proches, comme le fit Ali Kemal : « j'ai gagé les premiers salaires que je toucherai à l'avenir contre cinquante livres turques que j'ai empruntées à mes parents »<sup>162</sup>. Le prix du bateau semblait-êtré assez élevé. Se procurer un titre de transport, exigeait quelques sacrifices pour les moins fortunés. D'autre part, on remarque, dans les mémoires, que la liaison entre l'Empire ottoman et la France était toujours assurée par des compagnies françaises, comme *Les Messageries Maritimes* et le *Paquet*. Ferit Kam mentionne le nom du *Sinai*<sup>163</sup>, Cemil Topuzlu<sup>164</sup> parle quant à lui du *Cambodge*<sup>165</sup>, qui appartiennent tous deux aux *Messageries Maritimes*.

Le périple d'Istanbul jusqu'à Marseille prenait en moyenne cinq à six jours. Cette durée variait en fonction des escales effectuées pour embarquer les passagers se trouvant dans d'autres ports de l'Empire ottoman (Smyrne, Mudanya), mais aussi de Grèce et d'Italie<sup>166</sup>. Ce laps de temps entre le départ et l'arrivée se prêtait bien aux nombreux passe-temps. Les passagers ottomans semblaient tous plus ou moins s'adonner aux mêmes activités journalières : les rencontres et les discussions passionnées avec les Européens de diverses nationalités (Cemil Topuzlu affirme qu'il parlait aux Français dans le but d'améliorer sa pratique linguistique), l'écriture, les impressions de voyage, la description des faits et gestes des personnages excentriques, la lecture, et enfin la contemplation de l'horizon, des paysages côtiers. Le débarquement à Marseille s'accompagnait, selon Ahmet İhsan qui en donne une description assez précise, d'une formalité qui consistait à soumettre les valises, les affaires à un contrôle effectué par les fonctionnaires de la douane. En 1913, Ferit Kam, passait par une

<sup>159</sup>. Le salaire moyen d'un ouvrier en France en 1890 était d'environ 5 à 6 francs.

<sup>160</sup>. A. İ Tokgöz, *op.cit.* p 19 : une livre Turque valait 20 francs (1 louis).

<sup>161</sup>. A. Kemal, *op.cit.* p. 100.

<sup>162</sup>. Ibid.

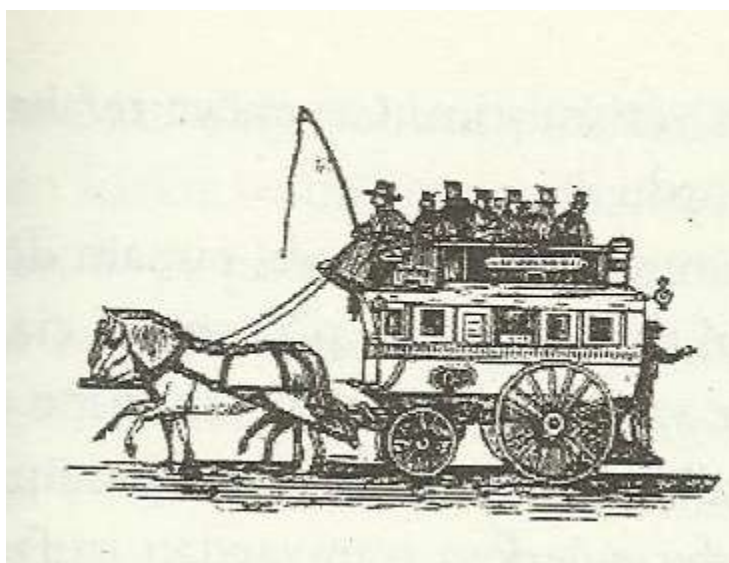
<sup>163</sup>. F. Kam, *op.cit.* p. 41.

<sup>164</sup>. Cemil Topuzlu est un étudiant ayant étudié au lycée de *Galatasaray*. Il est diplômé de l'École Militaire de Médecine d'Istanbul. Il est envoyé à Paris pour se perfectionner en chirurgie.

<sup>165</sup>. TOPUZLU Cemil, *İstibdat-Meşrutiyet-Cumhuriyet Devirlerinde 80 Yıllık Hatıralarım*, İstanbul, Arma Yayınları, 1994, p. 34.

<sup>166</sup>TARHAN Abdülhak Hamit, *Abdülhak Hamid'in Hatıraları*, İstanbul, Dergah Yayınları, 1994, pp. 29-32.

étape supplémentaire imposée par les autorités sanitaires : la mise en quarantaine. Ces procédures n'occasionnent aucun désagrément aux deux personnages. Loin de s'en plaindre, ils les louent : « L'examen de nos valises s'est déroulé très rapidement. J'avais déjà entendu des rumeurs sur les autorités douanières de Marseille, mais pourquoi mentirais-je, je n'ai rien vu de tout cela »<sup>167</sup>; « La quarantaine à laquelle nous avons été soumise à Marseille s'est parfaitement bien passée »<sup>168</sup>. Après cette étape, la première chose que faisait, dans la plupart des cas, un Ottoman, était de trouver un train au départ pour la capitale. Il y avait semble-t-il deux trains « rapides » (douze heures de trajet) pour s'y rendre, un le matin et l'autre le soir. Certains des plus curieux, comme Ferit Kam et Ahmet İhsan, préféraient passer une nuit à l'hôtel afin de contempler les paysages en journée : « nous nous sommes dits qu'on ne pourrait guère apprécier le paysage dans le train de nuit donc nous avons choisi de prendre celui du matin »<sup>169</sup>. Il y avait aussi, d'après les regrets formulés par Ali Kemal qui en fit l'expérience, des trains lents au nom « d'omnibus » : « Nous avons commis une erreur à Marseille. Nous avons pris l'omnibus au lieu du rapide et mit vingt-quatre heures au lieu de douze pour arriver à destination »<sup>170</sup>.



Ci-dessus, la représentation d'un omnibus par Ahmet İhsan qui déclare « l'Omnibus qui nous a conduit au cimetière Père-Lachaise »<sup>171</sup>.

Arrivés dans la ville, ils cherchaient aussitôt un hôtel bon marché. Les étudiants envoyés par le gouvernement, comme dans les cas de Cemil Topuzlu, se rendaient le plus souvent à l'ambassade ottomane : « Je suis directement allé à la place de l'Étoile où se trouvait notre

<sup>167</sup>. A.İ Tokgöz, *op.cit.* p. 17.

<sup>168</sup>. F. Kam, *op.cit.* p. 53.

<sup>169</sup>. A. İ Tokgöz, *op.cit.* p. 19.

<sup>170</sup>. A;Kemal, *op.cit.* p. 103.

<sup>171</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 118:

ambassade afin de prendre conseil auprès de Cemal Bey, le codirecteur, qui avait été mis au courant. Il m'a fort bien accueilli. Il a demandé à l'un de ses subordonnés de me conduire à l'Hôtel Balzac ». Il s'avère, en outre, que cet hôtel ne lui convenait pas pour la raison suivante :

Par jour, il fallait payer vingt francs pour rester là, alors que je ne touchais que 380 francs par mois. Alors que je cherchais le moyen de me débrouiller pour moins cher et que je voguais dans mes pensées profondes, un ami médecin, Nureddin Bey, vint brusquement me voir. Lorsqu'il m'annonça que l'Hôtel Royer Collard au Quartier Latin coûtait seulement cinq Francs la journée, hébergement et déjeuner compris, je fis aussitôt mes valises et nous déménageâmes dans cet hôtel<sup>172</sup>.

Abdülhak Hamid Tarhan dès 1863 était également au quartier Latin : dès notre arrivée nous sommes allés rue Monsieur le Prince au quartier Latin »<sup>173</sup>. Quant à ceux qui n'étaient pas boursiers, comme dans le cas d'Ali Kemal, ils louaient à plusieurs une chambre d'hôtel : « Dès notre arrivée, nous avons loué une grande chambre à l'Hôtel de Suez sur la rue Saint-Michel pour cinquante francs le mois »<sup>174</sup>. L'auteur ne précise pas s'il s'agissait de la somme que devait payer chacun des locataires ou bien du tarif global mensuel, non départagé. Ce chiffre paraît trop illusoire pour qu'il s'agisse d'un coût mensuel global, quand nous savons que Cemil Topuzlu s'acquittait tous les mois de cent-cinquante francs, au même moment au Quartier Latin (les deux hommes sont arrivés en 1887). Ali Kemal rapporte aussi que ces chambres louées à plusieurs, tendaient à prendre l'apparence de lieux de réunion en attirant certains des jeunes Ottomans de la ville. Passées les incommodités du voyage, les tracasseries de l'arrivée, les Ottomans s'en allaient découvrir Paris. Aucune autre ville au monde n'exerçait pareille fascination. Ils étaient animés de mille rêves, de mille passions et pas moins de méfiances et de préventions lorsqu'ils allèrent à sa quête.

## ***2. Entre émerveillement et méfiance***

À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, des villes comme Berlin, Vienne ou Londres attireraient aussi du monde en provenance de l'empire, mais jamais elles ne furent en mesure de supplanter Paris, « la capitale du monde civilisé », dans le cœur et dans l'esprit des Ottomans. La plus grande distinction pour un étudiant ou un auteur turc était de séjourner dans la capitale française. Les premiers cherchaient à bénéficier des moyens offerts par les universités françaises, tandis que les seconds, de rendre compte des arts, de la littérature et des progrès techniques sur les bords de la Seine à tous les compatriotes restés en Turquie. Mais tous n'eurent-ils pas ce point commun d'être confrontés au dilemme de se livrer aux plaisirs, aux divertissements du monde

---

<sup>172</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 35.

<sup>173</sup>. A. Kemal, *op.cit.* p. 107.

<sup>174</sup>. A. H Tarhan loc-cit, p. 32.

« civilisé », ou bien, de se restreindre aux codes de celui qu'ils venaient de quitter ? Les auteurs en observation, ont tous plus ou moins témoigné de ce qui s'apparentait à un bouleversement des repères traditionnels.

### 2. a. *La fascination exercée par la modernité*

Les quartiers de Galata et de Pera (Beyoğlu) à Istanbul, dès la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, avaient commencé à ressembler aux villes européennes par la configuration des rues, du style des bâtiments, de l'introduction de l'éclairage de nuit et de certains moyens de transport comme le tramway. Les Ottomans qui découvraient Paris, avaient donc déjà un aperçu de l'urbanisation et de l'architecture modernes. Mais, une fois sur place, ils découvrirent la source même de cette inspiration. Il en était de même concernant les arts, les sciences et les techniques. Quelques éléments épars ont pu donner un avant goût du génie européen aux Ottomans. Mais, c'est une fois sur place qu'ils eurent réellement la chance d'apprécier la matière, la substance qui faisait de l'Europe, une civilisation distinguée.

Les étudiants ottomans n'exposent aucun point de vue<sup>175</sup>. Il faut aller voir du côté des intellectuels et surtout des journalistes et de leurs impressions de voyage pour essayer de percevoir la modernité européenne sous le regard d'un Ottoman.

L'attention de Ferit Kam, dès son arrivée, se focalise sur l'électricité et la densité des engins motorisés :

Tous les endroits étaient équipés de lampadaires éclairant l'espace de multiples couleurs. Il est difficile de décrire ce tableau. Aussi brillant que puissent être les mots à aligner, ils resteraient malgré tout comme éteints à côté de l'éclat de cette image (...) La pénombre ne s'était encore même pas installée que les ponts et les magasins étaient déjà illuminés(...) Ah ! Que ces lampadaires électriques entre enfin dans notre pays !<sup>176</sup>

L'auteur passe aussitôt à l'autre fait marquant et se plaint de la densité du trafic:

Je suis arrivé sur la place de l'Opéra, que, me suis-je dis, celui qui prétend avoir du courage s'avise de traverser de l'autre côté : les tramways éclectiques, les omnibus, et surtout ces maudits automobiles, les bicyclettes, les calèches à huit chevaux (...) Les automobiles volent dans les rues comme des abeilles (...) Les tramways sont comme des salles de communes mobiles (...) Il n'y a jamais de répit. Le mouvement est constant (...) Les hommes comme moi, n'ayant jamais quitté Istanbul de leur vie seraient dans l'impossibilité d'imaginer l'intensité de ce va et vient permanent.<sup>177</sup>

Il agrmente son propos avec un brin d'humour : « Inchallah, à mon retour à Istanbul, je vais m'asseoir pendant des heures dans l'endroit le plus bruyant d'*Eminönü* (centre d'Istanbul)

---

<sup>175</sup>. A. H Tarhan, *op.cit.* p.3, Adbülhak Hamid Tarhan fait figure d'exception car il décrit ce qui le fascine à Paris avec son regard de jeune étudiant.

<sup>176</sup>. F. Kam, *op.cit.* pp. 56-57.

<sup>177</sup>. Ibid



pour me reposer la tête ». Il faut préciser que Ferit Kam séjourna dans la ville en 1913. À cette date, des progrès avaient changé la vie par rapport à la fin du siècle précédent. Par exemple, lorsque Ahmet İhsan, en 1891, décrit les avenues, les rues et les boulevards parisiens, à aucun moment il ne se plaint, comme le fait Ferit Kam, de la densité du trafic, ni du bruit des automobiles. Il se contente seulement de dire que les voitures (calèches) sont très nombreuses et bon marché tout comme, d'ailleurs, le tramway et l'omnibus<sup>178</sup>. La chose qui fit le plus d'impression sur Ahmet İhsan était, sans conteste, le téléphone:

Il faut mentionner un élément louable qui concerne le progrès dans les moyens de communication. Comme partout ailleurs, à Paris, la communication se fait par le biais du télégraphe, cependant, le téléphone commence à supplanter ce premier, et devient le moyen le plus utilisé à l'échelle de la ville. Les industriels avec leurs commerçants, les boutiques avec leurs clients peuvent, à tout moment, entrer en communication et régler une quelconque affaire.<sup>179</sup>

Ahmet İhsan déclare qu'après le téléphone, la chose la plus remarquable, pour lui, a été de découvrir l'efficacité des services postaux et le faible tarif des timbres. Les grands pays européens qu'il visitait (Allemagne ; Grande Bretagne ; Autriche-Hongrie)<sup>180</sup> avaient tous, plus ou moins, cette même particularité. Aussi faisait-il part, à chaque fois, de son admiration et, implicitement, de son regret de n'avoir cette qualité de service dans l'Empire ottoman.

Il est également sous le charme des premiers distributeurs automatiques de cigarettes, d'allumettes, de sucreries et d'autres produits encore. Cependant, la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle étant marquée des premières grandes prouesses techniques, il est naturel qu'Ahmet İhsan ait été fasciné, plus que par autre chose, par les inventions (les voitures, les bateaux, les tramways, les éclairages et les télégraphes fonctionnant avec l'énergie électrique) qu'il découvre avec enthousiasme dans les expositions sur l'électricité à Paris et à Francfort<sup>181</sup>.

---

<sup>178</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* pp. 40-41.

<sup>179</sup>. *Ibid*

<sup>180</sup>. Ahmet İhsan nous rapporte que les lettres dans les boites postales sont ramassées quatre fois par jour à Paris, six fois à Londres et douze fois en Allemagne.

<sup>181</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 319.



Illustration d'Ahmet İhsan qui déclare « le facteur qui m'apporte le courrier deux fois par semaine »<sup>182</sup>.

Les Ottomans qui ont écrit sur la capitale française sont frappés par la propreté et l'entretien des avenues, des boulevards et des rues. Á ce propos, Ahmet İhsan écrit ceci : « Les rues et les boulevards parisiens sont connus du monde entier. La propreté, le soin et la beauté y sont réunis et cohabitent harmonieusement (...) L'on ne peut se faire une idée des boulevards sans les avoir jamais vus »<sup>183</sup>.

Ferit Kam ne reste pas moins impressionné par cet aspect de la ville :

J'ai eu l'occasion de voir les avenues de Boulogne et des Champs-Élysées. Ces boulevards sont absolument incroyables. Les grands arbres, les pelouses, les fleurs sont vraiment des choses qu'il faut voir (...) Toutes les routes ont une voie en sens aller et une autre en sens retour (...) Il est difficile d'appeler une rue ce que j'ai vu. Il s'agit plutôt d'un salon. Je me suis, ensuite, défilé l'image de nos rues dans ma tête. Je me suis dit, 'faisons une comparaison'. Mais je n'ai rien pu trouver de comparable. Essayer de ressembler nos rues à ceux de Paris relève de l'irréalisme<sup>184</sup>.

Ensuite, l'auteur s'emploie d'aller au bout de sa logique. Il dénonce les mœurs ottomanes pour lesquelles le mot « rue » n'a qu'une connotation péjorative. Par conséquent, la rue serait négligée et insalubre. Elle serait abandonnée aux déshérités :

Dans notre pays, les nôtres ont depuis toujours une aversion pour la rue. Á peine ce mot est-il employé, qu'à l'esprit vient, aussitôt, inconsciemment, toute la pourriture humaine et matérielle que peu abriter le quartier et la contrée. Le cuisinier qui épluche des légumes jette les épluchures dans la rue, la mère qui nettoie la couche jette l'eau malpropre dans la rue, la ménagère qui balaye la maison jette toute la saleté

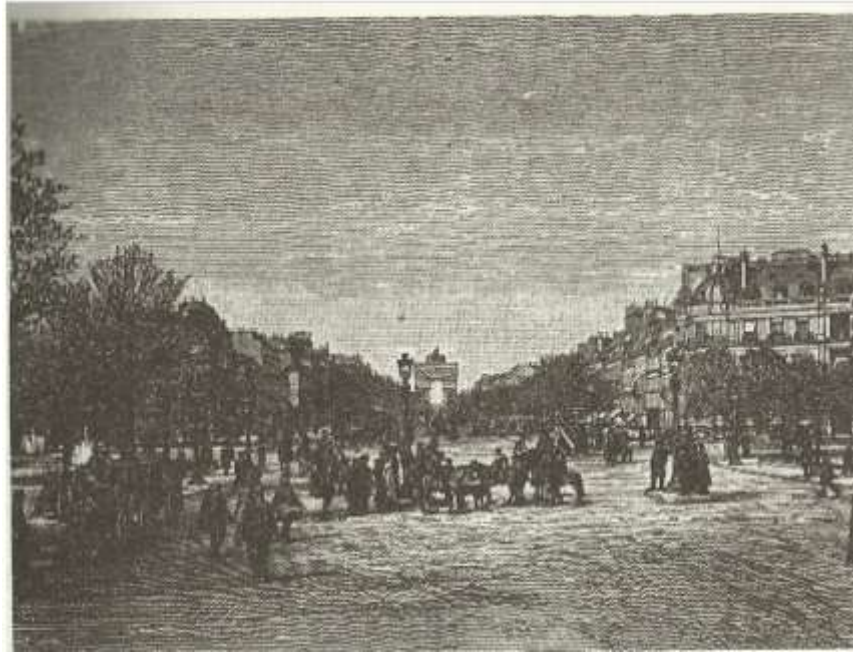
---

<sup>182</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 97.

<sup>183</sup>A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 35.

<sup>184</sup>. F. Kam, *op.cit.* pp. 61-62.

dans la rue, une souris fut-elle attrapée, elle est aussitôt jetée dans la rue (...) Nous devons introduire dans notre langage, une définition plus saine de la rue.<sup>185</sup>



Ci-dessus, l'avenue des Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe représentés par Ahmet İhsan.

Il est, au contraire, frappé de voir les Européens investir jusqu'aux sous-sols pour en faire des sortes de rues ou circulent des tramways, c'est à dire le métro :

Le sol et le sous-sol sont égaux, ce proverbe s'applique bien au métro. D'un bout à l'autre, ces tunnels sont décorés de faïences et éclairés par des lampadaires électriques (...) J'ignore où vont tous ces gens et d'où ils viennent (...) Rien ne m'a autant ébloui que le métro dans tout ce dont le génie de la civilisation m'a proposé durant mon voyage<sup>186</sup>.

Enfin pour tourner en dérision ce qui prévaut à Istanbul, comme plus haut, il dit : « En voyant cela, j'ai imaginé nos tramways ! ». Istanbul, ville la plus européanisée de l'empire, mais aussi la seule que les auteurs connaissaient bien pour y avoir vécu, était, décidément, la référence à toutes les comparaisons.

En dehors de ces aspects inédits, les Ottomans étaient émerveillés par le patrimoine (monuments, musées) ainsi que par les sciences nouvelles et notamment naturelles (botanique, zoologie). Ferit Kam en parle avec des termes élogieux. Il compare, par exemple, les musées à des « laboratoires de l'histoire » et estime qu'ils sont indispensables à toute civilisation digne de ce nom. Il met particulièrement l'accent sur l'archéologie, moyen, selon lui, d'enraciner une civilisation dans un passé lointain et de justifier sa présence auprès des autres<sup>187</sup>. Quant

---

<sup>185</sup>. Ibid.

<sup>186</sup>. F. Kam, *op.cit.* pp. 63-64.

<sup>187</sup>. Sur ce point il souffre de ce « complexe d'infériorité » qui caractérise la plupart des musulmans de l'époque. Les progrès accomplis pas les Occidentaux conduisaient à croire que cette civilisation surpassait la leur. L'histoire pouvait apporter un réconfort de fortune en justifiant l'ancienneté de leur présence mais aussi la

aux jardins botaniques, aux musées naturels et aux zoos, il les qualifie de « leçons sans livre ». Ahmet İhsan, lui, tombe sous le charme des principaux monuments (Arc-de-triomphe, tour Eiffel, Versailles, Grand Opéra, Le Louvre...), de l'aquarium du Trocadéro, des bois de Fontainebleau et surtout de Boulogne, qui, d'après lui, est « l'un des endroits les plus splendides au monde »<sup>188</sup>. Pour Fatih Kerimi, un journaliste turc de Crimée ayant longtemps étudié à Istanbul, en 1889 Paris était non seulement la « capitale de la France mais aussi le centre de toute l'Europe par son immensité et surtout par sa beauté sans égale ». « C'est pourquoi », ajoute-il, « des gens du monde entier viennent la visiter, l'observer et la contempler »<sup>189</sup>.

Pour les Ottomans, l'idée de la supériorité technique et scientifique des Occidentaux ne faisait plus de doute lorsqu'ils découvraient Paris. Fascinés par le spectacle de la modernité, ils éprouvaient de l'amertume en prenant la mesure des défis que leur patrie devait surmonter. C'était en tous les cas, pour eux, une vaine espérance d'essayer de rattraper ce retard par des moyens factices, c'est à dire en recourant à l'imitation comme il était plus ou moins d'usage. Ils se sont tous interrogés sur le chemin que devait suivre l'Empire ottoman pour rejoindre le groupe des nations modernes. Cette question était dans l'air du temps depuis plusieurs décennies. Les journalistes notamment allaient en Europe en guise d'observation. Ils contribuaient, à leur façon, à rechercher un remède pour celui que tout le monde connaissait désormais sous le nom d' « homme malade ». À titre d'exemple, nous pouvons citer Ferit Kam. À Paris, il mène la réflexion suivante : « Si l'on devait introduire dans notre pays la civilisation telle que je l'ai observée ici, nous commettrions l'erreur de commencer à l'envers » L'auteur déplore les politiques de modernisation qui ont été menées jusqu'à lors, avant de s'expliquer :

Nous devons avant tout nous attacher à notre terre en ce sens où notre pays est avant tout un pays agricole. En dépit de cela, il y a des régions entières qui n'ont encore jamais connu la charrue. La chose que nous devons faire, c'est de façonner notre terre. Autrement, nous serions contraint de la quitter pour aller jusqu'en Amérique. Pourquoi ressembler Istanbul à Paris ? Sûrement pour compenser le défaut de modernité qu'offrirait le tableau misérable du peuple. C'est aux régions reculées de l'Anatolie que nous

---

richesse de leur culture préislamique et postislamique, mais encore fallait-il ouvrir la voie de l'archéologie pour y accéder. Les Européens avaient, là aussi, un temps d'avance sur le monde musulman.

<sup>188</sup>. Durant son voyage en Europe, c'est à Paris qu'Ahmet İhsan passe le plus de temps (trente-neuf jours). Sa connaissance du français y est sûrement pour quelque chose mais l'attrait qu'exerce, sur sa personne, la ville de Paris avec sa tour Eiffel, son grand Opéra, tous deux tout juste achevés, ses grandes places ainsi que ses grands boulevards (Boulevard des Italiens, de Montmartre, de Saint Michel, passage Jouffroy) n'y sont sûrement pas pour rien. Il aime aussi les restaurants de la ville et le fait qu'il n'y ait pas de marchandage.

<sup>189</sup>. KERİMİ Fatih, *Avrupa Seyahatnamesi*, İstanbul, Çağrı Yayınları, 2001, p 77. Bien qu'il ne soit pas Ottoman, l'auteur était néanmoins très proche de ces derniers sur le plan ethnique, linguistique et culturel. Il avait des réflexes et des impressions à l'identique de ceux des Ottomans. C'est pourquoi nous avons estimé qu'il ne serait pas vain pour notre propos de mentionner quelques observations de ce personnage.

devons porter toute notre attention (...) Si, au contraire, nous cherchons le progrès dans la réalisation d'une copie de l'hippodrome et de l'opéra, notre état serait alors bien à plaindre ! (...) Nous n'avons pas le luxe, comme les Européens, de nous consacrer aux loisirs »<sup>190</sup>.

La liberté avec laquelle Ferit Kam exprime ses opinions en 1913<sup>191</sup>, contraste avec la période précédente, où, les auteurs ne pouvaient se permettre pareil audace à cause de la censure qui sévissait et des représailles qui s'ensuivaient. Ahmet İhsan, de son temps, se gardait bien de faire des reproches.

L'impression laissée par la France auprès des Ottomans sur le plan des techniques, des sciences et de l'urbanisme est positive. Mais qu'en était-il au juste de leurs opinions quant aux mœurs, aux coutumes et aux pratiques de ce pays ? Ils étaient d'une extrême sensibilité sur ces points compte tenu de la haute moralité recommandée par la culture musulmane.

## 2. b. La « capitale » des divertissements aux yeux des Ottomans

La fin du XIX<sup>ème</sup> siècle a connu, à côté des progrès techniques et économiques, une démocratisation sans précédente des divertissements. Paris en devint la capitale incontestée. L'attrait de la ville était autant le fait de sa beauté, que des nombreuses distractions proposées. Aussi les Ottomans ont dû y trouver de quoi se changer les idées. Les jeux, la boisson, les spectacles, en somme, les loisirs en tous genres à bon marché, comme du reste, la vie elle-même dans la ville<sup>192</sup>. Encore devaient-ils se soustraire des contraintes morales et religieuses du milieu conservateur duquel ils étaient issus. C'est pourquoi les auteurs ont parfois abordé ces sujets, plutôt tabous au sein de l'empire, avec beaucoup de scrupule et de réserve. Ils s'employaient à décrire cet aspect de la ville avec la distance dû par le code de conduite d'une culture encore peu accoutumée à ces distractions. Même si, depuis les *Tanzimat*, les minorités chrétiennes des quartiers modernes d'Istanbul proposaient à la clientèle levantine des prestations sur le type de celles qui prévalaient en Europe, il était toujours mal vu par les musulmans de s'y rendre pour s'adonner à des « vices ». Nous comprendrons ainsi la gêne que pouvait susciter les divertissements auprès des auteurs ottomans<sup>193</sup>. Certains, comme Abdülhak Hamid Tarhan, ont décrit dans leurs mémoires bien des années plus tard, lorsque la boisson n'était plus vraiment un tabou, des scènes où se trouvaient de l'alcool<sup>194</sup>.

---

<sup>190</sup>. F. Kam, *op.cit.* p. 65.

<sup>191</sup>. Si l'auteur se permet d'adresser de telles critiques, c'est parce que la Révolution Jeune-Turque de 1908 et la déposition d'Abdül Hamid avait ouvert une ère de « liberté ».

<sup>192</sup>. La plupart des auteurs ottomans ont signalé le faible coût de la vie à Paris par rapport aux autres grandes villes européennes. C'est, d'ailleurs, l'une des raisons pour laquelle les Ottomans ont souvent préféré Paris.

<sup>193</sup>. GEORGEON François, *Sous Le Signe Des Réformes État et Société de l'Empire ottoman à la Turquie Kémaliste (1789-1939)*, Istanbul, Isis Press, 2009, p. 155-167.

<sup>194</sup>. A. H Tarhan, *op.cit.* p. 36.

Evoquons tout d'abord les observations d'Ahmet İhsan à ce propos. Mais avant de nous y atteler, précisons qu'il ne parle que de trois divertissements. Il juge qu'ils sont tolérables et donc légitimes d'être vus par les touristes : les lieux de spectacle qu'il hiérarchise d'ailleurs de la manière suivante : « les grands théâtres ou opéras, les petits théâtres et les casinos » ; les montagnes russes qui sont très en vogue et enfin les cirques<sup>195</sup>. Il rappelle au passage que « la chose la plus abondante qu'une personne argentée puisse trouver est les divertissements ». Il recommande de visiter au moins l'un des grands théâtres dont dispose la ville. Il qualifie le *Grand Opéra*, non pas « d'un lieu d'amusement, mais d'un haut lieu de la civilisation ». Il décrit aussi de petits théâtres qui « valent le coup d'être vus » tels que le *Chatelet*, celui des *Variétés* et celui de l'*Odéon* où sont joués dit-il « des classiques de la littérature française, et en particulier des tragédies ». Il parle enfin des théâtres qu'il semblait qualifier plus haut de casinos, tels que le *Moulin-Rouge*, et les *Folies-Bergères*. Dans ces lieux, il raconte que les spectacles sont basés sur les numéros des artistes et les chorégraphies. Il dit que ces endroits sont très à la mode, très fréquentés mais regrette qu'il y'ait de « charmantes femmes » (en référence, probablement aux spectacles de femmes dévêtues).

Ferit Kam, dans ses mémoires, ne fait pratiquement pas allusion aux célèbres divertissements parisiens. L'on apprend qu'il eut l'occasion d'assister à un opéra, mais il n'en parle pas outre mesure. Peut-être l'auteur n'a-t-il eu ni le temps, ni l'ambition d'explorer cette facette de la ville. En effet, même s'il n'indique pas expressément la durée de son séjour, l'on comprend qu'il n'y resta pas longtemps à cause de son empressement à quitter la ville. Compte tenu de son caractère austère, il se désintéressa de tous ces divertissements. Ferit Kam était oppressé à Paris et trouvait la ville trop sophistiquée pour quelqu'un de sa simplicité. Il se contente simplement de décrire ce qui semblait être le loisir préféré des familles parisiennes et ce qui, assurément, aurait été le sien s'il habitait la ville : la promenade au bois de Boulogne et au zoo :

Nous sommes entrés au bois de Boulogne qui est le centre névralgique de Paris. Nous nous sommes dits, ' voyons le zoo '. Il y avait là tellement de monde qu'une aiguille n'aurait pu retomber à terre si elle était jetée dans la foule (...) La première chose qui attira mon attention était deux éléphants promenant des enfants, installés confortablement sur des canapés disposés sur leurs dos. Il y avait aussi un chameau sur lequel les enfants pouvaient, les uns après les autres, monter et faire le tour du jardin. De même pour les chèvres auxquelles on attelait des voitures pour qu'elles puissent promener plusieurs enfants à la fois autour du jardin (...) J'ai plus été enthousiasmé par l'amusement des enfants que celui des adultes. J'ai pensé ensuite à nos enfants. Les malheureux ne font rien d'autre que d'aller à la *Mektep* (école religieuse) pour se faire fouetter et retourner à la maison pour se faire frapper, jouer à la course dans la

---

<sup>195</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 43.

rue ou se rouler dans la terre des mesures du quartier (...) Les femmes, les hommes, les jeunes filles s'amusaient en montant sur des chevaux. Nul ne prêtait d'attention à l'autre. Chacun se préoccupait de son propre bien être ; partout retentissait des éclats de rire<sup>196</sup>.

C'est avec un brin de regret que l'auteur expose ses observations, surtout quand il s'agit de décrire le bonheur de ces enfants à qui il oppose, à titre de comparaison, la mauvaise fortune de ceux de son pays. En revanche, il fait part de son étonnement de voir les adultes suivre le pas des enfants sans aucune retenue.

Fatih Kerimi a, lui aussi, donné de vagues renseignements sur les divertissements proposés par la capitale française. Concernant les théâtres, qui sont les lieux de divertissement les plus prisés de la ville, il dit simplement qu'il y'en a plus de vingt grands et reconnus. Il parle ensuite des attractions qui font recette : « Les rues sont remplies d'amusements frivoles tels que le panorama, la phonographie et les kaléidoscopes qui donnent une diversité d'images. Pour écouter ou voir tout cela, il suffit de lire les instructions et d'introduire à l'endroit approprié, une pièce de dix centimes pour que la machine se mette à fonctionner ». Il ajoute : « les petits théâtres » comme le *Moulin-Rouge* et le *Casinos de Paris* sont très nombreux et font également office de restaurant. Une diversité de comédies y sont jouées. On trouve dans ces restaurants des femmes et des hommes de diverses races et nationalités »<sup>197</sup>.

Ces extraits sont ceux de journalistes qui disposaient d'un certain budget. Ceux-ci s'autorisaient donc à tester les curiosités pour en informer les lecteurs. Mais cela ne dit rien sur les distractions auxquelles s'adonnaient les Ottomans, et notamment les étudiants séjournant dans la ville. Ces derniers n'avaient sûrement pas les moyens de se payer des distractions de luxe comme l'opéra, le théâtre et les grands restaurants. À peine parvenaient-ils à se nourrir et à se loger malgré le coût réduit de la vie. Les boursiers étaient régulièrement en proie aux retards chroniques du versement des bourses. Lorsque celles-ci étaient versées, l'on comprend d'après les calculs de Cemil Topuzlu, qu'après le paiement des frais d'hébergement et de restauration, il ne restait quasiment rien<sup>198</sup>. Les autres ne pouvaient compter que sur leurs économies et l'aide de leurs proches pour satisfaire les besoins les plus élémentaires. Par conséquent, il est difficile de les imaginer en train de se livrer aux célèbres distractions parisiennes. D'autant qu'ils avaient un sens aigu des responsabilités. Ces étudiants étaient redevables vis-à-vis de leurs familles et leur gouvernement. Consciencieux, ils s'interdisaient toute espèce de frivolité. Ils avaient la hantise de ne pouvoir honorer ceux

---

<sup>196</sup>. F. Kam, *op.cit.* p. 60.

<sup>197</sup>. F. Kerimi, *op.cit.* p. 97.

<sup>198</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 43. Il nous apprend qu'il touchait 180 francs et que les 150 étaient versés aux frais d'hébergement et de restauration.

qui, par tant de sacrifices, avaient donné la chance d'étudier dans un tel endroit. La seule distraction qu'ils s'autorisaient était la réunion entre amis au café. Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, les étudiants ottomans commençaient à se réunir de plus en plus dans ces lieux conviviaux pour passer le temps et discuter des affaires du pays. Á ce propos, Ali Kemal dit ceci : « Après les cours, nous nous réunissions avec les compatriotes. Nous avons fini par tous nous connaître. Du restaurant, nous allions au café pour passer le temps. Á l'époque, il y avait en face du théâtre du Boulevard Saint Germain, le *Café Thermes* où se retrouvaient tous les Turcs»<sup>199</sup>. Ces cafés sont parmi les premiers lieux de sociabilité des Ottomans. En effet, c'est là qu'ils faisaient connaissance, qu'ils partageaient leurs anecdotes, qu'ils riaient, qu'ils pleuraient et qu'ils finissaient toujours par aborder des sujets plus sensibles, comme on peut le lire dans le passage suivant, extrait des mémoires de Cemil Topuzlu : « De temps à autre, nous nous réunissions en secret à l'étage du *Café Soufflot* boulevard Saint Michel, avec des Turcs et des Égyptiens. Nous luttions contre le gouvernement en place. Ainsi avons-nous jeté les bases du mouvement jeune-turc dans ce café »<sup>200</sup>. Á travers ces deux derniers exemples, nous voyons comment ces cafés sont devenus, pour la jeunesse estudiantine, un lieu de divertissement et, progressivement, une base arrière pour les luttes qu'ils commençaient à engager contre le pouvoir.

Il y a un sujet, en parallèle aux divertissements, que les journalistes ont évoqué et sur lequel il y'eut comme une sorte de consensus : la dégradation des mœurs. Aux progrès de l'Europe, ils opposaient presque systématiquement son manque de moralité.

### 2. c. *Le thème de la décadence des valeurs morales*

La France prospère et civilisée ne pouvait demeurer comme la seule facette d'un monde aux apparences trompeuses. Cette médaille comportait bien un revers, que, chacun, pouvait déceler avec plus ou moins d'aisance. Les Ottomans le firent avec le recul, propre aux gens issus d'un milieu différent. Ils arrivaient d'un pays où les valeurs morales et religieuses étaient vives. Á l'opposé, la France, nation civilisée, moderne et non-musulmane, où ils demeuraient un temps, avait l'air, selon leur vision, entièrement acquise à « l'immoralité », à « l'inhumanité » (suivant les références morales ottomanes) résultant des progrès scientifiques, techniques et économiques. C'est en ayant à l'esprit cette pensée ottomane sur les effets pervers du progrès « non régulé », qu'il convient d'aborder le sujet du déficit moral

---

<sup>199</sup>. A.Kemal, *op.cit.* p. 103.

<sup>200</sup>. C.Topuzlu, *op.cit.* p. 42.



de la civilisation européenne. Ce thème est d'ailleurs en vogue chez les penseurs turcs du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Par le biais de la littérature ottomane et française<sup>201</sup> ainsi que des récits touristiques, une idée selon laquelle la France était devenue la vitrine de cette prétendue décadence, avait fini par faire son chemin dans l'esprit des Ottomans, comme nous le confirme Ahmet İhsan dans ses mémoires de voyage : « Je m'étais persuadé, sous l'influence des romans et des affirmations de nos journalistes, que les mœurs en France étaient plus détériorées que partout ailleurs »<sup>202</sup>. Il y avait réellement cette image préconçue d'une France à la moralité plus que douteuse. Ce pays représentait un danger parce qu'il pouvait conduire un musulman à l'égarément. Mais cette opinion a priori défavorable variait cependant en fonction de l'angle sous lequel on examinait le pays. Les journalistes étaient les mieux placés pour expliciter ou rejeter cette thèse répandue. Ils ont cherché à trouver, comme tous les intellectuels du temps, la formule la plus aboutie, entre progrès technique et conservatisme moral, c'est à dire, celle qui correspondrait le mieux à la réalité de l'Empire ottoman.

Les intellectuels ottomans ne furent pas les seuls à émettre des jugements défavorables envers la France sur les points cités plus haut. Fatih Kerimi, le Turc de Crimée, revient, en effet, sur les manquements de la France au sujet de la moralité, mais reste cependant convaincu que le pays, par son génie, saura y remédier. Après l'énumération les bons aspects de la France, l'auteur affirme : « Toute chose renferme un caractère glorieux et fâcheux », avant de poursuivre en disant : « Parmi les nations européennes, la France est celle où les mauvaises mœurs sont les plus répandues. On dit même que ce malaise porterait préjudice à la population française qui diminuerait de plus en plus. En outre, une nation ayant formé autant de penseurs qui ont su, avant tout le monde, répondre à des questions portant sur diverses choses, pourra aussi trouver une solution à ce problème »<sup>203</sup>. Ici, l'auteur reprend un discours fort répandu en France à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : celui du déclin de la race à travers la baisse de la natalité. L'on considérait que la « race » était attaquée dans son intégrité physique par la dégénérescence, mais aussi dans son intégrité morale, car elle perdait de son âme dans la jouissance matérialiste<sup>204</sup>.

---

<sup>201</sup>. A. Corbin, *op.cit.* p. 123. Dans la littérature française, la ville de Paris est parfois présentée comme un lieu de perdition. Voltaire affirme « Paris partie or et partie frange ». Ce sentiment s'appuie sur un certain moralisme religieux.

<sup>202</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 129.

<sup>203</sup>. F. Kerimi, *op.cit.* p.77.

<sup>204</sup>. CARON Jean-Claude, VERNUS Michel, *L'Europe au XIX<sup>ème</sup> siècle : des nations aux nationalismes 1815-1914*, Paris, Armand Colin, 2001, p 326.

Ce dernier aspect, même s'il y est fait mention sous forme d'allusions, est l'objet principal des plaintes formulées par Ferit Kam durant tout son passage. Il est manifestement oppressé par cette inhumanité ambiante de la société parisienne qui, dit-il, ressemble à « un mécanisme sans âme ». Á quelques reprises, il formule des phrases semblables à celle-ci : « Paris est un tel endroit que nul ne prête attention à son prochain »<sup>205</sup>. Il dénonce aussi le fait que tout ait un prix, que tout soit payant : « L'on prend un franc pour chaque respiration ; bonjour monsieur 'un franc', bonsoir monsieur 'deux francs' »<sup>206</sup>. Son aversion est telle qu'il n'oublie pas de faire, avec un brin d'ironie, une remarque défavorable sur Paris au moment où il décrit Genève : « Après tout ce que je venais de voir, je me suis dit, en remettant Paris devant mes yeux, 'voilà enfin un pays plus humain' »<sup>207</sup>. Ferit Kam donne lui aussi raison à la thèse du déclin de la « race française » : « J'ai ressemblé la France à un vieillard fatigué et quelque peu apathique, abandonné ou en train de l'être, par l'énergie de la jeunesse »<sup>208</sup>. Á l'opposé, il fait l'éloge de l'Allemagne qu'il compare à un jeune homme dans la force de l'âge. Il fait d'ailleurs remarquer sa préférence pour cette dernière en déclarant : « j'étais d'accord avec l'affirmation que l'Allemagne était supérieure à la France »<sup>209</sup>.

La vision d'Ahmet İhsan se distinguait de celle des ses compatriotes en ce sens où il proposait un aperçu plus nuancé. Il ne remettait pas en cause la réserve au sujet de Paris, représentée comme la vitrine de l'immoralité française. Il pensait seulement que la ville avait deux facettes, l'une entraînant la perversion tandis que l'autre, la vertu, et qu'il fallait également mentionner ces deux aspects pour se faire une plus juste idée de la réalité. D'après lui, la ville avait ses endroits pouvant dérouter le visiteur mais qu'elle en avait d'autres pouvant faire office de contrepoids et conduire à l'admiration :

Un homme qui entre dans Paris la nuit, et qui se promène sur les boulevards va retrouver devant ses yeux, cette mauvaise image profondément ancrée dans son esprit, et va forcément finir par donner raison aux avis défavorables diffusés largement par nos journalistes ; Alors que s'il prend un peu de recul et se fait moins critique, il verra, à travers d'autres endroits, que la moralité n'est pas si basse qu'à première vue (...) Est-il juste de porter précipitamment un jugement en s'appuyant sur des défauts que nous nous efforçons, par coutume, à trouver dans les pays étrangers ?<sup>210</sup>.

Il estime, d'autre part, que la moralité en France n'est pas pire qu'ailleurs en donnant l'exemple des femmes :

---

<sup>205</sup>. F. Kam, *op.cit.* p. 6.

<sup>206</sup>. F. Kam, *op.cit.* 58.

<sup>207</sup>. F. Kam, *op.cit.* 69

<sup>208</sup>. F. Kam, *op.cit.* 86.

<sup>209</sup>. F. Kam, *op.cit.* 85.

<sup>210</sup>. A. İ. Tokgöz, *op.cit.* p. 129.

On dit que les femmes à Paris n'ont ni chasteté ni vertu ! Oui ! Comme partout, la femme à Paris est la propriété de l'homme et n'a pas plus d'égards que d'autres ailleurs. Elles profitent de cette règle générale pour s'approprier toute l'immoralité ; en outre, tout ce qu'il y a d'indécent dans l'Occident se limite à cela ; les choses menées en secret sont parfaitement légales. Au final, le sens moral de la France n'est pas si différent de celui qui prévaut partout ailleurs.<sup>211</sup>

Ici, l'auteur fait preuve d'un jugement assez inédit pour son époque. Plutôt que de fustiger la femme comme il était d'usage, il s'attaque aux mentalités qui la relèguent toujours, ou que ce soit, à ce niveau, et leur font porter la responsabilité de la dépravation générale. Il les représente comme les boucs-émissaires de ces sociétés corrompues sur le plan moral. Cela, alors même qu'il est étonné, durant sa visite en Europe, de voir des femmes entreprenantes, mener des activités à l'égal des hommes. Il admire ce dynamisme et ne peut s'empêcher de se rappeler de la condition des femmes de son pays. La liberté dont jouissaient les femmes pouvait néanmoins donner lieu à des situations dangereuses, lorsqu'elles se permettaient par exemple, d'investir les terrasses de café et de faire des bains de soleil à Trouville en été aux côtés des hommes.

La dégradation des valeurs morales en Europe, Ahmet İhsan la perçoit plutôt à travers des anecdotes comme l'état d'ébriété d'un soldat qu'il croise dans le train à son retour de Fontainebleau, ou bien, l'état pitoyable dans lequel il trouve des ouvriers anglais passant la nuit dans un endroit insalubre et froid du bateau qui les conduisait de Le Havre à Southampton. Il ajoute même qu'une misère de cette nature n'existe pas dans l'Empire ottoman. L'auteur s'emploie aussi à démentir certains préjugés qui avaient, semble-t-il, libre cours dans l'imagination ottomane. L'exemple des bains publics est en ce sens intéressant. En effet, Ahmet İhsan réfute l'idée que les Européens se promèneraient nus dans ces lieux, mais aussitôt, il ajoute, délibérément ou maladroitement, qu'il y a toujours quelques exceptions à la règle, ce qui, en somme, accrédite les « stéréotypes » qu'il cherchait à combattre.

En définitive, le thème de la moralité a été représenté comme le côté obscur de la civilisation française, « reine de la déchéance en Europe ». Ce sujet a été envisagé, par les intellectuels ottomans, sous l'angle de la critique, par opposition aux progrès techniques, urbanistiques et scientifiques qui ont toujours suscité leur admiration. L'image qu'ils avaient au départ, trouvait généralement une confirmation sur place. La représentation d'une France de débauche avait décidément la vie dure. Mais la France, elle-même, ne contribuait-elle pas à véhiculer cette image d'une nation en déclin ? Les journalistes, comme dans les cas de Fatih Kerimi et de Ferit Kam, ne faisaient parfois que reprendre cette thèse locale qui trouvait une

---

<sup>211</sup>. Ibid.

assise valable dans la société. Là où la France se permettait de condamner ses propres mœurs, il fallait s'attendre à ce que les intellectuels ottomans ne s'en privent pas et en rajoutent. En tout état de cause, l'aveu d'un pays comme la France sur sa décadence morale, venait accréditer la thèse des Ottomans. D'après eux, il n'y avait aucun inconvénient à s'inspirer de la technique de l'Europe, mais qu'il valait mieux faire preuve de modération sur le plan de ses valeurs morales et institutionnelles. Une transposition irréfléchie sur un corps étranger risquerait, dans l'esprit de la plupart des penseurs, d'entraîner le fléau si redouté de l'immoralité. Du reste, Klaus Kreiser soutient que « pour un penseur comme Ahmet Midhat ou un sultan comme Abdül-Hamid II, la notion de progrès ne s'appliquait pas aux libertés parlementaires mais aux conquêtes de la civilisation technologique et scientifique, à l'urbanisme moderne, aux télégraphes, au chemin de fer, à l'électricité, aux gramophones et aux machines d'imprimeries »<sup>212</sup>. Le jugement des journalistes semblait rejoindre cette vision plus ou moins officieuse.

\*\*\*

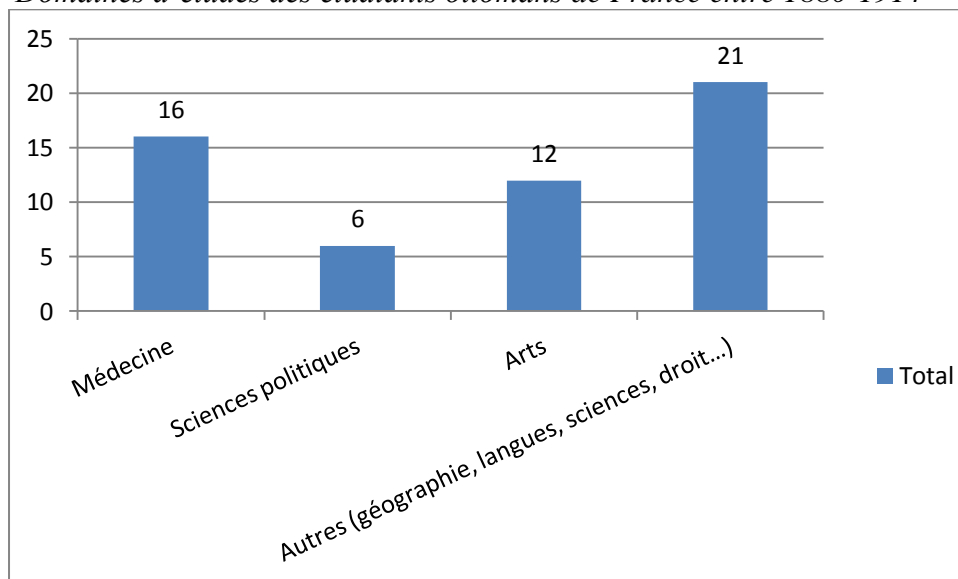
En conclusion de ce chapitre introductif, il est possible d'affirmer que l'entrée de l'Empire ottoman dans l'ère des réformes, a consacré dans une certaine mesure, non pas forcément les rapports plus ou moins amicaux qu'entretenaient depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle (les Capitulations entre Soliman le Magnifique et François Ier) la France et l'Empire ottoman, mais l'influence de la première sur cette dernière. La Sublime Porte vit chez son « amie ou alliée séculaire », un modèle à suivre dans l'œuvre de modernisation. Cela se traduisit, dans les faits et dans les premiers temps, par le recours aux techniciens, ingénieurs et officiers français. S'ensuivirent les premières vagues d'étudiants de l'École militaire d'Istanbul à destination de la France. Ce mouvement s'accéléra dès 1839, après le rescrit de *Gülhane*, et atteignit des proportions considérables, après la Charte de 1856, sous la pression de la France et de l'Angleterre après la guerre de Crimée, mais aussi à cause des nécessités internes. La majorité des étudiants commençait alors à être envoyée dans les grandes écoles administratives pour se former au français, langue diplomatique. Dans cette perspective, une école préparatoire au nom de *Mekteb-i Osmani* fut inaugurée à Paris en 1857 pour donner un cadre propice aux étudiants ottomans. Après la fermeture de cette dernière pour cause d'absence de résultats, une école civile au nom de *Galatasaray Mekteb-i Sultani*, s'inspirant du modèle français et, où l'enseignement se faisait dans cette même langue, ouvre ses portes en plein cœur d'Istanbul

---

<sup>212</sup>. Klaus Kreiser, « Le Paris des Ottomans à la Belle Epoque », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, juillet 2000, pp. 91-94.

en 1867. La période qui va de 1856 à 1870 vit l'influence grandissante d'un Sultan, (Abdül-Aziz effectua une visite en France sur l'invitation de Louis Napoléon Bonaparte à l'occasion de l'exposition universelle) et de grands vizirs, Ali et Fuad Paşa, francophiles qui recopièrent la France sur les plans institutionnels et administratifs. Jusqu'en 1899, l'Empire ottoman est le deuxième pays, après la Russie, d'où proviennent les étudiants. Le nombre d'étudiants, toujours supérieur à deux-cents passe en dessous de ce seuil en 1899. Ce choix effectué par la Porte est consécutif à la visite à Istanbul de l'empereur germanique Guillaume II en 1898<sup>213</sup>.

*-Domaines d'études des étudiants ottomans de France entre 1880-1914*



Ces données sont issues de la liste de personnalités non-exhaustive dressée à partir des sources et des biographies. Il s'agit là d'un échantillon qui reflète simplement une tendance. On voit notamment combien les domaines d'études se sont diversifiés depuis le commencement. Par ailleurs, les étudiants de médecine, ici majoritaires, formeront une catégorie distincte durant toute la période (voir partie II).

Ainsi, par le biais de cette chronologie récapitulative, comprenons-nous pourquoi et comment la France fut érigée en une destination privilégiée par les élites ottomanes au cours de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le rôle, ici, de la langue française, des liens historiques entre les deux pays, mais aussi de la présence dans les gouvernements de francophiles convaincus est à souligner. Il ne faut pas négliger le rôle de la France qui mena une véritable politique d'État dans la perspective d'asseoir son influence dans le Levant d'une part, et d'attirer les étudiants du monde entier au sein de ses universités d'autre part. Nous parvenons aussi, grâce à ce chapitre introductif, à mieux cerner la nature et les traits des migrations ottomanes vers la France. Il s'agissait, pour être plus précis, jusqu'à l'avènement d'Adül-

<sup>213</sup>. P. Ferte, C. Berrera, *op.cit.* 183.

Hamid II, de flux estudiantins temporaires et strictement contrôlés par l'État<sup>214</sup>. C'est lui, en effet, qui sélectionnait avec le concours des universités ottomanes sous sa tutelle, les étudiants méritants et leur attribuait une bourse gouvernementale pour des études en France. C'est lui encore qui essayait de les encadrer sur place, par diverses moyens<sup>215</sup>.

Après avoir apporté des clarifications, nous avons cherché, dans un deuxième temps, à appréhender la perception de la France et de Paris par les Ottomans. Cette démarche est essentielle parce qu'elle permettra, au fil des chapitres, de suivre l'évolution de certains aspects de notre objet d'étude. En tous les cas, les journalistes ont été, dans un contexte somme toute assez propice, où la presse vivait son âge d'or au sein de l'empire, les porte-parole les plus prolifiques et assurément les plus éloquents dans l'exercice de description du pays en question. Ce qui ressort toutefois pour un historien de ces journaux de voyage, c'est surtout l'image que les personnages donnaient d'eux même à savoir : l'Ottoman ouvert d'esprit, acquis à la cause du progrès technique, fasciné par cette facette de la civilisation occidentale mais encore suffisamment conservateur sur le plan culturel et religieux pour s'ouvrir aux évolutions morales et institutionnelles. En outre, cette idée doit être nuancée dans la mesure où les journalistes dépassaient rarement les bornes du conformisme.

---

<sup>214</sup>. En réalité, certains étudiants y allaient par leurs propres moyens, sans recourir aux bourses gouvernementales, mais leurs nombres étaient limités et il s'agissait le plus souvent des éléments chrétiens de l'Empire.

<sup>215</sup>. En recourant notamment à l'Inspection des étudiants ottomans, à la *Mekteb-i Osmani* et à l'ambassade Paris.

## CHAPITRE II

### L'EXIL DES OPPOSANTS AUX RÉGIMES VERS LA FRANCE (1880-1930)

Nous avons jugé utile de choisir comme référence l'année 1880. Cette décennie, par suite de l'abrogation de la Constitution par le sultan Abdül-Hamid II en 1878, vit le développement d'une vive opposition puis d'un exil politique vers Le Caire ainsi qu'en Europe et plus précisément vers la France, la Suisse et l'Angleterre. Après la création en 1889<sup>216</sup> du parti « Jeune-Turc »<sup>217</sup> à l'École de médecine militaire d'Istanbul, une branche de ce mouvement se mit en activité à Paris.

Un parti semblable s'était déjà illustré dans la deuxième moitié des années 1860 pour signaler l'insuffisance des *Tanzimat* et revendiquer la mise en place d'une Constitution, ce qui avait valu aux membres de cette mouvance, sous la pression des autorités, d'être sommés à l'exil. Il s'agissait des « Jeunes-Ottomans », mouvement sous l'égide de personnalités telles que Namık Kemal, Ali Suavi, İbrahim Şinasi et Reşat Kayazade. De leur temps, ces pionniers s'étaient inspirés des auteurs classiques français tels que Montesquieu et Rousseau pour arriver à l'idée que le « salut » de l'empire passait irréversiblement par l'instauration de la liberté et de l'égalité. Pour parvenir à leurs fins, ils luttèrent, depuis l'exil, à promouvoir les instruments de ces idéaux : un Parlement équitable et une Constitution libérale. Dans le même temps, ils cherchèrent inlassablement les moyens de moderniser la langue turque, à l'adapter aux impératifs de la presse contemporaine qui recommandait la simplicité de formulation et de langage. Par ce moyen, ils espéraient diffuser leurs pensées en touchant un large public de lecteur. Ali Suavi publia une revue scientifique bimensuelle sous le nom d'*Ulüm*. Un journal appelé *İttihad* fut également publié par un certain Mehmed Bey en 1869<sup>218</sup>. C'est ainsi que le mouvement se fit connaître auprès des Ottomans d'Europe. De surcroît, ses membres étaient souvent des journalistes. Ceux-ci faisaient figure de protagonistes grâce aux nouveautés qu'ils avaient su introduire dans la presse ottomane. Un autre point commun était qu'ils avaient

---

<sup>216</sup>. C'est à titre symbolique que les pionniers du mouvement jeune-turc choisirent de sortir de la clandestinité en cette année 1889 qui correspond au centenaire de la Révolution Française.

<sup>217</sup>. MARDİN Şerif, *Jön Türklerin Siyasi Fikirleri 1895-1908*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1993, 340 pages. Parmi les fondateurs il y avait notamment İbrahim Temo, Mehmed Reşid et Abdullah Cevdet.

<sup>218</sup>. ERDAL Yavuz, *la presse des Jeunes-Turcs en France*, édition universitaire, Strasbourg, p. 36.

presque tous vécu en France pour y mener des études. Le français était devenu indispensable pour faire carrière dans de nombreux domaines, dans l'administration plus particulièrement<sup>219</sup>. Bien entendu, la première destination qui venait à l'esprit de ces intellectuels lorsqu'ils étaient contraints de quitter l'Empire ottoman au beau milieu des années 1860, était la France. La langue du pays leur était familière et ce paramètre a pu déterminer le choix du pays d'exil. Les individus se réfugiant à Paris étaient supérieurs en nombre aux individus s'en allant à Londres. Plus tard, la ville francophone de Genève devient un autre pôle pour les Jeunes-Turcs. Ainsi la langue, autant que la liberté d'opinion et de publication, constituait-elle un critère primordial dans le choix du pays d'accueil<sup>220</sup>. Les exilés avaient de l'intérêt pour la culture écrite compte tenu du fait qu'ils étaient très souvent journalistes, écrivains ou hommes d'État. L'écriture était surtout un moyen de mener la lutte en exil. Aussi à Paris, le terrain était-il propice à la diffusion des nouvelles idées en raison de l'importante colonie d'étudiants ottomans qui s'y trouvait. En définitive, il s'agissait d'une sorte de deuxième patrie où l'on avait passé quelques années à flâner le parfum enivrant du pays des Lumières, de la Révolution de 1789 et du concept de monarchie constitutionnelle. Influencés par ces idées, les Jeunes-Ottomans s'employèrent, en dépit des contraintes mais avec abnégation, à les mettre en œuvre au sein de leur patrie. La consécration en fut la promulgation en 1876 d'une Constitution et l'organisation d'élections pour la mise en place du premier Parlement ottoman. Ces institutions eurent une portée symbolique. Rien ne put désormais, entamer l'enthousiasme des plus ardents partisans du changement. La dissolution soudaine par le sultan, du Parlement le 14 février 1878, provoqua la réaction des jeunes intellectuels et ne fit qu'accentuer le désir d'évolution et, en même temps, l'opposition à Abdül Hamid II. Il y eut dès lors presque aucun autre but qu'ils poursuivirent, et qui allait causer leur départ, en dehors du rétablissement de la Constitution. Plusieurs opposants au régime furent obligés de se réfugier à l'étranger. À Paris, certains exilés se sont illustrés par des publications. La première est le bimensuel *Teesüf* (Le Regret) de Hakkı Bey qui aurait été introduit clandestinement dans l'empire. Cette revue, d'après Yavuz Erdal aurait exercé une certaine influence sur les étudiants de l'empire<sup>221</sup>. Le *Gencine-i Hayâl* fut ensuite le successeur de *Teesüf*<sup>222</sup>. Il y a aussi le *Hilal* (Le Croissant) de Halil Ganem au début des années 1890 mais aussi *La Turquie Contemporaine* et le *Yıldız* (L'Etoile) de Demetrius

---

<sup>219</sup>. B. Lewis, loc.cit. p. 82.

<sup>220</sup>. KIESER Hans Lukas, *Türklüğe ihtida : 1870-1939 İsviçre'sinde yeni Türkiye'nin öncüleri*, İstanbul, İletişim yayınları, 2008, p 45.

<sup>221</sup>. Y. Erdal, *op.cit.* p. 55.

<sup>222</sup>. Ibid.



Georgiades<sup>223</sup>. Ainsi dès les années 1880, une certaine forme de lutte journalistique apparaît-elle grâce à des efforts individuels qui jouent le rôle de catalyseur.

C'est autour du projet du rétablissement de la Constitution et bientôt sous la bannière des Jeunes-Turcs que se réunirent, à l'instar des Jeunes-Ottomans, la plupart des opposants au régime d'Abdül-Hamid durant la période qui va de 1880 à 1908. Pour ces migrants qui se sont exilés pour fuir la censure et la pression policière, le besoin de maintenir le contact avec le pays d'origine resta très fort.

Au delà de cette date et jusqu'en 1930, l'histoire de la migration ottomane est ponctuée par des événements politiques internes qui ont précipité à chaque fois le départ en France ou ailleurs, de certaines personnalités (homme d'État et intellectuels) en conflit avec les différents gouvernements. Sur ce point, peut-on développer l'hypothèse selon laquelle la vie politique mouvementée a été le socle de l'émigration ottomane et turque vers l'Europe ? Il y eut d'abord les rescapés du Comité Union et Progrès (organe politique du mouvement jeune-turc). Les opposants se firent évincer de manière systématique jusqu'à la fin de l'Empire ottoman. Arriva ensuite la période républicaine avec le régime kémaliste. Résolu à faire table rase d'une manière radicale de tout ce qui avait fait la force et la singularité de l'Empire ottoman, Mustafa Kemal se fit, au passage, beaucoup d'ennemis. Il s'appliqua, par divers moyens, à les éliminer ou à les contraindre à l'exil.

Par ailleurs, si l'année 1930 a été fixée comme limite à ce chapitre, c'est parce qu'elle constitue une sorte de tournant dans les flux vers l'Europe. Les exilés politiques sont plus rares. Faut-il dès lors y voir un signe de stabilité sur le plan politique après un demi-siècle d'inconstance ? En ce sens, la République kémaliste avait fini, tant bien que mal, par s'enraciner dans la nation turque et s'était assurée à demeurer pérenne. Mais il faut surtout y voir l'aboutissement de l'épuration engagée par Mustafa Kemal contre les éléments gênants. Quelque part, les deux aspects que nous venons de développer se rejoignent. En effet, la continuité de la République, telle que l'avait inspirée Mustafa Kemal, dépendait aussi de sa capacité à se protéger des contre-révolutionnaires dans les premiers temps de son existence. D'ailleurs, suite à l'achèvement de la révolution et à la consolidation de l'appareil d'État, les ostracisés eurent progressivement en Turquie le droit de cité à la fin des années 1930. Preuve qu'ils ne représentaient plus le moindre danger pour la République kémaliste depuis la mise en place des instruments pouvant contenir leurs aspirations.

---

<sup>223</sup>. Y. Erdal, *op.cit.* p. 57.

Il s'agira d'abord à travers ce chapitre de clarifier la question de l'exil vers la France. Quand et comment est-il né ? Pourquoi s'est-il perpétué ? Qui sont les exilés et pourquoi ont-ils choisi la France comme pays de destination ? Référence en matière de formation depuis les *Tanzimat*, la France devient-elle aussi un pays de refuge pour les élites ottomanes ? Après les flux d'étudiants ottomans, il était tout aussi essentiel d'étudier l'exil vers la France.

Il s'agira ensuite d'évaluer, pour chacune des époques mentionnées, le degré d'intégration au pays d'accueil de ces hommes et surtout celui de leur implication à la vie politique ottomane depuis la France. Il s'agira notamment, de déterminer les causes autour desquelles ils se sont mobilisés, et de voir, éventuellement, de quel poids ils ont pesé sur le cours des événements durant la Révolution jeune-turque. Ce dernier sujet reste toutefois assez connu, nous sommes loin d'en dire autant pour ce qui est du premier. En effet, rares ont été les études historiques ayant apporté des éclaircissements sur la question de la sociabilité des Ottomans en dehors de l'empire. Celle-ci est tout à fait indispensable pour comprendre la nature des rapports entre les Turcs et le caractère des activités opposantes en France, le pays par excellence des « Droits de l'Homme et du Citoyen ». Celle-ci leur offrait un champ d'action idéal, mais d'apparence seulement car il n'était pas rare d'y voir disséminés, ça et là, des pièges commandités par les autorités d'Istanbul. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'Ottomans vivant en France entre 1880-1908, exilés, étudiants ou autres, ont eu un engagement politique, au risque et au péril d'être interdits de séjours au pays pour un long moment. Ils avaient l'ambition incommensurable de remettre sur pied « l'homme malade ». Ils avaient la conviction profonde d'être investis par la Providence. Rien, dès lors, ne semblait pouvoir entamer leur enthousiasme, et sûrement pas un long séjour au pays des Lumières où ils eurent le temps de se familiariser avec les idées nouvelles, répandues par de nombreux courants scientifiques et notamment par le positivisme d'Auguste Comte. Ainsi nous attellerons-nous, à travers ce chapitre, à mettre tout particulièrement en lumière les coulisses des mouvements d'opposition en France.

## **I. Recrudescence de l'exil politique vers la France entre 1880-1908**

Comprendre la recrudescence de l'exil politique vers la France suppose un bref aperçu des événements qui secouèrent l'Empire ottoman. La guerre turco-russe de 1877-1878 a été la toile de fond des péripéties politiques. La lourde défaite des Ottomans donna au sultan Abdül-Hamid le prétexte de réparer son « erreur » en s'en prenant à la Constitution et au Parlement. Il se résolut ainsi à suspendre ce qu'il avait accordé à contrecœur deux ans plus tôt, en leur faisant porter la responsabilité de la défaite. Le sultan prit aussitôt les pleins pouvoirs et

s'appliqua à décomposer l'organisation des affaires internes et externes de l'empire. Il mena une politique contraignante de délivrance de passeports<sup>224</sup>. Aussi, il prit un soin méticuleux à écarter du centre politique tous ceux qui pouvaient nuire, de quelque manière, à son autorité<sup>225</sup>. À ce titre, l'exemple de Namik Kemal est significatif. Fonctionnaire d'État, partisan des idées libérales, ce dernier fut muté ou ostracisé, selon l'interprétation que nous pouvons en donner sur l'île de Chios où il s'éteint en 1888. Sur la voie d'instaurer une gouvernance rigide, Abdül-Hamid ne daigna pas de mettre systématiquement sous pression, intellectuels et hommes d'État qu'il jugeait dangereux. Il les contraignait couramment à l'éloignement.

À Istanbul, certains étudiants de l'École de médecine militaire d'Istanbul s'organisèrent pour reprendre le flambeau des Jeunes-Ottomans sous l'appellation des Jeunes-Turcs. La société s'élargit en dehors du cercle étudiant et établit ses premiers contacts avec les opposants déjà installés à l'étranger. La découverte du réseau en 1892 et son démantèlement provoquent un accroissement des militants jeunes-turcs à Paris où il y avait déjà une importante colonie d'étudiants et d'opposants. D'autres Jeunes-Turcs s'en allèrent vers l'Égypte, la Suisse et l'Angleterre. Leur ennemi juré était Abdül-Hamid, tandis que leur but ultime était l'instauration de la Constitution. C'est aussi à partir de ces bases arrières que germa, dans l'esprit des intellectuels turcs sous l'influence des penseurs français, le nationalisme et le panturquisme.

### ***1. Profil de l'exilé politique ottoman***

Jusqu'à présent, nous avons essayé d'établir les raisons pour lesquelles la France et Paris ont été la destination favorite des Ottomans (étudiants ; exilés ; journalistes). Nous avons également cherché à retracer toutes les étapes du périple, et tenté de relever les impressions des Ottomans dès le débarquement en France. Arrive maintenant la question de savoir, qui se rend en France en dehors des étudiants et journalistes. Est-ce nécessairement sous la pression des autorités, soit pour motif politique, ou de plein gré ? À quel type d'individus avons-nous précisément affaire ? En résumé, quel est le profil de ces hommes ?

#### *1. a. Les causes de l'exil*

Il n'existe pas un seul et unique cas de figure. La seule ressemblance, digne de ce nom, a été le croisement du chemin des uns et des autres dans des capitales européennes comme Paris,

---

<sup>224</sup>. Il était très difficile pour un Turc de se voir délivrer un passeport. Les minorités obtenaient des passeports plus facilement grâce à la protection d'une grande nation (France, Angleterre).

<sup>225</sup>. KURAN Ahmed Bedevi, *İnkılap Tarihimiz ve Jön Türkler*, Kaynak Yayınları, İstanbul, 2000, p 30-31.

Genève et Londres. Un autre élément commun est l'opposition au sultan Abdül-Hamid. Reste à savoir s'il s'agit d'une raison suffisante pour expliquer la fuite à l'étranger des grands intellectuels ottomans depuis les années 1860. En tous les cas, le règne d'Abdül-Hamid n'est certainement pas le seul moment où des départs d'intellectuels eurent lieu au dehors. Abdül-Hamid a amplifié le phénomène mais ne l'a pas engendré. Quoi qu'il en soit, l'acheminement des migrants jusqu'en France n'a jamais vraiment été le même, quoique nous puissions établir quelques grandes lignes et quelques motivations communes.

Le profil de l'exilé ottoman à l'époque d'Abdül-Hamid a trois variantes. Le premier cas de figure est celui de l'opposant politique inculpé sous motif de mener des activités clandestines. Après une période d'emprisonnement, ou, parfois avant que celle-ci ne commence, la personne s'exile pour se soustraire des contraintes et de la pression policière. Bahaeddin Şakir<sup>226</sup> et Ali Kemal entrent dans cette catégorie. Ali Kemal, effectua un premier passage à Paris et à Genève pour activisme et surtout pour apprentissage linguistique. Il s'y rend par ses propres moyens et sans l'approbation des autorités en compagnie de quelques amis entre 1886-1888. Il faut dire que les sorties de territoire étaient strictement contrôlées par les autorités. Il était particulièrement difficile de se procurer un passeport pour les étudiants non-boursiers et les musulmans d'une manière plus générale. À l'inverse, l'élément chrétien de l'empire jouissait de facilités grâce à la protection des grandes nations. Quoi qu'il en soit, le retour au pays d'Ali Kemal suscite la méfiance des autorités. Ali Kemal et ses amis sont placés sous une surveillance policière. Ils finissent par être écroués pour propagande à l'encontre d'Abdül-Hamid. Commence alors, en 1889, une période d'emprisonnement de cinq longues années en Syrie. Au cours de 1895, Ali Kemal prend la fuite vers Paris<sup>227</sup>. Cet exemple est caractéristique du processus qui conduisait généralement un Ottoman à l'exil politique. Tout commençait après une période d'études plus ou moins longue en France. Non content de se restreindre aux études, certains étudiants se liaient de convictions à des idées jugées subversives par les autorités. Ils n'en revenaient pas toujours sans nourrir des projets révolutionnaires et sans éveiller des soupçons, surtout quand le voyage avait été clandestin. Dans l'exemple précédent, Ali Kemal et ses camarades s'en vont en France comme s'ils prenaient la fuite, sans avoir accompli la moindre démarche administrative. Ils ne firent

---

<sup>226</sup>. ÇIÇEK Hikmet, *Dr. Bahattin Şakir : İttihat ve Terakki'den Tekilati Mahsusa'ya Bir Türk Jakobeni*, İstanbul, Kaynak Yayınları, 2004, p 27 : Ce médecin est d'abord emprisonné dans une contrée reculée de l'empire (Erzincan) pour une double affaire de mœurs et politique. Il parvient à s'enfuir et rejoindre la France via l'Égypte à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>227</sup>. A. Kemal, *op.cit.* p. 203.

vraisemblablement aucun cas de la répression policière en plein essor<sup>228</sup>. La raison voulait qu'ils soient discrets à leur retour de France. Au lieu de cela, quelques-uns, à l'image d'Ali Kemal et de ses camarades, se faisaient remarquer à travers des faits et gestes révélateurs.<sup>229</sup> Il n'en fallait guère plus aux autorités pour étayer la thèse d'un activisme clandestin. Ali Kemal en parle en ces termes :

J'avais la conscience sereine, quel crime pouvaient-ils m'imputer ? (...) Mais ce qui m'étonnait le plus, c'est que nous soyons inquiétés alors même qu'il n'y avait rien de concret. Notre association n'avait encore même pas vu le jour (...) Mais je me rendis compte que nous nous étions condamnés tout seul. Ne gambadions-nous pas fréquemment à Beyoğlu ? N'avions-nous pas l'apparence de suspects dans les brasseries ?<sup>230</sup>.

Pourtant, peu après leur retour et juste avant leur arrestation, Ali Kemal et ses compagnons nourrissaient déjà le projet de retourner en France au plus tôt. Là bas, ils avaient côtoyé la civilisation moderne. Ils avaient pris goût à la liberté. Chez eux, ils vivaient dans un climat rendu oppressant par les services de renseignement du sultan. C'est pourquoi ils se résolurent de prendre à nouveau la route de la France : « Notre libéralisme exubérant conduisait certains amis à éviter de nous fréquenter (...) Mon ambition était de retourner en France au plus vite et me libérer de ce carcan policier<sup>231</sup> ». Ali Kemal n'aura pas l'occasion de réaliser son projet avant l'année 1895, soit après cinq longues années de prison. Ainsi la pression permanente conduisait-elle les personnes ayant quelques rapports avec la politique sur le chemin du départ.

Le second cas de figure est celui de l'opposant politique qui migre vers la France avant d'être inquiété. Animés par une volonté de justice, désirant le rétablissement de la Constitution de 1876, nombre d'individus faisaient le choix de la vie à l'étranger. Ils voulaient bénéficier des libertés fondamentales et mener à distance le combat politique sans avoir affaire à la surveillance. C'est dans cette optique qu'Ahmet Rıza, diplômé du lycée *Galatasaray* et de l'École d'agriculture de Grignon, quitte l'empire alors qu'il est directeur de l'instruction publique à Bursa (anciennement Brousse), pour se rendre à Paris en 1889, l'année du centenaire de la Révolution Française. Voici le passage où il décrit l'état d'esprit qui le conduisit vers la France :

---

<sup>228</sup>. La surveillance policière se renforçait au même rythme que l'activisme politique à l'encontre d'Abdül-Hamid

<sup>229</sup>. A. Kemal, *op.cit.* p. 137. Le simple fait de fréquenter les quartiers européens, de s'asseoir dans des brasseries, de lire des journaux étrangers étaient des signes révélateurs pour la police d'un activisme politique.

<sup>230</sup>. A. Kemal, *op.cit.* p. 143.

<sup>231</sup>. A. Kemal, *loc.cit.* p. 137.

J'ai eu la chance de connaître de près les affaires de l'État (il était fonctionnaire à Bursa) pendant un an et demi. J'ai réalisé combien ces affaires étaient décadentes et combien il était vain de continuer à servir le ministre de l'instruction. Je me suis résolu à aller à Paris pour crier haut et fort tout ce que je contenais de colère (...) J'ai demandé à Münif Paşa de m'octroyer une permission pour me rendre à Paris à l'occasion de l'exposition universelle (...) Il m'a d'abord expliqué que je devais prendre l'autorisation auprès du Palais, que celui-ci soupçonnait les candidats au départ vers la France d'y aller dans le but de célébrer le centenaire de la Révolution Française. Je lui ai répondu que je n'avais rien à faire avec le Palais et que je m'adressais à lui parce qu'il était mon responsable. Alors il m'a demandé de partir sans lui avoir jamais rien dit<sup>232</sup>.

Après avoir vainement proposé des projets de réforme refusés par le Palais, il décide de retourner en France prétextant une délégation à l'Exposition Universelle. Commence alors pour Ahmet Rıza un exil qui dure vingt ans. Il ne rentre qu'un an après la Révolution de juillet 1908. Pendant tout ce temps, il a été la figure la plus marquante des Jeunes-Turcs en Europe.

Le médecin İbrahim Temo qui est l'un des fondateurs du mouvement jeune-turc s'y prit plus ou moins de la même façon. Prétextant la poursuite d'études alors qu'il travaillait déjà au service de l'État, il arriva dans la ville à l'automne 1902 :

Huit mois après le décès de İshak Sukuti, c'est à dire à l'automne 1902, je profitais du statut qui était le mien à l'hôpital pour effectuer un séjour en France, non seulement pour me perfectionner dans la science de l'ophtalmologie mais aussi dans le but d'amplifier la propagande en faisant la rencontre des Jeunes-Turcs du comité central de Paris, et, de ceux qui se trouvaient et travaillaient dans les grandes villes européennes<sup>233</sup>.

Finalement, il ne fait que rester dans la ville pendant six mois contrairement à Ahmet Rıza qui y passa une longue partie de sa vie, tout comme le docteur Nazım Bey (il y passa onze ans de sa vie)<sup>234</sup>. Celui-ci quitta Istanbul en 1893 pour aller poursuivre son cursus en médecine ainsi que pour essayer de joindre Ahmet Rıza aux Jeunes-Turcs de l'Empire ottoman. Le docteur Nazım Bey s'inscrit à la faculté de médecine de la Sorbonne où il obtient son diplôme en gynécologie en 1895. Au lieu de rentrer au pays, il trouve un travail dans un hôpital parisien et s'installe durablement dans un petit logement rue Otolan dans le quartier du Panthéon. Là, il prend part d'une manière active à la propagande contre Abdül-Hamid. À l'instar des ses camarades, l'idéal qu'il poursuivait était l'instauration de la Constitution de 1876 qui devait sauver l'« homme malade ». Il était convaincu que le succès viendrait d'Europe. C'est pourquoi il passa onze ans de sa vie en France. Son autre but était de convaincre Ahmet

---

<sup>232</sup>. A. RIZA, İ.TEMO, *Biz İttihatçılar*, İstanbul, Orgun Yayınları, 2009, pp. 297-298.

<sup>233</sup>. A. Rıza, İ. Temo, *op.cit.* p. 178.

<sup>234</sup>. EYİCİL Ahmet, *Doktor Nazım Bey 1872-1926: Osmanlı İttihat ve Terakki Cemiyeti Liderlerinden*, Ankara, Gün Yayınları, 2004, pp. 28-29

Rıza<sup>235</sup>. Il espérait opérer la jonction entre les différents courants jeunes-turcs. Pour ce faire, il invite Ahmet Rıza à rejoindre le mouvement principal, ce qu'il accepte après quelques compromis. Ces deux hommes ont été les véritables instigateurs du mouvement d'opposition.

Le troisième cas de figure enfin, est celui de l'étudiant boursier qui s'intéresse de près ou de loin aux affaires politiques. Cependant, il ne s'y implique pas autant que les exilés, compte tenu de son statut de boursier et se fait donc plus discret. Ils ont été assez nombreux à se lier au mouvement jeune-turc. Le docteur Cemil Topuzlu fait partie de cette catégorie. Il déclare, du reste, avoir été l'un des fondateurs de la branche jeune-turque de Paris avant qu'Ahmet Rıza ne reprenne les choses à son compte :

En compagnie de quelques hommes fiables comme Ubeydullah Efendi, Docteur Besim Ömer, Esat Cemal, Neşe Bey, quelques Égyptiens, Ahmet et enfin Cenap Sahabeddin qui vint à Paris dans les derniers temps pour y mener des études, nous nous réunissions, de temps à autre, en secret, à l'étage du *Café Soufflot*, boulevard Saint Michel. Nous luttions contre le pouvoir en place. Ainsi avons-nous jeté les bases du mouvement jeune-turc dans ce café. Lorsque nous avons quitté Paris (1890), moi et mes camarades, Ahmet Rıza est venu s'installer dans la ville. Il s'est approprié aussitôt la direction du mouvement<sup>236</sup>.

Il faut rappeler que ceux qui vécurent en France n'ont pas tous laissé de trace, donc il est difficile de déterminer clairement la cause du départ. Il est néanmoins possible d'arriver à une idée générale d'après les mémoires étudiés. Ainsi se sont dégagés les trois cas de figure du haut. Il s'avère que les opposants ont choisi la France comme base arrière à leurs activités politiques. Soumis à une pression systématique au sein de l'empire, ils n'avaient que l'alternative de fuir à l'étranger (à Paris, à Genève, au Caire et à Londres) pour se faire entendre et mener le combat qui s'était engagé contre le sultan. Certains, à l'exemple d'Ali Kemal, s'y sont rendus avant ou après avoir subi l'emprisonnement. Dans ce cas précis, le premier séjour en France influença l'auteur et ses camarades au point de les conduire en prison. Ceux-ci avaient eu la chance de pouvoir côtoyer la « civilisation » et tout ce qu'elle contenait de subversif pour les autorités. En défiant les dangers, et à force de trop vouloir transposer leur vie en France à celle d'Istanbul, ils ont fini par attirer l'attention. Ahmet Rıza et docteur Nazım Bey, eux, sont restés au dehors respectivement pendant vingt ans et onze ans. Ils ont été, tous deux, des hommes qui allèrent au bout de leurs idées, par conviction, mais aussi par nécessité. En effet, un retour au pays leur aurait probablement coûté une longue

---

<sup>235</sup>. Pour les Jeunes-Turcs, Ahmet Rıza était une personnalité de premier ordre car il connaissait des personnalités de hautes influences telles que Clemenceau ainsi que les scientifiques et les philosophes les plus renommés de France. Il était, par ailleurs, membre de la société positiviste fondée par Auguste Comte

<sup>236</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 42.

détention. Le dernier cas de figure a été celui du discret étudiant boursier, traité à travers l'exemple de Cemil Topuzlu, et qui finit, à force de fréquenter des milieux contestataires, par se lancer dans le combat politique. Son statut de boursier ne lui permettait pas de s'engager au même degré qu'Ahmet Rıza.

Il existe des cas, ils sont très rares, ne pouvant être classés ailleurs que dans la catégorie des inclassables. Il s'agit d'individus ayant séjourné à un moment donné en France mais sans que quiconque n'en connaisse vraiment la cause. Il est possible de trouver un exemple significatif chez Ubeydullah Efendi, ce personnage controversé dont le nom revient assez fréquemment pour peu que l'on s'intéresse à l'histoire des Jeunes-Turcs. Il vécut en France tout d'abord entre 1886-1889. Nous ignorons tout de son premier séjour dans ce pays. Le témoignage d'Ali Kemal à propos d'Ubeydullah Efendi est l'un des seuls : « Á cette époque, l'homme le plus curieux que nous ayons connu était Ubeydullah Efendi. D'où venait-il, où allait-il ? Que comptait-il faire ? Il se trouvait à Paris ni pour travailler, ni pour étudier, ni pour faire des affaires. Nous nous demandions comment il faisait pour vivre. Mais il survivait »<sup>237</sup>. Ubeydullah Efendi, un uléma devenu journaliste et plus tard homme politique, séjourna en France à deux autres reprises mais la seconde fois en tant qu'exilé politique<sup>238</sup>.

Nombreux sont ceux qui ont quitté le pays avant d'être inquiétés par une police aux aguets et multipliant les arrestations<sup>239</sup>. Dans les trois cas de figure du haut, seul Ali Kemal se fit arrêter une première fois avant de retourner en France. La pression exercée par les autorités sur la société fut le principal motif au départ des autres. C'est le cas d'Ahmet Rıza, du docteur Nazım Bey et d'Ubeydullah Efendi. Ceux-ci ont le profil de l'exilé politique de passage en France pour une durée indéterminée. En ce qui concerne les étudiants, leur sort mérite une attention particulière. Le combat mené contre le sultan Abdül-Hamid n'a pas toujours été une priorité pour ceux dont la vie frôlait la misère.

### *1. b. Le rapport des étudiants ottomans aux activités politiques*

Entre 1899-1905, le nombre d'étudiants ottomans en France baisse de 200 à 125<sup>240</sup>. Deux raisons expliquent cette baisse. La première est la visite de Guillaume II à Istanbul en 1898 qui ouvre une ère de migration estudiantine vers l'Allemagne. Plutôt que d'envoyer des étudiants en France, Abdül-Hamid préféra faire appel à des professeurs allemands ou

---

<sup>237</sup>. ALKAN Ahmet Turan, *Sıradışı Bir Jön türk: Ubeydullah Efendi'nin Amerika Hatıraları*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1997, p. 19.

<sup>238</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 39 : On apprend qu'Ubeydullah Efendi a suivi des cours de médecine pendant trois ans.

<sup>239</sup>. R. Mantran, *op.cit.* p. 531.

<sup>240</sup>. P. Ferté, C. Berrera, *op.cit.* p. 183.



d'envoyer les étudiants à Berlin prioritairement<sup>241</sup>. Il craignait qu'en France, les étudiants ne se familiarisent avec les idées libérales. La deuxième raison tient au durcissement des conditions de départ vers la France où les opposants au régime sont nombreux.

Au sein de l'Empire ottoman, le mouvement jeune-turc s'est principalement développé dans le milieu des étudiants. C'est à l'École de médecine militaire d'Istanbul qu'il a été initié. En Europe une branche du mouvement a, d'abord, été mise sur pied à Paris en 1889 par un groupe d'étudiants dont faisait partie Cemil Topuzlu. La direction de cette organisation est ensuite passée sous le contrôle de personnalités telles qu'Ahmet Rıza à Paris et Mizancı Murad à Genève. Mais beaucoup d'étudiants ont continué à participer, sous une forme ou une autre, aux activités politiques. Ainsi peut être soulevée l'interrogation qui consiste à se demander quel a été leur rôle dans l'opposition politique menée contre Abdül-Hamid ? Comment ont-ils concilié le statut de boursier avec celui d'opposant politique ? Quelles étaient leurs préoccupations : étudier, prendre part à l'opposition politique ou tout simplement survivre ? Il s'agira ici d'apprécier la véracité du fantasme collectif à propos de l'étudiant ottoman que l'on imagine politisé de la tête au pied.

Il est utile de comparer la vie associative des Ottomans avec celle des autres nationalités sachant qu'en France, la loi sur les associations de 1901 était d'une grande libéralité et permettait aux étrangers de fonder des associations. Quelques extraits illustrent parfaitement ce sujet. Le premier est celui de Zekeriya Sertel. Ce dernier étudia à la Sorbonne entre 1913-1914 et devint, plus tard, un éminent journaliste sous la République. Lorsqu'il arrive en 1913, il remarque la désorganisation flagrante des étudiants ottomans par rapport aux autres nationalités :

Beaucoup d'étudiants se trouvaient en France depuis longtemps. Très vite, nous avons fait connaissance. Parmi eux, il y en avait qui étaient là depuis quatre, cinq ans, qui préparaient un doctorat ou qui venaient de terminer leurs cursus et qui s'apprêtaient à retourner au pays. Nous faisons tous nos études à la charge du ministère de l'instruction. Il n'y avait parmi nous aucun enfant de riche venu par ses propres moyens. Nous étions majoritairement des enfants du peuple. En revanche, malgré la création d'associations par les autres nationalités, nos amis n'avaient jamais pensé à mettre sur pied quelque chose de semblable. Ils s'étaient simplement contentés d'adhérer à des organisations liées aux universités. Pour combler ce vide, nous nous sommes efforcés de rassembler tous les Ottomans qui entraient à l'université au sein d'un foyer d'étudiant<sup>242</sup>.

Soulignons d'emblée l'esprit de responsabilité de l'auteur. Il est reconnaissant vis-à-vis de son pays et culpabilise de ne pas le représenter, au sein d'une association à la manière de celles

---

<sup>241</sup>. GENCER Mustafa, *Jöntürk Modernizmi ve 'Alman Ruhü' : 1908-1918 Dönemi Türk-Alman İlişkileri ve Eğitim*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2003, p. 46.

<sup>242</sup>. SERTEL Zekeriya, *Hatırladıklarım*, İstanbul, Remzi Kitabevi, 2001, p. 49

des autres nationalités. D'après les dires de l'auteur, cet état des choses durait depuis plusieurs années. Qu'en était-il avant que la Révolution de 1908 n'éclate dans l'empire ? Les étudiants se rassemblaient-ils au sein d'une quelconque organisation pour défendre leurs propres droits en France ou quelques autres causes nationales ? Il s'avère que les seules structures dignes de ce nom ont été le Comité Union et Progrès d'Ahmet Rıza et *l'Adem-i Merkeziyet Cemiyeti* (Ligue de décentralisation administrative) du Prince Sabahaddin. Il ne s'agissait même pas d'associations estudiantines mais de véritables organisations politiques qui s'articulaient autour de journaux<sup>243</sup>. Après le départ d'Ahmet Rıza en 1908, de nouvelles structures ottomanes, à caractère politique, sont apparues à Paris mais aucune ne répondait aux besoins des étudiants. À ce propos, les mémoires laissent entendre que les autres nationalités (souvent les minorités ethniques de l'empire) étaient plus solidaires et bien plus organisées. Ceux-ci ne se contentaient pas de défendre leurs droits en tant qu'étudiant étranger dans le milieu universitaire français. En effet, ils poursuivaient une véritable cause politique en menant une propagande à l'encontre de l'Empire ottoman. L'exemple arménien revient toujours entre les lignes. Cela, en raison de l'inquiétude que suscite auprès des étudiants et des intellectuels turcs (malgré quelques rapprochements par connivence entre Jeunes-Turcs et associations arménienne), la question arménienne et l'écho favorable que celle-ci recevait en Europe grâce à une propagande très élaborée. De quoi laisser certains de nos auteurs envieux :

L'opinion en Europe était favorable à la cause arménienne ; d'une part parce que les Arméniens sont chrétiens, d'autre part parce qu'ils avaient beaucoup d'argent et enfin parce qu'ils menaient une propagande très active. Les riches américains, anglais et arméniens leur donnaient de l'argent (...) Ils recevaient des dons de la part des Européens grâce à leur statut de 'martyre'<sup>244</sup>.

Dans ce passage, Ahmet Rıza met en lumière la sympathie des Européens pour la cause arménienne. Il en expose les principales raisons qu'il classe comme suit : la fraternité religieuse, le pouvoir de l'argent, et une politique de propagande efficace axée autour du thème de la « victimisation ». Voici un autre constat visant le Prince Sabahaddin :

Nous soutenions que tous les Ottomans, y compris les Arméniens, étaient sous l'oppression. De leur côté, les Arméniens prétendaient qu'ils étaient les seuls à être opprimés, et ce, par les Turcs (...) Ils n'avaient aucune espèce de sympathie pour les Turcs auprès desquels ils réclamaient leur autonomie (...) Etant donné que le Prince Sabahaddin suivait une politique de décentralisation, les Arméniens s'étaient liés à lui<sup>245</sup>.

Il insiste surtout sur l'aspect financier qui faisait cruellement défaut aux Ottomans et en particulier aux étudiants.

---

<sup>243</sup>. Voir Y. Erdal.

<sup>244</sup>. RIZA Ahmet, *Anılar*, İstanbul, Çağdaş Yayıncılık, 2001, p. 75.

<sup>245</sup>. A. Rıza, *loc.cit.*, p. 75. Pour la « décentralisation » du Prince Sabahaddin voir p. 24.

Les étudiants ottomans n'étaient sûrement pas dans des dispositions propices pour étudier ou mener des activités politiques en compagnie des Jeunes-Turcs. La misère dans laquelle ils vivaient rappelle combien leur situation financière était tributaire des bourses gouvernementales. Cemil Topuzlu revient sur ces attentes interminables :

L'opérateur Hazım Bey faisait, comme nous, partie du groupe des 'sans argent'(...) Il vivait avec l'espoir de recevoir ses 180 Francs. Un matin où cela faisait tout juste trois mois que nous n'avions pas reçu la moindre bourse, l'on frappa à ma porte. Hazım entra. Ses premiers mots ont été : qu'allons-nous faire mon frère ? J'ai faim ! Depuis deux jours je mange du pain sec et du fromage au jardin du Luxembourg. Les paroles d'Hazım m'ont fait rire. Si vous me demandez pourquoi, c'est parce que j'étais reconnaissant de mon cas. Je me nourrissais d'œufs bien garnis depuis deux jours. Lorsque Hazım me racontait sa tragédie de pain sec et de fromage, j'ai ri en me disant qu'il y avait pire que moi. En revanche, les éclats de rire ne nous remplissaient ni l'estomac, ni les poches<sup>246</sup>.

A priori, les autres nationalités disposaient de structures riches sur lesquelles ils pouvaient compter. Les Ottomans, eux, n'avaient que leur générosité mutuelle à toute épreuve et leurs familles. İbrahim Temo évoque même quelques actes de charité :

Je suis tombé sur de curieux jeunes. Ils luttèrent quotidiennement contre la faim en attendant de recevoir une modeste somme, envoyée par leurs familles sous la contrainte des autorités ou sous la crainte des services de renseignements. Un soir, je suis entré dans la grande bibliothèque de Paris qui est tenue ouverte à la place Panthéon. En passant entre les tables de lecture, j'ai vu et reconnu un ami turc qui s'était endormi les deux bras croisés sur un livre. M'approchant de lui tout doucement je lui ai dit : 'lève toi Tahir'. Il avait une mauvaise mine. J'ai compris qu'il avait faim. Je lui ai dit ' viens, promenons-nous un peu dans le jardin'. Nous sommes entrés chez le marchand du coin de rue. Je faisais mine de n'avoir rien mangé et je me suis pris un morceau de pain dans lequel il y avait un long morceau de viande. Je lui ai dit ' allez prends en un toi aussi et faisons un festin'. Nous en avons ensuite descendu chacun un second. Je lui ai dit que la patrie avait besoin de jeunes travailleurs et méritants comme lui, qu'il n'y avait pas de honte à ce qu'il vienne demander de l'aide auprès des amis conscients de sa valeur (...) Un matin, un jeune issu d'une famille célèbre d'Izmir dont je ne citerai le nom, était allongé, sans manteau, sur un banc du jardin du Luxembourg. Je l'ai réveillé en le secouant. Désabusé, le jeune turc avait été jeté dehors par le propriétaire de la chambre parce qu'il n'avait pas pu payer son loyer de vingt francs. Je lui ai dit 'allons dans ta chambre'. Nous y sommes allés et j'ai donné les vingt francs impayés<sup>247</sup>.

Ces péripéties survenaient régulièrement si l'on en croit İbrahim Temo qui ajoute : « si un Turc se donnait la peine de rassembler toutes ces mésaventures, il en ferait un recueil fort instructif pour les générations à venir ».

İbrahim Temo attire l'attention sur une autre réalité propre aux Turcs d'Europe. Il dénonce leur mentalité qui est prompte à tout attendre des autres, et notamment, de leurs

---

<sup>246</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 36.

<sup>247</sup>. A. Rıza, İ. Temo, *op.cit.* pp. 187-188.

familles et du gouvernement. Il procède du reste à une comparaison en donnant l'exemple des autres nationalités (Bulgare, Arménien, Kurde, Grec, Juifs, Albanais, Arabe). Il explique qu'au lieu de se lamenter, ces étudiants prennent l'initiative de travailler dans des métiers parfois pénibles pour subvenir à leurs besoins. Après avoir entendu les moqueries d'un Turc à l'encontre d'un jeune arménien qui vendait des olives, İbrahim Temo répond :

Est-ce un crime, une faute de vendre des olives ? En réalité, c'est vous qui devriez être l'objet de moqueries de la part des Turcs et de vos familles. Je plains la trésorerie du pays et les poches de vos pères. Prenez plutôt comme exemple ceux desquels vous vous moquez. Ils travaillent et paient leurs études ainsi que leurs loyers avec des salaires de soixante francs. Quant à vous, vous préférez passer votre temps à vous livrer aux divertissements et aux plaisirs<sup>248</sup>.

L'étudiant ottoman donnait l'image du nécessiteux refusant de travailler en attendant de recevoir les subsides versés par la famille et le gouvernement. Mais ce même étudiant ne repoussait jamais quelques occasions de se distraire. Une impression semblable se dégage lorsque Yahya Kemal (Beyatlı) décrit l'un de ses amis juif qu'il retrouve à Paris en train « de vendre des affaires de toilettes pour femme ». Il ajoute : « Şekib, que je considérais comme l'un des plus élégants jeune homme d'Istanbul travaillait sans gêne dans cette posture de marchand »<sup>249</sup>.

Ce qui, a priori, apparaît comme un dénigrement peut s'avérer être la conséquence d'un durcissement des conditions de travail en France. Les années 1880 marquent la fin d'une ère : celle de l'immigration libre. La première crise importante du capitalisme (la Grande Dépression) provoque la ruine. On reproche aux étrangers de prendre le travail des Français. Le protectionnisme s'impose alors dans la politique républicaine. La loi de 1889, sur la nationalité française établit une distinction entre nationaux et étrangers<sup>250</sup>. Ces derniers ne peuvent plus désormais travailler en France sans autorisation officielle. Cette mesure destinée à endiguer les effets de l'immigration de masse en provenance des pays voisins, a donc pu limiter la possibilité des étudiants et des exilés Turcs de travailler.

L'adhésion aux mouvements d'opposition pouvait déboucher sur une interruption des bourses. De ce fait, il est difficile d'imaginer les étudiants en train de s'exposer au danger des mouvements politiques. C'est pourquoi aussi, il convient de relativiser le concours des étudiants ottomans auprès du mouvement jeune-turc. Peut-être ont-ils pu avoir une sympathie en participant à quelques réunions. Certains ont pu être animés d'une fougue mi-guerrière mi-aventurière imputable à la jeunesse. Cependant, face à la réalité de la vie quotidienne dans une

---

<sup>248</sup>. A. Rıza, İ. Temo, *op.cit.* p. 190.

<sup>249</sup>. YAHYA Kemal, *Siyasi ve Edebi portreler*, İstanbul, Baha Matbaası, 1976, p. 129.

<sup>250</sup>. NOIRIEL Gérard, *Gens d'ici venus d'ailleurs ; la France de l'immigration, 1900 à nos jours*, Paris, Editions du Chêne, 2004, p. 12.

ville comme Paris, l'enthousiasme politique des premiers temps devait rapidement s'estomper. Cependant, quelques-uns ont préféré quitter ou ne plus revenir à Paris sous prétexte d'un climat trop politisé et donc nocif. Ainsi le docteur Adnan Adıvar (l'auteur plus tard de l'encyclopédie de l'Islam) déclare-t-il à propos de la France où il a demeuré pendant quelque temps en 1902 : « Les jeunes qui partent dans ce pays sont emportés par le moulin politique. Je l'ai constaté lorsque j'y suis resté pendant quelques semaines. Je n'ai pas voulu me mêler à tout cela donc j'ai quitté le pays assez rapidement ». Adnan Adıvar s'en va à Berlin pour mieux se consacrer aux études<sup>251</sup>. Ali Kemal, lors de son premier séjour à la fin des années 1880, avait quant à lui signalé un terrain peu propice aux études avec une colonie d'Ottomans ne parlant qu'en turc, et ne sachant que s'amuser, là où ils étaient censés se familiariser à la « civilisation ». Il avait, par conséquent, préféré s'en aller à Genève pour apprendre le français<sup>252</sup>. Lorsqu'il s'agit de connaître la proportion de ceux qui étaient réellement impliqués dans le mouvement jeune-turc, l'on s'aperçoit, d'après la liste de nos personnalités, qu'elle était peu conséquente. Parler politique ne signifiait pas forcément être politisé. En outre, beaucoup d'Ottomans ne s'étaient-ils pas justement exilés rien que pour avoir le droit d'en parler ? D'ailleurs, plutôt que de s'afficher à la vue des autorités en adhérant au mouvement jeune-turc, beaucoup d'étudiants vivaient dans la discrétion en se familiarisant avec certains courants de pensée alors en vogue par le biais des intellectuels français qu'ils avaient parfois la chance de côtoyer dans les amphithéâtres et parfois même en dehors, par amitié<sup>253</sup>.

Un autre sujet qui mérite une certaine attention est la surveillance policière mise en place par Abdül-Hamid en Europe. Durant la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les oppositions au régime trouvent en France une source d'inspiration, ce qui n'encourage pas les responsables politiques à y envoyer leur jeunesse se former. Faute de réduire entièrement les flux d'étudiants vers la France<sup>254</sup>, les autorités prirent la résolution de les surveiller de près.

Un incident qui a lieu au Casino de Saint Cloud en 1889 en dit long sur la surveillance à laquelle les étudiants étaient déjà soumis avant les années 1890 (un commissaire était chargé de fournir des renseignements à l'ambassadeur). Une réunion entre musulmans tourne mal lorsqu'un débat s'engage entre Cemil Topuzlu et Ali Ferruh à propos d'Abdül-Hamid. Un

---

<sup>251</sup>. ADIVAR Halide Edip, *Doktor Abdulhak Adnan Adıvar*, İstanbul, Ahmet Halit Yaşaroğlu Kitapçılık, 1956, p. 90.

<sup>252</sup>. A. Kemal, *op.cit.* pp. 107-108.

<sup>253</sup>. AKÇURA Yusuf, *Hatıralarım*, Ankara, Hece Yayınları, 2005, pp. 105-106.

<sup>254</sup>. P. Ferté, C. Berrera, *op.cit.* p. 183. Entre 1899 et 1908, le nombre d'étudiants ottomans boursiers en France n'a jamais dépassé le seuil de deux-cents.

coup de feu éclate avant que la police n'intervienne. Le lendemain, Cemil Topuzlu est convoqué à l'ambassade pour être mis au courant de son rappel par les autorités en Turquie. Cemil Topuzlu parvient tout de même à rester en France et dans l'intervalle, il apprend qu'Ali Ferruh avait été engagé par l'ambassade. Il y a fort à supposer, selon Topuzlu, que ce dernier était au service d'Abdül Hamid, qu'il était à l'origine de cette réunion et des plaintes qui s'en étaient suivies<sup>255</sup>.

Le mouvement jeune-turc s'est développé dès 1889 parmi les étudiants, mais c'est Ahmet Rıza qui en reprenant ce mouvement à son compte, lui donna une dimension internationale. Il faut aller chercher du côté de ces personnalités déracinées pour étudier l'opposition à distance. C'est autour d'eux que gravitaient tous les Ottomans de France.

## ***2. L'opposition en exil à Paris***

Au tournant du siècle, les membres de la diaspora ottomane d'Europe, spécialement ceux de Paris, Genève et Londres, étaient au centre de réseaux à l'échelle locale et internationale. Ce facteur renforça leurs actions d'opposition contre le pouvoir ottoman. Entièrement politisés, ils étaient animés par la passion et la volonté de sauver, coûte que coûte, leur patrie. Ils étaient prêts à se consacrer à cette cause. Aussi, au travers celle-ci, la diaspora de Paris a-t-elle été un vecteur, pour ne pas dire le moteur, des sociabilités ottomanes en Europe. La ville, en compagnie de Genève, Le Caire et Bucarest dans une moindre mesure, a été un centre pour les activistes en exil. Ceux-ci, occupèrent, à leur retour, des postes importants. Dans certains cas, ils marquèrent profondément la vie de leur pays. En quoi dès lors la capitale française a-t-elle été pour eux, au tournant du siècle, une sorte de capitale de l'opposition politique ?

### ***2. a. Paris : centre de l'opposition jeune-turque***

À partir du début du siècle, la capitale de la France devint aussi dans une certaine mesure, celle de l'opposition jeune-turque qui siégea là, lors des deux Congrès organisés en 1902 et 1907. Plus tôt, de nombreux opposants avaient vécu dans la ville dans les années 1890 et ce phénomène s'intensifie suite à deux événements. Le premier est l'affaire du manifeste des Jeunes-Turcs rédigé par İbrahim Temo et Abdullah Cevdet attribuant la responsabilité du soulèvement arménien du 30 septembre 1895 au sultan. Ce manifeste est suivi par d'autres publications. La découverte du réseau ne tarde pas. Plusieurs de ses fondateurs et membres furent exilés<sup>256</sup>. L'autre événement déterminant est l'arrivée en Europe de Damad Mahmud

---

<sup>255</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* pp. 39-42.

<sup>256</sup>. Y. Erdal, *op.cit.* 61.

Paşa et de ses fils en 1899<sup>257</sup> (parmi lesquels se trouve le Prince Sabahaddin). Leur passage constitue un point de repère important. Ils furent accueillis avec enthousiasme par la colonie ottomane qui vit chez ces dignitaires du Palais, des hommes providentiels dans la lutte menée à distance contre le sultan. Damad Mahmud Paşa se mit alors à œuvrer pour le rassemblement des Jeunes-Turcs d'Europe en scission<sup>258</sup>. Ce qu'il faut retenir, c'est que les Jeunes-Turcs, qu'ils soient de Genève, de Londres, ou de Paris se sont toujours regroupés séparément autour de leaders en désaccord<sup>259</sup>. Et c'est dans l'optique d'y mettre fin et de les unir autour d'un projet que le Prince Sabahaddin, fils de Mahmud Paşa, organisa le premier Congrès des Jeunes-Turcs.

Plus haut, les raisons du départ d'Ahmet Rıza vers la France en 1889 avait été retracées. À présent, la question se pose de savoir comment par le biais de son journal, le *Meşveret*, et grâce à un homme de confiance, le Docteur Nazım, il fit de la branche jeune-turque de Paris une entité avec laquelle les autres mouvements d'Europe ont été amenés à composer. Cette organisation a offert un refuge aux membres du mouvement en exil. Elle a été aussi une représentante du positivisme<sup>260</sup>.

Profondément attaché au positivisme d'Auguste Comte et suivant les cours de philosophie de Pierre Laffitte, Ahmet Rıza menait une vie paisible et habitait un modeste appartement rue Monge. Il subvenait à ses besoins grâce à la licence d'interprète assermenté obtenue auprès du gouvernement français. Selon Ahmet Bedevi Kuran<sup>261</sup>, l'un de ses contemporains, sa carrière de journaliste avait débuté tout à fait par hasard en 1895, lorsque Hakkı Halid et Vedad Bey, influencés par un professeur, lui avaient prié avec insistance de publier un journal. S'ils s'étaient adressés à Ahmet Rıza, c'est qu'il avait le profil d'un homme ne risquant rien. Il vivait librement, sans aucun lien avec le gouvernement ottoman à l'inverse des étudiants boursiers. Malgré tout, Ahmet Rıza refusa longtemps cette proposition, mais finit par accepter sous la pression des étudiants. Ceux-ci lui auraient apporté, d'après Ahmet Bedevi Kuran, une contribution financière et matérielle de manière à ce qu'il puisse faire ses premières publications. Cependant, Ahmet Rıza ne dit rien à ce propos dans ses mémoires. Il se contente d'exposer sa conviction sur la nécessité de publier un journal sérieux à Paris<sup>262</sup>. Il ajoute, aussi, c'est un détail curieux, qu'il n'aurait bénéficié d'aucun soutien, d'aucune aide

---

<sup>257</sup>. Damat signifie « gendre » en turc.

<sup>258</sup>. HANİOĞLU Şükrü, *Bir Siyasal Düşünür Olarak Doktor Abdullah Cevdet ve Dönemi*, İstanbul, Üçdal Neşriyat, 1981, 439 pages.

<sup>259</sup>. Le leader du groupe de Genève fut Mizancı Murad, celui de Paris, Ahmet Rıza, et enfin celui de Londres à partir du début du siècle, le Prince Sabahaddin.

<sup>260</sup>. Voir partie III.

<sup>261</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* pp 42-43.

<sup>262</sup>. A.Rıza, İ.Temo, *loc.cit.* p 300.

particulière contrairement aux affirmations d’Ahmet Bedevi Kuran<sup>263</sup>. La dernière version est celle de Mithat Şükrü. Elle consiste à donner au docteur Nazım Bey, l’initiative du journal<sup>264</sup>. Ce journal bi-mensuel *Meşveret*<sup>265</sup> se présentait comme l’organe du Comité qu’Ahmet Rıza avait intitulé « Union et Progrès » en référence à « liberté, égalité, fraternité ». Le nom du journal et celui du comité allaient bientôt se confondre avec celui d’Ahmet Rıza. Autour de ce personnage, en effet, s’articula le mouvement jeune-turc. Pour autant, Ahmet Rıza n’avait pas souhaité assurer la direction. Le Comité était venu à ses pieds par le bais du docteur Nazım Bey, qui, très vite, devint le bras droit d’Ahmet Rıza. Celui-ci était connu pour son intransigeance et son penchant à se dresser en obstacle devant ceux qu’il voyait comme des concurrents. Le docteur Nazım Bey sut modérer ce tempérament défavorable. Homme d’action et de compromis, il parvint à donner au mouvement une impulsion en lui joignant des personnalités fiables et en œuvrant pour la création, à la fin des années 1890, de sections jeune-turques à Londres, au Caire et à Naples. Il attira, par exemple, au sein de l’équipe de rédaction des éléments comme Albert Fua (juif de Salonique), Aristidi Paşa (Grec), Maronite Halil Ganem (Libanais). Il se lia aussi d’amitié avec des individus comme Yahya Kemal (Beyatlı) et l’exilé Bahaeddin Şakir, diplômé de la faculté de médecine d’Istanbul. Pour ce dernier, la rencontre du docteur Nazım en 1905 fut un tournant d’après Yahya Kemal :

De mes propres yeux, j’ai vu comment un homme pouvait en changer un autre. Bahaeddin Şakir était une personne frivole, joviale, et qui s’adonnait régulièrement au jeu. Après être devenu un grand ami de Nazım, il a changé d’une manière remarquable ; cet homme qui venait ainsi de changer a réveillé le mouvement jeune-turc de Paris qui se trouvait jusqu’à lors dans un état léthargique (...) Nazım a transformé cet homme en un militant infailible (...) Le docteur Bahaeddin Şakir doit sa renommée au docteur Nazım Bey<sup>266</sup>.

À travers cet extrait, nous saisissons la capacité du docteur Nazım Bey à mobiliser un homme autour d’une cause. Il est du reste celui qui mit en relation le comité de Paris avec ceux des autres villes d’Europe et de l’Empire ottoman. À ce titre, le journal était distribué clandestinement dans des villes comme Istanbul, Izmir et Salonique. Plus important encore, le *Meşveret* était soutenu par le milieu intellectuel français pour les raisons suivantes : il luttait contre la « tyrannie » ; il avait un supplément de deux pages en français, il se rattachait au

---

<sup>263</sup>. Cette divergence peut s’expliquer par le fait qu’Ahmet Bedevi Kuran était un détracteur d’Ahmet Rıza. Tout au long de l’ouvrage, ce dernier est très critiqué. Il est présenté d’une manière inconvenante.

<sup>264</sup>. A. Eyicil, *op.cit.* p 29.

<sup>265</sup>. Ahmet Rıza s’est toujours montré soucieux de préserver le ton conventionnel du journal *Meşveret*. Le journal était peu critique à l’égard du sultan et se contentait seulement de formuler des vœux généraux. Malgré les mises en garde d’Ahmet Rıza contre les auteurs pour éviter qu’ils n’injurient le sultan, le journal évolua en un d’opposition au fil des numéros. C’est à partir de ce moment que le sultan se résolut à déployer les grands moyens pour venir à bout du *Meşveret*.

<sup>266</sup>. H. Çicek, *op.cit.* p 35.



courant positiviste d'Auguste Comte. En revanche Ahmet Rıza et le docteur Nazım Bey ne parvenaient que difficilement à financer ce journal (300 francs de coûts mensuel). Nazım Bey s'occupait de trouver des donateurs<sup>267</sup>. Il arriva même des moments où Ahmet Rıza et le docteur Nazım Bey financèrent eux même la publication du journal. Mais le plus grand obstacle à la publication du *Meşveret* a été la pression exercée sur le gouvernement français par Abdül-Hamid à partir de 1896, pour la fermeture du journal et du Comité Union et Progrès. Les articles d'Ahmet Rıza sur la nécessité de constituer un gouvernement composé d'experts<sup>268</sup> avaient fini par indisposer le sultan et l'ambassade ottomane. Les autorités françaises donnèrent satisfaction au sultan malgré les vives protestations d'intellectuels tels que Cassagnac et Clemenceau (tous deux amis d'Ahmet Rıza) ainsi que des journaux libres comme *La Libre Parole* et *L'intransigeant*. Ces actions eurent un temps le mérite de sauvegarder la publication du *Mechverette* en français. Mais celui-ci, après la plainte déposée par l'ambassadeur Münir Bey, a subi le même sort que le *Meşveret* en turc et fut interdit le 15 août 1897 par le tribunal correctionnel de la Seine qui, d'autre part, condamnait Ahmet Rıza et Halil Ganem, chacun à seize francs d'amende. Enfin, le journal est publié un temps à Genève et à Bruxelles<sup>269</sup>.

Dans le même temps, le Comité Union et Progrès n'offrait plus le même cadre de travail qu'à ses origines, où les membres œuvraient ensemble d'une manière organisée et planifiée. L'entente entre la plupart des membres et Ahmet Rıza s'était peu à peu détériorée à cause des divergences d'opinion. Néanmoins, la fidélité entre les deux dirigeants demeurait intacte. Malgré tous ces inconvénients, ils continuèrent, après 1897, à publier clandestinement le *Mechverette* en français<sup>270</sup>.

Le départ inattendu à Istanbul de Mizancı Murad<sup>271</sup>, leader du mouvement jeune-turc de Genève, auquel s'étaient ralliés tous les adversaires parisiens d'Ahmet Rıza, après s'être fait « racheter » par le sultan, donna l'opportunité au Comité Union et Progrès de reprendre le

---

<sup>267</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p 30. Le consul de Stockholm Şerif Paşa versait 100 francs tous les mois ; İzzet Paşa l'Égyptien versait 1500 francs à chaque fois qu'il venait séjourner à Paris ; la princesse égyptienne Nazlı Hanım avait fait un don de 500 francs, la femme d'İzzet Paşa de 2000 francs et la princesse Mine de 200 francs.

<sup>268</sup>. ERGENEKAN Melis, « Ahmet Rıza Bey'in doğduğu yıl olan 1858'de henüz önderleriden biri olacağı Jön Türk Hareketinin serüveni », *Ahmet Rıza ve Meşveret Gazetesi*, İstanbul, Yeditepe İletişim fakültesi, 2010.

<sup>269</sup>. La publication du *Meşveret* en turc puis en français fut d'abord interdite en France. Ahmet Rıza résolut un temps de continuer la publication du journal à Genève mais il déchantait au bout de quelques numéros lorsque les hommes du sultan achetèrent tous les caractères arabes de dactylographie dans la ville de Genève. Commença alors l'épisode belge qui se termina très vite en raison de la décision du roi d'interdire la publication du journal sous la pression d'Abdül-Hamid.

<sup>270</sup>. Voir E.Yavuz

<sup>271</sup>. Il fit un temps parti du Comité Union et Progrès de Paris et voulut passer à sa tête. Les divergences qui l'opposaient à Ahmet Rıza le conduisirent à Genève où il reprit la tête du mouvement d'opposition.

flambeau dès 1898<sup>272</sup>. Par la même occasion, les membres autrefois ralliés au groupe de Genève revinrent à Paris. Pour atteindre leur but et rassembler le plus grand nombre autour de leur cause, Ahmet Rıza et le docteur Nazım Bey décidèrent de faire appel à de nouveaux membres. Ainsi travaillèrent-ils de concert avec des Arméniens, des Grecs, des Bulgares et des Juifs pour les activités internes et externes du Comité. En parallèle, de nouveaux journaux d'opposition apparaissent en 1901 : *Le Libéral Ottoman* d'Abdülhalim Memduh et de Necmeddin Kemali en 1901 ; le *Hayal* (l'illusion) d'İsmail Şefik Bey qui est un journal humoristique.

Depuis son arrivée en Europe, le prince Sabahaddin avait œuvré pour la tenue d'un Congrès international rassemblant tous les Jeunes-Turcs. Ses efforts furent récompensés le 4 février 1902 à Paris, dans la demeure d'Antonin Lefèvre Pontalis, un ami de la Turquie et de la cause jeune-turque. La capitale française a été choisie pour trois raisons : d'abord pour sa situation géographique entre Londres et Genève, deux autres villes qui abritaient une importante colonie d'Ottomans; ensuite parce qu'elle était le centre du mouvement jeune-turc d'Europe depuis le départ de Mizancı Murad de Genève; enfin parce que la France représentait un idéal pour les Jeunes-Turcs<sup>273</sup>. Les responsables du mouvement étaient présents aux côtés des représentants non-musulmans de l'Empire ottoman. Il y avait semble-t-il entre soixante et soixante-dix personnes parmi lesquelles figuraient notamment : le Prince Sabahaddin, Lütfullah Bey, Ahmet Rıza, İsmail Kemal, İsmail Hakkı Paşa, Hoca Kadri, Halil Ganem, Mahir Sadık, Yusuf Akçura, Babanzade Hikmet, Mithat Paşazade, Hüseyin Tosun, Ali Fahri, Hüseyin Siyret, İbrahim Temo, Derviş Hima, docteur Nazım Bey, docteur Refik Nevzat, Kemal Mithat, Abdülhalim Memduh, Şeyh Şevki Efendi, Abdürrahman Beder Han, Kazım Yaşar, Ali Fehmi, Cerkeş Kemal Bey<sup>274</sup>. À l'arrivée, ce Congrès ne fit que susciter de nouvelles divergences entre les différents groupes. Celui du Prince Sabahaddin, était favorable à une intervention anglaise pour l'avènement de la révolution. Le groupe parisien d'Ahmet Rıza, largement majoritaire, n'envisageait tout au plus qu'une aide française. Sur d'autres points encore, ils étaient en désaccord comme celui de déterminer quel système, entre centralisme et fédéralisme, convenait le mieux à l'empire<sup>275</sup>. En tout état de cause, ce premier Congrès au cours duquel les scissions entre les différents courants sont consacrées

<sup>272</sup>. Un Congrès est organisé en 1898 et au cours duquel les dissidences apparaissent une fois de plus. Les membres se scindent en deux groupes mais la plupart rejoignent Ahmet Rıza et le Docteur Nazım Bey.

<sup>273</sup>. Mais paradoxalement, la France, sous la pression du sultan, empêcha longtemps la tenue d'un tel Congrès. D'ailleurs, si le Congrès a eu lieu dans une demeure privée, c'est que les autorités françaises avaient interdit un tel rassemblement dans un lieu public. C'est pourquoi aussi, le Congrès qui, initialement, avait été programmé au 2 février dans un lieu public, n'a seulement pu se dérouler, en raison d'un empêchement de la police, le 4 février.

<sup>274</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p. 190.

<sup>275</sup>. Le Prince Sabahaddin était pour la décentralisation politique contrairement à Ahmet Rıza.

fut un échec<sup>276</sup>. S'ensuivit une période de crise pour le mouvement jeune-turc d'Europe jusqu'en 1905. Le Prince Sabahaddin se serait isolé après le désintérêt suscité par ses idées lors du Congrès<sup>277</sup>. La défaite de la Russie contre le Japon, conjuguée aux effets de l'apport en sang neuf<sup>278</sup>, donna une impulsion nouvelle aux mouvements jeunes-turcs d'Europe, et notamment à celui de Paris. Yahya Kemal prétend que Bahaeddin Şakir était l'artisan de ce renouveau. La compagnie du docteur Nazım Bey l'avait transformé en un militant hors-pair. Pourtant, Bahaeddin Şakir n'était pas doué d'une intelligence supérieure ni d'une qualité de rédaction digne d'un auteur. Ce qui fit de lui un homme important, c'était son énergie, son pragmatisme, sa motivation à toute épreuve et sa force de persuasion. Il était précisément l'homme d'action qui, jusqu'à lors, avait fait défaut aux Jeunes-Turcs. Avec le recul, Şerif Mardin ira jusqu'à comparer son adhésion et son action auprès du mouvement, à l'arrivée de Staline, près de vingt ans plus tard, à la tête du parti communiste en Union Soviétique<sup>279</sup>. En outre, Ahmet Rıza raconte comment le docteur Nazım Bey changea d'attitude à son égard après l'apparition de Bahaeddin Şakir :

Au moment où Bahaeddin arriva à Paris, Nazım Bey se sépara de moi. Il me laissa seul pendant à peu près six mois (...) Nazım Bey n'avait pas d'esprit. Il se laissa emporter par la lumière que semblait répandre Bahaeddin. Après s'être rendu compte qu'il ne pouvait rien faire avec eux, il a fini par m'écrire une lettre dans laquelle il me disait 'nous avons créé un nouveau Comité, venez nous rejoindre si vous le voulez bien. Nous travaillerons ensemble'. Il comprit son erreur plus tard et se remit à travailler avec moi<sup>280</sup>.

Yahya Kemal dit qu'à ce moment, Bahaeddin Şakir prit l'initiative de publier un journal en français sous le nom de *Süra-yi Ummet*<sup>281</sup>. D'après lui, après l'interdiction du *Mechverette* en français, nul n'avait osé publier un nouveau journal politique. Bahaeddin Şakir aurait donc trouvé le financement et le courage nécessaire pour lancer le *Süra-yi Ummet*<sup>282</sup> depuis un vieux logement de la rue Bonaparte. Il apporte également la précision selon laquelle ce logement était devenu le centre de son mouvement politique<sup>283</sup>.

L'année 1905 apparaît comme un tournant pour les Jeune-Turcs : c'est le moment où le mouvement entre dans un militantisme. Une organisation en réseau à travers les quatre

<sup>276</sup>. SİNA Akşin, *Jön Türkler ve İttihat Terakki*, İstanbul, İmge Kitabevi, 2006, 463 pages.

<sup>277</sup>. Y. Erdal, *op.cit.* p 112.

<sup>278</sup>. Des personnalités importantes arrivèrent en Europe à cette époque et participèrent au mouvement jeune-turc de Paris ou de Londres: Ferik Ahmed Celaleddin Paşa, Arif Bey, Ahmet Şevket, Rıza Paşa, Docteur Nihat Reşat, Kelekyan Efendi, Docteur Kerim Sebati Bey et Docteur Bahaeddin Şakir Bey.

<sup>279</sup>. H. Çiçek, *op.cit.* pp. 53-57.

<sup>280</sup>. A. Rıza, İ. Temo, *op.cit.* p. 384.

<sup>281</sup>. Y. Erdal, *op.cit.* 107. Ce journal fut dirigé et édité par le comité de Paris tout en étant publié au Caire. Il se transfère à Paris à partir de juillet 1906.

<sup>282</sup>. Ce journal (en langue ottomane) existait déjà en Égypte où un certain Şaib Bey en assurait la direction.

<sup>283</sup>. Yahya Kemal, *obsit*, p. 118.

coins de l'empire vit le jour<sup>284</sup>. En parallèle, une répartition des fonctions au niveau du Comité central fut élaborée. Ahmet Rıza était chargé des rapports avec les étrangers et des affaires du *Mechverette* en français ; à Sami Paşazade Sezai revenait la responsabilité du *Meşveret* en Turc ; La comptabilité revenait à Mustafa Fazıl Paşazade ; enfin Nazım Bey et Bahaeddin Şakir assumaient ensemble la responsabilité de la correspondance avec les sections étrangères du mouvement. Aussi, le Prince Sabahaddin s'était-il durablement installé depuis 1902 à Paris où il écrivait des articles pour les journaux *Revue* et *Matin*. Il donnait dans une salle parisienne, des conférences afin de sensibiliser l'opinion publique française sur le sort de l'Empire ottoman. Enfin, le Prince Sabahaddin assurait également la rédaction de son propre journal en turc *Terakki*. D'après Ege Nurettin, biographe, le Prince Sabahaddin aurait payé le prix fort pour faire imprimer ce journal avec des caractères arabes et les expédier ensuite dans l'Empire ottoman<sup>285</sup>. Yavuz Erdal affirme que le Prince Sabahaddin n'aurait jamais eu une place centrale dans le mouvement jeune-turc. Il soutient que le *Terakki* n'aurait eu qu'une audience réduite au sein de l'empire. D'après l'auteur, le mouvement devenait nationaliste et les idées fixes du Prince Sabahaddin sur la « décentralisation administrative » devenaient inopportunes et malvenues dans les conditions sociopolitiques et économiques de l'empire<sup>286</sup>.

Toujours est-il que les mouvements du Prince Sabahaddin et d'Ahmet Rıza, soutenus par Bahaeddin Şakir et Nazım Bey, se réunirent à plusieurs reprises pour essayer de s'accorder sur un programme, mais ils échouèrent. À partir de 1906, le prince Sabahaddin créa également un Comité « Adem-i Merkeziyet Cemiyeti ». Au moment où tous les espoirs d'une union s'étaient évanouis, une initiative inattendue vint de l'organisation arménienne « Tachnak » de Genève pour la tenue d'un second Congrès Jeune-Turc. Après quelques réunions préalables entre les partis concernés, le Congrès eut lieu à Paris en 1907 et, contrairement au premier, il fut un succès<sup>287</sup>.

De nombreux Ottomans ont été de passage dans la capitale française à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Certains d'entre eux ont été amenés à jouer un rôle de premier ordre après la Révolution de 1908. La présence d'un grand nombre de médecins dans l'opposition qui a été menée de front contre Abdül-Hamid est à souligner. Déjà l'École de médecine militaire d'Istanbul avait-elle été à l'origine du mouvement jeune-turc. Une tradition semblait se perpétuer en ce sens où les plus grands activistes appartenaient à ce corps

---

<sup>284</sup>. A. Eyicil, *op.cit.* pp. 60-90.

<sup>285</sup>. Ege Nurettin, *Prens Sabahaddin, Hayatı ve İlmi Müdafaaaları*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1977, p. 37.

<sup>286</sup>. Y. Erdal. *op.cit.* p. 112-113.

<sup>287</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* pp. 290-297.

à l'instar, de Cemil Topuzlu, du docteur Nazım Bey, d'İshak Sukuti, de Şerefeddin Mağmumi, de Bahaeddin Şakir, de Sabri Fazlı, de Recep Bey, d'Akil Muhtar et de bien d'autres encore. Décidément les médecins se sentaient, plus que quiconque, responsabilisés par le sort de « l'homme malade ». Sans oublier le rôle des fonctionnaires d'État comme Ahmet Rıza, celui des dignitaires comme le Prince Sabahaddin ou celui des écrivains comme Sami Paşazade Sezai. L'intelligentsia de l'Empire ottoman était représentée, en quelque sorte, par cette colonie politique. D'ailleurs, si Paris devint un incontournable centre de l'opposition jeune-turque, c'est moins en raison de son prestige, que du départ précipité de Genève de Mizancı Murad<sup>288</sup>. L'arrivée de Damad Mahmud Paşa et l'installation de son fils, le Prince Sabahaddin, la tenue des deux Congrès jeunes-turcs, sans parler de toutes les réunions intermédiaires et des journaux publiés, contribuèrent à faire de la capitale française, un centre jeune-turc. Bien entendu, sans la présence constante d'Ahmet Rıza et du docteur Nazım Bey, et sans l'occupation du terrain par le Comité Union et Progrès, ainsi que par le *Meşveret*, Paris n'aurait sûrement pas eu une telle importance. Cela se vérifie bien au travers des moyens déployés par le sultan pour mettre fin à ces activités.

## 2. b. La colonie ottomane de Paris dans le viseur des autorités

L'action des Jeunes-Turcs n'était pas du goût du sultan. Il semblait faire preuve à leur égard d'un grand intérêt compte tenu des solutions originales auxquelles il recourut pour y mettre fin.

Tout commença à partir de 1895, date à laquelle le *Meşveret* et le Comité Union et Progrès ont vu le jour. Jusqu'à lors, le sultan se contentait de recueillir, auprès de son ambassadeur de Paris et ceux des autres Capitales européennes, des renseignements sur les individus suspectés de mener des activités dissidentes au dehors. Ensuite, les autorités attendaient patiemment le retour d'un suspect afin de le suivre et l'emprisonner au moindre écart. C'est ce qui s'est plus ou moins passé dans le cas d'Ali Kemal. Ce mode opératoire était efficace dans la mesure où quelques exemples suffisaient à inspirer la crainte. Les étudiants étaient spécialement concernés par cette surveillance. En effet, le versement des bourses et la poursuite des études étaient compromis pour un étudiant dont la participation à des mouvements politiques était avérée. Cemil Topuzlu, dans un extrait cité plus haut, faisait part de son inquiétude lorsqu'il apprenait par un fonctionnaire ottoman de l'ambassade qu'il devait retourner au pays suite à sa participation à une réunion au casino de Saint-Cloud. Il s'agissait

---

<sup>288</sup>. H.L Kieser, *op.cit.* pp. 68-70.

en réalité d'un piège tendu par Ali Ferruh, un étudiant au service du Palais<sup>289</sup>. Ce mode opératoire avait toutefois ses limites. Les étudiants se firent plus méfiants par la suite. Cemil Topuzlu explique toutes les précautions qu'ils commencent à prendre après l'affaire de Saint-Cloud :

En compagnie de quelques hommes fiables comme Ubeydullah Efendi, docteur Besim Ömer, Esat Cemal, Neşe Bey, quelques égyptiens, Ahmet et enfin Cenap Sahabeddin qui vint à Paris dans les derniers temps pour y mener des études, nous nous réunissions, de temps à autre, en secret, à l'étage du *Café Soufflot* boulevard Saint Michel. Nous luttions contre le pouvoir en place. Ainsi avons-nous jeté les bases du mouvement jeune-turc dans ce café<sup>290</sup>.

L'auteur prend là une double précaution. La première concerne ses fréquentations, la seconde concerne le lieu de réunion.

La tactique employée par le sultan s'adapta progressivement aux réalités du terrain. Mais elle mit du temps avant d'être au point. D'abord, le sultan envoya Yusuf Ziya Paşa ainsi qu'Ebuzziya Tevfik Bey à Paris dans le but de dissuader, en contrepartie de quelques concessions, les Jeunes-Turcs. Cette première tentative échoua. En attendant de trouver une solution efficace et durable, Abdül-Hamid s'employait à user des moyens classiques pour nuire à ses détracteurs. Le recours diplomatique était le plus courant. Par la voie des ambassadeurs, il exerçait une pression sur les gouvernements pour faire taire la voix de l'opposition. Cette méthode était efficace. En effet, le gouvernement français prit, dans un premier temps, un arrêté interdisant le Comité Union et Progrès ainsi que le *Meşveret* en turc. Une décision de justice défavorable fut ensuite prononcée suite à la plainte déposée contre les articles du *Mechverette* en français par l'ambassadeur Münir Bey auprès du tribunal de la Seine<sup>291</sup>. Sous la contrainte des autorités françaises, Ahmet Rıza transféra d'abord le *Mechverette* en français à Genève. Là bas, les hommes du sultan achetèrent tous les caractères arabes des magasins d'imprimerie pour empêcher la publication du journal en langue ottomane. Ahmet Rıza résolut ensuite d'aller à Bruxelles. Mais le journal rencontra là aussi des obstacles. Le gouvernement belge interdit la publication du journal mais un député, « pro-*Mechveret* », pour contourner l'obstacle, prit la responsabilité de le publier sous son nom. Sur la suggestion du sultan, le roi Léopold intervint alors personnellement, pour mettre Ahmet Rıza et son journal hors du territoire. Une initiative semblable à celle du député belge a été prise en France à la demande d'Ahmet Rıza : « Je suis allé voir Clemenceau. Je suis également allé voir certains journaux. Le lendemain, des articles virulents avaient été publiés.

---

<sup>289</sup>. C. Topuzlu, *loc.cit.* pp. 38-41.

<sup>290</sup>. C. Topuzlu, *op.cit.* p. 42.

<sup>291</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p. 44.

Le soir même, j'ai vu un titre dans *Le Temps* formulé comme suit 'la décision concernant l'exclusion d'Ahmet Rıza a été levée' »<sup>292</sup>. Une campagne de presse avait été lancée par des journaux tels que *La Libre Parole*, *L'intransigeant* et *Le Temps* critiquant sévèrement le comportement de leur gouvernement. Des intellectuels tels que Clemenceau, Delbos, Rochefort Casagnac prenaient position aux côtés de ces journaux libres et se firent même les avocats d'Ahmet Rıza. Ils avaient activement pris part à la cause du Comité Union et Progrès, défendu avec courage par Ahmet Rıza et docteur Nazım Bey. Ceux-ci, grâce à ce soutien, sont parvenus à publier quelques numéros dans l'intervalle. Mais force est de constater qu'en dépit de cette solidarité, les intérêts supérieurs des États finissaient par avoir raison des principes libéraux qu'ils prétendaient défendre. À ce propos, Ahmet Rıza dit : « Á Paris, le commissaire de police m'a expressément convoqué à son bureau. Il m'a demandé de quitter le pays sous quarante-huit heures. J'ai répondu 'pourquoi me mettez-vous dehors ? Un homme honnête n'a-t-il pas droit de cité dans une ville comme Paris ? Il répondit 'la politique en a décidé ainsi' »<sup>293</sup>.

Le sultan était à la recherche d'un homme fort dans sa lutte contre l'opposition. Il avait à l'idée depuis longue date, de confier cette responsabilité à Ahmed Celaleddin Paşa<sup>294</sup>, l'un de ses hommes de confiance. Le chef de la police secrète arriva le 10 juillet 1897. Ne craignant pas l'indiscrétion, il s'installa dans un hôtel de luxe. Son arrivée dans la ville produisit aussitôt l'effet escompté. Beaucoup de Jeunes-Turcs cédèrent aux généreuses propositions d'Ahmet Celaleddin Paşa. Il donnait la garantie à ceux qui cesseraient de mener des activités dissidentes le pardon du sultan. Ce pardon ouvrait la porte aux avantages suivants : l'obtention d'un passeport sans frais ; la permission à ceux qui le souhaitaient de continuer les études en France avec l'attribution d'une bourse mensuelle de 150 francs ; la possibilité à ceux qui feraient le choix du retour d'habiter où ils le désiraient ; l'attribution à ces derniers d'une aide financière<sup>295</sup>. Ainsi cette circulaire avait-elle pour objet le « rachat » de l'opposition jeune-turque. Dans le but de conserver une preuve, le docteur Nazım Bey gardait deux exemplaires de cette circulaire qui avait été publiée par Ahmet Celaleddin Paşa. Ces offres très alléchantes pour l'époque, le docteur Nazım Bey et Ahmet Rıza les repoussèrent par conviction. Cette attitude noble accentua leur légitimité auprès des Jeunes-Turcs. En revanche, tous n'ont pas suivi l'exemple. L'action d'Ahmet Celaleddin Paşa qui

<sup>292</sup>. A. Rıza, İ.Temo, *op.cit.* p. 303.

<sup>293</sup>. Ibid.

<sup>294</sup>. H. Çiçek, *op.cit.* p 65: Ahmed Celaleddin Paşa rejoignit en 1905 le mouvement jeune-turc (le groupe de Prince Sabahaddin) après s'être rendu compte des fausses promesses d'Abdül-Hamid.

<sup>295</sup>. A. Eyicil, *op.cit.* p. 39.

travaillait de concert et entretenait une correspondance régulière avec l'ambassadeur, Münir Bey, avait apporté son lot de désertions dans les rangs de l'opposition. Parmi les premiers à quitter le mouvement, on trouvait : Süleyman Nazif, Binbaşı Ahmet, docteur Hasan, Haşım Bey. De nombreux individus ont préféré devenir fonctionnaire. En voici quelques-uns : İshak Sukuti, Abdullah Cevdet, Tunalı Hilmi, Ali Kemal, Rauf Ahmet Bey, Çürüksulu Ahmet<sup>296</sup>. Ils ne voulaient pas être emprisonnés ou se faire déporter dans un désert en Afrique. Ubeydullah aurait été l'un des premiers à céder. Ahmet Turan Alkan, dans la bibliographie « d'Ubeydullah Efendi » avance l'argument que l'homme éprouvait le besoin de rentrer au pays après plusieurs années d'exil et que, à un moment où il ne s'entendait plus avec les Jeunes-Turcs, l'effet favorable des propositions du chef de la police secrète était irréversible<sup>297</sup>. Le coup de grâce fut porté par Ahmet Celaledin Paşa au mouvement jeune-turc d'Europe le 23 juillet 1897, lorsqu'il récupéra le leader de la branche de Genève, Mizancı Murad Bey. Ahmet Rıza et docteur Nazım Bey dénoncèrent avec véhémence ces retournements dans le *Meşveret*.

Les offres d'Ahmet Celaledin Paşa commencèrent par donner des idées à certains opportunistes. Soudain, beaucoup d'Ottomans se mirent à mener des activités politiques pour obtenir quelques avantages. Par exemple, Ubeydullah Efendi évalue le nombre des Jeunes-Turcs de Paris et de Genève à une quinzaine avant l'arrivée d'Ahmet Celaledin Paşa, et à une soixantaine après son départ<sup>298</sup>. Ubeydullah Efendi s'étonne de voir des gens se faire Jeunes-Turcs avec l'argent de l'État. Même ceux qui n'avaient aucun rapport avec les Jeunes-Turcs, se mirent subitement à intégrer le mouvement, rien que pour toucher un salaire. Ceux qui désiraient se faire connaître sous l'étiquette d'opposant recouraient au *Meşveret* selon Ahmet Rıza. Celui-ci affirme que les opportunistes demandaient à signer des articles pour toucher ensuite un revenu confortable. Ahmet Rıza avance cet argument pour expliquer la raison pour laquelle il interdit la signature des articles à partir d'un moment. Il se justifie du reproche qui lui a été fait de mettre des battons dans les roues de ceux qu'il considérait, soi-disant, comme des concurrents. Il explique aussi que ceux-là même qui s'étaient faits racheter par le sultan, avançaient pour motiver leur trahison, le prétexte de son intransigeance et de son mauvais caractère. Enfin, Ahmet Rıza ajoute : « En dehors de moi et Nazım Bey, tous ont été mis sous salaire et m'ont quitté »<sup>299</sup>. Autant dire que l'action d'Ahmet Celaledin Paşa a

---

<sup>296</sup>. A. Çiçek, *op.cit.* p. 38.

<sup>297</sup>. ALKAN Ahmet Turan, *Sıradışı Bir Jön türk: Ubeydullah Efendi'nin Amerika Hatıraları*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1997, p 71.

<sup>298</sup>. A. T Alkan, *op.cit.* p 72.

<sup>299</sup>. A. Rıza, İ. Temo, *op.cit.* pp. 309-310.



occasionné des dégâts au sein du Comité Union et Progrès. Cependant, non content de voir demeurer le dernier bastion de l'opposition en Europe, le sultan par le biais de son représentant, d'après Ahmet Rıza, lui aurait proposé un duel à La Haye. Le sultan aurait même envoyé à Paris l'oncle d'Ahmet Rıza pour lui remettre une lettre de sa mère l'invitant à cesser ses activités opposantes. En réalité cette soi-disant lettre de sa mère avait été dictée par Ali Bey (homme du sultan) et relue par Abdül-Hamid<sup>300</sup>. Plus surprenant encore, Ahmet Rıza raconte qu'Abdül-Hamid allait jusqu'à contraindre les employeurs (la Compagnie Beyrouth-Damas pour laquelle il faisait des traductions) à le licencier :

Après la publication du *Meşveret*, la première chose que fit Abdül-Hamid a été d'empêcher mes moyens de subsistance. Il ordonna de me faire renvoyer de la compagnie. Malgré qu'elle soit française, cette compagnie menait des affaires dans l'Empire ottoman, ce qui la contraignait à se conformer aux désirs du sultan. Embarrassés, ils sont venus m'informer de cette décision en rajoutant 'vous faites partie de notre famille'. Sur l'instant, je n'avais pas compris la signification de ces propos. Un mois s'était écoulé, j'ai reçu une lettre de l'entreprise qui me convoquait. J'y suis allé et l'on m'a dit 'votre salaire est disponible, pourquoi ne l'avez-vous pas retiré ? J'ai répondu qu'ils n'avaient aucune dette. Alors m'a-t-on répondu que la manière dont j'avais été licencié était injuste et qu'ils avaient décidé de ne pas suspendre mon salaire. 'Ne vais-je fournir aucun travail ? Lorsqu'en retour, l'on me dit' : non, dorénavant nous n'allons vous astreindre à aucun travail', j'ai répondu que je n'accepterai aucun revenu si je ne fais rien en contrepartie. J'ai appris par la suite que mon comportement avait été très apprécié. Lorsque le *Meşveret* avait été traduit en justice, ils sont venus témoigner en ma faveur<sup>301</sup>.

Cet extrait, en même temps qu'il révèle l'emprise du sultan au dehors, montre aussi l'impuissance de l'État et de certaines Compagnies. Les intérêts politiques et commerciaux primaient toujours. Le mouvement jeune-turc ne semblait bénéficier que d'un soutien informel en France.

La France et l'Europe, d'une manière plus générale, n'ont pas toujours été ce terrain propice que l'on dépeint pour motiver la présence des mouvements politiques. Le bras du sultan se faisait long et la pression qu'il exerça directement, par le biais de son ambassadeur et de son chef de police secrète, ou indirectement, par le biais des autorités locales, s'est fait ressentir. Du moins, c'est ce qui ressort des quelques extraits de mémoires. D'office, les étudiants étaient contraints à la discrétion. Ils risquaient de perdre leurs bourses, de se faire rappeler au pays et d'être emprisonnés. Les étudiants en médecine font toutefois figure d'exception. Ils s'engagèrent plus que les autres et d'une manière plus indiscrete. Comment lire ce phénomène ? Les étudiants de médecine avaient un esprit de corps. Ils étaient farouchement animés par la volonté d'apporter un remède à « l'homme malade ». À ce titre,

---

<sup>300</sup>. İ; Rıza, İ. Temo, *op.cit.* p. 308.

<sup>301</sup>. İ; Rıza, İ. Temo, *op.cit.* pp. 306-307.

ils ont créé le mouvement jeune-turc à l'École militaire d'Istanbul et une branche de ce mouvement est apparue ensuite à Paris sous l'initiative d'étudiants en médecine. Mais il faut également s'interroger sur un autre aspect. En effet, les perspectives de carrière d'un étudiant en médecine dans une ville comme Paris étaient supérieures à celles des autres étudiants. Ils avaient le droit d'exercer la médecine sur le territoire après l'obtention du titre de doctorat, ce qui n'était pas forcément valable pour les autres disciplines<sup>302</sup>. Ainsi est-il possible de se demander s'il existe un rapport entre l'engagement « indiscret » des étudiants en médecine et leur chance de faire carrière en France et d'être, par conséquent, à l'abri d'une éventuelle précarité ?

Pour venir à bout des irréductibles, le sultan recourut à la ruse. Au lieu d'affronter ses détracteurs, il préféra les séduire en leur offrant de belles opportunités. Cette solution fonctionna à merveille puisqu'elle porta un coup dur au mouvement jeune-turc de Paris et de Genève.

Paris fut incontestablement la capitale du mouvement jeune-turc grâce à l'importante colonie d'intellectuelles qu'elle abrite entre 1889 et 1908. La plupart de ceux qui, plus tard, allait être amené à jouer un rôle important dans la destinée du pays y ont été de passage. C'est là que se sont déroulés, en outre, les deux Congrès des Jeunes-Turcs. Son importance se comprend mieux au regard des efforts déployés par Abdül-Hamid pour y « débusquer » les membres de l'opposition.

## **II. Les nouveaux régimes et leurs lots d'exilés en France (1908-1930)**

La période abordée au préalable n'eut rien à envier à la suivante qui vit notamment l'arrivée au pouvoir entre 1909 et 1919 de la branche controversée du mouvement jeune-turc : le Comité Union et Progrès. Les dissidences apparurent au grand jour dès les premiers mois qui suivirent la révolution de juillet 1908. Après avoir obtenu gain de cause par le rétablissement de la Constitution, le Comité Union et Progrès, sans aucun programme, ne sut que faire face à la réalité du pouvoir. Le mouvement jeune-turc avait su abriter en son sein, grâce au dénominateur commun de l'opposition à Abdül Hamid, différentes nationalités et divers courants de pensée. Mais en évoluant progressivement vers le nationalisme et un mode de gouvernement dictatorial et rigide, le Comité Union et Progrès se fit de nombreux adversaires qui partagèrent souvent le même sort que ceux de la période précédente à savoir : l'exil. Les familiers du français et de la France, une fois n'est pas coutume, n'avaient plus que Paris en

---

<sup>302</sup>. Voir Moulinier Pierre.

perspective. La libération de l'Anatolie après la guerre d'indépendance donna à son artisan, Mustafa Kemal, l'occasion d'instaurer la République de Turquie.

L'origine de l'opposition politique depuis la base arrière parisienne remonte aux années 1860 où les Jeunes-Ottomans avaient dressé la bannière de la Constitution. Le flambeau fut repris à partir de la fin des années 1880, par les Jeunes-Turcs qui suivirent, à quelques nuances près le même but. Ainsi ces deux époques sont-elles marquées par un départ systématique des adversaires politiques au dehors en raison d'un climat défavorable à l'intérieur, se traduisant souvent par l'emprisonnement ou le bannissement. Qu'allait-il advenir du regroupement en France des opposants aux nouveaux gouvernements ? Allaient-ils, eux aussi, s'organiser et mener le combat politique depuis la capitale française ? Nous le verrons au fil de cette seconde partie mais le romantisme passionné des premiers temps n'était plus au rendez-vous. L'espoir suscité par la Révolution jeune-turque de 1908 s'éteignit rapidement. S'ensuivit des problèmes inhérents à l'Empire ottoman. Réaction et contre-réaction devinrent, à partir de cette époque, des constantes de la vie politique ottomane. Les bouleversements successifs préparèrent ainsi le terrain de l'exil. La France fut très souvent la destination favorite des exilés politiques. Mais, contrairement à la période précédente pour laquelle il existe une riche historiographie, celle qui suit la Révolution, après 1908, est assez insignifiante du point de vue des sources.

Il ne s'agira pas d'entrer dans le détail des événements internes qui précipitèrent les départs vers la France. Il s'agit surtout de déterminer s'il y a évolution ou non dans le procédé, dans le mode opératoire de cette nouvelle opposition parisienne. Quel but, cette troisième génération poursuivait-elle ? Avait-elle des points communs avec les Jeunes-Ottomans et les Jeunes-Turcs d'antan dont le vœu avait été exaucé par la promulgation de la Constitution ?

### ***1. L'exil vers la France sous le Comité Union et Progrès***

Les années 1908-1909 avaient vu le départ d'une grande majorité des Turcs vers l'Empire ottoman. Mais très vite, plusieurs événements précipitèrent le départ d'une partie des hommes d'État ottomans vers la France. Le nouveau régime, quant à lui adopta progressivement un mode de gouvernement rappelant celui d'Abdül-Hamid.

#### *1. a. La désertion de Paris (1908-1909)*

Au moment de la révolution en juillet 1908, les Jeunes-Turcs, préoccupés par l'organisation d'un troisième Congrès, n'accordaient guère de probabilité à ce qu'une action quelconque

débouche sur la promulgation de la Constitution. Ils ne mesurèrent pas l'ampleur du mouvement<sup>303</sup>.

La Révolution jeune-turque donna aussitôt à la majorité des opposants la possibilité d'un retour au pays. L'on observe dès lors un mouvement de retour de la France vers l'Empire ottoman. Les partisans du Prince Sabahaddin et ceux d'Ahmet Rıza, ont été les premiers à remettre pied dans les grandes villes de l'empire (Istanbul, Salonique, Smyrne). Ils avaient pour mission de promouvoir la Révolution, d'apporter leur pierre à l'édifice. Cela s'est traduit par une active propagande, par l'organisation de conférences et par des réunions avec les leaders d'autres groupes. L'occupation du champ politique suggérait de passer par ces étapes. Dans cette perspective, le docteur Nihad Reşad Bey et Murad Bey, allèrent à Istanbul par la voie d'Andrinople, Fazlı Bey à Smyrne via le Pirée. Pendant ce temps, Sabahaddin Bey adressa un message au peuple où il décrit l'importance de la Constitution<sup>304</sup>. Quelques semaines plus tard, le 21 août 1908, le Prince Sabahaddin prit à son tour la route d'Istanbul via Marseille.

Ahmet Rıza raconte les choses sous un autre angle. D'après lui, après avoir eu connaissance de l'écho jeune-turc parmi la population de Roumélie (partie européenne de l'Empire Ottoman) grâce à la propagande qu'ils avaient menée avec le docteur Nazım Bey dans la région, son groupe aurait donné le feu vert à Enver Bey et Niyazi Bey (les principaux chefs de la révolution) afin de passer à l'action. Il s'attribue d'une manière indirecte l'initiative du triomphe sur Abdül-Hamid. Il donne ensuite sa version des événements : « Pris de peur après cet événement inattendu, le sultan accepta la promulgation de la Constitution. Aussitôt éclatèrent, partout, des manifestations de joie. Les exilés revinrent dans la capitale impériale. Les partisans de la Constitution retournèrent eux aussi au pays »<sup>305</sup>. Il poursuit plus loin en disant : « il ne restait plus que moi dans la ville. Mes amis avaient du mal à faire confiance à Abdül-Hamid. C'est pourquoi, contre toute éventualité, ils décidèrent de laisser quelqu'un sur place, et ce quelqu'un, c'était moi ». L'auteur en racontant les faits, donne le sentiment de vouloir à tout prix se démarquer. D'abord en se plaçant à l'origine de l'initiative d'Enver et de Niyazi, ensuite en se montrant comme la première victime de la Révolution, en étant éloigné, contre son gré, du théâtre des événements. C'est comme s'il essayait de faire croire que ses adversaires auraient voulu l'isoler pour mieux manœuvrer.

---

<sup>303</sup>. A.K Bedevi, *op.cit.* p. 315.

<sup>304</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* pp. 318-320.

<sup>305</sup>. A. Rıza, İ. Temo, p. 317.

Désormais seul, il vaque à ses occupations en créant une association au nom de « Fraternité Musulmane ». Faute d'Ottomans, celui-ci regroupait des musulmans de diverses nationalités (Iraniens, Égyptiens, musulmans de Russie) qui se réunirent à « deux ou trois reprises » sous la présidence d'Ahmet Rıza selon ses propos (un avocat Égyptien au nom de Mahmut Bey reprit la direction après le départ d'Ahmet Rıza). Ce Comité attira des ennuis à Ahmet Rıza qui dit avoir été accusé, plus tard, par les Arméniens et les Grecs d'hostilité vis-à-vis des non-musulmans de l'empire. Il explique comment cet argument a été instrumentalisé par ces minorités non-musulmanes : « l'on m'a accusé d'être un partisan de l'Islam. Cet argument est devenu une arme dont ils ont usé à volonté. En revanche, ce comité n'a eu aucun effet sur les musulmans. Pas un seul n'est venu m'encourager. Aucune personne n'a jamais mentionné mes travaux en faveur de l'Islam »<sup>306</sup>.

Avec le recul, Ahmet Rıza regretta d'être resté à l'écart de la vie politique pendant tout ce temps :

J'ai compris que je faisais erreur en restant à Paris. Certains profitaient de mon absence pour faire des fourberies dans le pays (...) J'ai rédigé des lettres en déclarant que mon intention se bornait à l'observation, non pas à l'action. Je m'expliquais mal ou alors j'étais mal compris. C'est pourquoi j'ai résolu de retourner à Istanbul après dix neuf ans d'exil<sup>307</sup>.

Ahmet Rıza apprenait dans les journaux l'accueil chaleureux réservé au Prince Sabahaddin à son retour de France<sup>308</sup>. Il semblait jalouser cet événement. Il affirme que l'attachement à la Constitution doit s'exprimer discrètement, sans débordement mais avec une conviction profonde et une fermeté à toute épreuve. Aussi, un brin d'amertume dicte-t-il ces quelques lignes : « Lorsque un travail est fait pour la patrie, seules les larmes qui coulent sur le papier doivent s'entendre. Afin d'éviter des manifestations semblables, je décidais de changer d'apparence pour rentrer au pays. Je n'ai pas annoncé mon départ pour Istanbul »<sup>309</sup>. Il explique que tout se passait comme prévu jusqu'à ce qu'il décide de mettre sa mère au courant de sa venue :

La crainte de perturber ma mère en arrivant brusquement dans sa maison de Bakırköy, m'a amenée à descendre à la gare de Küçükçekmece afin de lui destiner un télégramme. Je lui disais que j'étais sur le point d'arriver. J'ai ensuite pris le train à destination de Bakırköy. Mais la nouvelle avait très vite été répandue par le centre de télégraphie et je trouvais ainsi une foule assez importante à la gare.

L'accueil qui lui a été réservé, contre son gré, dénote sa popularité au sein de l'empire. Les visites que lui font certaines personnalités mettent en évidence la place centrale qu'il entend

---

<sup>306</sup>. Ibid.

<sup>307</sup>. Ibid.

<sup>308</sup>. La tendance politique du Prince Sabahaddin fut représentée dans le nouveau Parlement ottoman élu entre novembre et décembre 1908.

<sup>309</sup>. A. Rıza, İ.Temo, *op.cit.* p. 318

occuper dans la nouvelle configuration politique. Toutefois, l'extrait suivant indique l'insatisfaction d'Ahmet Rıza sur certains sujets :

Ceux qui avaient pris connaissance de mon arrivée sont venus s'entretenir avec moi. De mon côté, je suis allé au centre du Comité deux jours après. J'ai trouvé face à moi des gens étranges que je ne connaissais pas. Même leurs noms ne me disaient rien. Ils s'approprièrent le terrain avec fierté. C'est comme si chacun, avant la Révolution, avait travaillé et fait autant de sacrifices que moi pour l'avènement de la Constitution. Le fait d'être resté à Paris pendant quelque temps avait laissé le champ libre et facilité l'occupation de l'espace par ces intrus<sup>310</sup>.

Ainsi Ahmet Rıza revient-il plusieurs fois sur le regret qu'il a d'être resté à l'écart. Mais il devient rapidement une personnalité incontournable de la classe politique ottomane. Il est élu député puis président du Parlement (*Meclis-i-Mebusan*)<sup>311</sup>. À partir de 1912, il est aussi élu président du Sénat (*Ayan Meclisi*)<sup>312</sup>. En désaccord avec le sultan après la Première Guerre mondiale, il s'exile à nouveau à Paris jusqu'en 1923 et participe à des négociations pour alléger les lourdes conditions imposées à la Turquie<sup>313</sup>. En tous les cas, Paris a été pour Ahmet Rıza, une ville d'où a émergé sa renommée.

L'arrivée d'Ahmet Rıza à Istanbul en 1909 laissa la capitale française presque sans figure majeure ottomane. Ce constat se vérifie aisément au travers des sources, et notamment des mémoires. Les références à Paris sont quasi inexistantes pendant au moins un an après la Révolution et le départ des Jeunes-Turcs. Il n'y avait, semble-t-il, plus beaucoup d'Ottomans dans la ville, en dehors de quelques rares étudiants qui ont fait le choix de rester sur place après la Révolution. L'enthousiasme suscité dans l'empire aussi bien qu'en Europe suite à la promulgation de la Constitution en laissa peu d'indifférents et il est à supposer qu'une partie des étudiants soit retournée au pays durant l'été 1908. Du reste, selon la liste des personnalités (annexes), peu d'Ottomans allèrent en France en 1908. À ce titre, les bouleversements politiques ont pu affecter l'envoi d'étudiants en Europe pendant un moment. L'année 1908 constitue véritablement une coupure dans l'histoire des flux ottomans vers l'Europe. La liste des personnalités permet d'évaluer d'une manière assez juste les tendances migratoires avant, pendant et après la Révolution. La proportion des étudiants en provenance de la France entre 1900-1908 et 1909-1913 est assez élevée. En revanche, on note seulement la présence de quelques rares étudiants ayant vécu en France, sans discontinuer, pendant ces trois périodes, ce qui montre qu'il y eut un bouleversement entre temps. Ils ont, par ailleurs, la particularité d'être des non-boursiers. L'un d'entre eux est le poète Yahya Kemal (Beyatlı) qui demeura en

---

<sup>310</sup>. Ibid.

<sup>311</sup>. A. Rıza, *op.cit.* p. 34.

<sup>312</sup>. A. Rıza, *op.cit.* pp. 54-55.

<sup>313</sup>. A. Rıza, *op.cit.* pp. 5-9.

France entre 1903-1912. Il faut noter une reprise des départs vers la France à partir des années 1909 et 1910. Le docteur Nazım Bey, en charge officielle, effectua deux séjours en Europe et notamment à Paris à partir de l'été 1909 pour y accompagner les nouveaux étudiants<sup>314</sup>.

Le retour des Jeunes-Turcs ne fut pas la seule conséquence de la Révolution de 1908. Les flux d'étudiants ottomans en direction de la France cessèrent pendant un moment à cause des bouleversements politiques. Pendant ce temps, des étudiants en cours d'études prennent le chemin du retour pour des raisons que nous ignorons. Il serait intéressant de voir s'ils ont été contraints par les autorités. Quoiqu'il en soit, à partir de 1909, les étudiants ottomans commencèrent à reprendre le chemin des universités françaises. Dans le même temps, l'instabilité de la situation politique et les dissensions au sein du Comité Union et Progrès ne tardèrent pas à apporter leurs lots de bannis.

#### *1. b. L'opposition au Comité Union et Progrès en exil à Paris (1909-1912)*

L'avènement de la Constitution en juillet 1908 marqua le retour précipité des opposants au pays. Ceux-ci avaient la conviction, désormais, que rien ne seraient plus comme avant; que « l'homme malade » retrouverait enfin sa santé après une période transitoire. Cependant, celle-ci se fit longue et pénible. Si bien que, même les plus enthousiastes, commencèrent à retirer l'espoir qu'ils avaient investi dans le Comité Union et Progrès. De surcroît, les dissidences d'autrefois et l'hétérogénéité du mouvement se manifestèrent au grand jour. Il est nécessaire de résumer dans leurs grandes lignes, les événements internes pour appréhender au mieux la question de l'exil. Il est important d'établir le parallèle entre les instabilités internes et les départs.

La mutinerie connue en turc sous le nom « d'incident du 31 mars 1909 » (nuit du 12 au 13 avril 1909) ouvre une période d'instabilité et d'exil politique vers l'Europe. La révolte fut menée par des soldats stationnés à Istanbul ainsi que par des religieux et des étudiants des « medrese » (école religieuse). Ils réclamaient la stricte observance de la loi religieuse et la démission du président de l'Assemblée, Ahmet Rıza, tenu comme le symbole de l'irréligion des Jeunes-Turcs. La révolte eut des conséquences politiques graves. Le Parlement était bloqué par les mutins. Abdul-Hamid vit l'opportunité de prendre sa revanche sur les Unionistes. Il donna l'ordre à la chambre de respecter la loi religieuse. Après une série de lynchages et de meurtres, un certain nombre de personnalités, pris de panique, furent le pays. Devant la menace qui pesait sur les acquis de la Révolution, l'armée de Macédoine (*Hareket*

---

<sup>314</sup>. A. Eyicil, *op.cit.* p. 128.

*Ordusu*)<sup>315</sup> marcha sur Istanbul qui fut investie le 24 avril. La loi martiale fut instaurée. Des tribunaux d'exception jugèrent les mutins. Tous ceux qui étaient jugés « dangereux » furent évincés ou éliminés. Le sultan Abdül-Hamid, fut déchu après trente années de règne et s'exila à Salonique.

Parmi ceux qui ont subi les foudres du Comité Union et Progrès se trouve notamment le Prince Sabahaddin<sup>316</sup>. Il est l'un des premiers à avoir pris le parti de quitter Istanbul pour s'en aller à Paris.

Ahmet Bedevi Kuran, quant à lui, est emprisonné, en compagnie de plusieurs amis, alors qu'il était encore étudiant à l'École militaire d'Istanbul. Dans ses mémoires, il raconte : « ils jugeaient dangereux le fait que nous intégrions l'armée et craignaient que nous fomotions un complot contre le pouvoir »<sup>317</sup>. C'est alors qu'il résolut de prendre la fuite vers Le Caire. Quelque temps après, il fut sollicité pour aller à Fès afin de former l'armée marocaine, en plein préparatif de guerre contre la France<sup>318</sup>. C'est au retour de ce pays qu'Ahmed Bedevi Kuran séjourna pendant quelques mois à Paris en 1911, où il eut la chance d'y voir réunis tous les opposants au nouveau gouvernement : « Après mon entretien avec le Prince Sabahaddin, j'ai fait la connaissance de plusieurs Turcs : docteur Nihad Reşad Bey, Şerif Paşa, İbrahim Baha Bey, Hoca kadri Efendi, Ali Kemal Bey, Yahya Kemal Bey, Avni Kemal Bey, Muhtar Bey, Rüşdü Paşa, Fazıl Toptani, Kemal Bey, Galip Efendi »<sup>319</sup>. Ces personnages sont tous impliqués dans l'opposition. Il cite ensuite les noms d'un certain nombre d'étudiants qui avaient été envoyés par le gouvernement en qualité de boursiers. D'ailleurs, à leur propos, il ajoute :

Les étudiants turcs se réunissaient au *Café Vachette*, situé sur le Boulevard Saint Michel. Le gouvernement prenait soin à ce que les étudiants restent à l'écart de l'opposition. Ils étaient surveillés de près par les responsables des affaires étudiantes. Ces derniers s'y prenaient avec ruse et accordaient plus d'importance à ce point qu'aux autres affaires<sup>320</sup>.

Ce passage rappelle étrangement les propos de Cemil Topuzlu vingt ans plus tôt dans un autre café du Boulevard Saint Michel. Les méthodes employées naguère par Abdül-Hamid étaient

---

<sup>315</sup>. L'armée d'action.

<sup>316</sup>. Le Prince Sabahaddin se fit emprisonner pendant plusieurs jours alors qu'il avait œuvré à la reprise d'Istanbul.

<sup>317</sup>. KURAN Ahmed Bedevi, *Harbiye Mektebi'nde Hürriyet Mücadelesi*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2009, p. 148.

<sup>318</sup>. La France demanda d'abord la cessation de ses activités auprès du gouvernement ottoman qui répondit n'avoir aucune connaissance de cette affaire. Alors la France envoya-elle un ultimatum au gouvernement marocain pour l'expulsion de ces éléments. Étonnement, Ahmet Bedevi Kuran ne fut pas inquiété lorsqu'il arriva en France.

<sup>319</sup>. K.A Bedevi, *İnkilap, op.cit.* pp. 351-352.

<sup>320</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p. 353.



reprises par le gouvernement jeune-turc. Dans un sens, ceci atteste la présence d'étudiants dans le mouvement d'opposition. À ce sujet l'auteur déclare plus loin :

Malgré tous ces handicaps, Yahya Kemal, un des anciens Jeunes-Turcs, œuvrait pour que les étudiants puissent se réunir discrètement avec les mouvements politiques. Il avait l'avantage de connaître tous les anciens et de fréquenter le milieu des étudiants ottomans. Ainsi certaines nuits, les étudiants se réunissaient-ils autour d'Ali Kemal Bey, en particulier, pour débattre de sujets politiques mais également scientifiques et académiques.<sup>321</sup>

Yahya Kemal (Beyatlı), par son expérience et sa longévité, était parmi les plus anciens. Il mit en place un véritable réseau sur lequel reposa l'opposition. Comme rappelé plus haut, il était l'un des seuls à avoir vécu à Paris sans discontinuer entre 1903-1912. En ce sens, nous pouvons prétendre qu'il a perpétué la tradition des réunions secrètes des Jeunes-Turcs. Mais pour ce qui était de la direction, deux hommes s'en sont chargées.

C'est principalement autour du Prince Sabahaddin et de Şerif Paşa<sup>322</sup> que les mouvements se sont articulés. Si le pluriel est employé, c'est parce qu'il y eut bien des oppositions. La communauté d'idée qui avait fait défaut aux Jeunes-Turcs, se manifesta aussi après 1909 entre ces deux hommes. Le Prince Sabahaddin était un scientifique. Il s'inspirait des sociologues européens pour étudier la société ottomane. Il avait la conviction de pouvoir régler les problèmes de son pays en recourant à la raison. Şerif Paşa, quant à lui, croyait que tout se réglerait par un changement de gouvernement. Cette idée le situait aux antipodes de l'homme de réflexion qu'était le Prince Sabahaddin. D'ailleurs, Ahmet Bedevi Kuran compare ce style à celui d'Ahmet Rıza de son temps. Il ajoute que d'autres opposants défendaient leurs propres idées. Sans doute fait-il allusion ici à Mevlanzade Rifat qui publia un journal au nom de *Serbesti* entre 1908-1913. À ce sujet, Şerif Paşa nous apprend dans ses mémoires, l'accord qu'il aurait passé avec le propriétaire du *Serbesti*. En contrepartie d'un financement mensuel, Mevlanzade Rifat se serait engagé à publier un journal d'opposition se conformant aux opinions politiques de Şerif Paşa. Celui-ci s'aperçut bientôt que le bénéficiaire abusait de sa largesse. C'est pourquoi, il mit rapidement un terme à cette collaboration<sup>323</sup>. C'est alors que Şerif Paşa reprit à son compte le journal *Meşrutiyet*.

Ce détail est représentatif du désaccord entre les principaux leaders de l'opposition. Les styles de Şerif Paşa et du Prince Sabahaddin étaient diamétralement opposés. Le premier ne songeait qu'à détruire ; le second cherchait, à grand renfort d'articles et de traductions d'ouvrages scientifiques, les solutions pouvant être appliquées avant la destruction. Cela dit,

---

<sup>321</sup>. Ibid.

<sup>322</sup>. ŞERİF Paşa, *Şerif Paşa Bir Muhalifin Hatıraları İttihat ve Terakkiye Muhalefet*, İstanbul, Nehir Yayınları, 1990, p. 9: Şerif Paşa joua un rôle important après la Révolution Jeune-Turque de 1908.

<sup>323</sup>. Şerif Paşa, *op.cit.* pp. 53-61.

l'influence du Prince Sabahaddin était plus grande. Il était, pour ainsi dire, le véritable chef et l'idéologue du mouvement d'opposition.

Autour de lui se trouvaient des individus tels que le fidèle docteur Nihad Reşad, İbrahim Bahaeddin Bey et Ahmet Bedevi Kuran. Celui-ci affirme qu'ils étaient en dialogue avec les autres mouvements mais qu'ils n'ont jamais su agir de concert à cause des divergences politiques. Il ajoute :

Ces désaccords ont conduit Sabahaddin Bey à changer plusieurs fois de rédacteur en chef au journal *Meşrutiyet*. Ainsi İbrahim Baha Bey, Ali Kemal Bey et Pertev Bey ont-ils assumé cette responsabilité à tour de rôle. Or, ce journal, à sa création, avait été présenté comme l'organe de l'opposition, et le soin de le diriger avait été confié à Sabahaddin Bey. Mais à la première occasion, les responsables du journal ne manquèrent pas d'en faire l'organe de diffusion de Şerif Paşa.<sup>324</sup>

Il poursuit en déclarant que le Prince Sabahaddin était le maître à penser de l'opposition mais que son influence était contrebalancée par le poids financier de Şerif Paşa, pourtant moins prolifique sur le plan intellectuel. La richesse ne pouvant être sacrifiée à la raison, dit-il, un équilibre entre les deux courants ne fut jamais trouvé alors que tous deux poursuivaient le même but.

Diplômé de Saint-Cyr, Şerif Paşa est un familier de la France où il mena une mission d'attaché militaire dans les années 1890. Pris de sympathie pour les Jeunes-Turcs au cours de ce séjour, il fut envoyé à Stockholm en qualité d'ambassadeur par le sultan qui parvint, par ce moyen, à l'éloigner du centre politique. Non content, Şerif Paşa apporta régulièrement son soutien moral et financier au mouvement jeune-turc et particulièrement au Prince Sabahaddin :

Il y avait à cette époque à Paris, deux partis révolutionnaires. Celui de Sabahaddin Bey et celui du « Terakki et İttihad » (Union et Progrès). Nous avons essayé, à la mesure de nos moyens, de leur apporter notre soutien moral et matériel. Nous avons toujours cherché à protéger, au risque de perdre notre statut et de nous faire renvoyer, les jeunes gens déracinés à cause du régime d'Abdül-Hamid<sup>325</sup>.

Si Şerif Paşa cherche à justifier son rang et sa légitimité dans le nouveau mouvement d'opposition, c'est qu'il en a été contraint. Dès son retour au pays en 1908, il intégra le groupe dirigeant du Comité Union et Progrès avant de démissionner de ses responsabilités en avançant le motif que le parti prenait une mauvaise direction. Contraint à l'exil sous la pression des autorités, il s'en alla dès lors à Paris où il mena une vive opposition grâce, notamment au journal *Meşrutiyet* qu'il reprit à son compte.<sup>326</sup>

---

<sup>324</sup>. K. A Bedevi , *op.cit.* p. 357.

<sup>325</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 23-28.

<sup>326</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 9-14

Le Prince Sabahaddin et Şerif Paşa ont toutefois en commun d'avoir été malmenés par le Comité Union et Progrès. En se réfugiant en France, ils évitèrent, certes les repréailles, mais pas la vigoureuse campagne de presse et les complots visant à les discréditer auprès de l'opinion publique et des autorités françaises. Cette situation rappelle étrangement celle que les Jeunes-Turcs d'Europe ont vécue avant 1908. Le Comité Union et Progrès recourut activement à la presse étrangère pour délégitimer le mouvement d'opposition sur la scène internationale<sup>327</sup>. Le Prince Sabahaddin ne répondit à ses accusateurs qu'en prenant discrètement des notes, d'ailleurs publiées longtemps après. Satvet Lütfi, un journaliste ottoman, raconte comment il obtint du Prince Sabahaddin de publier ces justifications :

Lors d'un voyage que j'ai effectué à Paris, j'ai vu les notes que Sabahaddin Bey avait prises par rapport à tous ces sujets. Dès ce moment j'avais ressenti l'intérêt de donner par ce biais une réponse à toutes les accusations (...) Lors de mon dernier passage à Paris, j'ai parlé de cette idée à Sabahaddin Bey. J'ai insisté pour qu'il m'autorise à publier les notes qu'il écrivait de temps en temps<sup>328</sup>.

Cette réaction chétive du Prince Sabahaddin s'explique par la nature du personnage. Il n'accordait aucune importance à ces fausses accusations et peut-être ne voyait-il pas l'intérêt de se défendre. Le Prince Sabahaddin était un homme d'esprit. Il cherchait à remédier au mal qui rongait « l'homme malade » au moyen de la science. Sa noblesse ne l'autorisait guère à descendre au niveau de ses détracteurs. Cette attitude peut être louable à certains égards, mais elle lui était préjudiciable à une époque où la propagande était synonyme aussi de pouvoir.

Şerif Paşa, lui, comprit cet enjeu et ne manqua pas une occasion, dans le *Meşrutiyet*, de s'expliquer et d'accuser sans relâche le Comité Union et Progrès. Du reste, dans ses mémoires, Şerif Paşa raconte ce qui suit : « Dès que j'ai commencé à publier le *Meşrutiyet* et que je me suis retrouvé sur le champ de bataille, nos ennemis ont redoublé de mensonges et de bassesses en tous genres. Naguère, ils complotaient discrètement, mais là, ils me déclarèrent ouvertement la guerre »<sup>329</sup>. Cette hostilité réciproque prit des proportions considérables. À l'intérieur, Şerif Paşa, malgré son absence, fut accusé de complot contre le pouvoir et condamné deux fois par contumace à la peine capitale<sup>330</sup>. À l'extérieur, à Paris plus précisément, les agents du Comité Union et Progrès tentèrent de l'assassiner en 1913. Malgré ces intimidations, Şerif Paşa créa l'« Islahat-i Esasiye Osmaniye », autrement connu sous le nom du « Parti Radical Ottoman ». Celui-ci avait pour ambition d'unir les mouvements d'opposition en exil autour de Şerif Paşa. Parmi ceux qui collaborèrent avec Şerif Paşa, il y

<sup>327</sup>. Prens Sabahaddin, *Görüşlerim*, İstanbul, Buruç Yayınları, 1999, p. 90.

<sup>328</sup>. P. Sabahaddin, *op.cit.* p. 91.

<sup>329</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 63.

<sup>330</sup>. Il était accusé d'être à la tête d'une organisation secrète au nom de « Cemiyet-i Hafiye » qui fomenterait des complots contre l'État.

avait Ali Kemal, Mevlanzade Rifat, Pertev Tevfik, Refik Nevzat, Albert Fua et Kemal Avni Bey. Ce mouvement aurait semble-t-il eu en Turquie une branche secrète dirigée par Rıza Nur. Ce dernier fut emprisonné pour ce motif en 1910. Le *Meşrutiyet (Mecheroutiette)*, journal bilingue mensuel, a été son organe de diffusion. Ce parti essaya de collaborer avec tous les opposants dans le but de lutter contre le Comité Union et Progrès d'une seule voix et sous une même bannière. Il chercha notamment à discréditer le Comité Union et Progrès auprès des autorités françaises. Ce zèle fut parfois interprété du côté français, comme un effort de déstabiliser les relations franco-ottomanes<sup>331</sup>. Le parti « Islahat-i Esasiye Osmaniye » fusionna en 1913 avec le parti du *Hürriyet ve İtilaf Fırkası* (Parti Ottoman de L'Entente libérale) fondé en Turquie dans le but de faire opposition au Comité Union et Progrès. Şerif Paşa fut nommé à la tête de la branche européenne de ce nouveau rassemblement. Aussitôt, le journal *Meşrutiyet* devint l'organe du parti. Ce journal bilingue qui publia son premier numéro en octobre 1909 disparut au mois de mai 1914, lorsque la France attribua un crédit au Comité Union et Progrès. Il eut en tout cinquante-quatre numéros et contenait soixante-quatre pages en moyenne. Ce journal avait plus l'apparence d'une revue que d'un quotidien. En dehors des articles signés par Şerif Paşa, tous les autres étaient anonymes. Jusqu'au quarante-septième numéro, « le programme politique du Parti Radical Ottoman » figurait à la dernière page du journal. Après le quarante-septième numéro, c'est le programme du *Hürriyet ve İtilaf Fırkası* qui commence à figurer au dos du journal<sup>332</sup>. L'objectif du journal était « la défense des intérêts politiques et économiques, des droits égaux de tous les Ottomans sans distinction de race ni de religion ».

Dans la biographie qu'il dresse de Şerif Paşa, Rohat Alakom évoque le sujet du financement et des ressources de cette organisation<sup>333</sup>. Şerif Paşa aurait assuré la plus grande partie des dépenses de cette organisation. Le total s'élèverait à 10 000 livres turques. Cette somme était importante pour l'époque. Şerif Paşa se distingue par ce trait généreux. Il apporta son soutien moral et financier aux mouvements d'opposition en France et d'une manière générale dans toute l'Europe et l'empire sous l'ère d'Abdül-Hamid et celle des Jeunes-Turcs. Pour étayer cette affirmation, Rohat Alakom donne l'exemple du docteur Refik Nevzat, fondateur à Paris du Parti Socialiste Turc. D'après certaines versions avancées par l'auteur, Şerif Paşa serait même un co-fondateur du premier parti socialiste turc. Tel un mécène en proie aux dépenses d'œuvres d'art, Şerif Paşa a mis sa fortune au service des mouvements

---

<sup>331</sup>. Ş. Paşa, *op.cit.* p. 11.

<sup>332</sup>. ALAKOM Rohat, *Şerif Paşa Bir Kürt Diplomatının Fırtınalı Yılları*, İstanbul, Avesta Yayınları, 1998, p. 57.

<sup>333</sup>. R.Alakom, *op.cit.* pp. 55-56.

d'opposition les plus divers. Enfin selon l'auteur, Şerif Paşa a été l'opposant le plus actif de la période à l'étranger. Son but affiché était de dresser des partis d'oppositions face à un Comité Union et Progrès en dérive.

Il convient également de mentionner les cas de Mustafa Suphi et de Şefik Hüsnü. Le premier des deux a étudié en France entre 1905-1908. Il n'avait alors aucun rapport avec le communisme auquel il adhère à partir des années 1914 (il fut l'un des fondateurs du premier parti communiste turc)<sup>334</sup>. Quant à Hüsnü Şefik, il fut influencé par les idées socialistes durant ses études de médecine en France dans les années 1910. Plus tard, il participa également à la fondation du parti communiste turc<sup>335</sup>.

### *1. c. La période des guerres : solidarités et ressentiments*

La période entre 1912-1919 sonne le glas de l'Empire ottoman. Trois conflits successifs en sont la cause. Celui de Tripolitaine, des Balkans et enfin la Grande Guerre. « L'homme malade », sur le plan territorial d'abord, se fit amputer des ses possessions en Afrique du Nord, dans les Balkans et dans la péninsule arabique. Le coup de grâce vint avec l'occupation du territoire par les Alliés après l'armistice d'octobre 1918. Sur le plan politique, les changements de gouvernement débouchent sur une instabilité chronique et contribuent à grossir les rangs de ceux qui avaient choisi la France comme terrain de combat. Face à ces catastrophes, la question de l'opposition ottomane à Paris se pose. Qu'a-t-elle fait ?

Une configuration politique semblable à celle de 1895-1908 caractérise le mouvement d'opposition entre 1912-1919, à cela près que Şerif Paşa retourna un temps à Istanbul en 1912 avant d'en revenir quelques mois plus tard. Şerif Paşa et le Prince Sabahaddin avaient tous deux leurs propres organisations et réseaux. Mais ils pouvaient s'unir comme l'extrait suivant d'Ahmet Bedevi Kuran l'avance : « Au moment où les Italiens s'attaquèrent à la Tripolitaine, tous les Turcs, sans distinction de courants, furent émus par la nouvelle. Dans une affaire comme celle-ci, il n'était pas question pour nous de poursuivre l'opposition »<sup>336</sup>. Cette agression italienne consacre non seulement l'union des mouvements d'opposition, mais elle marque aussi une pause dans l'hostilité de ces derniers envers le gouvernement. Cette attitude est un signe de maturité mais aussi une preuve de bienveillance. L'opposition s'arrêtait là où commençait la guerre contre l'ennemi commun. D'autant plus qu'un certain nombre d'exilés,

---

<sup>334</sup>. ASLAN Yavuz, *Türkiye Komünist Fırkası'nın Kuruluşu ve Mustafa Suphi*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1997, 401 pages.

<sup>335</sup>. BASRI GÜRSES Hasan, *Şefik Hüsnü yaşamı yazıları yoldaşları*, İstanbul, Sosyalist yayınlar, 1994, pp. 15-20.

<sup>336</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p. 364.

en premier lieu desquels Ahmet Bedevi Kuran, allèrent via la Tunisie et parfois l'Égypte en Tripolitaine. Voyons ce qu'il exprime à ce sujet :

Je me rendis du village que j'habitais en raison de ma maladie vers Paris pour m'entretenir avec certains amis. Au final, nous avons décidé avec Tahir Bey de nous rendre en Tripolitaine (...) Tahir Bey entra en contact avec Fethi Bey qui était attaché militaire de Paris et notre départ en Tripolitaine via la Tunisie fut approuvé. En revanche ma santé se dégradant au fil des jours, Fethi Bey me défendit d'y aller en disant, ' vous êtes trop malade et trop affaibli. Dans cet état, vous serez dans l'incapacité de voyager dans le désert. Songez d'abord à vous soigner avant d'y aller <sup>337</sup>.

Cet extrait comme le suivant témoignent de la compassion de Fethi Bey, un homme du Comité Union et Progrès, de Prince Sabahaddin et d'İbrahim Paşazade envers Ahmet Bedevi Kuran durant sa maladie : « Le Prince assumait, malgré sa fragile situation financière, les frais de soin (...) Dans le même village où je vivais se trouvait aussi İbrahim Paşazade Beha Bey. Il porta sur moi la même attention. Grâce aux efforts de ces deux hommes compatissants, je me suis ressaisi assez rapidement». Ces passages dénotent la solidarité qui animait les relations entre Ottomans. La solidarité ne semblait pas se limiter à l'assistance portée aux frères d'armes sur les champs de bataille tripolitain.

L'hostilité des opposants politiques contre le gouvernement ottoman reprit ouvertement dans les mois précédant les Guerres Balkaniques. D'après Ahmet Bedevi Kuran et le Prince Sabahaddin qui partageaient la même opinion, la politique malencontreuse du Comité Union et Progrès sur le plan interne et externe, avait donné l'opportunité aux Balkaniques de passer à l'acte. Dans ses mémoires, Şerif Paşa revient sur les plans qui se préparaient en Europe contre les possessions territoriales de l'Empire ottoman : « Pendant que notre régime déploie tous ses efforts pour nous priver de nos moyens, à l'extérieur nos ennemis se partagent déjà nos terres (...) <sup>338</sup>». Il parle ensuite longuement des alliances qui se font et se défont puis conclut en disant : « Quand bien même l'amour de la patrie est irritée, quand bien même tous nos sacrifices pour celle-ci sont vains, nous ne devons pas reculer devant la nécessité de signaler aux yeux de tous, les projets malveillants à notre rencontre (...) Nous sommes prêts à assumer tous les sacrifices pour que la vérité, devant nos concitoyens, soit mise à la lumière du jour ». Fidèle à son étiquette d'opposant, il fait une ultime remarque à l'endroit du Comité Union et Progrès, « dont les erreurs, dit-il, sont exploitées opportunément par les Européens ».

Les opposants de Paris, en premier lieu desquels Şerif Paşa, ne parvenaient pas à donner de sens ni à ignorer la politique répressive menée par le gouvernement. Dans les

---

<sup>337</sup>. K. A Bedevi, *op.cit.* p. 365.

<sup>338</sup>. Ş. Paşa, *op.cit.* pp. 74-76.

journaux européens, une incompréhension s'installait peu à peu par rapport à l'armée ottomane. Celle-ci s'était illustrée par son courage face aux Italiens mais, paradoxalement, la même armée faisait preuve de docilité face au Comité Union et Progrès. D'après Şerif Paşa, « le monde civilisé » avait été frappé par la bravoure de l'armée ottomane. Mais, dit-il, nul ne comprenait notre asservissement aux Italiens de l'intérieur »<sup>339</sup>. Il fait ici allusion au Comité Union et Progrès. Tout au long de ses mémoires, Şerif Paşa explique que son but a été de discréditer auprès de l'Europe et par le biais d'articles rédigés en français et en turc, non pas l'Empire ottoman mais son gouvernement. Il avait la conviction d'être un rempart contre les projets européens visant son pays. Á ce sujet, il dit : « si la patience dont nous faisons preuve venait à disparaître pour céder place au silence, les Européens ne se feraient plus guère d'illusions quant à notre destinée : alors l'effondrement véritable serait imminent »<sup>340</sup>. Ce passage montre la qualité qu'il attribuait à son mouvement. Il le considérait, pour ainsi dire, comme le dernier rempart avant l'envahissement. Dans les faits, cela s'est traduit par exemple, en avril 1914, par son opposition au crédit de 800 millions de francs que la France accorda au gouvernement ottoman. Cette désillusion poussa Şerif Paşa à cesser la publication du journal *Meşrutiyet*. Il se justifia dans le dernier numéro du *Meşrutiyet* en disant que la France avait financé la répression et la guerre contre les opposants au Comité Union et Progrès, et que, par conséquent, il était inapproprié de mener une quelconque activité dans ce pays<sup>341</sup>. Á propos de cette affaire de crédit, Ahmet Bedevi Kuran raconte le zèle déployé par Şerif Paşa pour arriver à ses fins : « Dans le but de faire échouer ce projet de crédit, Şerif Paşa mena sans interruption une grande propagande dans les rues. Il voulait attirer l'attention des Français contre les dangers d'une telle concession »<sup>342</sup>. D'ailleurs, peu après, une tentative d'assassinat fut perpétrée contre Şerif Paşa par Cevat Bey, un agent du Comité Union et Progrès. Azmi Bey, chef de la police ottomane se trouvait curieusement dans la capitale française au même moment.

---

<sup>339</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 78.

<sup>340</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 82.

<sup>341</sup>. Ş.Paşa, *op.cit.* p. 13.

<sup>342</sup>. A.K Bedevi , *op.cit.* p. 420



Photographie prise sur le lieu de l'assassinat manqué de Şerif Paşa. L'auteur Cevat Bey est tué par le garde rapproché de Şerif Paşa<sup>343</sup>.

Le Comité Union et Progrès recourait de plus en plus aux méthodes employées par Abdül-Hamid. Des concessions étaient faites aux individus se retirant de l'opposition. Au préalable, les concernés devaient reconnaître leur participation à des complots dans les journaux français. Mutavassit Bey, responsable politique, envoya cette lettre à Mahir Said Bey (opposant) : « J'ai demandé votre pardon auprès de Cemal Beyefendi. Ils ont acceptée ma demande à la condition suivante : Chacun doit avouer sa participation aux complots dans lesquels il s'est trouvé. Ces aveux seront ensuite publiés en français et en turc. Si vous

---

<sup>343</sup>. R. Alakom, *op.cit*, p. 168.



refusez, il vous sera désormais impossible de retourner au pays »<sup>344</sup>. Mahir Said Bey répondit qu'il n'avait jamais participé au moindre complot et que Cemal Beyenfendi en était conscient.

Entre temps, les Guerres Balkaniques avaient elles aussi provoqué une série de crises et des bouleversements politiques qui conduisirent nombre de personnalités sur la voie de l'exil. L'assassinat de Nazım Paşa et celui du ministre chargé de la défense, Mahmud Şevket Paşa, en 1913, donna une nouvelle occasion au Comité Union et Progrès de sévir contre les opposants. Plusieurs personnalités furent aussitôt condamnées à mort par une cour martiale. D'autres, plus lucides grâce aux expériences du passé, celle notamment de l'Affaire du 31 mars, craignant d'être inquiétés à tort ou à raison, réussirent à prendre la fuite au Caire et à Paris. Parmi eux se trouvaient Sadık Bey et Rıza Nur. Le premier d'entre eux fut une figure incontournable du mouvement d'opposition pendant un moment en compagnie de Gümlcineli İsmail et de Şerif Paşa<sup>345</sup>. Ces trois opposants, réunis à Paris, reprirent, en effet, à leur compte un parti dissout au sein de l'Empire ottoman : le *Hürriyet ve İtilaf Fırkası* (le Parti de l'Entente libérale). Sadık Bey et Gümlcineli İsmail auraient fait la démarche de s'allier à Şerif Paşa pour profiter de sa richesse. Ce facteur avait fait de Şerif Paşa l'un des deux leaders du mouvement d'opposition. Sa fortune personnelle était considérable. Grâce à elle, il était parvenu à tisser un vaste réseau de connaissances. Ces atouts de Şerif Paşa auraient conduit Sadık Bey et Gümlcineli İsmail à nourrir des arrière-pensées : celles de s'allier au Tsar et d'obtenir le soutien du roi d'Angleterre et celui du président de la République française dans le but de renverser le Comité Union et Progrès. Ce projet qui peut être aussi présenté comme un moyen de subsistance, n'aboutit pas.

Les activités du Prince Sabahaddin sont également à souligner. Celui-ci aida le Comité Union et Progrès à obtenir un soutien financier auprès de la France. En outre, il déconseilla fortement au gouvernement ottoman d'entrer en guerre aux côtés de la Triple Alliance. Pendant toute la durée de la guerre, le Prince Sabahaddin chercha inlassablement une solution pour éviter le chaos qui semblait se profiler pour l'empire. Après un bref passage à Athènes où il échappa à un meurtre, il s'installe à Genève. Il n'était pas le seul à avoir choisi cette destination qui faisait office, dans une Europe en guerre, de havre de paix. Une partie des étudiants de France, de Belgique et d'Allemagne étaient allés à Genève pour y achever leurs

---

<sup>344</sup>. Şerif Paşa fut également accusé d'avoir été le commanditaire de l'assassinat de Nazım Paşa.

<sup>345</sup>. A. Birinci, *op.cit.* p. 218.

études<sup>346</sup>. Le Prince Sabahaddin devint là le leader du mouvement d'opposition en rassemblant autour de lui une diversité de courants.

## ***2. Les départs vers la France sous le régime kémaliste (1920-1930)***

L'exil politique vers la France connut une version nouvelle à l'époque républicaine<sup>347</sup>. La République de Turquie naquit sur les ruines de l'Empire ottoman avec le dessein de regrouper sur la terre anatolienne, les Turcs de confession musulmane. Un certain nombre d'Ottomans avaient commencé, bien avant les Guerres Balkaniques, à faire le choix des États-nations nouvellement créés. Il est admis que le nationalisme turc a été le dernier à s'éveiller parmi tous ceux qui composaient autrefois l'empire. Résolus à combattre les ennemis de cette nouvelle configuration nationale qui se voulait pérenne, Mustafa Kemal, pendant plusieurs années, mena, sans relâche, une véritable politique de « turquification ». À cette volonté infailible s'est ajoutée l'obsession de préserver coûte que coûte le nouveau système politique et sociétal. Certains intellectuels, en désaccord avec Mustafa Kemal à propos de ces bouleversements jugés trop brutaux<sup>348</sup>, furent systématiquement bannis, parfois même condamnés à la peine capitale. Les figures visées n'étaient pas toujours des moindres et une partie d'entre elles avaient servi le pays sur les fronts, et contribué bien souvent à sa libération.

En revanche, les flux d'exilés vers la France n'étaient pas aussi importants que sous l'ère hamidienne et unioniste. Cela s'explique en partie par la multiplication des pays d'accueil.

### *2. a. La France : destination de retraite de la dynastie ottomane sous la République*

La période en Turquie qui s'étend de 1918 à 1922 est marquée par des événements graves tels que la défaite de la Première Guerre mondiale, la signature du traité de Sèvres et la lutte pour la libération qui s'ensuivit. Le régime, quant à lui, discrédité, plus fragile que jamais, privé de toute marge de manœuvre et faisant office d'instrument au service des pays victorieux, se trouvait dans une position d'impuissance. Sous la pression des Anglais, il livrait son dernier combat contre le mouvement de libération de Mustafa Kemal en Anatolie. En réalité, cette lutte à outrance n'avait d'autre objet que de retarder l'échéance qui mit bientôt fin à plusieurs siècles de règne. L'une des conséquences de tous ces événements a été le décret des « 150 ».

---

<sup>346</sup>. K. A Bedevi, *op.cit.* p. 418.

<sup>347</sup>. Nous n'utiliserons plus la dénomination « ottoman » pour désigner les exilés mais celle de « Turc ».

<sup>348</sup>. Table rase a été faite de tout ce qui avait caractérisé l'Empire ottoman à commencer par le choix d'Ankara comme Capitale de la République (l'abolition du sultanat puis du Califat, l'interdiction du fez, l'adoption des caractères latins, suppression des ordres religieux, laïcisation...).

Cette appellation renvoie à loi qui fut votée par la grande assemblée nationale turque en avril 1924. Ce texte rend effectif le bannissement, déjà officieux, non pas de 150, mais plus de 600 personnes (hommes d'État, journalistes, fonctionnaires, descendants de la maison ottomane...) accusées de trahison. Cette législation a été utilisée à tort ou à raison par le nouveau régime, soucieux d'évincer tout élément susceptible de nuire au nouvel ordre. Cette loi constitue, en outre, le premier volet du mouvement d'exil qui se fit en direction de l'Europe.

Le cas de Damat Ferit Paşa est représentatif. Cet homme, époux d'une princesse de la maison d'Osman (Mediha sultan, fille d'Abdül-Mecid), mena des études d'histoire et de géographie à la Sorbonne dans les années 1880. Il poursuivit ensuite son parcours universitaire à Londres. Il devint premier ministre en 1919, quelques jours après la signature de la paix. Pendant les dix-neuf mois qui suivirent cette promotion, il démissionna et revint cinq fois à la tête de cette même fonction<sup>349</sup>. Damat Ferit Paşa fut incontestablement celui qui précipita le chaos dans le pays. Bien que sa mort en 1924 à Nice le mette en dehors du décret des « 150 », voté la même année 1924, il aurait été le premier à être visé s'il avait vécu plus longtemps. Damat Ferit Paşa fut, en effet, le plus grand adversaire du mouvement de libération. Grand admirateur de la Grande-Bretagne, il est notamment connu pour avoir collaboré avec les Anglais dans le but de traquer les hommes qui s'étaient illustrés par leurs bravoures sur les différents fronts. Son œuvre majeure fut cependant la constitution de la « Kuvva-i inzibatiye » (gendarmerie), soit l'armée du Califat, dans sa lutte contre le mouvement de libération. La victoire imminente de l'armée de libération ainsi que le risque d'être jugé par les tribunaux d'exception<sup>350</sup> (*İstiklal Mahkemeleri*) entraînèrent Damat Ferit sur la voie de l'exil avec l'appui des Anglais qui l'acheminèrent jusqu'à destination à Cap d'Ail, dans le sud de la France. Il s'installa d'abord dans un hôtel, mais très vite ennuyé par la monotonie du lieu, il loua une maison à Menton. En 1923, le sultan Vahdeddin, accompagné par sa cour, s'installa à San Remo, non loin de Menton. Condamné à la peine capitale en Turquie, Damat Ferit mourut en 1924 sans être jugé. Son sort constitue toutefois une exception au sein de la maison ottomane. Les autres, à l'instar du sultan déchu Vahdeddin, ont

---

<sup>349</sup>. TOKER Yalçın, *150'liklerden Portreler*, İstanbul, Toker Yayınları, 2006, pp.43-48.

<sup>350</sup>. Ces tribunaux d'exception ont été institués dans un contexte de guerre en 1920 dans le but de lutter contre les ennemis intérieurs de la libération. Les juges étaient désignés parmi les députés de la Grande Assemblée Nationale.

seulement été priés de quitter le pays. Certains sont allés vivre à Paris. En revanche, nombreux membres de la maison ottomane ne revirent plus jamais leur pays<sup>351</sup>.

Damat Ferit Paşa à cette époque fut parmi les rares à choisir la France comme terre de retraite. Ceci s'explique par le fait qu'il ait activement collaboré avec les vainqueurs de la guerre. Il eut, pour ainsi dire, droit de cité dans ces pays, en contrepartie des ses loyaux services. N'est ce d'ailleurs pas sous la protection des Anglais qu'il réussit à quitter Istanbul en 1922 ?

Le fait qu'il n'y ait presque plus de Turcs à cette époque en France est tout à fait remarquable. Cette chose n'était pas arrivée en temps de paix depuis les années 1830. Il est possible d'arriver à ce constat à l'examen du parcours des personnalités qui ont figuré dans la liste des « 150 ». Bien qu'étant francophone et ayant déjà vécu en France, la plupart n'ont pas choisi ce pays comme destination, préférant souvent rejoindre l'Égypte, le Liban, la Grèce, la Roumanie, l'Allemagne et même les États-Unis. Bien entendu la France, après l'épisode de la Grande Guerre, et celui de l'occupation de la Cilicie<sup>352</sup>, n'était pas un lieu opportun de retraite. La présence d'une communauté turque n'aurait probablement pas été bien accueillie par les autorités et la population. Il est plausible aussi que les Turcs aient nourris un certain ressentiment contre la France à propos de l'occupation de la Cilicie.

D'autres personnages ont trouvé refuge à Paris comme, Mehmet Ali Bey, Refii Cevad Ulunay<sup>353</sup> et Reşat Halis Bey. Ce dernier arriva dans la ville en 1924 alors qu'il était ambassadeur de l'Empire ottoman à Berne. Il faisait partie de la délégation qui avait signé le traité de Sèvres en 1920<sup>354</sup>. C'est du reste pour ce motif qu'il fut ajouté à la liste des « 150 ». Il se maria en 1931 avec Şadiye Sultan, la fille d'Abdül-Hamid II. C'est l'époque où Paris devient progressivement le lieu de vie des membres de la dynastie ottomane.

Plus tôt déjà, en 1924, Osman Beyazıd, quarante-quatrième chef de la dynastie ottomane était né en France. Abdül-Mecid II, dernier Calife ottoman entre 1922-1924, y avait également déposé ses valises en 1924. C'est Gaston Doumergue, président de la République française, qui avait alors donné son accord pour l'accueil de la famille impériale. Ayşe Sultan, dans son livre « Avec mon père le sultan Abdulhamid » témoigne de l'aide des autorités françaises pour faciliter leur arrivée et leur installation en France<sup>355</sup>. Neslişah Sultan, autre

---

<sup>351</sup>. Les femmes de la maison ottomane ont obtenu l'autorisation de séjour bien des années plus tard. Les hommes ne purent jouir de ce droit qu'à partir des années 1970.

<sup>352</sup>. Sud-Est de l'Anatolie. Cette région a été occupée par l'armée française après la Première Guerre mondiale.

<sup>353</sup>. On retrouve la trace de ce journaliste à Paris dans la seconde moitié des années 1920.

<sup>354</sup>. Ce traité est le symbole de l'humiliation infligée à l'Empire ottoman après la Première Guerre Mondiale. Le mouvement de libération sous l'égide de Mustafa Kemal en fit sa cible principale.

<sup>355</sup>. OSMANOĞLU Ayşe, *Avec mon père le Sultan Abdulhamid*, Paris, L'Harmattan, p. 234.

membre de la famille impériale mariée plus tard à un prince égyptien, raconte l'exil de la dynastie en mars 1924 :

Mon grand père, mon père et tous les princes sont partis rapidement. On les a embarqués à l'aube à bord de l'*Orient Express* en direction de la Suisse. Les femmes de la famille ont eu, elles, un délai d'une semaine pour régler leurs affaires et prendre quelques dispositions matérielles. Nous avons le droit d'emporter nos effets personnels. On ne réalise pas aujourd'hui que la plupart de ces femmes n'avaient jamais voyagé. Les sultanes les plus âgées n'avaient même jamais quitté leur palais. Nous disposions d'un an pour vendre nos biens<sup>356</sup>.

Abdül-Mecid II, chef de la dynastie en exil, était un grand amateur de peinture. Il laissa une collection d'une centaine de toiles et quelques sculptures qui résument un siècle de création inspirée par Paris où vécurent de grands peintres au XX<sup>ème</sup> siècle.

Parmi les 144 membres de la dynastie ottomane qui avaient été contraints à l'éloignement, une partie s'établit ainsi à Paris autour du prince héritier, Osman Beyazıd et d'Abdül-Mecid II<sup>357</sup>. Déchus, leurs biens furent confisqués par le Trésor Public<sup>358</sup>. Après avoir été respectivement le centre du mouvement jeune-ottoman, jeune-turc et de l'opposition contre le Comité Union et Progrès, Paris devient la ville d'exil de la dynastie ottomane. Pourquoi, ont-ils choisi la France ? D'abord pour la même raison que Damat Ferit Paşa, à savoir : la relative complaisance de l'Angleterre et de la France envers la dynastie ottomane après les événements de la Première Guerre mondiale. Ceux-ci se sont retrouvés alliés pour lutter contre le mouvement de libération mené par Mustafa Kemal en Anatolie centrale. La deuxième raison est la familiarité des membres de la maison ottomane avec la France et sa langue. L'amitié des sultans avec les rois de France depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle fait de ce pays une destination logique. Enfin, le facteur d'Abdül-Mecid II a été déterminant, surtout après la mort du sultan Vahdeddin en Italie. La configuration de la cours ottomane a été reproduite d'abord par Vahdeddin en Italie, ensuite par Abdül-Mecid II en France.

Ainsi la France entre 1914 et 1923 devient-elle un pays en partie déserté par les Turcs. Ces derniers cessèrent de s'y établir pour des raisons contextuelles. Le constat de ce « désamour » se manifeste notamment par l'absence de témoignages sur cette période. Seule la dynastie ottomane avait élu domicile à Paris. Ce qui caractérise au mieux la vie des membres de la famille impériale est la discrétion. Entièrement déshérités, ils menèrent, dans

---

<sup>356</sup>. Point de vue image du monde, *Hommage Princesse*, 11-17 avril 2012, pp. 28-31.

<sup>357</sup>. MURAD Kenize, *Saraydan Sürgüne*, İstanbul, Isis Press, 1994, 443 pages.

<sup>358</sup>. Les femmes de la dynastie ottomane furent autorisées à revenir à la nationalité turque et à rentrer au pays à partir de 1952. Les hommes obtiennent ce droit en 1974.

la plupart des cas, une vie difficile<sup>359</sup>. Dépolitisés, désintéressés par les affaires de la Turquie républicaine qui avait fait d'eux des apatrides, ils sombrèrent le plus souvent dans l'oubli, dans l'anonymat le plus total. Tout au plus se sont-ils adonnés à des activités culturelles et notamment aux arts comme Abdül-Mecid II où à l'écriture à la manière de Mourad Kenize (bien plus tard). Certains s'en allèrent dans d'autres pays et notamment aux États-Unis.

L'envoi d'étudiants boursiers en Europe par la Turquie à partir de la fin des années 1920 marque toutefois le retour des Turcs en France. En parallèle à ces flux d'étudiants, beaucoup de personnalités commencèrent à s'installer à Paris après avoir été chassé par le gouvernement kémaliste.

## *2. b. Paris : ville réhabilitée par les exilés turcs entre 1925 et 1930 ?*

Dans les années 1924-1926, le nouveau régime sous l'égide de Mustafa Kemal endurecissait sa politique contre les « ennemis de la République ». Deux événements majeurs en donnent l'occasion aux kémalistes : le premier est la révolte kurde du Şeyh Said ; le second est l'attentat manqué d'Izmir. Celui-ci sonne le glas de l'opposition politique. La plupart des adversaires officiels ou officieux de Mustafa Kemal furent systématiquement éliminés après des parodies de justice. Un certain nombre de personnalités ont été condamnées à la peine capitale (docteur Nazım Bey, Cavit Paşa, Hilmi Paşa,...). Les opposants qui n'étaient pas impliqués dans l'attentat quittèrent le pays par crainte d'être inquiétés. C'est alors que Paris accueillit quelques personnalités non désirées telles que Selanikli Rahmi et surtout Rıza Nur. Ce docteur en médecine avait dans le passé vécu en France pour y mener des études. Député de la province de Sinop,<sup>360</sup> il était connu pour son engagement politique sous le régime unioniste ainsi que par un premier exil à Genève dans les années 1910. Il s'était illustré sur les différents fronts pendant la Première Guerre mondiale et la Guerre de Libération. L'événement qui fit de lui un grand homme est le traité de Lausanne. Mais très vite, il entra en conflit avec Mustafa Kemal à cause des orientations politico-sociales de celui-ci. Rıza Nur est surtout l'un des seuls à avoir rédigé un journal volumineux sur sa vie, notamment sur la partie qui concerne son exil politique. Il est possible d'y recueillir de précieuses informations sur l'état de la présence turque. Mais avant d'en arriver à ce stade, voyons les raisons qui ont poussé Rıza Nur à quitter le pays pour s'en aller en France. Au moment où il quitte sa province natale, il s'interroge : « quelle est ma faute pour avoir mérité un tel sort ? Ceux qui arrivent au pouvoir se font bandits et cruels. Je n'arrive pas à m'adapter à eux. Soit ils me

---

<sup>359</sup>. Il est probable que le gouvernement français ait hébergé les membres de la famille impériale dans les premiers temps.

<sup>360</sup>. Sur la côte de la Mer Noire.

jettent, m'emprisonnent, et me condamnent à l'exil, soit ils essayent de me mettre à mort, de m'assassiner. Soit comme à présent, je m'en vais ailleurs de mon gré »<sup>361</sup>. Dans cet extrait où le souvenir des ses anciennes souffrances font surface, il témoigne avoir lui-même pris la résolution de l'exil. Plus loin, il explique pourquoi il en est arrivé à cette décision : « Je préférerais mourir que de supporter leurs regards traîtres. Je me suis dit 'tiens encore un peu' mais si la tentation est forte et que je cède alors que m'advierait-il ? (...) C'est pourquoi je préfère tout laisser et m'en aller vivre et penser librement ». La censure est particulièrement décriée dans un autre extrait : « Ils ont condamné le directeur du journal 'Cem'. La raison en est une caricature où un homme sacré est attaqué par des loups (...) Cem (également le prénom du journaliste) est un grand artiste mais sa valeur ne fut reconnue ni sous le régime des unioniste, ni sous le régime actuel ». Ici l'auteur met en liaison le régime jeunes-turc et kémaliste à travers cet exemple qui en dit long sur l'état de la presse.

Rıza Nur figure cependant comme l'un des seuls durant cette période, en compagnie de quelques rares autres, à avoir quitté le pays sans y avoir été explicitement contraint. Parfois, il fait allusion dans ses mémoires à son expérience politique et affirme qu'il valait mieux prendre les devants avant que le régime ne s'en prenne à sa personne. Aussi, l'exil vers la France a-t-il été limité à cette époque. Tout au long de ses mémoires, Rıza Nur mentionne des personnalités vivant ou passant à l'occasion d'un séjour à Paris. Beaucoup de Turcs ont été de passage dans la capitale française mais tous ou presque dans le cadre d'un voyage. La France avait cessé d'être le centre d'exil qu'elle avait été dans le passé. La raison de la Première Guerre mondiale et l'occupation de la Cilicie par les Français avait été avancée. Mais quelques années après ces épisodes, c'est à dire à la fin des années 1920, la France ne retrouva pas sa place de choix dans le cœur des exilés. Comment devons-nous comprendre cette évolution alors que dans le même temps, intellectuels, étudiants, hommes d'États et artistes séjournaient régulièrement à Paris ? Il existe deux explications plausibles. La première est le départ vers d'autres pays (l'Allemagne, la Suisse, le Liban, la Jordanie, les pays balkaniques et de plus en plus les États-Unis) des bannis de la liste des « 150 ». Nombreux furent ceux qui choisirent comme destination d'exil, les pays anciennement sous possession ottomane comme les Balkans et surtout les pays comme la Syrie et la Jordanie<sup>362</sup>. D'autres encore ont choisi de s'embarquer en Allemagne, pays allié de l'Empire ottoman lors de la Première Guerre mondiale. La deuxième explication plausible serait de prendre en considération la baisse assez importante des exilés par rapport aux époques antérieures.

---

<sup>361</sup>. NUR Rıza, *Hayat ve Hatıratım*, İstanbul, İşaret Yayınları, 1992, 559 pages, 3eme volume, p. 339.

<sup>362</sup>. Voir Toket Yalçın.

Mustafa Kemal sut gagner la loyauté des intellectuels restés au pays. Á ce sujet, Rıza Nur cite à plusieurs reprises le cas de ces hommes qu'il méprise pour leur docilité à l'égard de Mustafa Kemal. Il les considère d'ailleurs comme d'éminentes médiocrités. Il décrit longuement les supercheries dont ils sont les auteurs. Il est surtout scandalisé par les faits et gestes de ces hommes lorsqu'ils sont en voyage diplomatique :

Je connais et reçois les échos de ces prétendus hommes d'État qui viennent profiter à Paris des deniers publics. Le ministre de l'instruction nationale, Meb Necati, était récemment dans la capitale. Je l'ai rencontré au 'Kleric', l'hôtel le plus luxueux de la ville situé sur le boulevard des Champs-Élysées (...) Il aurait appris en l'espace de trois journées l'esprit et le système de l'éducation française. Je me suis demandé si une telle chose était possible en six mois. C'est là un exemple d'absurdité qu'il était capable de dire. Alors que pendant tout son temps à Paris, son plus grand intérêt a été les femmes et les enfants. Un soir, il prit à ses côtés quelques étudiants turcs qu'il conduisit à la maison close pour les regarder faire. Et dire que cet homme est le ministre de l'instruction nationale ! Il est censé être le père spirituel des étudiants. Qu'il devienne aveugle. S'il a ce genre de fantasmes, n'y a-t-il aucun autre homme à Paris qui puisse le satisfaire ? Voilà qui est Necati. Cet homme assura, à différents moments, la charge de ministre de l'éducation et de justice. Cet homme, sous prétexte d'un voyage d'État en France pour étudier le système d'éducation, ne fit rien d'autre que s'adonner à l'adultère et à la beuverie. Il mourut quelques mois après son retour. J'ai lu qu' İsmet İnönü et Mustafa Kemal avaient beaucoup regretté sa mort. Voilà comment cet enfant exemplaire du pays a été pleuré par Mustafa Kemal et İsmet<sup>363</sup>.

Ce passage expose clairement l'hostilité de Rıza Nur à l'égard de ces personnalités controversées. Quoique douteux, ces propos ont le mérite de révéler la fréquence des voyages des hommes d'État turcs. La première phrase est assez éloquente. Rıza Nur critique également des journalistes au service de l'État tel qu'un certain Falih Rıfkı : « Falih Rıfkı aurait visité Paris. Il a écrit un article sur ces observations. Pour démontrer que cet homme ne peut être qu'un sot, je reprends quelques-unes de ses plus fines observations (...)»<sup>364</sup>. L'auteur révèle aussi les nombreux va-et-vient d'un autre homme fort : Mahmut Siirt. « Cet homme », dit-il, « conduirait les liquidités de Mustafa Kemal dans les banques européennes. Il aurait même écrit un article en faveur de Mustafa Kemal. Une réponse fut publiée par le journal *Presse* dans lequel tous les arguments de Mahmut Siirt sont désavoués »<sup>365</sup>.

Dans ses mémoires, Rıza Nur parle aussi des juifs d'Istanbul qui, dit-il, « sont nombreux à Paris ». Ces derniers, après cinq siècles d'asile et de cohabitation, avaient commencé à quitter l'Empire ottoman au début du XX<sup>ème</sup> siècle à cause des troubles politiques, des conflits et du changement de régime. Rıza Nur en parle en ces termes : « Je suis allé à la rue Cadec qui abrite la banque des bijoutier. Là, il n'y a que des juifs. Nos juifs

---

<sup>363</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 348-349.

<sup>364</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 356.

<sup>365</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 364.



d'Istanbul aussi sont très nombreux(...) La majorité des juifs sont Hollandais, Polonais, Russes et Turcs »<sup>366</sup>. Les Arméniens forment à Paris l'une des autres communautés ottomanes. Eux aussi sont nombreux d'après Rıza Nur. Il est d'ailleurs frappé par leur dynamisme :

Près d'un très beau jardin public, il y a un an environ, j'ai aperçu un panneau avec les inscriptions : 'L'Association Nobel. Foyer des étudiants arméniens'. J'ai pleuré. Cela m'a pesé lourd. Même les Arméniens ici construisent des foyers. N'avons-nous pas un seul bienfaiteur qui prendrait en charge un tel établissement ? Au lieu d'importer des chevaux de course, n'aurait-il pas été plus judicieux que notre gouvernement fasse construire un foyer pour les étudiants ?<sup>367</sup>.

Il précise que ce foyer arménien se situe à proximité de la Porte d'Orléans où les anciens bâtiments sont démolis au profit de bâtiments modernes. Il précise qu'il s'agit d'une initiative du gouvernement français afin de développer un nouveau centre universitaire à côté du vieux Quartier Latin. Il déplore l'inexistence d'un tel foyer turc. Il avance l'argument de la débauche dans laquelle baignent les étudiants turcs désœuvrés. « Un tel établissement », dit-il, « ferait vaquer les étudiants de leur principale préoccupation (l'adultère) »<sup>368</sup>.

Ainsi Paris devient-elle progressivement une ville où se transpose l'ancienne configuration sociale de l'Empire ottoman. On y trouve des juifs, des Arméniens et de plus en plus d'étudiants turcs sans parler des étudiants grecs. En outre, le nombre de personnalités s'exilant en France reste assez faible dans l'ensemble.

\*\*\*

Au tournant du siècle, la capitale française est devenue un centre d'opposition pour les Jeunes-Turcs. Refoulés en Turquie, bannis à cause de leurs convictions politiques, ils se sont installés en France pour y mener un combat contre Abdül-Hamid II d'abord, contre le Comité Union et Progrès ensuite. Le choix de la France répond à une longue tradition de familiarité à la fois linguistique et culturelle. Il y a aussi le facteur de l'ancienneté des mobilités étudiantes vers ce pays depuis les années 1830. C'est enfin la destination la plus prisée par les observateurs ottomans et journalistes en quête de modernité ainsi que par les étudiants. Bien qu'elle soit terre d'asile et de liberté d'expression, la France n'a pas toujours été un havre de paix pour les opposants. La publication de plusieurs journaux d'opposition a été interdite. L'exemple du *Meşveret* est significatif dans la mesure où il fut l'objet d'un interdit sous la

---

<sup>366</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 360.

<sup>367</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 371.

<sup>368</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 371.

pression du gouvernement ottoman. Des obstacles furent dressés devant l'action des opposants alors nombreux sur le territoire.

Malgré tout, le pays devint un lieu de vie pour l'opposition politique à l'exception de la période kémaliste où la grande majorité des exilés ont été des membres de la famille impériale. Des personnalités comme Ahmet Rıza, le Prince Sabahaddin et Şerif Paşa s'y établirent. Le pays connut deux Congrès Jeune-Turcs durant lesquels tous les courants politiques de ce mouvement furent représentés. Des journaux ont été publiés, parfois officiellement, parfois clandestinement (à cause des interdits) dans le but de peser sur l'opinion publique européenne et ottomane. Des réunions et des conférences ont été tenues. Des personnalités comme Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin ont publié des articles dans des journaux nationaux acquis à la cause de ces exilés et critiques vis-à-vis du gouvernement français. Les sujets de conversation tournaient autour de la politique. Les amitiés et les liens se tissaient aussi grâce à la politique comme dans l'exemple de Bahaeddin Şakir et du docteur Nazım Bey. L'omniprésence de la politique dans la vie des Ottomans pouvait avoir des conséquences néfastes. Les jeunes étudiants boursiers étaient étroitement surveillés par les autorités ottomanes. Celles-ci n'ont d'ailleurs pas lésiné sur les moyens de faire taire le mouvement d'opposition. Beaucoup de Jeunes-Turcs se sont fait « racheter » au cours de la période. Les chefs de file des Jeunes-Turcs, quant à eux, fidèles à leurs convictions, ont inlassablement cherché des remèdes à l'Empire ottoman en recourant notamment à la sociologie française.

### CHAPITRE TROIS

#### L'INFLUENCE DES COURANTS IDEOLOGIQUES, POLITIQUES ET ARTISTIQUES FRANÇAIS SUR LES OTTOMANS (1880-1930)

Entre 1880 et 1930, les Turcs ont été nombreux à se rendre en France (études ; exils ; séjours touristiques ou diplomatiques). Celle-ci était le pays européen le plus fréquenté par les Turcs. La longue tradition des relations entre l'Empire ottoman et la France, l'influence de cette dernière au Levant, le facteur de la langue (le français était alors la première langue diplomatique), enfin la curiosité partout dans le monde pour le pays de la Révolution de 1789, ont largement contribué à faire de ce pays la destination privilégiée des Ottomans. Paris accueillit plusieurs générations d'étudiants et d'exilés. Ceux qui ont laissé des mémoires mentionnent souvent les mêmes choses : le Quartier Latin, les grandes avenues, les cafés, les femmes... etc. C'est toujours avec un brin de nostalgie que la ville est présentée. En ce sens, Paris fut une véritable école à la modernité de l'intelligentsia ottomane. Celle-ci perçoit de la même manière cette civilisation européenne, souvent décrite sous l'angle du génie français. En matière de technologies surtout, les évolutions du XIX<sup>ème</sup> siècle ont suscité l'admiration des Ottomans en quête de modernité : le métro, les tramways, l'électricité, l'éclairage...etc. Ils ont tous formulé le souhait de voir un jour ces aspects de la civilisation dans l'Empire ottoman. Dans ce dernier, les *Tanzimat* se sont traduits dans certaines grandes villes de l'empire, comme Istanbul et Smyrne, par une urbanisation s'inspirant du modèle européen. Erigée en modèle, la France a façonné la vision des Ottomans sur l'Europe. Aucun autre pays du Vieux Continent ne fit autant d'impression que la France. Il y'eut bien une période de sympathie pour l'Allemagne, principalement sous la période « hamidienne », tout comme une période où Genève devient une destination en vogue pour les étudiants, mais la France se distingue de ces autres pays par sa régularité en matière d'accueil. En effet, depuis les premières vagues estudiantines des années 1830, la France ne cessa d'être la référence pour les études, l'exil et les voyages. Comment l'expliquer ? Il existe un autre facteur en dehors de tous ceux présentés jusqu'à lors : les courants de pensée. Ceux-ci ont incontestablement participé à l'attractivité de la France. Du reste, ce pays n'attira pas que des Ottomans, mais

aussi d'autres Européens, des Africains, des Américains...etc<sup>369</sup>. Paris, ville par excellence de l'intelligentsia mondiale, était d'ailleurs présentée comme la capitale du monde civilisé. Il s'agissait en l'occurrence de la ville qui accueillait à cette époque, le plus grand nombre d'étudiants étrangers au point que cela fut l'objet d'un certain nombre de débats controversés dans le milieu politico-universitaire, débouchant parfois même sur des législations restrictives<sup>370</sup>. Cependant, la France se distingua d'une manière générale, par rapport à l'Allemagne, sa concurrente directe, par le souci de faciliter le séjour et l'obtention des diplômes des étrangers sur son territoire. Bien entendu, à ces avantages, il convient d'y associer la renommée de certaines grandes universités comme la Sorbonne, l'École des Beaux-arts ou encore l'École des Sciences-Politiques, mais aussi la prépondérance des intellectuels français, bien que les Allemands ont été sur ce point parfois plus en avance. En dehors de l'argument selon quoi la langue allemande n'aurait pas permis une large diffusion de son patrimoine idéologique, il faut souligner l'opportunisme de la France qui su attirer toujours davantage d'étudiants, tantôt en facilitant leur séjour sur le territoire, tantôt en facilitant l'obtention d'un diplôme, ce qui revenait en fait, à baisser le niveau des titres français. Ce qui importait pour la France, dans ce contexte conflictuel avec l'Allemagne, c'était la formation de l'intelligentsia mondiale à l'école de la République. En somme, il s'agissait de diffuser la francophonie auprès d'étudiants qui allaient être amenés à l'avenir à jouer un rôle important dans leurs propres pays. Cependant, la France avait un désavantage : elle avait la réputation, contrairement aux universités allemandes, d'être un terrain propice à l'égarement des jeunes. Paris était considérée comme la ville des divertissements plus qu'une ville universitaire. Nombreux Ottomans ont dénoncé cet aspect de la ville. L'autre désavantage pour les Turcs, c'était justement la présence de trop de Turcs. Ce fait rendait plus difficile l'apprentissage de la langue. Certains Ottomans à l'instar d'Ali Kemal, quittèrent Paris pour rejoindre Genève, une ville francophone.

Ainsi plusieurs générations de Turcs entre 1880-1914 ont-ils côtoyé les courants intellectuels, politiques, et artistiques français. Il s'agit qui plus est d'une période extrêmement prolifique sur tous ces plans. La France compte alors dans ses rangs, des personnalités reconnues. Les célèbres écrivains romanciers Emile Zola, Victor Hugo, Guy de Maupassant, Taine et Alphonse Daudet, les hommes politiques fameux tels que Jules Ferry, Léon Gambetta, Jean Jaurès et Georges Clemenceau, les artistes peintres de génie comme

---

<sup>369</sup>. CHARLE Christophe, *Paris fin de siècle : culture et politique*, Paris, Editions su Seuil, 1998, 319 pages.

<sup>370</sup>. CHARLE Christophe, *La République des universitaires : 1870-1940*, Paris, Edition du Seuil, 1994, 505 pages

Ingres, Claude Monet ou encore Auguste Renoir. Ceux-ci n'ont pas manqué de susciter l'admiration et l'inspiration des Ottomans. Sur le plan des sciences et tout particulièrement de la sociologie, le positivisme d'Auguste Comte, le paternalisme de Pierre Guillaume Frédéric Le Play, ainsi que la sociologie moderne d'Emile Durkheim ont eu une influence incommensurable du point de vue politique et social sur l'intelligentsia ottomane.

À leur retour au pays, aux avant-postes, les Turcs ont systématiquement cherché à s'inspirer ou même à mettre en application ces courants de pensée. Certains, à l'instar de Şefik Hüsnü et Mustafa Suphi, sous l'influence subie en France par les milieux de gauche et notamment par Jean Jaurès, ont créé les premiers partis communistes et socialistes de l'Empire ottoman et de la Turquie moderne. D'autres personnages à l'exemple d'Ahmet Rıza, ont cru trouver un remède providentiel aux maux de « l'homme malade » dans la pensée positiviste d'Auguste Comte et ont intégré ce principe fondamental à l'organe politique des Jeunes-Turcs : le Comité Union et Progrès. Sans évoquer la pensée « durkheimienne », qui insuffla le sentiment national chez des personnalités telles que Yusuf Akçura et Ziya Gökalp. Quant aux mouvements artistiques et littéraires, nombreux ont été les écrivains reprenant le modèle français tels que Yahya Kemal Beyatlı, nombreux également ont été les peintres comme Vedat Tek, Feyhaman Duran et Muhiddin Sebati à avoir subi l'influence de la peinture française après des études aux Beaux arts et à l'Académie Julian.

Ainsi l'objet de cette partie sera-t-il d'étudier le rapport des Turcs de France aux courants intellectuels, politiques et artistiques. La naissance des flux d'étudiants puis d'exilés s'est accompagnée d'une certaine influence française. Il sera question justement d'étudier quels types d'influences ces différentes générations d'étudiants et d'exilés ont pu subir en France. La période à laquelle nous allons nous intéresser (1880-1930) est celle où il est possible de retrouver les exemples les plus représentatifs (Ahmet Rıza, le Prince Sabahaddin, Yahya Kemal et les artistes-peintres). Cette question suggère aussi de s'intéresser aux activités menées par certaines personnalités à leur retour au pays.

## **I. La pensée française en vogue chez les migrants**

La pensée française du XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle émane en grande partie de la Révolution Française de 1789. L'universalité des droits de l'Homme, les idées d'égalité, de liberté et de progrès ont accouché de multiples courants<sup>371</sup>. Le nationalisme fut sans conteste le principe le plus en vogue du XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle. Mais les spécialistes s'accordent à reconnaître que

---

<sup>371</sup>. BOZARSLAN Hamit, « Révolution française et Jeunes Turcs (1908-1914) », *Revue du monde musulman*, N°52-53, pp. 160-172.

le nationalisme turc a été le dernier à s'éveiller dans l'Empire ottoman. Néanmoins, les intellectuels turcs avaient commencé à s'accoutumer à ses idées dès la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Comment dès lors expliquer ce décalage ? Les *Tanzimat* ont montré que, dans les premiers temps, les Ottomans comprenaient par civilisation l'imitation de l'Occident. Cette notion mal interprétée est dénoncée à partir des années 1860 par les Jeunes-Ottomans. Ces derniers, pour la plupart des familiers de la France pour y avoir mené des études et être en exil, poursuivirent un combat politique afin d'obtenir des libertés et l'égalité. Ces revendications débouchèrent sur la promulgation d'une Constitution et d'un Parlement en 1876. La brièveté de cette expérience, qui s'achève en 1878, conduisit la plupart des opposants en lutte à Paris. C'est seulement après 1908, c'est à dire à partir du moment où s'évanouit le projet d'ottomanisme que commence à se développer un courant nationaliste turc sous l'influence de sociologues, eux-même sous celle des intellectuels français. Comment les Ottomans se sont-ils familiarisés avec les pensées de l'époque ? Quel a été leur rôle dans la diffusion de ces pensées et dans l'établissement d'un ordre nouveau ? Nos réponses n'auront pas vocation à tout expliquer. Aussi allons-nous étudier un cas précis dans chacun des domaines. Sur le plan politique, celui qui marqua son passage à Paris par son empreinte fut Ahmet Rıza. Il s'agira de souligner son penchant pour le positivisme. Ensuite, sera évoqué le cas de Yahya Kemal Beyatlı, l'un des plus éminents intellectuels qui ait demeuré dans la capitale française. Sous l'influence des courants littéraires, artistiques et politiques français, il parvint à mettre sur pied une histoire, une langue et une poésie inédite, basée sur le concept de nation. Enfin, il sera question de revenir plus attentivement sur la sociologie du Prince Sabahaddin.

Ces trois personnages sont les plus connus des ressortissants ottomans à Paris. Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin notamment, ont été les plus influents. Autour d'eux, s'est développé tout un réseau. Le cas de Yahya Kemal constitue néanmoins une exception en ce sens où il eut un rôle assez effacé dans le milieu ottoman de Paris. Cependant, par sa longévité (il passa neuf ans sans discontinuer en France), par son sérieux et son talent de poète, il devint, sans forcément l'avoir recherché, un personnage reconnu par les Ottomans et les Français.

### ***1. L'influence du positivisme sur l'intelligentsia turque de France (1880-1908)***

Le positivisme qui s'est développé entre 1830-1845 désigne un courant qui dérive principalement de la pensée d'Auguste Comte. Par le positivisme scientifique, Auguste Comte affirme, d'une manière générale, que l'esprit rationnel va inexorablement remplacer les

croyances théologiques ou les explications métaphysiques. Il s'agit d'adapter les lois de la nature au langage physique et biologique. Cette pensée est ensuite adaptée aux domaines religieux, juridiques et politiques.

Les intellectuels ottomans de Paris se sont parfois inspirés du positivisme d'Auguste Comte pour trouver le remède à « l'homme malade ». Il faut dire que ce courant s'est répandu en Europe assez rapidement à partir des années 1840. Les Ottomans, quant à eux, ont réellement commencé à connaître les idées d'Auguste Comte entre les années 1850-1880. La période qui va de 1895 à 1908 constitue, en outre, la phase où cette idéologie fut reprise et véhiculée d'une manière active par un mouvement politique ottoman situé à Paris : le Comité Union et Progrès. La question, ici, sera de comprendre quel a été le rôle de la France dans la diffusion de cette idéologie auprès des intellectuels ottomans. Il s'agira, plus concrètement, de s'intéresser aux canaux de diffusion, de transmission de cette idéologie auprès des Ottomans de France.

Ce travail conduit tout droit vers le chantre du positivisme ottoman : Ahmet Rıza. Il fut sans conteste l'homme qui s'inspira le plus volontiers de ce courant dont il reprit la devise pour l'adapter à l'intitulé de son mouvement d'opposition<sup>372</sup>. Déjà évoqué plus haut, le cas d'Ahmet Rıza mérite d'être plus longuement étudié pour la raison qu'il est le plus illustre représentant du positivisme ottoman. Cette pensée qu'il découvre dès son arrivée à Paris en suivant les cours de Pierre Laffitte façonna toute sa personne. En outre, le positivisme lui offrit un angle grâce auquel il réinterpréta sa vision du monde musulman. Accusé par ses détracteurs d'athéisme, il fut l'objet d'une violente campagne de dénigrement. En réalité, toute son action consista à concilier l'islam avec les valeurs modernes. Dans le même temps, il travailla à réhabiliter l'image des musulmans en renouant avec son illustre passé.

Il vivait à Paris avec tout ce que cela pouvait induire de malaise pour un homme issu du milieu musulman. Quel n'était pas son regret de voir les disciples d'Auguste Comte en train de développer des théories réductrices sur l'islam. Néanmoins, la France, où il mena une opposition active contre le sultan Abdül-Hamid, fut son terrain d'action. Bien qu'il ait eu une image assez terne auprès de la communauté ottomane (on le savait intransigeant et imbu de sa personne)<sup>373</sup>, son action eut le mérite de concilier, quelque peu, des valeurs a priori opposées : islam et science positiviste

### *1. a. Les canaux de diffusion du positivisme auprès des Ottomans de France*

---

<sup>372</sup>. Le Comité Union et Progrès d'Ahmet Rıza. Le terme de « progrès » renvoie à l'un des principes fondamentaux du positivisme

<sup>373</sup>. Voir K.A Bedevi.

Le positivisme est une pensée qui s'est largement diffusée en Europe à partir des années 1850. Les intellectuels ottomans l'ont côtoyé dès cette époque coïncidant à la période des *Tanzimat*, essentiellement par la voie des Européens, nombreux à Istanbul à partir de 1856. Les grands réformateurs de la période avaient déjà eu un premier contact avec les positivistes lorsque Mustafa Reşid Paşa avait reçu une lettre d'Auguste Comte l'invitant à embrasser la « nouvelle religion » ou bien lorsque Midhat Paşa avait accueilli une délégation de positivistes, composée de Dr. Robinet, J. La garrigue et E. Boudeau. Par la suite, lorsque Midhat Paşa se rendit à Paris, Pierre Laffitte tint personnellement à lui rendre visite pour saluer en lui le « continuateur de l'œuvre de Reşit Paşa »<sup>374</sup>.

L'influence des « Levantins » et notamment des Français sur le plan du mode de vie et de l'urbanisation a déjà été abordée, tout comme le facteur de la langue française, diffusée principalement par le biais des nombreuses écoles privées. À ces aspects s'est donc ajouté une certaine emprise intellectuelle, transmise essentiellement par la littérature, c'est à dire grâce aux traductions de plus en plus nombreuses des auteurs français, et de l'imprimerie qui vivaient une éclosion dans l'Empire ottoman. Les influences idéologiques de la France devinrent ainsi courantes. Pour étayer cette affirmation, il suffit de rappeler le modeste intérêt des intellectuels ottomans pour les idées allemandes, et notamment pour le matérialisme, pourtant très en vogue en Europe. Mais ces facteurs, à eux-seuls, ne peuvent tout expliquer. En effet, les départs vers la France ont permis également au positivisme de trouver un terrain favorable auprès d'une partie de l'intelligentsia ottomane.

Les auteurs ottomans des années 1860-1870, tels que Abdülhak Hamid Tarhan, Namik Kemal, et Ali Suavi ne se sont jamais présentés comme des positivistes. Il convient de rappeler que d'une manière générale, les penseurs ottomans de cette période étaient attachés à la tradition musulmane et s'efforçaient toujours de la concilier avec les valeurs transmises par la Révolution Française. Namik Kemal, en particulier, a été très critique vis-à-vis des instigateurs des *Tanzimat* qu'il accusait de vouloir faire table rase des traditions musulmanes. Cela ne l'empêcha pas dans le même temps d'être l'un des artisans de la proclamation de la Constitution. Cette première génération n'avait pour ainsi dire, aucun lien avec la pensée positiviste si ce n'est le désir d'ouvrir une ère nouvelle basée sur la raison. Cette aspiration consistant à soustraire l'Empire ottoman de sa léthargie suffit à initier, plus tard, les successeurs de la première génération aux pensées modernes. Les années 1880-1890

---

<sup>374</sup>. KABAKÇI Enes, « Le positivisme et son héritage en Turquie », *Les relations culturelles et scientifiques entre la Turquie et la France au XX<sup>ème</sup> siècle*, Colloque Jean Deny, Paris, École Normale Supérieure, 26-27 mars 2010.



constituent un vrai tournant dans la diffusion auprès des Ottomans des idées positivistes et des autres courants de pensée.

L'époque en question se singularise sous l'angle des Ottomans de France par un contact continu, et de plus en plus familier avec les courants de pensée s'opérant principalement par le biais de la littérature. Dans les mémoires des personnalités, les références aux auteurs français se multiplient. Ubeydullah Efendi cite par exemple la pensée d'Ernest Renan (philosophe et historien) sur la religion musulmane tout en précisant qu'il appréciait la lecture de ce dernier<sup>375</sup>. Tout comme Ali Kemal qui s'adonne à une description de l'enseignement de la littérature à la faculté de la Sorbonne, comme pour témoigner l'admiration grandissante des Ottomans à l'endroit des auteurs français<sup>376</sup>.

L'exemple d'Ahmet Rıza est néanmoins le plus significatif. Il part à Paris en 1884 pour y mener des études dans le domaine agricole. Là, il suit les différents courants politiques, artistiques et intellectuels et commence déjà à nourrir un intérêt pour le positivisme. Il déclare par la suite dans l'un de ses articles du *Meşveret*, avoir découvert Auguste Comte dans un livre du docteur Robinet, auteur de la biographie du maître à penser du positivisme<sup>377</sup>. Quelque temps après son retour au pays, il profite de l'exposition universelle de 1889, alors qu'il est en activité à Bursa dans une administration publique, pour se rendre de nouveau à Paris qu'il ne quitta que vingt ans plus tard. Dès son arrivée, il suit les cours du positiviste Pierre Laffitte. Signalons au passage l'influence des professeurs dans la diffusion des courants de pensée. L'époque était en France celle de « l'âge d'or » de la science et des scientifiques. La prééminence de ces derniers était incontestée dans le monde entier. Ce qui explique en partie leur rôle dans l'évolution de l'intelligentsia ottomane. Dans le même temps, Ahmet Rıza publia des articles sur l'islam dans la revue positiviste *La Revue Occidentale*, et insista sur la nécessité de combattre les préjugés occidentaux sur cette religion en rappelant les efforts des positivistes à la suite d'Auguste Comte<sup>378</sup>. En voici le long préambule :

Je me propose dans les lignes qui suivent un double but : réfuter, dans l'intérêt de la vérité, l'opinion si généralement accréditée en Europe concernant l'intolérance des musulmans et laver ces derniers de l'accusation, plus ou moins intéressée, d'avoir exécuté, par fanatisme religieux, les récents massacres en Orient. Je tâcherai de montrer que les nobles qualités des populations musulmanes, dont une partie se trouve sous la domination de la France, ont pris leur germe dans la religion islamique elle-même. Ces

---

<sup>375</sup>. ALKAN Ahmet Turan, *Sıradışı Bir Jön türk: Ubeydullah Efendi'nin Amerika Hatıraları*, İstanbul, İletişim Yayınları 1997, p. 49.

<sup>376</sup>. KEMAL Ali, *Sorbonne Darulfünunu'nda Edebiyat-i Hakikiyye Dersleri*, Ankara, Hece Yayınları 2007, 183 pages.

<sup>377</sup>. Voir E. Kabakçı.

<sup>378</sup>. Voir A. RIZA, İ. TEMO.

préjugés, ces préventions injustes datent du Moyen Âge ; ils ont été combattus, dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, par de grands écrivains, précurseurs de la Révolution Française ; malheureusement, ces écrivains, dont le nom est cependant si souvent prononcé, ne sont plus guère lus aujourd'hui et la foule continue toujours à juger d'après le témoignage des prêtres militants, qui ont intérêt à dissimuler ou à fausser la vérité. Chaque fois que des troubles ou qu'une guerre politique se produisent en Orient, ils l'attribuent aussitôt au fanatisme musulman. Certains journaux qui aiment à caresser les opinions reçues, répètent à satiété le même refrain. Un écrivain distingué, qui, certes, connaît mieux que moi les sentiments du peuple français sur ce sujet, s'exprime ainsi dans un ouvrage récemment publié : 'Nous nous sommes étendus sur la tolérance religieuse dont l'islamisme a fait preuve dans son expansion rapide en Occident, parce que c'est parmi les nations chrétiennes que s'est accréditée l'opinion contraire, opinion si tenace qu'elle a cours encore aujourd'hui, malgré le témoignage de l'histoire et des voyageurs qui ont parcouru l'Orient <sup>379</sup>.

Il assura un enseignement régulier sur l'islam au Collège Libre des Sciences Sociales ouvert par les positivistes. Il adhéra enfin à la campagne des positivistes en faveur de la création à Paris d'une mosquée et d'un cimetière musulman. Lorsqu'en avril 1896, les autorités ottomanes obtiennent du Conseil des ministres français un arrêté d'expulsion d'Ahmet Rıza, ses amis positivistes firent pression sur le gouvernement pour annuler cette décision.

Cette entrée en matière fut décisive pour Ahmet Rıza qui intitula son mouvement politique « Comité Union et Progrès ». La revue *Meşveret* qu'il publia portait également la devise « Ordre et Progrès ». Dès lors, une campagne de dénigrement fut menée à son encontre par le Palais qui l'accusait entre autre de mécréance.

Ainsi, certains exilés ottomans à l'image d'Ahmet Rıza se sont-ils appropriés des courants de pensée au contact de la civilisation française à partir des années 1880-1890. Bien entendu, Ahmet Rıza constitue un cas typique en ce sens où il contribua activement à la diffusion du positivisme auprès des Ottomans, mais il reste l'une des rares exceptions. Sans conteste, la plupart des intellectuels ottomans ayant vécu en France ont reçu une certaine influence idéologique. Mais dans la majorité des cas et à l'inverse d'Ahmet Rıza, ils n'ont pas cherché à se faire des adeptes. Il n'en demeure pas moins qu'Ahmet Rıza, par ses publications et par le fait qu'il était l'un des principaux meneurs du mouvement jeune-turc, eut un rôle primordial dans la diffusion du positivisme à partir des années 1890 et jusqu'à l'après Révolution jeune-turque.

### *1. b. Le positivisme d'Ahmet Rıza*

Outre le fait d'avoir assuré la diffusion du positivisme par le biais de son journal *Meşveret*, Ahmet Rıza a également cherché depuis la France à concilier deux réalités a priori

---

<sup>379</sup>. RIZA Ahmet, « La Tolérance musulmane », *Revue Occidentale*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1896.

contradictoires : l'islam et le positivisme. À cette fin, il a publié quantité d'articles où il est possible de saisir l'influence des intellectuels et des courants de pensée de la France.

Jusqu'en 1895, date à laquelle parut le *Meşveret*, Ahmet Rıza publia dans la *Revue Occidentale* des positivistes. D'après Enes Kabakçı, auteur d'une thèse sur le positivisme dans l'Empire ottoman, les premiers écrits d'Ahmet Rıza étaient axés autour de deux thèmes principaux : « Le premier de ces thèmes », dit-il, « était le besoin de créer une élite dirigeante indispensable à l'exercice du pouvoir. Le deuxième thème était l'idée que toutes les choses sur la terre sont liées les unes aux autres par les lois objectives de la nature et cette réalité exige tout d'abord de comprendre ces lois »<sup>380</sup>. L'auteur rappelle ensuite un élément décisif permettant de différencier la pensée des Jeunes-Turcs de celle de leurs prédécesseurs Jeunes-Ottomans. En effet, ces derniers auraient interprété les concepts de « droit naturel » et de « loi de la nature » comme divins, tandis que les Jeunes-Turcs, eux, avaient une perception de ces concepts qui se basait sur la matérialité relative aux lois de la nature. Ainsi un éloignement de l'idée que le Divin se situait au centre des explications relatives à la nature, s'est-il opéré progressivement parmi les Jeunes-Turcs. Cette différence d'interprétation montre l'évolution de la pensée ottomane en l'espace de deux à trois décennies. Le rôle d'Ahmet Rıza mérite ici d'être souligné dans la mesure où il mit en évidence, par le biais de ses écrits, cette évolution importante.

Mais contrairement à une idée reçue, le positivisme d'Ahmet Rıza n'était pas vraiment un courant hostile à l'islam. Au contraire, il voyait dans certains de ses aspects une religion plus apte que le christianisme à faciliter la modernisation. Il donne l'exemple de l'âge d'or de l'islam dans les progrès scientifiques. En Europe, la pensée héritée de la Renaissance et de la période des Lumières s'était en partie faite au détriment du christianisme et indépendamment de celui-ci. À l'inverse, les musulmans avaient trouvé dans l'islam, une motivation aux progrès scientifiques et philosophiques. À ce titre, Ahmet Rıza cite son maître Pierre Laffitte dans son premier article de *La Revue Occidentale* pour réfuter la thèse, très répandue à l'époque, qui accusait l'islam d'être un obstacle au progrès et donc la responsable de l'effondrement de la civilisation musulmane :

Sous le nom de philanthropie, on parle, depuis quelque temps, de l'esclavage et d'autres barbaries des pays musulmans, sans jamais les constater ni se douter que l'islamisme est une religion beaucoup plus élevée et plus morale que le catholicisme. L'islamisme a fondé en Orient la liberté et l'égalité. Il y a un chef militaire, et les restes de la nation sont tous frères. L'histoire nous montre leurs actions humanitaires vis-à-vis des peuples conquis. La tolérance des Sarrazins en Espagne et celle de Mahomet II à

---

<sup>380</sup>. Voir E. Kabakçı.

Constantinople n'a malheureusement pas été imitée plus tard par les catholiques en Espagne et dernièrement par les Bulgares<sup>381</sup>.

Ahmet Rıza reprend les propos de son maître à penser pour étayer sa propre version sur le rôle de la religion musulmane dans l'évolution des hommes. Il affirmait d'ailleurs n'avoir connu qu'un homme impartial au sujet de l'islam : Pierre Laffitte. Celui-ci défendait l'idée que la tolérance était beaucoup plus pratiquée dans les pays musulmans que dans les pays chrétiens : « Nous voudrions pour le catholicisme qu'il eût toujours fait preuve envers ses adversaires de la tolérance, de la longanimité, de la douceur, dont l'islamisme n'a cessé d'être animé à l'égard des siens »<sup>382</sup>. Ahmet Rıza affirmait aussi que la manifestation la plus authentique de la tolérance au sein de l'Empire ottoman était le système des « Millet », c'est à dire des nationalités auxquelles le pouvoir central avait reconnu, de tout temps, une large autonomie linguistique et religieuse. Aucun peuple sous domination n'ayant subi d'assimilation, il en concluait que l'exacerbation des sentiments nationalistes au sein de l'Empire ottoman était la conséquence de cette politique de tolérance. Aussi considérait-il l'islam comme un instrument favorisant la cohésion sociale. Enfin, dans un autre article du *Meşveret*, son palidoyer de l'islam le conduit à mentionner les opinions d'Auguste Comte quant à la place de la religion dans la société et dans la vie d'un individu :

La vérité est que la religion est un élément capital de la société. Elle influe encore énormément sur les destinées des peuples, elle est la cause de conflits et de préoccupations multiples ; c'est pourquoi tout gouvernement est obligé d'en prendre compte. 'Le principe fondamental de la division des deux pouvoirs (religieux et politique), a dit A. Comte, exige simplement que jamais la possession simultanée de tous deux, à un haut degré, ne puisse exister dans aucun individu, ni dans aucune classe'. Cette appréciation du grand philosophe vise sans doute l'abus qu'a fait la papauté de ce cumul des deux sacerdoces ; mais chez nous l'union des deux pouvoirs ne présente pas les mêmes inconvénients, puisque le chef spirituel, soumis lui-même aux lois et aux conseils des Ulémas, n'est nullement dégagé des liens qui unissent les autres musulmans »<sup>383</sup>.

En définitive, Ahmet Rıza pensait que le positivisme n'avait rien de contradictoire avec l'islam. S'il avait une haute idée du positivisme, c'était également parce que cette pensée avait une certaine vision tolérante qui n'excluait pas forcément l'islam de la société contrairement au marxisme par exemple. Ce qui explique en outre la raison pour laquelle il prit ses distances avec celui-ci, connu pour son intransigeance pour toute religion.

Bien que le positivisme ait été le cadre théorique de la pensée d'Ahmet Rıza, d'autres courants intellectuels ainsi que l'atmosphère générale de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle en France

---

<sup>381</sup>. Voir A. RIZA, « La Tolérance musulmane ».

<sup>382</sup>. Voir E. Kabakçı.

<sup>383</sup>. Ibid.

l'ont façonnés. Il suffit, en l'occurrence, de rappeler le contexte particulièrement tendu en France à cause de l'Affaire Dreyfus à la fin des années 1890, et de la loi de séparation de l'Eglise et de l'État en 1905. Ces événements comme bien d'autres n'ont pas manqué de susciter l'attention d'Ahmet Rıza. Il est possible de s'en rendre compte au travers des articles du journal *Meşveret*. L'anti-impérialisme ambiant a pu influencer l'interprétation d'Ahmet Rıza concernant la présence des Européens dans l'Empire ottoman.

On sait que les étrangers jouissent chez nous de nombreux privilèges qu'ils ne possèdent nulle part, ni dans leur propre pays. Ali Paşa et Fuad Paşa, deux hommes d'État turcs, avaient remarqué les abus que les étrangers commettaient sous le couvert et la sauvegarde des privilèges monstrueux des *Capitulations*. Ayant compris également que la plupart des troubles et des intrigues prenaient source dans ces privilèges, ils essayèrent en 1858 et en 1862 de supprimer une partie des capitulations. Les peuples détachés de la Turquie, comme la Serbie et la Bulgarie, les ont presque entièrement abolies. L'Europe et surtout les étrangers qui exploitent âprement les Turcs et placent leurs capitaux sur des garanties léonines, ont tout intérêt à continuer de vivre sous le régime de ces capitulations. Ils craindraient qu'un gouvernement représentatif, cherchant avant tout à établir l'égalité dans le pays, ne s'empressât d'exiger leur suppression. Pour notre part, nous pouvons assurer l'Europe sur ce point ; la Chambre ne touchera ni aux capitulations, ni aux autres privilèges accordés aux sujets israélites et chrétiens de l'Empire<sup>384</sup>.

Dans un autre article paru quelques années plus tard relatif au même sujet, Ahmet Rıza adresse une diatribe au Sultan :

Je ne comprends pas quelle part d'honneur peut revenir au Sultan de travaux exécutés par des compagnies étrangères, travaux d'ailleurs presque tous nuisibles aux intérêts économiques et sociaux du pays, et dont les syndicats financiers seuls tirent profit. Si le Sultan a fait construire des lignes ferrées et fonder des régies et des banques, c'est qu'il y trouve un avantage non pas, certes, pour la Turquie, mais pour la clique cosmopolite qui le maintient sur le trône dans le but d'exploiter, à son tour et à son aise, le peuple et le pays<sup>385</sup>.

Ainsi au travers de ces passages, Ahmet Rıza reproche-t-il aux Européens de tirer profit de la situation délétère de l'Empire ottoman en donnant l'exemple des Capitulations, véritables instruments d'exploitations.

La pensée d'Ahmet Rıza atteint sa maturité lors de son long exil. Il fut influencé en premier lieu par les « pères du positivisme », c'est à dire d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte, qu'il cite régulièrement dans ses articles du *Meşveret*. Il recourt surtout à leurs opinions tolérantes pour défendre l'islam alors en mal de reconnaissance. Par ce positionnement, Ahmet Rıza traça également une ligne de démarcation nette par rapport à ses prédécesseurs Jeunes-Ottomans. Deuxièmement et enfin, Ahmet Rıza fut vraisemblablement

---

<sup>384</sup>. Voir E. Kabakçı.

<sup>385</sup>. Ibid.

sous l'influence du contexte français et international lorsqu'il dénonce par exemple certains aspects de la présence européennes au sein de l'Empire ottoman.

### *1. c. Entre défiances et influences nouvelles*

Au début des années 1890, les Jeunes-Turcs de Paris croyaient au soutien des milieux intellectuels et politiques libéraux d'Europe. Mais au fil du temps, ils comprirent qu'il s'agissait d'une illusion. Les intellectuels européens entretenaient principalement à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, sous l'effet de la colonisation, des préjugés à l'endroit de l'islam, d'où la défiance grandissante des Jeunes-Turcs. D'après Kabakçı, les Ottomans seraient tombés dans le désespoir à cause du chauvinisme des intellectuels européens<sup>386</sup>. D'après l'auteur, cela se vérifie dans les colonnes du *Mechverette* en français. Ahmet Rıza en donne un parfait exemple :

J'ai eu le tort de ne pas étudier suffisamment la psychologie et les mœurs politiques des peuples de l'Occident au milieu desquels j'ai cherché à faire valoir les revendications de notre parti (...). Je ne pouvais pas me figurer que des savants si méticuleux dans le domaine des sciences fussent capables de faire si bon marché de leurs principes et de laisser passer de si prodigieuses erreurs dans le domaine politique. Des libres penseurs émérites étaient encore victimes des préjugés chrétiens, métaphysiques, ethnographiques et révolutionnaires (...). Ces attaques m'ont fait comprendre que la plupart des idées politiques en Europe sont les filles adoptives de l'intérêt et qu'il y a des opinions et des croyances décoratives soumises à la mode comme les robes et les chapeaux<sup>387</sup>.

Cet extrait illustre la désillusion d'Ahmet Rıza. Il ne remet nullement en cause les courants de pensée mais leur emploi à de mauvaises fins. Il s'étonne de voir certains intellectuels devenir les instruments de la propagande contre l'islam. C'est en cela surtout qu'il les considère comme indignes de confiance. L'idée de « supériorité raciale des Européens » qui était à l'ordre du jour, était sans doute une des raisons primordiales de la montée de l'animosité de *Meşveret* envers l'Europe.

Il faut parler aussi du penchant d'Ahmet Rıza pour un état autoritaire. Cependant, la manifestation de ces idées dans le *Meşveret* est rare et habilement cachée. L'extrait suivant est un bon exemple : « Les événements de tous les jours nous font voir, d'ailleurs, que, pendant longtemps encore, la société ne pourra se maintenir, hélas ! que par l'empire de la force »<sup>388</sup>.

Ahmet Rıza mentionne d'autre part sa participation au Congrès socialiste de 1900 où il aurait été accueilli chaleureusement. Dans un article à ce sujet, il parle du soutien de son ami, le délégué hollandais Van Kol. Celui-ci était connu par ses idées de « despotisme transitoire ».

---

<sup>386</sup>. Voir E. Kabakçı.

<sup>387</sup>. Ibid.

<sup>388</sup>. Ibid.

Cette amitié n'est-elle pas un révélateur de l'emprise des idées pré totalitaires (empruntées à Comte et aux autres penseurs) sur Rıza Bey ? Auguste Comte concevait son idée politique autour des concepts de force et de pouvoir. Ahmet Rıza s'en inspirait largement. Afin d'étayer cet argument, il faut citer Albert Fua, familier d'Ahmet Rıza. D'après ce proche collaborateur de *Meşveret* qui se retourna ensuite contre Ahmet Rıza, le système politique proposé par Rıza était le résultat de la théorie de Comte où le principe d'autorité était l'un des piliers. Albert Fua ajoute aussi que le régime envisagé par Ahmet Rıza pour la Turquie était un gouvernement monarchique équilibré par une chambre des députés et un conseil d'État<sup>389</sup>. On peut lire le caractère autoritaire des idées d'Ahmet Rıza à partir de ses lignes sur l'homme : « Tous ceux qui ont étudié la nature humaine pensent que l'homme est un animal égoïste et paresseux, cherchant à satisfaire ses besoins par les procédés les plus aisés. Le vol répondrait le mieux à ses penchants si la crainte des dieux ou des gendarmes ne l'en empêchait »<sup>390</sup>. Cette conception de l'homme découle de la pensée d'Auguste Comte.

Kabakçı propose un article de Pierre Laffitte paru dans *La Revue Occidentale*, où il est possible, dit-il, d'avoir un révélateur des idées de Rıza sur le système parlementaire :

Le gouvernement, qui est la réaction de l'ensemble sur les parties, est d'autant plus nécessaire qu'un organisme social est plus compliqué. Quoique l'indépendance individuelle, condition de tout progrès, augmente à beaucoup d'égards de plus en plus, néanmoins, l'homme sera de plus en plus gouverné, puisqu'il fait partie d'un organisme collectif de plus en plus étendu et de plus en plus complexe où les rapports avec les autres se multipliant exigent un appareil de réactions de plus en plus puissant pour maintenir l'harmonie générale. De là un premier principe fondamental dont le public doit se pénétrer de plus en plus : c'est la nécessité croissante de l'action gouvernementale. Un second principe, non moins incontestable, c'est que le gouvernement réside essentiellement dans le pouvoir exécutif, concentré et centralisé. (...) Lui seul, par sa constitution même, se trouve le mieux dégagé des intérêts locaux ou spéciaux pour faire prévaloir les intérêts les plus généraux en face des intérêts personnels toujours en éveil.

Un troisième principe, c'est que le gouvernement formé par un ministère stable, ayant un président qui préside, doit instituer les agents propres aux fonctions générales, dans l'administration proprement dite, la police, l'appareil judiciaire et finalement les finances. Ces conditions doivent être instituées d'en haut, pour être à la fois suffisamment indépendantes, convenablement placées au point de vue de l'ensemble, et suffisamment dégagées des influences locales. L'électorat est le pire des procédés pour faire surgir de tels agents. En premier lieu, il est absolument incompetent, ce qui est bien déjà quelque chose ; à moins que nos démocrates ne rétablissent l'influence du Saint-Esprit pour remplacer les conditions de compétence qui manquent. (...) En second lieu, l'électorat est placé nécessairement, au point de vue

---

<sup>389</sup>. Ibid.

<sup>390</sup>. Ibid.

local ; ce qui est irrationnel pour instituer des fonctions qui ont pour mission la défense et la satisfaction des intérêts généraux<sup>391</sup>.

Cette réticence de Laffitte à l'endroit de la démocratie parlementaire a guidé la pensée d'Ahmet Rıza. La position de Rıza s'est renforcée dans les dernières années de sa vie en Europe où il a commencé à défendre catégoriquement l'idée de la nécessité de conférer l'administration de l'État à une élite. Ahmet Rıza nourrissait pour l'Empire ottoman l'ambition de l'incorporer au monde occidental. Dans cette perspective, le positivisme en France lui fournit les arguments adéquats pour rejeter les accusations des Européens concernant l'infériorité et la « barbarie » des Turcs. D'autre part, sa conception sur le mode de gouvernement lui donnait le droit de guider les Ottomans, incompetents et indifférents, vers la raison. Rıza pensait que les officiers acquis à la conscience progressiste devaient prendre en charge la mission d'instruire et de mener le peuple. Le positivisme, tolérant vis à vis des religions, fournissait à Rıza le moyen de ne pas s'opposer à la religion dominante de son pays.

Toujours soucieux de concilier positivisme et islam, Ahmet Rıza se montra aussi scrupuleux pour ce qui fut de combattre les préjugés des intellectuels européens envers cette religion. C'est avec des regrets et pas moins d'amertumes qu'il accueillit l'hostilité générale des Européens. Il eut surtout du mal à comprendre comment de si éminents scientifiques pouvaient devenir des instruments de préjugé lorsqu'il s'agissait d'islam. Ce sentiment conduisit Rıza et bien d'autres Ottomans de France à la prudence. Quelle ne fut pas leur désillusion en découvrant la partialité et, bien plus encore, la mauvaise foi de l'Europe civilisée. Ils cherchèrent inlassablement, par le biais d'articles et de conférences, à réfuter la thèse de l'infériorité du monde musulman. Autant prêcher dans le désert ! En tous les cas, le malaise des Ottomans de France a été aussi important que l'hostilité ambiante. Mais au lieu d'abandonner ce modèle de civilisation en conflit avec le monde musulman, les Ottomans à l'exemple là aussi de Rıza, ont persévéré dans ce modèle. Ahmet Rıza ne mentionne-t-il pas sans relâche Auguste Comte et Pierre Laffitte pour défendre la civilisation musulmane des attaques qui lui sont adressées ? Ne les présente-t-il pas comme des références en matière de tolérance ? Le temps semblait être à la sélection de ce que l'Europe contenait de plus adaptable à l'islam et à l'Empire ottoman.

## ***2. Yahya Kemal à l'école de la France***

Yahya Kemal Beyatlı, l'un des plus éminents poètes que la Turquie ottomane et républicaine ait connu au XX<sup>ème</sup> siècle, vécut en France, sans discontinuer, entre 1903 et 1912. Ce long

---

<sup>391</sup>. Ibid.



temps associé à son regard d'observateur avisé lui donna l'occasion de découvrir une civilisation, mais surtout d'opérer une synthèse entre le monde oriental et le monde occidental. L'analyse qu'il fit des mœurs, des coutumes, de la société et de la vie politique conduisit Yahya Kemal à comparer ces aspects de la vie en Europe avec ceux de l'Orient d'où il est issu. La France offrit un champ à partir duquel s'élargit sa vision du monde. Les années parisiennes contribuèrent aussi à développer son univers artistique et idéologique tout en façonnant sa représentation du monde. Il découvrit là, différents courants intellectuels, littéraires, artistiques et politiques. Cette phase de sa vie fut celle où il eut l'opportunité de côtoyer la culture et la raison<sup>392</sup>.

Il s'agira ainsi de s'intéresser au long séjour de Yahya Kemal à Paris, marqué par diverses influences culturelles et idéologiques. Par la même, il sera possible de mieux connaître ses relations. Il a la particularité d'avoir côtoyé les personnalités renommées de l'époque comme Albert Sorel, chez lequel il se rendait régulièrement, Jean Moréas, Ahmet Rıza, Abdülhak Hamid Tarhan et bien d'autres encore. Il s'impliqua dans le mouvement jeune-turc sans trop d'ambition. Il recherchait une conception nationale proprement turque. Le même mobile le conduisit sur la voie d'une histoire et d'une littérature turques nouvelles. Ce qui explique, en partie, son implication aléatoire dans le mouvement jeune-turc. Yahya Kemal n'a pas été comme le Prince Sabahaddin ou Ahmet Rıza, un homme autour duquel s'est articulée toute une organisation. À son arrivée à Paris, il avait à peine vingt ans. Tout au plus a-t-il été à partir d'un moment, et notamment après 1909, le « doyen », par sa longévité, des Turcs de Paris. On le voit ainsi perpétuer la tradition des réunions secrètes des Jeunes-Turcs après 1909 où de nouveaux flux d'étudiants arrivent depuis l'Empire ottoman.

À Paris, Yahya Kemal s'est davantage illustré par ses recherches sur la poésie, l'histoire et les sciences que par son rôle de rassembleur. En dépit de ce fait, il mérite d'être classé en tête des Turcs les plus appréciés.

De retour à Istanbul en 1912, dans un contexte de déchirement (Guerres Balkaniques), il enseigne d'abord l'histoire et la littérature au lycée *Darüşşafaka* puis à l'*İstanbul Darülfünunu* (ancêtre de l'université d'Istanbul). Il contribue à la promotion d'une nouvelle langue turque par ses articles et ses poèmes dans de nombreux journaux et revues. En 1921, il met sur pied une revue bimensuelle, *Dergah*, qui traite de littérature et d'art et s'entoure de jeunes écrivains prometteurs. En outre, Yahya Kemal s'engage activement dans le mouvement de libération de Mustafa Kemal. Il est connu aussi à travers sa casquette

---

<sup>392</sup>. UYSAL Sermet Sami, *Yahya Kemal Beyatlı Şiire Adanmış Bir Yaşam*, İstanbul, Bilge Kültür Sanat, 2006, 570 pages.

d'homme politique et de diplomate sous la République de Turquie. Il fit partie de la délégation turque lors de la conférence de Lausanne en 1923. Il assura des missions d'ambassade en Espagne et au Pakistan. Il fut élu député au parlement de nombreuses fois entre 1926-1946<sup>393</sup>. Sa mission dans la promotion d'une nouvelle littérature, d'une nouvelle identité turque et dans la fondation de la Turquie moderne, il la doit en grande partie à ses années parisiennes<sup>394</sup>.

## 2. a. Les années préparatoires et la rencontre de Paris

Yahya Kemal Beyatlı, considéré comme le dernier représentant de la poésie classique ottomane, effectua deux longs passages à Paris. Sous le titre « le bilan de mes années », il dit y avoir séjourné d'abord entre 1903 et 1912, puis entre 1930 et 1932<sup>395</sup>. Le premier de ces deux séjours fut celui où Yahya Kemal rencontra pour la première fois Paris, la vitrine de la civilisation occidentale. Mais pour quel motif choisit-il d'aller en France ? Issu d'une famille de notable, son père était maire de la ville ottomane de Skopje, il passe son enfance entre Skopje principalement et Salonique où la famille s'installe un temps. Il décide de quitter sa province natale pour étudier à Istanbul en 1902. Ne pouvant intégrer le lycée de *Galatasaray* en raison d'une inscription tardive, il est admis au lycée *Vefa*. Comme la plupart des jeunes de son temps, sous l'influence de quelques personnalités et la revue *Servet-i-Fünun*, il se prend d'amour pour la civilisation occidentale<sup>396</sup>. N'ayant pas eu la chance d'apprendre le français durant sa scolarité, il se met à lire des traductions de la littérature française. Il conçoit progressivement le projet de vivre à Paris. Cette ville est d'autant plus attractive qu'elle abrite l'opposition jeune-turque pour laquelle il nourrit une sympathie sous l'effet du milieu qu'il fréquente. Il finit par fuguer à Paris à la fin du mois de juillet 1903 avec l'aide du francophile Serezli Şekib Bey, qui rédige en français une lettre destinée au capitaine de « la Messagerie Maritime »<sup>397</sup>. Il parle lui-même de cette période en employant les termes de « fugue vers Paris ».

Après les départs consécutifs vers l'Empire ottoman suite à la Révolution des Jeunes-Turcs en juillet 1908, il s'est soudainement retrouvé comme un « ancien » parmi la nouvelle génération d'étudiants qui venait de débarquer à Paris. Il s'illustre dès lors par sa volonté d'unir les Ottomans de Paris. Voici un extrait où Ahmet Bedevi Kuran aborde ce cas précis.

---

<sup>393</sup>. YETİŞ Kazım, KEFELİ Emel, *Yahya Kemal Beyatlı*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 2008, 471 p.

<sup>394</sup>. K. Yetiş E. Kefeli, *op.cit.* pp. 376-391;

<sup>395</sup>. BANARLI Nihad Sami, *Yahya Kemal'in Hatıraları*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1960, pp. 129-133.

<sup>396</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* pp. 25-26.

<sup>397</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 28.

« Yahya Kemal, un ancien Jeune-Turc, œuvrait pour que les étudiants puissent se réunir discrètement avec les mouvements politiques. Il avait l'atout de connaître tous les anciens et de fréquenter dans le même temps avec son statut, le milieu des étudiants ottomans. Ainsi certaines nuits, les étudiants se réunissaient-ils (...) pour débattre de sujets politiques mais également scientifiques et académiques»<sup>398</sup>. Á ces motivations ou convictions politiques de Yahya Kemal, il convient d'ajouter son ambition d'apprendre et de découvrir la civilisation occidentale. En tout état de cause, cette « fugue vers Paris » comme il le dit lui-même fut pour lui un tournant.

Sur recommandation d'Abdullah Cevdet Bey, il s'inscrit d'abord au Collège de Meaux, à trois heures de distance de Paris. Il reste ici pendant près d'un an pour y apprendre le français. Il s'agissait d'une année préparatoire avant la grande « exploration ». Cela ne l'empêcha pas d'aller au théâtre et de découvrir les œuvres ainsi que les biographies des grands poètes français. C'est en outre, durant ce passage au Collège de Meaux et sous l'influence de ses études qu'il envisage de donner à la langue turque une forme plus épurée avec laquelle il serait possible d'exprimer plus franchement les sentiments.

---

<sup>398</sup>. KURAN Ahmed Bedevi, *Inkılâp Tarihimiz ve Jön Türkler*, Istanbul, Kaynak Yayınları, 2000, p. 353.



Carte-postale du Collège de Meaux, envoyée par Yahya Kemal à son père<sup>399</sup>.

Commençant à maîtriser progressivement le français, il se mit à penser au fil de ses découvertes littéraires aux spécificités de la sienne. Les complexités et le style imprécis de la langue ottomane, grand mélange de notions locales, arabes et persanes, l'incitèrent sans doute à mener cette réflexion. Son intérêt pour les auteurs français fut tel qu'il se prit de passion pour la lecture de leurs œuvres. Il reconnaît lui-même, longtemps après, avoir eu une telle inclination. Il examine avec soin les grandes œuvres des représentants de la littérature française tels que Baudelaire, Victor Hugo, Verlaine, José Maria de Heredia et Banville. Il souligne ensuite l'influence de ces lectures et ce qu'il jugeait utile en retour d'appliquer à la littérature ottomane. C'est à partir de là qu'il commence à chercher un nouveau style poétique en turc : « la reprise des formes, des genres et même des courants ne sont pas suffisants » dit-il. « Il faut comprendre la poésie d'abord à sa manière avant de s'atteler à donner forme à la nôtre »<sup>400</sup>. Cet extrait donne une idée de la méthode qu'il cherche à adopter. Cet extrait illustre aussi le comportement de Yahya Kemal face à des valeurs étrangères et la manière

<sup>399</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 29.

<sup>400</sup>. BEYATLI Yayha Kemal, *Edebiyata Dair*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1990, pp. 72-73.

dont il les interprète et se les approprie. Dans cette période de sa vie, l'influence des traductions de la poésie grecque et de José Maria Heredia l'emporta vers l'ambition de créer une poésie turque imitant la vieille poésie grecque et latine. Son ultime but était de lancer un mouvement littéraire en turc à l'exemple de « la beauté blanche et nue comme en grec »<sup>401</sup>.

Après cette première phase d'apprentissage, Yahya Kemal s'installe au Quartier Latin et s'intéresse peu à peu à l'histoire et aux arts. Il cherche alors les moyens d'exprimer ses points de vue qui plus tard deviendront des classiques, sous l'influence de la théorie de l'environnement d'Hippolyte Taine selon laquelle l'homme est le produit de trois facteurs : de la race, du milieu social naturel et du contexte. Yahya Kemal pensait que l'histoire de la nation turque, comme son art, devait être réévaluée à partir d'un nouveau point de vue. Il considérait le facteur géographique comme un pilier indispensable. Sur lui devait reposer une nouvelle nation turque au sens moderne du terme. Le facteur historique devait être en relation, d'après lui, dans une large mesure avec la localité ou l'espace de vie où la nation était située. Enfin, ces deux premiers éléments devaient être suivis par l'origine ethnique, la religion et la langue. Yahya Kemal pensait aussi que le déclin de l'Empire ottoman risquait de conduire la nation turque à la perte de son indépendance. Il était convaincu que le peuple devait se libérer de son sentiment d'infériorité par rapport à l'Occident s'il voulait éviter la catastrophe.

Sous l'influence des historiens français Hippolyte Taine et surtout Albert Sorel, Yahya Kemal a formé sa propre conception de la nation turque et de sa culture qui diffère des vues panislamistes et du panturquisme. D'après lui, l'Anatolie et les Balkans étaient les régions où était véritablement née une nation turque. Le langage, la culture et l'histoire des Turcs auraient été formés là, avec l'interaction de la civilisation musulmane et méditerranéenne. Pendant qu'il était à Paris, Yahya Kemal commença par écrire les premiers poèmes d'un cycle historique retraçant l'épopée de cette nation turque. Son but était de proposer une approche autre que celle de la revue *Servet-i Fünun*<sup>402</sup>.

Dans l'exploration par Yahya Kemal de nouveaux horizons historiques et culturels, il faut préciser le rôle du Quartier Latin et de Montparnasse ainsi que des nombreux cafés, véritables laboratoires à idées. *Le Café Vachette* et *le Café Soufflot* étaient les théâtres de discussions passionnées. Du reste, à son retour à Istanbul, Yahya Kemal fait revivre dans les quartiers de « Beyazıt » et « Nurosmaniye » cette habitude née à Paris. Contemporains de

---

<sup>401</sup>. KABAKLI Ahmet, *Türk Edebiyatı*, İstanbul, Türk Edebiyatı Vakfı, 1994, volume III, p. 434.

<sup>402</sup>. A. Kabaklı, *op.cit.* p. 131. Le *Servet-i Fünun* était la référence en matière de revue littéraire dans l'Empire ottoman entre 1895-1901. Il s'agit d'un courant développé par des personnalités sous l'influence de la littérature européenne.

Yahya Kemal à Paris, Abdülhak Şinasi Hisar revient sur ces cafés qui faisaient office d'académies :

Il était possible de tomber sur Yahya Kemal dans les grands cafés, soit au *Café Soufflot* qui était très fréquenté par les Turcs soit au célèbre *Café Vachette*, de renommée plus littéraire. Tous deux étaient situés sur le boulevard Saint Michel du Quartier Latin, appelé aussi 'Boul-Miche' par les étudiants (...) On pouvait trouver dans tous ces cafés, de célèbres personnalités, artistes et scientifiques dont la réunion donnait une atmosphère académique. Aussi dans ces endroits, pouvions-nous rencontrer parmi les convives, des personnes de toutes les nationalités, souvent avec des aspirations révolutionnaires. Les points de discordance ne prenaient jamais la forme sanglante comme on le voit de nos jours. Le principe d'anéantir la liberté n'existait pas encore. Le plaisir de parler et celui d'écouter coexistaient d'une manière harmonieuse<sup>403</sup>.

Yahya Kemal fit l'apprentissage de la culture française dans les cafés du Quartier Latin. Il se mit aussi à suivre un enseignement régulier à la Sorbonne.

En dépit du fait qu'il se retrouve à un très jeune âge, sans protection, sans discipline et sans aucun cadre dans une ville comme Paris, Yahya Kemal ne s'égarait pas. Non content de se limiter à la seule littérature française, il se mit aussi à apprendre la littérature anglaise par le biais du français. Il découvrit les œuvres de William Shakespeare via des traductions. Il alla même à Londres où il rencontra, à deux reprises, le célèbre poète ottoman, Abdülhak Hamid (Tarhan).

Mais sa lecture de prédilection fut la littérature française. Tout comme İbrahim Şinasi et Namık Kemal avant lui, il fit la lecture des grands auteurs français tels que Victor Hugo. Mais il n'entra pas sous l'influence des œuvres de ce dernier contrairement à Şinasi et Namık Kemal. Yahya Kemal lisait l'œuvre intégrale d'un auteur et le sentiment national qu'il rechercha plus tard s'inspira du romantisme passionné de Victor Hugo. En revanche, Yahya Kemal qui avait pour habitude de transposer certains styles et modèles littéraires dans ses poésies ne s'inspire pas sur ce sujet de Victor Hugo. Il exprime toutefois son affection pour Hugo, mais aussi pour les autres auteurs romantiques tels que Théophile Gautier et Banville. Cependant, il considérait ce courant littéraire trop diffus et ne s'y attarda pas pour cette raison. Il faut préciser que le romantisme avait, depuis longtemps fait son temps, et n'était pour ainsi dire, plus vraiment en vogue. Yahya Kemal était à la recherche d'un modèle imprescriptible et qu'il ne quitterait plus jamais. C'est pourquoi il étudia en long et en large les œuvres des grands auteurs, notamment celles de Victor Hugo et de Théophile Gautier. Ces deux écrivains

---

<sup>403</sup>. Voir S.S UYSAL.

ont cette particularité de s'être initiés au mouvement « parnassien » dans le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>404</sup>.

Yahya Kemal en quête d'une voie régulière, poursuivit ses lectures. Il essaya de comprendre le classicisme et à en tirer profit. En 1907, il affirmait qu'il était comme un poisson dans l'eau dans cet univers de pensées et de poésies. Peu de phrases sont aussi évocatrices de la place de Paris dans sa vie. Yahya Kemal vivait dans une ville taillée sur mesure sur le plan artistique. Il étudia et s'inspira des divers mouvements alors en plein développement. Mais jamais il n'oublia ses racines. C'est pourquoi il transposa les découvertes qu'il fit à la poésie turque.

## *2. b. La rencontre des historiens français et la conception nationale basée sur la géographie*

Yahya Kemal s'installe au Quartier Latin en 1904 et s'inscrit aussitôt à l'École Libre des Sciences Politiques. Il se familiarisa bientôt avec des courants de pensée en vogue transmis par quelques éminentes personnalités françaises.

À l'École Libre des Sciences Politiques, Yahya Kemal suivit les cours des célèbres historiens Albert Sorel, Albert Vandale et Emile Bourgeois ainsi que de Louis Renault, juriste alors connu à travers le monde. Il s'intéressa surtout aux cours d'Albert Sorel sur l'interprétation historique de l'éveil du nationalisme allemand et italien. Voici ce qu'il exprime à son sujet : « L'histoire est emmagasinée dans le cerveau de Sorel(...) Il nous arrivait parfois d'aller chez lui (...). Un jour, il m'a dit en souriant 'savez-vous qu'il existe encore deux choses inexplorées : les pôles en géographie, le Turc dans l'histoire. Ensuite : l'éducation et la connaissance de l'histoire sont indissociables de l'amour patriotique' »<sup>405</sup>. Yahya Kemal s'appropriä cette interprétation. Elle consiste à faire de l'histoire un facteur indissociable de l'éveil d'une nationalité. L'on comprend mieux dès lors le zèle déployé par Yahya Kemal pour définir la nationalité turque en s'attachant à établir un cadre historique, géographique et culturel.

Du point de vue relationnel, l'extrait met en évidence ses rapports amicaux avec son professeur. Il faut dire qu'à l'époque, il était courant de voir les professeurs entretenir des relations cordiales avec leurs étudiants en dehors de l'amphithéâtre. Cependant, à l'exception de quelques autres Ottomans à l'instar de Cemil Topuzlu, il est difficile de rencontrer des extraits de ce type dans les mémoires des Ottomans. Yahya Kemal ne ressemblait pas à ses

---

<sup>404</sup>. Le Parnasse, c'est l'application du réalisme et du naturalisme aux poésies. Le mouvement parnassien est aussi un mouvement contre le romantisme et il est un retour au classicisme.

<sup>405</sup>. BEYATLI Yahya Kemal, *Tarih Müsahabeleri*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, p. 128.

compatriotes, peu curieux. Il avait le profil d'un étudiant ne voulant gaspiller aucun instant dans cette « ville-école ».

Parmi les sources d'Albert Sorel, se trouvaient des noms comme Michelet, Fustel de Coulanges et Camille Julian. Tous avaient pour ambition de rechercher dans l'histoire les traces de la francité. Il s'agissait, en l'occurrence, d'une approche nationaliste. Yahya Kemal exprime dans l'extrait ci-dessous son intérêt pour l'approche en question :

Les cours d'Albert Sorel à la Sorbonne avaient laissé une profonde impression sur mon esprit. Je commençais à être moi-même animé par l'ambition de faire quelque chose. En revanche, je me rendais compte de mon incompetence, que j'étais encore loin du savoir et de l'esprit scientifique. Au même titre, je me rendais compte du retard que j'avais par rapport à mes amis français. Ces faits m'ont donné une motivation absolument obsessionnelle et passionnée de m'adonner davantage à la lecture. La vie intellectuelle à Paris était alors à son apogée. En dehors de mes cours, je continuais régulièrement d'assister aux conférences et aux rassemblements. Presque tous les soirs, j'allais au théâtre. Celui-ci me permettait de renforcer mon français, ma culture et de façonner ma vision du monde »<sup>406</sup>.

L'effet des cours d'Albert Sorel s'observe très nettement. Il s'est traduit sur Yahya Kemal par une irréductible volonté de se perfectionner sur le plan linguistique et culturel. Yahya Kemal s'est employé à acquérir suffisamment de connaissances et de cultures afin d'appliquer au nationalisme turc les théories d'Albert Sorel sur le nationalisme allemand et Italien.

Il faut rappeler également l'influence sur Yahya Kemal des grands historiens. Ainsi tomba-t-il sous le charme du récit de Michelet. Celui-ci était pour une histoire englobant aussi bien les aspects économiques et politiques que les aspects sociaux et de mentalités. Tout était interprété dans cet ensemble harmonieux qu'il qualifiait lui-même dans sa vision de l'histoire de « vie intégrale ». D'après Michelet, il ne s'agissait point, par ce biais, de proposer une interprétation abstraite de l'histoire mais de la concevoir en s'appuyant sur une sorte d'intuition. Sa philosophie historique est par ailleurs marquée par le symbolisme. En effet, Michelet fait plus figure d'un poète romantique que d'un auteur scientifique. À ce titre, il se qualifiait d'historien lyrique. Selon Taine, Michelet avait composé l'épopée de la nation française.

Le penchant littéraire de Fustel de Coulanges dans la science historique fit également impression sur Yahya Kemal. Cherchant à relier le passé au présent, de Coulanges pensait qu'en parallèle à son aspect scientifique, l'histoire devait être vivante sans forcément être pittoresque. Il croyait en une histoire incluant les anciennes traditions, les mentalités, les croyances et les institutions. En somme, cette discipline érigée depuis peu en science devait prendre en compte toutes les spécificités de l'époque étudiée. Le point commun des deux

---

<sup>406</sup>. N. S Banarlı, *op.cit.* p. 44.



historiens est la conviction de traiter une histoire basée sur la connaissance intégrale de tous les aspects d'une période donnée.

La célèbre citation de Camille Julian « la terre française a créé la nation française en mille ans », a façonné la conception de l'histoire de Yahya Kemal. Elle lui donna le programme d'une conception historique tout à fait imbriquée avec la géographie. Dès lors, il se mit à la quête de l'épopée du peuple turc depuis ses lointaines origines, dans le foyer de l'Asie centrale. Il définit la géographie comme le cadre où se développe une civilisation avec ses pratiques politiques, sociales, économiques et culturelles. Il achève ainsi l'itinéraire du peuple turc en Anatolie et en Roumélie. L'Anatolie et les Balkans étaient les régions qui avaient vu la naissance d'une nation turque. Le langage, la culture et l'histoire des Turcs seraient nés là, avec l'interaction de la civilisation musulmane et méditerranéenne. Pendant qu'il était à Paris, Yahya Kemal commença par écrire les premiers poèmes d'un cycle historique retraçant l'épopée de cette nation turque<sup>407</sup>.

La propension de Yahya Kemal d'établir par la suite une liaison entre l'homme et son environnement doit être mise sur le compte de cette même conception. La géographie est le cadre de sa vision du monde et de ses populations. Ces années à Paris, très fructueuses pour Yahya Kemal sur le plan intellectuel, le conduisirent à réinterpréter l'histoire ottomane d'une manière singulière, avec de nouvelles approches. Ses analyses montrent combien il s'inspira de ses nombreuses sources françaises.

Ce nouveau point de vue l'amène à reconsidérer l'histoire du peuple turc depuis la bataille de *Malazgirt* (à l'Est de l'Anatolie) en 1071<sup>408</sup>. Il chercha la turcité dans l'histoire et la géographie, conformément à la méthode employée par Camille Julian pour établir l'épopée du peuple français. C'est à ce moment qu'Istanbul montra à Yahya Kemal un visage jusqu'à lors insoupçonné :

Au fil des années, j'ai saisi l'importance géographique de la ville mais surtout sa profondeur historique (...) J'ai compris qu'Istanbul n'était pas seulement la ville par excellence des Sultans et celle qui avait été bâtie sous ces derniers : depuis Konya, Brousse, Andrinople, Sivas, Tokat, Erzurum, Skopje, la Hongrie, le Hicaz, Bagdad, la Tunisie, la Tripolitaine et l'Algérie, les musulmans turcs s'en vont et s'en viennent ou bien s'installent durablement à Istanbul. Ces populations avec leurs femmes, enfants, vieillards introduisirent à toutes les époques de l'histoire leurs arts décoratifs, leurs architectures, leurs poésies populaires et celles du Divan, leurs musiques, leurs mosquées, leurs hammams, leurs styles de coupole. Ce sont ces populations qui ont bâti tous ensemble cette ville en s'appuyant sur leurs talents et

---

<sup>407</sup>. A. Kabaklı, *op.cit.* p. 131.

<sup>408</sup>. Cette bataille marqua l'entrée des Turcs en Anatolie.

en s'inspirant de leur foyer d'origine. Istanbul est telle qu'elle paraît comme la synthèse la plus aboutie de l'histoire et de la géographie turques<sup>409</sup>.

Cet extrait, bien qu'il soit relativement court, est un résumé complet illustrant la manière dont Yahya Kemal s'est inspiré des sources françaises pour arriver à cette vision de l'histoire.

Camille Julian et Albert Sorel ont fait découvrir à Yahya Kemal le lien entre le peuple, la nation et sa terre. Après quoi, Yahya Kemal consacra une partie de sa vie à concevoir une patrie, en l'occurrence l'Anatolie, pour assise à la nation turque. Dans cette perspective, Istanbul fit office de laboratoire. Elle est un condensé où il est possible de lire l'histoire, la culture, la langue et la richesse du peuple turc. Istanbul est le résumé, la synthèse la plus aboutie des apports multiples qui ont façonné l'identité turque au fil des siècles. C'est une ville ayant capté les flux humains et tout ce que ceux-ci pouvaient apporter de richesses, depuis les quatre coins d'un empire aussi vaste que celui des Ottomans.

Son passage à Paris, sa rencontre avec des historiens illustres, la lecture qu'il fit de bien d'autres, ont éveillé le sentiment national de Yahya Kemal. Voici un énième passage qui résume bien cette réalité : « Les cours d'Albert Sorel sur l'éveil des nationalismes allemand et italien d'un côté, les idées et les discours des nationalistes français et de Maurice Barrès de l'autre, le fait de lire l'histoire ottomane sous un angle inédit et d'une manière chronologique enfin, m'ont fortement influencés »<sup>410</sup>. Yahya Kemal évoque aussi la nécessité d'exploiter des sources turques et d'en tirer des ouvrages.

## 2. c. *Le vent des courants nationalistes*

À Paris, Yahya Kemal se trouva au contact de différents courants politiques. Il assiste à des discours et meetings des nationalistes bulgares et grecs. Remarquant le dynamisme et la tonalité de leurs revendications nationalistes, il eut suffisamment de recul pour comparer leurs activités à celles des Jeunes-Turcs. Yahya Kemal commença à considérer les aspirations de ces derniers comme étant quelque peu démodées. Ce changement de cap s'est opéré surtout sous l'influence des mouvements nationalistes français, et notamment de Maurice Barrès.

Il convient tout d'abord de signaler l'influence de la théorie du philosophe Henri Bergson à propos de la durée scientifique et la conscience. Yahya Kemal considérait la conscience comme quelque chose d'invariable au fil du temps. La notion de durée, quant à elle, était interprétée comme la continuation du passé. Cette théorie servit de base à la réflexion de Yahya Kemal sur l'idée de nation. Sur ce thème, Maurice Barrès guida Yahya Kemal.

---

<sup>409</sup>. N.S Banarlı, pp. 50-51.

<sup>410</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 31.

Maurice Barrès, l'un des plus talentueux écrivains et intellectuels de son temps, avait, comme Yahya Kemal, une admiration pour Michelet. Tous deux avaient aussi une vision identique d'un futur reposant sur le passé. À ce titre, « Les Déracinés », l'une des œuvres majeurs de Barrès, fit effet sur la pensée de Yahya Kemal. Dans cet ouvrage, Barrès précise deux notions : celle de l'enracinement qui est lié à la fidélité à la terre sur laquelle les ancêtres sont nés et celle de déracinement. À ce propos, Yahya Kemal déclare : « l'absence de racine chez un homme est une blessure dit-on, celui qui en est affecté est aussi dans le monde, le plus triste et le plus amer des orphelins »<sup>411</sup>. Il est vraisemblable, d'après Emel Kefeli, que ce passage ait été composé par son auteur sous l'influence des lectures de Barrès. L'attitude de celui-ci face à la religion est également semblable à celle de Yahya Kemal. La conviction qui place la religion aux sources de la poésie est partagée d'eux bien qu'ils soient de cultures et de confessions différentes. Dans « La colline inspirée », Barrès évoque ces lieux dépouillés et purs auxquels il prête la vertu d'éveiller l'âme humaine au point de la transporter vers une méditation presque religieuse. Il est possible de déceler une sensation identique chez Yahya Kemal, lorsqu'il parle dans une poésie très connue des « Matinées de fête à la mosquée de Süleymaniye ». Barrès affirme que la foi religieuse procure à l'homme une sensation de bien-être, faisant vibrer par sa puissance tout son corps. Lorsqu'il décrit ce paysage lorrain du haut d'une colline où il est pleinement exposé au vent, il se sent plus que jamais proche du royaume des Cieux, et affirme capter une énergie inépuisable à chacune de ses revigorantes bouffées d'air. Il fait partie de ceux qui considèrent, malgré leur grande ancienneté, l'âme humaine et le Ciel, c'est à dire Dieu, comme des notions encore chargées de mystères et de miracles. Les poèmes de Yahya Kemal reposent en partie sur ces mêmes mots chargés de sens. Ainsi la pensée et la description de Barrès se transposent-elles sur l'atmosphère générale des « Matinées de fête à Süleymaniye » de Yahya Kemal. Emel Kefeli affirme qu'il est difficile de démontrer explicitement en citant l'exemple de quelques passages des « Matinées de fête à Süleymaniye », l'inspiration de Yahya Kemal. Cependant, elle soutient qu'à la lecture générale du poème, l'on remarque une volonté semblable à celle de Barrès dans « la Colline Inspirée » consistant à procurer une certaine sensation<sup>412</sup>. Dans son poème, Yahya Kemal cherche à marier l'effet enivrant de l'environnement à l'histoire. Il est possible de retrouver les mêmes aspirations chez Barrès qui cherche à fondre le paysage et la vibration de la foi religieuse dans un même moule. La sensation religieuse traitée par Barrès repose également sur des lieux comme la basilique de Vézelay, le Mont Saint-Michel, l'abbaye du

<sup>411</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 69.

<sup>412</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *loc.cit.* p. 69.

Mont Saint-Michel, ou encore sur la mémoire et le souvenir de grandes personnalités telles que Jeanne d'Arc, Marie Jacobé et Marie Madeleine. Si l'on considère que dans les « Matinées de fête à Süleymaniye », Yahya Kemal s'appuie sur la Mosquée Sainte Sophie et « Allah », l'on saisi mieux le parallèle entre ces deux œuvres. Tous deux ont incorporé dans leurs poésies la sensation religieuse qui constitue le ciment essentiel des sociétés dans lesquelles ils ont évolué. Plus tard encore, lorsque Yahya Kemal composa « Eyüp », « Les cités sans Ezan (appel à la prière) » et « Yà Vedüd », où il expose l'amour du prophète ainsi que la sensation religieuse, l'on retrouve l'influence de Barrès.

La pensée de Barrès dans les premiers temps, reposait sur l'idée qu'il n'était pas indispensable de vivre dans un endroit donné et qu'il n'y avait par conséquent aucun inconvénient à changer de lieu de vie. Pour étayer cette thèse, il avance l'argument suivant lequel le fait d'imbriquer le passé au « chez moi », c'est à dire de perpétuer, de faire vivre une histoire et une tradition dans un cadre de vie précis est un désavantage. Son idée était de se détacher du passé pour consacrer chaque matinée à la découverte d'une nouvelle facette de la vie, pour entamer chaque journée comme un nouveau début. Mais plus tard, après l'idée du « moi individuel » Barrès atteint celle du « moi social ». Il croit alors que la meilleure défense pour un individu est celle de la cohésion avec sa communauté. C'est à ce moment qu'il opère un changement d'orientation et adopte le nationalisme comme le fondement, le ciment d'une société. Il réfute alors l'option de la pensée individuelle. Celle-ci devait se fondre dans la pensée collective qui s'exprime dans un cadre commun donnant lieu à des représentations semblables. Aussi, cette conviction conduit-elle Barrès à reconsidérer l'histoire des ancêtres. La nation n'existe que sous condition de perpétuer la mémoire, la tradition et la pensée des ancêtres<sup>413</sup>. Yahya Kemal tout préoccupé qu'il était de réécrire l'histoire des Turcs reprit une phrase célèbre de Barrès : « marcher sur les traces de nos ancêtres ». Le point de jonction de leurs pensées est ainsi de rester fidèle et d'aimer « la terre où repose les morts ».

Barrès n'est pas le seul de son époque en France à avoir alimenté cette idée de nation. Il y a également les intellectuels tels que Camille Julian, Michelet et Albert Sorel

Yahya Kemal avait aussi de l'admiration pour Jean Jaurès et le Comte de Mun (Bertrand de Mun). Voici un extrait où il décrit ce dernier :

Je ne ratais aucun discours de Jean Jaurès. Mon admiration était infinie. Malgré tout cela et mon opinion favorable à propos du socialisme, c'est le Comte de Mun, alors l'adversaire le plus farouche de Jaurès, qui me fit la plus grande impression. Un thème parmi ses cours m'intéressa tout particulièrement. J'ai suivi son cours sur l'histoire de la libération de la France. Il transportait ses auditeurs vers un village typiquement français où le son

---

<sup>413</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 70.

du clocher, la culture, l'eau et l'âme entretenaient une intimité profonde avec la terre. Comme Jaurès, le Comte de Mun était un conservateur. Il était contre les anarchistes et Jaurès. Il prétendait que la Révolution n'apporterait rien de plus qu'une frustration, qu'elle outragerait l'âme de la nation française. Lorsque le Comte de Mun racontait la formation de la France, je pensais au cas de la Turquie. Je recherchais la façon dont la formation matérielle et spirituelle du peuple anatolien avait eu lieu (...) Je recherchais le processus qui avait vu grandir la patrie turque en Anatolie et réalisais que c'est à ces questions qu'il fallait prioritairement trouver une réponse. Cette réflexion est le point de départ de mes points de vue sur l'histoire et la politique<sup>414</sup>.

Cet extrait rappelle l'esprit scientifique de Yahya Kemal : ses observations comparatives, sa vision large, sa capacité de synthèse.

Dans les années 1910, Yahya Kemal résolut de faire une synthèse devant la multiplicité déconcertante de tout ce qu'il avait découvert depuis son arrivée de courants politiques, sociaux et religieux. L'élément déclencheur fut néanmoins sa rencontre au *Café Vachette* de Jean Moréas, mais aussi de Charles Péguy et de Charles Maurras. Il fut surpris que le premier lui ait seulement parlé d'auteurs anciens tels que Jean Racine au XVII<sup>ème</sup> siècle et Sophocle dans l'Antiquité, sans jamais citer les auteurs contemporains tels que Mallarmé et Verlaine. Quant au deuxième, il surprit Yahya Kemal par son attachement aux valeurs nationales et religieuses. Enfin, Charles Maurras faisait partie du même courant que Moréas. Il considère l'époque qui vit l'apogée de la cité d'Athènes comme une référence tout comme celle qui vit l'avènement et le règne de Louis XIV en France dans la deuxième moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle. À ces deux périodes, il ajoute l'Eglise catholique qui occupe une place de première importance dans l'évolution de la nation française. En somme, Charles Maurras était dans une quête absolue des origines. Il jugeait barbare tout ce qui s'ajoutait d'étranger à la poésie française à commencer par le romantisme. Enfin il détermine la période classique comme le point de référence de la poésie moderne française. L'Affaire Dreyfus avait mis au grand jour les divergences d'opinions de Maurras, Moréas et de Barrès. Mais leur point de ralliement fut la valeur qu'ils accordèrent au passé. Ils font tous trois partie des représentants illustres du courant littéraire néo-classique. Ils eurent tous trois une influence certaine sur la conception historique, nationale et esthétique de Yahya Kemal. Ce dernier appliqua dans ses œuvres les méthodes de ces écrivains-poètes. Les poésies qui figurent dans son œuvre « par le vent des anciens poèmes » portent la trace du néo-classicisme et surtout de Moréas<sup>415</sup>. En effet, Yahya Kemal s'inspira de la pensée de Moréas qui recommandait d'opérer le mariage entre le style grec et la pensée philosophique moderne.

---

<sup>414</sup>. Ibid.

<sup>415</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 72.

## 2. d. *À la rencontre des courants littéraires français*

À Paris, Yahya Kemal découvre aussi les courants littéraires. Il s'intéresse au mouvement « parnassien » et aux tableaux des artistes comme Théophile Gautier et Théodore de Banville. Il fait la lecture des grands auteurs tels que Baudelaire, Verlaine, Maeterlinck et Verhaeren. Il apprend de leurs œuvres des extraits entiers. Il mentionne un de ses camarades nommé Philippe auquel il prête mille défauts mais duquel il s'interdit de se détacher simplement parce qu'il est un passionné de Baudelaire<sup>416</sup>.

Il est possible de ressentir dans ses vers l'effet des « Correspondances » de Baudelaire qui établit le rapport entre le monde matériel et le monde spirituel. D'après Baudelaire, les artistes savaient déchiffrer le sens des analogies qui permettent de passer du monde des perceptions à celui des idées. Il considérait la nature telle qu'elle se présente à l'homme, comme un temple de méditation. Il considérait par la même le monde visible, comme étant toujours en relation avec quelque chose d'imperceptible. La poésie de Yahya Kemal suit l'exemple de Baudelaire dans sa « Correspondance » sur le jour et la nuit. Deux choses a priori opposées mais qui se rejoignent parfaitement au travers des senteurs, des couleurs et des bruits pour former « la profonde unité ».

La lecture de Baudelaire orienta Yahya Kemal vers Edgar Poe. Mallarmé lui-même s'en inspirait tout comme il s'inspirait de Baudelaire. En connaissance de cause, Yahya Kemal s'engagea sur la même voie. Il entra aussi sous l'influence de José Maria de Heredia, un auteur cubain pas très en vogue à Paris. Ce dernier ouvrit, quant à lui, la voie à la poésie grecque et latine. Les propos de José Maria de Heredia destinés à Leconte de Lisle dans la préface de son œuvre « Les trophées » établissent un certain rapport entre lui et Yahya Kemal : « un à un, ces poèmes, vous les avez vus naître. Ils sont comme des chaînons qui nous rattachent au temps déjà lointain où vous enseignez aux jeunes poètes, avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français<sup>417</sup> ».

Les mots « l'amour de la poésie pure et du pur langage français » sont les principes esthétiques appliqués ensuite par Yahya Kemal à la poésie turque. Sous l'influence de Heredia particulièrement, il chercha à composer des vers dans un nouveau style qu'il qualifia de « poème honnête ». Il compare le turc qu'il emploie dans ses poèmes à la pureté de ceux que l'on retrouve dans le latin et le grec. Il loue même les auteurs turcs anciens chez qui il retrouve un langage, un style et des tournures de phrase comparables. Il qualifie les

---

<sup>416</sup>. BEYATLI Kemal Yahya, *Çocukluğum, Gençliğim be Edebi Hatıralarım*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1973, pp. 106-107.

<sup>417</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli Emel, *op.cit.* p. 72.

formulations des anciens de « pure ». Ainsi Yahya Kemal, sous l'influence de certains poètes français, s'engage-t-il dans une voie où il cherche à éloigner la langue turque de la littérature arabe et persane pour essayer de la rapprocher du style latin et grec. Il souligne dans le passage suivant son admiration pour José Maria de Heredia, l'artisan de son retour aux valeurs classiques : « Je comprenais bien Hugo, de même, je comprenais parfaitement bien Gautier et De Banville. J'aimais inconditionnellement Verlaine et Baudelaire. Je connaissais de près les auteurs contemporains en vogue tels que Maeterlinck et Verhaeren. Cependant ma préférence allait vers José Maria de Heredia, le plus modeste et le moins renommé parmi tous les auteurs cités »<sup>418</sup>. Yahya Kemal reconnaissait qu'Heredia n'était pas un pionnier et qu'il était un auteur démodé. Celui-ci ne faisait que perpétuer une tradition littéraire classique. Cela signifie que Yahya Kemal n'était pas forcément à la recherche de nouveautés en vogue dans la littérature française du temps. Malgré ses goûts « rétrogrades », Yahya Kemal resta fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracé avec José Maria de Heredia. Il suivit cette voie au gré des changements, des évolutions littéraires. Ce qui était à la mode lui importait peu finalement, le but étant d'adopter un style immuable en liaison avec ses recherches sur la nation turque. La lecture d'Heredia transporta Yahya Kemal vers les classiques littéraires grecs et latins. Voici ce qu'il exprime à ce propos : « Je réalisais que je m'approchais du nouveau turc au travers des lectures que j'avais faites de José Maria de Heredia »<sup>419</sup>. La pureté des formes qu'il retrouve dans la poésie grecque et latine fut le modèle qu'il adopta pour le « nouveau turc ».

Il considère aussi Malherbe, l'un des pionniers du classicisme, comme le père de la poésie française pour avoir été le premier à entreprendre des recherches sur le langage poétique français. Malherbe soutenait que le français était issu du latin. Toutes ses réflexions avaient pour unique objet la littérature et la langue française. Yahya Kemal s'appropriä et mit en pratique pour la langue turque la célèbre phrase de Malherbe : « le français le plus éloquent est parlé par le portier du Louvre ».

L'intérêt de Yahya Kemal pour la langue provient aussi d'une conviction. Elle est pour lui un instrument culturel au service des modes de représentation et de compréhension<sup>420</sup>. C'est pourquoi il entreprend de traduire en turc certains auteurs français. Á travers ces traductions, il cherche à comprendre le mécanisme par lequel les choses sont représentées et racontées en français. Ce travail le mène à l'analyse des compositions de Mallarmé, connu

---

<sup>418</sup>. Y. K Beyatlı, *Çocukluğum*, *op.cit.* p. 107.

<sup>419</sup>. Y.K Beyatlı, *Çocukluğum*, *op.cit.* p. 108.

<sup>420</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 73.

pour ses choix de mots anciens et détonnant une certaine musicalité. Il tente alors d'insufler à la poésie turque ce rythme qui lui manquait et qui se traduisait par un défaut de musicalité. Il s'inspira dans cette perspective volontiers de Mallarmé mais aussi de Verlaine, deux chantres du symbolisme en France. Ainsi peut-on déceler un certain parallèle entre la « Brise Marine » de Mallarmé et le « Açık Deniz » (la mer ouverte) et « Sessiz Gemi » (le bateau silencieux) de Yahya Kemal<sup>421</sup>.

Nihat Reşat, proche de Yahya Kemal rappelle dans le passage qui suit l'admiration de son ami pour ces deux auteurs :

Il avait une grande source d'inspiration pour composer sa poésie. Á Paris, Yahya Kemal vécut à une époque où les compositions des auteurs tels que Verlaine, Mallarmé et Baudelaire dominaient le champ littéraire (...). Il respira cet air chargé de subtilité littéraire pendant de longues années. Il a fini par aimer et à faire corps avec la littérature française. En revanche, il faut préciser que Yahya Kemal n'a jamais suivi le chemin des poètes « alafanga » qui se trouvaient à Paris à cette époque. Il choisit une voie complètement à l'opposé de ceux-ci. Il cherchait, non à les recopier (les écrivains français), mais à trouver la solution pour ériger la langue turque à un niveau équivalent<sup>422</sup>.

La suggestion de Mallarmé de se conformer au conseil de Verlaine sur le fait que les jeunes Français doivent apprendre par cœur les « Fêtes Galantes » (composé par Paul Verlaine) pour s'initier à la poésie française fut suivie à la lettre par Yahya Kemal qui affirme dans un premier temps : « Parmi les œuvres que j'avais lues lors de mon séjour à Londres, deux d'entre elles avaient fait impression : le premier était le Salammbô de Gustave Flaubert ; le second, un recueil de poèmes de Paul Verlaine que j'imposais à mon cœur par la mémorisation »<sup>423</sup>. La mémorisation lui fait vivre les compositions de Verlaine. Il est possible également de comprendre comment il fait corps avec lui à travers l'extrait suivant : « Après Charles Baudelaire, j'ai commencé à aimer Paul Verlaine avec une certaine passion. Mon intimité avec sa vie et son œuvre était telle que j'avais la sensation de le connaître personnellement »<sup>424</sup>. Dans un deuxième temps, Yahya Kemal affirme :

Aussitôt que j'ai lu le conseil de Mallarmé, je suis allé à l'École des Langues Orientales de Paris. On y enseigne l'arabe et le persan. C'est ici que sont formés les orientalistes français. J'ai essayé de me perfectionner en arabe et en persan dans cette école. Je cherchais le moyen d'étudier et de comprendre la poésie ottomane du Divan. Le destin m'avait donné l'opportunité d'étudier la poésie turque et ses classiques en France. Je travaillais alors à composer des poèmes dans le style ancien<sup>425</sup>.

---

<sup>421</sup>. Ibid.

<sup>422</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 38.

<sup>423</sup>. Y. K Beyatlı, *Çocukluğum*, *loc.cit.* p. 107.

<sup>424</sup>. Y. K Beyatlı, *loc.cit.* p. 107.

<sup>425</sup>. N. S Banarlı, *op.cit.* p. 99.



L'évocation par Paul Verlaine et Mallarmé des « Fêtes Galantes » qui est une immersion au XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>426</sup>, mena Yahya Kemal sur la voie de la poésie du Divan. Sa quête du passé fut le mobile de toute son action littéraire.

Yahya Kemal savait exploiter une source de différentes manières et adapter les apports qu'il pouvait en tirer à ses œuvres. C'est en cela qu'une de ses citations « Ô mon Dieu, donne moi la bénédiction de faire une mélodie » rejoint celle très célèbre de Verlaine : « de la musique avant toute chose ». Il concevait, à l'exemple de son « maître à penser », la poésie comme une mélodie agréable à la langue et à l'oreille. Il cherchait avant toute chose l'harmonie et l'osmose de mots purs et anciens. C'était pour eux la manière la plus authentique de représenter et de faire vivre un passé qu'ils érigeaient volontiers en référence absolue.

Yahya Kemal s'intéressa aussi au rapport climat-homme. Cette perspective le conduisit à une diversité de sources et notamment à Paul Valéry. Selon lui, les rapports qu'entretiennent les hommes avec leur terre, cette interaction entre la « faune et la flore » est liée à l'ancienneté de cette relation. Ainsi, une population ayant vécu durant longtemps sur une terre donnée sera-t-elle plus attachée à celle-ci qu'une population n'ayant pas une si longue communauté. À ce sujet, la théorie de Paul Valéry rejoint celle évoquée au préalable à propos de « la nation créée par la terre ». Paul Valéry considère le peuple français comme le produit de la terre sur laquelle il vit. Ce rapport entre la terre et la nation qui l'habite avait été l'un des principes fondamentaux des recherches de Yahya Kemal sur la nation turque. À ce titre, Yahya Kemal déclare : « Plus qu'à sa mère ou à son père, un homme ressemble surtout à son terroir »<sup>427</sup>. Autrement dit, une personne prend l'apparence de sa géographie et de son histoire. La poésie de Yahya Kemal est marquée par ces éléments « scientifiques ».

Ses lectures sur la mythologie grecque l'amènent à imaginer un monde de plaisirs, de pensées, de subtilités, de jouissances et de poésies. Il pense qu'au pays des Grecs, l'amour, la foi et l'art ne forment qu'un tout harmonieux. Dans ses écrits qui s'intitulent « Entretien à l'Ombre des Sapins », le vocabulaire et le style révèlent un intérêt pour l'époque antique. La référence à Maurras est évidente dans les poésies telles que « Les Femmes de Byblos », « Les Sculpteurs de Pergame », « Les Filles de Sicile », qui renvoient chacune au classicisme méditerranéen de l'auteur. Yahya Kemal avait pour ambition d'apparenter la civilisation turque implantée en Anatolie, à la Grèce Antique et aux Sumériens. Il concevait chacune de ces civilisations comme les nuances d'une civilisation commune, appelée méditerranéenne.

---

<sup>426</sup>. Verlaine, dans les "Fêtes Galantes", parle du XVIII<sup>ème</sup> siècle comme au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>427</sup>. K. Yetiş, E. Kefeli, *op.cit.* p. 76.

Les arts plastiques, les peintures et autres branches de l'art façonnèrent à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle la vision du monde. Sous l'angle du symbolisme « les peintres ont ouvert les yeux des auteurs ». Baudelaire apprit à transposer à ses récits les images, les mouvements et la richesse de pensées qu'il découvrit dans les tableaux de Théophile Gautier. Si bien que Baudelaire abandonna les thèmes traitant la nature pour lesquels il avait une grande affection au profit des arts plastiques et de ses autres branches. Ainsi, les arts plastiques ont-ils changé sa vision du monde et rendu compte de la diversité de l'humanité. Yahya Kemal emprunta aussi cette voie et établit un rapport étroit entre sa poésie et les différentes branches artistiques. En effet, il commence à utiliser la lumière comme toile de fond de ses compositions. Il rencontra à Paris de grands peintres tels que Renoir, Monet, Sisley, Rodin et Degas. Dans une multitude d'œuvres et plus particulièrement dans « Les Filles de Sicile », Yahya Kemal dresse un tableau cosmopolite de la méditerranée en y évoquant des choses liées aux arts plastiques.

Le passage suivant a été tiré des mémoires de Yahya Kemal. Il s'agit d'une anecdote qui en dit long sur la complexité de ces courants littéraires. L'auteur semblait se perdre dans les rouages de ce monde aux frontières floues. Malgré les incohérences qu'il observe à juste titre, il se contente de suivre le mouvement littéraire en vogue :

Je venais d'avoir vingt ans, nous étions en 1904, lorsque je découvris la poésie au Quartier latin. La première phase du symbolisme était révolue depuis quelques années. Les pères fondateurs de cette première période tels Moréas, Henri de Régnier et Verhaeren s'étaient tournés vers d'autres horizons et avaient plus ou moins radicalement pris leurs distances avec le mouvement (...) Je me souviens comme si c'était hier d'un soir de 1910, moi et mon ami Hippolyte Stamos avions rejoint Jean Moréas dans son café habituel (...). Nous avions mentionné les noms de Verlaine et de Mallarmé. Le maître, sans même y prêter attention, avait continué de discourir au sujet de Racine et Sophocle. Et nous nous demandâmes si son attitude quant aux grands noms que nous avions cités tenait à une inadvertance ou ignorance. Après que nous eûmes pris congé du maître, un ami qui connaissait les mœurs de ce milieu éclaira notre lanterne. Il nous expliqua que Moréas avait ainsi voulu souligner le peu d'intérêt qu'il attachait à Verlaine et à Mallarmé. Moréas bannissait de ses causeries jusqu'à leurs noms et donnait la mesure de l'abîme qui le séparait de ses amitiés d'il y a vingt ans. Il ajouta que citer leurs noms en sa présence était digne de débutants animés par une ferveur néophyte (...) Le symbolisme, tombé en désuétude à la fin de sa première phase, reprenait un nouvel élan en 1905, grâce à la volonté de Jean Royer et de ses amis. Ce que j'essaie de relater peut paraître incompréhensible ; comment de telles disparités pouvaient-elles affecter un milieu aussi restreint que ces individus confinés dans quelques cafés du boulevard ?

Comment ajouter foi à ces ruptures, reculs ou progressions au sein de groupes qui se côtoyaient autour des mêmes tables ? Ces contradictions suscitent un légitime étonnement<sup>428</sup>.

## 2. e. *Yahya Kemal et son entourage turc à Paris*

Jusqu'à présent, il a été question des influences intellectuelles et artistiques de la France sur Yahya Kemal. Peu de choses ont été dites sur ses relations, si ce n'est ses rapports, ses contacts avec certains écrivains français. Rien a été dit concernant les relations qu'il entretenait avec ses compatriotes ottomans. Cependant, par sa longévité, il eut la chance de connaître et de côtoyer les membres de la communauté turque essentiellement composée d'étudiants et d'exilés. Il se fit ami avec des personnalités de renommées ou en phase de le devenir. Comment Yahya Kemal est-il devenu un personnage incontournable de la communauté turque de Paris ?

Parmi les personnalités ottomanes importantes, les premiers noms qui viennent à l'esprit sont ceux d'Ahmet Rıza et du Prince Sabahaddin mais il ne faut pas négliger la présence de Yahya Kemal. Non pas qu'il fut aussi influant que les deux chefs de file du mouvement jeune-turc, mais son rôle ne doit pas être négligé pour autant. Il n'était peut-être pas à ce moment de sa vie, aussi connu qu'un Ahmet Rıza ou le Prince Sabahaddin, qui se sont tous deux faits un nom grâce à leur activisme politique, leurs articles dans la presse et à leurs journaux, mais il eut toutefois le mérite de côtoyer une multitude de personnalités durant une assez longue période, qui plus est charnière entre 1903 et 1912. Aussi les noms qui reviennent le plus souvent dans les mémoires sont ceux d'Ahmet Rıza et du Prince Sabahaddin. Ce qui les place largement au devant des acteurs principaux de la communauté ottomane. Ensuite arrivent ceux d'Ali Kemal et de Yahya Kemal<sup>429</sup>. Le premier des deux est l'un des seuls à avoir vécu sous trois différentes époques à Paris. Quant au second, il est l'un des rares à avoir vécu à Paris sans discontinuer pendant neuf ans.

Dans ses mémoires intitulés « Portraits politiques et littéraires », Yahya Kemal revient longuement sur les personnalités qu'il connut à Paris. On y trouve notamment les descriptions d'Ahmet Rıza, d'Ali Kemal, du docteur Nazım Bey, de Bahaeddin Şakir et de bien d'autres personnes sur lesquelles il ne s'attarde pas (le Prince Sabahaddin).

En outre, le personnage qu'il décrit le plus longuement est Ali Kemal qu'il connut pendant quatorze ans. Ils se rencontrèrent en 1908-1909 lorsqu'Ali Kemal vint pour la troisième fois en exil. Yahya Kemal en était alors à sa cinquième année parisienne. Ces deux

---

<sup>428</sup>. HALİL Gökhan, TIMOUR Muhiddine, *Paristanbul : Paris et les écrivains turcs au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, L'esprit des péninsules, 2000, pp. 19-20.

<sup>429</sup>. Kemal Ali (1869-1922) : journaliste, homme d'État, il séjourna en France à trois reprises d'abord pour y mener des études entre 1886-1888 et pour s'y exiler ensuite entre 1894-1898 et entre 1909- ?

hommes ont continué d'entretenir une amitié plus tard à Istanbul. Yahya Kemal retrace le parcours et les nombreuses infortunes de son ami dans l'Empire ottoman et en Égypte où il vécut un temps. Il s'empresse ensuite de rappeler qu'il était doté d'une excellente culture, qu'il aimait la lecture et la littérature et qu'il suivait les cours d'Albert Sorel et d'Albert Vandal à l'École Libre des Sciences Politiques : « il aimait particulièrement et s'intéressait régulièrement à l'histoire de la diplomatie européenne depuis 1713 (...) Il éprouvait une admiration pour Talleyrand, Cavour, Metternich, Bismarck et Palmerston »<sup>430</sup>. Yahya Kemal dresse aussi de lui un portrait assez détaillé. Il parle autant de son caractère que de sa tenue vestimentaire, de sa vie privée autant que de sa maîtrise du turc et de ses lacunes en français et en anglais. Il révèle son goût prononcé pour le jeu : « Ali Kemal aimait l'argent. Il était intéressé par la bourse. Il connaissait des personnages aux gains douteux (...) Sa plus grande faiblesse était l'argent. J'ai moi même été témoin de cela à deux reprises »<sup>431</sup>.

Concernant le rôle controversé d'Ali Kemal dans l'opposition jeune-turque, Yahya Kemal déclare :

Ali Kemal avait pris goût à la politique à la *Mekteb-i Mülkiye* (École Civile impériale). Il vint une première fois à Paris et à Genève avant de retourner à Istanbul (...) Il revint à Paris dans les temps forts du mouvement jeune-turc. Il joua alors un rôle de conspirateur. Il ne fut jamais accepté comme un véritable Jeune-Turc car sa position contre Abdül-Hamid était jugée peu ferme. Il réclamait une tribune depuis laquelle il pouvait revendiquer la liberté. Mais l'on comprit bientôt qu'il était plutôt d'orientation conservatrice. En effet, Ahmed Celaleddin Paşa (agent du Palais en Europe) avait été conseillé par Ali Kemal avant de convaincre Mizancı Murad de cesser toute opposition contre Abdül-Hamid. En contrepartie, Ali Kemal avait obtenu un emploi à l'ambassade ottomane de Bruxelles<sup>432</sup>.

D'après Yahya Kemal, au tournant du siècle, Ali Kemal avait été le seul à pouvoir publier ses « lettres de Paris » dans le journal *İkdam*<sup>433</sup>. Ce qui montrerait bien, d'après lui, la complaisance du pouvoir à l'endroit d'Ali Kemal. Il existait ainsi une sorte de connivence entre Abdül-Hamid et Ali Kemal. Le premier cherchait à obtenir des informations relatives aux Jeunes-Turcs, le second des faveurs.

Yahya Kemal revient longuement sur la vie d'Ali Kemal à Paris dans les années 1910. L'on apprend, par là même, beaucoup au sujet des rapports entre Ottomans. Yahya Kemal conduit le lecteur dans les coulisses de la communauté ottomane. L'on dirait presque qu'il expose la vie privée d'Ali Kemal. Il dit par exemple de celui-ci qu'il a vécu dans un certain isolement. Lassé d'être banni, il aurait cherché à se réconcilier avec le Comité Union et

---

<sup>430</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, op.cit.* p. 73.

<sup>431</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, op.cit.* p. 79.

<sup>432</sup>. Ibid.

<sup>433</sup>. Un journal proche du pouvoir.

Progrès afin de retourner à Istanbul. Il aurait essayé par tous les moyens d'arriver à son but.

Yahya Kemal dit ceci :

Afin de sortir de la situation dans laquelle il était tombé, il allait régulièrement voir l'attaché militaire turc de Paris, Fethi Bey. Il alla même demander de l'aide à Cavid Bey (homme d'État), de passage à Paris, en vain (...) Fethi Bey a bien cherché à faire quelque chose. Á ce moment, le Comité Union et Progrès aurait vraiment pu le gagner s'il l'aurait voulu (...) Ali Kemal a publié deux articles à Paris dans le journal '*Doğru Yol*' où il encensait certaines personnalités jeune-turques<sup>434</sup>.

L'on comprend combien l'éloignement devenait pesant. Après plusieurs exils, dont trois à Paris, Ali Kemal, « assagi », n'aspirait plus à rien en dehors d'un retour au pays. Dans ce cas précis, l'exil a eu son effet. La lassitude pouvait mener les plus récalcitrants sur la voie du conformisme politique. Ali Kemal n'avait pas été l'exemple type du Jeune-Turc tout à fait fidèle à ses convictions à cause de sa collaboration avec le sultan Abdül-Hamid. Son cas constitue toutefois un exemple symptomatique dans la mesure où il montre très bien l'abattement, le désespoir que pouvait entraîner l'exil au bout d'un certain temps.

Voyant que la réconciliation n'était pas à l'ordre du jour du Comité Union et Progrès, Ali Kemal tenta cette fois un rapprochement avec le richissime Şerif Paşa. Á ce propos, Yahya Kemal déclare : « Il travailla pour le journal *Meşrutiyet* de Şerif Paşa pour 200 francs par mois et en dépit des humiliations »<sup>435</sup>. L'auteur poursuit en disant : « il passait sa vie rue Montparnasse au Quartier Latin avec les jeunes étudiants ottomans auxquels il semblait vouloir ressembler. C'est à cette époque qu'il rencontra les futures grandes personnalités ».

L'une des autres personnalités que Yahya Kemal connut à Paris fut le docteur Nazım Bey. Il affirme l'avoir rencontré en 1903 dans le bureau d'Ahmet Rıza et d'avoir ensuite tissé une amitié avec lui. Á propos de sa vie à Paris, Yahya Kemal dit ceci : « Dans le même quartier, rue Otolan, il vivait seul dans un petit appartement situé au quatrième étage d'un immeuble (...) Il mangeait et buvait chez lui et avait un sens aigu des économies. Il a déménagé deux à trois fois mais habitait plus régulièrement dans le quartier du Panthéon(...) J'étais l'un de ses rares amis et convives»<sup>436</sup>. Plus loin, l'auteur précise que leurs conversations s'articulaient autour d'un thème récurant : les mœurs. Yahya Kemal, parfaitement sensible au parler, dénonce quelque peu le langage du docteur Nazım Bey qu'il ressemble à celui des « cafés de Salonique » malgré onze longues années passées à Paris. Ce thème du langage revient fréquemment dans ses descriptions.

---

<sup>434</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. p. 82.

<sup>435</sup>. Ibid.

<sup>436</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. pp. 112-113.

Yahya Kemal décrit la collaboration que le docteur Nazım Bey mena avec Ahmet Rıza pour la publication du *Meşveret* et la promotion du Comité Union et Progrès. Il prétend qu'au départ, Ahmet Rıza était défavorable à une association avec ce jeune frénétique à l'insulte facile. Le journal qu'il voulait créer ne devait en aucun cas être un recueil d'injures contre Abdül-Hamid. Ahmet Rıza aurait obtenu le gage de modération du docteur Nazım Bey avant de songer à travailler ensemble.

D'après Yahya Kemal, après le « rachat » par Ahmed Celaledin Paşa de Mizancı Murad, le docteur Nazım Bey aurait commencé à nourrir une haine prononcée contre les « vendus » : « il insultait à pleine bouche jour et nuit, à la maison, dans la rue, dans les restaurants ceux qu'il considérait comme des vendus. Ceux qu'il injuriait le plus fréquemment étaient Mizancı Murad et Selanikli Rahmi (...) Arrivaient ensuite par ordre Çürüksulu Ahmed Bey, Ali Kemal, İshak Sukuti, Abdullah Cevdet et Süleyman Nazif »<sup>437</sup>.

Dans un autre passage ; Yahya Kemal expose la pensée du docteur Nazım Bey. D'après lui, il n'était bon qu'en qualité d'homme d'action mais qu'il était incapable de proposer des perspectives. L'accusant de chauvinisme et d'intolérance, il donne comme exemple sa propre expérience :

J'étudiais à l'École Libre des Sciences Politiques. Je m'étais initié à la turcité. J'avais fini par exposer mes convictions à Nazım. Subitement, il s'est levé en disant ' c'est une trahison que de renoncer à ce grand État ottoman pour le remplacer par un pays turc'. Á l'instar de Namık Kemal, il n'arrivait à concevoir rien en dehors d'un patriotisme basé sur l'islam et l'Empire ottoman. Il éprouvait alors une véritable aversion contre le mot « turc ». Comme nous étions tous deux originaires de la Roumélie, il considérait la turcité comme une aspiration vaine.<sup>438</sup>

L'idée d'une nation turque indisposait le docteur Nazım Bey. Yahya Kemal marque sa différence par rapport au conservatisme ottoman. Son aspiration à une nation turque se manifeste ici d'une manière très nette. En outre, cette aspiration paraissait encore étrangère aux Turcs eux-mêmes.

Après la Révolution de juillet 1908, Yahya Kemal raconte que le docteur Nazım Bey est revenu une à deux fois à Paris pour faire la promotion du Comité Union et Progrès en qualité de premier secrétaire. Il est avéré que le docteur Nazım Bey revint en Europe afin d'accompagner les nouveaux étudiants turcs<sup>439</sup>. Á ce sujet, Yahya Kemal déclare : « Nous nous sommes vus debout. Il accompagnait les étudiants envoyés par le sultan en Europe. Á ce moment, il a donné une conférence au sein de l'Association Étudiante de Paris. Il parlait de

---

<sup>437</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. p. 114.

<sup>438</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. p. 116.

<sup>439</sup>. EYİCİL Ahmet, *Doktor Nazım Bey 1872-1926 : Osmanlı-İttihat ve Terakki Cemiyeti Liderlerinden*, Ankara, Gün Yayınları, 2004, p. 128.

l'enthousiasme avec lequel les étudiants souhaitaient intégrer le Comité Union et Progrès (...) Il était un vrai représentant du Comité Union et Progrès »<sup>440</sup>.

L'une des personnalités que Yahya Kemal rencontra à Paris est Bahaeddin Şakir. Comment Yahya Kemal fit-il la rencontre de ce personnage controversé ? Voici ce qu'il affirme : « En été 1905, à Paris, l'on m'a présenté au *Café Soufflot*, un Turc qui venait d'Égypte. C'était Bahaeddin Şakir. Il avait été envoyé à Paris, comme beaucoup d'autres à l'époque, sous la direction d'Ahmed Celaledin Paşa »<sup>441</sup>. Concernant la rencontre de Bahaeddin Şakir et du docteur Nazım Bey, deux personnages qui deviennent plus tard inséparables, Yahya Kemal, après avoir présenté le personnage raconte son anecdote :

Je voyais régulièrement Bahaeddin Şakir. Un jour alors que j'étais de passage au Jardin du Luxembourg, j'ai croisé Nazım. Il me déclarait avec emportement qu'il ne me fréquenterait plus jamais. Surpris, je lui demandai la raison. Il me répondit 'Parce que tu fréquentes les hommes d'Ahmet Celaledin Paşa. La dernière fois, je t'ai aperçu en train de marcher avec le docteur Bahaeddin Şakir'. Je lui répondis qu'il s'agissait d'un homme de confiance et parfaitement honnête. Il ne voulut rien entendre (...) Deux mois après cette histoire, j'étais de passage au Jardin du Luxembourg quand soudain j'aperçus Nazım à l'endroit même où nous nous étions disputés. Il était accompagné par Bahaeddin Şakir. Je les regardais avec étonnement. Nazım souriait. Nous nous étions disputés parce qu'il me reprochait de fréquenter Bahaeddin Şakir et voilà qu'il se mettait à lui vouer une amitié. Ses simagrées ne marchaient qu'avec moi. Il essaya de m'amadouer sans chercher à reconnaître son erreur<sup>442</sup>.

À compter de ce moment, Bahaeddin Şakir et le docteur Nazım Bey deviennent des amis œuvrant pour un même but. Yahya Kemal insiste aussi sur la transformation subie par Bahaeddin Şakir après la rencontre de docteur Nazım Bey :

De mes propres yeux, j'ai vu comment un homme pouvait en changer un autre. Bahaeddin Şakir était quelqu'un de frivole, de jovial, et qui s'adonnait régulièrement au jeu. Après être devenu un grand ami de Nazım, il a changé d'une manière remarquable ; cet homme qui venait ainsi de changer a réveillé le mouvement jeune-turc de Paris qui se trouvait jusqu'à lors dans un état léthargique (...) Nazım a transformé cet homme en un militant infallible (...) Le docteur Bahaeddin Şakir doit sa renommée au docteur Nazım Bey<sup>443</sup>.

Dans ses mémoires, Yahya Kemal cite aussi le cas d'un juif d'Istanbul, Şekip bey, en exil à Paris. Vieille connaissance et ami de Yahya Kemal, ce dernier l'aide à s'en sortir dans les premiers temps. En parallèle à la description qu'il en donne, il laisse entendre certaines choses. La première est relative à la présence de la communauté juive ottomane de Paris qui s'affaire au commerce : « Şekip s'est intégré aux juifs d'Istanbul et de Salonique, implantés

---

<sup>440</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, op.cit.* p. 119.

<sup>441</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, op.cit.* p. 121.

<sup>442</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, op.cit.* p 117.

<sup>443</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler, loc.cit.* p 118.

rue Sedaine. Un jour, je l'ai croisé en train de vendre des marchandises comme les autres juifs. Il hurlait pour attirer d'éventuels clients (...) Şekip que je connaissais d'Istanbul comme un jeune homme bien habillé, ne semblait éprouver aucune gêne à travailler dans ces conditions »<sup>444</sup>. Le travail, tel qu'il est accompli par Şekip Bey, est jugé indigne par Yahya Kemal. La deuxième chose qu'il apprend sur les juifs ottomans de Paris est leur capacité d'intégration à la société d'accueil. Originaire d'Istanbul Şekip Bey n'éprouve aucun mal à s'adapter à son nouvel environnement. C'est du moins, ce que laisse entendre le passage suivant :

J'ai croisé Şekip sur le boulevard Saint-Germain. Avec sa casquette, son large pantalon et toute sa tenue, il avait l'air d'un véritable français (...) Nous nous sommes assis au *Café Cluny*. Nous étions heureux de nous retrouver (...) Il se mit alors à me raconter sa nouvelle vie (...) Ensuite il me dit ' Pourquoi devrais-je retourner au pays ? Je me suis habitué à cette vie. Á présent, je ne suis plus Turc mais Français. J'ai tracé mon chemin (...) Je lui ai répondu que je regrettais et que j'étais déçu par ses propos quant à son indifférence pour la patrie<sup>445</sup>.

Paradoxalement, Yahya Kemal attribue la responsabilité de cette « reconversion » à Ahmet Rıza, lequel n'aurait rien fait pour aider Şekip Bey à son arrivée à Paris. C'est pourquoi celui-ci aurait ensuite pris ses distances avec les Turcs. L'extrait que nous allons lire montre l'un des traits de caractère d'Ahmet Rıza : « Ahmet Rıza prenait soin de limiter ses relations avec les personnes sans argent. De surcroît, il devenait hostile à ceux des exilés trouvant refuge chez lui et lui demandant de l'aide. Il montrait ce visage à tous les Jeunes-Turcs nécessiteux de passage à Paris. Il se comporta également de cette façon avec Şekip et il est responsable du fait que celui-ci devienne étranger à sa patrie et même à sa nationalité »<sup>446</sup>.

Ainsi Yahya Kemal a-t-il été le témoin de deux périodes charnières où il rencontra de nombreuses personnalités. La première concerne celle où le mouvement jeune-turc était à son apogée jusqu'à 1908. La seconde période est celle où les opposants au Comité Union et Progrès commencèrent à se regrouper à Paris. C'est pourquoi il est un personnage central pour comprendre la sociabilité de la communauté turque à Paris.

Par l'instruction qu'il reçut, Yahya Kemal fut aussi l'un des seuls ottomans à avoir pleinement exploité tout ce temps passé à Paris. Il fit la connaissance des plus grandes éminences en matière de littérature d'histoire et d'art. Lorsqu'il ne pouvait les rencontrer, il se mettait à les étudier avec tellement d'amour et de curiosité qu'il en arrivait au sentiment de les connaître personnellement depuis toujours. Yahya Kemal ne voulait gaspiller aucun instant

---

<sup>444</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. p 129

<sup>445</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, op.cit. pp 130-131.

<sup>446</sup>. Y. K Beyatlı, *Siyasi ve Edebi portreler*, loc.cit. pp 128-129.



dans ce laboratoire culturel, intellectuel et artistique qu'était le Paris de l'époque. Ces années qu'il passa à Paris firent en un sens de lui un maître à penser, un pionnier de la culture turque moderne.

Yahya Kemal était l'un des rares à se distinguer de ces étudiants turcs auxquels on prêtait mille défauts. Bien qu'il n'ait pas fait parler de lui autant qu'Ahmet Rıza ou le Prince Sabahaddin à l'époque où il vécut à Paris, c'est à son retour en Turquie qu'il s'illustra surtout par son génie littéraire. Ses années parisiennes ont été une sorte d'apprentissage littéraire, politique et artistique avant sa projection à proprement parler dans l'univers de l'écriture, de la poésie et de la politique.

### ***3. Le Prince Sabahaddin à l'école de la France***

Le Prince Sabahaddin a marqué de son empreinte son passage à Paris. Autant sur le plan intellectuel que celui de l'action politique, il fut l'un des piliers du mouvement d'opposition en Europe contre Abdül-Hamid d'abord, contre le Comité Union Progrès ensuite. Aussi, par les figures qu'il regroupa autour de sa cause, il mit en place une véritable structure politico-scientifique au nom d'*Adem-i Merkeziyet Cemiyeti* et avec un organe écrit. Les deux exils qu'il effectua en France entre 1899-1908 et 1909-1914 font de lui l'un des personnages à y avoir passé le plus de temps.

L'instruction du Prince, lorsqu'il était jeune avait été assurée par de grands précepteurs ainsi que par son père. Le Prince Sabahaddin était doté d'un solide bagage intellectuel et maîtrisait déjà le français avant son départ. Il s'installe en France à l'âge de vingt-deux ans pour y parfaire ses études et y mener une opposition contre Abdül-Hamid en compagnie de son père, le Damad Mahmud Paşa, et de son frère Lütfullah Bey. Il s'adapte rapidement à son nouvel environnement et prend l'initiative de rassembler les opposants d'Europe. En dépit des nombreux rappels alléchants formulés par Abdül-Hamid à son beau frère (Damad Mahmud Paşa) et à ses neveux (Prince Sabahaddin et Lütfullah Bey) pour un retour à Istanbul, ceux-ci ne fléchirent pas, préférant demeurer en Europe dans le dessein d'apporter une impulsion au mouvement jeune-turc.

L'intérêt du Prince Sabahaddin provient du fait qu'il fut, en compagnie d'Ahmet Rıza, l'un des chefs de file du mouvement jeune-turc. Le courant qu'il représenta fut le fédéralisme à l'inverse d'Ahmet Rıza, farouche partisan de la centralisation. Ce positionnement politique du Prince Sabahaddin repose sur des fondements scientifiques. La sociologie française fut le mobile de toutes ses recherches, de toutes ses actions. Alors se distingua-t-il de ses adversaires en recourant aux données scientifiques qu'il érigea en référence pour élaborer un

remède approprié à « l'homme malade ». Ses idées, il les exposa dans ses propres journaux, il les soutint dans la presse française et anglaise, il les présenta à l'occasion de conférences.

Connu pour ses qualités humaines, sa noblesse d'esprit, sa discrétion et son refus de la violence politique sous toutes ses formes, il gagna l'estime de ses compatriotes. L'étude de son cas sera l'occasion de mieux cerner sa pensée qui s'inspire de la sociologie française. La vie sociale de ce personnage de la maison ottomane mérite également une attention particulière.

Il est utile de mesurer l'influence qu'il eut dans le milieu ottoman de Paris. Il s'avère, au premier abord, que son mouvement n'a pas eu la même activité que celui d'Ahmet Rıza. Plus focalisé sur des questions purement sociologiques, le mouvement du Prince Sabahaddin avait moins l'apparence d'un mouvement politique que scientifique.

Sur le plan de la science, le Prince Sabahaddin a été l'un des pionniers de la sociologie ottomane<sup>447</sup>. Il introduit cette discipline dans son pays mais sa conception humaine et étatique n'eut pas d'écho favorable à l'inverse de Ziya Gökalp dont la doctrine s'inspirant d'Emile Durkheim devint plus tard une référence.

### *3. a. La découverte de La Science Sociale (1899-1902)*

L'une des raisons qui présida au choix d'aller à Paris de Damad Mahmud Paşa et de ses fils fut l'apprentissage de la science. Ceux-ci, pendant longtemps, avaient espéré étudier à Paris. Le père, grand admirateur de la culture française, nourrissait l'espoir de conduire ses fils dans cet univers. La possibilité pour Lütfullah Bey et le Prince Sabahaddin d'y mener des études fut donc l'une des principales motivations à leur départ.

Dans les premiers temps, Sabahaddin Bey poursuivit à la Sorbonne les études de médecine qu'il avait commencées à Istanbul. Ses professeurs concédaient qu'il était doté d'un savoir admirable et qu'une belle carrière en médecine l'attendait. Mais le Prince Sabahaddin ne s'intéressait guère à la médecine. Il était animé d'une grande passion pour l'astronomie. À Istanbul, il s'était constitué toute une bibliothèque consacrée à ce thème. Il éprouvait un grand plaisir à scruter ces livres. Son arrivée à Paris lui fournit l'occasion de connaître des spécialistes. Lorsqu'il rendit visite à Camille Flammarion<sup>448</sup>, ses connaissances suscitèrent l'étonnement des astronomes français.

Non content de se limiter à ce savoir, Sabahaddin Bey entendait s'approprier les sciences sociales. Il était animé par une responsabilité prononcée vis-à-vis de l'Empire

---

<sup>447</sup>. FINDIKOĞLU Z. Fahri, *Le Play Mektebi ve Prens Sabahaddin*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1962, p. 68.

<sup>448</sup>. Grand astronome français. Il entra à l'observatoire de Paris à l'âge de 16 ans.

ottoman. Ce sentiment l'incitait à diagnostiquer d'une manière scientifique les maux dont souffrait cet «homme malade». La méthode sociologique qu'il adopta bientôt lui permit d'arriver à ses fins. À l'exemple de la bactériologie, de la biologie et de la physiologie, tous indispensables à la médecine afin de diagnostiquer une maladie et y apporter un remède approprié, la sociologie était tout aussi indispensable pour comprendre les malaises qui affectaient une société. Il suffisait d'appliquer ensuite des réformes appropriées<sup>449</sup>. Cette pensée fut le principal mobile des actions qu'il mena durant toute sa vie.

Le prince Sabahaddin commence à étudier avec enthousiasme les différents courants de sociologie en Europe sans forcément trouver dans l'un d'entre eux les réponses à ses questions. Dans le passage suivant, il raconte combien cette insatisfaction le plongeait dans un malaise et comment il a rencontré *La Science Sociale* :

Un jour où j'étais très fatigué et démoralisé sur l'une des avenues parisiennes, je vis dans la vitrine d'une bibliothèque l'œuvre d'Edmond Demolins intitulée 'À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons'. J'ai tout de suite acheté le livre. Je le lus entièrement la nuit qui suivit. J'ai saisi l'existence au fil de la réponse à la question posée par l'auteur, d'une méthode qui ne ressemblait pas à celle des autres sciences et que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Le lendemain, je retournais dans la même bibliothèque y acheter toutes les œuvres d'Edmond Demolins. En les lisant avec attention, j'en suis arrivé à raisonner avec plus de force et de clairvoyance. J'ai réalisé que ces œuvres suivaient un raisonnement scientifique, qu'elles étaient dépendantes, comme dans les autres sciences, d'un système bien établi. À partir de ce moment, j'ai eu l'honneur de nouer une amitié avec Edmond Demolins. J'ai adhéré à la société de '*La Science Sociale*' et j'ai eu le plaisir de faire la connaissance d'autres membres éminents. J'ai ainsi trouvé l'occasion de travailler avec ces personnes. J'ai lu avec un enthousiasme illimité, avec une joie indéfinissable et une reconnaissance infinie les œuvres de Frédéric Le Play qui est le premier fondateur de la société de « *La Science Sociale* », d'Henri de Tourville et de tous les autres membres de ce courant. Je suis arrivé à la conviction qu'il était désormais possible de faire une évaluation scientifique exacte de l'Empire ottoman sur le plan social et d'élaborer par conséquent des réformes appropriées<sup>450</sup>.

Après son adhésion à la société de « *La Science Sociale* », le Prince Sabahaddin réalise que l'Empire ottoman fait partie non point de la « Classification sociale » d'Edmond Demolins mais de sa « Formation Communautaire ». Il comprend avec regret que les maux de l'Empire ottoman ne sont qu'une conséquence de cette « Formation Communautaire ».

Le Prince Sabahaddin était convaincu qu'une véritable réforme dans l'Empire ottoman n'était possible que sous condition de former une jeunesse étudiante ayant assimilé *La Science*

---

<sup>449</sup>. EGE Nezahet Nurettin, *Prens Sabahaddin, Hayatı ve ilmi müdafaları*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1977, p. 35.

<sup>450</sup>. N.N EGE, *op.cit.* p. 36.

*Sociale*. Faute de pouvoir dispenser cette dernière au sein de l'Empire ottoman, il solutionna de sensibiliser les Ottomans d'Europe par le biais de son journal au nom de *Terakki*.

Cette publication était envoyée dans l'Empire ottoman en qualité de don. Généreux, le Prince Sabahaddin assumait personnellement les dépenses de ce journal. Il dut trouver une imprimerie en mesure d'assurer la publication en turc. En outre, les articles de ce journal étaient presque toujours consacrés à l'Empire ottoman. Le Prince écrivait aussi des articles où il s'adressait à tous les peuples opprimés dans le monde. Ainsi le Prince Sabahaddin, à la manière d'Edmond Demolins, cherchait-il à appliquer les découvertes de *La Science Sociale* à son pays pour remédier à son déclin. Le résultat des travaux d'Edmond Demolins mettaient en évidence le fait que la France était, elle aussi, une « Formation communautaire ». Avec persévérance, il travaillait à montrer cette réalité à ses concitoyens. Il s'appliquait à décortiquer les faits sociopolitiques afin de démontrer la véracité de sa thèse. Le Prince Sabahaddin suivit son exemple.

Ils dénoncent tous deux le centralisme politique qui prévaut en France et dans l'Empire ottoman. Ils cherchent tous deux à montrer à travers l'histoire combien ce système était préjudiciable pour les pays concernés. Ils soulignent le cas des États-Unis d'Amérique, exemple par excellence de la décentralisation administrative et où l'essor économique, politique et social était assuré. Ils évoquent ensuite à titre de comparaison, le cas des pays d'Amérique du Sud, Pérou, Argentine, Chili, Bolivie, contre-exemple des États-Unis car sous le système de la centralisation politique. Ces pays d'Amérique du Sud qui disposent d'énormes ressources naturelles se trouvent paradoxalement dans un état lamentable sur le plan politique et financier. Ils pensaient que ces pays auraient pu connaître le même essor que les États-Unis d'Amérique en ayant eu connaissance et en ayant appliqué les théories de *La Science Sociale*. Ils pensaient aussi que les théories de *La Science Sociale* étaient imprescriptibles pendant au moins cinquante ans. Il suffisait, en l'occurrence, d'analyser un parlement donné pour évaluer l'état général d'un pays. Les seules catégories socioprofessionnelles auxquelles appartenaient les parlementaires étaient en-soi, de précieux indicateurs. A priori, tous les parlements reposaient sur les mêmes principes et fonctionnaient de la même manière. S'il y a une différence, elle se manifeste seulement dans le nombre de groupes politiques et de sièges occupés par chacun d'entre eux<sup>451</sup>. Cependant, le Prince Sabahaddin affirme ceci : « Il y a dans les parlements une différence insoupçonnable au premier abord. Il s'agit des catégories socioprofessionnelles auxquelles appartiennent les

---

<sup>451</sup>. N.N EGE, *op.cit.* pp. 37-41

parlementaires. Il s'agit là d'une question fondamentale. Parce que, sans aucun doute, les professions influent sur les modes de pensée ». Il existe, en effet, une différence entre les modes de pensée des uns et des autres selon qu'ils appartiennent à une catégorie socioprofessionnelle ou une autre. De ce fait, leurs positions et leurs opinions sur une question donnée a peu de chance d'être identique. Par conséquent, la décision qui est prise par les députés pour le bien commun dépend dans une large mesure de leurs opinions, elles mêmes sous l'influence des modes de pensée de leurs catégories socioprofessionnelles.

En France, en 1895, la majorité des députés appartenaient à la même catégorie socioprofessionnelle : profession libérale (355 députés sur 633)<sup>452</sup>. Cette donnée remettait non seulement en cause la représentation des autres catégories socioprofessionnelles, mais elle montrait aussi que le système avait intérêt à être centralisé pour servir une seule et unique catégorie sociale.

À l'inverse, en Angleterre, présentée comme un « parlement décentralisé », on trouve une plus grande égalité dans la répartition des députés par catégorie socioprofessionnelle<sup>453</sup>.

Toutes ces explications sont importantes pour saisir la pensée du Prince Sabahaddin issue de *La Science Sociale*. Elle est basée sur le principe de la décentralisation administrative. Dans le même temps, il étudie toutes les formes de centralisation : socioprofessionnelle, politique, territoriale. Il en arrive à l'idée que cette forme de gouvernance nuit à l'évolution d'un pays. Pour l'Empire ottoman, il diagnostique la pathologie de « la centralisation ». Quel est précisément le remède qu'il essaya d'administrer depuis Paris à « l'homme malade » ?

### 3. b. *La volonté de réhabiliter l'image des Turcs*

L'une des premières tâches à laquelle s'attèle le Prince Sabahaddin fut la réhabilitation de l'image des Turcs en France. Il faut d'emblée souligner le parallèle entre le Prince Sabahaddin et Ahmet Rıza. Celui-ci avait commencé à nourrir un certain ressentiment à l'égard d'une civilisation occidentale toujours insultante vis-à-vis de l'islam. Le Prince Sabahaddin mena le même combat contre les préjugés visant l'Empire ottoman et les Turcs.

Ces deux personnages ne se sont pas contentés de chercher un remède aux maux de leur pays. Bien que leur principal objectif ait été la lutte contre le pouvoir d'Abdül-Hamid, les questions ayant trait à l'Orient ne les désintéressaient guère. Ils consacrèrent quantité

---

<sup>452</sup>. N.N EGE, *loc.cit.* p 39. Les autres catégories socioprofessionnelles : 43 sans professions ; 95 fonctionnaires ; 2 militaires ; 2 religieux ; 22 commerçant ; 41 industriels et 73 financiers.

<sup>453</sup>. 107 professions libérales ; 47 fonctionnaires ; 132 financiers, 131 artistes ; 100 commerçants ; 66 militaires.

d'articles et beaucoup de temps à panser les blessures causées par les attaques incessantes et parfois injustifiées des Occidentaux contre le monde musulman et ottoman. Cette liberté d'expression dont ils usèrent pour défendre les leurs montre aussi combien ils étaient impliqués dans les affaires de la société d'accueille. Aussi peut-on affirmer qu'ils menèrent un double combat à Paris : le premier pour la cause même de leur exil, c'est à dire l'opposition à Abdül-Hamid, le second pour la défense de leur civilisation.

S'ils ont tous deux cherché à se défendre, c'est parce que les thèses sur les races et les civilisations étaient courantes dans ce contexte de colonisation. L'arrogance des Européens, qui s'estimaient supérieurs sur tous les plans aux autres civilisations, semblait occasionner un malaise. D'autant que la question d'Orient avec ses récits de violence se développait au détriment des musulmans et de l'Empire ottoman dans ce contexte d'âge d'or de la presse écrite.

Le Prince Sabahaddin publia un long article dans *La Revue* en 1905 où il décrit la situation ambiante et dénonce les torts qui sont faits à l'Empire ottoman. Cet article est symptomatique du combat mené par le Prince Sabahaddin afin de réhabiliter l'image des Turcs :

À l'époque où nous vivons, nous constatons avec satisfaction combien les théories sur les races et les civilisations sont courantes. Nous sommes néanmoins dans l'obligation d'admettre qu'en dépit de tous ces travaux, rien ou presque ne se sait ni n'est compris à propos des Turcs. Les Européens (...) prétendent que les Turcs sont incapables d'atteindre le niveau de la civilisation européenne. Selon leur intime conviction, tout peut changer dans le monde à l'exception de la mentalité moyenâgeuse des Turcs (...) Malheureusement, nous devons également admettre que l'opinion publique est hostile aux Turcs (...) Des petits incidents qui se produisent en Macédoine ou en Arménie suscitent aussitôt l'attention et l'inquiétude des Européens ; des affaires insignifiantes trouvent immédiatement un écho chez les grandes puissances. C'est pourquoi une impression de révolution minoritaire à cours en Europe et dans l'Empire ottoman (...) Les éléments minoritaires, qui sont sous la domination ottomane, ont la possibilité de s'occuper du commerce et des finances, tandis que l'élément turc majoritaire, dont l'attribution est de composer l'armée, disparaît de plus en plus de la scène avec l'affaiblissement militaire.<sup>454</sup>

Après avoir retracé l'épopée des Turcs depuis l'Asie centrale et avoir évoqué leur arrivée en Asie Mineure sous la direction des Seldjoukides et des Ottomans, le Prince Sabahaddin écrit : « Depuis un demi siècle, les Turcs sont arrivés au troisième stade de leur histoire (...) Après s'être débarrassée des Janissaires, élément hostile à toute évolution, la Turquie a commencé à développer une armée, une politique et une société civile sur le modèle de l'Europe ». Il considère en outre que si l'Europe est en avance, c'est parce qu'elle est

---

<sup>454</sup>. N.N EGE, *op.cit.* pp. 59-67 : cet article a été publié dans « La Revue » le 15 décembre 1905.

implantée depuis très longtemps dans un environnement fort propice, contrairement aux Turcs qui ont dû migrer de l'Asie centrale à l'environnement inhospitalier un peu avant le tournant du millénaire, vers l'Ouest. Il poursuit sa logique en disant :

Venons-en au point essentiel de notre étude qui est la Charte de *Gülhane* de 1856. Les artisans de cette charte, Abdül-Mecid et Mustafa Reşid Paşa, étaient sans nul doute animés d'intentions louables. Mais à l'intérieur, les musulmans tout comme les chrétiens s'y opposèrent, chacun pour différentes raisons. En dehors, c'est le Tsar de Russie qui adopta une attitude tout à fait déplorable. Les expériences ont montré que les réformes ne sauraient avoir leur effet et changer l'état des choses dans l'instant. Avant d'en arriver à la phase législative, il convient de former des éléments susceptibles de comprendre l'esprit des réformes (...) Il faudrait au moins deux à trois générations d'étudiants pour que les réformes puissent avoir des effets sur la société. Les Turcs ont commencé à se familiariser aux réformes à l'européenne depuis cinquante ans, soit depuis deux générations. Bien qu'ils soient parfaitement au courant de ce fait, les Européens continuent à déplorer l'échec des réformes. Pourquoi se comportent-ils ainsi ? Croient-ils vraiment qu'un empire aussi vaste, comptant des millions d'habitants puisse changer sur le champ ? Á notre justification, l'on peut nous avancer l'exemple des Japonais. Á nous de répondre que le succès des Japonais ne peut expliquer la déconsidération des efforts que nous déployons (...) D'autant qu'ils ne sont pas entourés d'ennemis à l'inverse de l'Empire ottoman (...) Il est indéniable qu'une réforme d'envergure est le résultat de la volonté et de l'initiative d'un peuple. Cette motivation est aujourd'hui présente parmi une partie distinguée de la jeunesse ottomane. Une jeunesse aussi remarquable a été formée dans des institutions méritantes du savoir telles que la *Mekteb-i Mülkiye*, la *Mekteb-i Harbiye*, la *Mekteb-i Bahriye*, la *Mekteb-i Mülkiye et Askeri Bahriye* (...) Ce sont dans ces institutions du savoir que l'esprit et l'âme des *Tanzimat* ont été inculqués aux étudiants. Á l'inverse d'un dicton méprisant et malheureusement trop souvent employé par nos ennemis ('l'homme malade'), nous sommes entrés dans une phase rappelant la parfaite santé d'un jeune-homme (...) Á propos des Turcs, le grand géographe Elisée Reclus affirmait ceci : 'Ce peuple qui n'a rien perdu de ses repères moraux dans des conditions difficiles mérite d'être loué. Les Turcs sont les plus honnêtes gens qui vivent sur la terre. Ces gens droits, courageux et accomplis sont prêts, malgré leur modestie, à faire aimablement don du peu qu'ils possèdent aux autres. Par ailleurs, ces gens au bon cœur, ne s'aviseraient jamais à violer les biens de quiconque (...) Parmi les gens n'ayant aucune espèce de sympathie envers les Turcs, y'en a-t-il qui n'ait jamais eu d'admiration devant l'hospitalité des pauvres paysans Turcs ? (...) Les Turcs qui sont les descendants du grand conquérant Fatih, méritent autant d'égard que les autres éléments de l'Empire ottoman. De surcroît, aucune voix ne s'est jamais élevée pour défendre la race turque alors que toutes les dispositions sont prises pour défendre le droit des minorités chrétiennes'

Enfin, dans son article, le Prince Sabahaddin évoque l'avenir des Turcs :

Depuis longtemps, il y a une pensée selon laquelle les Turcs sont dans un sommeil profond. Or, aujourd'hui, dans la communauté turque il existe une génération avec un grand amour patriotique. Les intellectuels européens ont des opinions malheureusement trop erronées sur cette génération. Quelles sont les motivations de cette nouvelle génération montante ? Quels sont leurs espoirs ? Cette nouvelle génération turque aspire à la liberté de pensée, de travailler, de voyager (...) Cette génération turque aspire à ce que la vie et la dignité des Ottomans soient sous garantie. La nouvelle génération ne

revendique pas tout cela pour l'unique élément turc mais également pour les Grecs, les Arméniens, les Bulgares, les Serbes, les Arabes, les Albanais, d'une manière générale pour tous les habitants de l'empire (...) Au fil du temps s'est développée au sein de l'Empire ottoman une jeunesse sincèrement acquise à la cause réformatrice. Les efforts de cette nouvelle génération dans la voie de l'introduction des valeurs de la civilisation occidentale dans l'Empire ottoman vont rapidement donner leurs fruits. Par conséquent, la quiétude et la sérénité seront acquises et les pays européens seront témoins de la résolution équitable de la question d'Orient. Grâce aux efforts déployés dans l'instauration d'un nouveau régime, cette jeunesse méritante et motivée promouvra la civilisation en Turquie (en Europe, c'est à dire en Roumélie mais aussi en Afrique et en Asie).

Cet article est intéressant en ce sens où il rend compte de la nature des activités menées par le Prince Sabahaddin en France. Il fait figure d'intellectuel en symbiose avec son environnement, parfaitement intégré aux modes d'expression occidentaux (tribune dans la presse).

Cet article est d'autant plus intéressant qu'il est un véritable réquisitoire contre le dénigrement du monde ottoman par les Européens. L'auteur y avance des arguments historiques et sociologiques. Il répond d'une manière raisonnée et point par point aux accusations qui visent l'Empire ottoman. La comparaison qu'il établit entre l'Empire ottoman et le Japon est également à signaler. Le Japon était érigé en contre-exemple de l'Empire ottoman parce qu'ils avaient tous deux entrepris, en même temps, des réformes de modernisation qui furent respectivement un succès et un échec (selon les Européens). Pour expliquer ce contraste, les Occidentaux, d'après ce que le Prince Sabahaddin laisse entendre, auraient eu recours à des théories quelque peu racistes et réductrices. Cela est particulièrement palpable lorsqu'il déclare au début de son article :

À l'époque où nous vivons, nous constatons avec enchantement combien les théories sur les races et les civilisations sont courantes. Nous sommes néanmoins dans l'obligation d'admettre qu'en dépit de tous ces travaux, rien ou presque ne se sait ni n'est compris à propos des Turcs. Les Européens, avec peu d'exceptions, prétendent que les Turcs sont incapables d'atteindre le niveau de la civilisation européenne. Selon leur intime conviction, tout peut changer dans le monde à l'exception de la mentalité moyenâgeuse des Turcs qui jamais ne sauront arriver ne serait ce qu'au niveau de la renaissance. Malheureusement, nous devons également admettre que l'opinion publique est hostile aux Turcs<sup>455</sup>.

Là encore, le parallèle entre le Prince Sabahaddin et Ahmet Rıza est frappant. Celui-ci dénonçait aussi la prétendue supériorité des Occidentaux par rapport aux musulmans. À une échelle plus réduite, le Prince Sabahaddin, quant à lui, dénonce les théories racistes visant les Turcs.

---

<sup>455</sup>. N.N EGE, *loc.cit.* p. 59.



À l'appui de ces explications, le Prince Sabahaddin mentionne longuement les paroles d'Elisée Recluse à l'endroit des Turcs. Mais il s'agit moins d'arguments scientifiques que d'arguments affectifs louant l'humanité des Turcs.

En somme, le combat engagé par le Prince Sabahaddin contre les préjugés « antiturcs » se situe dans la lignée de celui qui était conduit par Ahmet Rıza pour défendre la civilisation musulmane. En désaccord sur les questions ayant trait aux affaires internes de l'Empire ottoman, ces deux personnages ont fait front commun mais séparément contre les théories racistes visant les musulmans et les Turcs.

### *3. c. L'action du Prince Sabahaddin en faveur de la France et de l'Angleterre lors de la Première Guerre mondiale*

L'un des combats menés par le Prince Sabahaddin alors qu'il était à Paris est l'affaire de l'alliance entre l'Empire ottoman et l'Allemagne.

Grand admirateur de la France et surtout de l'Angleterre (bientôt des États-Unis) et jugeant que la place de la Turquie était parmi ces pays, il n'approuva guère l'alliance conclue par les dirigeants jeunes-turcs avec l'Allemagne. Cette résolution le scandalisa au plus haut degré. Si bien qu'il publia quantité d'articles dans la presse française et britannique. Il considérait cette décision comme allant à l'encontre des intérêts et de la volonté des nations. Déjà bien avant la consécration de l'alliance, il avait adressé plusieurs lettres au Comité Union et Progrès pour faire part de sa crainte de voir la sympathie à l'égard de l'Allemagne se transformer en une alliance militaire. Dans une de ses lettres, il écrit ceci : « À cause de vos erreurs politiques, nous avons perdu la Tripolitaine ainsi qu'une grande partie des Balkans. Si vous vous engagez aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, qui, d'une manière certaine vont perdre la guerre, l'Empire ottoman sera rayé de la carte »<sup>456</sup>.

Durant toute la durée de la guerre son plus grand regret fut l'affrontement dans ce conflit de l'Empire ottoman et de la France-Grande Bretagne, des pays qu'il portait également dans son cœur : le premier parce qu'il était sa patrie, les autres parce qu'ils étaient des modèles. Le Prince Sabahaddin adressa une lettre à son oncle, le sultan Mehmed V, rendue publique en décembre 1914 dans la revue *Bulletin de la Société Internationale de la Science Sociale*. À titre de préambule, le journal, à propos du Prince Sabahaddin et de son initiative exprime ceci :

Les amis de *La Science Sociale* connaissent l'intérêt que le Prince Sabahaddin n'a jamais cessé de porter à nos travaux et l'initiative généreuse qu'il a prise en faveur de certaines missions scientifiques accomplies sous le patronage de la Société de Science Sociale. Aujourd'hui, le Prince Sabahaddin

---

<sup>456</sup>. N.N EGE, *op.cit.* p. 299.

manifeste, par une lettre rendue publique adressée à son oncle le sultan Mohamed V, sa sympathie profonde pour la France, en même temps que sa claire vue du danger que l'alliance allemande fait courir à la Turquie. Nous sommes heureux de publier cette lettre<sup>457</sup>.

Ce préambule a le mérite de montrer l'estime dans lequel est tenu le Prince Sabahaddine dans la Société de *La Science Sociale*. Voyons à présent la lettre du Prince Sabahaddin :

Sire,

En tirant l'épée pour l'Allemagne, votre gouvernement condamne notre pays à la mort. Votre majesté ne peut cependant ignorer que la conscience de tous ses sujets loyaux est en révolte contre cette monstruosité. Cette conscience est entièrement avec les Alliées, et si sa révolte n'a pu aboutir à temps, c'est qu'elle a été constamment étouffée par les condamnations et les exécutions des cours martiales.

Votre majesté ne peut pas plus ignorer que l'amitié historique qui nous attache à la France et à l'Angleterre nous interdit de considérer leur allié russe comme notre adversaire.

Aussi, au lieu d'accorder l'hospitalité aux navires allemands, nous aurions dû diriger toutes nos forces contre ceux-ci.

Au moment où je constate que mes appels incessants sont restés vains auprès de vos ministres, je demande une dernière fois à votre majesté de tenter un effort afin d'arrêter une guerre déclarée contre les intérêts et contre la volonté des nations<sup>458</sup>.

Cette lettre montre à sa juste mesure, le degré d'attachement du Prince Sabahaddin à la France et à l'Angleterre. Dans son esprit, il était inconcevable que ces pays amis s'affrontent sur un champ de bataille. L'ultime preuve de son attachement se trouve pourtant ailleurs, notamment lorsqu'il affirme que la Russie, alliée de la France et de la Grande Bretagne, ne peut être tenue comme adversaire. Cette affirmation est contradictoire en ce sens où le Prince Sabahaddin ne manquait jamais de dénoncer les intentions et les actions malencontreuses de la Russie contre l'Empire ottoman<sup>459</sup>.

Le Prince Sabahaddin soutient explicitement que la guerre aurait dû être menée contre les navires allemands. Ce qui revient à désigner l'Allemagne comme le véritable ennemi.

Il assure aussi que cette alliance se fit au détriment de la volonté des nations. Il est vrai qu'au sein de l'Empire ottoman, la France et la Grande-Bretagne jouissaient d'un plus grand capital de sympathie que l'Allemagne. Les élites ottomanes étaient pour la plupart francophones sinon anglophones.

La lettre adressée par le Prince Sabahaddin à son oncle, le sultan Mehmed V, resta sans effet, tout comme celle qu'il avait destinée plus tôt au gouvernement du Comité Union et Progrès. Quelle n'était pas sa déception de voir l'Empire ottoman poursuivre une guerre sans

---

<sup>457</sup>. Bulletin de la Société Internationale de la Science Sociale, Une lettre du Prince Sabahaddine, décembre 1914.

<sup>458</sup>. Bulletin de la Société Internationale de la Science Sociale, Une lettre du Prince Sabahaddine, décembre 1914.

<sup>459</sup>. N.N EGE, *op.cit.* pp. 43-49 : Dans cette partie de son livre, l'auteur expose tous les articles publiés en Europe par le Prince Sabahaddin au sujet du conflit Russo-turc. Dans d'autres articles, il dénonce ouvertement la politique russe dans les la question d'Orient.

issue. Ce n'est pas pour autant que le Prince Sabahaddin baissa les bras. Pour sauver son pays du pire scénario, il se mit à travailler sans relâche et rechercha de nouvelles alternatives. Son objectif était d'arriver à une rapide conclusion de paix entre les franco-anglais et les Ottomans. Dans son esprit, il s'agissait du seul moyen d'épargner les Turcs d'une catastrophe imminente.

Les efforts déployés par le Prince Sabahaddin auprès des gouvernements anglais et français furent bien accueillis. Ils reçurent tout aussi favorablement la formule proposée par le Prince Sabahaddin, le « Münferit Sulh », qui aurait pu être bénéfique autant à l'Empire ottoman qu'aux alliés. En effet, en cas de conclusion de la paix, la France et l'Angleterre s'engageaient à restituer à l'Empire ottoman les territoires amputés en Roumélie durant les Guerres balkaniques. Une éventualité de paix avec l'Empire ottoman offrirait ainsi aux franco-anglais l'opportunité de libérer un front et, par conséquent, d'en finir plus rapidement avec une guerre qui commençait à se faire longue<sup>460</sup>.

Cette clairvoyance du Prince Sabahaddin doit cependant être nuancée. Un cas de figure semblable avait conduit l'Italie à changer de camp au cours de la guerre<sup>461</sup>. Au terme de cette dernière, l'Italie n'obtint pas les bénéfices escomptés. D'autant que les ingérences russes étaient encore vivaces<sup>462</sup>.

Il convient toutefois de louer cette initiative du Prince Sabahaddin. Il mena des actions concrètes auprès des gouvernements français et anglais. Cela dénote le crédit dont il jouissait dans ces pays. Ahmet Bedevi Kuran qui se trouvait auprès du Prince Sabahaddin quand éclata la Première Guerre mondiale justifie ses relations avec le gouvernement français :

Le Prince Sabahaddin était entré en relation avec le gouvernement français par le biais d'influents personnalités. Il rechercha le soutien moral du gouvernement français pour que la neutralité de l'Empire ottoman soit préservée. Lors d'une entrevue qu'il eut avec le ministre des affaires étrangères, il ne cacha pas sa déception. En effet, le ministre lui avait fait part de ses informations quant au rapprochement de l'Empire ottoman et de l'Allemagne. Le ministre lui affirma que la Turquie entrerait certainement en guerre aux côtés de l'Allemagne<sup>463</sup>.

L'auteur rappelle aussi les réunions organisées par le Prince Sabahaddin auxquelles participèrent les Ottomans de Paris :

---

<sup>460</sup>. N.N EGE, *op.cit.* p. 317.

<sup>461</sup>. Le 26 avril 1915, au terme d'une longue négociation, le ministre des affaires étrangères Sidney Sonnino signe le pacte de Londres avec la Triple Entente. Celui-ci promet à l'Italie, en cas de victoire, Trente et le territoire au Brennero et une partie de la Dalmatie. À ceci s'ajoutent les accords sur la souveraineté du port albanais de Vlora, la province d'Antalya en Turquie, et une partie des colonies allemandes en Afrique.

<sup>462</sup>. Au moment où cette formule fut proposée par le Prince Sabahaddin, la Révolution de février 1917 n'avait encore pas éclaté en Russie. Le désintérêt dont la Russie soviétique fit preuve pour la Roumélie n'était pas encore à l'ordre du jour au moment où le Prince Sabahaddin formula son « Münferit Sulh ».

<sup>463</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* p. 423.

Lorsque je rendis visite au Prince Sabahaddin, je le vis très inquiet. Il disait que la guerre allait être une grande catastrophe pour l'humanité. Dans le même temps, il craignait que le Comité Union et Progrès ne s'engage dans la guerre aux côtés des Allemands. Il disait que cela serait une grave erreur (...) Une partie des Turcs de Paris s'est réunie autour du Prince Sabahaddin pour évaluer la situation (...) Le Prince Sabahaddin s'opposait à l'entrée en guerre de l'Empire ottoman. Pour éviter cela, il prétendait qu'il fallait faire pression sur le gouvernement afin qu'il préserve sa neutralité. Lors de cette réunion, nous nous sommes ainsi mis d'accord sur la question de la préservation de la neutralité. En revanche, il y'eut quelques divergences à propos de la question du procédé à employer pour approcher le gouvernement. Certains, en particulier Şefik Esad Bey, prétendaient que le recours au gouvernement n'apporterait rien. Sabahaddin Bey soutenait le contraire. En réalité, il était d'accord sur le fait qu'il ne fallait pas s'attendre à un bienfait de la part des unionistes. Cependant, selon son intime conviction, la question d'une éventuelle entrée en guerre était une affaire nationale. C'est au nom de ce principe qu'il insista afin qu'une demande soit adressée au Comité Union et Progrès. Au cas contraire, il disait être prêt d'adresser une lettre en son propre nom et en qualité de simple citoyen, au chef du Comité Union et Progrès, Talat Paşa, et à son oncle, le sultan Mehmed V, pour les avertir du danger qu'ils faisaient courir à l'Empire ottoman et les prier de ne pas engager le pays dans cette guerre<sup>464</sup>.

Ainsi le Prince Sabahaddin remplit-il ce devoir patriotique avec la sincérité la plus ferme. Il envoya, en son nom et celui de la paix nationale, des télégrammes à ces deux responsables pour les dissuader d'engager le pays dans la guerre et de continuer à préserver la neutralité.

Pendant un temps, le Prince Sabahaddin quitta la France où la guerre faisait rage pour s'installer à Athènes. Là, il chercha à dissuader le gouvernement grec mais aussi ceux des autres pays balkaniques de s'engager dans le conflit<sup>465</sup>.

D'après Ahmed Bedevi, c'est à son retour de Grèce que le Prince Sabahaddin aurait préparé son « Münferit Sulh » :

Lorsque j'étais à Salonique, le Prince Sabahaddin retournait à Paris. En réalité, il n'y avait plus lieu de demeurer à Athènes car ses démarches auprès des gouvernements balkaniques étaient restées vaines. Je l'ai rejoint quelque temps après son retour à Paris. En compagnie des Turcs qui se trouvaient là, nous nous sommes réunis sous la présidence du Prince Sabahaddin. Nous l'avons écouté parler des résultats de ses démarches auprès du gouvernement français. Il racontait avoir eu des contacts avec des hauts responsables rattachés au gouvernement d'Aristide Briand ainsi que des collaborateurs de Clemenceau, et qu'il aurait obtenu leur promesse pour une paix séparée entre la France et l'Empire ottoman. Fort de ce succès et avec l'espoir de faire éviter le pire à notre patrie, nous avons résolu d'envoyer une équipe dans laquelle je me trouvais en compagnie de Nihad Reşat ainsi que Reşit Bey, en Suisse auprès de l'ambassadeur ottoman, Fuat Selim, afin de lui rendre compte de cette nouvelle. Nihad Reşat expliqua la situation à Fuat Selim et lui pria de transmettre dans tout son détail l'affaire au gouvernement (...) Naturellement, cette démarche non plus n'a pas abouti<sup>466</sup>.

---

<sup>464</sup>. Ibid.

<sup>465</sup>. K.A Bedevi, *op.cit.* pp. 431-435.

<sup>466</sup>. K. A Bedevi, *op.cit.* pp. 435-436.

Peu après cet échec, le Prince Sabahaddin s'installa en Suisse. Lorsque le gouvernement français lui alloua une résidence à Evian, il déclina cette courtoisie en disant qu'il ne pouvait demeurer dans un pays en guerre avec le sien.

Les efforts déployés par le Prince Sabahaddin pour sauvegarder la neutralité de l'Empire ottoman n'ont pas abouti à cause de l'intransigeance du gouvernement ottoman. Ses prévisions quant à l'issue de la guerre l'amènèrent jusqu'à nouer une relation diplomatique avec les chancelleries balkaniques. Il était conscient du danger que ferait peser notamment une Grèce ambitieuse, sur l'intégrité de l'Empire ottoman. Pour autant, son action auprès du gouvernement français fut un réel succès. Preuve de l'assise dont il jouissait en France. Le « Münferit Sulh » est, en-soi, une démonstration concrète de la force d'action du Prince Sabahaddin. Il parvint à convaincre les gouvernements français et britannique du bien fondé de ce dessein diplomatique. En cela, il ne serait pas faux de considérer le Prince Sabahaddin comme la figure ottomane la plus influente et la plus crédible en France et même en Europe. L'égard dont il bénéficie en France parmi les milieux intellectuels et politiques en est la parfaite illustration.

### *3. d. La Science Sociale au cœur du programme du Prince Sabahaddin*

En 1913, le Prince Sabahaddin entreprit la rédaction d'un programme intitulé : « Comment la Turquie peut-elle être sauvée » ? Celui-ci ne fut publié qu'après l'armistice de Moudros, à la fin de l'année 1918. De quoi s'inspirait ce programme et que comportait-il d'inédit ? La première partie de la question mérite une grande attention. Les principes érigés par *La Science Sociale* furent placés au cœur de ce programme. Dans un premier temps, le Prince Sabahaddin cherche à crédibiliser cette discipline sur laquelle il s'est appuyé pour élaborer ce programme. Il est possible de voir combien il était impliqué dans les questions existentielles qui agitaient la discipline sociologique.

Le Prince Sabahaddin prétendait qu'il existait de nombreux articles et ouvrages traitant de la sociologie en Turquie mais qu'aucun n'était en mesure d'atteindre la stature scientifique de *La Science Sociale*. Il affirmait que cette discipline était parfaitement inconnue en Turquie. Il fait allusion aux pseudo-adeptes turcs de *La Science Sociale* lorsqu'il dit : « Ceux qui, au nom de *La Science Sociale*, se contentent seulement de traduire un ou deux ouvrages d'Edmond Demolins ne présentent guère *La Science sociale* »<sup>467</sup>. D'après lui, il ne pouvait y avoir qu'une seule science, avec sa méthodologie propre et ses règles immuables, en mesure de comprendre les phénomènes sociaux : *La Science Sociale*. Avoir connaissance de celle-ci

---

<sup>467</sup>. N.N EGE, *op.cit.* p. 328.

serait « un gain de temps précieux et utile ». Il la compare aux sciences dures où la théorie et la pratique vont de pair. Dans le dessein de démontrer la désuétude de la sociologie sans *La Science Sociale*, il cite les propos d'une personnalité dont il ne donne pas le nom (il s'agit probablement de l'un de ses professeurs) :

Il y a plus de dix ans, une personnalité qui aujourd'hui est décédée, disait ceci : 'Curieusement, aucun des ouvrages sociologiques que j'ai lus ne se ressemblent. Les pionniers tels qu'Herbert Spencer, Charles Letourneur, Gabriel Tarde, Durkheim et Gustave Le Bon sont tous arrivés à des résultats dissemblables dans leurs travaux sur la sociologie. Cette situation m'a fait douter de la vraisemblance de la sociologie'. Quelle fortune de s'être trouvé en face d'un lecteur aussi attentif. En dépit du fait qu'il y ait parmi ses auteurs, les plus grands noms de la sociologie, tous n'ont fait que mettre sur pied une sorte de philosophie sociale. En revanche, à aucun moment ils ne pouvaient construire une véritable science (...) Chacun sait que la zoologie et la Botanique sont devenues des sciences après avoir traversé une phase d'inventaire et d'expérimentation. Avant cela, la zoologie et la botanique n'étaient pas des sciences à proprement parler (...) L'état de la sociologie est semblable à ce qu'étaient la zoologie et la botanique avant de devenir des sciences. Ainsi les adeptes de la sociologie ne font rien de plus que courir derrière une vaine illusion et faire perdre du temps à leurs lecteurs. Pendant ce temps et dans une discrétion absolue, une science au nom de *La Science Sociale* est en train de naître en faisant toujours de nouvelles découvertes<sup>468</sup>.

Ce passage révèle l'implication du Prince Sabahaddin dans la controverse de l'époque sur la sociologie. Il prend soin de citer des exemples concrets (la zoologie et la botanique) pour discréditer la qualité scientifique de la sociologie pratiquée par certains pionniers. À cet égard, les mots qu'il emploie pour disqualifier la sociologie sont assez éloquentes comme lorsqu'il parle de « philosophie sociale » ou de « vaines illusions ».

En Turquie, la montée en puissance du courant sociologique de Ziya Gökalp à l'école d'Emile Durkheim se heurta un temps aux affronts du Prince Sabahaddin. Ainsi cette « rivalité » entre *La Science Sociale* et les autres courants sociologiques s'est-elle exportée dans une certaine mesure de la France, pays par excellence de la sociologie, vers la Turquie. Le Prince Sabahaddin, apôtre de *La Science Sociale*, dénigrait avec passion la sociologie durkheimienne représentée par Ziya Gökalp. Après la Révolution Jeune-Turque de 1908, l'université d'Istanbul s'initia à la sociologie durkheimienne sous l'influence de Ziya Gökalp. Cette situation fut dénoncée par Sabahaddin Bey qui rappelle que l'enseignement d'inclination durkheimienne à l'université de Paris était de plus en plus contesté et qu'il faisait l'objet d'un rejet absolu de la part des membres de *La Science Sociale*<sup>469</sup>. Comment, dès lors, une conception sociologique dépassée et critiquée en France pouvait-elle être

---

<sup>468</sup>. N.N EGE, *op.cit.* pp. 329-330.

<sup>469</sup>. FINDIKOĞLU Z. Fahri, *Le Play Mektebi ve Prens Sabahaddin*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1962, p. 74.

adoptée dans l'Empire ottoman ? Cette rivalité arriva à son paroxysme lorsqu'il fallut reconstruire un pays en état de ruine sur tous les plans après la défaite de la Première Guerre mondiale.

Quels sont les arguments qu'il avance pour légitimer la qualité scientifique de *La Science Sociale* ? Voici la réponse :

*La Science Sociale* doit sa naissance à trois bâtisseurs : Frédéric Le Play, Henri de Tourville et Edmond Demolins. Afin de pouvoir analyser la société entière, ils ont mis sur pied, en s'appuyant sur leurs traités et conformément à la méthode de *La Science Sociale* de Paul Descamps, une classification sociale allant du plus simple au plus complexe. Depuis quelques quatre-vingt années, les membres de cette société réalisent des découvertes en prenant appui sur la méthodologie de *La Science Sociale* et sur toutes ces classifications. Grâce à ce perfectionnement régulier, la sociologie, qui, par ailleurs commence à rassembler autour d'elle toutes les autres sciences, tend à devenir un guide dans la vie sociale et un centre de gravité pour l'ensemble des sciences. Connaître *La Science Sociale* revient donc à connaître la classe et le degré d'appartenance d'un pays à une catégorie donnée. L'interprétation selon laquelle l'histoire est une lutte des classes n'est-elle pas avérée ?<sup>470</sup>.

Le Prince Sabahaddin place *La Science Sociale* au centre de toutes les sciences. L'argument principal qu'il déploie pour prouver la qualité scientifique de *La Science Sociale* est la méthode et surtout la classification sociale. Plus loin dans le même extrait, il dit :

L'étude de la nature ou des animaux conduira toujours à la question de la classification. Ce qui signifie que l'étude doit être précédée par une certaine classification. Par exemple, pour connaître les caractéristiques (mammifère, reptile) d'un animal dont nous venons d'apprendre l'existence, il est indispensable de recourir au préalable à la classification des espèces. Aussitôt, nous avons un modèle d'animal qui nous vient à l'esprit. Ainsi, grâce à *La Science Sociale*, pouvons-nous imaginer dans ses grandes lignes un pays jamais rencontré en ayant simplement sa classification.

Il est étonnant qu'il reprenne l'interprétation d'Engels et de Marx d'après lesquels l'histoire se résume à une lutte des classes, pour prouver la véracité de *La Science Sociale*. C'est dire aussi combien il était en prise et parfaitement au courant des autres sciences auxquelles il reprenait parfois des notions pour légitimer *La Science Sociale*.

Par le zèle dont il fit preuve pour défendre la qualité scientifique de *La Science Sociale*, le Prince Sabahaddin figura parmi les plus grands supporters de cette discipline en France et dans l'Empire ottoman. Il s'attacha à la promouvoir par ses écrits et ses discours autant que par les recherches qu'il finança personnellement. Par ce trait de caractère, le Prince Sabahaddin rappelle un mécène fortuné dépensant généreusement sur la voie de la science. Cette largesse lui est propre et rappelle aussi la première réunion jeune-turque. Il avait pris à

---

<sup>470</sup>. N.N EGE, *loc.cit.* pp. 329-330.

son compte tous les frais de déplacement des participants. Pour la même raison, la société de *La Science Sociale* témoigna sa reconnaissance à l'endroit du Prince Sabahaddin.

Concernant le contenu du programme proposé par le Prince Sabahaddin, sans entrer dans son détail, il s'articule autour de quatre grands points. Le premier est une sorte d'entrée en matière où, suivant les théories de *La Science Sociale*, il explique la source des maux qui affectent l'Empire ottoman (formation communautariste) et où il trace la voie à suivre (formation particulariste). Il donne l'exemple de la Grande-Bretagne et des États-Unis pour démontrer le succès de la formation particulariste par rapport à la France et surtout l'Empire ottoman où demeure une formation communautariste<sup>471</sup>.

Le deuxième point est relatif à la formation sociale de l'Empire ottoman. Pour mener cette étude, le Prince Sabahaddin se base sur la méthode de la classification sociale. Il parvient à démontrer les inégalités sociétales sur les plans de la scolarité, de la propriété, du mode de gouvernement et de l'armée.

Le troisième point est, à proprement parler, un programme dans lequel il propose des solutions aux problèmes soulevés dans la deuxième partie. Il suggère ainsi de mettre en place un gouvernement municipal mais aussi de réformer la justice, la police, l'accession à la propriété, la gestion des biens publics, l'enseignement et les finances publiques.

Enfin dans la quatrième partie, il énonce la solution pour passer d'une formation communautaire à une formation particulariste<sup>472</sup>.

Le Prince Sabahaddin fut sans conteste l'une des deux personnalités les plus influentes de la communauté ottomane de Paris durant ses longues périodes d'exil. Intellectuel reconnu, il a été sur le plan scientifique autant que sur le plan des relations, la référence absolue des exilés et un interlocuteur privilégié des Européens.

Son emprise sur la communauté ottomane était palpable. Dès son arrivée à Paris en 1899, il organise le premier Congrès Jeune-Turc presque entièrement à ses frais et crée un nouveau mouvement politique ainsi qu'un journal. Il s'emploie ensuite, comme la plupart des médecins ottomans bannis, à trouver le remède qui devait sauver l'Empire ottoman. C'est à ce moment qu'il rencontra le courant sociologique français de *La Science Sociale* qu'il ne devait plus jamais quitter. Membre éminent de cette société, il fut également celui qui introduit ce courant de pensée dans l'Empire ottoman. En ce qui concerne l'application de ses théories s'appuyant résolument sur *La Science Sociale*, le succès ne fut pas au rendez-vous. Les

---

<sup>471</sup>. Voir la partie « découverte des sciences sociales ».

<sup>472</sup>. N.N EGE, *op.cit.* pp. 325-375.



différents régimes (celui d'Abdül-Hamid, du Comité Union et Progrès et de Mustafa Kemal), n'ont jamais cherché à mettre en place une quelconque décentralisation politique. Tous ont violemment rejeté ses théories mais aussi sa personne. C'est pourquoi il passa la moitié de sa vie au dehors.

Ainsi son action à Paris a-t-elle été une réussite sur le plan scientifique et des relations. Mais en politique, son action fut un réel échec malgré la pertinence de ses théories sociologiques.

## **II. L'emprise de la France sur les artistes turcs de la Belle Epoque**

À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la capitale mondiale de l'art était Paris. Celle-ci attirait tous les flux d'étudiants en art à travers le monde. Ce processus débuta sous Louis XIV, qui avait institué l'Académie française de Rome à la Villa Médicis. Ainsi de son temps, le roi Louis XIV avait-il projeté de voler la vedette à la ville de Rome pour des raisons autant artistiques que politiques. L'intention non affichée était d'abord de former des peintres français à l'école romaine, susceptibles de concurrencer, et, à terme, de surpasser le génie des Italiens et de faire de Paris la capitale de l'art. Les pensionnaires français de la Villa Médicis étaient envoyés à Rome pour une durée moyenne de quatre ans dans le but d'étudier les techniques de peinture.

Toutefois, Paris commença à affirmer sa prééminence artistique après la Révolution française durant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle. Cela s'explique par le fait que l'art devient l'un des instruments privilégiés dans l'œuvre de civilisation qu'entreprit la France. L'image d'une France véhiculant la civilisation au moyen de l'art se renforce. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, tous les pays européens avaient fini par adhérer aux principes artistiques établis par la France. Si bien que pour les artistes des pays voisins tels que l'Allemagne, la Belgique, la Suisse ou encore l'Angleterre et l'Irlande, séjourner quelques années à Paris était une obligation. Les artistes des États-Unis, plus jeune pays occidental, se firent aussi de plus en plus nombreux tout comme ceux du Japon. Cet attrait finit par susciter la méfiance des grandes écoles, qui craignaient l'augmentation du nombre d'étrangers au détriment des nationaux. C'est pourquoi l'École des Beaux-arts, qui faisait l'objet d'une véritable admiration, résolut de fermer ses portes aux étrangers. À partir de ce moment, des écoles privées virent le jour. Celles-ci finirent par avoir autant d'influence que l'École des Beaux-arts.

L'étude du passage en France des artistes peintres ottomans est difficile. Ce n'est point leur nombre qui fait défaut. Mais ces étudiants ont rarement laissé une trace écrite sur leur séjour en France. C'est pourquoi il a surtout fallu puiser dans les bibliographies et les ouvrages généraux évoquant les artistes ottomans de l'époque pour les retrouver. Il s'agira

essentiellement d'étudier la fréquentation des écoles privées par les Turcs. Á ce titre, l'Académie Julian a été une sorte de passage obligatoire pour les artistes ottomans depuis les années 1860 jusque dans les années 1950<sup>473</sup>. Cette école qui forma plusieurs générations d'artistes est une institution qui su regrouper en son sein d'éminents artistes peintres français. Il sera question ici d'évaluer leur influence sur ceux qui devaient être des pionniers dans l'Empire ottoman. Sous la période républicaine, les étudiants turcs allaient continuer à fréquenter l'Académie Julian. Comment cet attachement est-il né ? Quels sont les peintres ottomans ayant fréquenté les bancs de cette académie jusqu'en 1930 ? Quel a été l'impact du système français sur les peintres turcs ?

### ***1. Les flux d'artistes vers la France (1860-1880)***

La France attira de nombreux peintres et sculpteurs ottomans à partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, et plus précisément à partir de la promulgation du second volet des *Tanzimat* en 1856. Cet acte donna une impulsion au mouvement des peintres vers la France. Jusqu'à lors, les étudiants en art avaient plus ou moins été exclus du système boursier mis en place par le gouvernement. Plus tard, sous le règne d'Abdül-Hamid, lorsque celui-ci limita l'envoi d'étudiants boursiers en France, les établissements ottomans, et parfois les grandes personnalités, ont repris le relais en envoyant à leur frais des étudiants en France. Cette initiative est un tournant dans la mesure où il s'agit de bourses privées<sup>474</sup>.

Quoi qu'il en soit, la France accueillit un certain nombre de peintres ottomans dès les années 1860. Pourquoi ce pays était-il la destination de premier choix de l'artiste ottoman ? Les points développés plus haut expliquent en partie ce choix de la France parmi les peintres ottomans. Il y avait surtout le facteur de la francophilie ambiante dans l'Empire ottoman. Tout comme les étudiants de médecine et de droit, ceux des Beaux-arts ont également été nombreux à fréquenter les bancs des écoles françaises.

#### ***1. a. La France en tant que référence aux premiers artistes ottomans***

L'arrivée des premiers étudiants en art à Paris dans les années 1860, survient dans un contexte « orientaliste » en France. Cette mode du temps coïncide avec l'ouverture de l'ère de modernisation ottomane qui donna l'occasion aux peintres français de découvrir le pays et de se mettre au service du pouvoir à travers la peinture académique. La Sublime porte, dès la première phase des réformes, c'est à dire à partir de 1839, invita des peintres français afin

---

<sup>473</sup>. ARTUN Deniz, *Paris 'ten modernlik Tercümelere* : *Academie Julian'da imparatorluk ve Cumhuriyet öğrencileri*, İstanbul, İletişim yayınları, 2007, p. 286.

<sup>474</sup>. EDHEM Halil, *Elvah-ı Nakşiyeye Koleksiyonu*, İstanbul, Milliyet Yayınları, 1970, p. 84.

d'enseigner leurs techniques à l'École militaire d'Istanbul. Ainsi Pierre Gués s'illustre-t-il en dispensant des cours de peinture à l'huile et au crayon noir pendant quatre décennies. Il a formé les deux plus grands peintres ottomans de l'époque : Osman Nuri Paşa et Zekai Paşa. Comment les Ottomans se sont-ils initiés à la peinture française avant d'envoyer des étudiants dans ce pays ?

À l'initiative gouvernementale qui cherchait à promouvoir la peinture académique pour décorer les bâtiments publics, s'est également ajoutée l'initiative privée qui stimula la production artistique. À ce titre, l'exemple du diplomate Khalil Bey est représentatif. Celui-ci se passionne pour les Beaux-arts et s'offre une riche collection : « Le Bain Turc » d'Ingres, « L'assassinat de l'évêque de Liège » de Delacroix, « L'Allée des Châtaigniers » de Théodore Rousseau. Aussi, il commande à Courbet deux tableaux érotiques en 1866 : « L'Origine du monde » et « Le Sommeil ». Ces œuvres extravagantes commandées par un Ottoman surprennent. Cet exemple reste une exception mais témoigne d'une curiosité grandissante des Ottomans pour l'art européen. Ce phénomène se développe principalement suite au second volet des grandes réformes en 1856. Les Européens, tout particulièrement les Français, investissent le pavé du quartier de Pera à Beyoğlu. L'attention de l'historien se focalise uniquement sur les grands noms qui n'ont fait le plus souvent que séjourner un temps dans la ville. D'autres peintres, moins connus, y ont vécu plus longtemps pour y avoir établi des ateliers en plein cœur d'Istanbul. Ils ont marqué l'histoire de la ville sur le plan de l'art. Certains s'y sont installés définitivement et maîtrisaient le turc. Ils étaient le plus souvent au service des diplomates européens alors très nombreux dans la ville. Ils étaient aussi au service de la bourgeoisie ottomane naissante qui décorait ses intérieurs à la manière européenne comme Khalil Bey. Enfin, ils travaillaient à produire des tableaux orientalistes pour les Européens qui les achetaient en guise de souvenir. Diplomates, bourgeois et touristes faisaient ainsi appel à ces artistes respectant généralement le style conventionnel. À l'instar des Ottomans qui jetaient leur fez dès qu'ils mettaient un pied à Paris, certains Français, au bout d'un moment, se transformaient en Turc, laissant pousser la barbe et s'habillant à la turque<sup>475</sup>.

Le plus connu des Français habitant la ville était Pierre Désiré Guillemet qui fut envoyé à Istanbul par Napoléon III en 1863. Il organisa son atelier à la manière de ceux de Paris et y dispensa de vrais cours. Ceux-ci rencontrèrent un grand succès puisqu'il affirme que le sultan Abdül-Aziz en personne avait exprimé son admiration et que son atelier connaissait

---

<sup>475</sup>. GERMANER-INANKUR, *Oryantalistlerin İstanbul'u*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2002, p. 32.

une importante fréquentation<sup>476</sup>. Fort de ce succès, Guillemet inaugura par la suite une Académie de dessin et de peinture en 1874. Mais cette institution referma ses portes en 1878 lorsque Guillemet meurt.

Les Ottomans rencontrèrent un système conçu suivant la tradition artistique française pour la première fois dans l'atelier de dessin et de peinture de Pierre Désiré Guillemet. Celui-ci, de son temps, avait été l'élève d'Hippolyte Flandrin, lui-même, avait été celui d'Ingres, partisan d'un apprentissage artistique basé sur le dessin. En ce sens, il ne serait pas erroné de dire que Guillemet a été le premier représentant de l'École des Beaux-arts dans l'Empire ottoman. Conscient que Guillemet était un pionnier, le sultan Abdül-Aziz encouragea son action et son école privée. Après son voyage en Europe, le sultan comprend que la civilisation moderne passait par la diffusion auprès d'un large public et à l'aide d'un système bien ordonné, de l'art et notamment de la peinture. C'est pourquoi il nomma Guillemet à la direction de l'École Impériale des Beaux-arts en 1876. Mais cet établissement ne pu voir le jour à cause de la guerre russo-ottomane qui éclata bientôt, et à cause de la mort d'Abdül-Aziz ainsi que celle de Guillemet un peu plus tard. Le projet se réalise seulement en 1883 grâce à Osman Hamdi Bey, également premier directeur. Celui-ci avait étudié la peinture en France entre 1860-1869. Il déclare ce qui suit à propos du concept et de l'objectif de cette école :

La fondation d'Écoles impériales des Beaux-arts va permettre sur une courte durée de progresser étape par étape. Ces établissements n'auront pas pour objet d'envoyer des étudiants en Europe mais de former de talentueux artistes en accord avec les spécificités et les goûts de notre pays. Ainsi pourrions-nous par ce biais, mettre sur pied un art authentique turc. En somme, il ne s'agit point d'imiter les célèbres écoles artistiques mais de se lancer dans la voie d'un dessin fidèle à l'âme, à l'environnement et à l'histoire de notre pays<sup>477</sup>.

En dépit d'une volonté affichée de rester fidèle à la culture ottomane, le règlement intérieur de la nouvelle école s'était inspiré de celui de l'École des Beaux-arts de Paris. D'autre part, la méthode d'apprentissage avait été élaborée par des professeurs français. Ces influences sont à mettre sur le compte de la formation reçue par Osman Hamdi Bey durant son long séjour à Paris. Il étudia à l'École des Beaux-arts et son dessin se développa surtout sous l'emprise de Gérôme.

Par ailleurs, dans le passage du haut, l'auteur déclare que l'objectif de l'école est de former un art turc sans envoyer d'étudiants à l'étranger.

---

<sup>476</sup>. D. Artun Deniz, *op.cit.* p. 39.

<sup>477</sup>. CEZAR Mustafa, *Sanatta Batı'ya Açılış ve Osman Hamdi*, İstanbul, Kültür-Eğitim- Sağlık ve Spor Vakfı Yayınları, 1995, p. 459-460 volume 2.

Dès les années 1860, des étudiants ottomans ont été envoyés à Paris par le gouvernement afin de recevoir une formation artistique. Parmi eux, nous retrouvons Osman Hamdi Bey, mais aussi Şeker Ahmed Paşa et plus tard Miralay (général) Halil Paşa ainsi qu'Albay (capitaine) Süleyman Seyyid. Les trois derniers sont de formation militaire et leur expédition à Paris répond à une volonté du gouvernement de se moderniser dans tous les domaines. Le recours à des militaires répondait parfois à la nécessité de les perfectionner dans l'art du dessin, indispensable pour les armées de l'époque. Parmi les artistes mentionnés, seul Süleyman Seyyid n'eut aucune empreinte dans le mouvement de modernisation de l'art ottoman. En revanche, tous ont eu la chance de fréquenter l'École des Beaux-arts ne serait-ce qu'en qualité d'élèves libres (observateur extérieur) contrairement aux étudiants ottomans des années suivantes qui se verraient interdire l'accès à l'école. Ils eurent la fortune d'avoir eu comme professeur des grands noms de la peinture française tels que Gérôme, Cabanel et Pils<sup>478</sup>.

Parmi tous, le parcours atypique d'Osman Hamdi Bey mérite une parenthèse. Envoyé à Paris par son père Edhem Paşa, et non par le gouvernement, afin de suivre des études de droit ainsi que pour se familiariser à la civilisation, Osman Hamdi Bey bifurque très vite. Les faits qui lui sont reprochés sont nombreux : gaspillage, mode de vie à la française, manque de travail. Surtout, Osman Hamdi Bey se prit de passion pour la peinture. Chose que n'approuvait guère son père. Celui-ci prit dès lors la résolution de l'éloigner de Paris à partir de 1869, soit neuf ans après son arrivée et autant de temps passé dans les ateliers de peintures. Après toutes ces années passées à Paris, Osman Hamdi Bey, selon ses biographes, devint, sous l'emprise de Gérôme un « orientaliste »<sup>479</sup>. En 1883, il créa la *Mekteb-i Sanayi-i Nefise-i Şahane* (École impériale des Beaux-arts) et en assura la direction pendant près de trente ans. Osman Hamdi Bey entretint une correspondance régulière et productive avec son professeur de l'École des Beaux-arts : Gérôme. Osman Hamdi Bey envoyait régulièrement des photos d'Istanbul ou des lieux qu'il visitait pour qu'ils servent de fond, de modèle aux toiles de Gérôme et pour que ce dernier puisse guider le plus fidèlement possible ses étudiants en partance pour Istanbul à la quête de couleurs, de senteurs et de mythes orientaux.

Parmi les nombreux étudiants qui visitaient l'atelier de Jean-Léon Gérôme, il est un autre Ottoman qui noua une amitié encore plus prononcée : Miralay Halil Paşa. Leur complicité était telle qu'elle débordait en dehors du cours. L'élève et le maître se rencontraient une fois par semaine rue de l'Ancienne Comédie au célèbre *Café Procope* qui,

---

<sup>478</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 53.

<sup>479</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 59

par ailleurs, fut le premier de son genre à servir du café turc. Durant toute sa carrière d'artiste, Halil s'afficha comme le disciple de Gérôme. Alors qu'il était étudiant à l'École des Beaux-arts, il remporta le prix de Rome. Malheureusement, ses biographes ne s'accordent pas sur certains aspects de son passage à Paris. Toutefois, les traces de l'amitié qu'il noua avec son professeur apparaissent aujourd'hui dans le catalogue des amis de Gérôme au Musée de Vesoul<sup>480</sup>.

D'après Halil Edhem, Ahmed Ali (Şeker Ahmed) aurait été envoyé à Paris en 1864. Il aurait eu comme camarade de classe Süleyman Seyyid et, d'après Mustafa Cezar, ils seraient rentrés ensemble par la suite à Istanbul en 1871<sup>481</sup>. L'épithète de Şeker (sucre) qu'on lui prêta renvoie à son caractère affable. Un article de Sami Yetik (peintre turc), illustre leur mission commune. Elle consistait, selon le vœu du sultan Abdül-Aziz, d'introduire au sein de l'Empire ottoman l'art occidental<sup>482</sup>. Pour ce faire, Ahmed Ali (Şeker) assista à l'École des Beaux-arts aux cours de l'incontournable Gérôme ainsi qu'à ceux de Gustave Boulanger qui remplaça, à titre provisoire, ce dernier pendant un temps en 1867. Il est probable qu'Ahmed Ali ait pu suivre, en parallèle, les cours de Boulanger à l'Académie Julian qui ouvrait ses portes la même année. Contrairement à Osman Hamdi Bey et à Halil Paşa, Ahmed Ali (Şeker) aurait plutôt entretenu une amitié avec Boulanger. Selon toute vraisemblance, Ahmed Ali aurait-même été convié à deux Salons organisés par Boulanger en 1869 et en 1870.

Plus haut, la supposition qu'Ahmed Ali aurait pu fréquenter l'Académie Julian a été avancée. À ce moment, il est possible d'en avancer une autre qui consisterait à dire qu'Ahmed Ali a pu connaître le fondateur de l'Académie en question, Rodolphe Julian. Ce dernier était connu par un trait qui lui était propre. Il avait établi une relation tout à fait atypique avec les professeurs et les élèves car il intervenait lors d'un cours en se permettant de débattre avec les uns et les autres. Il prêtait une attention particulière aux étudiants étrangers et correspondait régulièrement avec certains d'entre eux. Ces étudiants pouvaient faire office « d'ambassadeurs » au dehors en faisant la promotion de l'académie.<sup>483</sup>

À son retour dans l'Empire ottoman en 1871, Ahmed Ali reçoit la mission de transmettre son savoir aux étudiants de l'École Impériale des Beaux-arts. Par ailleurs, il tient la première exposition publique à Istanbul sur le modèle de celles de Paris en 1873. Rencontrant un grand succès, il en organise d'autres auxquelles le sultan Abdül-Aziz participe

---

<sup>480</sup>. « Liste des élèves de Gérôme », Jean-Léon Gérôme, peintre, sculpteur, graveur (Vesoul, Musée de Vesoul, 1981), p. 81.

<sup>481</sup>. C. Mustafa, p. 209 (volume 1)

<sup>482</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 131

<sup>483</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 138.

personnellement. À titre de récompense, le sultan l'élève au degré de « Yaver » (aide de camp)<sup>484</sup>. Alors qu'il occupait ce poste honorifique, il reçut la mission de mettre sur pied une collection d'œuvres d'art pour le sultan au palais de *Dolmabahçe*. Dans la collection, figuraient, entre autres, les oeuvres de « ses maitres », Gustave Boulanger, Gérôme, Julian et Bougereau. Ces tableaux ont été achetés par Ahmed Ali pour le compte du sultan auprès d'Adolphe Goupil, gendre de Jean-Léon Gérôme. L'on apprend même, d'après les correspondances entre Gérôme et Osman Hamdi Bey, que certaines œuvres ont pu être achetées avec la collaboration d'Osman Hamdi Bey, ami de Gérôme. Voici un extrait de cette correspondance : « Cher Ami, je travaille sans relâche car mes caisses ne sont pas encore tout à fait pleines. Concernant le tableau que vous avez sollicité au nom du sultan ' une femme arabe et un cheval', il a été demandé mais je n'ai toujours pas eu de nouvelles par rapport à cette affaire »<sup>485</sup>. L'on voit par cet extrait la collaboration étroite entre le professeur et l'élève tout comme la collaboration entre Osman Hamdi Bey et Ahmed Ali. Ces deux hommes continuèrent longtemps à travailler ensemble et notamment après l'ouverture de l'École impériale des Beaux-arts à Istanbul en 1883. Ahmed Ali fit régulièrement partie du jury de cette école avant d'en devenir le président. Après avoir longtemps travaillé pour le Sultan, Ahmed Ali devint le président du jury de l'École Impériale des Beaux-arts. Une de ses missions consistait à choisir les élèves qui méritaient d'aller à Paris.

Ainsi la première période qui s'étend de 1860 à la fin des années 1880 est-elle marquée par la présence de futurs grands noms de la peinture ottomane à Paris. Leurs parcours est difficile à étudier tant par le manque de biographies fiables que par l'absence de mémoires. Mais s'il est une évidence, c'est que ces artistes ont été des pionniers à leur retour de France. L'influence de Gérôme, leur professeur gagné par l'orientalisme, celle de Boulanger dans une moindre mesure, tout comme celle de l'École des Beaux-arts convient ici d'être soulignée. Les trois grands noms de la peinture ottomane de l'époque qui sont Osman Hamdi Bey, Halil Paşa et Ahmed Ali (Şeker) se sont toujours inspirés de la France. Le premier chercha à transposer le système de l'École des Beaux-arts à Istanbul, tandis que le second resta toujours fidèle aux concepts artistiques véhiculés par son maître à penser Gérôme. Quant à Ahmed Ali, le dernier, il entra au service du sultan pour renforcer l'effet de l'art français dans le centre du pouvoir au palais de *Dolmabahçe*. Comment la fréquentation des écoles de Paris par les Ottomans a-t-elle évolué au tournant du siècle ?

---

<sup>484</sup>. C. Mustafa, *op.cit.* p.153 (volume 1)

<sup>485</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 139.

### *1. b. La deuxième génération d'artistes ottomans à Paris (1880-1900)*

Neuf ans après l'inauguration de l'École Impériale des Beaux-arts, soit en 1891, deux premiers étudiants issus de cet établissement furent envoyés à Paris. Il s'agit d'İhsan Efendi et de Mehmed Galib Efendi<sup>486</sup>. Leur départ à Paris se fit dans un contexte assez défavorable. Le sultan Abdül-Hamid, qui régnait depuis 1878, était hostile à l'idée d'envoyer des étudiants ottomans en Europe. Sa ligne de conduite différait en tout point de celle de son prédécesseur Abdül-Aziz. Celui-ci avait donné une impulsion au développement des Beaux-arts au sein de l'Empire ottoman grâce à l'envoi d'étudiants boursiers et grâce à l'accueil à Istanbul d'artistes étrangers, des français la plupart du temps. Des pionniers comme Osman Hamdi Bey (il fait exception dans la mesure où il a bien été envoyé sous le règne d'Abdül-Aziz mais aux frais de son père) et Halil Paşa avaient été envoyés à Paris sous son règne. Abdül-Aziz avait d'ailleurs montré l'exemple d'un mécène en regroupant au palais de *Dolmabahçe*, une collection d'œuvres d'art. Il se piquait d'art depuis son séjour à Paris. Il avait réalisé combien le chemin qui devait mener l'Empire ottoman au niveau de civilisation moderne, sur le type occidental, passait en partie par l'essor des Beaux-arts. Abdül-Hamid, tout à fait aux antipodes de ces considérations, fit preuve de réaction pendant une trentaine d'années. Mais l'élan artistique en cours devait conduire d'autres étudiants ottomans dans les célèbres ateliers parisiens.

L'École Impériale des Beaux-arts, bien qu'elle soit rattachée à l'État, prit l'initiative d'envoyer des étudiants. Il s'agit vraisemblablement d'une première. L'attribution de bourses depuis le commencement, dans les années 1830, avait été assurée par l'État, gardien absolu de la modernisation. L'intervention ici de l'École Impériale des Beaux-arts, indépendamment de l'État auquel elle est partiellement rattachée, est un fait important. L'œuvre de modernisation qui subit le contrecoup du règne d'Abdül-Hamid, fut ainsi repris par cet établissement qui poursuivit, en quelque sorte, la voie tracée sous l'ère d'Abdül-Aziz. Mais l'on comprend dans Mustafa Cezar lorsqu'il évoque le cas d'İhsan Efendi, que l'envoi d'étudiants pouvait être du ressort de l'école mais les bourses, attribuées pour une durée de trois ans, étaient toujours puisées dans les caisses de l'État.

İhsan Efendi, le sculpteur, et Galib Efenid, le peintre, furent envoyés à Paris. Le premier, suivant les conseils d'Osman Hamdi Bey, commença par mener ses études dans l'atelier de Gustave Deloye. Le second s'inscrivit à l'Académie Julian suivant les conseils d'Ahmed Ali Bey. Le livre des comptes de l'Académie Julian révèle le passage de Galib Efendi. Il aurait assisté, rue Dragon, aux cours du soir de Jean-Paul Laurens et de Benjamin

---

<sup>486</sup>. C. Mustafa, *op.cit.* pp. 555-556 (volume 2).



Constant à partir du 16 janvier 1893. Son lieu de résidence aurait été le 45, rue de Monge. L'inscription mensuelle lui aurait coûté trente-et-un francs. Galib aurait renouvelé son inscription mensuelle en mai et en juin 1893 mais cette fois pour les cours du matin<sup>487</sup>. Après cette dernière date, nous n'avons plus aucune donnée le concernant jusqu'en mai 1899 où il réapparaît sur le livre des comptes avec le règlement des frais pour le mois en question. Sachant qu'il ne pouvait bénéficier d'une bourse que pour une durée de trois ans, il n'a certainement rien reçu durant six ans. Ainsi Galib Efendi devait-il payer ses frais avec d'autres moyens que la bourse à laquelle il n'avait plus droit. Connaissant le mépris des Ottomans pour le travail, il s'avère improbable que Galib Efendi ait cherché à gagner son pain. L'hypothèse la plus plausible serait une aide financière provenant de Turquie. Selon Halil Edhem, le vizir d'Abdül-Hamid, Said Halim et son frère Mısır Hidvi (le khédivé d'Égypte) Abbas Halim Paşa lui auraient envoyé de l'argent<sup>488</sup>. D'après l'auteur, que Galib ait déménagé sur la rive droite défavorisée, à la rive gauche où demeurent les milieux aisés en dit long quant à la somme des aides qu'il se vit attribuer. En revanche, l'auteur ne dit rien sur la durée de cette aide et le moment où Galib Efendi retourna à Istanbul.

Une autre source des archives de l'Académie Julian mentionne Galib Efendi. Il s'agit du livre des « élèves recommandés » qui regroupe les étudiants ayant fait carrière dans les Beaux-arts après avoir fréquenté les bancs de l'Académie<sup>489</sup>. Lorsque Galib Efendi serait venu, un élève au nom de Mehmed Keredin (Hayreddin) se serait porté garant à son endroit. La première inscription de Keredin à l'Académie Julian aurait eu lieu un an avant celle de Galib Efendi en 1892. Il aurait assisté aux cours d'Henri Matisse dans l'atelier de la rue Dragon. Mehmed Keredin figure aussi sur la liste des anciens élèves. Il apparaît sous l'étiquette « fils d'un Pacha » et sous l'adresse 24 rue de Monge, à quelques pas de l'habitation de Galib Efendi avec lequel il était vraisemblablement voisin. Mais nos recherches en parallèle n'ont rien apporté de plus sur ce personnage qui semble avoir contribué à l'installation de Galib Efendi. Celui-ci ne fut pas le seul à bénéficier de l'aide de Mehmed Keredin. Lorsque Mehmed Vedad (Tek) arriva à Paris en 1893, c'est encore Keredin qui se porta garant à son endroit. Il est également possible de s'apercevoir qu'en dehors du fait qu'ils aient eu le même garant, Mehmed Vedad et Galib Efendi ont fait leur inscription le même jour. La liste de présence où figure leur signature respective indique qu'ils ont étudié ensemble pendant un temps au sein de l'Académie Julian.

---

<sup>487</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 142.

<sup>488</sup>. EDHEM Halil, *Elvah-ı Nakşiye Koleksyonu*, İstanbul, Milliyet Yayınları, 1970, p. 84.

<sup>489</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 143.

Contrairement à Galib, irrégulier dans ses inscriptions, Vedad (Tek) s'inscrit régulièrement aux cours de l'Académie Julian, de février à juillet 1893. L'une des particularités de ce personnage et d'avoir fait ses études secondaires (collège, lycée) à Paris où il était arrivé en 1888, vraisemblablement avec une aide financière parentale. Cette hypothèse prend du sens à l'énoncé du statut de son père, Giritli (crétois) Surtı Paşa, gouverneur de la province de Bagdad. En parallèle aux cours de l'Académie Julian, il suivait un cursus d'ingénierie à l'École Centrale. Son ambition était d'étudier l'architecture à l'École des Beaux-arts. C'est pourquoi il a pu faire le choix de suivre une formation intensive à l'Académie Julian pour se préparer aux concours de l'École des Beaux-arts. Par la suite, Mehmed Vedad surmonta le problème des contingents relatifs aux étudiants étrangers à l'École des Beaux-arts en usant de l'influence de l'ambassadeur ottoman de Paris, Mahmud Esad Paşa. Celui-ci, en 1894, adressa une lettre à Paul Dubois, directeur de l'École des Beaux-arts où il vante les mérites de Mehmed Vedad et suggère son admission<sup>490</sup>. Mehmed Vedad fut admis à la prestigieuse école mais en tant qu'« élève aspirant ». C'est à dire qu'il ne pouvait pas être diplômé de cette école mais seulement obtenir un certificat justifiant son passage. En 1898, Mehmed Vedad obtint un certificat attestant de sa participation aux cours de Moyaux. Ce dernier ajoute aussi un petit mot d'encouragement à son élève dont il loue le tempérament de travailleur qui fut également reconnu par le directeur. À son retour à Istanbul, Mehmed Vedad reçut la proposition d'intégrer le corps enseignant de l'École Impériale des Beaux-arts. C'est alors que commença une carrière d'enseignant, avec quelques discontinuités, pendant une trentaine d'années.

Le jour où Mehmed Vedad débuta à l'École Impériale des Beaux-arts, un autre individu, mentionné plus haut, l'accompagnait : İhsan Efendi le sculpteur. Il s'agit de l'un des deux premiers avec Galib Efendi à avoir été envoyé à Paris par l'École Impériale des Beaux-arts. Il s'agit aussi du premier à avoir été nommé, par Osman Hamdi Bey, professeur de sculpture dans le même établissement. Il avait étudié à l'École Impériale des Beaux-arts pendant neuf ans avant d'obtenir son diplôme en étant classé premier. À titre de récompense mais aussi de perfectionnement, l'École Impériale des Beaux-arts, de sa propre initiative, avait résolu de l'envoyer à Paris. Lorsqu'il arriva dans la ville, il assista pendant quelque temps aux cours de Gustave Deloye que lui avait recommandé Osman Hamdi Bey. Il aurait ensuite commencé à suivre les cours de Gabriel-Jules Thomas et ceux d'Emile Arthur Soldi à l'École des Beaux-arts qu'il intégra en qualité d'« élève aspirant »<sup>491</sup>. Il est possible de

---

<sup>490</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 147.

<sup>491</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 148.

retrouver la trace d'İhsan Efendi dès le moment où il toucha ses premières bourses à l'inverse de Galib Efendi<sup>492</sup>. Les informations relatives à l'envoi de Galib Efendi à Paris ne datent que de 1892<sup>493</sup>. Ceci nous conduit à remettre en question la thèse selon quoi ces deux individus auraient été envoyés à Paris au même moment. D'autant que l'on retrouve la trace de Galib Efendi seulement en 1893. En revanche, il est un sujet qui ne fait aucun doute, contrairement à İhsan Efendi, Galib Efendi n'entra jamais à l'École des Beaux-arts. Dans une lettre adressée à Osman Hamdi Bey par Jean-Léon Gérôme le 9 septembre 1892, l'on apprend que Galib Efendi n'a aucune chance d'intégrer l'École des Beaux-arts :

Cher Hamdi, Galib Efendi qui est venu me rendre visite m'a affirmé qu'il souhaitait intégrer l'école en me laissant votre carte visite (...) j'aurais voulu donner satisfaction à sa demande. Malheureusement, il y a une règle interdisant l'entrée des étudiants de plus de trente ans. Quelques années auparavant, cette mesure ne touchait pas les étudiants étrangers. Cependant, il a été reconnu qu'il était tout à fait anormal d'attribuer ce genre d'avantages aux étrangers au détriment des locaux. Seule une raison importante pouvait me contraindre à ne pas donner satisfaction à votre demande. Je serai toujours honoré de faire votre joie par l'intermédiaire de vos compatriotes. De surcroît, j'ai précisé à Galib Efendi qu'il pouvait venir me voir quand il le voulait et qu'il ne repartirait jamais sans avoir obtenu mes conseils<sup>494</sup>.

Suite à cette lettre, Galib Efendi disparut jusqu'en 1899 où il réapparaît pendant quelque temps avant de disparaître à nouveau. Galib Efendi est le seul, parmi une dizaine d'étudiants ottomans ayant été envoyés à Paris pour étudier les Beaux-arts, à avoir quitté sa mission. Il fut le seul à faire carrière sans avoir achevé ses études.

À cette époque, soit dans les années 1890, il était possible de rencontrer des artistes ottomans appartenant aux différentes communautés ethniques de l'empire. À l'Académie Julian, il est possible de les retrouver dans le livre des comptes sous l'étiquette « Arménien ou Grec ». Quant aux musulmans, il était simplement indiqué qu'ils provenaient de Constantinople. Le cas d'un Arménien fait toutefois exception. En effet, il est classé à l'exemple des étudiants musulmans sous l'étiquette « Constantinople ». D'après Artun, le fait que ces étudiants qui proviennent des différentes communautés ethniques de l'empire soient classés de la sorte indique qu'ils insistent sur leur origine lors de l'inscription. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il s'agirait des seuls étrangers à être systématiquement catégorisés de la sorte. À titre de comparaison, l'inscription en 1893 à l'Académie Julian de Galib et de Vedad Efendi ne comporte aucune mention sur l'origine tandis que celle-ci figure dans le cas de Sarkis Erganian et d'Ervant Demirdjian qui sont tous deux Arméniens. De même pour Raul Gümüchian dont la précision relative à son origine figure nettement sur sa

---

<sup>492</sup>. C. Mustafa, *op.cit.* p. 554-555 (volume 2)

<sup>493</sup>. C. Mustafa, *op.cit.* p. 474 (volume 2)

<sup>494</sup>. D. Artun, *op.cit.* p.149.

fiche d'information. Nombreux sont les Arméniens ayant étudié à l'Académie Julian à cette époque. Les noms de huit peintres en dehors de ceux que nous venons de citer sont mentionnés : Arsène Chabanian ; Edgar Chahin ; Rafael Chichmanian ; Dikran Essaian ; Diran Garebadian ; Tigran Polat ; Rupen Seropain ; Panos Terlemezyan<sup>495</sup>. Contrairement aux étudiants musulmans boursiers de l'École Impériale des Beaux-arts, les Arméniens pouvaient être envoyés à Paris par des écoles privées, par leurs familles ou leur communauté. Leur formation devait servir en retour à assurer l'enseignement dans les établissements privés et à décorer les nombreuses églises. En parallèle à une commande d'État et privée se développe donc une commande communautaire.

La deuxième génération d'artistes ottomans à Paris ne compte guère plus que deux élèves. En réalité, comme nous l'avons remarqué à travers l'exemple de Vedad Bey et de Mehmet Keredin, les initiatives privées étaient aussi importantes que celles de l'École Impériale des Beaux-arts, sans compter la colonie d'Arméniens et de Grecs, envoyée avec l'aide des missionnaires et de leurs familles.

## ***2. Les artistes ottomans sous les nouveaux régimes (1908-1928)***

Les chamboulements que connaît l'Empire ottoman en 1908 et après la Première Guerre mondiale ne changèrent guère la donne. La France resta la référence en matière de Beaux-arts et accueillit des étudiants turcs avec une fréquence encore plus importante et plus régulière. Ainsi voyons-nous une certaine pérennité dans les départs en France en dépit des changements de politique (sous Abdül-Hamid) et de régime (Comité Union et Progrès et République Kémaliste). La voie tracée, sous Abdül-Aziz à la fin des années 1860, fut suivie avec attention au cours des périodes suivantes. Le mouvement s'amplifia même à partir de la Révolution Jeune-turque de 1908 et plus tard sous la République.

En réalité, il faut dire qu'en dehors de l'Allemagne<sup>496</sup>, il n'existait aucune véritable alternative à la France dans le domaine des Beaux-arts, contrairement aux autres domaines tels que les sciences où l'Allemagne et la Grande Bretagne faisaient concurrence à la France auprès des étudiants ottomans autant qu'auprès des autres nationalités<sup>497</sup>. Les artistes du monde entier continuaient d'affluer à Paris, considérée comme une étape sine-qua-non dans le cursus d'un étudiant. L'augmentation du nombre d'étudiants en partance pour la France s'explique par l'élan donné au mouvement artistique. Sous la République, la volonté de

---

<sup>495</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 150.

<sup>496</sup>. De grands peintres turcs à l'exemple de Mahmut Cuda et Fikret Mualla y ont mené des études avant de venir en France.

<sup>497</sup>. GENÇER Mustafa, *Jöntürk Modernizmi ve 'Alman Ruhü' : 1908-1918 Dönemi Türk-Alman İlişkileri ve Eğitim*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2003, 460 pages.

Mustafa Kemal de moderniser le pays à marche avancée conduisit un grand nombre d'étudiants de Beaux-arts en France.

### 2. a. *Les artistes de la Révolution Jeune-Turque*

Les documents de l'atelier Dragon de Jean-Paul Laurens témoignent de la présence de deux étudiants ottomans originaires de Constantinople en 1910. Il s'agit de Mehmet Sami (Yetik) et de Feyhaman (Duran). D'autant plus qu'ils sont tous deux mentionnés dans le journal de l'Académie Julian pour leur mérite. Le premier en 1910, le seconde en 1913<sup>498</sup>.

L'auteur rend compte également la trace de cinq autres Ottomans originaires de Constantinople aux noms de Nazmi Güran et de Namık İsamil en 1909, d'Eur Ali en 1908, de Cevdet Ali en 1912 et d'Osman Asaf Bey en 1914. Mais faute de sources, nous ne pouvons guère en dire davantage concernant ces trois derniers hommes. Quant aux deux premiers, nous savons qu'ils sont arrivés à Paris aux frais de leurs familles<sup>499</sup>.

Feyhaman Duran et Sami Yetik constituent des cas spécifiques dans la mesure où ils furent envoyés à Paris par des mécènes : le premier par Halim Paşa, frère du grand vizir Said Halim Paşa, le second par Şevket Paşa. Dans les mêmes années, Avni Lifij se trouvait également à Paris aux frais d'Abdül-Mecid Paşa. Son talent avait été remarqué par Osman Hamdi Bey lorsqu'il étudiait à l'École Impériale des Beaux-arts.

En dehors de ces étudiants à la charge de mécènes ou des familles, il y a aussi ceux qui remportent des concours en 1909 et qui sont envoyés à Paris avec une bourse officielle. Il s'agit de Mehmet Ruhi Arel, d'İbrahim Çallı et de Hikmet Onat. Ces concours étaient organisés par le « Maarif Nezareti » (ministère de l'instruction). Après les initiatives du sultan et de l'École Impériale des Beaux-arts, il y a donc celle du ministère de l'instruction. Celui-ci, par ailleurs, mit progressivement en place des rouages pour gérer les affaires des étudiants. Il s'agissait non seulement de les contrôler sur place mais aussi de les placer là où il y avait besoin à leur retour. En 1912, un bureau spécifique est créé au sein du ministère de l'instruction ottomane afin de gérer les affaires des étudiants de l'étranger.

L'année du premier concours en 1909, Paris assiste à la naissance d'une association ottomane au nom d' « Association des Étudiants Ottomans de Paris » et siégeant au 51, rue Monsieur le Prince. Son objet était le suivant : renforcer la solidarité entre les étudiants ottomans ; les aider à se perfectionner sur le plan intellectuel ; leur apporter aide et conseil. Cependant, il n'y a aucune indication sur les membres de l'association. Mais il est possible

---

<sup>498</sup>. D. Artun, *op.cit.* p 156.

<sup>499</sup>. D. Artun, *op.cit.* p 157.

que les étudiants de Beaux-arts en soient à l'origine car il s'agissait alors des rares Ottomans de la ville. En tous les cas, ils faisaient partie des premiers étudiants à être envoyés à Paris depuis la Révolution 1908. Nous savons simplement que les étrangers susceptibles d'enrichir l'association étaient admis. Les turcophiles français étaient invités à y adhérer. Les revenus étaient assurés par les dons, par la vente d'une revue ainsi que par la contribution annuelle des membres. Cela montre qu'elle a été créée à l'initiative des étudiants, indépendamment d'une quelconque action officielle de la part du ministère de l'instruction ottomane. Concernant l'assise de cette association, il est possible d'émettre une hypothèse suivant ce qui a été dit dans le précédent chapitre concernant les associations turques. Nous avons mis en lumière le retard des Ottomans sur ce point. Cette réalité apparaissait dans les mémoires des personnalités des années 1910 et spécialement dans celui de Zekeriya Sertel qui soulevait la question de l'inactivité des étudiants turcs sur le plan associatif. Il soulignait l'absence d'une quelconque organisation ottomane où les étudiants turcs pouvaient se réunir. L'auteur ne mentionne pas cette association car elle a probablement dû fermer ses portes quelque temps après sa création. D'autant qu'il n'existe aucune revue ottomane datant de l'époque à la Bibliothèque Nationale de France<sup>500</sup>.

L'historiographie turque attribue à cette nouvelle génération d'artistes l'appellation « génération de Çallı » en référence à İbrahim Çallı, l'un des plus éminents peintres turcs de son temps. Or, dans ses mémoires publiés dans le quotidien *Milliyet* le 9 octobre 1932, Sami Yetik, déclare ce qui suit à propos d'İbrahim Çallı, originaire d'Izmir (Smyrne) qui décrocha le concours alors qu'il était plus jeune que ses concurrents : « Toutes les grandes écoles présentaient des élèves en fin de cursus pour qu'ils puissent décrocher le concours organisé par le ministère de l'instruction ottomane (...) Mais il y eut un mécontentement parmi les étudiants en fin de cursus car Osman Hamdi Bey autorisait un certain Efendi de classe inférieure (İbrahim Çallı) à se présenter au concours »<sup>501</sup>. L'auteur trouve injuste qu'Osman Hamdi Bey ait favorisé İbrahim Çallı au détriment des élèves en fin de cursus. C'est pourquoi l'entente fut difficile entre İbrahim Çallı et les autres étudiants de l'époque.

Les attentes auprès de ces étudiants étaient identiques, quel que soit l'envoi (ministériel ou parental) : se perfectionner pour diffuser ensuite au sein des grandes écoles ottomanes l'art de la peinture et de la sculpture. Les étudiants ottomans présents à Paris à partir de 1909 et durant les années 1910 ont passé le plus clair de leur temps dans l'atelier de Fernand Cormon à l'École des Beaux-arts. Parmi ces étudiants, l'on retrouve les futurs grands

---

<sup>500</sup>. D. Artun, *op.cit.* p 158.

<sup>501</sup>. *Milliyet*, 9 octobre 1932.

noms de la peinture turque du début du siècle à l'exemple de Nazmi Güran, İsmail Yeğenoğlu, Ali Sami Boyar, Avni Lifij, Feyhaman Duran, Mehmet Ruhi Arel, İbrahim Çallı et Hikmet Onat. D'après Monique Segré, auteur d'un ouvrage sur l'École des Beaux-arts, entre 1910-1914, quinze étudiants en provenance de l'Empire ottoman auraient étudié à l'atelier de Cormon en qualité d'élèves extérieurs car l'École des Beaux-arts était encore fermé aux élèves étrangers<sup>502</sup>. Feyhaman Duran aurait assisté aux cours sans y être inscrit grâce à une lettre de dérogation de l'ambassadeur ottoman de Paris<sup>503</sup>.

À leur retour à Istanbul, tous vont être amenés à enseigner à l'École Impériale des Beaux-arts qui s'inspire largement du modèle français depuis sa création dans les années 1880. La différence la plus notable entre les élèves boursiers du ministère de l'instruction ottomane (İbrahim Çallı, Ruhi Arel, Hikmet Onat) et les autres (Nazmi Güran, Namık İsmail Yeğenoğlu, Feyhaman Duran, Ali Sami Boyar) tient à ce que les premiers n'ont pas perdu de temps pour assister aux cours de l'École des Beaux-arts tandis que les autres ont d'abord dû fréquenter les ateliers de l'Académie Julian pour obtenir un passe-droit. Cet avantage venait de la lettre officielle que les autorités adressaient à l'École des Beaux-arts. En revanche, les élèves non-boursiers du ministère de l'instruction ottomane devaient suivre pendant un temps des cours préparatoires pour obtenir, par le biais d'un cachet des professeurs de l'Académie Julian, le droit d'assister aux séances de Cormon à l'École des Beaux-arts.

Contrairement aux étudiants boursiers du ministère qui étaient tenus de s'inscrire obligatoirement à l'École des Beaux-arts, les autres étudiants boursiers n'étaient soumis à aucune forme de contrainte. Ils avaient la liberté de s'inscrire dans l'une des nombreuses académies privées de Paris. Une autre différence de taille entre les étudiants boursiers du ministère et les autres tient à la bourse. Elle était nettement plus importante chez les boursiers « privés ». Dans ses mémoires, Feyhaman Duran affirme que le prix quotidien de sept francs qu'il payait pour l'hôtel situé rue Rivoli étonnait ses camarades de droit qui recevaient une bourse officielle<sup>504</sup>. L'on apprend que le versement de la bourse n'accusait jamais de retard chez Feyhaman Duran contrairement aux étudiants recevant une bourse gouvernementale<sup>505</sup>.

Feyhaman Duran fait partie de ces élèves ayant échoué au concours d'entrée de l'École des Beaux-arts à la première tentative. Son passage à l'Académie Julian lui permit de décrocher l'entrée à l'École des Beaux-arts. Mais il continua en parallèle à suivre les cours de

---

<sup>502</sup>. SEGRE Monique, *L'art comme institution, l'École des Beaux-arts XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Edition de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 59.

<sup>503</sup>. İREPOĞLU Gül, *Feyhaman Duran*, İstanbul, Tifdruk Matbaacılık, 1986, pp. 19-21.

<sup>504</sup>. G. İrepoğlu, *op.cit.* pp 17-19.

<sup>505</sup>. Ibid.

Jean-Paul Laurens à l'Académie Julian. Ce « double cursus » s'explique par le fait que l'Académie Julian était plus attachée à l'enseignement de la peinture académique contrairement à l'École des Beaux-arts où les tendances artistiques du moment, comme l'impressionnisme, étaient parfois véhiculées par les professeurs. Or, les étudiants ottomans avaient pour mission d'étudier la peinture académique comme Ali Sami Boyar, contemporain de Feyhaman Duran, le soutient dans le passage suivant : « Nous n'avons pas rapporté de Paris une quelconque tendance artistique à l'exemple de l'impressionnisme. Notre génération a essayé d'introduire dans le pays la peinture classique, académique »<sup>506</sup>. L'attachement dont ils font preuve à l'égard de cette mission culturelle se vérifie bien dans ce passage.

Parmi la génération qui arrive à Paris juste après la Révolution Jeune-Turque, seul Sami Yetik n'entra jamais à l'École des Beaux-arts. Cela peut s'expliquer par le fait qu'il avait trente-deux ans à son arrivée à Paris en 1910 et que les étrangers de plus de trente ans n'étaient pas admis. Les années qu'il passa à l'Académie Julian l'influencèrent toutefois au plus haut degré. En effet, faute de pouvoir créer une école sur le modèle de l'Académie Julian, il s'inspira de celle-ci pour « réformer » l'École Impériale des Beaux-arts. Il soutenait ses idées et proposait des solutions en écrivant régulièrement pour le journal de *La Société des peintres ottomans* implantée à Istanbul. Officier de l'armée, il quitta Paris à l'été 1912 lorsqu'éclata la Première Guerre balkanique.

Avni Lifij quitta Paris la même année que Sami Yetik. Quant aux autres, ils s'en retournèrent dans l'Empire ottoman à l'été 1914. Tous à l'exception de Sami Yetik exercèrent des fonctions importantes à l'École Impériale des Beaux-arts. Nazmi Güran assura la direction de l'école à deux reprises, d'abord entre 1918-1921, ensuite entre 1925-1927. Ali Sami Boyar arrive à la même responsabilité entre 1921-1927. Quant aux autres, à savoir, Feyhaman Duran, Avni Lifij, Mehmet Ruhi Arel, İbrahim Çallı et Hikmet Onat, ils firent tous dans le corps enseignant de l'École Impériale des Beaux-arts, parfois jusqu'à la retraite<sup>507</sup>.

Bien qu'il n'ait jamais vraiment fait corps avec les artistes de sa génération, aussi bien à Paris qu'à Istanbul, Sami Yetik publia de nombreux articles dans le journal de *La Société des peintres ottomans* et contribua à sa façon, par des recommandations, au développement de l'art au sein de l'Empire ottoman. Il y aurait dix-huit articles publiés dans le journal en question entre 1911-1914. Ceux-ci ont très souvent pour objet la critique de l'enseignement suivi par l'École Impériale des Beaux-arts. Dans l'un de ces articles, il remet notamment en

---

<sup>506</sup>. D. Artun, *op.cit.* p 172.

<sup>507</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 179.



cause les compétences de deux professeurs étrangers<sup>508</sup>. D'après lui, leur peinture se situe aux antipodes de la française, référence absolue en la matière. Il ne comprend pas comment une personnalité telle qu'Osman Hamdi Bey ayant étudié de nombreuses années à Paris, puisse les tolérer alors qu'ils ne contribuent en rien au développement de l'art ottoman. C'est pourquoi il estime que l'enseignement de l'art véritable n'a pas commencé dans l'Empire ottoman. Selon lui, au lieu de payer ces professeurs à prix d'or, l'École ferait mieux d'aménager des salles de cours, des ateliers plus décentes et moins inconfortables. Enfin, il dénonce la concentration de tous les efforts, de toutes les ressources sur les étudiants envoyés à Paris au détriment des autres.

Sami Yetik parle fréquemment des institutions artistiques françaises en premier lieu desquels l'Académie Julian. En général, les étudiants étrangers, et notamment les Ottomans, ont cherché à transposer le modèle de l'École des Beaux-arts. Mais à la différence des autres étudiants ottomans, Sami Yetik avait mené l'intégralité de ses études à l'Académie Julian. C'est pourquoi dans ses articles, il propose de reprendre des pratiques propres à l'Académie Julian à l'exemple des prix sur concours :

Si l'on prête attention à l'Académie Julian, dans une année, on s'aperçoit que plusieurs concours sont organisés. Ces derniers portent sur des sujets à crayon noir, des portraits, des peintures à l'huile académiques, des esquisses, des bustes et des affiches. Le concours de crayon noir est mis à part car il constitue la base des autres disciplines. C'est un concours obligatoire avant d'envisager les autres<sup>509</sup>.

À la suite de l'article, Sami Yetik revient sur le cas de ces professeurs étrangers de l'École Impériale des Beaux-arts et aux directeurs qui n'organisent rien de semblable. Il critique indirectement le nouveau directeur Halil Edhem Bey, frère d'Osman Hamdi Bey. Il estime, plus tard, que Halil Edhem n'est pas un peintre et qu'il est incapable de reconnaître le talent des étudiants ottomans envoyés à Paris. D'après lui encore, Halil Edhem envoyait ses « collaborateurs » dans les musées parisiens afin de faire recopier les œuvres par des artistes français. Il considère que les artistes ottomans ont été vexés par cette attitude qui revenait ouvertement à sous-estimer leur talent et leur savoir-faire. En somme, Sami Yetik pense qu'il n'y eut aucune évolution positive durant les années de direction d'Edhem Bey.

Durant les premiers temps de la période républicaine, les diatribes de Sami Yetik à l'endroit de l'École Impériale des Beaux-arts s'atténuèrent considérablement. Au contraire, le personnage se mit à s'afficher en protecteur de l'école. Ce revirement brusque s'explique par l'arrivée à la direction après Halil Edhem Bey des étudiants en provenance de Paris. Dans l'un

---

<sup>508</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 180 : Salvatore Valeri (Italien) et Varnia Zarzecki (Polonais).

<sup>509</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 182.

de ces articles, publié dans le quotidien *Milliyet*, il loue la seule action qu'aurait fait Halil Edhem Bey :

Il existait deux catégories d'artistes dans le pays : les conservateurs et les révolutionnaires. En dehors de quelques rares étudiants, il était faux de s'attendre à une action artistique inédite de la part de la majorité. Que faire ? Osman Hamdi Bey était mort et n'avait pas récolté les fruits des étudiants envoyés à Paris. Son frère Halil Edhem Efendi, résolu de mettre fin à l'inertie véhiculée par les anciens en confiant la direction de l'école à Çallı, Feyhaman et Hikmet. La jeunesse turque n'était pas l'ancienne jeunesse turque. L'École Impériale des Beaux-arts n'était plus l'ancienne (...) En l'espace de quelques années, l'art avait trouvé sa véritable voie, la peinture avait retrouvé la place qu'elle méritait d'occuper<sup>510</sup>.

Sami Yetik, à l'image des artistes de sa génération ayant étudié les Beaux-arts à Paris, a été un ambassadeur mais aussi un pionnier de la peinture ottomane. Par ses écrits, il encouragea l'œuvre de modernisation en cours dans la peinture ottomane après la Révolution Jeune - Turquie de 1908 et sous la République.

## 2. b. *Les étudiants Turcs de Paris sous le nouveau régime*

L'envoi d'étudiants en France reçut une impulsion sous la République. C'est dire la volonté du nouveau régime concernant la formation des artistes. Une équipe sous la présidence d'Ali Fethi Okyar fut chargée de rédiger ce programme dès le 14 août 1923. Le 5 septembre, une décision fut prise : « Afin de former des éléments utiles au peuple, des étudiants méritants du second degré et de l'université (...) seront dotés d'une bourse et envoyés dans les grandes écoles européennes »<sup>511</sup>. Ce programme est mis en pratique un an plus tard avec un premier concours le 29 octobre 1924.

Kansu Şarman, dans son ouvrage intitulé « les Prométhée Turcs », retrace le parcours de ces premiers étudiants de la République. Le titre est assez parlant car, d'après l'auteur, tel que Prométhée, ces étudiants turcs s'en vont dans de lointains pays pour s'éclairer à la lumière du savoir et la diffuser ensuite dans leur propre pays<sup>512</sup>. En ce sens, Kansu Şarman considère ces premiers étudiants de la République comme des pionniers. Mais c'est sans compter avec la génération d'étudiants de Beaux-arts envoyés à Paris dans les dernières années de l'empire. Ce sont ces mêmes personnes qui assurèrent la direction de l'École des Beaux-arts en Turquie et contribuèrent à son essor. Il est ainsi possible de parler d'une continuité. D'autant que les ressemblances ne manquent pas. En effet, le concours organisé un

---

<sup>510</sup>. « San'at yolunda birleşen fikirler », *Milliyet* 16 juillet 1932.

<sup>511</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 193.

<sup>512</sup>. ŞARMAN Kansu, *Türk Promethe'ler Cumhuriyet'in Öğrencileri*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2005, 303 pages.

an après la création de la République rappelle ce qui s'est produit durant la période des *Tanzimat* et surtout après la Révolution de 1908.

Les étudiants de Beaux-arts constituent une catégorie distincte. Nombre de ceux qui ont été envoyés à Paris sous l'ère ottomane ont été des élèves studieux et ont obtenu leur certificat d'études. Ils sont nombreux à avoir occupé des fonctions importantes à leur retour au pays.

D'autres concours ont été organisés en 1925, 1926 et 1928. Istanbul et Paris ont ainsi renoué d'une manière effective dans les années 1920, leur relation après une période de pause suite à la guerre. La première génération républicaine de peintres envoyée à Paris fut prolifique. Elle répondit largement aux attentes. Parmi eux, il y a des artistes qui marquèrent la peinture moderne turque à l'instar de Şeref Akdik, Mahmud Cuda, Cevat Dereli, Refik Epikman et Muhiddin Sebati.

Dans ses mémoires, Mahmud Cuda déclare que ce concours avait eu lieu grâce à leur action auprès du ministre de l'instruction turque, qui initialement, n'avait pas prévu d'envoyer d'étudiants de Beaux-arts à Paris. Ceux-ci auraient pourtant été les plus nombreux en cette année 1925 à se rendre à Paris<sup>513</sup>. Leur ambition première, dès leur arrivée à Paris, était d'entrer à l'École des Beaux-arts après un concours d'admission. Après quoi un cursus de cinq ans devait être suivi. Parmi tous les étudiants turcs, seul Mahmud Cuda parvint à décrocher le concours d'admission à l'École des Beaux-arts. Tous les autres s'inscrivirent à l'Académie Julian et suivirent les cours de Paul Albert Laurens. Ils logeaient tous dans le même pensionnat et mangeaient dans le même restaurant. Ils visitaient les mêmes musées, les mêmes galeries d'art. À propos de leur vie à Paris, Şeref Akdik exprime :

Il n'y avait aucun endroit à Paris qui n'avait vu notre passage (...) Nos travaux académiques étaient réguliers. Nous faisons de temps en temps des paysages. Nous travaillions sans cesse et rarement nous participions à des expositions. J'ai réalisé d'innombrables croquis lors des cours du soir. Il en est de même pour mes camarades. Pendant les vacances, nous sommes allés en Allemagne, à Munich. Là bas, nous avons retrouvé Ali Çelebi et Zeki Kocamemi. Nous avons visité les musées et les galeries. Je suis également allé en Belgique à deux reprises<sup>514</sup>.

Mahmud Cuda n'était pas le seul turc de l'École des Beaux-arts. Il y côtoyait un étudiant nommé Nurullah Berk qui était venu à Paris par ses propres moyens et qui avait réussi le concours d'admission. Durant leurs études, Cuda et Berk suivirent ensemble les activités et les expositions d'art à Paris. Ils projetèrent de fonder, à leur retour au pays, une association

---

<sup>513</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 103.

<sup>514</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 178.

défendant les droits des artistes peintres, faisant leur promotion et publiant une revue. Ce qu'ils firent effectivement dès leur retour à Istanbul.

Dans les années 1920, il n'y avait plus aucun des professeurs qui avaient fait jusqu'à lors la renommée de l'Académie Julian mise à part Albert Laurens dont le nom rappelle surtout celui du père (Jean-Paul Laurens)<sup>515</sup>. Les autres professeurs, inconnus, provenaient du dehors et n'avaient aucun lien avec l'académie. Sur ce point, les étudiants de la République étaient moins chanceux que leurs aînés Ottomans. Un peintre américain au nom de Philip Evergod, revient dans ses mémoires sur l'ambiance générale durant les cours d'Albert Laurens :

Une ou deux fois par semaine, Laurens entrait dans l'atelier à pas de danse. Il s'envolait à droite à gauche et observait les dessins ou les peintures en lançant des 'je ne sais pas, je ne sais pas, qu'est ce que c'est ? Qu'est ce que c'est ?' Il était impossible de l'entendre formuler des critiques constructives avec quelques recommandations. C'est pourquoi j'étais lassé. La chose qui m'a le plus marqué à cette époque de l'Académie Julian est les blagues en dessous de la ceinture, lancées à longueur de journée, les modèles, les filles et la brasserie juste en face de l'Académie où j'allais plusieurs fois par jour (...) En dehors de la joie des étudiants, de leurs blagues à connotations sexuelles, et de leur manière de se moquer des modèles, rien ne m'attirait à l'Académie Julian. Je dois même dire avec sincérité que l'Académie ne m'a rien apporté de plus. N'est-ce pas difficile à entendre<sup>516</sup> ?

Aucun récit semblable de la part des étudiants turcs ne vient conforter cette version. Tout ce que nous savons des étudiants turcs, c'est qu'ils ont assisté de manière plus ou moins régulière pendant trois ans, entre 1925-1928, aux cours d'Albert Laurens. Celui qui s'inscrivit à l'Académie de façon la plus irrégulière (quatre inscriptions recensées entre 1925-1928) est Mahmud Cuda qui, dans le même temps, avait été admis à l'École des Beaux-arts. Il faut ajouter qu'il suivait comme ses aînés ottomans les cours avec une dérogation car l'école n'acceptait toujours pas l'admission des étudiants étrangers. En principe, rien n'obligeait Mahmud Cuda de suivre des cours en parallèle à l'Académie Julian. Mais la présence de ses camarades et surtout le fait que son professeur Lucien Simon en soit issu a pu l'influencer et le diriger vers les ateliers de l'Académie Julian. Artun Deniz mentionne l'adresse d'hébergement de Mahmud Cuda, de Muhiddin Sebati de Şeref Akdik et de Ratip Acip Acudoğu qui est le 14, rue Bernard Palissy. Dans un article sur Sebati, Nurullah Berk raconte la rue Bernard Palissy :

En compagnie de ses amis, Sebati s'était inscrit à l'Académie Julian. Cette Académie se situait dans le quartier de Saint Germain-des-Près, dans une vieille rue datant de l'époque de Balzac. Pour accéder à l'académie, il fallait franchir une large porte et longer un couloir avant d'arriver dans les ateliers peu

---

<sup>515</sup>. Peintre-sculpteur ayant enseigné à l'Académie Julian et à l'École des Beaux-arts à la Belle Epoque.

<sup>516</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 208.

éclairés et très poussiéreux. Un responsable d'établissement nous avait recommandé un hôtel à quelques pas de l'Académie Julian, rue Bernard Palissy. Cette rue serait l'une des plus étroites de tout Paris ! Deux mètres tout au plus. L'hôtel Mireille était à l'image de la rue. La propriétaire de l'hôtel, mademoiselle Pons, très aimable, semblait tout droit sortir de l'un des romans de Balzac. Elle avait quarante ans et ne s'était encore jamais mariée. Par beau temps, elle s'installait, chien sur les genoux, dans la rue avec de quoi tricoter. Dès que l'un d'entre nous apparaissait, elle s'écriait joyeusement 'ah voilà Mr Nurullah' ou bien 'ah voilà Mr Sebati'<sup>517</sup>.

D'autres Turcs auraient résidé exactement au même endroit en 1923 et en 1924. Il s'agit respectivement de Hasan Vecih et d'un certain Cemal (dont l'auteur fait remarquer qu'il ne peut s'agir que de Nurullah Berk). Tous deux non-boursiers, ils auraient suivi des cours pendant quelque temps à l'Académie Julian. « Cemal » (Nurullah Berk) quitta très vite l'Académie Julian lorsqu'il fut admis à l'École des Beaux-arts. Un autre étudiant dont Deniz Artun découvre la présence sur les livres de compte de l'Académie Julian est Ali Münib (Münib étant le nom du père), plus connu sous le nom d'Ali Karsan. Il migra à Paris par ses propres moyens après la proclamation de la République en 1923. Il étudia d'abord à l'Académie Julian entre 1923-1925 à l'atelier d'Adolphe Déchenaud avant de passer par l'École des Beaux-arts avec le statut de boursier entre 1924-1927. D'abord non-boursier, Ali Karsan obtient une bourse gouvernementale deux ans plus tard. La trace de deux autres Turcs apparaît en 1925. Le premier de ces deux est Seyfeddin Toray qui étudia à l'Académie Julian entre 1925-1928. Il aurait quitté la ville en 1935 mais aucune source ne vient éclairer ce qu'il a pu faire durant tout ce temps. Le deuxième Turc apparaissant sur le livre des comptes de l'Académie serait Ali Sözel, fils du peintre ottoman Halil Paşa. Ce peintre qui suivit la trace de son père aurait également assisté aux cours de l'École des Beaux-arts. Son passage à l'Académie Julian serait ainsi une étape préparatoire avant son admission à l'École des Beaux-arts. L'auteur ajoute qu'il est bien plus aisé de suivre la trace des étudiants boursiers.

Enfin, Artun Deniz rappelle le cas de Ratip Acip Acudoğu qui fut le premier sculpteur à obtenir une bourse gouvernementale. Comme les peintres de la même génération, il remporta un concours du ministère de l'instruction pour décrocher son départ à Paris. Il aurait étudié à l'Académie Julian, selon Artun, bien qu'il n'y ait aucune trace relative de son inscription dans le livre des comptes de l'Académie Julian. Au passage, l'auteur atteste la présence à Paris d'une femme au nom d'Asaf Hale Hanum. Celle-ci, après avoir remporté un concours, aurait choisi d'étudier à Berlin. Après une année passée là, elle serait venue à Paris rejoindre la colonie des peintres turcs et étudier à l'Académie Julian. Deniz Artun suppose, en

---

<sup>517</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 214.

s'appuyant sur la version de Kıymet Giray qui reprend des propos de Mahmud Cuda, qu'elle aurait elle aussi habité 14 rue Palissy, dans le même hôtel, aux côtés des autres Turcs<sup>518</sup>.

La totalité des étudiants boursiers turcs de la première génération fut rappelée en Turquie par le ministre de l'instruction au cours de l'été 1928 sous le motif que d'autres étudiants allaient les remplacer. Le 14 août 1928, le journal *Milliyet* titre leur retour :

Nos jeunes peintres et sculpteurs qui furent envoyés à l'École des Beaux-arts à Paris sont revenus dans la ville hier. Ces jeunes ont étudié durant trois années à Paris. Hale Asaf Hanım, Cevad Muhiddin Sebati et Mahmud Bey ont étudié dans l'atelier de Monsieur Julien. Le sculpteur Aşır Bey, quant à lui, étudia dans l'atelier de Monsieur Burdel. Ces jeunes ont été accueillis par une délégation d'artistes ayant vécu à Paris, à la tête de laquelle Şeref, qui sont revenus quelques jours plus tôt<sup>519</sup>.

Un an après leur retour au pays, ils fondèrent l'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants. Mahmud Cuda, le deuxième président de l'association après la mort de Muhiddin Sebati en 1932, avoua s'être inspiré de la Société des Artistes Indépendants française. L'un des buts de ces associations consistait à promouvoir les Beaux-arts et à donner un statut aux artistes. L'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants organisa aussi la première exposition en dehors d'Istanbul, à Ankara. En parallèle, les membres se sont lancés dans une activité de publication pour encourager la création de musées et de galeries d'art<sup>520</sup>. Il est arrivé que la Société des Peintres Ottomans, fondée quelques années avant la naissance de la République, et la Société des Artistes et Peintres s'affrontent. D'un autre côté, la multiplication des associations de peintre fit apparaître des orientations opposées, comme en France, du genre « ancien-nouveau » ou « académique-moderne »<sup>521</sup>. Ces divergences étaient dévoilées au grand jour dans les journaux et revues. Elles faisaient mauvais effet dans un pays qui se familiarisait déjà timidement avec les Beaux-arts. Le plus regrettable pour Mahmud Cuda, c'était de voir les artistes abandonner leurs intérêts communs au profit d'une rivalité stérile et sans fin<sup>522</sup>. Il a tenté d'y remédier par une série d'entrevues et d'articles. L'aboutissement en fut la fondation d'une autre société moins sélective à partir de 1942 au nom d'Association des Peintres et Sculpteurs Turcs. Une cinquantaine de peintres y adhèrent et leur première exposition se tient en 1943. Mais cette association ferma ses portes dès 1950 en raison, cette fois, de conflits personnels<sup>523</sup>. Une dernière association est mise sur pied par Mahmud Cuda et quelques autres artistes dont İbrahim Çallı, en 1950 au nom d'Association

---

<sup>518</sup> . D. Artun, *op.cit.* p. 233.

<sup>519</sup> . *Milliyet*, 14 août 1928.

<sup>520</sup> . GİRAY Kıymet, *Cumhuriyetin İlk Ressamları*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2004, p. 55.

<sup>521</sup> . K. Giray, *op.cit.* p. 58.

<sup>522</sup> . *Ibid.*

<sup>523</sup> . K. Giray, *op.cit.* p. 59.

des Peintres Turcs. En dehors d'Istanbul, cette association organisa des expositions dans plusieurs villes anatoliennes<sup>524</sup>.

Toutes ces associations sont parvenues à démocratiser l'art en Turquie, certes, mais il semble que des facteurs étrangers aient parfois compromis leur action si l'on tient compte de la faible durée de vie de chacune d'entre elles. La rivalité entre les différentes tendances picturales en est le meilleur exemple. Les conflits qui, à cette époque, opposaient les courants artistiques en Europe ont été exportés en Turquie par les étudiants. Cela dénote d'une manière effective, l'influence de ces mouvements picturaux sur les artistes ayant étudié en France. Osman Altıntaş, dans la biographie de Şeref Akdik, prétend que l'art traditionnel turc se serait consumé sous l'effet grandissant de l'art occidental. Aussi d'après lui, l'envoi en France de jeunes étudiants insuffisamment imprégnés par les valeurs traditionnelles, aurait amplifié cette imitation de l'Occident<sup>525</sup>. Şeref Akdik aurait été l'une des rares figures à faire exception. Au lieu d'imiter aveuglement l'art occidental, il adopte ses techniques et ses règles (il reprend à l'impressionnisme la lumière et ses jeux)<sup>526</sup> à son retour de Paris. En restant attaché aux modes de représentation traditionnelle et à ses racines, il effectua d'innombrables voyages en Anatolie, il finit par développer un style original, une synthèse par laquelle les Turcs arrivent à s'approprier ses œuvres<sup>527</sup>. Ainsi, les nombreux paysages anatoliens représentés par Akdik durant ses voyages sont-ils reconnus de tous. Un poète aurait déclaré ce qui suit à propos d'une œuvre d'Akdik : « Il y a au loin une montagne, cette montagne est la nôtre »<sup>528</sup>. L'écrivain İsmail Hakkı Baltacıoğlu qui est l'un de ses contemporains, déclare à son sujet : « Şeref est un homme ayant parfaitement saisi son temps et les réalités sociales de son temps »<sup>529</sup>.

Hale Asaf Hanim, quant à elle, retourna à Paris encore à deux reprises en 1930 et en 1931. Sans bourse, elle vivait dignement, selon son contemporain Abidin Dino (peintre), avec le revenu que lui procuraient ses coups de brosse<sup>530</sup>. Elle meurt en 1933, des suites d'un cancer, soit un an après Muhiddin Sebati.

En somme, la période républicaine se distingue plus nettement de la précédente par les moyens que le nouveau régime assigne à l'envoi d'étudiants boursiers dans le domaine des Beaux-arts en France. On peut parler d'une impulsion dans la mesure où ces envois furent

---

<sup>524</sup>. Ibid.

<sup>525</sup>. ALTINTAŞ Osman, *Şeref Akdik*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 1988, p. 13.

<sup>526</sup>. O. Altıntaş, *op.cit.* p. 34.

<sup>527</sup>. O. Altıntaş, *op.cit.* p. 36. L'auteur affirme qu'il serait faux de rattacher Akdik à un courant précis.

<sup>528</sup>. O. Altıntaş, *op.cit.* p. 25.

<sup>529</sup>. O. Altıntaş, *op.cit.* p. 89.

<sup>530</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 234.

plus importants. D'autant que le premier étudiant en sculpture ainsi que la première femme dotée d'une bourse gouvernementale furent également envoyés en France à cette époque<sup>531</sup>. Sur le plan des rapports, l'on remarque une forme de solidarité entre les étudiants turcs de Beaux-arts. À ce titre, nous avons exposé des passages où les étudiants turcs vivaient dans le même hôtel, fréquentaient la même académie (Académie Julian), les mêmes restaurants et autres lieux de vie collective. Cette solidarité est d'autant plus avérée qu'ils fondèrent ensembles, dès leur retour, une association.

\*\*\*

L'intelligentsia ottomane et turque, suivant une continuité qui remonte à la période des *Tanzimat*, a fréquenté prioritairement et en masse la ville de Paris et les bancs de ses universités. Les étudiants de diverses disciplines, allant du droit aux Beaux-arts en passant par la littérature et la médecine, ont fait le choix de la France au détriment des pays comme l'Allemagne et la Grande Bretagne, même si ces deux pays ont commencé, à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle à recueillir de plus en plus d'étudiants. Cette préférence est liée à une tradition mais aussi à l'incroyable foisonnement d'artistes, d'écrivains et de penseurs de renommée mondiale en France. Les étudiants du monde entier ne se rendaient-ils pas également dans ce pays pour y suivre des études ? Paris n'était-elle pas un passage indispensable aux artistes peintres ? Les étudiants ottomans et turcs ont été emportés par une culture mondiale qui consistait à mener des études en France. Le fait de vivre dans la ville était une marque de distinction. Si bien que le degré de « modernité » d'un individu était mesuré en fonction du temps passé dans la ville.

Dans ces conditions, il est naturel que de grands noms de l'intelligentsia, de la littérature et de l'art ottoman puis turc aient inscrit leur nom dans la longue liste de ceux qui ont vécu en France entre 1880 et 1930. Nous avons cherché à retracer le parcours, l'action et la vie collective de ces personnes qui ont été amenées à occuper des postes clés à leur retour au pays. Des personnalités comme Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin ont cherché à sauver l'Empire ottoman depuis leur lieu d'exil au moyen de la science à laquelle ils s'initièrent aux côtés des grands penseurs français. Ainsi Ahmet Rıza recourut-il au positivisme d'Auguste Comte. Le Prince Sabahaddin, quant à lui, trouva dans *La Science Sociale* dont il devient un fervent adepte, un solide instrument pour soutenir ses thèses sur la véritable raison de la décadence ottomane et les moyens d'y remédier. D'autres à l'exemple de Yahya Kemal

---

<sup>531</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 233.



Beyatlı se sont lancés sur la voie littéraire avec l'ambition de mettre sur pied une nouvelle langue turque en s'inspirant de la littérature française et du sentiment national alors en pleine effervescence.

En revanche, les Ottomans ont adhéré à un certain « classicisme ». Ils imitaient volontiers les auteurs et les sociologues anciens ou conventionnels (positivisme ; *La Science Sociale*). Le passé en particulier était un gage de sûreté. À l'inverse, les innovations recueillaient peu d'audience. À ce titre, le cas de Yahya Kemal, qui, dans sa quête de la langue turque, érige en référence un auteur « démodé » comme José-Maria de Heredia est très représentatif. Aussi, de son temps, Namık Kemal s'était passionné pour la littérature française du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les Ottomans aimaient donc cette culture classique ayant déjà fait ses preuves. L'originalité en-soi avait quelque chose d'hasardeux. Il était risqué de s'aventurer sur une voie inconnue.

Enfin, les artistes peintres ont formé une catégorie à part entière. L'esprit de groupe était très puissant parmi ces étudiants, pour la grande majorité des boursiers, qui fréquentaient souvent les mêmes écoles (l'Académie Julian et l'École des Beaux-arts). Leur implication dans les affaires politiques paraissait minime mais, à l'opposé des autres étudiants, leurs actions, s'inspirant des choses vues et apprises en France, furent concrètes et fructueuses en retour.

Une chose revient fréquemment dans cette partie : les valeurs scientifiques, littéraires et artistiques transmises par la France aux Ottomans et aux Turcs. Les trois personnalités mentionnées figurent parmi les plus importantes de l'époque. Elles symbolisent parfaitement l'influence française sur l'intelligentsia ottomane. Sans un long séjour à Paris, il y a fort à supposer qu'ils n'auraient pas eu une telle renommée. Ce qui est valable pour Ahmet Rıza, le Prince Sabahaddin et Yahya Kemal Beyatlı l'est aussi pour la grande partie de ceux qui vécurent un temps à Paris. C'est en partie grâce à ce que la France transmettait de science, de littérature et d'art que ces individus devenaient des pionniers dans leur pays.

## CHAPITRE IV

### LES CADRES DE LA TURQUIE MODERNE À L'ÉCOLE DE LA FRANCE

L'envoi d'étudiants boursiers en France se poursuit sur le même rythme sous la République de Mustafa Kemal. Cette migration estudiantine reprit à partir de 1923-1924, soit, quelques cinq ans après la fin de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle la France et l'Empire ottoman s'affrontèrent. Les traités de Versailles et de Sèvres consacrèrent le démantèlement des empires au profit des États-Nations. Ce processus conduisit la France à occuper la Cilicie (Sud-est de l'Anatolie). L'armée française se heurta dès lors à un soulèvement de la population locale et à une hostilité de l'opinion publique dans une France lassée par la guerre. Elle se retira de la région en 1921 après les Accords d'Angora. La suspension des mobilités étudiantes vers la France dura jusqu'en 1923-1924. Ce délai assez court entre le moment où les Français furent chassés de la Cilicie et l'arrivée des premiers étudiants Turcs à partir de 1923-1924 apparaît comme un signe de réconciliation, du moins sur le plan officiel<sup>532</sup>. Il est aussi une manifestation de la politique de réconciliation et d'amnésie suivie par la République turque naissante. Elle consistait à se projeter dans l'avenir sur des bases pacifiques. Malgré tout, la France n'a plus vraiment été la destination incontournable pour les étudiants turcs. Le monopole de la France en matière d'accueil relevait désormais de la nostalgie aux yeux des dirigeants et des étudiants de la nouvelle génération. Toutefois, il y a une réelle continuité sur le plan de l'envoi d'étudiants en Europe remontant à la période des *Tanzimat* (1839-1914).

Une impulsion est apportée au mouvement d'envoi d'étudiants par les dirigeants de la République turque naissante. Comment ? Rien ou presque ne changea sur le fond car les étudiants prétendants étaient toujours soumis à un concours. Ce qui changea, c'est plutôt l'enthousiasme, l'énergie des dirigeants, celui de Mustafa Kemal notamment. Celui-ci ambitionnait de former une élite pleinement acquise à sa cause réformatrice, une élite ayant assimilé la civilisation moderne et l'esprit des Occidentaux qu'il érigeait en référence. Toute cette pensée resta officieuse dans les premiers temps où les étudiants furent envoyés en Europe. Officiellement, il était question de motiver ces étudiants en rappelant les sacrifices de

---

<sup>532</sup>. La Turquie participe également aux Jeux Olympiques de Paris en 1924 avec une quarantaine de sportifs.

la nation et l'espoir qui était fondé en eux. La lettre de Mustafa Necati Bey (Meb Necati), ministre de l'instruction publique, adressée aux étudiants sur le point de partir vient conforter cette affirmation :

Chère jeunesse, devant toi s'est érigé un nouvel horizon. J'ai l'intime conviction que tu sauras te projeter avec enthousiasme vers cet horizon. Là où tu seras envoyé, dans l'univers du savoir et de la raison, tu travailleras avec une inépuisable énergie, sans jamais faillir et en ayant toujours à l'esprit le devoir que tu dois accomplir. Là où tu seras, tu devras d'abord te comporter d'une manière exemplaire, irréprochable. Tu devras obtenir les faveurs de ton entourage. N'oublies jamais avec quels espoirs et quels sacrifices ta nation t'a envoyée là où tu es<sup>533</sup>.

Cette lettre est adressée à tous les étudiants envoyés à l'étranger par le gouvernement. Elle rappelle les ordres de mission envoyés aux ambassadeurs. Ainsi l'étudiant turc doit-il, non seulement recueillir le savoir enseigné dans ces pays, mais il doit aussi montrer le bon exemple, tel un ambassadeur. Il s'agissait également, à travers ces jeunes étudiants turcs, de montrer le nouveau visage de la Turquie républicaine. Le nouveau régime était soucieux de son image. Il cherchait à l'améliorer au dehors. Un autre sujet qui attire l'attention est le rappel des sacrifices faits par la nation dans l'envoi de ces étudiants à l'étranger. C'est une manière de responsabiliser les étudiants, de les sensibiliser et aussi de les motiver en soulignant l'abnégation du pays tout entier.

Cette lettre symbolise en-soi l'état d'esprit de ce jeune pays en phase de reconstruction après les guerres successives. Les mots « sacrifice » et « espoir » en résument le contenu. Les sacrifices du pays ne sont plus destinés à soutenir un quelconque effort de guerre mais l'effort de reconstruction. L'espoir, quant à lui, désigne la volonté de voir une élite capable de conduire ce pays vers la modernité, vers la lumière de la civilisation. Cette lettre dégage un certain esprit de solidarité, une certaine impression d'osmose entre le peuple, ses dirigeants et ses étudiants. Rien de semblable avec la période précédente où les étudiants avaient plutôt une propension à se dresser contre le pouvoir.

En somme, la construction de l'État-Nation turc, en marche depuis la fin de la guerre d'indépendance en 1922, redonne confiance à ce pays de plus en plus conscient de son unité et donc plus solidaire. Par conséquent, les étudiants ne pouvaient que se responsabiliser. Ils s'appliquaient à tout mettre en œuvre pour ne pas décevoir et servir cette nation qui faisait preuve d'abnégation. Ce sentiment se dégage aussi dans les mémoires des individus qui ont été envoyés en France sous la période républicaine. Il faut bien le saisir pour comprendre les ambitions de cette jeunesse sur laquelle reposaient tous les espoirs.

---

<sup>533</sup>. D. Artun, *op.cit.* pp. 194-195.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle en France, le drapeau du « déclin » de la nation était sans cesse agité pour des raisons essentiellement démographiques alors que sur d'autres plans le pays vivait un essor (arts, sciences, littérature). Au lendemain de la guerre, la France a dû faire face à un déficit de plusieurs millions d'hommes, morts au combat, sans compter les dizaines de milliers d'invalides. En dehors des conséquences à long terme de cette hécatombe qui devait, dans le même temps, ouvrir les frontières aux migrants des pays voisins (Italiens, Belges), la France avait également perdu le monopole universitaire et artistique qu'elle avait à la veille de la guerre. Nombre d'artistes, de scientifiques, de littéraires qui symbolisaient l'excellence de la France étaient morts au cours de la guerre. 556 écrivains ont disparu et parmi les plus grands : Charles Péguy, Alain Fournier, Louis Pergaud<sup>534</sup>. La question se posait de savoir comment un pays qui s'était donné comme mission d'inculquer les valeurs de la civilisation moderne à l'intelligentsia étrangère, s'était livré à une telle barbarie ? Il était question de légitimité, de crédibilité vis-à-vis du monde. La France pouvait-elle redevenir cette « République des lettres » pour les étudiants du monde entier ? Les étudiants turcs, sous la République, allaient de plus en plus faire l'expérience des autres pays européens comme l'Allemagne, la Suisse et le Belgique. L'intérêt des Ottomans pour l'Allemagne s'était déjà vérifié avant la guerre mais sa place s'est davantage renforcée sous la période républicaine. Si bien que l'ouvrage de Kansu Şarman sur les étudiants pionniers de la République propose un chiffre égal d'étudiants envoyés en France et en Allemagne dans les années 1920-1930. Si le premier se distingue plutôt pour l'accueil d'étudiants dans le domaine artistique, le second, quant à lui, reçoit davantage les étudiants dans les disciplines scientifiques et d'ingénieries. Il faut dire que cette configuration est plus ou moins la même que celle de la période précédente à l'exception près qu'il n'y a presque pas d'étudiants dans la discipline du droit.

Quant à savoir pourquoi l'Allemagne recueillait autant d'étudiants que la France, les raisons sont multiples. Mais contentons-nous ici de mettre en évidence le processus entamé sous l'ère hamidienne qui consistait à mettre fin au « tout français » en proposant le modèle allemand. Celui-ci avait fait ses preuves en 1870, lors de la guerre franco-prussienne. Bientôt, ce pays accueillit des étudiants ottomans dans les domaines de l'ingénierie et des techniques. S'ensuivit la Première Guerre mondiale où l'Empire ottoman et l'Allemagne firent front commun contre les pays de l'Entente. Enfin, ces deux pays, au sortir de la guerre, partagèrent un sort identique. Ainsi remarquons-nous un processus entamé sous l'ère hamidienne et une certaine communauté de destin nouée lors de la Première Guerre mondiale pour expliquer la

---

<sup>534</sup>. ABBAD Fabrice, *La France des années 20*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 45.

place de l'Allemagne dans le choix du pays de destination des étudiants turcs<sup>535</sup>. Il ne faut pas négliger la compétence des écoles et du savoir-faire allemand qui constituent certainement la raison principale du choix de ce pays. Enfin, avec la crise économique des années 1930, la politique de l'immigration se durcit. Des restrictions sont apportées en France à l'accueil des étudiants étrangers<sup>536</sup>.

Cela dit, la France continua d'accueillir nombres d'étudiants en provenance de la Turquie républicaine. En dépit des péripéties et des malentendus, la France, par nostalgie et non plus forcément par amour, restait une référence dans la formation de cette nouvelle génération d'étudiants. Les artistes peintres ont formé l'essentiel des contingents. Paris demeura la ville de référence et accueillit une importante colonie d'étudiants turcs. Or, André Cabanis, dans un ouvrage issu d'un colloque intitulé *Etudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVI<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> s.)*, fait remarquer que les étudiants turcs apparaissent peu dans les statistiques lors de l'Entre-deux guerres<sup>537</sup>. Il ne recense aucun étudiant dans les années 1920. En revanche, dans la liste de nos personnalités, nous retrouvons la trace d'une quarantaine d'étudiants turcs au même moment, sans compter tous ceux qui n'apparaissent pas dans nos sources. Il cite en outre la présence de 251 étudiants turcs en 1931 (sur un total de 17281 étudiants étrangers). Ce chiffre diminue régulièrement pour tomber à 200 en 1938. Ils disparaissent en 1939.

Ainsi cette partie aura-t-elle pour but de mettre en lumière les ruptures qui se dessinent durant cette période charnière. Il s'agira d'en mesurer l'ampleur tout en cherchant à déceler les éventuelles continuités. La question du modèle auquel renvoie l'image de la France auprès des Turcs doit également être posée. Avant la guerre, les Ottomans avaient trouvé dans des courants scientifiques, comme le positivisme et *La Science Sociale*, des réponses à leurs questionnements politiques. Autrement dit, y avait-t-il un ou des domaine(s) où la France inspirait encore les Turcs ? Les questions suivantes nous aiderons à mieux y répondre : Qui sont ces étudiants de la première génération républicaine ? Qu'ont-ils vécu et appris en France ? Leur expérience et leur vision étaient-elles différentes de celles de leurs prédécesseurs ottomans ? Comment ont-ils contribué à la reconstruction de la Turquie moderne ?

---

<sup>535</sup>. GENCER Mustafa, *Jöntürk Modernizmi ve 'Alman Ruhü' : 1908-1918 Dönemi Türk-Alman İlişkileri ve Eğitim*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2003, 460 pages.

<sup>536</sup>. MANITAKIS Nicolas, « L'Histoire des étudiants étrangers un défi pour l'histoire de l'immigration », *L'Étudiant étranger*, Pré actes de la journée d'études du 8 février 2002.

<sup>537</sup>. P. Ferté C. Berrera, *op.cit.* p. 183.

## **I. Les éléments de continuité et de rupture.**

L'abolition de l'empire et du Califat ainsi que la promulgation de la République annoncèrent la naissance de la Turquie moderne. Le nouveau régime se voulait résolument tourné vers l'Occident, cet horizon d'où surgissait la lumière du savoir, de la culture, de la civilisation. L'adoption de ces principes suggérait en premier lieu de former des éléments susceptibles de les promouvoir et de poursuivre l'œuvre réformatrice. À défaut d'établissement capable d'assurer cette éducation, du moins dans les premiers temps, c'est à dire dans les années 1920, les dirigeants de la jeune république recoururent à la solution classique d'envoi d'étudiants boursiers en Europe. Une politique similaire avait été menée par les Ottomans dès les premiers temps des *Tanzimat*. Ceux-ci étaient allés jusqu'à ouvrir une école ottomane à Paris dans les années 1860 afin d'encadrer la masse des étudiants à qui il était reproché de s'adonner à la distraction plus qu'aux études. L'échec de cette expérience ainsi que les grandes dépenses consenties pour assurer l'éducation de ces étudiants poussèrent les dirigeants ottomans, avec le soutien des autorités françaises, à inaugurer le lycée francophone de *Galatasaray*. Il s'agissait de limiter l'envoi d'étudiants boursiers en Europe et d'assurer la formation des futurs cadres de l'État. Cet exemple n'est pas le seul. Cependant, il est représentatif dans la mesure où il montre comment la présence d'un trop grand nombre d'étudiants boursiers en France est devenue, à la longue, un vrai problème. La solution envisagée en retour par les autorités a été de transposer entièrement ou partiellement le modèle français en recourant à des professeurs originaires de ce pays, dans des écoles nouvellement mises sur pied. Plus tard, sous l'ère d'Abdül-Hamid II, un coup fut porté à l'envoi d'étudiants boursiers pour des raisons politiques. La création d'écoles sur le modèle occidental et la politique de restriction du sultan ont inauguré une ère où seule une minorité d'élèves méritants fut envoyé en France. En parallèle, le nombre des étudiants non boursiers et celui des exilés ne cessa de croître au fil des périodes suivantes jusqu'à la proclamation de la République. Quelle politique allait-t-on suivre sous le nouveau régime qui manquait cruellement de moyens et d'établissements<sup>538</sup> ? Les écoles datant de la période ottomane existaient toujours mais leur mise en conformité avec les principes républicains et les valeurs laïques s'annonçait difficile et longue. Ces facteurs contraignants conduisirent les dirigeants à mettre en œuvre des solutions qui avaient déjà fait leurs preuves. Des concours aux places extrêmement limités pour étudier au dehors sont organisés pour sélectionner les élèves

---

<sup>538</sup>. ÖZODAŞIK Mustafa, *Cumhuriyet Dönemi Yeni Bir Nesil Yetiştirme Çalışmaları 1923-1959*, Konya, Çizgi Kitabevi Yayınları, 1999, 291 pages.

méritants parmi les diplômés. L'ancien système semblait perdurer et, de toute façon, il n'y avait guère d'autre alternative. Les places restreintes poussaient certains étudiants aisés à aller en France avec le soutien de leurs familles. Les pratiques de l'ancien régime, reprises sous le nouveau, allaient-elles porter leurs fruits ?

Lorsqu'ils s'en allaient en France, les étudiants avaient pour ambition de trouver un remède à « l'homme malade ». Pour ce faire, ils s'étaient initiés à des courants d'idées. Nombre d'entre eux faisaient désormais partie de la classe dirigeante du nouveau régime. Quelles trajectoires allaient suivre les étudiants turcs de la nouvelle génération ? Allaient-ils également s'impliquer, à l'exemple de leurs aînés, dans des affaires qui n'avaient pas toujours de lien direct avec leurs études ? Quels allaient être leurs liens avec les exilés de la période kémaliste ?

### ***1. Le cadre parisien dans l'Entre-deux guerres***

Dans le passé, un débat avait eu lieu sur le bien fondé de l'envoi d'étudiants ottomans à Paris. Les questions à la fois de sa fonction enrichissante et celle de son caractère dépravant avaient été soulevées durant toute la période. Quel cadre la capitale française allait-elle offrir aux Turcs après la Première Guerre mondiale ? La ville serait-elle celle que s'imaginaient les arrivants ? Ce cadre était-il propice aux études ou à l'épanouissement intellectuel et culturel des Turcs ?

#### *1. a. Paris : à l'accueil des étudiants turcs durant les « Années folles »*

Les « Années folles » désignent la période de l'après-guerre qui va jusqu'en 1929. Elle se caractérise par une frénésie de la vie, par un renouveau culturel et artistique qui tranche avec l'horreur des dernières années. La fin du conflit a provoqué un refus et un rejet de la guerre dont on mesure les conséquences. La nouvelle génération fait sienne la fameuse devise : « plus jamais ça » (en référence à la Première Guerre mondiale) et se détournent de l'esprit de sacrifice. Elle s'ouvre à diverses pratiques culturelles sous l'influence des soldats puis des étudiants étrangers. L'on se prend de goût pour la musique et la culture américaine. Le Jazz et le Charleston devinrent des airs de musique incontournables dans la capitale. Les quartiers parisiens de Montmartre et de Montparnasse continuent aussi d'être les lieux de rencontre favoris des artistes et des intellectuels. Paris est une ville cosmopolite où de futures personnalités telles que Picasso, Braque, Hemingway, Scott Fitzgerald, Matisse, Gertrude Stein et bien d'autres s'y côtoient et viennent y rechercher l'inspiration avant d'inspirer à leur

tour les locaux<sup>539</sup>. Les cinémas, les cafés, les bals, les restaurants, tous les lieux de convivialités s'animent. D'après les chiffres avancés par Fabrice Abbad, la consommation d'alcool aurait même quadruplé dans la décennie<sup>540</sup>. Le bouleversement le plus spectaculaire touche les femmes. Non point que leur statut se soit amélioré (la femme est encore soumise à l'autorité maritale pour tous les actes de la vie civile), mais elles sont entrées dans le monde du travail créateur et ont su acquérir une certaine indépendance<sup>541</sup>. Les plus audacieuses (celles qui fument, qui ont les cheveux très court et qui s'amuse à séduire les hommes) sont du reste appelées les « garçonnnes ».

Ce tableau dépeint n'est pas partagé par chacun. D'après une autre vision, celle du poète Ahmet Haşim qui se rendit pour la première fois en France en 1924, Paris ne semblait plus qu'être l'ombre d'elle-même. Il la présente comme étant meurtrie, comme ayant perdu cette âme qui avait charmé le monde entier. Les monuments, les palais et les grands boulevards étaient toujours là, mais l'atmosphère d'antan n'y était plus. C'est une ville aux tonalités moroses qui se profilait devant lui. Les blessés de la Grande Guerre (Gueules cassées) qui déambulaient dans les rues venaient rappeler l'horreur des dernières années. Le traumatisme était palpable sur les visages autant que dans les esprits. Ahmet Haşim déclare : « Aujourd'hui, la ville abrite une population ayant perdu toute sa joie. Il n'est pas besoin d'être attentif pour remarquer et ressentir ceci »<sup>542</sup>. Un journaliste américain du *New York Herald*, évoque cette même réalité avec un brin de cynisme :

Cette ville dans laquelle tous les locaux s'habillent en noir, seuls les étrangers font figure d'exception en portant des vêtements colorés dans ce climat sombre. Le seul passe-temps des milliers de Parisiens consistent en ceci : la moitié s'installe sur des terrasses de café. Le restant se contente d'errer dans les rues en regardant les premiers. Voilà aujourd'hui l'état pitoyable des célèbres boulevards parisiens<sup>543</sup>.

Ahmet Haşim poursuit en affirmant : « Il est certain que Paris n'est pas la ville frivole et joviale du passé. Ce sont ceux qui connaissent la ville depuis toujours qui l'affirment »<sup>544</sup>. Pour justifier cet état de la ville, l'auteur avance l'argument de la cherté (l'inflation est alors à un niveau excessivement élevé) de la vie qui cloîtrerait les familles chez elles. Cependant, la cherté de la vie était relative pour les étrangers qui profitaient d'un taux de change favorable<sup>545</sup>. C'est pourquoi la ville devint un lieu de vie confortable pour les étrangers.

---

<sup>539</sup>. F. Abbad, *op.cit.* p. 42.

<sup>540</sup>. F. Abbad, *op.cit.* p. 45.

<sup>541</sup>. F. Abbad, *op.cit.* p. 37.

<sup>542</sup>. HAŞİM Ahmet, *Paris Frankfurt yahut hiç*, İstanbul, Notos gezi kitaplığı, 2008, pp. 30-32.

<sup>543</sup>. A. Haşim, *op.cit.* pp. 30-32.

<sup>544</sup>. Ibid.

<sup>545</sup>. F. Abbad, *loc.cit.* p. 42.



Ahmet Haşim, se rapporte à une discussion qu'il eut avec un Parisien pour expliquer la fracture entre les locaux et les étrangers :

La ville de Paris, au moment où le franc était au plus bas, a vu comment les étrangers se livraient à la débauche et a été écoeurée par ce spectacle. Les Parisiens ont été témoins, alors qu'ils avaient faim et soif, des scandales où les étrangers jouaient les premiers rôles. Aujourd'hui les Parisiens sont remplis de haine et de ressentiment vis à vis des étrangers. C'est pourquoi il n'y a plus, comme naguère, de symbiose entre les Parisiens et les étrangers<sup>546</sup>.

Tous s'accordent à dire que la ville n'était plus celle qu'elle avait été avant la Guerre.

Les étrangers n'étaient plus forcément les bienvenus et la xénophobie montait au fur et à mesure des difficultés économiques. Ceux qui sont montrés le plus souvent du doigt sont les Américains. Ahmet Haşim qui parle à un Français de l'article paru dans le journal américain, s'entend répondre : « Les Américains sont des hommes incultes parmi les plus proches de l'espèce animal »<sup>547</sup>. Fabrice Abbad note aussi une méfiance vis-à-vis des Américains qui sont considérés comme des jeunes gens peu cultivés et matérialistes, très portés sur l'alcool et les femmes. Dans ces conditions, il est parfaitement légitime de s'interroger sur la perception des étudiants en provenance d'un pays ennemi durant la Première Guerre mondiale, en l'occurrence la Turquie. Qui plus est, la France avait été chassée de la Cilicie (Sud-est de la Turquie) en 1921. Cet antagonisme aurait-il des conséquences sur la vie des étudiants Turcs en France ?

En réalité, ce qui était en question, c'était moins que les ressortissants soient issus d'un pays allié ou ennemi, qu'ils aient un comportement décent dans un pays appauvri et traumatisé après plusieurs années de conflit où des milliers d'hommes périrent. Les Américains qui n'ont pas directement vécu la guerre ne se souciaient pas de l'état d'esprit de la population locale. Mais selon toute vraisemblance, les Turcs n'ont pas eu ce problème. Ils ont pu avoir cette retenue et cette décence adéquate aux sensibilités des locaux.

De surcroît, ils avaient été investis d'une mission : celle d'être exemplaire. Ils n'avaient pas le luxe de déshonorer la nation en se livrant à des excès et à des immoralités. Les Ottomans, certes, n'avaient pas toujours montré l'exemple par leur attitude quelquefois irresponsable mais cette nouvelle génération était formatée pour réussir et donner une image nouvelle. Par ailleurs, le fait que les Turcs aient été relativement peu nombreux leur a peut-être permis de passer inaperçus par rapport aux Américains plus nombreux.

Comment interpréter ces deux différents tableaux dépeints sur Paris ? Faut-il y voir un manque d'objectivité de la part d'Ahmet Haşim ? C'est l'hypothèse la plus plausible dans la

---

<sup>546</sup>. A. Haşim, *loc.cit.* p. 30-32.

<sup>547</sup>. *Ibid.*

mesure où il avait une vision trop sombre de la vie en général. Ce pessimisme se retrouve d'ailleurs dans ses poésies. Pour corroborer sa vision obscure, Ahmet Haşim donne seulement la parole à des individus qui partagent son point de vue. Mais tout cela n'est-il que le fruit de l'imaginaire ? Il existait pourtant bien une remise en question de la civilisation européenne. Beaucoup pensent en effet que la nuit tombe sur l'Occident. L'expression de joie cache parfois une vive inquiétude. Les auteurs contemporains comme Henri Massis, Drieu la Rochelle et Paul Valéry en font part dans leurs écrits<sup>548</sup>.

Jadis, certains observateurs ottomans avaient exprimé leur mécontentement concernant la pollution et le bruit. Les choses ne sont pas allées en s'arrangeant d'après Rıza Nur qui évoque longuement cet aspect de la ville :

Je me promenais quand soudain j'ai aperçu un arbre déraciné. À cause des automobiles, l'air de Paris est encombré par des gazs mais aussi par des particules de charbon. L'air est très pollué. Par endroit, il est impossible de dormir la nuit à cause du bruit des voitures. Dans la plupart des rues de Paris, il y a des arbres. C'est quelque chose d'agréable en-soi mais les branches des arbres sont toutes noires. La raison en est les projections de gaz par les voitures et les usines. Au printemps, les arbres deviennent verts mais dès juillet, le feuillage jaunit. Cela voudrait dire qu'il y a dans l'air un élément nocif à la végétation. Cela voudrait aussi dire que la population parisienne doit également subir les effets néfastes de cette pollution de l'air<sup>549</sup>.

Un autre trait caractéristique de la ville mécontente davantage l'auteur : les excréments sur les trottoirs. Dans les pays musulmans, le chien, pour une question d'hygiène, n'a pas vocation à demeurer dans les maisons et être l'objet d'une telle attention. Rıza Nur déplore cette réalité du « chien » :

Les trottoirs sont bien conçus et propres. Vous pouvez circuler sans craindre d'heurter quoi que ce soit comme il est d'usage chez nous. Il y a en revanche quelque chose de très pernicieux : les excréments et les urines de chien. C'est ce qui rend une promenade désagréable dans les rues. Vous devez sans arrêt veiller à ne pas marcher dessus. Cette réalité est celle de tous les quartiers, y compris les plus aisés (...) La raison en est l'amour que les Français vouent à leurs chiens. Dans chaque famille, il y en a un ou deux. Ils se donnent la peine de les entretenir comme des enfants. Ils les nourrissent de telle sorte que les chiens deviennent obèses et sont incapables de bouger. Dans les milieux aisés tout particulièrement, il est de coutume d'être accompagné d'un chien. Et cette mode ne s'en va jamais. Les femmes vont se promener, faire les courses et rentrer dans les salons (...) La présence d'un chien est nocive pour l'homme. Il pollue l'air d'une maison (...) et cet air est nocif pour l'homme (...) Les chiens peuvent transmettre nombre de maladies et notamment la rage. C'est pourquoi l'accès des chiens à certains immeubles est interdit dans la ville. À Paris, il y a peut-être autant d'hôpitaux que de vétérinaires (...) Ces chiens ont plus de fortune que la plupart de nos concitoyens. Ils sont placés aux côtés de leur maître

---

<sup>548</sup>. F. Abbad, *op.cit.* p. 46.

<sup>549</sup>. R.Nur, *op.cit.* p. 426.

lors du repas et sont nourris de viandes parmi les plus tendres. Paris compte environ cinq millions d'habitants. Au moins trois millions de Parisiens entretiennent un ou des chiens. Ils doivent manger pour près de cinq millions de francs de nourriture par jour. Quel gâchis !<sup>550</sup>

Certains passages où l'auteur émet quelques hypothèses concernant la relation chien/femme n'ont pas été mentionnés par décence. Mais cette question du « chien » relève véritablement d'un contraste de civilisation.

### *1. b. La question de l'égarement des étudiants turcs*

Le tableau idéaliste dépeint plus haut sur les étudiants turcs doit être nuancé. Rıza Nur, l'une de nos sources pour la période, raconte les aventures des étudiants en compagnie de « Meb » Necati<sup>551</sup>, ministre de l'instruction publique :

Pendant tout son séjour, son plus grand intérêt a été les femmes et les enfants. Un soir, il prit à ses côtés quelques étudiants turcs qu'il conduisit à la maison close pour les regarder faire. Et dire que cet homme est le ministre de l'instruction nationale ! Il est censé être le père spirituel des étudiants. Qu'il devienne aveugle. S'il a ce genre de fantasme, n'y a-t-il aucun autre homme qui puisse le satisfaire<sup>552</sup> ?

La ville, constamment décriée par les Ottomans qui voyaient en elle un gouffre où s'égareraient les étudiants au travers les divertissements et la prostitution, existait-elle encore sous cet aspect dans l'Entre-deux guerre ? La ville constituait-elle encore une menace pour l'intégrité morale de ces étudiants toujours enclins à l'amusement ? La littérature sur tout ce que la capitale française abritait de malsain existait-elle encore dans la Turquie moderne ? Selon Ahmet Haşim, Paris serait une véritable aubaine pour les locaux, bien encadrés par leurs familles, qui ont à disposition tout le savoir. Mais ceux qui viennent du dehors et les étrangers principalement, seraient livrés à eux-mêmes et à toute sorte de vices :

Paris est un centre de prostitution et de scandale pour l'étudiant sans encadrement qui vit à l'hôtel. Si les étudiants ne sont pas bien préparés moralement et s'ils ne cèdent facilement aux tentations du diable, en résumé, s'ils ne sont pas fort et n'ont pas une motivation infailible, ils livreront facilement leurs chairs entre la mâchoire de ce monde infernal. À leur retour, ces étudiants deviennent les gardiens de la pudeur auprès de leurs compatriotes qui n'ont rien commis de plus comme péché que d'aller au lit aux heures où, eux, usaient leurs chaussures dans les rues de Montparnasse et de Saint Michel<sup>553</sup>.

Ce passage où l'auteur reste évasif quant à la nationalité des étudiants en dit long sur les Turcs. C'est sous couvert de généralité qu'il aborde le sujet. La dernière phrase indique que ces affirmations s'appuient sur du vécu. Cela revient en un sens, à reprocher aux étudiants turcs de se transformer en « saint » auprès de leurs compatriotes une fois de retour, après

---

<sup>550</sup>. R.Nur, *op.cit.* p. 425.

<sup>551</sup>. « Meb » est le diminutif en turc de *Milli eğitim bakanı* (ministre de l'éducation nationale). Son vrai nom est Mustafa Necati Uğural.

<sup>552</sup>. R. Nur, *loc.cit.* pp 348-349.

<sup>553</sup>. A.Haşim, *op.cit.* p. 39.

plusieurs années de débauche dans les célèbres rues de prostitution. Sur ce thème, les observations de Rıza Nur et d’Ahmet Haşim s’accordent.

Le remède à cette vie de débauche selon Ahmet Haşim se trouve dans ce qui était en cours de construction devant le Parc Montsouris : un campus universitaire. Il honore la mémoire de ceux qui ont participé à la conception et au financement d’une telle œuvre. Voici ce qu’il dit à ce sujet :

Conscients des dangers auxquels les étudiants sont confrontés, quelques bienfaiteurs ont pensé à mettre sur pied des infrastructures dans le cadre d’un campus universitaire afin de les protéger de ces vices. Ce projet se concrétise devant le Parc Montsouris où ont été démolies les anciennes manufactures et où se dressent aujourd’hui les immeubles qui vont constituer cette magnifique cité universitaire. Les arbres tout juste plantés, les voies de sable jaune, les jardins, les pelouses vertes, voilà des palais à l’égal de ceux de France, de Japon, du Brésil, de Belgique et des États-Unis. Au dessus de ces bâtiments qui regroupent de meilleures conditions que les hôtels les plus luxueux, on trouve gravés en lettre d’or et de marbre les noms de ceux qui ont contribué à cette œuvre (...) On trouve aussi les emplacements des futurs bâtiments de Roumanie, de Grèce et même d’Arménie dont les dépenses vont être assurées par Nubar Paşa. Mon vœu le plus cher est de voir au plus vite le drapeau turc flotter dans cette cité qui est le terrain d’une compétition universitaire à l’échelle mondiale<sup>554</sup>.

Ainsi l’auteur regrette-t-il sincèrement de ne voir la bannière turque flotter dans cette cité universitaire. S’il termine son propos par la mention des pays comme la Grèce, la Roumanie et l’Arménie, c’est pour signifier que ces pays, anciennement sous domination ottomane et indépendants depuis peu, avaient devancé la Turquie en matière d’éducation. En tous les cas, c’est toujours « sous couvert » que l’auteur aborde les sujets sensibles. Il se conforme aux règles implicites que suggère la publication d’un journal de voyage. Il fait part de ses observations sans jamais critiquer explicitement qui que ce soit, chose que Rıza Nur ne se prive pas de faire dans son journal personnel :

Près d’un très beau jardin public, il y a un an environ, j’ai aperçu un panneau avec les inscriptions : ‘ L’Association Nobel. Foyer des étudiants arméniens’. J’ai pleuré. Cela m’a pesé lourd. Même les Arméniens ici construisent des foyers d’étudiants. N’avons-nous pas un seul bienfaiteur qui prendrait en charge un tel établissement ? Au lieu d’importer des chevaux de course, n’aurait-il pas été plus judicieux que notre gouvernement fasse construire un foyer d’étudiants ? Le gouvernement français a démoli tous les vieux bâtiments dans la périphérie de Paris. On y construit maintenant de grands bâtiments modernes (...) Près de la Porte d’Orléans, le gouvernement a créé une cité universitaire qu’elle offre aux nations amies. Ils font et continuent à faire ici d’excellents foyers d’étudiants. Il s’avère que le vieux Quartier Latin va être supplanté par cette cité universitaire. C’est précisément à cet endroit qu’a été implanté l’établissement arménien. La construction avait encore progressé et était partiellement achevée lorsque

---

<sup>554</sup>. A.Haşim, *op.cit.* p. 40.

je suis retourné dans le jardin il y a une semaine. Il avait une capacité de cent élèves (...) Ce bâtiment était le plus beau de tous. Bien évidemment ils ont du faire croire que les ornements relevaient de l'art arménien alors qu'il s'agit de l'art de décoration seldjoukide. Faut-il supplier nos dirigeants pour qu'ils fassent construire des foyers semblables ? Cela ressemble à des hôtels. Les étudiants pourraient vivre convenablement et à prix raisonnable. Avec cinquante livres par mois, une vie étudiante serait possible. Par ailleurs, un tel établissement aurait d'autres atouts. Á l'heure actuelle, nos étudiants sont libres. La grande majorité d'entre eux ne travaille pas. Ils sont préoccupés par la prostitution. S'ils sont placés dans ce type de bâtiment, ils auront à leur tête un contrôleur et vivront ainsi dans la décence et travailleront. Par contre, croyez-vous vraiment que Mustafa Kemal et İsmet (İnönü) vont songer à cela ? Ils n'ont de temps à consacrer qu'aux plaisirs et aux divertissements. Toutes les nations ont un établissement (...), y compris les Grecs. Seule la Turquie manque. Cela signifie-t-il que nous soyons le peuple le moins honorable <sup>555</sup>?

C'est en ces termes que Rıza Nur raconte son admiration pour cette cité universitaire où sont présents les foyers de plusieurs nations, et sa consternation de ne voir la Turquie mettre en place quelque chose de semblable. Il attribue la responsabilité de cette absence turque aux deux dirigeants symboles de la République, qui n'auraient de temps à consacrer à autre chose que les divertissements et les plaisirs. Il revient aussi sur l'égarement des étudiants turcs. Afin de les remettre sur le droit chemin, il suggère la solution de ces foyers. Ceux-ci auraient pour avantage également de réaliser des économies. En réalité, la raison de l'absence d'un foyer turc tient à une hantise des autorités remontant à la période hamidienne. L'État craignait de voir les étudiants choisis avec attention s'égarer au contact des autres nationalités. Tout mélange était jugé comme un danger potentiel. En effet, le risque d'adopter des idées subversives et d'essayer ensuite de les mettre en pratique dès le retour était grand. Les autorités ne voulaient surtout pas d'une élite échappant à leur contrôle.

Ahmet Haşım et Rıza Nur louent les mérites de cette cité universitaire. Ils déplorent tous deux l'absence de la Turquie dans un tel projet. Enfin, ils reconnaissent tous deux, l'un implicitement, l'autre explicitement l'égarement des étudiants turcs.

En somme, la ville qui perdit de sa superbe après la guerre continue d'égarer les étudiants turcs, nettement plus préoccupés à s'amuser qu'à travailler selon les deux observateurs. Il est question d'un manque de contrôle sur les étudiants qui sont livrés à eux même dans une ville, reconnue pour ses tentations. C'est une réelle continuité en dépit des mises en garde.

### *1. c. Le cadre culturel, intellectuel et politique turc*

---

<sup>555</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 371.

Le sujet des opposants dans les premiers temps du régime républicain a été abordé dans un précédent chapitre. Il ne sera pas question, ici, de revenir là-dessus mais d'essayer d'évaluer tout d'abord les rapports entre étudiants et opposants à cette époque. L'implication politique et les rapports avec les milieux opposants des étudiants sous l'ère hamidienne étaient une réalité relevant presque d'une coutume. Et puis, la France, pour les Ottomans comme pour toute la jeunesse mondiale, n'était pas un pays en vogue pour son unique aspect universitaire mais aussi pour son foisonnement intellectuel et politique. Il s'agissait d'un terrain propice pour s'initier à des valeurs aux antipodes de celles recommandées par le pouvoir. Qu'en était-il des étudiants turcs sous le régime de la République ? Se sont-ils liés à quelques opposants ou à quelques mouvements d'opposition ? Ont-ils été influencés comme leurs prédécesseurs par des courants politiques où idéologiques ?

Sonder tout cela n'est pas une tâche aisée car, il faut le dire, les étudiants turcs, dans les premiers temps (1924-1940), ne semblent s'être impliqués, ni de près ni de loin, à la politique. C'est du moins ce qui ressort de l'analyse des biographies et des mémoires. Cela peut s'expliquer par l'absence d'une contestation active au sein même du pays. Les rares opposants ont été réprimés ou exilés par le régime républicain. Il n'y avait, pour ainsi dire, plus aucune trace du bouillonnement politique des dernières décennies de l'Empire ottoman. Cette réalité s'observe aussi en France. Longtemps, ce pays a fait office de base de retranchement pour les mouvements politiques dissidents. Dans l'Entre-deux guerres, seuls quelques exilés, sans réelles ambitions politiques ont vécu en France. En outre, celle-ci n'était plus ce qu'elle avait été. Les étudiants qui arrivaient dans ce pays ne retrouvaient plus ce qui avait fait sa grandeur : les courants de pensée, les artistes peintres, les grands écrivains. La fièvre scientifique, idéologique et artistique avait hautement influencé les Ottomans. À présent, l'heure pour la France meurtrie par une longue guerre, était au pansement des blessures et à la formation d'une nouvelle génération d'artistes et d'intellectuels. Ceux d'avant guerre avaient tous ou presque disparu. Aussi peut-on affirmer que l'empreinte de la France, sur le plan politique, a été plus visible chez les Ottomans que chez les Turcs.

Le docteur Rıza Nur qui s'exile en France en 1927 témoigne implicitement du désintérêt des étudiants turcs dans ses volumineux mémoires. Sa grande culture, ses connaissances et sa réputation en font un point angulaire, un passage obligatoire pour la communauté turque. Sa plus grande distraction consistait à suivre les événements politiques turcs via les journaux français et turcs, mais aussi par le biais des émigrés en provenance du pays. Mais il ne précise pas toujours le statut de ces émigrés, ce qui rend parfois difficile les

traces d'éventuelles implications politiques<sup>556</sup>. En tout état de cause, les étudiants turcs n'ont pas cherché à se politiser durant cette période. L'absence notable de mouvements d'opposition en Turquie explique, en partie, cette indifférence.

La coupure intervenue avec la Première Guerre mondiale se prolongea ainsi après la paix. En ce sens, les années 1920-1930 sont particulièrement emblématiques de cette vacance. Il y eut toutefois quelques rares publications opposantes. Rıza Nur en parle dans ses mémoires : « Hier, j'ai reçu par courrier un journal en français. Son nom était *Zincirli Cumhuriyet* (La République enchaînée) et était publié à Paris. Son directeur était Mehmet Ali, celui qui fut ministre de la Santé pendant dix jours sous Damat Ferit Paşa. Son rédacteur en chef était un certain Feyzi Ömer. Il s'agit probablement d'Ömer Feyzi de Trébizonde. C'est un journal d'opposition contre la Turquie. Voyons ce qu'il va écrire »<sup>557</sup>. L'auteur reparle du directeur Mehmet Ali dans un autre passage :

On dit ici de lui qu'il vit grâce à des escroqueries. Un jour, il m'a envoyé son journal. À ce dernier, il joignit une lettre et un coupon d'abonnement. Je lui ai tout retourné. Mehmet Ali faisait partie de 'la liste des 150' et s'était lancé dans cette publication avec d'autres exilés qui partageaient le même sort. Tous ceux qui faisaient partie de cette 'liste des 150' étaient des personnes débauchées et immorales. Lorsqu'ils ne trouvaient aucune personne à escroquer, ils le faisaient entre eux. Cette histoire de journal était pour Mehmet Ali un mobile pour arnaquer. Par la suite, Mehmet Ali s'associa avec des juifs. Le journal s'est amélioré. Mais il les arnaqua à leur tour. Enfin, le journal aurait commencé à énerver Mustafa Kemal. Par le biais de l'ambassadeur Münir Bey, il recourut auprès du gouvernement français pour leur demander la fermeture du journal. Le gouvernement français suggéra à Mehmet Ali de fermer le journal, ce qu'il fit aussitôt<sup>558</sup>.

Deux ans plus tard, au début des années 1930, un second journal d'opposition apparaît :

Un journal au nom de *La Turquie Libre* a commencé à être publié (...) Celui qui le publie est un jeune juif au nom de Necati Rifat. Il paraît qu'il ne connaîtrait même pas un mot de turc. Il étudierait, semble-t-il, le droit à la Sorbonne. Cet homme sollicite tout le monde. Un jour, il vint frapper à ma porte mais, Dieu soit loué, je n'étais pas à la maison. Il me laissa un mot afin que je le recontacte mais je ne l'ai pas fait. Il m'écrivit une lettre pour un entretien, je ne lui ai pas répondu. Il envoya ensuite à ma porte, afin d'obtenir un rendez-vous, Haşim Nahid, la plus éminente médiocrité que je n'aie jamais rencontrée mais qui, pour autant, se prend pour un savant des plus éclairés (...) Ce journal est partisan de la réinstauration du sultanat et du califat (...) Il y a un bruit qui court selon lequel le prince Indien aurait versé cinq millions à Abdül-Mecid afin qu'il réinstaure le sultanat et le califat. Il s'avère donc que Necati Rifat ait entendu cette rumeur, et qu'il ait voulu saisir l'occasion d'engranger une partie de cette somme en publiant un tel journal<sup>559</sup>.

---

<sup>556</sup>. R. Nur, *op.cit.* pp. 339-555 (volume III).

<sup>557</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 386

<sup>558</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 541

<sup>559</sup>. *Ibid.*

Ces passages révèlent l'orientation de ce pseudo « presse d'opposition turque ». Ces journaux sont moins les instruments d'une conviction politique qu'un moyen de subsistance. Cela rappelle le tournant du XX<sup>ème</sup> siècle où beaucoup de Jeunes-Turcs se présentaient sous cette étiquette pour se faire « racheter » par le pouvoir. C'est plus ou moins la même motivation, à savoir l'argent, qui poussa les auteurs de ces journaux à la publication opposante. Ces journaux n'apparaissent jamais dans l'historiographie turque des mouvements d'opposition politique. La portée de ces journaux a donc été extrêmement limitée.

Rıza Nur raconte un tas d'anecdotes sur ces Turcs dont la seule ambition aurait été l'escroquerie. Il évoque par exemple le cas de Haşim Nahid, d'Ömer Fevzi et de Refii Cevad Ulunay. Tous ont en commun d'avoir arnaqué Rıza Nur. Pour s'être fait avoir par ce genre d'individus, Rıza Nur se tourne en dérision en disant : « Je suis, il faut le croire, un imbécile de premier ordre »<sup>560</sup>.

Il y eut bien quelques rares personnalités importantes à l'image du docteur Adnan Adivar. Il séjourna à Paris une première fois au début du siècle pour y suivre des études mais revient dans la ville en exil en 1929<sup>561</sup>. Il y resta pendant une durée de dix ans. Son âge avancé, la durée de son exil et sa renommée en matière scientifique firent de lui un « doyen ». L'un de ses proches, Nihad Reşad (Belger) témoigne :

Il enseigna pendant des années le turc aux jeunes français à l'École des Langues Orientales. Par son élégance sa gentillesse, son amabilité et son esprit subtil, il était parvenu à se faire aimer par les étudiants français, comme par tout le monde. Il travaillait à enseigner le turc de la manière la plus pratique, d'usage la plus simple et faisait lire les chefs-d'œuvre de la littérature turque. Son but était de faire aimer notre belle et harmonieuse langue et de donner une idée réaliste à son propos dans un environnement qui en était dépourvu. Un jour, il traduisit et commenta la célèbre poésie de notre fierté nationale, notre maître et mon cher ami Yahya Kemal sur « Rindlerin Ölümlü ». Les Français furent frappés par la beauté de cette poésie dont ils reconnurent ne pas connaître d'équivalent en français<sup>562</sup>.

Le docteur Adnan Adivar fut l'un des rares Turcs de l'époque à représenter la Turquie dans le milieu universitaire français. Dans le même paragraphe, l'auteur évoque aussi la motivation infaillible d'Adnan Adivar pour apprendre le français. Il se mit à étudier le latin et le grec pour saisir les complexités de la langue française. Au bout d'un temps, Adnan Adivar aurait commencé à maîtriser la langue. Fêré de savoir, le docteur Adivar continua à suivre des cours au Collège de France et à la Sorbonne dans le simple but d'approfondir ses connaissances.

---

<sup>560</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 542

<sup>561</sup>. Il fut accusé d'avoir organisé un attentat manqué (l'Attentat d'Izmir) contre Mustafa Kemal en 1926. Il fut acquitté mais s'exila la même année à Paris. Les divergences d'opinion qu'il avait avec Mustafa Kemal le rendaient particulièrement vulnérable.

<sup>562</sup>. ADIVAR Halide Edip, *Doktor Abdülhak Adnan Adivar*, İstanbul, Ahmet Halit Yaşaroğlu Kitapçılık, 1956, pp. 122-123.



Selon Nihad Reşad (Belger), il est simple d'évoquer ces choses à l'oral mais qu'il est bien plus compliqué de les mettre en pratique à un âge aussi avancé que celui d'Adıvar. L'aboutissement de tout ceci fut l'ouvrage très fameux qu'il publia : *La Science chez les Turcs Ottomans*. Cette œuvre fit la renommée d'Adnan Adıvar dans le milieu scientifique mondial<sup>563</sup>. Il publia un second ouvrage une fois de retour à Istanbul sur *La Science et la religion au fil des âges*.

Sur le plan de la promotion de la Turquie et sur celui de la science, l'action du docteur Adnan Adıvar fut un succès. Qu'en était-il de ses relations avec les autres Turcs ? A-t-il été la référence de la colonie turque de France à la manière de ce que furent Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin ? Il faut d'emblée rappeler qu'Adnan Adıvar, bien que contraint à l'exil, ne s'impliqua jamais dans une quelconque action d'opposition politique. De plus le contexte n'était pas celui d'une opposition politique. Par conséquent, Adnan Adıvar n'eut pas un grand entourage. Il n'avait pas cette prétention et ses relations se limitaient à un petit cercle d'amis. Nihad Reşad raconte une anecdote qui donne une idée sur la nature de sa vie sociale :

Nous nous voyions souvent au cours de ces années où nous avons été contraints à l'exil (...) L'exil, avec les désagréments, les soucis qu'il implique, rapproche très vite les cœurs. C'est pourquoi nous avons été très proches et nous sommes beaucoup appréciés. Nous nous voyions assez fréquemment. Lors de l'un de ces entretiens, il a été question de la loi sur les noms de famille (...) Nous cherchions un nom de famille facile à prononcer et n'attirant pas l'attention par son caractère étranger. Ce second impératif provenait du fait que j'étais médecin à Paris. Cette question a été résolue par Adnan Bey. Il se mit à scruter les livres turcs et m'a trouvé le nom de famille que je porte maintenant. J'ai appris de lui que ce nom avait pour signification de médecin et de soigneur. J'ai jugé cette proposition recevable et satisfaisante<sup>564</sup>.

Le cadre intellectuel turc, malgré la présence de personnalités comme Adnan Adıvar et Nihad Reşad Belger, était bien moins riche que celui de l'avant-guerre. En dehors des nombreux étudiants, la plupart des Turcs étaient des exilés à l'instar d'Adnan Adıvar, de Nihad Reşad Belger et de Rıza Nur. Mais contrairement à la période précédente où il y avait un certain esprit de solidarité entre exilés, rien de semblable ne s'observe au premier abord dans l'Entre-deux-guerres.

## ***2. La sociabilité des Turcs de France dans l'Entre-deux-guerres***

Jadis, Paris avait été une sorte de « deuxième Istanbul » par le nombre d'Ottomans qui y vivaient. La ville était un passage obligatoire pour les étudiants et les exilés. Ils y trouvaient une colonie assez nombreuse et un cadre propice à l'évasion intellectuelle et culturelle. La

---

<sup>563</sup>. Adnan Adıvar reçut le docteur honoris causa à l'université de Princeton pour cet ouvrage.

<sup>564</sup>. H. E Adıvar, *op.cit.* pp. 123-124.

Première Guerre mondiale avait sonné le glas de la présence ottomane dans la capitale française. Le retour des Turcs dans l'Entre-deux guerres pourrait-il jeter les bases d'un nouveau réseau ? En outre, la capitale française n'était plus la seule ville à voir l'arrivée des étudiants turcs. Des villes provinciales comme Strasbourg, Lyon et Montpellier commençaient à voler la vedette parisienne.

### 2. a. Les lieux de rassemblement des Turcs dans l'Entre-deux-guerres

Les Ottomans avaient eu pour lieu de rassemblement les célèbres cafés du Quartier Latin à l'image du *Café Soufflot* et du *Café Vachette*. Les Turcs de la nouvelle génération ont continué à les fréquenter mais il est plus difficile d'en trouver la trace. Le poète Necip Fazıl Kısakürek, l'un des premiers à être allé en France avec le statut d'étudiant après la Première Guerre mondiale, en 1924, avoue avoir vécu une vie de Bohème plus qu'une vie d'étudiant. Il aurait fréquenté les milieux artistiques et n'aurait pas été régulier dans ses études<sup>565</sup>. Pour s'être consacré à la vie culturelle de Paris, on peut supposer que Necip Fazıl Kısakürek a fréquenté ces célèbres cafés. Ce qui nous conduit à la question sous jacente de savoir si les cafés ont eu la même vocation culturelle qu'avant. Ceux-ci ont pu perdre de leur rôle de laboratoire à cause de la disparition d'une grande partie des intellectuels durant la guerre. Il suffit de rappeler les observations de l'Américain du *New York Herald*, qui évoquait l'attachement des Parisiens aux terrasses de café.

Les cafés de Montparnasse avaient toutefois la particularité d'attirer les célébrités et notamment les artistes comme Picasso, Jean Cocteau, Max Jacob, Ossip Zadkine, Othon Friesz...etc. Ils avaient pour habitude de se retrouver au *Café du Dôme* et au *Café Rotonde*. C'est aussi dans ces cafés que commençaient à s'acheter les toiles de Modigliani ou de Foujita<sup>566</sup>.

Un autre lieu qui a pu faire office de cadre de vie sociale est l'ambassade de Turquie. Lorsque Rıza Nur parle de l'ambassade, il cite les noms des individus rencontrés. En réalité, il s'agit plutôt d'un lieu de rencontre inattendu. Rıza Nur fait part de son désarroi à chaque fois qu'il croise des hommes qu'il aurait préféré éviter<sup>567</sup>. Concernant l'ambassade elle-même, Rıza Nur affirme :

À Paris, l'état de notre ambassade est pitoyable. Il n'y a pas de travail (...) Fethi (l'ambassadeur) est mécontent. On dit que le corps diplomatique de la Turquie est trop faible. Comme s'il n'y avait pas d'ambassadeur. Je le vois moi-même, à chaque fois que j'y suis, tous ceux qui viennent rendre visite à

---

<sup>565</sup>. OKAY Orhan, *Necip Fazıl Kısakürek*, Istanbul, Şule Yayınları, 2005, p 12.

<sup>566</sup>. F. Abbad, *op.cit.* p. 60.

<sup>567</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 359.

l'ambassadeur sont les Juifs et les Arméniens. J'ai été témoin d'un fait important (...) Il nous avait donné rendez-vous. Lorsque nous le vîmes il lança « j'ai un rendez-vous. Nous allons procéder à des ventes pour les juifs disparus lors de la guerre ». N'est-ce pas étrange ? Même très étrange (...) Fethi est un homme qui a du bon sens. J'ai effectué des missions diplomatiques avec beaucoup d'hommes. Je n'en ai jamais rencontré de plus raisonnable que Fethi. Mais d'un autre côté, Fethi est trop naïf. Celui qui s'y prend en premier le trompe à coup sûr<sup>568</sup>.

Les liens personnels entre l'ambassadeur Fethi Bey et Rıza Nur font de l'ambassade un lieu d'entretien pour les deux hommes. Rıza Nur parle fréquemment de ses entretiens avec Fethi Bey qui, semble-t-il, ont été d'une fréquence assez régulière. Il y est même parfois invité avec sa femme. Malgré cette intimité, Rıza Nur ne se prive d'adresser quelques remarques. Il affirme comme pour se donner bonne conscience : « J'écris mes qualités et mes propres erreurs comme je le fais pour les autres. Mon devoir est de reporter exactement les faits »<sup>569</sup>.

En dehors de l'ambassade qui reste un lieu de rencontre réservé aux connaissances de l'ambassadeur, le commun des exilés et les étudiants turcs avaient pour habitude de fréquenter les mêmes restaurants populaires et surtout de vivre, de se regrouper dans les mêmes hôtels et pensionnats.

Fréquenter exclusivement des Turcs pouvait avoir une fâcheuse conséquence : l'insuffisant apprentissage de la langue française. Les Ottomans, de leur temps, avaient rencontré le même problème. Certains, comme Ali Kemal, avaient résolu de migrer en Suisse pour éviter les « effets pervers » de la colonie turque. Cependant, cette question s'est surtout posée durant la Belle-époque où les Ottomans étaient effectivement très nombreux.

D'autres comme Samet Ağaoğlu, ont été parmi les rares Turcs dans les villes universitaires où ils se sont trouvés. Dans ses mémoires, le juriste Samet Ağaoğlu évoque la présence d'un certain nombre de nationalités sans jamais faire la mention d'un Turc<sup>570</sup>.

## 2. b. *Les étudiants turcs de Strasbourg*

Bien qu'elle ait été de tout temps une destination prisée des étudiants et des exilés, Paris n'est pas la seule ville de France à avoir abrité les Ottomans et les Turcs. Cette réalité se vérifie d'autant plus lors de la période de l'Entre-deux-guerres que la ville n'était plus l'unique centre international du savoir et de la culture. L'après-guerre s'est accompagné d'une migration croissante vers les autres pays européens (Allemagne, Suisse, Belgique, Angleterre), mais également d'une migration vers les villes provinciales françaises jusqu'à lors délaissées.

---

<sup>568</sup>. R. Nur, *op.cit.* p. 360.

<sup>569</sup>. Ibid.

<sup>570</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 129-139.

Dans la liste que dresse Kansu Şarman dans son ouvrage sur les pionniers de la République, on compte autant d'étudiants dans les villes provinciales que dans la capitale<sup>571</sup>. Les villes de Lyon et de Strasbourg ont été les plus fréquentées.

La singularité de la ville de Strasbourg mérite d'être soulignée car elle faisait partie de l'Allemagne avant la Première Guerre mondiale. Nous ne disposons pas de données sur cette période où les Allemands avaient projeté de faire de la ville la vitrine de l'excellence allemande en matière universitaire. Lorsque Strasbourg passe du côté Français après 1918, la France poursuit l'œuvre entamée par les Allemands. Le but était d'accroître le prestige de la France et d'exposer aux yeux du monde que la région n'était pas en reste sous la domination française. Cette compétition profita à l'université de Strasbourg. Au fil du temps, celle-ci devient un pôle d'excellence et une grande ville universitaire. Ce qui explique le choix de Strasbourg par les Turcs mais aussi par les autres nationalités. En effet, l'université de la ville gagna un statut international par la diversité des nationalités qu'elle accueillit. Plus haut, la mention de Samet Ağaoğlu avait été faite. Mais il ne fut pas le seul Turc à étudier dans la ville. D'autres ont séjourné dans la ville à la même période à l'exemple de Ziyaeddin Fahri Fundıkoğlu et de Besim Darkot.

Tous trois ont séjourné à Strasbourg au début des années 1930 et ont fréquenté les bancs de la même université. Cela dit, la lecture de leurs mémoires laisse penser qu'il n'y avait aucun lien entre eux. Aucune mention relative aux autres étudiants de la ville n'est faite par les uns ni par les autres. Il est assez étonnant que dans une ville comme Strasbourg, moins grande et plus conviviale que Paris, les étudiants turcs n'aient pas eu de relation. L'évolution qui a été observée pour la capitale française, celle d'une sociabilité plus limitée par rapport à l'avant-guerre, est encore plus prononcée à Strasbourg. Lorsque la question des artistes peintres a été abordée, nous avons soutenu qu'ils ne se quittaient jamais, pendant la période des cours, comme celle des vacances où ils allaient séjourner et rendre visite ensemble à des amis dans d'autres villes européennes. Or, rien de semblable chez les Turcs de Strasbourg qui partaient en voyage avec leur classe, et qui choisissaient leurs amis parmi les français et les étudiants étrangers. Ils racontent tous beaucoup d'anecdotes sur les liens qu'ils ont tissés avec les locaux. Voici quelques exemples. Le premier est un extrait des mémoires de Samet Ağaoğlu :

J'étais en compagnie d'un ami Russe et Letton. Je n'allais peut-être plus jamais revoir leurs visages de toute ma vie. Un hasard nous avait placé dans le même bâtiment. Dans quelques minutes, il ne nous

---

<sup>571</sup>. Voir K. Şarman.

resterait plus rien que des souvenirs. J'ai alors dit 'allons au buffet'. Jusqu'à lors, nous levions nos verres pour notre avenir. Á ce moment, nous les levions pour les moments que nous avons passés ensemble ainsi que pour nos souvenirs communs. Jusqu'à ce que le train ne commence à s'en aller, nous avons tous trois ressenti le besoin de partager nos souvenirs<sup>572</sup>.

Plus loin l'auteur poursuit en disant : « Les filles Alsaciennes et les étudiants étrangers d'Alsace ! Les uns sont contraints de trouver la solution d'oublier tandis que les autres, la force d'être oubliés »<sup>573</sup>. Ce dernier passage nous conduit vers un extrait des mémoires de Besim Darkot qui vécut une « histoire d'amour » avec une Alsacienne au nom de « Carmen »<sup>574</sup> :

Ce matin, j'ai quitté Strasbourg de bonne heure. Le train progressait sur la plaine de Bade et je commençais à lire un livre quand une certaine mélancolie s'empara de tout mon être (...) Pourquoi ? Parce que je pensais à Carmen (...) Je ne la considère pas comme les autres femmes. Nous avons passé des heures au restaurant et à l'Orangerie. Elle ne voulut jamais rien. C'est la première fois que cela m'arrivait. Nous venions seulement de nous connaître que nous dûmes déjà nous séparer et à jamais. Á ce moment, j'ai éprouvé beaucoup de regret.<sup>575</sup>

Strasbourg a marqué ses hôtes par les histoires d'amour dont elle était le théâtre. Si bien que Samet Ağaoğlu s'en inspira dans les nouvelles qu'il composa à son retour<sup>576</sup>. Une partie de ses mémoires est disponible dans un ouvrage qui rassemble quelques nouvelles et qui s'intitule « Samet Ağaoğlu : Bütün öyküleri ». Un passage évoque ses rencontres d'étudiants étrangers :

J'avais un ami Chinois. Il était docteur en littérature de l'université Oxford et préparait un doctorat de philosophie à l'université de Strasbourg. Je l'avais connu à la bibliothèque. Il travaillait là du matin au soir (...) Il était impossible de l'apercevoir dans un café ni dans une soirée. Un soir, lorsque j'étais de passage à Gallia, j'ai vu de la lumière dans sa chambre. Je savais que j'allais le déranger mais j'ai résolu quand même d'aller lui parler. Je me suis arrêté devant la porte lorsque j'ai entendu le son d'un instrument et une mélodie qui m'était inconnue. J'ai frappé à la porte mais il n'a pas dû entendre. J'ai ouvert la porte et suis entré. Á cet instant, je n'ai pas vu le Chinois que j'avais l'habitude de voir à la bibliothèque mais un autre que je n'aurais pu voir qu'en Chine. Il était assis sur son lit et avait dans la bouche un instrument ressemblant à nos flutes (...) Un soir en rentrant à l'hôtel, j'ai croisé la route d'un Iranien qui était à Strasbourg depuis trois mois (...) Il m'a pris par le bras et m'a dit « marche un peu avec moi. Mes autres amis Iraniens sont partis à Paris. Je suis resté seul et je voudrais qu'à côté de moi, il y ait au moins quelqu'un de proche à nous. Toi tu es Turc et très proche de moi »<sup>577</sup>.

---

<sup>572</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 136-137.

<sup>573</sup>. Ibid.

<sup>574</sup>. Carmen est un prénom du sud mais l'auteur la présente comme une Alsacienne. Il peut s'agir d'une étudiante étrangère à la région.

<sup>575</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 249-251.

<sup>576</sup>. AĞAOĞLU Samet, *Samet Ağaoğlu: Bütün Öyküleri*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2003, pp. 66-73.

<sup>577</sup>. S. Ağaoğlu, *op.cit.* pp. 20-21.

Ainsi la ville de Strasbourg offrait-elle à cette époque un visage cosmopolite. Celui-ci est d'autant plus visible qu'à l'inverse des étudiants turcs de la capitale, ceux de Strasbourg, en parlent davantage du fait qu'ils aient principalement fréquenté des étrangers. Les relations des Turcs de Strasbourg semblaient être plus diversifiées. Le fait qu'il y ait peu de compatriotes dans la ville a vraisemblablement poussé les Turcs de Strasbourg, non pas à établir une amitié entre eux, mais avec les locaux ainsi que les autres étudiants étrangers.

La différence de fond entre Paris et Strasbourg tient surtout au fait que les Turcs ont commencé à migrer dans la première à partir des années 1830. Au fil du temps, un certain cadre et des pratiques spécifiques véhiculés par le bouche à oreille et la littérature ont été établis pour Paris. Les nombreux Turcs de la ville ont parfois cherché à retrouver ces lieux ou à reproduire les mêmes pratiques. Rien de comparable avec Strasbourg qui n'abrita aucune colonie d'étudiants ou d'exilés Ottomans et Turcs. Faute de repère, les arrivants ont noué des amitiés avec les locaux et les autres étudiants étrangers. Toutefois, fréquenter d'autres nationalités pouvait être avantageux du point de vue linguistique. Il s'agissait d'un moyen efficace pour faire un bon apprentissage de la langue française. C'est pourquoi Strasbourg était une destination étudiante idéale. Avant la Première Guerre mondiale, beaucoup d'Ottomans se déplaçaient à Genève après avoir passé un certain temps sur les bords de la Seine. Ils remarquaient que l'apprentissage de la langue était difficile dans un environnement composé de compatriotes. Après la guerre, Strasbourg, paradoxalement, offrait aux Turcs le moyen de mener des études de qualité dans un cadre plus opportun.

Samet Ağaoğlu évoque aussi dans ses mémoires la spécificité de l'alsacien :

Nous n'aimions pas les Alsaciens. Pourquoi ? Pourtant ce sont des gens aimables et accueillants. Ils ne font de mal à quiconque. La raison pour laquelle nous avions du mal à les apprécier était la langue qu'ils parlaient. C'est la plus grande horreur que j'ai rencontrée dans ce pays. L'alsacien serait un dialecte allemand que les Allemands eux-mêmes auraient peine à comprendre. Ce n'est pas tant le dialecte qui fait défaut mais les sons qui sont émis (...) Avant tout, l'alsacien est une catastrophe pour la femme alsacienne. Parfois dans la rue, de belles femmes sortent devant vous (...) Vous vous attendez à ce que de si belles femmes parlent la langue la plus subtile du monde lorsqu'elles ouvrent la bouche. En vain. Combien il est horrifiant de les entendre parler ! C'est un véritable supplice pour les oreilles (...) Conscient de cela, la femme alsacienne commence peu à peu à pratiquer le français. Il ne s'agit ni du résultat des efforts menés par la France, ni la conséquence du cosmopolitisme de la ville. Les Alsaciens ont une haute idée d'eux-mêmes et sont imbus de leur culture. Pour eux, l'Alsace est leur bien suprême. La raison pour laquelle la femme alsacienne se met à parler le français est uniquement dû au fait qu'elle est consciente de la grossièreté de son langage<sup>578</sup>.

---

<sup>578</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp.132-133.

Ce passage nous apprend qu'en réalité, le français n'était encore pas tout à fait connu par les locaux dix ans après l'annexion à la France. Il s'agit aussi, très probablement, d'un fort attachement à la langue régionale. Un autre passage renforce cette idée : « L'hôtel était géré par une femme d'une quarantaine d'années qui ne parlait pas un mot de français »<sup>579</sup>. Ceci nous conduit à la conclusion que le français devait surtout être pratiqué dans le milieu universitaire de Strasbourg. La population de la ville n'était pas forcément une source d'apprentissage de la langue française.

Parfois, c'est par défaut que certains se sont retrouvés dans la ville. Le choix du cœur pour la plupart était la capitale comme pour tous les Turcs et les Ottomans qui les ont précédés. Mais après quelque temps passé à Strasbourg, nul ne semblait plus rien regretter. Au contraire, une forme d'attachement s'observe dans certains cas. Dans l'extrait suivant, Besim Darkot raconte son expérience de Strasbourg :

Les premiers jours où je suis arrivé à Strasbourg, j'ai trouvé le temps froid, le ciel terne et étranger. Je croyais que je ne pourrais jamais m'y faire dans cette ville parce que j'aurais préféré aller à Paris (...) Malgré un hiver sans précédent l'année où je suis arrivé, j'ai commencé à apprécier la ville. Je me suis vite habitué à Strasbourg avec ses grands parcs, son fleuve mythique du Rhin et son université mais aussi avec les amitiés que je n'avais jamais pu me faire jusqu'alors. J'ai aimé la ville comme ma deuxième patrie. J'ai eu beaucoup de peine en la quittant mais j'y suis retourné à chaque fois que je suis revenu en Europe<sup>580</sup>.

Dans ses mémoires, Samet Ağaoğlu évoque son regret de quitter la ville : « Je m'étais habitué à ce temps maussade à plusieurs milliers de kilomètre de mon pays, à cette université qui regroupait en son sein des milliers d'étudiants de diverses nationalités, à l'Alsacien chauve et aux dents pourries et à la belle fille alsacienne au langage grossier »<sup>581</sup>.

La ville de Strasbourg a été une destination universitaire atypique pour les Turcs, par son histoire, ses coutumes locales, sa langue et sa population. La renommée de l'université de Strasbourg est la principale explication de cet intérêt grandissant pour la ville. En outre, Strasbourg ne fut pas la seule ville de province à accueillir des étudiants turcs.

## 2. c. La présence des Turcs dans les autres provinces françaises

En dehors de Paris et de Strasbourg, les villes de Montpellier, de Dijon et surtout de Lyon, qui abritent de grandes universités, ont attiré un certain nombre d'étudiants Turcs. Il sera question ici de mesurer leurs sociabilités, et de voir s'il y a des spécificités propres à ces villes comme

---

<sup>579</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 135.

<sup>580</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 248.

<sup>581</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 136-137.

dans le cas de Strasbourg. Le recueil des mémoires de Kansu Şarman ainsi que les lettres adressées par Sabahattin Eyüboğlu à ses proches constituent ici de précieuses sources.

Celui qui laissa le plus d'informations sur son séjour en France, et plus précisément à Dijon, est Sabahattin Eyüboğlu. Il donne de précieux éléments sur la vie qu'il mena dans la ville au travers des lettres qu'il adresse régulièrement à son père et à ses proches. Etudiant boursier du gouvernement, il alla en France pour apprendre la littérature française entre 1928-1932<sup>582</sup>. Son parcours universitaire le conduisit au fil de ses quatre années tout d'abord à Dijon, ensuite à Lyon et enfin à Paris. L'intérêt de cet écrivain provient du fait qu'il évoque directement les sujets qui nous intéressent.

Concernant les Turcs, Sabahattin Eyüboğlu laisse paraître sa désillusion dans l'une de ses lettres. D'après ce qu'on peut y lire, il y avait à Dijon un grand nombre d'étudiants turcs. Mais ses rapports avec eux n'étaient pas à la hauteur de ses attentes : « Il y a de profonds fossés entre les Turcs d'ici et moi. C'est pourquoi je préfère rester seul. Ce sont des hommes hautains. Il vaut mieux pour moi ne pas les fréquenter plutôt que d'être déshonoré. Bref, je préfère ne pas t'en parler davantage au risque de te démoraliser »<sup>583</sup>. Il parle aussi de l'ennui qu'il ressentait les journées du samedi et du jeudi avant de relativiser en disant : « Mais le fait de rester seul aide à mieux se connaître et à devenir ami avec soi-même ». Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il vivait en parfait solitaire : « connaissant les goûts cinématographiques de mes amis, j'en choisisais toujours un selon le film ». De plus, l'auteur envisageait d'aller en vacances avec eux durant les congés scolaires :

Il y a les vacances de Noël de dix jours le vingt-quatre de ce mois. Il ne restera plus personne à l'école. Il est possible que nous allions dans un pays voisin. Parce qu'ici, tous les étudiants d'une même nation se rassemblent pour organiser un voyage à l'étranger. Ils vont en Tchécoslovaquie, en Belgique. S'ils me le permettaient, j'irai avec eux voir Rahmi. D'autant que le tarif serait abordable. Ils partent avec un professeur et sont hébergés sur place dans un lycée. En revanche, l'endroit le plus facile d'accès est Paris. Le voyage ne prend guère que quatre heures. Peut-être que si un ami m'accompagne, j'irai à Paris. À Lyon, il y a Enver Ziya (Karal). Je m'étais bien entendu avec lui dans le bateau. Peut-être qu'il voudra bien m'accompagner. L'ami qui habite avec moi part en Belgique. Je vais envoyer une lettre à Rahmi (son frère) par son intermédiaire<sup>584</sup>.

Sabahattin Eyüboğlu connaissait beaucoup de monde mais n'avait pas d'amis proches. Il s'en remet à une connaissance qu'il rencontra dans le bateau, et aux étudiants des autres nationalités pour voyager dans un pays voisin. Cela dénote un défaut associatif des étudiants

---

<sup>582</sup>. EYÜBOĞLU Sabahattin, *Fransa Üstüne Denemeler*, İstanbul, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1953, 170 pages.

<sup>583</sup>. EYÜBOĞLU Sabahattin, *Kardeş Mektupları*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2003, p. 51.

<sup>584</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 121.



turcs qui n'organisaient rien de comparable pour voyager ensemble. Ce n'est point leur nombre qui faisait défaut. Nous n'avons aucun chiffre pour estimer le nombre des étudiants turcs de Dijon mais, d'après ce que Sabahattin Eyüboğlu laisse entendre, ils auraient tout de même été suffisamment nombreux pour pouvoir organiser un voyage. D'autant qu'ils avaient la possibilité de coopérer avec les étudiants turcs des autres villes françaises. Par ailleurs, Sabahattin Eyüboğlu entretenait une correspondance avec un de ses amis qui étudiait en Belgique. Ils se rejoignirent non pas en Belgique mais à Paris où Sabahaddin Eyüboğlu alla seul. Il croise par coïncidence un étudiant turc de Dijon qui lui recommande un restaurant et un hôtel. Ils se donnent rendez-vous puis se retrouvent avec son ami de Belgique dans un restaurant turc<sup>585</sup>. En dehors de cela, l'auteur est seul mais n'oublie pas de mentionner le nom de son plus fidèle ami de voyage : « J'ai un livre au nom de « Paris en huit jours ». Je vais me promener avec »<sup>586</sup>. À son retour, Sabahattin Eyüboğlu évoque son désir d'intégrer une famille française plutôt que de loger à l'hôtel. Ceci avait pour avantage non seulement d'économiser mais de mieux apprendre la langue<sup>587</sup>.

Dans ses mémoires, Sabahattin Eyüboğlu raconte également ses relations avec certains de ses professeurs. L'un d'entre eux alla jusqu'à l'inviter à un repas de famille : « L'un de mes professeurs, Mr Prot, bien qu'il soit âgé et d'un tempérament grave, était un homme aimable. Il montra ce trait de son caractère tout dernièrement. Il m'invita chez lui au repas. Il me présenta à sa famille de manière à me faire rougir. J'ai été heureux et je les ai remerciés du fond du cœur de m'avoir accueilli aussi chaleureusement »<sup>588</sup>. Les relations entre étudiants et professeurs étaient pour le moins cordiales. En effet, il n'était pas rare qu'ils se retrouvent au café, au restaurant où chez eux.

Lorsque Sabahattin Eyüboğlu part en séjour dans la capitale, il profite de l'occasion pour aller régler quelques affaires à l'ambassade de Turquie. Mais il a la malchance de ne voir aucun responsable durant tout son séjour :

Şerif Bey ne m'a toujours pas envoyé mon diplôme. Etant donné que les inspecteurs ne sont pas à l'ambassade, je devrai revenir afin de faire traduire et valider mon diplôme. İnşallah ils reviendront à ce moment. Lorsque nous étions sur le point de venir en France, l'on nous avait dit qu'il y aurait toujours un des deux inspecteurs à Paris. Mais je ne peux me priver de te faire part de l'impression que m'a laissée l'ambassade. La seule chose qui fait remarquer qu'il s'agit de l'ambassade est le numéro 33 de la rue. La porte est fermée. Il n'y'a pas de drapeau. Lorsque vous sonnez à la porte, deux hommes ne

---

<sup>585</sup>. Les restaurants turcs étaient très rares. Nous ignorons s'il s'agit d'un restaurant géré par un Turc ou d'un restaurant géré par une autre nationalité.

<sup>586</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 123.

<sup>587</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 125.

<sup>588</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 124.

connaissant pas le turc surgissent (...) J'ai ressenti que j'étais dans un pays étranger à l'intérieur de l'ambassade. Le consulat turc est plus dynamique. Là, j'ai eu une conversation avec le consul Nebil Bey. Il a pris de mes nouvelles. C'est un homme bien.

Un autre personnage ayant étudié en province est Enver Ziya Karal. Il est envoyé à Lyon en 1928. Il passe d'abord une année préparatoire au Lycée du Parc avant d'entrer à l'université de la même ville (1929-1933) où il étudie l'histoire et la géographie. Sabahattin Eyüboğlu nous apprend qu'ils sont arrivés en France dans le même bateau : « Á Lyon, il y a Enver Ziya. Nous nous étions bien entendus dans le bateau »<sup>589</sup>. Nous ne savons pas s'ils se sont retrouvés par la suite. Quoiqu'il en soit, Enver Ziya Karal ne cite la présence d'aucun étudiant turc. Il passe ses journées aux côtés de l'un de ses amis : « Nous sommes arrivés à Lyon. Nous sommes ensuite allés dans une salle de fête avec un ami juif »<sup>590</sup>. Enver Ziya Karal, à en croire son témoignage, vivait dans un environnement strictement français. Il fait part à plusieurs reprises de l'ennui qu'il ressent à vivre dans un pays étranger : Aujourd'hui, c'est dimanche. Que Dieu maudisse ce pays. Le matin, rien n'est ouvert. Je me suis ennuyé autant pour la première fois. Il y a un jeune à côté de moi qui ne peut rien faire sinon lutter contre la chaleur ». Plus loin l'auteur ajoute : « Aujourd'hui c'est un jour de fête pour les chrétiens. Une partie des élèves sont retournés chez eux. Nous nous sommes beaucoup ennuyés parce que tous les magasins sont fermés. Nous n'avons pas pu nous distraire »<sup>591</sup>. Le congé dominical et les jours de fête ne convenaient pas au mode de vie d'Enver Ziya Karal, soucieux de se distraire. Il était constamment en compagnie de camarades. Mais il s'agit vraisemblablement de locaux car il logeait dans l'internat d'un lycée de Lyon : « Á présent, je suis lycéen. Nous parlons avec les jeunes durant toute la journée. Ils vont certainement m'apprendre le français. Parmi eux, il y a un jeune aux joues roses et aux yeux bleus, c'est un ange. Nous conversons toute la journée ». Mais les lycéens français n'étaient pas ses seuls interlocuteurs puisqu'il évoque la présence d'étudiants étrangers : « Lors du deuxième cours, un Chinois s'est assis à côté de moi. Il y a aussi deux Espagnols. Nous sommes réunis dans ce lycée en compagnie des étudiants des quatre coins du monde »<sup>592</sup>. Enver Ziya Karal s'est ainsi retrouvé dans un lycée cosmopolite durant son année préparatoire. Aussi était-il vraisemblablement le seul turc de ce lycée et l'un des rares de la ville de Lyon. Nous ne disposons pas d'information concernant ses années d'études à l'université. Il est donc

---

<sup>589</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 123.

<sup>590</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 109.

<sup>591</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 110.

<sup>592</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 109.

impossible d'étudier ses relations après sa première année préparatoire où il vécut dans un internat de lycée en compagnie de français et d'étrangers.



Une séance d'apprentissage linguistique à laquelle Enver Ziya Karal (2<sup>ème</sup> en partant de la gauche) participe durant son année préparatoire en 1928 au Lycée Parc de Lyon<sup>593</sup>.

Il existe néanmoins la trace d'une étudiante ayant vécu à Lyon à la même époque. Il s'agit de Nüzhet Gökdoğan. Elle obtient une bourse gouvernementale et est envoyée à Lyon en 1928 pour étudier les sciences physiques et mathématiques. Ce cas est exceptionnel puisque Nüzhet Gökdoğan est l'une des premières femmes à avoir été envoyée à l'étranger. L'on apprend dans l'ouvrage de Kansu Şarman, que le père de l'étudiante aurait d'abord refusé d'envoyer sa fille. Celle-ci lui aurait expliqué que les étudiants partant à l'étranger étaient amenés à jouer un rôle important dans la reconstruction du pays. Elle lui signifia qu'elle serait affligée d'être privée de cet honneur. Ces arguments résolurent le père. Celui-ci lui donna son accord. En 1928, Nüzhet Gökdoğan embarque pour la France en compagnie de quarante autres étudiants turcs. Sabahattin Eyüboğlu et Enver Ziya Karal ont probablement emprunté le même bateau. Seulement leur chemin se sépara dès qu'ils arrivèrent en France. Sabahattin Eyüboğlu alla à Dijon tandis qu'Enver Ziya prit le chemin de Lyon. Quant à Nüzhet Gökdoğan, elle alla dans un lycée de filles à Clermont-Ferrand pendant quelque temps. Ne se plaisant pas dans ce lycée au règlement draconien où filles et garçons étaient strictement séparés, y compris pendant les

---

<sup>593</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 108.

heures de récréation, et ne trouvant pas l'enseignement à la hauteur de ses attentes, l'étudiante pria son père de la faire transférer dans un lycée de Lyon. Peu après, le ministère de l'instruction la transféra dans un lycée scientifique de Lyon. Elle était accompagnée de trois autres filles dans la classe. Un an plus tard, elle changea à nouveau de lycée pour recevoir un enseignement plus poussé. C'est alors qu'elle se retrouve comme la seule femme dans une classe de soixante hommes. Les renseignements sur sa vie sociale manquent. Nous savons simplement qu'elle va à Paris, (1932) au bout de sa quatrième année à Lyon où elle obtient une licence de mathématiques<sup>594</sup>. Elle fit le choix d'étudier dans la capitale pour se spécialiser dans l'astronomie. Signalons au passage l'attention du ministère de l'instruction sur le cas de la jeune fille. En effet, Nüzhet Gökdoğan fut envoyée dans un lycée de filles dans les premiers temps. Comme il n'y avait jamais eu de précédent, la jeune fille a été placée dans un tel lycée. Mais le ministère de l'instruction fit preuve de souplesse dès l'instant où l'étudiante voulut changer d'établissement. Le placement de Nüzhet Gökdoğan dans un lycée assez austère peut être interprété davantage comme une volonté de la part des autorités de protéger l'une des premières jeunes filles que d'une preuve de conservatisme<sup>595</sup>. Le parcours de Nüzhet Gökdoğan a été de nature à donner raison à la confiance que lui accordèrent le père et les autorités. À son retour en Turquie en 1934, Nüzhet Gökdoğan fut mutée à l'institut d'astronomie d'Istanbul<sup>596</sup>.

La vie sociale des Turcs dans les autres provinces françaises s'est réduite à nouer des amitiés avec des Français ou des étrangers. L'entente entre les étudiants turcs était on ne peut plus aléatoire dans les provinces. Parmi les trois cas étudiés, rien de particulier ne ressort des mémoires si ce n'est l'apparent désintéret vis-à-vis des compatriotes. L'exemple de Nüzhet Gökdoğan constitue un cas à part dans la mesure où elle fut l'une des rares Turques à mener des études en France. Elle n'a vraisemblablement pas pu nouer de relation avec une compatriote. Nous savons simplement qu'elle avait une amie dans le lycée de filles dans les premiers temps. Il est donc fort probable qu'elle ait entretenu une amitié avec des Françaises. Nous savons aussi qu'à Paris, elle commença par suivre des cours de musique et qu'elle allait régulièrement à l'opéra.

---

<sup>594</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 155-157.

<sup>595</sup>. Longtemps, les femmes françaises ont suivi un programme qui ne débouchait pas sur le baccalauréat. À partir de 1924, les programmes scolaires secondaires pour les filles et les garçons sont unifiés en France par le décret Léon Bérard. Celle-ci rendait possible la mixité dans le secondaire. Mais durant plusieurs années encore, rares sont les femmes qui osent suivre ce nouveau programme qui ouvre la voie de la mixité. Ce qui explique donc la situation de Nüzhet Gökdoğan qui est la seule femme dans une classe d'hommes.

<sup>596</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 155

## **II. La France : terre de formation de l'intelligentsia turque**

La France accueillit nombre d'étudiants turcs dans l'Entre-deux guerres. Mais elle cessa d'être la destination recueillant la quasi-totalité des flux d'étudiants en provenance de l'Empire ottoman. Des pays comme l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et la Grande Bretagne étaient devenus pour la Turquie républicaine des destinations universitaires de choix. Un autre trait distinctif résidait dans la place réservée aux provinces françaises dans la formation de l'intelligentsia turque. À côté de la capitale, des villes universitaires comme Strasbourg, Lyon et Dijon commençaient aussi à capter les étudiants en provenance de Turquie. Ces villes provinciales avaient pour avantage de conférer un environnement plus adapté aux études. En revanche, c'est toujours à Paris que se trouvaient les prestigieux établissements comme la Sorbonne où l'École des Beaux-arts d'où la préférence des étudiants turcs pour la capitale française.

Ainsi serait-il intéressant d'étudier tout d'abord le parcours universitaire de ces étudiants de France en le comparant à celui des étudiants des autres pays. Il serait tout aussi intéressant d'évaluer les chances de réussite selon que les étudiants se trouvaient dans une ville française ou une autre. Il s'agira enfin et c'est le plus important, d'examiner le rôle joué par ces étudiants turcs de France dans la construction de la Turquie moderne.

### ***1. Etudier en France dans l'Entre-deux guerres : les avantages et les inconvénients ?***

Naguère, la France était le paradis intellectuel et artistique de l'intelligentsia mondiale. Mais elle avait perdu de sa superbe auprès des Turcs. Concurrencée par les autres puissances européennes, la France était vouée à devenir une destination universitaire anodine. Impression ou réalité ? Au delà des sensations et l'amour-propre que les étudiants pouvaient ressentir à l'égard du pays d'accueil, il convient de s'intéresser à leur vie matérielle, sociale et, bien sûr, universitaire. Quelles étaient leurs conditions de vie, d'hébergement ? Quelle était la qualité de leurs formations ?

#### ***1. a. Les conditions d'hébergement***

Le célèbre Quartier Latin où se concentraient les étudiants étrangers depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle héberge toujours des étudiants turcs dans l'Entre-deux-guerres. Ce qui rendait ce quartier populaire, c'était son animation, son exubérance et son aspect cosmopolite. Cela dit, le manque de confort et l'insalubrité constituaient le revers de la médaille. Les étudiants choisissaient généralement ce quartier pour deux raisons : les tarifs bon marché de l'hébergement et la proximité des universités. Les Ottomans avaient évoqué le Quartier Latin avec nostalgie tout en décriant son caractère pervertissant. Ce quartier avait pour réputation

d'être libertin en raison de la prostitution. Comment les étudiants turcs l'ont-ils présenté ? Ont-ils été aussi nombreux à l'habiter ? Les conditions d'hébergement en province étaient-elles meilleures que celles de Paris ?

Adnan Saygun, un étudiant en musique qui vint à Paris en 1928 après la réussite d'un concours gouvernemental changea plusieurs fois de lieu de vie, passant tour à tour dans des hôtels au 59, rue de Seine (Quartier Latin ; 5<sup>ème</sup> arrondissement), au 127, Boulevard de Brune (14<sup>ème</sup> arrondissement) enfin au 26, rue Vergniaud (13<sup>ème</sup> arrondissement) en tant que locataire<sup>597</sup>. Durant leurs études, nombre de Turcs à l'instar d'Adnan Saygun changeaient fréquemment de logements. Mais dans tous les cas, le Quartier Latin demeurait un passage obligatoire. Cela se vérifie dans l'extrait suivant. L'auteur en est le physicien Mustafa Kürkçüoğlu. Lors de son deuxième séjour en 1929<sup>598</sup>, il passe d'abord par le Quartier Latin : « J'ai laissé ma valise à la conciergerie de la gare et suis allé au Quartier Latin en métro. J'ai trouvé une petite chambre d'hôtel sur la rue Grégoire de Tours »<sup>599</sup>. Osman Cevdet Çubukçu qui étudia la médecine entre 1926-1929 habita également au Quartier Latin. Il louait le grenier d'un petit immeuble en compagnie de quelques autres étudiants. Les étudiants turcs de Beaux-arts ont été nombreux à habiter à proximité du Quartier Latin, particulièrement, dans la deuxième moitié des années 1920, à l'image d'Ali Halef, d'Ali Karsan et de Zühtü Müridoğlu. Ce dernier est un étudiant en sculpture qui vint étudier en France entre 1928-1932. Lui aussi raconte la fameuse propriétaire :

Nous avions une Mademoiselle Ponse. Nous la considérons comme un ange protecteur des étudiants turcs. Elle avait un hôtel dans la rue la plus étroite de Paris. Sur la porte de l'hôtel était inscrit : 'confort moderne'. En effet, cet hôtel était doté de l'eau chaude et froide, de radiateurs, de fauteuils et de lits convenables. Mais le bâtiment, lui, avait au moins trois à quatre siècles d'existence. Il n'y avait plus un seul mur droit. Le sol et le plafond n'étaient pas plats. Les ressorts du lit et du fauteuil ressortaient ! Lorsque vous ouvriez le robinet, un bruit strident rappelant une alarme retentissait dans tout le bâtiment. En dépit de cela, nous allions dans ce 'confort moderne' au moins tous les trois mois. Mme Ponse souriante, nous accueillait en disant, il faut croire que vos bourses ne sont encore pas arrivées. Elle nous hébergeait, nous nourrissait et parfois même, il arrivait qu'elle nous donne de l'argent de poche<sup>600</sup>.

Ils habitèrent tour à tour le même appartement situé 6, rue Saint-Placide dans le sixième arrondissement<sup>601</sup>. Ainsi le Quartier Latin continua-t-il à accueillir une grande partie des étudiants turcs durant la période de l'Entre-deux guerres. Il existait plusieurs types d'hébergement allant de la location d'une chambre d'hôtel ou de pensionnat, à la location

<sup>597</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 93-94.

<sup>598</sup>. Mustafa Nüsret Kürkçüoğlu fit ses études secondaires à Paris entre 1925-1928 au lycée Henri IV.

<sup>599</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 283.

<sup>600</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 334.

<sup>601</sup>. D. Artun, *op.cit.* p. 217.

d'appartement à plusieurs. Dans les deux cas, ils se retrouvaient soit dans les mêmes hôtels, soit dans les mêmes appartements. Tout ceci à l'intérieur d'un même quartier : le Quartier Latin. L'essentiel de la communauté turque de la ville y a vécu. Du reste, les célèbres cafés et les restaurants populaires situés sur le Boulevard Saint Germain ont souvent été les lieux de rassemblement favoris. Le Quartier Latin est souvent représenté comme un lieu où se nouent des solidarités entre les étudiants confrontés aux mêmes épreuves de l'inconfort et de la faim.

Les condisciples de province ont également logé dans des quartiers populaires. Samet Ağaoğlu lors de ses études à Strasbourg, habita dans la rue Prechter :

Les étudiants qui viennent étudier dans un pays étranger peuvent connaître deux situations selon leurs moyens et leurs destins : soit une vie d'étudiant modèle entre les livres et les cours, soit une vie de rêve entre les aventures et les mésaventures. Dans toutes les villes universitaires, il y a des lieux appropriés à ces deux situations. Dans le premier cas, les étudiants se trouvent à Strasbourg dans les beaux et grands hôtels situés à l'arrière de l'université. Ces endroits sont chers, calmes et reposants. L'on entend depuis les habitations des chants et des éclats de rire. Dans le deuxième cas, les étudiants ont une seule et unique adresse : la rue Prechter. Elle se situe dans la zone de la ville qui compte la plus forte densité en maisons closes. C'est là aussi que l'on retrouve un grand nombre d'hôtels pour étudiant. La rue Prechter c'est les brouhahas, les bagarres, les insultes et les individus bizarres. J'ai eu l'opportunité de connaître ces deux cas selon ma situation financière. J'ai rencontré les vrais Européens et la vraie réalité de l'Europe dans cette rue, et plus précisément à l'hôtel numéro 5A. J'ai connu l'entente amicale, humaine entre les étudiants en provenance d'Irlande et d'Australie du sud dans un environnement malsain et pervertissant (...) L'hôtel est géré par une femme allemande d'une quarantaine d'années qui ne parle pas un mot de français. C'est une femme forte, au large visage et aux yeux verts. Elle habitait au rez-de-chaussée en compagnie d'un Alsacien qui était son amoureux. Cet homme était un impressionnant joueur et buveur. Tous les samedis, nous savions tous que la femme allait faire une crise de jalousie, qu'elle allait crier, pleurer et se faire tabasser en fin de compte. Ensuite le dimanche matin, heureux, le couple allait errer bras-dessus bras-dessous. L'homme disait 'que puis-je faire, ma femme aime se faire battre'. La femme disait 'que puis-je faire, mon homme prend du plaisir à me battre'<sup>602</sup>.

Par cet extrait, il est possible de saisir les différentes situations auxquelles pouvait être confronté un étudiant. Celui-ci pouvait se retrouver dans les deux cas selon sa situation financière. Les étudiants n'allaient pas s'installer dans des quartiers populaires par plaisir, mais parce qu'ils n'avaient pas le choix. Dans un autre passage de ses mémoires, Samet Ağaoğlu raconte la raison pour laquelle il s'est retrouvé dans la rue Prechter et pourquoi il s'est mis en tête de la quitter dès la première nuit :

Mon argent ne me permettait plus d'habiter dans les logements de riches à l'arrière de l'université. C'est alors qu'Atyas, un ami bulgare me dit 'veux-tu louer une chambre sur la rue Prechter ?' Je te trouverai un endroit très bon marché et tu mangeras dans un restaurant bulgare. La cuisine de ton pays y est

---

<sup>602</sup>. S Ağaoğlu, *op.cit.* pp. 35-36.

prédominante'. Jusqu'à lors, je n'avais vu cette rue qu'une ou deux fois depuis mon arrivée dans la ville. C'est pourquoi j'ai d'abord refusé la proposition de mon ami. Il a esquissé un sourire et m'a dit 'Tu dois mener une vie selon ton budget, comme tu le voudras'. Réellement, mon argent ne me permettait pas d'habiter ailleurs. J'ai cessé de faire des caprices et me suis installé dans une chambre à l'hôtel numéro 5. A. La première nuit, je me suis promené dans les rues avec une crainte profonde à laquelle je ne parvenais à donner de sens. Après minuit, je montais dans ma chambre. En passant devant la porte voisine à ma chambre, j'ai entendu un gémissement. Je me suis arrêté avec effroi. Á l'intérieur, quelqu'un gémissait avec le supplice d'une douleur intense et ce bruit envahissait les étroits corridors de l'hôtel en m'effrayant terriblement. J'ai ensuite frappé à la porte. Il n'y a eu aucun bruit. Mais le gémissement a monté d'un ton. Je me suis résolu à ouvrir la porte. La chambre était entièrement dans l'obscurité. D'abord, je n'ai rien vu. J'ai ensuite repéré une silhouette par terre. J'ai cherché l'interrupteur et j'ai allumé la lumière quand soudain je vis ce spectacle étrange. Sur le tapis du sol, un petit homme tout nu, était couché sur le dos (...) Il s'est réveillé et a été surpris de me voir : 'qui êtes vous ? Que cherchez-vous ? J'ai répondu 'rien, j'ai entendu des gémissements en passant devant votre chambre et j'ai pensé qu'il y avait quelqu'un de malade. Je suis le nouveau locataire de la chambre voisine. J'étudie en droit et je m'appelle Samet. Vous semblez être mal au point'. Il s'est alors rendu compte qu'il était nu et s'est couvert avec une couverture : 'non, je ne suis pas malade, je vous remercie', m'a-t-il dit (...) Cette nuit, je n'ai pas dormi jusqu'au matin. Je me suis dit que je devais quitter cet endroit à la première occasion. Par contre, le destin voulut que je sois retenu là, pendant un long moment<sup>603</sup>.

Samet Ağaoğlu vécut dans cette rue populaire et malsaine jusqu'à son retour en Turquie. Mais c'est également dans cette rue qu'il noua des amitiés solides. Il affirme, du reste, avoir connu dans cette rue, le vrai visage de l'Europe et des étudiants honorables cohabitant en paix dans un tel environnement. En dehors des hôtels insalubres, les étudiants provinciaux pouvaient loger dans des hôtels plus confortables à l'exemple de Sabahattin Eyüboğlu lors de ses études à Dijon : « j'habite dans un hôtel « familial » (c'est à dire géré par une famille) à proximité du lycée. Repas et meubles compris, je paye cinq-cents francs le mois. Ce n'est pas très cher mais l'on me dit qu'il est possible de trouver mieux »<sup>604</sup>.

Les étudiants de lycée pouvaient être hébergés dans des internats comme Bedrettin Sarp qui arrive en France en 1937. Etudiant en ingénierie, il décide de s'installer dans un internat pour travailler correctement :

Je n'avais encore jamais été interne de toute ma vie. Quand je suis arrivé, je me suis inscrit en internat pour me donner de bonnes conditions de travail. J'ai ainsi été interne lors des trois premiers mois après mon arrivée à Paris. Mais je n'ai pu résister plus longtemps. Je n'arrivais pas à me concentrer sur mon

---

<sup>603</sup>. S Ağaoğlu, *op.cit.* pp. 37-38.

<sup>604</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p.120.



travail parce que j'étais mal à l'aise à l'internat. J'ai donc choisi de m'installer dans un hôtel qui se situait en face de l'école<sup>605</sup>.

Beaucoup, comme dans le cas de Bedrettin Sarp, choisissent de s'installer dans des internats dès leur arrivée. Généralement, les arrivants étudiaient dans des lycées lors d'une année préparatoire. Ils pouvaient ainsi se retrouver dans des chambres d'internat en compagnie de plus jeunes élèves qu'eux.

Dans l'ensemble, les conditions d'hébergement des étudiants turcs étaient précaires. Faute de moyens, ils habitaient dans des quartiers populaires où se concentraient toutes les obscénités que pouvait contenir une grande ville. Le risque pour les étudiants était l'égaré. Leur échec scolaire était lié à de mauvaises conditions d'hébergement. Zühtü Müridoğlu affirme ce qui suit concernant les étudiants turcs : « Malheureusement, la plupart des étudiants turcs passaient leur temps dans les cafés parisiens »<sup>606</sup>.

### *1. b. Les conditions d'études en France dans l'Entre-deux guerres*

En dehors de l'hébergement, les étudiants turcs de France ont dû surmonter d'autres difficultés dans l'Entre-deux guerres à commencer par l'apprentissage de la langue. Le constat d'un environnement peu propice avait été dressé pour les étudiants de Paris par rapport à ceux de provinces. Aussi surprenant que cela puisse paraître, des écoles comme celles de Beaux-arts pouvaient défavoriser l'apprentissage de la langue. La raison avancée par le sculpteur Zühtü Müridoğlu est la suivante :

Que ce soit à l'hôtel ou à l'académie, les occasions de parler en français sont rares. L'académie surtout est remplie d'Américains et de nordiques. À côté d'eux, je suis comme un ambassadeur de la langue française. Dans la rue, dans les magasins, la langue parlée n'est pas le français mais un mélange d'argot et de parisien. Pour perfectionner mon langage, j'ai envisagé de m'installer dans une famille. L'on m'a donné l'adresse d'une famille qui louait des chambres. J'y suis allé. Un homme âgé m'a ouvert la porte. Il m'a bien accueilli et m'a proposé une très grande chambre. L'homme était bavard et n'arrêtait pas de parler<sup>607</sup>.

À l'hôtel, la présence des étudiants turcs, à l'école celle des Américains et des nordiques, compromettaient sérieusement l'apprentissage de la langue. Le cas des étudiants de Beaux-arts est à souligner. Il est vrai que la période est marquée par un afflux d'étudiants américains dans les écoles de Beaux-arts<sup>608</sup>. Cette présence portait préjudice aux autres nationalités qui ne pouvaient pas faire un bon apprentissage. Pour autant, cette réalité ne doit pas être généralisée. Les mémoires des personnalités ayant étudié dans les autres disciplines ne disent

---

<sup>605</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 201.

<sup>606</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 334.

<sup>607</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 332.

<sup>608</sup>. Voir C. Charle.

rien à ce sujet. D'une manière générale, la question de la langue dépendait de l'établissement et surtout de la proportion d'étudiants d'une même nationalité en son sein.

L'emploi du temps des étudiants était plus ou moins chargé selon les disciplines. Les étudiants de Beaux-arts jouissaient de davantage de temps libre. Par conséquent, ils pouvaient profiter de leur séjour. De surcroît, Paris était la ville des artistes peintres puisque c'est là que se trouvait la majorité des écoles de Beaux-arts. Ils avaient pour trait commun de profiter de la vie contrairement à d'autres et notamment les étudiants en ingénierie, en mathématiques, en physique ou en histoire. Ceux-ci avaient en général un emploi du temps surchargé. Bedrettin Sarp aborde ce sujet :

Nous n'avions pas vraiment de passe-temps. Lorsque vous étudiez les mathématiques, vous n'avez guère le temps de songer à faire autre chose. À huit heures du matin, nous commençons les cours jusqu'à douze heures de l'après midi. Pour ne perdre aucun temps, les professeurs avaient deux tableaux. Dès qu'ils terminaient d'en remplir un, ils passaient aussitôt à l'autre. Quatre heures de mathématiques le matin suivies de la physique-chimie, du français et de la gymnastique l'après midi. Occasionnellement, nous allions dans les cafés de Paris après la fin des cours<sup>609</sup>.

Cette description dévoile l'impossibilité pour un élève en ingénierie de se distraire. Chez les artistes peintres, le contenu même des cours semblait distraire les étudiants comme l'atteste Zühtü Müridoğlu dans son récit :

Girmond était boiteux d'une jambe, il avait le visage disproportionné et portait des vêtements qui donnaient l'impression d'avoir été achetés au marché du coin. C'était un homme qui suscitait la question 'est-ce votre professeur ?'. Mais cette apparence défectueuse s'estompait très vite. Vous commencez à le trouver surprenant et aimable. En général, vous croiriez qu'il aborde des sujets qui n'ont rien à voir avec l'art pour ne pas ennuyer les élèves. Mais en réalité, il évoquait d'autres sujets pour éviter de s'ennuyer lui-même. Le football spécialement était son sujet de conversation préféré. Je ne comprenais pas s'il s'intéressait à ce sport en simple spectateur ou en tant que pratiquant avec sa jambe boiteuse<sup>610</sup>.

L'ambiance bon enfant qui régnait dans ces écoles n'avait rien à voir avec les cours plus austères des autres disciplines.

---

<sup>609</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 376

<sup>610</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 332.



Photographie prise lors d'une séance à l'Académie Julian en 1927. Mahmut Cuda est le 1<sup>er</sup> en haut en partant de gauche<sup>611</sup>.

<sup>611</sup>. D. Artun, op.cit, p. 207.

Ceux qui étudiaient les sciences dures notamment étaient en surmenage. C'était également le cas de Nüzhet Gökdoğan qui, durant ses années parisiennes, travaillait dans les observatoires la nuit et à l'université la journée. Sabahattin Eyüboğlu qui étudia la littérature dans trois différentes villes universitaires, se plaint, quant à lui, du trop de devoirs :

Mes journées ne se passent jamais futillement. Je ne perds jamais un instant. Malgré un emploi du temps assez peu chargé, peut-être trouverez-vous cela curieux, je manque de temps. Il me faut plusieurs jours pour faire les devoirs. En philosophie, le professeur nous a demandé un devoir de vingt pages. En combien de temps pourrais-je lire et comprendre vingt pages ? Si ce n'était que la philosophie, le temps me suffirait, mais il y a encore l'histoire, la géographie sans parler du latin qui me prend énormément de temps<sup>612</sup>.

Ainsi comprenons-nous que les étudiants de Lettres disposaient de temps libre en dehors des cours. Mais ce temps devait être consacré aux devoirs. Pour un étudiant turc, le rythme imposé semblait être de nature à perdre le fil. Le seul moyen d'y arriver était de travailler régulièrement comme le laisse entendre Sabahattin Eyüboğlu. Il affirme qu'il ne gaspille pas son temps libre et que celui-ci vient même à manquer en raison de la masse des devoirs. Mis à part les cours compris dans le programme de la filière de Lettres, Sabahattin Eyüboğlu suivait aussi des cours de perfectionnement en français. Il affirme d'autre part qu'il peine à suivre les cours d'histoire par rapport à la philosophie en raison de la vitesse d'élocution du professeur. Mais dit-il « je recopie ensuite les notes de mes camarades ». Concernant le latin, il raconte avoir appris beaucoup de mots et qu'il accorde de l'importance à cette langue morte parce que le français s'y enracine. Enfin, il dit avoir une heure de littérature par semaine et qu'il a hérité d'un devoir sur les différences entre le romantisme et les classiques. Ce compte rendu détaillé de Sabahattin Eyüboğlu à son père expose le travail auquel les étudiants de Lettres étaient astreints. Il est à supposer qu'il en était de même pour les filières des sciences humaines (histoire, géographie, sociologie...). Mais malgré cette surcharge, l'on apprend par le biais de Zühtü Müridoğlu que la majorité de ces étudiants perdaient inutilement leur temps dans les cafés.

Un événement économique et financier survenu en France après 1936 profita aux étudiants turcs : la dévaluation du franc. Les bourses attribuées aux étudiants en livre turque décuplaient une fois converties en franc. Si bien qu'un étudiant boursier avait un salaire plus élevé qu'un professeur ou un cadre. Bedrettin Sarp en témoigne dans ses mémoires : « L'on nous attribuait plus de 92 livres. La valeur en franc de cette somme dépassait les 2000 francs

---

<sup>612</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 117-119.

lorsque j'étais à Paris. Elle est même montée jusqu'à 3500 à cause de la dévaluation. Un professeur d'université avait un salaire de 2000 francs, nous de 3500 »<sup>613</sup>.

La fin des années 1920 constitue une période qui enregistre un flux d'étudiants assez important vers la France. Nous l'observons par l'abondance des mémoires et des témoignages sur cette période. Zühtü Müridoğlu affirme que l'année où il alla en France, c'est à dire, en 1928, plus de cent étudiants boursiers avaient été envoyés rien que dans ce pays<sup>614</sup>. Ce chiffre est relativement important pour la période. Mais à partir de la première moitié des années 1930, les mobilités étudiantes en France baissent considérablement. D'autant plus que les sources manquent pour cette période. Le nombre des mémoires est assez élevé entre les années 1925-1933 contrairement à la période 1933-1939. Parallèlement à la chute du nombre d'étudiants turcs en France, l'on observe une évolution tout à fait inverse outre-Rhin. En effet, relativement bas entre 1928-1933, le nombre d'étudiants turcs dans le pays, d'après le nombre conséquent de mémoires issus du recueil de Kansu Şarman, augmente spectaculairement à partir de la deuxième moitié des années 1930. Comment expliquer ce phénomène ? C'est dans la réforme de l'Université d'Istanbul qu'il faut chercher la réponse. Cette réforme réalisée en 1933, prévoit, entre autres mesures, l'accueil des professeurs allemands fuyant la dictature nazie. C'est dans ce contexte que la Turquie accueillit et jusqu'à la fin de la guerre, plus de 400 professeurs allemands<sup>615</sup>. Ces professeurs allemands eurent une grande influence dans l'établissement de la science et de la pédagogie allemande au sein de l'Université d'Istanbul mais aussi dans celle d'Ankara<sup>616</sup>. Ainsi, l'une des conséquences de la réforme de l'Université d'Istanbul fut-elle l'envoi d'un plus grand nombre d'étudiants turcs à destination de l'Allemagne. Acquis ainsi aux méthodes, à la langue et à l'esprit allemand, il n'est pas étonnant que les étudiants aient été envoyés dans ce pays au cours de la seconde moitié des années 1930.

Ceux qui étudient en France à la fin des années 1930 sont contraints de quitter le pays en raison de la guerre. Voici un article du journal *Cumhuriyet* datant du 5 juillet 1940 sur le cas des étudiants turcs de France : « Selon l'information transmise par le ministère de l'instruction.

1 : Voici les noms des étudiants ayant été acheminés sains et saufs vers la ville de Bordeaux et qui ont été placés dans la ville de Périgueux : Cemile Alaiyeli, Kadranol, Mehmed Hanyol, Süleyman Barda, Vedad Dicleli, Emin Bankoğlu, Şekib Çopuroğlu, Cengiz Uluçay, Ali Sandobra, Cahid Tarancı, Suphi

---

<sup>613</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 376.

<sup>614</sup>. K. Şarman, *loc.cit.* p. 334

<sup>615</sup>. DÖLEN Emre, *İstanbul Üniversitesi*, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 2010, 877 pages.

<sup>616</sup>. HALM Dirk, ŞEN Faruk, *Exil sous le croissant et l'étoile*, Mayenne, Turquoise, 2009, 271 p.

Igan, Şinasi Yılın, Fuad Bilgen, Alaeddin Tazol, Jak Belikar, Naci Korkmaz, Suzan Kervan, Yani Taptaş, Anna Izemoneel.

2 : Les noms des étudiants se trouvant à Toulouse : Orhan Karaköse, Özdirik.

3 : Les noms des étudiants se trouvant à Marseille : Celal Ustar, Cahid Cinci.

4 : Les noms des compatriotes se trouvant à Bordeaux : Ayzistazi, Ziyaeddin Ali, Tefvik Tilmer et sa femme<sup>617</sup>.

Plusieurs choses attirent l'attention dans cet article. D'abord le peu d'étudiants boursiers de nationalité turque en France, ce qui accrédite l'analyse faite plus haut. Ceux de Paris et des provinces voisines ont vraisemblablement été rassemblés à Périgueux. Les autres, c'est à dire ceux de Toulouse et de Marseille sont vraisemblablement des étudiants de Lyon, de Montpellier ou tout simplement des villes en question. Il y a également la mention « les noms des compatriotes se trouvant à Bordeaux ». Il s'agit probablement de nationaux qui n'ont pas le statut d'étudiant et ayant migré à Bordeaux depuis Paris.

Voyons maintenant comment ces étudiants sont arrivés jusqu'à Bordeaux. Cahit Sıtkı Tarancı qui dû quitter le pays moins d'un an après son arrivée nous en fait le récit. Voici ce qu'il dit, dans une lettre adressée à son ami le 25 août 1940, sur son retour forcé en Turquie :

Nous fûmes contraints de quitter Paris le 13 juin. Nous avons parcouru en vélo dix jours de route sous les bombardements. Nous sommes enfin arrivés à Bordeaux. Nous y avons retrouvé l'ambassadeur et l'inspecteur des étudiants. Depuis vingt jours, nous nous trouvons à Périgueux, le chef-lieu du département non occupé de la Dordogne. Comme l'inspecteur est à nos côtés, il nous procure tout ce dont nous avons besoin. Nous sommes, qu'Allah soit loué, tous en bonne santé. Je ne peux pas dire que nous menons une belle vie ; nous essayons de ne pas perdre l'espoir de retourner au pays. L'ambassadeur est en négociation avec les autorités françaises et allemandes pour effectuer le rapatriement. Pendant ce temps, moi, je travaille comme à mon habitude. J'ai écrit plusieurs poésies<sup>618</sup>.

Dans une autre lettre adressée non datée :

Tu as dû recevoir la lettre que je t'ai envoyée depuis Périgueux. Je ne t'avais pas précisé notre adresse en me disant que notre passage serait très court. Nous y sommes restés malgré tout pendant un mois et demi. Nous nous trouvons à présent à Lyon depuis douze jours. Le gouvernement a décidé de rapatrier les étudiants. Par contre seul Allah en sait la date (...) Depuis le 13 juin, date à laquelle nous sommes partis de Paris à vélo, tu ne peux pas imaginer tout ce que nous avons pu voir (...) Ce que j'ai vu en plus de deux mois est d'une richesse égale à ce que j'aurais pu voir en dix ans. Parmi mes souvenirs, il y en a de tels que je ne saurais pas par lequel commencer (...) Mon cher Ziya, j'ai abandonné mes livres et une partie de mes vêtements à Paris. Cela m'afflige (...) Ici nos journées se passent au cinéma, dans les cafés. J'en profite, quand j'en ai le moyen, pour acheter quelques petits livres afin de ne pas laisser ma mémoire en friche (...) Oktay, Hikmet et Vefik sont retournés à Paris; ils sont là-bas. Ici, parmi nos

---

<sup>617</sup>. Cumhuriyet, *Fransada bulunan talebemiz*, 5 juillet 1940.

<sup>618</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 172-173.

connaissances, il y a Ragıp et Vedat, un de mes cousins de Diyarbakır. Je me porte bien. Je peux dire que nous ne nous ennuyons pas à Lyon<sup>619</sup>.

Ces lettres sont instructives à bien des égards. Elles montrent que le mode de déplacement des Turcs a été le vélo. Il s'agit du moyen de locomotion le plus emprunté par la population française lors du grand exode de juin 1940. Les étudiants roulèrent jusqu'à Bordeaux (ville de retranchement du gouvernement français) pour rejoindre l'ambassadeur et l'inspecteur. Il est inutile de retracer leur parcours jusqu'à Lyon en passant par Périgueux, mais ajoutons simplement qu'il se trouvait encore des étudiants à Paris comme l'affirme Cahit Sıtkı. La liste dressée par le journal *Cumhuriyet* ne mentionne pas les noms de ceux qui n'ont pas pu rejoindre le groupe d'étudiants sous la protection de l'ambassadeur. Ils ne furent probablement pas nombreux à rester dans la capitale mais leur retour à pu être difficile compte tenu des événements et de la mise en place de la ligne de démarcation.

Lorsqu'éclata la Seconde Guerre mondiale, il y avait peu d'étudiants turcs en France. Mais l'exode a permis aux rares étudiants turcs de découvrir des aspects de la France qu'ils n'auraient probablement pas connus autrement.

## ***2. La portée des études en France***

Lorsque les premiers étudiants de nationalités turques posèrent leurs pieds en France en 1924, la Turquie était en pleine phase de reconstruction. Le pays avait besoin de cadres dans tous les domaines : scientifique, administratif, pédagogique, ingénierie, art, etc. En revanche, les établissements universitaires n'étaient pas en mesure d'assurer la formation de ces éléments indispensables à l'épanouissement de la jeune nation. C'est pourquoi dès les premiers temps, Mustafa Kemal, conscient de l'enjeu, résolut d'envoyer les étudiants en Europe. La France, selon une continuité remontant à la Belle-Epoque fut érigée en destination de choix. Mais quels sont précisément les avantages que pouvaient procurer les études en France ? Sous l'Empire ottoman, n'était pas un véritable intellectuel celui qui jamais n'avait respiré l'air de Paris. Ce séjour était quasi obligatoire à qui prétendait appartenir à l'intelligentsia. En dehors du crédit, de la reconnaissance que le pays donnait à son visiteur, il offrait aussi des opportunités. Comment les étudiants ayant étudié en France dans l'Entre-deux guerres ont-ils contribué au développement de la Turquie moderne ?

### ***2. a. Une carrière d'enseignant au retour de France***

Il s'agira ici d'étudier le rôle des études en France dans la carrière de certaines grandes figures. Il convient d'emblée d'affirmer que le parcours et la carrière d'un étudiant allant

---

<sup>619</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 174.

étudier en France étaient tracés. En effet, l'étudiant s'inscrivait tout d'abord dans un concours qui devait lui ouvrir une voie bien définie : langues, mathématiques, physique, histoire, chimie...etc. Ensuite, durant ses études, il était inspecté par la direction des étudiants turcs de France qui s'assurait du bon déroulement de son parcours universitaire. Toutefois, selon des mémoires d'Ali Rıza Berkem, les inspecteurs ne faisaient pas toujours leur travail :

J'ai dit à l'inspecteur Kadri Bey que j'avais la possibilité de poursuivre mes études en doctorat. Il m'a répondu 'mais pourquoi ne nous avez-vous pas informé de vos réussites ?' J'étais surpris et lui ai aussitôt répondu : 'Kadri Bey, vous êtes inspecteur d'étudiants, votre travail n'est-il pas de venir vérifier le parcours des étudiants ? Ne devriez-vous pas être au courant de tout cela plus tôt ? Cela voudrait dire que si je n'avais absolument rien fait depuis trois ans, vous n'en auriez rien su. Durant les quatre années où je suis resté à Montpellier, je n'ai jamais rencontré un seul inspecteur. J'avais subi une injustice. Je n'avais plus d'autre choix que de retourner au plus tôt au pays. Durant mes études, j'avais un rythme de vie axé sur le travail. Le pays avait fait un sacrifice en m'envoyant étudier en France. L'on m'avait remis un programme et j'étais tenu de le mener à son terme. Dans ma vie universitaire, j'ai toujours régulièrement travaillé et j'ai réussi<sup>620</sup>.

L'auteur soulève la question du manque de professionnalisme des inspecteurs. Les étudiants paraissaient être livrés à eux même. Mais l'auteur montre aussi qu'ils devaient suivre un programme bien défini. Le rôle des inspecteurs consistait justement à veiller au respect de ce programme fixé avant le départ.

Enfin, dès leur retour au pays, les étudiants étaient placés dans des lycées où des universités afin d'assurer l'enseignement. Rappelons que le pays accusait alors un déficit d'enseignants. C'est pourquoi les revenants étaient intégrés dans des établissements du secondaire. Dans la plupart des cas, les revenants passaient quelques années en qualité de professeur de lycée avant d'intégrer les universités du pays. Ali Rıza Berkem fait partie de cette catégorie. De retour en Turquie après avoir étudié la chimie à l'université de Montpellier, il intègre le lycée de garçon d'Izmir. Un an plus tard, il reçoit un courrier de la part du ministère de l'instruction lui annonçant ce qui suit : « Cher Monsieur, le ministère de l'instruction, à la date du 31 juillet 1933 et selon la décret 2252, vous octroie le statut de fonctionnaire à partir du 1<sup>er</sup> aout 1933 au sein de l'Université d'Istanbul (...) En vue de ces conditions, vous êtes muté au poste d'apprenti professeur pour l'année scolaire 1932-1933 et pour un salaire mensuel de quarante-cinq livres »<sup>621</sup>. Le ministère envisageait de faire de l'Université d'Istanbul, un foyer du savoir et de la culture. Dans cette perspective, beaucoup de professeurs allemands furent engagés dès 1933. Mais le plus souvent, les enseignants turcs avaient seulement le statut « d'apprenti professeur », ce qui signifie qu'ils devaient accomplir

---

<sup>620</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 164.

<sup>621</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 165.



encore quelques années d'études avant d'obtenir le statut de professeur. Quoi qu'il en soit, Ali Rıza Berkem fut honoré de recevoir une telle invitation. C'est avec une grande fierté qu'il intégra le corps enseignant de la nouvelle Université d'Istanbul. D'autres amis qui avaient étudié avec lui en France à l'exemple de Cahit Arf, Osman Cevdet Çubukçu, Sabahattin Eyüboğlu et Mustafa Nüsret Kürkçüoğlu furent conviés à participer à la même mission. Ce dernier, selon Kansu Şarman, touchait un salaire mensuel de trente-cinq livres.

Enver Ziya Karal est un autre étudiant de France à avoir participé à la fondation de l'Université entre 1933-1940, tout comme Remziye Hisar qui y resta jusqu'en 1936. Après avoir passé un certain temps à l'Université d'Istanbul, certains ex-étudiants de France étaient mutés dans d'autres régions avec de nouvelles responsabilités. Enver Ziya Karal intégra ainsi l'Université d'Ankara, fondée en 1940, et enseigna l'histoire contemporaine au sein de la faculté des langues et d'histoire-géographie. Il devint recteur de cette même université entre 1948-1950. En revanche, des personnalités telles que Cahit Arf<sup>622</sup>, Ali Rıza Berkem et Remziye Hisar enseignèrent durant presque toute leur carrière au sein de l'université d'Istanbul. Une partie des étudiants de France ont intégré l'Université d'Istanbul après sa fondation en 1933. En général, les étudiants de retour avant 1933 enseignaient dans les lycées turcs à l'exemple d'Ali Rıza Berkem. De plus, de nombreux ex-étudiants de France ont participé la fondation de l'Université d'Istanbul en 1933. Après quelques années passées au sein de l'Université nouvellement créée, les ex-étudiants de France pouvaient être mutés ailleurs comme Enver Ziya Karal. En 1938, Osman Cevdet Çubukçu, un autre ex-étudiant de France intégré dans le corps enseignant de l'Université d'Istanbul, fut invité au palais de *Dolmabahçe* afin de prodiguer des soins physiques à Mustafa Kemal Atatürk. Cet épisode des soins apportés au père fondateur de la République indique la compétence qu'il acquit durant ses études en France.

Un autre trait caractéristique de ces ex-étudiants de France est d'avoir été des pionniers de la vie associative et de la fondation d'institut de tous genres. Osman Cevdet Çubukçu est un parfait exemple, en ce sens où, dès son retour en Turquie en 1929, il fonde l'institut de physiothérapie à la faculté de médecine de l'université de *Haydarpaşa* (Istanbul). Cette science pour laquelle il consacra un ouvrage en français intitulé *Les Sujets Contemporains de Physiothérapie* alors qu'il se trouvait à Paris (1928) devint ainsi l'objet d'un nouvel enseignement grâce à l'institut qu'il mit sur pied à partir de 1929-1930. Plus tard,

---

<sup>622</sup>. GÜMÜŞOĞLU Firdevs, *Cumhuriyet'te İz Bırakanlar : 10. Yıl Kuşağı*, İstanbul, Kaynak Yayınları, 2001, pp. 63-70

en 1958, il fonda en compagnie de quelques amis « l'Association Turque des Soins Physiques et de la Réhabilitation ». Osman Cevdet Çubukçu n'est pas le seul ex-étudiant de France à avoir joué un rôle de pionnier dans la Turquie moderne. Cahit Arf et Nüzhet Gödoğan, deux personnalités qui étudièrent respectivement les mathématiques et la physique fondèrent en 1948 « l'Association des Mathématiques Turques ». Nüzhet Gökdoğan n'en resta pas là puisque six ans plus tard, soit en 1954, elle en fonda une nouvelle au nom de « l'Association de l'Astronomie Turque » qu'elle dirigea pendant vingt ans<sup>623</sup>. Enver Ziya Karal, quant à lui, œuvra dans le domaine des sciences humaines en mettant sur pied en 1942, « l'Institut Turc de l'Histoire des Réformes ». Il présida également la commission chargée de rédiger la Constitution de 1960. Dans le domaine des Beaux-arts, Mahmud Cuda, Muhiddin Sebati, Cevat Derehli, Refik Epikman et Şeref Akdik qui étudièrent en France entre 1924-1928, fondèrent dès leur retour, soit en 1929 « l'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants ». Cette association s'inspirait ouvertement de « la Société française des artistes indépendants »<sup>624</sup>. Ahmet Adnan Saygun, compositeur qui étudia en France entre 1928-1931, fonda quant à lui « l'Union des sons et des cordes ». Ainsi d'une manière générale, les ex-étudiants turcs de France ont contribué à l'essor de la vie associative en créant des sociétés sur des thèmes très divers, de la musique aux sciences dures en passant par les Beaux-arts et les sciences humaines. Faut-il voir une influence française dans cette propension que les ex-étudiants turcs de France ont eu à mettre sur pied des associations ? Il est possible dans certains cas de parler d'une influence directe comme avec « l'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants » qui, en réalité, n'est qu'une réplique de la « Société française des artistes indépendants ». De surcroît, les fondateurs créèrent l'association dès leur retour de France en Turquie. Pour les autres, il est plus difficile de parler d'une influence directe comme dans le cas des artistes peintres. Il existait bien des sociétés semblables en France dont les ex-étudiants auraient pu très bien s'inspirer. Toutefois, il faut placer la création de ces associations turques dans un processus de modernisation. L'essentiel ici, c'est de retenir que les ex-étudiants de France avaient un certain esprit d'initiative. C'est, entre autres, ce qui leur a permis d'apparaître comme les pionniers mais aussi les « cadres » de la République de Turquie. Le rôle des études en France est sans doute grand. Elles donnaient incontestablement une légitimité. Les personnalités se forgeaient une compétence brute en France avant de la mettre au service de la Turquie. Mais ceux parmi les ex-étudiants qui ont participé à l'essor de

---

<sup>623</sup>. D. Artun, *op.cit.* pp. 232-234.

<sup>624</sup>. F. Gümüsoğlu, *op.cit.* pp 41-49.

la vie associative turque sont en réalité peu nombreux. Bien entendu, seuls les cas les plus connus ont été étudiés.

Le schéma du parcours professionnel des étudiants sous la République a été plus académique dans tous les sens du terme. Tous n'avaient qu'un seul but affiché : étudier et servir la nation en contrepartie de ses sacrifices. Le retour au pays de ces étudiants s'accompagnait aussitôt d'une mutation au sein d'établissements scolaires ou universitaires qu'ils ne quittaient plus jusqu'à la retraite. Ils n'avaient pas d'arrière-pensées politiques. Une dépolitisation assez surprenante des étudiants turcs de France dans l'Entre-deux guerres est à signaler.

## *2. b. Les autres types de carrières au retour de France*

Il y a aussi le cas des personnalités qui ont contribué d'une autre manière à la modernisation du pays. Samet Ağaoğlu constitue un bon exemple en ce sens où il servit le pays, non pas dans les lycées ou les universités du pays, mais au sein des ministères de l'économie et du commerce avant de se lancer dans une carrière politique. Ainsi a-t-il été élu député du Parti Démocrate à trois reprises en 1950, 1954 et 1957. Au cours de cette vie politique, il assura les portefeuilles de ministre du travail et de l'industrie. Après le coup d'État de 1960, il fut emprisonné et condamné à la prison à perpétuité mais il bénéficia d'une grâce en 1964<sup>625</sup>.

Dans l'ensemble, rares sont les ex-étudiants de France à s'être lancés dans la politique à l'exemple de Samet Ağaoğlu. Comment expliquer ce désintérêt ? Il y avait d'ailleurs moins d'étudiants turcs à l'École Libre des Sciences Politiques<sup>626</sup>. Plus qu'un désintérêt, il faut y voir une volonté de contrôle du Parti Républicain du Peuple, parti unique au pouvoir depuis la création de la République. En effet, il s'efforçait d'imposer le Kémalisme, doctrine officielle de l'État, au détriment de tout autre courant susceptible d'être rapporté d'Europe. C'est entre autre pour cette raison qu'il aurait été dangereux pour le pouvoir d'envoyer en France des étudiants en Sciences politiques. Il est également possible d'y voir un certain mépris des ex-militaires que sont Mustafa Kemal, İsmet İnönü et leurs compagnons à l'endroit des civils se formant expressément au métier politique. Un dernier élément qui vient conforter l'hypothèse d'une volonté de contrôle est l'absence à cette époque du pluralisme politique. Jusqu'en 1950, le Parti Républicain du Peuple resta le seul parti au pouvoir et le seul maître de la Grande Assemblée Nationale turque. Le parti unique s'arrogea ainsi le monopole du pouvoir et de la doctrine politique en Turquie dans l'Entre-deux-guerres. L'envoi d'étudiants dans les écoles

---

<sup>625</sup>. K. Şarman, *op.cit.* p. 130.

<sup>626</sup>. Voir liste et graphiques en annexe.

de Sciences politiques semblait être proscrit. Le seul moyen pour un étudiant turc souhaitant suivre ce cursus était d'étudier par ses propres moyens. Or, le peuple était pauvre. Le pays commençait à peine, dans les années 1930, à voir émerger une classe bourgeoise. Jadis, les étudiants ottomans non-boursiers de France, très souvent issus de milieux aisés, étudiaient grâce au soutien financier de leurs familles. Mais les guerres consécutives, les chamboulements politiques et les crises économiques ont eu raison de la classe bourgeoise ottomane qui entra ruinée dans l'ère républicaine<sup>627</sup>. Aussi l'État avait-il le monopole de l'envoi d'étudiants en Europe grâce à l'octroi de bourses d'études.

L'une des seules voies pouvant avoir un débouché logique en politique était le droit. Samet Ağaoğlu qui l'étudia à Strasbourg est l'un des rares à avoir suivi cette filière. Il ne faut pas négliger le rôle de l'illustre penseur et politicien que fut son père, Ahmet Ağaoğlu, dans le choix qu'il fit de mener des études de droit en France. Dans les années 1890, Ahmet Ağaoğlu avait étudié en France, à l'École Libre des Sciences Politiques. Plus tard son fils Samet se lança dans une voie semblable à Strasbourg.

À l'exception des études politiques, le Parti Républicain du Peuple encourageait toutes les autres et plus encore celles des Beaux-arts. C'est une sensibilité propre au nouveau régime dans son ambition de démocratiser l'art. En réalité, déjà sous l'ère ottomane, des étudiants boursiers de Beaux-arts étaient envoyés en France dans le cadre de la politique de modernisation culturelle et artistique. Cette action du nouveau régime s'inscrit dans une certaine continuité. L'attention donnée aux Beaux-arts est ainsi un trait de caractère hérité de la période ottomane. La plupart des étudiants de Beaux-arts ont été aux avant-postes dans le système éducatif mis en place par le nouveau régime. Il convient ici de proposer quelques exemples pour avoir une idée du parcours des étudiants de Beaux-arts. Mahmud Cuda qui étudia en France dans le milieu des années 1920 devint professeur adjoint auprès de Namık İsmail à l'Académie des Beaux-arts d'Istanbul. En parallèle à sa mission dans la vie associative, Mahmud Cuda enseignait la peinture dans plusieurs lycées comme ceux de Bursa et de Kırklareli. Après son service militaire, il travaille en qualité de cartographe à l'Institut de géographie de la faculté de lettres d'Istanbul. Ce parcours atypique de Mahmud Cuda est une exception. Peintre de formation, très actif dans la vie associative des Beaux-arts, Mahmud Cuda devient paradoxalement cartographe après son service militaire<sup>628</sup>.

Şeref Akdik, autre peintre ayant étudié à Paris dans les années 1920, a eu un parcours plus classique. Après son retour de France en 1928, il enseigna respectivement dans un lycée

---

<sup>627</sup>. F. Georgeon, *op.cit.* pp. 167-189.

<sup>628</sup>. K. Şarman, *op.cit.* pp. 99-100.

d'Ankara, à l'Institut *Gazi* d'Istanbul, au Lycée de *Haydarpaşa* et à l'Académie des Beaux-arts d'Istanbul. Lui aussi prit part en compagnie de Mahmud Cuda à la création de « l'Association des Peintres et des Sculpteurs turcs Indépendants ». Quant à Zühtü Müridoğlu, étudiant en France au début des années 1930, il travailla tout d'abord au musée d'Archéologie d'Istanbul entre 1936-1939 avant d'enseigner à l'Institut de Formation *Gazi* d'Ankara entre 1939-1947. La consécration arrive en 1947 lorsqu'il intègre le corps enseignant de l'Académie des Beaux-arts d'Istanbul en qualité de professeur de sculpture, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1971.

En parallèle à ses responsabilités dans l'enseignement, Zühtü Müridoğlu, de retour en 1932, et quelques autres amis fondent (Nurullah Berk, Abidin Dino...) en 1933, le *D Grubu* (Groupe D), qui est une sorte de club de peintres « avant-gardistes ». Dans l'œuvre de modernisation de l'art turc, ils préconisaient de s'affranchir de l'académisme, de l'imitation et de proposer une peinture accordant une grande liberté aux peintres<sup>629</sup>. Ce courant a eu un grand succès auprès des artistes turcs. Le nombre d'adhérents a été en constante augmentation. La plupart des membres enseignaient dans les écoles de Beaux-arts. Ce groupe organisa un certain nombre d'expositions en Turquie et à l'étranger. Le dernier eut lieu à Istanbul en novembre 1960<sup>630</sup>.

Dans l'ensemble, les étudiants de Beaux-arts étaient astreints à la même carrière professionnelle que les étudiants des autres disciplines à savoir : l'enseignement. Cette destinée n'était pas du goût de certains peintres comme Şeref Akdik et surtout Mahmut Cuda. Celui-ci pensait que cette politique volontariste posait un problème. Il ne remettait pas en question les bonnes intentions et le souci du gouvernement de promouvoir et de diffuser l'art. En revanche, il estimait que les ex-étudiants de France ne devaient pas être enfermés dans cette fonction réductrice. Ils ne devaient pas se contenter d'assurer l'enseignement des Beaux-arts. Faute de temps, ceux-ci ne pouvaient plus se concentrer sur l'essentiel : la création artistique. De surcroît, l'une des choses indispensables dans la peinture est la lumière du jour. Un artiste passant la journée dans une salle de classe ne pouvait donc pas s'exercer suffisamment et développer son talent. Selon Mahmut Cuda, la conséquence en serait une stérilité de la création artistique qui s'accompagnerait mécaniquement d'une insuffisante promotion des Beaux-arts<sup>631</sup>. Permettre à l'artiste de vivre de son art, lui donner son

---

<sup>629</sup>. AVCI Zeynep, *A'dan Z'ye Abidin Dino*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2007, p. 84-86.

<sup>630</sup>. Z. Avci, *op.cit.* p. 83.

<sup>631</sup>. K. Giray, *op.cit.* p. 8-9.

indépendance économique était un impératif pour Cuda<sup>632</sup>. Dans un programme qu'il présente lors du congrès annuel de « l'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants », il prévoit entre autres choses, de solliciter le ministère de l'éducation afin de réduire le temps de travail des enseignants de Beaux-arts, à l'exemple de ce qui se faisait en France. Ceux-ci pourraient ainsi se consacrer à leur véritable métier et multiplier les expositions dans tout le pays<sup>633</sup>.

En parallèle à leur métier d'enseignant, ces ex-étudiants de France ont donc travaillé à restructurer les Beaux-arts. Mahmut Cuda s'interrogeait constamment sur la manière dont il fallait donner confiance à l'artiste. D'après lui, le seul moyen d'y arriver était d'instaurer l'union et la coopération des artistes turcs, chose qui se réalise avec la création de « l'Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants » qui est suivie par beaucoup d'autres.

L'influence des professeurs ayant séjourné en France était grande dans les écoles de Beaux-arts. Avni Arbaş qui étudia d'abord au lycée *Galatasaray* puis à l'Académie des Beaux-arts d'Istanbul affirme que l'un des moyens de suivre les évolutions picturales était d'assister aux cours et aux ateliers de ces professeurs<sup>634</sup>. Il évoque notamment l'influence d'İbrahim Çallı et surtout du peintre français Léopold Lévy qui enseigna à l'Académie des Beaux-arts d'Istanbul entre 1936-1949. Pour Arbaş, Léopold Lévy, dans l'atelier duquel il travaille durant neuf ans était précisément le professeur dont il avait besoin. Il s'estime chanceux car Lévy lui apprit à donner un sens à ses toiles en utilisant seulement les détails utiles. Il dit aussi de son professeur français qu'il était un grand pédagogue et un homme de culture<sup>635</sup>.

Les ex-étudiants de France ont incontestablement contribué au développement des Beaux-arts. Tout d'abord grâce au fait qu'ils effectuèrent dans le cadre de leur profession, un travail de transmission du savoir. Ensuite grâce au fait qu'ils œuvrèrent dans le sens d'une promotion des Beaux-arts et de l'artiste dans le cadre des associations fondées à cette fin. Enfin grâce aux activités annexes qu'ils s'employèrent à démocratiser à l'exemple des expositions d'art.

---

<sup>632</sup>. K. Giray, *op.cit.* p. 53.

<sup>633</sup>. K. Giray, *op.cit.* p. 57.

<sup>634</sup>. YILMAZ Yaşar, *Başkaldıran Atların Ressamı, Avni Arbaş*, İstanbul, E Yayınları, 2005, p. 42.

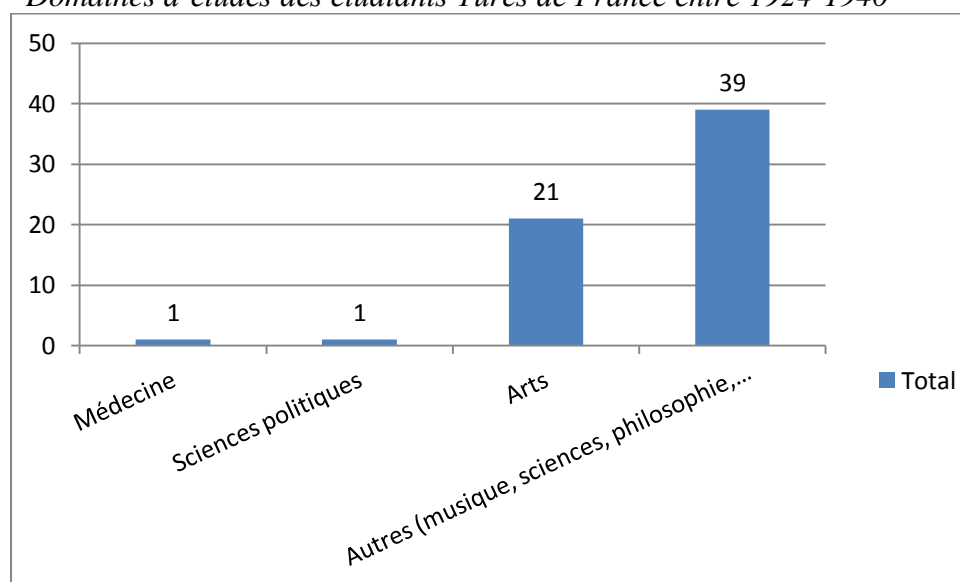
<sup>635</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* pp. 42-43.

\*\*\*

L'envoi d'étudiants turcs en France sous la République de Turquie dans l'Entre-deux guerres s'inscrit dans la continuité de la politique d'ouverture et de modernisation entamées sous l'ère ottomane. Á cet égard, les points communs entre les deux périodes ne manquent pas, notamment sur le plan formel : concours organisés par le ministre de l'instruction pour des bourses d'études en France ; nomination d'inspecteurs chargés de superviser les étudiants ; grande diversité d'étudiants dans diverses disciplines ; intérêt du gouvernement pour les étudiants de Beaux-arts...etc.

D'autres éléments rappellent une certaine coupure entre les deux périodes. Ils sont moins formels et donc plus difficile à cerner : l'envoi d'un plus grand nombre d'étudiants en province, la dépolitisation des étudiants et l'absence d'étudiants turcs dans les écoles de Sciences Politiques. Compte tenu de ce désintérêt politique, la France n'a fait l'objet d'aucune inspiration de cette nature. Seul l'art français continua d'exercer une influence toujours grandissante sur les Turcs. Le graphique ci-dessous qui est issu de notre liste des personnalités indique une nette progression du nombre des étudiants de Beaux-arts par rapport à la période précédente<sup>636</sup>. Parallèlement, le nombre des étudiants en médecine et en Sciences-politiques chute spectaculairement.

- *Domaines d'études des étudiants Turcs de France entre 1924-1940*



Il y a néanmoins quelques constantes qui traversent les âges à l'exemple de la propension des étudiants turcs à s'adonner aux divertissements et à habiter dans les mêmes quartiers. Par ailleurs, les étudiants provinciaux avaient moins de relations avec les autres Turcs par rapport

<sup>636</sup>. Voir partie III : « Les étudiants ottomans de Paris sous la République de Turquie. »

à ceux de Paris. Cela favorisait dans une certaine mesure l'apprentissage de la langue française.

Une autre différence de taille tient à la fonction occupée au retour par les étudiants. Naguère, du moins jusqu'à 1908, ceux-ci étaient couramment placés dans les rouages de la bureaucratie. Avec l'avènement du régime républicain, les étudiants de retour ont systématiquement été employés dans l'enseignement, secteur qui accusait un fort déficit en personnel. Le pays n'avait presque aucun établissement universitaire capable de former les futurs professeurs du pays. C'est pourquoi le régime mena une politique très active d'envoi d'étudiants à l'étranger. Cependant, les mobilités estudiantines vers la France commencèrent à baisser durant les années 1930. En parallèle à ce reflux, le choix de l'Allemagne s'impose comme une alternative à la France.



## CHAPITRE V

### L'EXIL TURC EN FRANCE DURANT LA PÉRIODE DE LA GUERRE FROIDE

La fin de la Seconde Guerre mondiale ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de la migration des Turcs en France. Bien qu'elle n'ait pas participé au conflit et bien que son alliance ait été sollicitée par l'Allemagne (Berlin lui promettait en échange les îles de la mer Egée), la Turquie se rangea symboliquement du côté des Alliés peu avant la fin du conflit, comme pour signer son retour sur la scène internationale. Aussi put-elle bénéficier du plan Marshall et devenir par la même occasion, à la date du 22 octobre 1951, un pilier de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN). En témoigne la période de la Guerre Froide où elle remplit une véritable mission de glacis protecteur pour l'Europe face à l'Union Soviétique avec laquelle elle partageait plusieurs centaines de kilomètres de frontière. La Turquie eut toutefois l'opportunité de prouver sa fidélité indéfectible, notamment lorsqu'elle fut le premier pays musulman à reconnaître Israël en 1949 et lorsqu'elle envoya des hommes en Corée (1950-1953), sans parler de la crise de Suez et de la guerre d'Algérie où elle prit ouvertement position en faveur de la France. L'Europe consentit en 1963, en contrepartie de tous ces sacrifices, à soulever l'éventualité d'une intégration de la Turquie au sein de la Communauté Économique Européenne (CEE). Cette politique d'alignement supposait aussi de mener une lutte sans merci contre les nouveaux ennemis de l'intérieur : les communistes.

La période qui s'étend de 1945 à 1980 en Turquie se caractérise par une aversion pour les courants politiques de gauche et notamment les communistes. Dans un pays tel que la Turquie de l'après-guerre, cette appellation embrassait aussi bien le partisan que le sympathisant. Tout individu suspecté était fiché sous cette appellation péjorative. Une traque systématique des activistes et des sympathisants fut bientôt menée. Si bien que la psychose du communisme fut sans cesse agitée par les militaires qui profitèrent de cette situation pour asseoir leur autorité sur la société. Les persécutions, les arrestations arbitraires, les emprisonnements et leurs corollaires (mauvais traitements, humiliation...), et enfin l'exil devinrent monnaie courante pour les sympathisants de gauche. L'exil se trouva d'autant plus

renforcé qu'il y eut au total trois coups d'État en Turquie entre 1960 et 1980. Mais seul le dernier s'est accompagné d'un exil assez important vers l'Europe.

La destination favorite de l'intelligentsia fut la France. Un grand nombre d'artistes figurent parmi ceux qui grossirent les rangs des exilés. L'on trouve aussi beaucoup de partisans communistes et même, c'est une première depuis la naissance de l'émigration turque vers la France, de simples citoyens contraints de quitter le pays à cause de leurs convictions. Ainsi un nouveau profil de migrant fit-il son apparition. D'autre part, à partir du début des années 1970, la France connut une migration massive de travailleurs turcs sur son territoire. C'est le début de l'immigration économique.

Dans cette partie, nous chercherons à éclairer les raisons qui ont conduit les Turcs vers la France durant toute la période. Quelles sont les catégories de personnes qui se sont installées dans ce pays ? Il s'agira d'abord d'étudier les différents flux vers la France. L'exil politique demeure l'un des traits dominants. Il y eut d'autres types de migration et notamment les mobilités estudiantines. Les structures universitaires et autres établissements étaient désormais prêts pour assurer la formation des étudiants dans divers domaines. L'Université d'Istanbul, à ce titre, a eu un rôle avant-gardiste. Pour autant, l'envoi d'étudiants à l'étranger se poursuivit durant la période. Mais la part des non-boursiers allant en Europe pour parfaire ou mener leurs études est de plus en plus importante. Autant d'éléments qui firent de Paris, non plus seulement un centre universitaire, mais une ville d'accueil pour les exilés politiques et les artistes turcs.

Pourchassés de leur pays où ils étaient présentés comme des éléments dangereux et susceptibles de pactiser avec le « monstre soviétique », les exilés s'installèrent durablement en France parfois pour jouir d'un climat favorable à l'épanouissement des idéaux communistes, et très souvent pour laisser libre cours à l'expression artistique et intellectuelle. Il est d'ailleurs possible ici d'établir un parallèle avec la période 1895-1908, dans la mesure où la ville accueillit à la fois beaucoup d'exilés et d'étudiants. Mais le parallèle, a priori, s'arrête là puisque les activités menées par les exilés n'eurent aucune prétention. Un grand nombre d'artistes parfois méconnus en France s'installent à Paris pour étudier, explorer les courants artistiques et la richesse des musées. Il y a notamment Abidin Dino, Fikret Mualla<sup>637</sup>, Selim Turan, Mübin Orhon, Avni Arbaş, Nejad Devrim, Hakkı Anlı et Tiraje Dikmen. En dehors des artistes, quelques-uns à l'exemple de Fahri Petek ont contribué à mettre sur pied des pseudos-organisations politiques. Toutes ces personnalités ont, en outre, régénéré la

---

<sup>637</sup>. Fikret Mualla arriva en France avant la guerre mais il continua à vivre en France lors de la période étudiée.

sociabilité des Turcs. Le ciment de cette nouvelle solidarité fut la grande cause de l'époque : Nazım Hikmet. Les exilés nourrissaient une grande admiration à l'endroit de ce poète. Sa détention en Turquie pour activité anti-nazie et anti franquiste fut l'objet auprès des sympathisants en exil d'une campagne de libération. L'union passait par la défense d'une grande cause. Entre 1890-1908, les causes de la promulgation d'une Constitution et la destitution d'Abdül-Hamid II avaient été les mobiles d'une sociabilité vive. Á présent, il s'agissait de réhabiliter la figure majeure de la littérature turque.

En quoi le contexte de Guerre Froide a-t-il favorisé l'immigration politique en France ? En quoi cette époque est-elle aussi celle de la renaissance de la sociabilité des Turcs ? Comment la cause de Nazım Hikmet a-t-elle été un catalyseur ? Enfin, en quoi les artistes peintres, et Abidin Dino en particulier, ont-ils été les « ambassadeurs » de l'art turc ?

### **I. L'exil turc en France dans l'après-guerre (1945-1970)**

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Parti Communiste Français se trouve en position de force lors des élections législatives. Ce parti devient un acteur majeur de la scène politique française pendant plusieurs années. Le renforcement du Parti Communiste en France explique en partie l'exil des sympathisants (qui s'ensuivit) depuis la Turquie, où l'hostilité du pouvoir ne permettait guère de vivre en paix. Cette politique résolument anti-communiste se renforça au fil des années à cause du rapprochement de la Turquie avec l'OTAN. Mais quelles peuvent être les autres raisons ayant conduit les Turcs en France ? Quels pouvaient être les attraits de la France pour les Turcs qui, dès les années 1930, avaient commencé à se diriger vers l'Allemagne ? De prime abord, les sympathisants communistes n'ont pas été les seuls parmi les Turcs à venir vivre en France car l'immigration estudiantine continua de plus belle.

Une autre question est relative à la vie collective de ces Turcs de France dans l'après-guerre. Il serait légitime, dans le cadre de notre étude, d'aborder les éléments de continuité et les évolutions. Principalement estudiantine depuis les années 1920, l'immigration devint également politique et artistique<sup>638</sup>.

#### ***1. La France : éternelle terre d'accueil pour les étudiants et les exilés turcs***

Le contexte conflictuel de l'après-guerre eut des répercussions importantes sur le plan intérieur en Turquie. Celle-ci s'empressa de faire bonne impression auprès des vainqueurs de

---

<sup>638</sup>. L'immigration politique était également très importante entre 1890-1914 mais l'immigration artistique en était à ses balbutiements.

la Seconde Guerre mondiale. L'alliance qu'elle conclut bientôt avec le bloc occidental supposait d'endiguer le fléau communiste. Cette affaire apparaissait comme la clef de voûte de l'Alliance. De telle sorte que la Turquie était présentée comme un glacis protecteur du monde occidental. Elle était une sorte de poste avancé en territoire ennemi. C'est une véritable psychose qui gagna dès lors la Turquie où le danger était montré comme d'autant plus imminent que le pays partageait des frontières communes avec le bloc soviétique. Parmi ceux qui ont fait les frais de cette configuration géopolitique, il y a les « communistes » turcs. Cette période marque aussi le retour des aspirations politiques. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, les Turcs de France ne s'y étaient pas vraiment impliqués.

### *1. a. Les causes de l'exil vers la France dans l'après-guerre*

Il s'agira ici d'aborder quelques causes d'exil en se focalisant sur trois personnalités : Fahri Petek, Abidin Dino et Zekeriya Sertel. Le premier est un jeune sympathisant communiste, le second un artiste reconnu de la même orientation, enfin le dernier est un journaliste de courant libéral.

Fahri Petek est un jeune pharmacien de vingt-sept ans lorsqu'il quitte la Turquie pour élire domicile en France. Comment s'y est-il acheminé ? Pourquoi y a-t-il été contraint ? Voici son récit :

Pendant mes études, mes convictions politiques se sont forgées au contact de la gauche turque et des intellectuels d'Istanbul. Arrivé à Bergama (sa province natale près d'Izmir), j'ai été consterné par la misère de la bourgade : je voyais les paysans faire la queue devant la pharmacie, comme des miséreux fatalistes. Des tuberculeux venaient avec de longues prescriptions, sans un sou en poche. C'est pourquoi très souvent, je donnais les médicaments. Je suis devenu communiste sans même m'en apercevoir. Et, dès 1947, j'ai adhéré au 'Parti Ouvrier Paysan'. Très vite, les notables de la bourgade se sont mobilisés contre moi. Un matin, j'ai découvert une inscription sur le mur de la pharmacie : 'l'argent de tout médicament acheté chez Fahri Petek va directement à Moscou'. En deux ans, les choses se sont gâtées et la chasse aux communistes a commencé<sup>639</sup>.

À partir de janvier 1949, les dirigeants et les membres du « Parti Ouvrier des Paysans » ont commencé à être emprisonnés. C'est alors que Hulusi Dosdoğru, secrétaire général du Parti, s'adresse à Fahri Petek en lui demandant de quitter le pays pour la France avant qu'il ne soit inquiété :

Je pouvais faire une sortie de territoire. Je venais d'achever mes études à la faculté. Je pouvais m'en aller légalement en France avec l'argument d'une poursuite des études en doctorat. Le docteur Dosdoğru insistait pour que je fasse le choix des études en France plutôt que la prison. Je lui répondais qu'il n'était pas un problème pour moi de passer deux, trois ou cinq ans en prison. Il me répondait 'non, tu es encore

---

<sup>639</sup>. PETEK Gaye, *Turcs en France*, Paris, Bleu autour, 2006, p. 148.

jeune et tu seras plus utile en allant à Paris. Là bas, tu participeras à la mise sur pied de l'İleri Jön Türkler Birliği' (L'Union des Jeunes Turcs progressistes)<sup>640</sup>.

Fahri Petek expose les raisons qui l'ont amenées à envisager une peine de prison : « En réalité, j'étais, à ce moment là, psychologiquement prêt à purger une peine de prison de deux, trois où s'il le fallait de cinq ans. J'arrivais à concevoir ceci. Je ne craignais pas le trou. C'est une approche militante comme celle de tous les révolutionnaires de l'époque ». Plus loin dans le même extrait, il parle du traitement infligé aux prisonniers communistes : « Bien sûr, il y avait la torture mais pas comme celle des années 1970. Malgré tout il y avait le tabassage, les pressions psychologiques et la perturbation du sommeil. Moi et mes compagnons de route, nous nous préparions à ces sévices en tant que communistes révolutionnaires »<sup>641</sup>.

Toujours dans le même extrait, Fahri Petek parle de l'ultime raison qui le poussa à l'exil : « Á l'époque, les communistes étaient enrôlés dans l'armée et soumis à des tortures, parfois même, ils étaient assassinés. Un courrier était ensuite envoyé aux parents disant que leur fils était mort accidentellement »<sup>642</sup>. Une autre figure ayant vécu l'expérience de l'armée en témoigne. Il s'agit du peintre Abidin Dino :

C'était très difficile. Cela ne ressemblait pas aux assignements à résidence ou à l'exil. Je ne voudrais vraiment plus jamais me souvenir de ce moment de ma vie. Je n'aime pas les histoires malheureuses et j'essaye de les oublier. Mon service militaire arrive à la première place de ces moments à effacer. Je peux juste dire que j'étais malade durant les deux années de mon service militaire<sup>643</sup>.

Le risque d'enrôlement plus que celui de prison a motivé l'exil de Fahri Petek. Celui-ci explique ensuite qu'il n'était pas si aisé pour lui de partir en France avec le statut d'étudiant boursier :

Á l'époque, obtenir un passeport pour un individu fiché comme moi n'était pas chose facile. Mais grâce à mes connaissances et à des amis parmi les députés du Parti Républicain du Peuple (Chp), j'ai réussi à m'en procurer un (...) J'ai quitté la Turquie le 14 juillet 1949. Je suis parti avec le statut d'étudiant et j'avais une bourse pour une durée de six mois. Je pensais avoir besoin de deux à trois ans pour achever mon doctorat. En somme, j'espérais retourner au pays trois ans plus tard au grand maximum. Lors de mes premiers mois à Paris, j'avais également cet espoir. Mais j'ai dû y rester au total pendant quarante ans. J'ai pu retourner dans mon pays en 1989 après l'avoir quitté en 1949 (...) Il faut ajouter que la pression que je devais subir en Turquie s'est répercutée sur ma famille<sup>644</sup>.

Un deuxième cas de figure est celui d'Abidin Dino. Fils d'un dignitaire ottoman<sup>645</sup>, il passe son enfance à Genève puis à Paris où il étudie au Lycée Jean-Baptiste Say<sup>646</sup>. C'est là que son

---

<sup>640</sup>. GÜZEL Şehmus, *Fahri Petek : Bir Hayat Üç Can*, İstanbul, Tüstav Yayınları, 2009, p 142.

<sup>641</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 143.

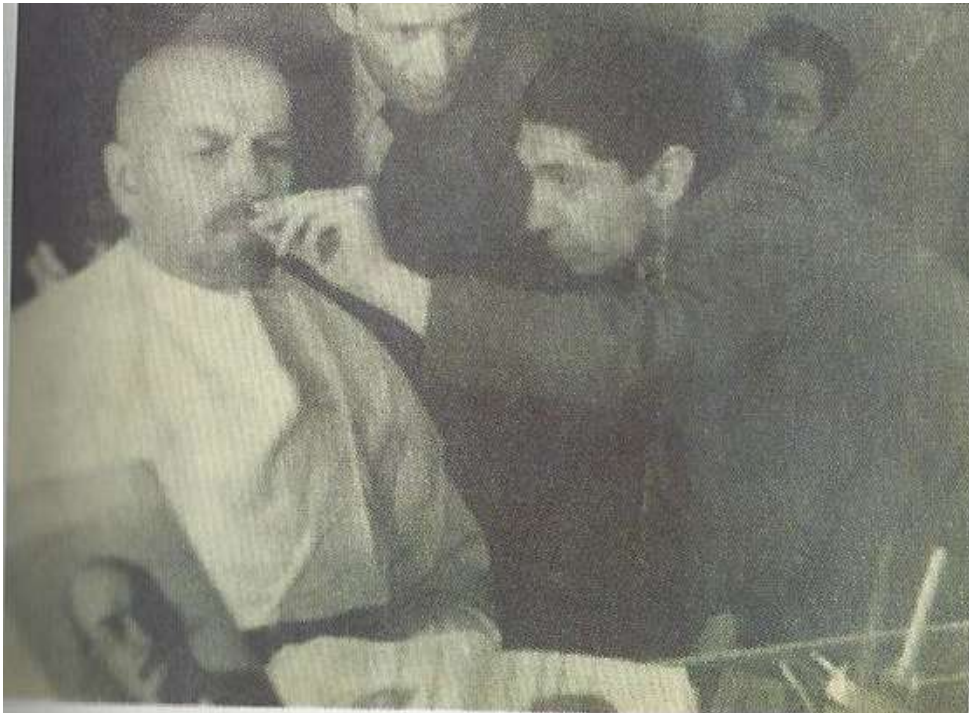
<sup>642</sup>. Ibid.

<sup>643</sup>. DINO Abidin, *Kısa hayat öyküm*, İstanbul, Can Yaşam, 2007, 86.

<sup>644</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p.144.

<sup>645</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 99.

professeur de dessin remarque son talent. Après son retour à Istanbul où il contribue à créer le « Groupe D »<sup>647</sup>, il est invité à Leningrad par le cinéaste russe, Sergey Yutkeviç en 1934<sup>648</sup>. Abidin Dino travaille alors dans les studios de « Lenfilm » jusqu'en 1937<sup>649</sup>.



Abidin Dino maquille Şukin, un acteur qui joue le rôle de Lénine dans un film tourné en 1936<sup>650</sup>.

Il effectue son second séjour à Paris en 1938 où il fait la rencontre de nombreuses personnalités comme Picasso, Gertrude Stein, Tzara Cocteau, Malraux, Pabst et Dullin<sup>651</sup>. Il vivait dans de petits hôtels et gagnait son pain en vendant ses fameux dessins de « mains »<sup>652</sup>. De retour au pays<sup>653</sup>, il subit la pression anti-communiste des années 1950. Güzin Dino, épouse d'Abidin Dino raconte, dans un extrait, les motifs de son départ:

Abidin, en raison de ses convictions communistes, a été contraint à l'exil à Adana (...) Nous avons refait notre vie à Ankara (...) Abidin multipliait les expositions. Mais chaque vernissage voyait pleuvoir sur lui les menaces des ultranationalistes. Heureusement, sa bonne étoile veillait, en l'occurrence son parent Refik İleri, peintre lui aussi, qui était alors directeur du protocole du ministère des Affaires

---

<sup>646</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 190.

<sup>647</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 84. En 1933, Dino et quelques peintres tout juste de retour de Paris (Nurullah Berk Zühtü Müridoğlu...), fondent le « *D Grubu* » (le Groupe D) qui est un club de peintres « avant-gardiste ».

<sup>648</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 274. Sergey Yutkeviç rencontre Dino alors qu'il se trouve à Ankara en 1933 pour réaliser un film commandé par le gouvernement. Intéressé par les dessins de Dino, il organise sa première exposition à Moscou en 1933.

<sup>649</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 225. Fort de son expérience auprès de Sergey Yutkeviç, Dino composa également une vingtaine de scénarios.

<sup>650</sup>. Z. Avcı, *op. cit.*, p. 165.

<sup>651</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 190. Il fit la rencontre de Gertrude Stein sur un projet d'opéra.

<sup>652</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 192.

<sup>653</sup>. Il retourne en Turquie pour prolonger la validité de son passeport. Il a l'espoir de revenir à Paris au plus vite mais il ne reverra la ville qu'en 1951.

étrangères et recevait donc tous les diplomates de la place : les risques d'agressions s'en trouvaient écartés. À l'époque Nazım Hikmet effectuait sa deuxième grève de la faim en prison où Abidin, soucieux de son état de santé, a décidé de lui rendre visite pour le convaincre d'arrêter. Notre immeuble était surveillé jour et nuit par la police, nous étions suivis partout. Abidin ne pouvait même plus signer les articles qu'il publiait. Mes collègues ont commencé à prendre leurs distances avec nous, par crainte d'être à leur tour victimes de la chasse aux sorcières lancée par le nouveau gouvernement conservateur d'Adnan Menderes. Tout ceci a poussé Abidin à songer à s'exiler en France. Redoutant une arrestation imminente, j'étais d'accord, mais Abidin a dû attendre deux ans avant d'obtenir son passeport. Il a embarqué pour Paris à l'été 1951. Nous avons passé nos dernières heures à Yeniköy, épuisés de fatigue et de désespoir. Assis sur un banc devant le Bosphore, il m'a dit 'si un jour nous revoyons cet endroit, c'est lorsque nous serons devenus des vieillards. Près de quarante ans plus tard, quand nous avons enfin pu y retourner, le banc n'était plus là (...) Pourtant nous étions venus en France contre notre gré : si tout le monde à l'époque rêvait de vivre à Paris, pour notre part, nous n'y songions même pas. Si l'on nous avait laissé en paix, nous aurions préféré rester à Ankara. Le choix de Paris ne devait toutefois rien au hasard. Abidin y avait déjà connu Pablo Picasso et Tristan Tzara. Ce dernier ainsi que Philippe Soupault, l'ont soutenu à son arrivée<sup>654</sup>.

Fahri Petek et Abidin Dino ont quitté la Turquie pour les mêmes motifs, à savoir : la chasse aux communistes. Mais le premier des deux est officiellement parti en France en jouissant du statut d'étudiant tandis que le second était un exilé. Fahri Petek avait choisi Paris pour destination afin de mettre sur pied une organisation. Abidin Dino, quant à lui, choisit Paris parce qu'il y avait déjà séjourné et s'était fait un entourage.

Contrairement à Abidin Dino et à Fahri Petek, Zekeriya Sertel n'était pas sympathisant communiste. Jusqu'à son exil en France au début des années 1950, il œuvra en Turquie au moyen du journal *Tan* et d'une association pour les droits de l'homme. Etiqueté comme communiste dans un climat pro-fasciste, le siège de son journal fut détruit en 1945. Lui et son épouse furent traduits en justice et emprisonnés pendant trois mois. Voici ce qu'il raconte à propos de la vie qu'ils durent mener après leur libération :

Je n'avais plus les moyens de remettre sur pied le journal *Tan*(...) Notre maison était entourée de policiers. Ils nous suivaient partout. Nous avons été libérés de prison mais nous nous retrouvions dans une prison à plus grande échelle (...) Des amis dont nous ne soupçonnions pas l'intégrité et qui nous rendaient régulièrement visite se sont, plus tard, avérés être des policiers infiltrés<sup>655</sup>.

C'est dans ce contexte qu'il décide de s'exiler en France en compagnie de sa famille. Si il fit le choix de la France, c'est parce qu'il y avait mené ses études dans les années 1910 et qu'il maîtrisait la langue. Il ne put retourner en Turquie que lorsqu'il reçut un passeport en 1977.

---

<sup>654</sup>. G. Petek, *op.cit.* pp. 81-84.

<sup>655</sup>. SERTEL Zekeriya, *Hatırladıklarım*, İstanbul, Remzi Kitabevi, 2001, pp. 232-234.

En dehors des communistes, les partisans de la liberté et de la démocratie ont aussi fait les frais de la chasse anti-communiste. Ceux qui le pouvaient, s'exilèrent en Europe et souvent en France en raison souvent d'un lien antérieur. En résumé, proposons un extrait des mémoires de Sevim Belli. Communiste active, elle vint à Paris pour diverses raisons et, entre autres, pour relier le Mouvement des Jeunes-Turcs Progressistes (IJTB) au Parti Communiste Turc. Voici ce qu'elle affirme à propos de la France :

Il est possible de considérer la France comme la terre du socialisme. La France est aussi le centre de l'art et de la pensée. Durant longtemps, elle fut aussi le centre de la science. Elle est également ce pays révolutionnaire. Mais avant toute chose, elle est la nation qui eut l'expérience de la Commune et celle de la Résistance contre les nazis dont le souvenir est encore vif. Dans le même temps, la France est un pays impérialiste. Vous ne pouvez pas ignorer cette réalité lorsque vous vivez en France. Vous la ressentez à chaque instant. À partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, la France avait colonisé ce qu'on appelle l'Indochine (...) Pour nous, être en France signifiait d'être libre, de crier fièrement nos pensées en faveur de la fraternité des peuples et de la classe des travailleurs en lutte pour le socialisme<sup>656</sup>.

Elle poursuit son raisonnement en mettant en garde les étudiants étrangers communistes contre certains dangers : « L'étranger est plus ou moins hors société. Il ne se sent pas forcément responsable face à la société qui l'accueille (...) Cette irresponsabilité et cette apathie peuvent devenir à la longue une habitude, une manière de vivre (...) Parmi ceux qui arrivaient de Turquie, très peu se rendaient vraiment utiles »<sup>657</sup>.

Cette représentation de la France n'est pas inintéressante. Un pays d'abord digne de louange pour ces attributs socialistes et son histoire en faveur des liberté et de l'égalité. Mais, dans le même temps, un pays résolument impérialiste. Il existait ce paradoxe français aux yeux des communistes turcs. Aussi, le danger dans ce pays pour les communistes turcs était-il de fléchir par manque de responsabilité, de conviction et d'action.

### *1. b. Partir, arriver et vivre en France dans l'après-guerre*

Dans l'après-guerre, les modes d'acheminement de la Turquie vers la France étaient les mêmes qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Le bateau demeurait le moyen de transport le plus emprunté par les Turcs. Şehmus Güzel raconte qu'à l'époque, les communistes turcs connaissaient bien ce moyen de transport et cet itinéraire pour l'avoir régulièrement emprunté<sup>658</sup>. Les sympathisants communistes n'étaient pas les seuls à prendre le bateau. Les étudiants le préféraient au train qui coûtait encore relativement cher, comme à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. La durée du périple

---

<sup>656</sup>. BELLİ Sevim, *Boşuna mı Çiğnendik*, İstanbul, Belge Yayınları, 1994, pp. 226-228.

<sup>657</sup>. Ibid.

<sup>658</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 147.



pouvait varier de quatre à six jours en fonction des escales. Arrivés à Marseille par voie de mer, les Turcs prenaient ensuite le train jusqu'à Paris, gare de Lyon.

Hasan Kudar (instituteur) qui s'exile en France en 1961 emprunte quant à lui le train qu'il prend en Grèce, après avoir traversé la frontière. Il raconte le déroulement du voyage dans ses mémoires :

Je suis allé à la gare pour m'acheter un billet. Le train arrivait d'Istanbul. Il traversait la Grèce pour aller à Belgrade. Les passagers qui allaient à Paris devaient prendre une correspondance à Belgrade (...) Le train était bondé. Des gens très divers avaient remplis les corridors et les compartiments. Le mieux était de regarder le paysage défiler par la fenêtre. Pendant que notre train roulait à grande vitesse pour Belgrade, les Yougoslaves qui, entremêlés, jouaient aux cartes attiraient l'attention (...) Nous sommes arrivés à Belgrade vers vingt-quatre heures. Nous avons attendu la correspondance pendant deux heures. Le train que nous avons pris à deux heures du matin est arrivé à Paris le 14 août 1961<sup>659</sup>.

À partir des années 1960, le train devient le moyen de transport le plus utilisé par les Turcs, de plus en plus nombreux à partir en Europe sous les Trente Glorieuses. Le train supplante le bateau dans l'acheminement des migrants vers le Vieux Continent. Entre temps, l'aviation civile se développe rapidement. Les Turcs commencent à l'emprunter pour aller en Europe dans le courant des années 1950. Dans une lettre adressée à ses amis, Ahmet Hamdi Tanpınar décrit son expérience de l'avion :

Le vol ne s'est pas trop mal passé. La caravelle (avion) est une chose extraordinaire bien qu'elle soit un peu fatigante. Elle s'envole et atterrit rapidement (...) L'atterrissage est très bruyant (...) L'aéroport d'Orly a totalement changé. J'ignore si c'est la France qui montre une sensibilité où bien l'attrait touristique qui explique le développement de cet aéroport, mais je n'ai pas su reconnaître Orly<sup>660</sup>.

Il convient de se poser une question concernant la langue : les Turcs de la nouvelle génération connaissaient-ils le français à leur arrivée en France ? Pour la grande majorité d'entre eux, oui. Depuis la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les institutions françaises d'Istanbul et d'Izmir comme *Saint Benoit*, *Saint Joseph*, *Sainte Pulchérie*, *Saint Michel* ou *Notre Dame de Sion*, dispensaient un enseignement de qualité réservé aux non-musulmans ainsi qu'à une élite musulmane. Ces institutions ont fermé leurs portes durant la Première Guerre mondiale. Elles rouvrent dès le début des années 1920. Mais une partie importante des étudiants étaient diplômés du lycée francophone de *Galatasaray*. D'autre part, certaines écoles publiques civiles comme le Lycée *Kabataş* (Istanbul) et militaires comme *Kuleli asker Lisesi* enseignaient aussi le français.

---

<sup>659</sup>. KUDAR Hasan, *Benden Selam Olsun Tahtakuşlar'a Bir Köy Enstitülünün Paris Anıları*, Ankara, Beşkent Klise Matbaacılık, 2003, pp. 152-156.

<sup>660</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 150.

Non point que ces étudiants connaissent tous parfaitement la langue, mais ils avaient les bases qui leur permettaient de se perfectionner sur place. En revanche, il arrivait qu'un étudiant ne connaisse pas un mot de français. Fahri Petek n'avait que quelques notions, ce qui ne facilitait pas la vie qu'il dû entamer lorsqu'il débarque à Marseille à l'été 1949 :

Lorsque nous sommes arrivés à Marseille, je me suis demandé comment nous allions trouver la Gare Saint Charles. Facile. Á côté de moi, j'avais un diplômé du lycée *Galatasaray*. Je me suis tout de suite adressé à notre cher ami : 'arrange un taxi pour qu'il nous conduise à la Gare'. C'est alors qu'à ma grande surprise il répondit 'je ne connais pas le français moi'. 'Comment ne connais-tu pas le français ? N'est-ce pas l'écusson de *Galatasaray* que tu as sur ta veste ' ? 'Non, qui suis-je pour être un diplômé de *Galatasaray*'. Cet écusson, c'est par ostentation que je le porte'<sup>661</sup>.

Şehmus Güzel, en parlant de Fahri Petek, affirme que vivre à Paris avec quelques notions est compliqué. Hasan Kudar qui ne connaissait pas plus le français raconte comment il s'y prenait pour comprendre et pour être compris :

Á l'aide d'un dictionnaire turc-français et français-turc, nous commençons bientôt à nous comprendre (...) Catherine m'a dit, 'allons sans perdre de temps t'inscrire à l'Alliance Française. L'Alliance Française était une école qui apprenait le français aux étrangers. Tu pourras y rencontrer beaucoup de gens de diverses nationalités. La grande majorité de ceux qui y sont inscrits sont des jeunes hommes et femmes (...) J'y ai connu Paul avec lequel nous sommes devenus de grands amis (...) Avec Paul, nous sommes passés en deuxième année à l'école de l'Alliance Française. Mais nous étions tombés sur un professeur étrange. Il était amputé du bras gauche et commençait toujours ses cours en racontant les attributs de la couleur bleue, blanche et rouge du drapeau français (...) La SNCF aurait demandé à l'Alliance Française de lui faire part d'une liste de personnalités connues dans leurs propres pays. Ils ont envoyé une invitation pour une journée à ces personnalités dont je faisais partie. Ils souhaitaient présenter le bureau de la SNCF. J'y ai participé.'<sup>662</sup>.

Suivre des cours à l'Alliance Française donnait l'opportunité d'apprendre la langue, de faire des rencontres, mais aussi de participer à des activités sociales enrichissantes. Mais Hasan Kudar fait partie des ces rares exilés à prendre l'initiative d'assister à des cours de français à l'Alliance Française. Le coût de ces cours était une lourde contrainte. Les exilés parvenaient à peine à se nourrir. Hasan Kudar, comme il l'affirme, devait travailler pour pouvoir se payer des cours. Fahri Petek fait partie de cette catégorie d'exilés ayant assisté aux cours de l'Alliance Française. Etudiant en doctorat, il avait l'obligation de maîtriser le français à l'écrit et à l'oral pour rédiger sa thèse. Atteindre ce niveau demandait un effort intense et régulier. Il assista pendant quelque temps, du moins au début de son arrivée, aux cours de l'Alliance Française avec une fréquence de deux séances par jour. Apprendre le français dans cet institut coûtait quinze francs au mois. Cette somme était importante et presque impossible à payer

---

<sup>661</sup>. HALİL Gökhan-Timour Mouhidine, *Türk Edebiyatında Paris*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2000, p. 71.

<sup>662</sup>; H. Kudar, *op.cit.* pp. 156-163

pour ceux qui n'avaient pas de revenu. Mais Fahri Petek parvenait au départ à s'acquitter de cette mensualité grâce à ses bourses et à ses économies. Fahri Petek n'était pas le seul turc de l'Alliance Française. Il était en compagnie de son ami, le poète Attila İlhan. Celui-ci déclare qu'au bout d'un temps, Fahri Petek n'arrivait plus à suivre les cours bien qu'il s'acquittait de ses mensualités. Pourquoi ? Fahri Petek répond que les activités politiques au sein de l'IJTБ prenaient tout son temps<sup>663</sup>.

L'arrivée des Turcs en France à la fin des années 1940, coïncide avec l'époque où le Parti Communiste Français s'est fait une place de choix sur la scène politique française en s'affirmant lors des différentes élections. Il convient de prendre en compte ce paramètre dans le choix des sympathisants communistes turcs de s'exiler en France. Leurs observations sur le pays sont représentatives. Fahri Petek raconte ce qu'il a vu lors de la marche du 1<sup>er</sup> mai 1950 :

Il y avait au moins trois généraux de l'armée française lors de la marche du premier mai. Ces hommes en uniforme marchaient en chantant l'Internationale. Derrière eux se trouvait un groupe de policiers. Ils avaient pris place dans le cortège et eux aussi chantaient l'Internationale. Oui, oui, les policiers aussi marchaient en chantant l'Internationale avec leurs uniformes et leurs décorations. Ce jour, j'ai réalisé qu'un grand nombre de policiers et de commissaires faisaient partie du Parti Communiste Français. Idem pour la plupart des maires de circonscription. Imaginez : j'ai dû quitter mon pays parce que j'étais communiste et je découvre un climat pareil dans mon pays d'accueil ! Comment ne pouvais-je pas être étonné ?<sup>664</sup>.

Fahri Petek explique pourquoi il a fait le choix de la France : « Je suis venu à Paris car je savais que je pouvais rejoindre mes amis de l'IJTБ. L'autre raison qui pousse Fahri Petek en exil en France était son admiration pour le pays : « Depuis mon enfance, cette ville et ce pays exerçaient une influence intellectuelle et culturelle sur ma personne. Ce pays était le berceau de grandes pensées que j'admirais comme la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. La dernière raison qui me conduisit là était bien sûr mes études. J'ambitionnais de parfaire mes études en préparant un doctorat dans le domaine de la pharmacologie »<sup>665</sup>.

Sevim Belli qui arrive en France au début des années 1950 évoque le quotidien des Turcs et notamment le logement. Á la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle autant qu'au beau milieu des

---

<sup>663</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 195. Á l'époque, l'une des principales différences entre ceux qui ont quitté leur pays pour des motifs économiques et ceux qui l'ont fui pour des raisons politiques tient au fait que ces derniers connaissaient souvent un important déclassement social, surtout quand ils ne connaissaient pas la langue. Beaucoup d'exilés ont fait des études supérieures. En France, il leur sera très difficile de retrouver des emplois équivalents car ils ne parviennent pas à faire reconnaître leurs compétences. Ils se heurtent en effet aux lois de protection du marché du travail national. S'ils obtiennent le statut de réfugié, ils ont le droit de vivre mais sont toujours considérés comme des étrangers et ils n'auront pas accès aux fonctions qu'ils exerçaient avant leur exil. Même les professions libérales étaient étroitement protégées.

<sup>664</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 238-239.

<sup>665</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 152.

années 1950, le logement a été un calvaire. La cherté et l'insalubrité en sont les constantes. La majorité des arrivants préféraient s'installer dans des hôtels, certes peu confortables, mais meilleur marché que la location d'un appartement :

En France, vous avez des chambres d'hôtel louables au mois. Louer un appartement était un luxe inconcevable pour les étrangers. C'était une vie inconfortable. Je restais dans un hôtel de ce type. Il s'appelait 'Hôtel Idéal' ! Fahri Petek était dans le même hôtel, trois ou quatre étages au dessus de ma chambre. C'est d'ailleurs lui qui m'avait trouvé la chambre. Nos invités communs, nous les accueillions dans la chambre de Fahri qui était plus grande que la mienne (...) Cet hôtel se situait dans un bel emplacement : à proximité de la Porte d'Orléans et de la bouche du métro au 8, Boulevard Jourdan, Paris XIV. La devanture de l'hôtel regardait le Boulevard Jourdan qui passait lui-même devant la cité universitaire<sup>666</sup>.

Fahri Petek, dans ses mémoires affirme avoir choisi cet hôtel parce qu'il ne coûtait pas cher. Lorsqu'il fait ramener sa famille depuis la Turquie (sa femme et sa fille), ils s'installent dans un autre appartement situé 13, Boulevard Saint Martin. Voici la description de l'appartement par Şehmus Güzel :

L'endroit est situé au septième étage. Il fallait être sportif pour monter et descendre plusieurs fois par jour les escaliers de cet immeuble sans ascenseur. Parce que tout le monde ne pouvait pas le faire. En réalité, pendant quelque temps, Fahri Petek avait habité seul dans cet appartement. Seul est un bien grand mot car sa maison ne désemplassait jamais : ceux qui viennent, ceux qui partent, ceux qui viennent et décident de rester (...) C'est à partir de septembre 1951 que sa famille le rejoint. Ils restèrent dans cette chambre de bonne jusqu'en 1958 (...) La totalité de l'appartement ne faisait pas plus de douze mètres carrés (...) Les toilettes, communes, étaient situées au fond du couloir (...) Mais son loyer ne coûtait rien. En ces jours où Fahri Petek manquait d'argent, cet appartement était une bénédiction. C'est Cahit Güçbilmez qui lui avait trouvé cet appartement. Il appartenait, semble-t-il à son amie<sup>667</sup>.

Il était difficile de trouver un appartement décent. L'affaire n'était point aisée pour un célibataire et presque impossible lorsqu'il s'agissait d'accueillir une famille. Précisons que les Turcs étaient encore rarement réunis en famille à l'exception d'un ou deux cas. Gaye Petek, fille de Fahri Petek, apporte son témoignage :

Nous étions à ma connaissance les seuls à être en famille. Les autres étaient soit des hommes célibataires, soit en couple mixte après leur arrivée. J'étais aussi la seule enfant et ai d'ailleurs grandi au milieu d'adultes dont j'étais un peu et la mascotte et l'enfant de tous. Il y avait aussi Pertev Boratav dont le fils était un peu plus âgé que moi mais Pertev bey était moins engagé politiquement et sa femme faisait un peu un « mur protecteur » ; leur fils a donc peu fréquenté les Turcs. Nazım Hikmet lors de deux ou trois passages était particulièrement ému car j'avais à peu près le même âge que son fils Mehmet dont il était séparé. À l'école j'étais vraiment la seule turque, ce qui éveillait parfois la

---

<sup>666</sup>. S. Belli, *op.cit.* p. 210.

<sup>667</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 250-251.

curiosité notamment lorsqu'il était question des Turcs. J'ai eu quelques « désespoirs » d'enfance mais vite réparés grâce aux explications rationnelles de mon père. J'ai été ceci dit séparée de mes parents pendant plus de deux ans car repartie avec ma grand-mère pour passer l'été en Turquie (les conditions de la chambre de bonne étaient dures) on m'a gardé en « otage » pour forcer mon père à rentrer.<sup>668</sup>

Fahri Petek eut toutefois de la chance dans la mesure où il trouva une chambre de bonne qui ne coûtait quasiment rien. Şehmus Güzel ne manque pas d'ajouter que l'appartement était délabré au point que le propriétaire était même prêt à le louer gratuitement.

Avni Arbaş qui arrive en France à un moment où les traces de la guerre sont encore très visibles parle des conditions de vie difficile et des tickets de rationnement.

Dans la France de l'après-guerre, il n'y avait ni bois, ni charbon, tout se vendait au marché noir. Quand je rentrais le soir, je mettais tous mes vêtements, y compris ma veste (...) Je tremblais de froid. Nous ne parvenions pas à nous nourrir correctement. Si vous avez de l'argent, vous avez de tout au marché noir. Tout se faisait avec les tickets de rationnement. Nous dépendions d'un morceau de pain de 250 grammes<sup>669</sup>.

Dans une autre anecdote, Avni Arbaş évoque une expérience culinaire inédite :

J'ai goûté à tout. J'ai même mangé un ragoût de chat. Au début je ne savais pas. Je pensais que c'était un ragoût de lapin. À l'époque, il était difficile de trouver à manger à Paris. Il y avait un restaurant à Montparnasse. C'est là que j'ai mangé le ragoût que j'ai d'ailleurs beaucoup aimé. J'ai dit à mes amis 'il y a un très bon ragoût de lapin pas cher', ils m'ont répondu 'il n'y a plus un chat à Paris et tu viens nous parler de lapin'. Ça n'était pas une blague. Là où nous habitons, nous avons retrouvé la peau de notre chat noir dans la poubelle (...) J'ai même mangé du chien. Mais là aussi, je ne savais pas au départ. J'avais un ami sculpteur d'origine vietnamienne. Il m'a invité chez lui. Nous avons mangé de très bonnes saucisses. Je l'ai remercié au moment où je prenais congé. Combien j'ai regretté de lui avoir dit 'ç'était vraiment très bon car il m'a répondu que c'était du chien et que ces saucisses avaient été envoyées depuis Saïgon par ses parents.<sup>670</sup>

Avni Arbaş affirme en outre qu'il subvenait difficilement à ses besoins élémentaires avec sa maigre bourse, puis le revenu des dessins qu'il vendait péniblement. Il se mit à travailler en parallèle, d'abord dans la revue hebdomadaire *Cinéma* où il effectuait les mises en page, puis en tant qu'ouvrier dans un atelier de mosaïque pendant une année. À ce sujet il déclare : « Je dois être le premier turc d'Europe (après la guerre) à avoir travaillé avec un permis de travail »<sup>671</sup>.

La lecture du récit d'Ahmet Hamdi Tanpınar en 1953 laisse croire, à l'inverse des autres, que la vie était plus simple à Paris qu'à Istanbul grâce à un taux de change favorisant

---

<sup>668</sup>. Témoignage de Gaye Petek, annexe, 7 novembre 2012.

<sup>669</sup>. Y.Yılmaz, *op.cit.* p. 85.

<sup>670</sup>. Y.Yılmaz, *op.cit.* p. 176.

<sup>671</sup>. Y.Yılmaz, *op.cit.* p. 74.

la monnaie turque<sup>672</sup>. Il dit que Paris est une ville où il fait bon vivre pour un couple. Ahmet Hamdi Tanpınar s'y sent tellement à l'aise qu'il oublie certaines habitudes fâcheuses : « Le plus grand changement que j'ai eu à Paris a été d'utiliser beaucoup moins de somnifères ». Plus loin, il rajoute que ses rêves n'étaient plus les mêmes et que, désormais, il avait la faculté de les voir, tels que des films, en couleur. Il aborde aussi fort brièvement quelques incontournables de la gastronomie française qui n'ont fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucun commentaire dans les mémoires étudiés : « Le fromage français est excellent. Quant au vin, il est exquis. En revanche, le café sent mauvais et j'ai le sentiment d'être à l'hôpital lorsque j'en bois un. En France, le thé se fait à la maison. Ne buvez pas de thé à l'extérieur. Si vous le pouvez, emportez avec vous du thé turc »<sup>673</sup>. Il s'avère que la vie en France pour un touriste était aisée, seulement, les choses tendaient à se compliquer lorsque l'argent en provenance de Turquie venait à manquer. Pour y pallier, les migrants turcs devaient se mettre au travail. Sauf qu'artistes et intellectuels turcs, à l'exception de quelques-uns, n'ont jamais été des bourreaux du travail. Ne restait plus que la famille pour arriver à la rescousse. Mais dans les années 1950, il était risqué d'envoyer de l'argent à un proche exilé en raison du contrôle des changes. Il était interdit de sortir des devises du pays.

## ***2. Les activités politiques et artistiques des Turcs de France dans les années 1950***

Il s'agira dans cette partie de s'intéresser aux activités politiques, culturelles et artistiques menées par les Turcs en France dans l'après-guerre. Ils ont été nombreux, notamment parmi les artistes à vivre en France. Sous l'ère ottomane et dans les premières années de la République, un grand nombre d'artistes étaient venus étudier en France. Mais d'une manière générale, après avoir achevé leurs formations, ils s'en retournaient au pays où une carrière dans l'enseignement les attendait. En revanche, sous les Trente Glorieuses, soit entre 1945-1970, il y eut probablement autant, voire plus d'artistes qui vinrent en France faire carrière que d'apprentis artistes en formation dans les écoles d'art du pays. Leur trace en France est par conséquent plus visible que celles de leurs prédécesseurs. Par ailleurs, ces mêmes artistes peintres se sont nettement plus intéressés à la politique. Bien entendu, cette catégorie de migrants n'a pas été la seule à s'y impliquer. Pendant un temps, les sympathisants communistes turcs, sous l'organisation de l'IJTb, se rassemblèrent pour défendre la cause de Nazım Hikmet. Comment les Turcs de France se sont-ils sensibilisés à certaines questions dans les années 1950 ? Quelles actions ont été menées ? Comment expliquer la

---

<sup>672</sup>. 1 centime turc= 1 Franc.

<sup>673</sup>. H.Gökhan-T. Mouhidine, *op.cit.* p.70.

sédentarisation de certaines personnalités en France ? En quoi la France a-t-elle été un terrain propice au foisonnement artistique ?

## 2. a. Les activités du parti pro-communiste de l'İleri Jön Türkler Birliği (IJTB)

Le parti de l'IJTB est une organisation d'étudiants procommunistes. Il est mis sur pied à Paris à partir de la fin des années 1940. Dans son ouvrage sur les mouvements de gauche en Turquie, Aclan Sayilgan prétend que l'organisation a vu le jour en 1949 dans le *café Gallimard* de la rue Saint-Jacques<sup>674</sup>. Şehmus Güzel conteste cette version et corrige le nom du café qui n'était pas « Gallimard » mais « Guimard ». Il émet aussi un doute sur l'affirmation d'Aclan Sayilgan selon laquelle l'IJTB aurait été créée là. Şehmus Güzel affirme que ce café était fréquenté par les artistes et les étudiants turcs comme Mübin Orhon parce qu'il était bon marché et surtout parce qu'il était situé à proximité du pensionnat de *Schola Cantorum* où résidait un grand nombre de Turcs<sup>675</sup>.

Fahri Petek, sur recommandation du docteur Hulusi Dosdoğru, choisit d'aller en France pour participer à la création de l'IJTB. Selon Hulusi Dosdoğru, il devait, par sa présence, apporter une impulsion au mouvement. L'on préférerait voir le jeune et prometteur Fahri Petek sur le terrain plutôt qu'en prison. Pour quitter la Turquie, Fahri Petek prétexte des études de doctorat en pharmacologie et bénéficie même d'une bourse pendant une durée de six mois. Dès son arrivée à Paris, il rencontre les fondateurs de l'IJTB parmi lesquels : Mahmut Türkman, Doğan Aksoy, Kemal Baştuğu (ces deux derniers étaient également membres du Parti Communiste Français et avaient une bonne maîtrise de la langue). À côté des fondateurs, il y avait aussi un grand nombre d'individus procommunistes ayant participé au comité de libération et à celui de promotion de Nazım Hikmet au sein de l'IJTB : Sevim Tarı (Belli), Gün Togay, Necil Togay, Tacettin Karan, Vartan İhmalyan, Bertev Şemikyan, Hasan Akkuş, Ulvi Uraz, Selçuk Uraz, Sabiha Sertel, Yıldız Sertel, Avni Arbaş, Abidin Dino et Güzin Dino. Voici ce que Fahri Petek dit d'eux : « Ce sont de braves et aimables gens. Ils sont jeunes, compétents, cultivés, studieux, et, pour la plupart, expérimentés pour avoir participé à des activités politiques en Turquie. Certains ont même fait de la prison »<sup>676</sup>. Fahri Petek raconte aussi des anecdotes sur ces personnes. Il dit par exemple de l'artiste peintre Avni Arbaş qui vivait en France depuis déjà plusieurs années, qu'il était membre du Parti Communiste Français sans l'être du Parti Communiste Turc. D'après Fahri Petek, Avni Arbaş

---

<sup>674</sup>. SAYILGAN Aclan, *Türkiye'de Sol Hareketler*, İstanbul, Doğu kütüphanesi, 2009, p. 242.

<sup>675</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 206-207.

<sup>676</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 200.

suivait la ligne artistique du Parti Communiste Français<sup>677</sup>. Il dit aussi de Sabiha Sertel et de sa fille Yulduz, qu'elles étaient adhérentes au Parti Communiste Turc mais que le père Zekeriya Sertel se vantait de ne pas l'être. Il dit enfin d'Abdin Dino, d'Ulvi Uraz et de sa femme Selçuk Uraz qu'ils étaient eux aussi adhérents au Parti Communiste Turc. Ceux-ci ont ainsi été de fervents militants communistes en Turquie avant leur exil.

Quel était l'objet de cette organisation ? Quelles étaient ses motivations ? Le seul but que s'était fixé l'IJTB à sa création était la libération du poète Nazım Hikmet. Son objectif consistait à organiser une campagne en France pour sensibiliser l'opinion publique. Une organisation semblable œuvrait en Turquie en faveur de la libération de Nazım Hikmet, emprisonné pour ses opinions politiques.

Dans les années 1940, il était devenu difficile pour les étrangers de créer des associations. La libéralité en matière associative n'était plus qu'un lointain souvenir. Le décret du 12 avril 1939 avait soustrait les associations d'étrangers au droit commun. Pour pouvoir se constituer, elles devaient demander une autorisation spéciale au ministère de l'Intérieur qui la refusait fréquemment<sup>678</sup>. L'IJTB a donc reçu l'aval des autorités françaises.

Les membres de l'IJTB se mirent dès lors à chercher une personnalité française qui devait présider le comité d'action. Şehmus Güzel explique que la défense d'une cause en France impliquait nécessairement la création d'un comité d'action et sa direction par une personnalité locale. Les membres de l'IJTB entrent alors en contact avec le célèbre romancier-poète Louis Aragon. Voici le récit de Fahri Petek à ce sujet : « Nous sommes allés rencontrer Louis Aragon avec Kemal Baştıjı. Louis Aragon aimait Nazım Hikmet. Quelle coïncidence ! (...) Nous lui avons proposé de devenir le président du comité d'action. Il a refusé. Alors nous lui avons demandé de signer la pétition. Il l'a fait mais le cœur n'y était pas »<sup>679</sup>. L'IJTB se dirige alors vers une autre personnalité : Tristan Tzara. Selon Fahri Petek, Tzara était en perte de vitesse à ce moment. Sa place au sein du Parti Communiste Français était remise en cause et son éviction paraissait imminente. Il accueillit cette proposition de l'IJTB comme une opportunité de s'illustrer et de revenir sur le devant de la scène.

Dans le même temps, les membres de l'IJTB lancèrent une pétition pour la libération de Nazım Hikmet. Şehmus Güzel insiste sur le rôle du Parti Communiste Français dans la promotion de cette campagne. Les jeunes de l'IJTB et du Parti Communiste Français ont ainsi

---

<sup>677</sup>. VERDES-LEROUX Jeannine, « L'art de parti. In: *Actes de la recherche en sciences sociales* », 28, juin 1979, Les fonctions de l'art. pp. 33-55. Le PCF intervient dans le domaine de l'art. Il le considère comme une dimension indispensable de son projet politique d'ensemble.

<sup>678</sup>. G. Noiriel, *op.cit.* p. 225.

<sup>679</sup>. Şehmus Güzel, *op.cit.* pp. 234-235.



fait du porte-à-porte pour collecter des signatures. Şehmus Güzel rapporte le témoignage de Jacqueline Baştuji, femme d'origine française de Kemal Baştuji : « J'ai beaucoup pédalé en vélo à Paris pour obtenir des signatures lors de la campagne. Il était inimaginable pour un français d'accepter la détention d'un tel talent »<sup>680</sup>.

Une autre campagne lancée par les jeunes de l'IJTБ consista d'une part à traduire les poèmes de Nazım Hikmet en français et de multiplier d'autre part ceux qui étaient déjà traduits. Il s'agissait par ce moyen de faire connaître le poète à un plus large public. Voici un fragment de l'un de ces poèmes :

*Angine de Poitrine*  
*Le cinquième jour d'une grève de la faim*  
*De vos mains et du mensonge*  
*Il neige dans la nuit*  
*Pierre Loti*  
*Comme Kerem*  
*Fragments de l'épopée de la guerre d'indépendance*  
*Fragments de l'épopée de Cheikh Bedreddin*  
*Rubai*

Fahri Petek affirme ce qui suit à propos des poèmes de Nazım Hikmet : « Pour faire connaître et faire aimer les poèmes de Nazım Hikmet, nous avons résolu avec le Comité d'action de les traduire en français et de les multiplier »<sup>681</sup>. L'IJTБ parvient à faire régulièrement publier ces poèmes dans le journal *L'Humanité* (organe officiel du Parti Communiste Français), mais aussi dans *Ce Soir* ainsi que dans différentes revues. Qui faisait les traductions ? D'après Şehmus Güzel, Sabahattin Eyüboğlu qui se trouvait alors à Paris travaillait, sous le nom de Hasan Güreh, avec l'aide de Louis Aragon à faire ces traductions. Les membres de l'IJTБ et du Comité d'action sont parvenus à faire une plus large promotion des œuvres de Nazım Hikmet. Seulement, ce travail qui consistait à faire connaître le poète et ses œuvres n'eut d'audience qu'auprès des sympathisants du Parti Communiste Français et parmi les milieux étudiants. Il convient d'autre part d'insister, là aussi, sur le rôle des branches de jeunesse du Parti Communiste Français dans ce travail de diffusion.

L'IJTБ entreprit aussi d'organiser une conférence de presse. Fahri Petek raconte :

Nous avons organisé la réunion d'information au premier étage, au dessus du *Café Le Capoulade*. Parmi les membres de l'IJTБ, il y avait moi, Doğan Aksoy, Kemal Baştuji et Arslan Humbaracı. Les journalistes allemands, français, anglais et américains étaient tous présents. Nous ne connaissions pas bien le français mais Arslan Humbaracı qui maîtrisait le français, l'anglais et le russe nous a sorti d'affaire. Il a parfaitement su gérer la situation en répondant aux questions en anglais et en français<sup>682</sup>.

---

<sup>680</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 236.

<sup>681</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 232.

<sup>682</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 237.

Le but de cette conférence de presse était d'apporter une dimension internationale à la cause de Nazım Hikmet. Fahri Petek affirme que tous les journaux présents ce jour ont publié un article sur cette réunion d'information.

L'IJTБ participa aussi à différentes manifestations dans toute l'Europe. En 1950, Doğan Aksoy et Arslan Humbaracı représentèrent le mouvement lors du festival de jeunesse de Budapest<sup>683</sup>. Surtout, l'IJTБ participa aux réunions du « Congrès Mondial des Partisans de la Paix » qui se tinrent chaque année dans la ville européenne. En 1950, lors de l'assemblée qui se réunit, Nazım Hikmet, comme d'autres artistes, est récompensé par le prix mondial de la Paix dans la branche littérature, art et cinéma.

Un autre événement organisé par l'IJTБ est celui de « La Nuit des Poésies de Nazım Hikmet ». Fahri Petek revient sur cette soirée :

Nous avons organisé 'La Nuit des Poésies de Nazım Hikmet'. Nous avons fait une grande réunion dans un grand café de Saint-Michel. Nous avons même pu faire une collecte d'argent pour les activités de libération. Atilla İlhan a récité les poèmes en turc de Nazım. Atilla İlhan ne participait jamais à nos réunions mais il accourut à cette soirée lorsqu'il apprit qu'il s'agissait des poèmes de Nazım. Il récita ses poèmes avec élégance (...) Les poèmes en français de Nazım furent récités par un ami français. Ce fut une grande et belle soirée. Il y avait même des femmes de la bourgeoisie et tout le monde pleura lors de cette soirée (...) Nous avons consacré deux ans de notre vie pour la libération de Nazım Hikmet<sup>684</sup>.

Cette soirée organisée par l'IJTБ rassemble des individus de tous les bords, à commencer par Atilla İlhan, hostile au communisme.

L'objet de l'IJTБ lors de sa création était de promouvoir Nazım Hikmet et travailler pour sa libération. Mais des entorses à la règle ont été observées, notamment lorsque le Parti Démocrate arrive au pouvoir en Turquie au printemps 1950. En effet, l'IJTБ envoie trois lettres au siège du gouvernement dans lesquelles l'impérialisme américain est blâmé. Il est aussi demandé de respecter la paix mondiale et de ne pas intervenir en Corée. Şehmus Güzel prétend que cette affaire de lettres conduisit le gouvernement à prendre des mesures pour enrayer le mouvement communiste turc de Paris. Şehmus Güzel assure par exemple que l'ambassade turque prend les choses en main pour contrôler les étudiants. C'est dans cette optique qu'est créé « Le Foyer des Etudiants Turcs de France »<sup>685</sup>.

Les relations de Fahri Petek avec l'IJTБ se dégradent à partir de 1950. Au point que Petek se sépare du mouvement à la fin de l'année 1951. Pourquoi ? Fahri Petek commence par préciser une chose : « Nous avons continué à nous voir avec Doğan Aksoy. Mais ces

---

<sup>683</sup>. A. Sayılğan, *op.cit.* p. 243.

<sup>684</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 257.

<sup>685</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 239.

rencontres étaient purement amicales et notre relation n'a plus jamais atteint une dimension politique. Cela ne veut pas dire que nous ne parlions jamais de politique. Il me racontait tout ce qui se passait à l'intérieur du Parti Communiste Turc. Mais je n'ai plus jamais eu de lien associatif avec le parti de l'IJTБ ». Comment Fahri Petek en est arrivé à ce stade ? Voici sa version :

L'IJTБ s'était scindé en deux. Necil et Gün étaient membres du Parti Communiste Turc mais ne l'étaient pas de l'IJTБ. Ils étaient, en compagnie de quelques autres, des 'stalinistes' convaincus. Ils étaient prêts à suivre aveuglement la ligne du Parti Communiste Soviétique et celle du Parti Communiste Turc. Quant à nous, nous voulions développer une ligne indépendante. Eux voulaient que l'IJTБ entre sous la direction du Parti Communiste Turc. Ils mettaient la pression. De notre côté, nous résistions tant bien que mal en affirmant que nous devions être indépendants. Notre argument consistait aussi à dire qu'avec la libération de Nazım Hikmet, l'IJTБ n'avait plus de raison d'être et qu'il convenait par conséquent d'y mettre fin. J'ai souvent dit que l'IJTБ n'avait pas vocation à devenir une organisation au service du Parti Communiste Turc. Ils ont alors commencé à nous accuser d'être des 'titistes' (en référence à Tito). Il s'agissait à l'époque de la plus grande insulte que nous pouvions recevoir. Mon attitude a été également celle d'autres amis à l'exemple d'Hassan Akkuş et de Cahit Güçbilmez (...) De toute façon, l'IJTБ était composé d'une dizaine de membres tout au plus (...) En réalité, après la libération de Nazım, l'IJTБ n'avait plus lieu d'exister. C'est pourquoi certains comme Avni Arbaş qui agissaient jusqu'à lors avec nous se sont éloignés de l'IJTБ. C'était aussi le cas de Turhan Baytop (...) Le Parti Communiste Turc dépêcha Sabiha Sertel de Vienne à Paris pour essayer de résoudre le problème à son profit (...) Il était trop aisé de venir s'approprier une association montée avec peine. C'est en l'occurrence ce qui m'énervait le plus. Ils n'avaient jamais rien apporté et venaient maintenant mettre la main sur cette association. Leur but n'était pas de venir travailler pour l'IJTБ mais de le prendre sous contrôle. Je n'ai jamais accepté cette emprise (...) J'ai répondu présent à l'invitation de Sabiha Sertel (...) mais son travail d'intermédiaire n'aboutit à rien. C'est ainsi que commence mon éloignement du Parti Communiste Turc et de l'IJTБ<sup>686</sup>.

Fahri Petek ne dit rien sur la décision prise au terme de cette réunion. Il convient de s'intéresser à l'ouvrage d'Aclan Sayılğan sur le communisme turc où il est question de cette réunion organisée par Sabiha Sertel. D'après Sayılğan, l'entrevue se conclut par la résolution de s'associer au Parti Communiste Turc et d'adopter un nouveau statut. Il s'agissait, dans l'esprit des pionniers, de promouvoir une section européenne du Parti Communiste Turc. Mais cette action se solde par un échec et l'IJTБ disparut quelque temps après suite à une directive du Parti Communiste Turc<sup>687</sup>.

À présent, étudions le point de vue de Sevim Belli qui fait partie de ceux que Fahri Petek désigne de « stalinistes » :

---

<sup>686</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 246-247.

<sup>687</sup>. A. Sayılğan, *op.cit.* pp. 244-245.

L'IJTB avait eu un grand écho en Turquie dans les années 1949-1950. Ce mouvement avait su instaurer parmi les gens de Turquie une autorité politique à Paris et dans toute la France. Il a su avancer dès le départ en rassemblant tous ceux qui se réclamaient du socialisme. Mais ces succès n'ont pas permis d'aller plus loin. Quelque temps après, les signes de désagrégation ont commencé à apparaître. Pourquoi ? Parce que le mouvement s'appuyait uniquement sur les étudiants et les chômeurs turcs de France sans recevoir le moindre soutien de la Turquie. Ils n'avaient pas su établir une assise en Turquie. Il faut dire qu'ils n'avaient pas eu un tel objectif (...) Doğan Aksoy et Kemal Baştuji étaient plus qualifiés que les autres à Paris. Ils connaissaient mieux le français, Kemal, en particulier. Ils étaient tous deux membres du Parti Communiste Français. À ce moment, le Parti Communiste Français était l'organisation communiste la plus puissante d'Europe. Mais prétextant l'intransigeance de Doğan Aksoy, les autres membres de l'IJTB se sont plutôt rassemblés autour de Fahri Petek. Parmi ceux qui composaient ce groupe, il y avait Tacettin Karan, Hassan Akkuş, Adil Giray, Cahit Güçbilmez et Nihat Tözge. Le mouvement s'élargissait de plus en plus. C'est la première fois qu'un mouvement turc qui se voulait marxiste voyait le jour en Europe. Il était tout seul. Il travaillait à informer, par le biais de communiqués, l'opinion publique en Turquie et en France sur les événements d'une manière objective et sous l'angle marxiste<sup>688</sup>.

Il est possible par cet extrait de comprendre la position des partisans d'un rattachement de l'IJTB au Parti Communiste Turc. Leur but était de donner plus de consistance au mouvement. De la sorte, il devenait possible de contrôler les communistes turcs d'Europe. Sevim Belli, pour expliquer la désagrégation de l'IJTB, avance l'argument d'une liaison insuffisante du mouvement avec la Turquie, en faisant allusion au Parti Communiste Turc. Par ailleurs, l'auteur, comme pour renier cette vocation, n'évoque jamais le véritable objet de l'IJTB qui est la campagne de promotion et de libération de Nazım Hikmet. Contrairement à Fahri Petek, les partisans d'un rattachement au Parti Communiste pensaient que la libération de Nazım Hikmet ne devait pas être une fin mais un moyen. Malgré tout, Gaye Petek pense que la cause de Nazım Hikmet a été un catalyseur dans un contexte de fortes divergences entre les différents courants politiques :

J'étais trop petite dans ces années là pour m'en souvenir mais il ne me semble pas qu'il y avait une « solidarité » si unie, il y a toujours eu des clans, des mouvances des affinités ou non. Nazım a sûrement été le seul grand catalyseur comme plus tard ont pu l'être les coups d'État. Mais ce sont des causes passagères qui rendent les unions nécessaires et évidentes. Les communistes et socialistes turcs ont toujours été très divisés, mon père avait par exemple été considéré comme « Titiste » parce qu'il ne soutenait pas Staline et il y avait eu de vraies divisions au sein du PCT. Mais il y avait aussi des « lakap » (surnoms) ainsi on disait d'Attila İlhan qu'il était « polis » quelqu'un mettait même un papier sur sa porte avec ce mot<sup>689</sup>.

---

<sup>688</sup>. S. Belli, *op.cit.* pp. 215-216.

<sup>689</sup>. Témoignage de Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

Gaye Petek insiste également sur le rôle des coups d'État. Ces événements ont suscité une indignation commune mais n'ont débouché sur aucune organisation ou mouvement de protestation.

L'IJTB a fait office de mouvement de rassemblement des sympathisants de gauche et, d'une manière plus générale, des champions de la cause de Nazım Hikmet. Malgré une durée de vie éphémère, l'IJTB accomplit des actions importantes dans l'œuvre de promotion et de libération de Nazım Hikmet. En dehors des sympathisants turcs, le mouvement reçut le soutien de grandes personnalités françaises et surtout du Parti Communiste Français. Jamais depuis les réunions des Jeunes-Turcs au début des années 1900, la diaspora turque de Paris n'avait organisé de telles manifestations. La particularité des manifestations organisées par l'IJTB résidait dans le fait que les membres de l'IJTB et du comité d'action ont su donner à la cause de Nazım Hikmet une dimension internationale. En ce sens, l'action médiatique menée par le mouvement mérite d'être soulignée.

#### *2. b. « L'école du Paris turque »*

La période de l'après Seconde Guerre mondiale voit l'arrivée en France d'un grand nombre d'artistes turcs. Cependant, Paris n'avait plus cette aura qui avait fait d'elle la ville par excellence de l'art mondiale. C'est qu'entre-temps, deux guerres mondiales ont fini par terrasser sa renommée. La présence des artistes et des étudiants était compromise. D'autant que ces guerres se sont en partie déroulées dans la ville ou à proximité. L'éclatement du Second Conflit mondial conduisit ainsi artistes et étudiants étrangers comme une partie de la population locale sur la route respectivement du retour et de l'exil. Dans ce contexte, les étudiants turcs présents sur le territoire avaient rejoint Bordeaux puis Lyon avec mille peines. Il fallut attendre la seconde moitié des années 1940 pour revoir l'arrivée des étudiants et des artistes étrangers.

Cette période (1945-1970) se caractérise par la constitution d'une importante colonie d'artistes turcs. Ceux-ci n'étaient pas forcément des étudiants de Beaux-arts mais plutôt des artistes indépendants à l'instar d'Abidin Dino, d'Avni Arbaş, de Kemal Baştıji, de Selim Turan<sup>690</sup>, de Mübin Orhon, d'Albert Bitran et de Fikret Mualla. Très souvent, ces artistes avaient déjà effectué un séjour plus ou moins long en France pour y mener des études. Güzin Dino affirme ce qui suit à propos du passage en France d'Abidin Dino : « Le choix de Paris ne devait toutefois rien au hasard. Abidin y avait déjà connu Pablo Picasso et Tristan Tzara lors

---

<sup>690</sup>. Initialement, Selim Turan et Avni Arbaş sont arrivés en France pour y mener des études. Ils ont choisi de vivre un temps en France après leurs études.

d'un premier passage. Ce dernier, ainsi que Philippe Soupault, l'ont soutenu à son arrivée »<sup>691</sup>. Pourquoi cette migration des artistes turcs en France ? Tout d'abord, Paris demeure l'un des principaux centres de l'art mondial, malgré l'emprise grandissante de la Grande-Bretagne et des États-Unis dans l'art contemporain<sup>692</sup>. À ce propos, Avni Arbaş déclare : « Paris est une porte ouverte. Tout le monde y passe. Tous les courants artistiques la traverse »<sup>693</sup>. D'une manière plus globale, il dit : « En France, il y a une solide tradition artistique. C'est pourquoi elle est le centre de l'art et de la peinture moderne »<sup>694</sup>. Il estime aussi que les pays anglo-saxons n'ont pas les moyens de rivaliser avec la France. D'après lui, cette dernière est nettement en avance pour des raisons historiques : « Pendant que Cézanne révolutionnait la peinture à Paris, les pays anglo-saxons et d'autres en étaient encore aux anciens modes de représentation »<sup>695</sup>.

Il existe aussi l'explication relative au contexte intérieur de la Turquie. Celle-ci, acquise au modèle occidental sous l'égide des États-Unis, n'autorisait aucune expression idéologique et artistique renvoyant au communisme. La liberté d'expression était strictement contrôlée. Aussi suffisait-il d'un soupçon ou d'une rumeur pour qu'une personne soit aussitôt étiquetée sous le nom de « communiste » et déférée en justice. C'est l'une des principales raisons à l'exil des artistes turcs en France. Là, ils avaient la chance de jouir d'une atmosphère plus apaisée. Il faut avouer que l'orientation politique des artistes turcs était résolument de gauche. C'est une évolution notable par rapport aux précédentes périodes où les artistes ne se préoccupaient que rarement des questions politiques par rapport aux autres étudiants. À ce titre, une partie des artistes étaient soit membre du Parti Communiste Turc soit du Parti Communiste Français. Selon Fahri Petek, Avni Arbaş aurait même suivi la ligne artistique (le réalisme socialiste) du Parti Communiste Français. Avni Arbaş conteste cette version. Il reconnaît son appartenance au courant réaliste, seulement, il affirme ne pas en faire un instrument de propagande politique<sup>696</sup>.

Outre leur forte conviction politique, ils ont été des artistes prolifiques et se sont fait une renommée parfois internationale. C'est le cas notamment de Fikret Mualla qui s'installe définitivement en France dès 1939. Dès ses premières années, Fikret Mualla est initié à la langue et à la culture française grâce à la fréquentation de l'*École Saint-Joseph* puis du lycée

---

<sup>691</sup>. G; Petek, *loc.cit.* p. 84.

<sup>692</sup>. "L'Art Pop", qui questionne la société de consommation, est né en Grande-Bretagne mais il émerge aux États-Unis entre 1950-1970.

<sup>693</sup>. Y. Yilmaz, *op.cit.* p. 63.

<sup>694</sup>. Y. Yilmaz, *op.cit.* p. 64.

<sup>695</sup>. Y. Yilmaz, *loc.cit.* p. 63.

<sup>696</sup>. Y. Yilmaz, *op.cit.* p. 56.

francophone de *Galatasaray* où il était interne. C'est durant ces années qu'il prit goût à la peinture sous l'influence de ses professeurs. Après des études aux Beaux-Arts de Berlin (1920-1926)<sup>697</sup> où il entre sous l'influence du mouvement expressionniste allemand, il rentre à Istanbul en 1927. Nommé enseignant de dessin au lycée de *Galatasaray*, il démissionne de ce poste. Entre temps, son extrême fragilité mentale lui valut d'être maintes fois interné en hôpital psychiatrique. L'une des raisons pour laquelle il quitte la Turquie en 1939 pour ne plus y remettre les pieds est la phobie du « policier » qu'il commence à développer après une expérience traumatisante en Turquie. Il parvient à rejoindre la France grâce à la fois à l'héritage qu'il reçoit à la mort de son père et, à une manne financière inattendue après la réalisation d'une série de grandes gouaches, avec l'entremise d'Abidin Dino, destinées à décorer le pavillon turc de la Foire de New-York<sup>698</sup>. Qu'est ce qui a pu attirer Mualla à Paris alors qu'il était sous l'influence de l'expressionnisme allemand ? Sans doute la renommée de cette ville en matière d'art et les perspectives qu'elle offrait aux artistes. En tous les cas, c'est là qu'il construit une solide carrière de peintre malgré son instabilité mentale. Contrairement à la Turquie où ses œuvres ne recueillaient aucune critique favorable, la France, elle, reconnaît bien son talent. Il se fait officiellement remarquer lors de la première exposition qu'il organise en 1954 où tous ses tableaux furent vendus. Les tableaux qu'il vendait jusqu'à lors dans les cafés parisiens pour survivre furent très appréciés. Pour dire combien ses œuvres étaient estimées, il faut rappeler un échange qui eut lieu entre Fikret Mualla et Pablo Picasso. Les témoignages abondent à ce sujet. Voici celui de Bruno Bassano, propriétaire d'une galerie d'art et ami de Fikret Mualla :

Un jour, Fikret Mualla, en train de siroter son pastis dans un café de la rue Jacques-Callot où se trouvait aussi Picasso, aurait été interpellé par l'un des clients qui lui dit 'Mualla, je vais te présenter Picasso !' Mualla aurait alors répondu : 'de qui s'agit t-il ? Je ne le connais pas !'. La surprise fut totale dans le café. Picasso, humilié, aurait alors invité Mualla à son atelier, rue Grands Augustins. Mualla accepta l'invitation et reçut un dessin en guise de cadeau de la part de Picasso. Aussitôt ressorti de l'atelier, Mualla revendit le dessin<sup>699</sup>.

Les variantes de cette anecdote sont nombreuses mais il est avéré que Picasso offrit une œuvre qu'il signa en le destinant à Mualla. Voici la propre version de Mualla, racontée par İlhan Koman, ami du personnage :

C'était peu avant la Libération. Le ventre vide depuis trois jours, sans argent et entouré par ces foutus de policiers, je me suis emporté en me disant que je devais aller dans l'atelier du grand proxénète (Picasso) avec plusieurs dessins pour qu'il m'en achète quelques-uns (...) Lorsqu'il apparut, je lui ai dit : 'tu es

---

<sup>697</sup>. TOPUZ Hıfzı, *Fikret Mualla Anılar, Resimler, Mektuplar*, İstanbul, Everest Yayınları, 2005, p. 360.

<sup>698</sup>. H. Topuz, *ob.cit.* p. 44.

<sup>699</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 148.

peintre, je le suis moi aussi. Tu es riche mais moi j'ai faim. Alors achète l'un de mes dessins. Il m'a répondu : 'je ne donnerai pas d'argent, mais faisons un échange. C'est alors que Picasso prit une gouache pour la lui donner<sup>700</sup>.

L'on demande ensuite à Mualla de ce qu'il fit de la toile. Il répond : « Que voulez-vous que j'en fasse ! Je me suis introduit dans le premier café pour le revendre. Je me suis bien rempli le ventre (...) Si vous étiez restés trois jours sans manger, j'aurais bien voulu voir ce que vous auriez fait ». D'après les spécialistes, il était extrêmement rare que Picasso donne ou échange ses toiles. Le fait qu'il ait procédé à un troc avec Fikret Mualla dénote le talent de ce dernier. Kerem Topuz, dans l'ouvrage de Hfzi Topuz témoigne aussi de la renommée de Fikret Mualla en France quelques années après sa mort : « Ceux qui me proposaient des toiles de Mualla étaient de plus en plus nombreux. Des personnes improbables sortaient des 'Mualla'. Dans les années 1990, les 'Mualla' étaient encore plus demandés avec des prix de plus en plus élevés »<sup>701</sup>. D'après Kerem Topuz, sa popularité à Paris était telle que l'on trouvait ses œuvres un peu chez tout le monde. « Chez la veuve de quatre-vingt dix ans, chez les industriels et pharmaciens en retraite, dans les dépôts des galeries et surtout dans l'entrepôt de Drouot ou s'effectuait tous les jours pas moins de huit enchères ». Les œuvres de Fikret Mualla ont pris de la valeur après sa mort. C'est le cas d'une partie des artistes turcs de Paris. Ceux-ci menaient généralement une vie difficile et leurs œuvres ne permettaient pas toujours de subvenir aux besoins les plus élémentaires. Malgré son grand talent, Fikret Mualla n'a pas échappé à la misère qu'impliquait son statut. D'autant qu'il avait un sérieux problème d'alcoolisme. Ceux qui l'ont connu rappellent son addiction à la boisson et ses frasques en public. Si bien qu'il effectue un assez long séjour en hôpital psychiatrique. Une anecdote d'Abdülhalik İndere, l'un de ses amis, veut qu'il ait été tenu irresponsable devant la justice française après une histoire de gifle qu'il aurait assenée au propriétaire de son appartement<sup>702</sup>.

Vers la fin des années 1950, Fikret Mualla entre sous la protection de deux mécènes. Le premier est Louis l'Hermine. Celui-ci organise quatre expositions «Mualla ». Il en organise deux autres dont l'une en 1960 et l'autre en 1964. La deuxième est Madame Anglés qu'il rencontre à Cannes en 1959 lors d'un voyage de détente qui lui est offert par M. l'Hermine. Mme Anglés l'entretint jusqu'à la fin de sa vie en contrepartie d'une production régulière d'œuvres<sup>703</sup>. En 1962, Mualla s'installe dans l'appartement parisien de Mme Anglés. Il déménage la même année dans l'une de ses maisons à Reillanne dans les Alpes Maritimes

---

<sup>700</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 154.

<sup>701</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 12.

<sup>702</sup>. Lorsqu'il était en Turquie, il échappait au verdict de la justice et était régulièrement interné en hôpital psychiatrique.

<sup>703</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 319.



où il semble s'y plaire contrairement à Paris d'après l'une des lettres qu'il adresse à Hıfzı Topuz. Il ne se prive pas, au passage, de proférer quelques insultes aux hôteliers et aux propriétaires d'appartements parisiens<sup>704</sup>. Dans sa dernière lettre datée du 4 février 1967, il se plaint de la « cochonnerie », dans le sens de « vacherie », de Mme Anglés qui ne lui aurait pas envoyé de charbon malgré ses demandes répétées<sup>705</sup>.

En dehors de Fikret Mualla, d'autres artistes à l'image d'Abidin Dino, d'Avni Arbaş et de Selim Turan ont marqué de leurs empreintes leur passage à Paris. Abidin Dino est certainement l'artiste turc parmi les plus connus de Paris. Il participe durant plusieurs années consécutives (1954-1958) au célèbre « Salon de Mai » de la ville. Il organise une vingtaine d'expositions personnelles entre 1956 et 1990. L'une d'entre elles avait pour sujet « La Torture » :

En 1956, Philippe Soupault a encouragé Abidin de préparer sa première exposition à Paris. C'était la Galerie Kléber, Soupault a écrit la préface du catalogue de l'exposition. Celle-ci sortait vraiment de l'ordinaire : Abidin n'avait fait que des dessins de torture. Enfin presque. Ses amis lui avaient dit : 'Tu es fou ! Tu montres tes œuvres pour la première fois et tu n'exposes que des dessins de torture. Tu ne vendras aucun tableau'. Alors, il a ajouté ses dessins des collines de Villefranche-sur-Mer. Et les tableaux se sont bien vendus, y compris les scènes de torture. Un grand gynécologue, sympathisant communiste, en a acheté plusieurs. Abidin et lui sont devenus très amis (...) Les grands professeurs étaient parmi les seules personnes qui avaient les moyens d'acheter des œuvres d'art, et Abidin en a beaucoup connu<sup>706</sup>.

L'un des atouts d'Abidin Dino était ses relations nombreuses et variées, avec les Français autant qu'avec les Turcs, ce qui facilitait considérablement l'exercice de son art :

C'est en cherchant un appartement que nous avons fait la rencontre qui allait marquer notre vie parisienne. Á Istanbul, Abidin s'était lié d'amitié avec le célèbre comte Jean Ostrorog. Lors d'une visite à la demeure parisienne des Ostrorog, la comtesse nous a présenté Madame Elisabeth 'Nil' Michaelis, la fille d'un membre de la famille impériale ottomane, Nuriye Hanım, qui avait fui la Turquie pour épouser un comte polonais. Nil et Cecil Michaelis nous ont littéralement adoptés. Ils nous ont proposé l'atelier qui se trouvait au dernier étage de leur immeuble au 13, quai Saint Michel, et que venait de libérer Max Ernst. Les seize ans que nous avons passés quai Saint-Michel ont ancré notre vie en France et à Paris. Nous étions comme chez nous, épanouis. Entre-temps, Abidin s'était lié d'amitié avec une grande dame, une ancienne Résistante qui était propriétaire d'une galerie d'art contemporain où Abidin, dont elle aimait beaucoup le travail, Cecil et un ami américain ont fait une exposition de céramiques<sup>707</sup>.

Dino et Picasso se connaissaient depuis 1938. Lorsque Dino revint en France, Picasso l'engagea par l'intermédiaire de Tristan Tzara dans son atelier de Vallauris dans les Alpes

---

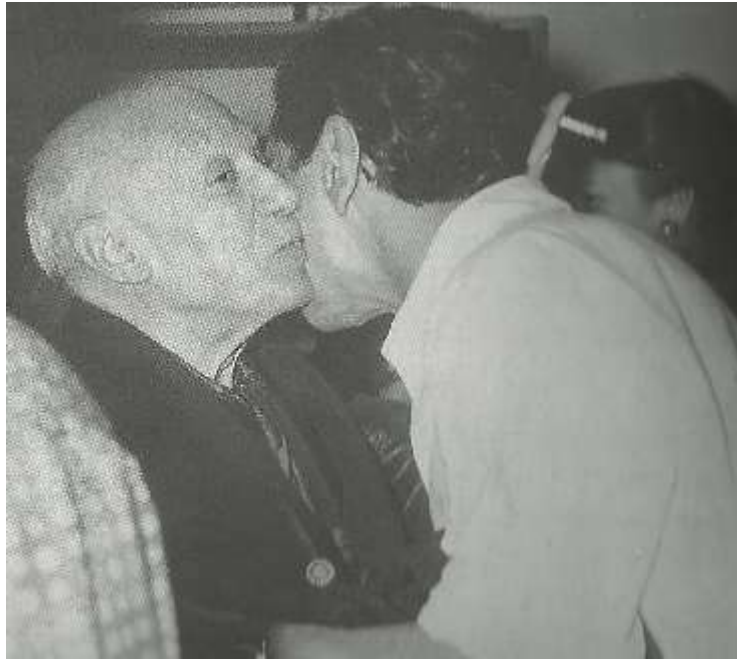
<sup>704</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 298.

<sup>705</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 323.

<sup>706</sup>. G. Petek, *op.cit.* pp. 85-86.

<sup>707</sup>. G. Petek, *op.cit.* pp. 86-87.

Maritimes. Ainsi Dino déménage-t-il un temps (1953) à Vallauris où il travaille pour le compte de Picasso. Il avait pour tâche de recopier les céramiques de son employeur<sup>708</sup>.



Photographie de Picasso et d'Abidin Dino.

Durant sa troisième période parisienne, son chemin croisa également celui d'Henri Lefebvre, Elsa Triolet, Jean Lurçat et Louis Aragon<sup>709</sup>. Avec ce dernier, Dino aurait entretenu une amitié sincère et joviale d'après Zeynep Avcı. Aragon avait pour habitude de qualifier Dino de « jeune homme »<sup>710</sup>.

---

<sup>708</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 201.

<sup>709</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 192.

<sup>710</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 39.



Abidin Dino en compagnie du couple Aragon<sup>711</sup>.

Quant à son proche ami Tristan Tzara qu'il connaît depuis 1937, Dino dit ceci : « Tristan Tzara m'a véritablement pris sous son aile. C'était un homme extraordinairement curieux. Il me voyait comme une source de connaissances à propos de l'art oriental, de la Turquie et de l'art turc plus spécialement »<sup>712</sup>. De son côté, Dino se serait inspiré dans ses livres (*Péra Palace, Yedi Tepe*) du Dadaïsme et du Surréalisme transmis par Tristan Tzara<sup>713</sup>.

Abidin Dino, par son charme, son intelligence, son génie artistique et sa bonne maîtrise du français a été une sorte d'ambassadeur de l'homme et de l'art turc pendant plusieurs décennies. Aussi, la respectabilité dont il jouissait faisait-elle de lui, au sein de sa communauté, une véritable référence. L'on comprend mieux cet attribut du couple Dino au travers du passage suivant :

Bien sûr, nous fréquentions aussi le milieu turc de Paris. Fahri Petek et Neriman Petek, d'abord, le journaliste Hıfzı Topuz, alors en poste à L'Unesco, la famille Boratav et, surtout, l'artiste Tiraje Dikmen, qui est devenue ma meilleure amie. Notre maison est aussi devenue un lieu d'accueil pour les jeunes Turcs qui s'étaient engagés dans la vie politique et avaient fui après les putschs militaires de 1971 et de 1980<sup>714</sup>.

Au sujet de Dino, Avni Arbaş déclare qu'il était un intellectuel doué de plusieurs talents et ajoute :

---

<sup>711</sup>. Ibid.

<sup>712</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 248.

<sup>713</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 242: le Dadaïsme est un courant intellectuel, littéraire et artistique qui renie les conventions traditionnelles dans le contexte de la Première Guerre mondiale. Tristan Tzara est l'un des pères du Dadaïsme. Ce courant est l'ancêtre du Surréalisme qui se développe à partir des années 1920.

<sup>714</sup>. G. Petek, *op.cit.* pp. 88-89.

C'était quelqu'un de polyvalent (...) Il avait un relationnel très facile. Il pouvait très rapidement se faire des amis (...) Son potentiel n'a pas été apprécié à sa juste valeur. Il aurait pu être un très bon attaché culturel et servir durant de nombreuses années à Paris (...) Ils ne l'ont pas fait à cause des ses opinions politiques. C'était une perte pour le pays (...) Il a travaillé de lui-même pour la Turquie par tout ce qu'il a entrepris.<sup>715</sup>.

Avni Arbaş qui vécut en France durant trente ans fut également un artiste turc influent dans la communauté turque. Arrivé à Paris en 1946 grâce à une bourse octroyée par le gouvernement français, il ne quitta pas la ville jusqu'en 1977. Comment a-t-il obtenu cette bourse ? Voici son récit : « J'étais parmi les meilleurs élèves de l'Académie des Beaux-arts. Un jour, le directeur Burahn Toprak m'a abordé en disant : 'Avni nous t'avons choisi pour la bourse octroyée par les Français. Tu vas en France. Je l'ai remercié. Là-bas, je n'ai assisté à aucun atelier'<sup>716</sup>. Sa crainte était de se voir imposer un style de peinture<sup>717</sup>. Il raconte aussi avoir mené une vie de Bohème dans une grande pauvreté. Sa bourse était d'une durée d'un an mais curieusement, il arrive à la prolonger pour une seconde année. À l'arrivée, il passa trente ans de sa vie en France : « Quand un peintre commence à travailler au centre de l'art, il ne peut plus le quitter »<sup>718</sup>. À partir du début des années 1950, il organise plusieurs expositions personnelles dans les galeries parisiennes (Galerie La Roue ; Galerie Dina Vierny ; Galerie Esteve). Il participe à d'autres expositions de groupe en province (musée Grimaldi d'Antibes ; Galerie La Muraille à Besançon). Les sujets de prédilection de ses toiles sont Istanbul et notamment le Bosphore, les bateaux et la nature à travers des compositions florales et des arbres. À la question de savoir s'il a eu une contribution culturelle pour la France il répond : « Dans un livre qui a pour sujet 'l'école de Paris', il y a aussi mes dessins. À plusieurs reprises, j'ai participé en tant que représentant de la France, à leurs expositions en Italie et en Allemagne »<sup>719</sup>. À l'instar des autres artistes turcs de Paris à cette époque, il participe aux activités de l'IJT. Aussi, à l'instar d'Abidin Dino, il avait noué avec les artistes vivant à Paris, des liens amicaux et féconds. Il connaissait des personnalités comme Picasso, Jacques Prévert, Tristan Tzara et Aragon. Il rendit visite à Picasso à Vallauris sur l'invitation de ce dernier et raconte qu'ils passaient beaucoup de temps ensemble sur la plage à dessiner, à converser. D'ailleurs Picasso aurait payé, à l'insu d'Arbaş, une partie du loyer de la maison louée<sup>720</sup>. Il rencontre Jacques Prévert lors d'une exposition qu'il organise avec Abidin Dino à

---

<sup>715</sup>. Y. Yılmaz, *loc.cit.* p.55.

<sup>716</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 31.

<sup>717</sup>. ELKATIP Demet, Anılarla ve Yıllarla renklenen küçük bir retrospektif, *Milliyet : Sanat*, Sayı 297, Ekim 1992.

<sup>718</sup>. Ibid.

<sup>719</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 111.

<sup>720</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* pp. 128-129.

Antibes : « Au début de notre rencontre, l'on se vouvoyait. 'Il y a un festival de poterie à Vallauris, voudriez-vous venir ' m'a-t-il dit (...). Nous y sommes allés ensemble et pendant que nous marchions, il a commencé à me tutoyer (Voyant ma surprise, il m'a dit 'je tutoie les gens que j'aime' (...). J'ai beaucoup apprécié Jacques Prévert»<sup>721</sup>. Il dit aussi qu'il descendait régulièrement dans le Sud en hiver pour échapper à la fraîcheur parisienne et pour y retrouver ses amis. Concernant Tristan Tzara, il dit : « c'était un très bon ami (...) Il venait manger chez nous régulièrement et nous discussions (...) C'est un homme qui disait ce qu'il pensait. Il avait du prestige »<sup>722</sup>. Avni Arbaş dresse un portrait moins élogieux de Louis Aragon, par ailleurs, ami intime de Dino : « J'ai connu Louis Aragon mais je n'ai pas réussi à me familiariser. Ses œuvres étaient belles mais il n'était pas sympathique »<sup>723</sup>. Arbaş prétend que Nazım Hikmet ne l'appréciait pas plus et aurait déclaré après un entretien houleux avec Aragon : « n'y a-t-il pas d'autres communistes en dehors de cet homme qui se comporte comme une femme hystérique ? »<sup>724</sup>.

Selim Turan est un autre artiste ayant étudié à Paris grâce à une bourse du gouvernement français en 1947. À l'instar d'Avni Arbaş, il a étudié à *Galatasaray* et à l'École des Beaux-arts. En France, il étudie à l'Académie Ranson avant d'enseigner à l'École d'art de Fontainebleau et à l'Académie Goetz. Sa particularité est d'avoir été l'artiste le plus prolifique de sa génération en France. Il organisa un grand nombre d'expositions personnelles en France mais aussi dans d'autres villes européennes et américaines comme Londres, Bruxelles, New York, Istanbul. L'on en dénombre près de quarante au total. Sa participation à un grand nombre d'expositions de groupe est également à souligner. Il était sous l'influence de l'abstraction puis de l'art figuratif dans les dernières années de sa vie<sup>725</sup>.

Mübin Orhon est encore un énième artiste turc ayant longtemps vécu à Paris. Il s'installe dans la ville au début des années 1950 pour y mener des études à l'Atelier de la Grande Chaumière. Lui aussi laissa d'importantes expositions de son passage dans la ville. L'on dénombre en France une dizaine d'expositions personnelles et une vingtaine d'expositions de groupe pour cet artiste-peintre. Ses toiles sont sous l'effet de l'abstraction géométrique. L'artiste développe un langage propre et explore l'inconnu dans sa peinture.

Il est difficile d'établir un lien entre la peinture et l'argent et le point commun de tous ces artistes est d'avoir vécu parfois dans le besoin. La ville de Paris, contrairement à Istanbul,

---

<sup>721</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* pp. 169-170.

<sup>722</sup>. Y. Yılmaz, *loc.cit.* p. 63.

<sup>723</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 130.

<sup>724</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 131.

<sup>725</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 57.

donnait tout juste la chance de survivre en exerçant ce métier. Les artistes savaient qu'en se lançant dans cette aventure, ils allaient devoir côtoyer la pauvreté. C'est pourquoi il serait faux de croire que des artistes comme Avni Arbaş, Abidin Dino, Selim Turan et Mübin Orhon, sont allés vivre à Paris pour faire fortune. En réalité, leur objectif était d'arriver à promouvoir l'originalité de leur art dans une ville experte en la matière et où la concurrence était rude. De surcroît, ces artistes ont été les ambassadeurs culturels de la Turquie. Abidin Dino en est l'exemple parfait. Il fut non seulement l'artiste turc le plus populaire mais aussi le point d'ancrage de sa communauté. De leur temps, c'est à dire au début du XX<sup>ème</sup> siècle, Ahmet Rıza et le Prince Sabahaddin étaient les « guides » politiques et scientifiques de la communauté turque de Paris. Ils étaient tous deux parvenus à fédérer autour de leurs mouvements respectifs les étudiants et les exilés. Ils avaient tous deux publié des articles, édité des journaux et organisé des réunions. Ils étaient, en somme, les représentants de la Turquie et de la communauté turque de Paris au travers leurs activités politiques. Abidin Dino, quant à lui, sans prétendre jouer ce rôle fut la référence culturelle des Turcs de Paris entre 1951-1980. Il se trouva par conséquent au centre d'un réseau d'amis dans la ville. Contrairement à Ahmet Rıza et au Prince Sabahaddin, il n'eut pas d'ambition politique même s'il était membre du Parti Communiste Turc. Il ne se trouvait point à Paris dans l'optique de concevoir un nouveau régime politique. C'est malgré lui, grâce à sa prestance, sa culture et son charme qu'il devint une personnalité respectée et aimée des Turcs.

Sur le plan politique, il ne serait pas exagéré d'affirmer que ces peintres turcs furent les piliers de l'IJT. Le mouvement abritait en effet une partie des artistes turcs. C'est en partie sur eux que reposait la responsabilité de mener à bien la campagne pour la libération de Nazım Hikmet. Artistes peintres, ils étaient aussi de grands amateurs de poésie et de littérature. Surtout, ils étaient, pour une grande majorité, sympathisants communistes. C'est là, une des originalités de la période concernant les Turcs de Paris. Il faut considérer ce glissement sous un angle plus général. Partout dans le monde, le communisme avait fait son chemin dans les esprits. L'un des vecteurs de l'esprit communiste n'était-il pas l'art ?

## **II. La sociabilité des Turcs de France dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle**

La vie sociale des Turcs de France a été intense durant la période. Cela est lié à la présence d'un grand nombre de Turcs de diverses conditions dans le pays. Ils ont de surcroît la particularité d'avoir vécu en France durant une longue période. Certains comme Abidin Dino, Selim Turan, Fikret Mualla, Zekeriya Sertel, Yılmaz Güney, et Fahri Petek y sont morts. Ce phénomène est nouveau et montre qu'une évolution s'est produite dans l'histoire de

l'immigration turque en France. Il y eut de tout temps des exilés qui vécurent la fin de leurs jours à l'étranger, mais ce qui frappe ici est le nombre important de personnalités turques décédées en France entre 1950 et les années 2000. La Turquie ne voulut pas d'eux pendant de longues années. Les coups d'État perpétrés entre 1960 et 1980 (le dernier notamment) ont apporté leurs lots supplémentaires d'exilés en Europe. Existe-t-il d'autres causes pouvant motiver cette longue présence des figures turques en France ? Faut-il y voir un phénomène propre aux Trente Glorieuses où les migrants de toutes les conditions commencent à s'éterniser en Europe pour des raisons économiques ? Enfin, un mouvement inédit apparaît durant cette période : la famille. L'ancrage en France conduisit peu à peu les exilés à les faire venir.

### ***1. Les lieux et les cadres de la sociabilité turque de France***

Jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, les Turcs de France se sont principalement concentrés dans la capitale française. La présence de la Sorbonne, des écoles de Beaux-arts, l'histoire de la ville et enfin le phénomène d'accoutumance et d'enracinement expliquent cette concentration. Néanmoins, la période entre 1925-1939, avait vu un certain nombre de Turcs mener leurs études dans des villes de province telles que Lyon, Strasbourg, Dijon et Montpellier.

D'autre part, les pays Anglo-Saxons commençaient à faire concurrence aux universités françaises, à l'instar de l'Allemagne dans les années 1930. Par conséquent, les étudiants Turcs faisaient de plus en plus le choix des États-Unis et de la Grande Bretagne. Concernant les exilés politiques, la France et Paris, selon une tradition remontant aux Jeunes-Ottomans et perpétuée par les Jeunes-Turcs puis par d'autres mouvements, demeurèrent leur destination favorite.

Pour en revenir à la ville, le Quartier Latin a été le centre de la sociabilité des Turcs. Le fait qu'il abrite la plupart des Universités, les loyers bon marché et l'ambiance bon enfant ont toujours fait son succès auprès des étudiants étrangers. Le Quartier Latin a-t-il continué à accueillir la grande majorité de la communauté turque ? Au sein même de ce quartier, les Turcs ont longtemps fréquenté les célèbres bistrotis parisiens. Quelle fut leur popularité dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle auprès des Turcs. Il convient surtout de souligner le rôle de certaines associations et de l'IJTb dans la promotion de la sociabilité des Turcs de France.

#### ***1. a. Associations et groupement(s) politique(s) turcs à Paris***

L'IJTb qui est un mouvement d'orientation communiste a su fédérer les Turcs de divers bords politiques et de diverses classes sociales. Ces succès de l'IJTb ont interpellé les autorités turques. Sur ordre d'Ankara et après consentement de l'ambassade turque, Ahmet Kutsi,

inspecteur des étudiants turcs, mit sur pied une association au nom de « Foyer des Etudiants Turcs de France » en 1950. L'objet informel de cette association était de concurrencer l'IJTB et d'empêcher les étudiants turcs de fréquenter des mouvements procommunistes.

Metin Toker, un étudiant en Sciences Politiques fut élu à la tête du foyer. Sevim Belli, connue pour son appartenance au Parti Communiste Turc, fut élu au sein de l'équipe dirigeante. Selon Aclan Sayulgan, les étudiants communistes se sont intéressés à cette association car ils ambitionnaient de la « conquérir » de l'intérieur au lieu de lui faire opposition. Şehmus Güzel conteste cette version et défend que Sevim Belli s'est présentée candidate sur insistance des étudiants non-communistes qui n'avaient pas connaissance de ses penchants politiques. Il ajoute ce qui suit : « Á l'époque, Sevim Tarı (Belli) était une femme charmante et élégante. C'est pour cette raison qu'elle a été proposée candidate, par quelques étudiants non-communistes, au sein de l'équipe dirigeante du Foyer des Etudiants Turcs de France »<sup>726</sup>. Par conséquent, Şehmus Güzel prétend que les communistes n'avaient aucune intention à l'endroit de cette association. C'est aussi ce que laisse entendre Sevim Belli dans l'extrait suivant :

J'étais nouvelle à Paris. Les étudiants turcs de France avaient d'emblée le statut de membre. Nous avons participé à une réunion où il y avait foule (...) Naturellement, les personnes connues sous l'étiquette 'communiste' et qui étaient la cible de cette nouvelle organisation n'étaient pas avec moi. Je fus bientôt étonnée de voir des personnes que je ne connaissais pas, me solliciter afin que je me présente candidate<sup>727</sup>.

Qui était présent à cette réunion ? D'après Şehmus Güzel qui s'appuie lui-même sur Fazlı Akmansoy, la grande majorité des étudiants étaient « footballeurs ». C'est à dire un type d'étudiant qui ne s'intéressait guère à la politique. Il poursuit en disant : « Il y avait aussi des étudiants raisonnables comme Ruknettin Tözüm (médecin), qui, à cette époque, restaient à la Cité Universitaire<sup>728</sup>. En ce jour, les étudiants turcs de Paris, de Tours, de Poitiers et d'autres villes provinciales dont une partie de diplômés du lycée de *Galatasaray* étaient en grande majorité ». Cette réunion qui se tint dans une salle de l'École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, rassembla une grande partie des étudiants Turcs de France. Nous comprenons qu'une majorité d'étudiants ne s'intéressait pas à la politique. Pourtant, Şehmus Güzel affirme qu'ils étaient tous animés d'un sentiment anti-communiste primaire. En tout état de cause, un rassemblement d'une telle ampleur reste inédit.

---

<sup>726</sup>. Ş. Güzel: *op.cit.* p. 240.

<sup>727</sup>. S. Belli, *op.cit.* p. 232.

<sup>728</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 241.



Le Foyer des Etudiants Turcs de France a-t-il favorisé la sociabilité de ses compatriotes ? Un constat s'impose. Cette association ne mena aucune action importante au contraire de l'IJTB qui s'illustra lors de la campagne pour la libération et la promotion de Nazım Hikmet. L'assemblée plénière organisée par le Foyer des Etudiants Turcs de France à l'École Normale Supérieure apparaît, à ce titre, comme le seul événement ayant véritablement favorisé le rassemblement des étudiants turcs de France. Il faut dire que son objet, qui consistait à endiguer le fléau communiste, n'était pas enclin à solidariser les étudiants. L'extrait suivant des mémoires de Sevim Belli justifie cette idée : « Au départ, malgré plusieurs réunions d'affilées, nous n'avons pas pu réaliser d'avancée notable »<sup>729</sup>. Il s'agit vraisemblablement des avancées concernant les projets à réaliser. Pour cause, Sevim Belli affirme ce qui suit :

L'anticommunisme n'était encore pas formellement évoqué. Nous sommes allés à l'ambassade de Turquie à Paris afin de présenter nos respects (...) L'ambassadeur était Numan Menemencioglu, un ancien ministre des affaires étrangères du CHP (Parti Républicain du Peuple) (...) L'ambassadeur nous a reçu et n'a pas manqué de nous mettre en garde. Il nous a informés sur le danger communiste. Mais il ne nous a pas dit pourquoi et contre qui le communisme constituait un danger. Enfin, il a ajouté ceci : 'prenez garde, ils peuvent s'infiltrer parmi nous !' (...) Lorsqu'il disait ceci, il m'a soudainement regardé dans les yeux. Je dois avouer que j'ai pris peur (...) Quelque temps après la fondation de l'association, les autres dirigeants ont fini par avoir connaissance de mon identité gauchiste et se sont mis à m'éviter. Je suis persuadée aussi qu'ils ont organisé des réunions sans m'en informer (...) Il faut dire que je ne cachais pas plus que ça mon identité (...) Ils essayaient de se persuader qu'ils étaient en supériorité. De toute façon, les contradictions entre le DP (Parti Démocrate) et le CHP semblaient davantage les préoccuper<sup>730</sup>.

Concernant la question de l'infiltration dans le « camp » adverse, Anglais, Américains et Turcs auraient employé Arslan Humbaracı, un polyglotte maîtrisant l'anglais, le français, l'allemand et le russe, dans le but d'espionner l'IJTB au début des années 1950. Sa véritable identité fut découverte quelques années plus tard. Voici ce qu'affirme Zekeriya Sertel à ce sujet : « Il a été découvert plus tard que cet homme était un espion travaillant au service des Anglais ». Şehmus Güzel estime pour sa part que les Anglais n'ont pas été les seuls à bénéficier de ses renseignements. Il désigne les États-Unis et la Turquie comme les vrais responsables<sup>731</sup>.

En définitive, l'opposition entre les procommunistes et les non-communistes s'exporta de Turquie en France. D'après Şehmus Güzel, l'inspection des étudiants au sein de

---

<sup>729</sup>. S. Belli, *loc.cit.* p. 232.

<sup>730</sup>. S. Belli, *op.cit.* p. 233.

<sup>731</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 244-245.

l'ambassade de Turquie s'employait à ficher les élèves. Une appartenance déviante pouvait conduire jusqu'à la suspension des bourses et à d'autres ennuis<sup>732</sup>. C'est pourquoi, selon Şehmus Güzel, les membres du Foyer des Etudiants Turcs de France étaient si bien accueillis à l'ambassade. Des festins auraient été organisés en leur honneur et des facilités leurs auraient été accordées. Ce traitement de faveur en dit long sur la prise de partie de l'ambassade.

Les étudiants se regroupaient suivant une ligne de fracture communiste et non-communiste. Aussi, les mémoires des personnalités de gauche révèlent-ils que les contacts entre Turcs d'opinions différentes étaient rares. Les migrants ont toujours eu une inclination à se regrouper en fonction des positions politiques qui étaient les leurs avant l'arrivée. Dans la grande majorité des cas, les individus de gauche établissaient des liens avec des personnes de la même orientation. Pourquoi ? Il s'avère qu'un climat de suspicion pesait sur les relations entre Turcs. La psychose de l'espion infiltré était omniprésente chez les procommunistes comme chez les non-communistes. Il existait même de fortes divergences entre les sympathisants de gauche (socialistes et communistes).

Mais les étudiants, dans leur grande majorité, ne s'intéressaient pas vraiment à la politique. Cependant, ils étaient animés d'un sentiment anti-communiste. Mükerrerem Taşçioğlu, de passage à Paris au début des années 1950 apprend ceci d'un étudiant : « Malheureusement, sur les 400 étudiants turcs qui se trouvent ici, une grande majorité penchent vers le communisme<sup>733</sup>. Ces informations contradictoires justifient l'existence d'une fracture mais n'aident pas à évaluer précisément son ampleur.

Avni Arbaş reconnaît pour sa part que les relations entre l'ambassade et les artistes peintres communistes n'étaient pas bonnes mais qu'elles se sont améliorées à partir de la fin des années 1960 grâce à une personnalité :

Les autorités turques de Paris ne reconnaissaient pas les peintres turcs sous prétexte qu'ils étaient communistes (...) Mais à l'époque d'Hasan Esat Işık (ambassadeur), nos dessins ont pu être affichés sur les murs de l'ambassade. Lorsque Hasan Esat Işık voulut acheter mes dessins, il demanda l'autorisation à Ankara. Mais la réponse fut défavorable et on lui recommanda de ne pas les acheter car on les jugeait 'dangereux'. Alors leur donna-t-il comme réponse qu'il les achetait lui-même et les afficha ensuite à l'ambassade<sup>734</sup>.

Il arrivait que l'ambassadeur invite Avni Arbaş :

Nous ne nous étions pas vus depuis un moment. Il m'a téléphoné et m'a dit 'quoi de neuf, tu me manques, parlons un peu'. Je suis allé à l'ambassade. Il buvait du Whisky. Il était deux heures du

---

<sup>732</sup>. MERCAN Faruk, "Paris'teki gizli örgütü ele veren not defter", *Aksiyon Dergisi*, N° 623, 13 novembre 2006.

<sup>733</sup>. Voir Mercan Faruk.

<sup>734</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* pp. 180-181.

matin et nous buvions encore. Il m'a dit 'tu ne deviens jamais saoul ?'. Je lui ai répondu que nous venions à peine de commencer<sup>735</sup>.

### *1. b. Les bistrots : éternels lieux de sociabilité*

Le café qui est un haut lieu de la culture française fut investi par les Turcs. Ceux-ci en firent un cadre de vie. Cette pratique qui remonte au siècle précédent a été perpétuée par les étudiants et les exilés turcs dans les années 1950.

Les années 1950 comptent d'innombrables récits ayant pour cadre exclusif le café. Comment expliquer cet engouement ? La première explication qui peut paraître inédite est d'ordre culturel. Il s'agit d'explorer l'hypothèse de la démocratisation de l'alcool en Turquie. Sujet tabou chez les Ottomans<sup>736</sup>, la consommation de boisson, sous l'égide des cadres de la République, devint une marque de modernité. Il convient d'y voir le signe d'une évolution des mentalités. Si les cafés français ont eu tant de succès auprès des Turcs de France, c'est d'abord parce qu'ils étaient des lieux où l'on pouvait boire. Dans l'extrait suivant, Şehmus Güzel évoque la popularité d'un café chez les Turcs qui consomment de l'alcool : « Plus loin que la *Schola Cantorum*, sur la rue Saint-Jacques il y a le bistrot de Monsieur Guimard qui vend un vin légendaire. Abidin Dino exagère un peu sa qualité mais nous pouvons lui épargner ceci. Les Turcs se réunissent fréquemment dans ce café »<sup>737</sup>. Cela ne signifie pas non plus que tous les Turcs de France s'adonnaient à la boisson dans les cafés. L'extrait suivant, tiré des mémoires de Sevim Belli décrit l'atmosphère d'un café :

Certains soirs, lorsque je sortais tard d'une réunion, d'une promenade où d'une visite, je passais dans le café au rez-de-chaussée du bâtiment situé en face de l'hôtel. Comme chacun le sait, la culture du café est très développée chez les Français. Le café était rempli même aux heures tardives. L'on ne consommait pas que du café mais aussi de l'alcool. Je prenais un verre de limonade avant de monter dans ma chambre. L'eau courante à Paris n'est pas bonne (...) Je n'avais pas de bouteille d'eau dans ma chambre et je n'en achetais pas par souci d'économie (...) Á ces heures, il y avait toujours le même serveur. Dès qu'il me voyait, il préparait une limonade. Je sirotais ma limonade debout près du bar en scrutant mon environnement. Je n'y restais pas longtemps quand il n'y avait pas de raison. Le serveur s'approchait de moi avec une certaine distance. J'avais l'air inabordable (...) Tandis que moi, j'aimais discuter de l'air, du temps, de politique, du quotidien en somme, de choses et d'autres mais sans forcément sympathiser avec une personne quelconque, que je ne connaissais pas<sup>738</sup>.

---

<sup>735</sup>. Ibid.

<sup>736</sup>. Voir François Georgeon.

<sup>737</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 206.

<sup>738</sup>. S. Belli, *op.cit.* p. 224.

A priori, Sevim Belli ne se rendait pas dans le café dans l'optique de nouer une quelconque amitié ni de boire. Elle s'y rendait semble-t-il pour se désaltérer car l'eau courante de Paris n'était pas bonne.

La seconde hypothèse est celle de la convivialité. Les cafés étaient des lieux où un groupe d'amis turcs, à l'étroit chez eux où dans leurs chambres d'hôtel, aimaient se retrouver. Şehmus Güzel en parle dans l'extrait suivant : « Ils se réunissaient fréquemment au *Café Guimard* pour se revoir, discuter de choses et d'autres et s'épancher. Ils échangeaient leurs opinions.etc. ». Le café dont Şehmus Güzel parle ici devint à la longue un haut lieu de l'art turc. En effet, des artistes comme Avni Arbaş et surtout Mübin Orhon en auraient fait leur second domicile. Pour expliquer le succès de ce café auprès des Turcs, l'auteur avait d'abord avancé l'argument du vin de bonne qualité. Dans le passage suivant, il présente d'autres arguments :

À l'époque, Avni Arbaş et d'autres artistes mais aussi des étudiants parmi nos compatriotes vivaient près de la *Schola Cantorum* où les prix d'hôtels sont bon marché. Ce café où les prix étaient également bon marché se situait juste à côté de la *Schola Cantorum*, ce qui explique que nos compatriotes aient fini par l'investir. Par exemple ce café devint le second domicile de Mübin Orhon, un artiste qui allait bientôt avoir une grande renommée mais qui venait tout juste d'obtenir son diplôme de l'École des Sciences Politiques. Lorsqu'il habitait près de la *Schola Cantorum*, c'est dans ce café que Mübin Orhon venait dissiper la mélancolie que lui infligeait la solitude lors des longues soirées parisiennes. Bien entendu, lorsqu'il venait, d'autres amis et connaissances allaient lui tenir compagnie. Tous venaient ici pour dissiper leur mélancolie ainsi que pour converser (...) Comme eux, beaucoup de professeurs, d'artistes et d'étudiants venaient dans ce café. Le but était d'être rassemblé avec les amis et oublier les soucis d'une vie loin du pays. À côté de ceci, l'on parlait aussi du contexte politique dans le pays<sup>739</sup>.

Le facteur de la proximité et la présence d'une personnalité appréciée telle que Mübin Orhon expliquent aussi la fréquentation de ce café par les Turcs.

D'autre part, à l'image de Mübin Orhon, Abidin Dino a joué un rôle déterminant dans le choix du café. En effet, il s'avère qu'il donnait rendez-vous à ses amis dans *Le Café Select* lorsqu'il habitait à Montparnasse<sup>740</sup>. Il avait pour habitude d'y retrouver Conil Lacoste.

Avni Arbaş mentionne quelques autres célèbres bistrots : « Nous allions à Montmartre à la *Coupole* et au *Dôme* pour y boire du vin. Ce n'était pas cher. Il y avait une majorité d'artistes et de peintres »<sup>741</sup>. Il évoque aussi un restaurant à Saint-Germain au nom de « Les Assassins » où ils se rendaient régulièrement avec Hıfzı Topuz<sup>742</sup>.

---

<sup>739</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 207.

<sup>740</sup>. Z. Avcı, *op.cit.* p. 225.

<sup>741</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 150.

<sup>742</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 152.

D'une manière plus générale, le café était fréquenté par des Turcs partageant la même mélancolie à savoir : le manque du pays. Ce mal être, conjugué à la consommation de boisson, donnait lieu à une ambiance nostalgique et conviviale.

Le café était aussi un lieu où l'on pouvait faire la connaissance d'autres compatriotes. Sadi Öziş, un peintre ayant vécu à Paris au début des années 1950 raconte une anecdote :

Nous avons déjà entendu parler de Fikret Mualla (...) Lors d'une soirée au début de l'année 1949, nous étions avec İlhan au célèbre *Café du Dôme* en train de boire du vin. Soudain, les serveurs ont jeté un homme en dehors du café. L'homme s'est écroulé par terre en proférant des insultes en turc. Nous nous sommes réveillés en nous demandant s'il ne s'agissait pas de Fikret Mualla. Nous sommes allés le relever et l'avons invité à notre table et lui avons commandé de l'alcool. Les serveurs n'ont rien pu dire. Il n'avait pas payé ses commandes. Nous avons tout remboursé. C'est ainsi que nous avons pu faire la connaissance de Fikret Mualla<sup>743</sup>.

Fikret Mualla était la figure incontournable des cafés. Nombreux sont ceux qui l'ont connu ou l'ont côtoyé dans ces lieux. Le célèbre peintre tunisien El Mekki fait partie de ceux qui rencontrèrent Fikret Mualla dans un café :

Un soir, nous étions au *Café du Dôme* en train de parler de la beauté de la calligraphie arabe avec des amis. J'ai remarqué qu'un homme plus âgé que moi avec un béret nous écoutait attentivement (...). Bientôt, cet homme est venu s'asseoir à notre table. Il s'est présenté. Il nous a dit qu'il était étonné de voir quelqu'un qui connaissait si bien la calligraphie arabe. Ensuite, il a écrit des choses sur une feuille avec les plus beaux caractères arabes. J'étais surpris de voir un non-arabe maîtriser à ce point l'écriture arabe (...) Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous revoir le lendemain au même endroit (...) Le lendemain, nous nous sommes retrouvés de nouveau au *Café du Dôme*<sup>744</sup>.

Enfin, le café était un des lieux où les Turcs au romantisme débordant pouvaient conduire leurs « conquêtes ». Voici un extrait tiré des mémoires de Hasan Kudar qui en dit long sur ses galanteries : « J'ai demandé à Catherina de nous éloigner de l'hôtel pour aller dans un grand café et nous installer dans un lieu discret. Dès que nous nous sommes éloignés de l'hôtel, j'ai mis ma main sur les épaules de Catherina. Curieusement, Catherina a eu peur d'être remarquée dans cette posture. Nous nous sommes installés dans l'endroit le plus reculé d'un café »<sup>745</sup>.

### *1. c. Les autres lieux de sociabilité*

Dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, Paris connaît une importante immigration turque. De plus en plus de migrants (exilés, étudiants et travailleurs à partir des années 1970) y

---

<sup>743</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 93.

<sup>744</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 135.

<sup>745</sup>. H. Kudar, *op.cit.* pp. 160-161.

déposent leurs bagages. Zekeriya Sertel qui s'exile à Paris en compagnie de sa famille au début des années 1950, raconte l'état de la ville quelques vingt ans plus tard :

Depuis que nous sommes arrivés à Paris, nous sommes comme dans notre propre pays. Lorsque nous étions à Bakou, nous ne voyions aucune personne en provenance de Turquie (...) Á Paris, nous sommes comme en Turquie. En effet, nous avons beaucoup de connaissances et d'amis tures. De plus, nous recevons souvent la visite de proches en provenance de Turquie. Mais cela nous attriste beaucoup car notre pays nous manque alors davantage. Mais c'est toujours mieux que rien<sup>746</sup>.

La présence d'un grand nombre de Turcs parmi les connaissances et les amis de Zekeriya Sertel donne un air de Turquie à la ville. Conformément aux modes et aux coutumes turques, les demeures ont été les principaux lieux de rencontre.

En dehors de la fréquentation des cafés et restaurants, les Turcs avaient pour habitude de se rendre régulièrement visite, de se réunir dans leurs appartements ou leurs chambres d'hôtel. Mais un problème de surface se posait alors. Extrêmement réduite, la surface des « chambres de bonne », des appartements et des chambres d'hôtel ne permettait guère d'accueillir grand monde. Ils se rassemblaient le plus souvent en petits groupes dans ces étroits espaces.

Hasan Kudar qui arrive en France au début des années 1960 révèle une anecdote représentative : « Je connais Abidin (Dino) depuis que je suis arrivé ici en août 1961. Lorsque je lui ai rendu visite pour la première fois chez lui, il m'a accueilli comme si nous nous connaissions depuis quarante ans (...) Dans les premiers temps, les Dino étaient comme des gens de ma famille chez qui j'allais régulièrement. Tous deux étaient des gens cultivés et aimables »<sup>747</sup>.

Le couple Dino pratiquait toutefois une hospitalité assez curieuse, liée d'après Fahri Petek à leur personnalité :

Abidin était réservé. Il n'était pas du genre à raconter ce qu'il faisait, où il allait, d'où il venait et ne l'a jamais été. Comme tout le monde le sait, il travaillait toujours à compartimenter ses relations. C'est à dire qu'il déployait un effort de sorte que les uns n'aient pas de relations avec les autres. Lorsque j'allais chez lui, il était impossible de croiser quiconque. Güzin l'aidait beaucoup dans cette tâche. Il était absolument impossible de rencontrer qui que ce soit lorsque vous alliez lui rendre visite. Par exemple, moi, je ne connais même pas un seul des ses amis français (...) Ils avaient mis en place un système de 'filtre'. De plus, c'est Güzin qui tenait l'agenda d'Abidin. Lorsqu'on demandait à se voir, il répondait : 'attends que je demande à Güzin'. Lorsqu'il demandait à Güzin, elle appliquait aussitôt son filtre selon la théorie infaillible du 'compartimentage'. J'aimais beaucoup Abidin malgré tout cela.<sup>748</sup>

---

<sup>746</sup>. Z. Sertel, *op.cit.* p. 264.

<sup>747</sup>. H. Kudar, *op.cit.* p. 197.

<sup>748</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 311.

Şehmus Güzel confirme en disant qu'il ne donnait jamais rendez-vous chez lui à deux personnes dans la même journée. D'après lui, lorsqu'il y avait des imprévus et qu'il devait voir deux personnes dans la même matinée, il s'efforçait d'abrégé son premier entretien avant le suivant. C'est là que Güzin, jusqu'à lors dans son bureau en train de faire semblant de travailler, entra en scène :

Elle s'installait sur le petit fauteuil et fixait les yeux de l'invité qui ne devait plus rester. Güzin Dino à fait fuir beaucoup de monde de cette manière. Nombre d'amis s'en sont plaints auprès de moi. Après un tel accueil, personne ne voulait plus y retourner. Un certain nombre d'amis l'ont baptisée 'le commandant général'. Güzin est assez douée dans ce domaine (...) Ces choses n'affectaient pas l'amitié que nous avions pour eux. Mais il y avait un certain malaise à ce propos et il était dommage pour eux, en particulier pour Abidin, que des personnes aient été déçues<sup>749</sup>.

Ce passage, outre l'accueil singulier des Dino, montre la fréquence des visites à domicile. À tel point que Güzin tenait un agenda dans lequel elle planifiait les allées et venues. Cette pratique digne d'un cabinet de médecin ou de celui d'un avocat n'est pas compatible avec les mœurs et traditions turques. C'est pourquoi les Turcs n'appréciaient guère cet accueil chronométré. Il était aux antipodes des coutumes turques qui recommandent une hospitalité sans faille. Avni Arbaş, quant à lui, dit ceci : « Abidin était très Européen. Chez eux, l'on parlait français. Il aurait appris le français avant le turc en Suisse »<sup>750</sup>.

Chez Fahri Petek, contre-exemple des Dino, les amis pouvaient retrouver une hospitalité digne de ce nom. Si bien que sa demeure de quelques mètres carrés devint, tel un bistrot, un lieu de réunion de ses amis. Il semble qu'elle ne désemplissait jamais, même après l'arrivée de sa famille. Les anecdotes abondent à ce sujet. Voici un extrait sur le déroulement précis d'une soirée :

Après avoir mangé et avoir joué au poker et au bridge, nous discutons des affaires du pays avec passion. Il ne serait pas faux d'affirmer qu'à ce moment (1955), le Parti Démocrate au pouvoir n'avait pas un seul partisan à Paris et parmi nous particulièrement. Cependant, tout le monde avait sa propre idée et son plan d'action concernant la manière dont il fallait sortir le pays de cette situation (...) Le débat se prolongeait jusqu'à ce que nous ne puissions plus nous voir à cause de la fumée de cigarette. Soudainement, au petit matin, le bruit du premier métro remplissait la chambre. 'Nous avons encore passé une nuit blanche dans cette maudite capitale'. C'est alors que certains s'en allaient pour prendre le métro tandis que d'autres, murmurant qu'ils étaient extenués, se faufilaient dans un coin de cette petite chambre ou s'installaient sur une chaise pour dormir<sup>751</sup>.

L'appartement des Petek faisait office pour leur entourage de bar, de restaurant, de casino et d'assemblée politique. Gaye Petek, fille de Fahri Petek, raconte les effets de l'alcool sur Cahit Güçbilmez et Mübin Orhon : « L'appartement de Cahit Güçbilmez était au dernier étage

---

<sup>749</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 312.

<sup>750</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 55.

<sup>751</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 257.

comme le nôtre. C'était l'immeuble en face du nôtre. Les soirs où ils buvaient avec Mübin, ils montaient sur le toit de notre immeuble, et de là, ils sautaient sur le toit de l'autre pour rejoindre l'appartement de Cahit. Ils aimaient tous deux la hauteur. Ce syndrome se manifestait surtout les soirs où ils buvaient sans modération »<sup>752</sup>. Fahri Petek rajoute : « Lorsque les amis arrivaient, le champagne coulait à flot »<sup>753</sup>. En revanche, il arrivait parfois que le voisinage se plaigne des brouhahas quotidiens jusqu'au petit matin. Mais Fahri Petek ménage son voisin de palier d'une manière très surprenante :

Nous jouions au bridge, nous fumions, nous buvions, les allées et venues étaient constantes. Bien sûr, sans le vouloir, nous dérangions les voisins de l'immeuble et Mr Vignaud en particulier. C'est un homme très aimable et compréhensif mais nous le dérangions sans le savoir. Il n'arrivait pas, semble-t-il à s'endormir à cause du bruit. Les soirées d'été tout particulièrement. Tout le monde a les fenêtres ouvertes en cette saison et celles de Mr Vignaud sont en face des miennes. Tout de nos discussions et de nos débats passionnés s'entendait depuis leur appartement. Mr Vignaud vint frapper à notre porte un jour où il avait été dérangé à l'excès : 'Monsieur Petek, nous n'arrivons pas à dormir à cause du bruit, trouvons une solution, essayons de résoudre ce problème'. À moi de lui répondre : 'Mr Vignaud, permettez-moi de vous dire en toute sincérité et en sollicitant votre pardon que ce bruit ne finira pas. Il ne reste plus qu'une seule chose à faire : quand mes amis arrivent à la maison, venez apprendre le bridge' (...) Il me répondit : 'C'est possible, c'est une solution'. Deux jours après cette discussion, les amis revinrent et, à notre grande surprise, Mr Vignaud se présenta au rendez-vous quelques minutes après (...) <sup>754</sup>.

La suite de l'histoire voit Mr Vignaud devenir un adepte de ces réunions et du bridge.

De son côté, Avni Arbaş dont l'épouse est Française<sup>755</sup>, affirme qu'ils se réunissaient tous les mardis chez un ami Français et qu'ils avaient un autre ami espagnol qu'il leur cuisinait régulièrement de la paëlla<sup>756</sup>.

Après les cafés, les maisons d'amis ont été des lieux de rencontre. Encore fallait-il que des hôtes s'engagent à assurer l'accueil dans ces petits appartements et ces minuscules chambres. Dans l'exemple des Dino comme dans celui des Petek, nous avons pu saisir des visites fréquentes et des Turcs ayant une propension à se regrouper chez quelques personnes bien déterminées.

Ces différents accueils sont autant le signe d'une vitalité des traditions qu'une évolution vers des pratiques plus rigide. Gaye Petek évoque par exemple ce dont les peintres et les intellectuels venaient rechercher chez eux :

---

<sup>752</sup>. Ibid.

<sup>753</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 254.

<sup>754</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* pp. 254-255.

<sup>755</sup>. Sa première femme meurt à la naissance de leur fille en 1947 et se remarie avec « Henriette » en 1958. Avni Arbaş ne revoit sa fille qu'en 1968 qui était alors âgée de vingt-et un an.

<sup>756</sup>. Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 151.



Mon père connaissait presque tous les peintres. Beaucoup passaient à la maison goûter la cuisine de ma mère, discuter des soirs durant avec mon père et justement parce qu'il y avait pour eux un peu ce sentiment de « famille » chez nous. Au delà de Mübin et Abidin il y avait aussi Avni Arbas, Selim Turan, Remzi Rasa plus tard Hakkı Anlı mais aussi plein d'autres intellectuels qui n'étaient pas peintres comme Attila İlhan, Hamit Yabaş, Sencer Divitçioğlu, Oğuz Orbey, Ahmet İkizek (grand mathématicien) etc. et des Turcs de passage en France Nazım, Yaşar Kemal<sup>757</sup>.

À plusieurs milliers de kilomètres de leur pays, de leurs familles, les Turcs retrouvaient un peu de chez eux dans le nid des Petek et venaient s'y ressourcer régulièrement. Cependant, Sevim Belli, au début des années 1950, prétend que ce mode de vie était préjudiciable à Fahri Petek : « Fahri n'étudiait pas. Il avait probablement des problèmes. Peut-être ne trouvait-t-il pas le temps à cause de son entourage bruyant. Peut-être n'arrivait-il pas à se concentrer à cause de cette même raison »<sup>758</sup>. Malgré tout, Fahri Petek devient un éminent scientifique dès 1956 en intégrant le CNRS.

## **2. Le pays d'accueil : espace de communautarisme où d'intégration ?**

Compte tenu de l'allongement de la durée des séjours, la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle a vu une importante communauté turque se composer à Paris et peu à peu dans les autres villes du pays. Jusqu'à lors principalement estudiantine, l'immigration devient économique à partir du début des années 1970. L'exil politique, quant à lui, continua de plus belle à cause notamment du coup d'État de 1980. Les exilés vinrent grossir les rangs de la colonie turque implantée en France depuis les années 1950. Plusieurs personnalités, parmi lesquels Zekeriya Sertel, Abidin Dino, Fahri Petek, Hıfzı Topuz et Gökşin Sipahioğlu ont fait figure « d'ainés » auprès des Turcs durant toute cette période sans parler de ceux comme le romancier Nedim Gürsel et le cinéaste Yılmaz Güney qui vont s'ajouter à cette liste. Jusqu'aux années 1970, la grande majorité des Turcs s'installait dans la région parisienne. Après 1970, l'immigration économique conduit les Turcs dans les provinces et notamment dans l'Est de la France, frontalière de l'Allemagne où se trouve la majorité des immigrés économiques. Il sera question ici de s'intéresser à ces nouveaux arrivants, mais aussi d'étudier l'évolution des « anciens » au sein de leur environnement. La France était désormais leur deuxième pays. Ils y avaient passé de nombreuses années et envisageaient maintenant de l'habiter jusqu'à la fin de leurs jours.

---

<sup>757</sup>. Témoignage de Gaye Petek, Annexe, 12 novembre 2012.

<sup>758</sup>. S. Belli, *op.cit.* p. 221.

## 2. a. Nouveau visage de l'exil politique entre 1960-1980

Les trois coups d'État successifs en Turquie entre 1960-1980 firent des forces armées un instrument de répression. Les militaires s'emparèrent des rênes du pays en prenant soin d'épurer les éléments indésirables d'une société en proie aux affrontements gauche-droite. À l'instar de la période 1945-1960, les « communistes » furent sévèrement touchés par la répression. D'autres personnes de différentes orientations politiques ou ethniques se retrouvèrent face à l'obligation de quitter la Turquie. Une fois n'est pas coutume, la France, éternelle terre d'accueil, et, où vivait alors une importante communauté turque, ouvrit ses portes à une partie des chercheurs d'asile.

Il sera question ici d'étudier l'environnement dans lequel ont évolué ces nouveaux arrivants, demandeurs d'asile pour une grande majorité. Comment se présentaient les rapports entre Turcs de France dans les années 70-80 ? Quelles étaient leurs conditions de vie. Il sera possible par ce biais d'évaluer sous un angle plus général l'exil politique en France, plus d'un siècle après son apparition. Pour ce faire, nous nous baserons sur les mémoires d'Ali Keskin, un réfugié politique, contraint de quitter la Turquie pour ses penchants politiques (communiste) après le coup d'État du 12 septembre 1980.

Débarquant à l'aéroport d'Orly en 1982, il demande l'asile à la police française et obtient une permission de rester en France. Dans un extrait de ses mémoires, il évoque les raisons qui l'ont poussées vers le départ : « La vie que je menais et ma personnalité forgée loin des valeurs pourries me désignaient dorénavant comme « coupable » aux yeux de l'État (...) Les huit à dix années de vie passées dans la ville avaient imposé l'exil dans un autre pays. Ce grand pays était rapidement devenu trop petit pour nous »<sup>759</sup>. Ali Keskin quitte la Turquie pour ses opinions politiques. D'autres l'ont quittée à cause de l'injustice. Aziz Yalap, prêtre chaldéen de Hakkari (Sud-Est de la Turquie), d'abord contraint de quitter sa province natale pour Istanbul puis la France raconte : « Quitter la Turquie, je ne l'ai jamais souhaité ! Mais quand il ne restait plus personne avec qui parler chaldéen, j'ai fini par m'en aller moi aussi »<sup>760</sup>.

Une particularité de l'exil politique des années 60-80 est qu'elle touche aussi bien des personnalités que de simples citoyens. Faut-il y voir le signe d'une répression de masse en Turquie ou alors l'attrait d'une Europe en pleine croissance économique et tournée plus que jamais vers l'accueil d'une main d'œuvre étrangère ? Il y a certainement des deux. D'autant que le déplacement de la Turquie vers la France était moins pénible et long que d'antan.

---

<sup>759</sup>. KESKIN ALI, *Exil*, Ataturquie, Nancy, 1997, pp. 43-44.

<sup>760</sup>. G. Petek, *op.cit.* p. 170.

Jusqu'à lors cantonnés dans le quartier Latin, à Montmartre et à Montparnasse, les Turcs commencent, à partir des années 1970-1980, à s'étaler dans les périphéries de la capitale. Les nouveaux arrivants n'étaient pas étudiants. Ils préféraient souvent s'installer en dehors du centre. Voici un extrait des mémoires d'Aziz Yalap qui atteste cette évolution : « Nous avons d'abord passé deux mois à Sarcelles, chez un de nos neveux, puis deux mois chez un immigré, à Créteil. Notre demande d'asile a été acceptée en raison de la présence en France, de membres de notre famille. Nous sommes ensuite allés à Tours, dans un centre d'immigrés »<sup>761</sup>. Le profil de l'exilé n'était plus tout à fait le même. Le mouvement d'exil se faisait souvent en famille comme dans le cas d'Aziz Yalap et il s'avère que la famille ou des proches, déjà sur place, assuraient l'accueil pendant quelques mois, le temps que les institutions sociales les prennent en charge. L'extrait apprend que la famille était placée dans un centre d'immigrés. Ce passage atteste l'évolution de l'exil politique dans la mesure où jusqu'à lors, il était rare qu'une famille entière s'installe en France dans ce type de lieu. Le processus classique voulait que l'exilé fasse ses valises pour la France pour ne revenir que plusieurs années plus tard ou plus du tout dans certains cas. C'est la famille qui rejoignait alors la personne dans son lieu d'exil. Il faut rajouter que l'exemple des Chaldéens est spécifique en ce sens où la communauté entière était privée de certains droits en Turquie. Ce qui supposait donc un exode de tous vers l'Europe. Quant au processus classique qui voulait qu'un individu se retrouve seule en France, il était toujours d'actualité dans les années 1960-80. L'exemple d'Ali Keskin est représentatif. Déjà abordé plus haut, son parcours mérite une attention plus longue tant il apprend sur les conditions de vie de ces exilés « nouvelles génération ». Jusqu'à lors, les étudiants, les médecins, journalistes et surtout les artistes constituaient l'essentiel des Turcs en exil en France. Mais à partir des années 1960-80, on assiste à une certaine démocratisation de ce phénomène. Cela en parallèle à l'immigration économique alors en plein essor. Une autre singularité de cet exil politique est qu'il devient économique une fois sur place. Ces gens n'avaient d'autres richesses que la force de leurs bras. C'est de cette manière qu'ils gagnaient leur vie en Turquie. Et le motif qui les avait poussé à l'exil n'étaient souvent rien de plus qu'un délit d'opinion ou de conviction. Dans le cas d'Ali Keskin, il s'agissait aussi d'un engagement partisan en faveur des droits des ouvriers. De quoi compromettre son avenir en Turquie.

Lorsqu'il débarque à l'aéroport d'Orly, il n'a presque rien en poche ou tout juste de quoi survivre pendant quelques jours. C'est à ce moment que commencent les péripéties du

---

<sup>761</sup>. G. Petek, *op.cit.* p. 171.

réfugié politique. Il est d'abord hébergé durant une nuit chez le frère d'un ami. Ne voulant devenir une charge financière, il décide de partir le lendemain matin : « Cemil m'a signalé que pour ma demande un ami traducteur pourrait m'aider. À Paris il m'a accompagné jusqu'à la porte d'un bureau de traduction (...) Cemil s'est ainsi débarrassé de moi ». Ali Keskin fait alors un constat qui va se vérifier durant ses moments difficiles :

J'ai bien senti que les relations des gens ici étaient beaucoup plus froides qu'en Turquie. Cela ne pouvait pas être le reflet de l'individualisme européen, les gens ne pouvaient pas changer ainsi, aussi vite, en deux ans. C'était peut-être les conditions économiques qui les poussaient à cela. C'était normal peut-être. Il ne fallait pas être, dans aucun cas, une charge pour quelqu'un, ni avoir besoin de lui. Sinon l'amitié était brisée. Comment cela était-il possible ? Un être humain a toujours besoin de son prochain. Ce qui réunissait les gens n'était-il pas la nécessité ? <sup>762</sup>.

Ne sachant où aller, il passe alors la nuit dans le métro :

Je me suis allongé sur un banc. Il y avait d'autres hommes, comme moi, sans domicile. Ici c'était mieux que dehors. Si personne ne m'embêtait, quel bonheur ! Au moins, il y avait des murs, c'était couvert, on ne craignait ni la pluie, ni le froid, il faisait chaud. Le bruit du métro se mêlait à celui des gens. Jusqu'à cinq heures du matin, j'ai passé des heures entre le sommeil et l'éveil <sup>763</sup>.

Le lendemain, Ali Keskin a moins de chance. Tous les sans domiciles sont mis dehors. C'est alors qu'il va frapper à la porte de l'atelier d'un Turc qu'il avait rencontré dans la journée.

Dans ce petit atelier se trouvait plusieurs individus qui partaient au travail tôt le matin :

Celui qui dormait tout près de la porte l'a ouverte. Chacun était couché. 'Qu'est-ce qu'il y a ?' Je suis resté dehors. Les stations de métros sont fermées. Il fait très froid. Si je peux m'asseoir à l'intérieur je vous serais reconnaissant'. 'Frère tu vois bien, il n'y a plus de place ici, ni pour s'asseoir, ni pour se coucher. On a même du mal à ouvrir la porte. Nous ne pouvons rien faire pour toi (...) Je ne m'attendais pas du tout à un pareil accueil et il m'était difficile de comprendre. Au moins, chez nous, l'hospitalité existait. Qui sont ces gens-là ? On aurait dit qu'ils venaient de Mars <sup>764</sup>.

Ces extraits sont autant d'arguments sur l'évolution des rapports entre Turcs au fil du temps. L'époque où les étudiants vivaient dans l'entraide, dans une ambiance conviviale ne semblait être qu'un lointain souvenir. C'est que les Turcs étaient plus nombreux qu'autrefois. L'immigration économique de masse était désormais la forme d'immigration la plus courante à l'inverse de l'immigration estudiantine. Elle avait transformé les relations des Turcs de France et, ceux de Paris plus particulièrement. Jusqu'à lors, étudiants, intellectuels et artistes menaient une existence obéissant à des règles de savoir-vivre. Ils habitaient les mêmes hôtels, les mêmes pensionnats, allaient dans les mêmes écoles, fréquentaient les mêmes cafés et se réunissaient chez les mêmes amis. Cela favorisait les solidarités. Tous vivaient ensemble dans

---

<sup>762</sup>. A. Keskin, *op.cit.* pp. 53-54.

<sup>763</sup>. A. Keskin, *op.cit.* p. 56.

<sup>764</sup>. A. Keskin, *op.cit.* p. 60.

une parfaite camaraderie. En un sens, les années 1970-1980 sonnent le glas de cette vieille tradition estudiantine.

Il devenait de plus en plus compliqué d'aller étudier en France. Un extrait des mémoires d'Özdemir İnce témoigne de la difficulté pour un étudiant de faire une sortie de territoire dans les années 1970. Avant cela, il parle des conditions d'obtention d'une bourse gouvernementale :

Je participais à tous les concours organisés par le Ministère de l'instruction nationale. Je réussis la plupart d'entre eux, en vérité je les réussis tous, mais plus jamais une bourse ne me fut allouée (...) Pendant que je travaillais à l'Office de la Radiotélévision, je fus frappé d'une interdiction de quitter le territoire. Cette interdiction dura jusqu'en 1975, et, ironie du destin, elle ne fut levée que pour me permettre d'intégrer la commission qui allait représenter la TRT (télévisions publique turque) à Berlin<sup>765</sup>.

Le contexte politique et social en Turquie (trois Coup d'État entre 1960-1980) a eu des conséquences sur les mobilités étudiantes en France. Beaucoup étaient frappés d'une interdiction de quitter le territoire comme dans le cas d'Özdemir İnce.

Là où régnaient auparavant des formes de sociabilité et de solidarité régnait désormais un individualisme qu'Ali Keskin avait du mal à concevoir. Même entre personnes d'un même courant politique, les discussions pouvaient prendre de mauvaises tournures. La suspicion semblait être la règle entre ces hommes habitant sous le même toit. Ali Keskin en explique la raison :

Ce qu'on ne pouvait pas ignorer, c'était que le fait d'être stressé rendait la discussion plus violente. Tous étaient prêts à exploser. J'essayais de faire tout mon possible pour rester à l'écart de ces discussions (...) J'avais peur de parler et de perturber un peu plus ces gens qui bien qu'appartenant au même parti, ne se comprenaient pas (...) Les gens qui ne comptent pas sur la force de leur intelligence sont prêts à utiliser la force physique (...) J'ai tenté à nouveau de le convaincre que les réfugiés politiques devaient être tolérants entre eux et que les idées différentes étaient enrichissantes<sup>766</sup>.

Dans cet environnement où l'entraide était défailante et où le courant passait mal, les réfugiés politiques comme Ali Keskin s'en remettaient à des associations ou à des structures religieuses d'où ils tiraient de l'argent et des tickets de métro. En France, c'est surtout le secteur associatif qui gérait le dispositif d'accueil<sup>767</sup>. Cette situation émeut Ali Keskin qui déclare : « En Europe, même les structures religieuses nous aident. Elles ne nous excluent pas malgré notre différence idéologique, au contraire elles nous traitent comme les autres. Or notre État nous a exilé à cause de nos idées puisque nous défendons le socialisme, les libertés

---

<sup>765</sup>. G. Halil-T. Mouhidine, *op.cit.* p. 202.

<sup>766</sup>. A. Keskin, *op.cit.* pp. 65-66.

<sup>767</sup>. G. Noiriel, *op. cit.* p. 30.

et les droits de l'homme et que nous voulons un régime sans oppression et sans exploitation »<sup>768</sup>.

À partir des années 1970, l'immigration politique change de visage sous l'effet de l'immigration économique. Il est d'ailleurs difficile de faire la distinction entre les deux dans le pays d'accueil tant les conditions des uns et des autres sont semblables. Ils sont hébergés dans des lieux insalubres et travaillent dur pour gagner tout juste de quoi survivre. Ali Keskin se plaint fréquemment de l'hygiène qui lui pose un sérieux problème. Souvent, comme dans le cas d'Ali Keskin, les réfugiés politiques ne connaissent pas la langue du pays. Le choix de la France est dû au fait que celle-ci accorde l'asile politique plus facilement que l'Allemagne. Le temps de trouver un travail et un toit, les réfugiés politiques pouvaient être confrontés à la misère. Ali Keskin fut contraint de passer certaines nuits dans le métro ou dehors. Ne connaissant la langue, n'ayant pas un sou ni d'amis proches, il était totalement dépendant. En ce sens, son récit est un cas extrême compte tenu des facteurs aggravant sa dépendance vis à vis des autres.

D'autres réfugiés qui connaissaient la langue et qui avait déjà séjourné en France ont eu un parcours moins tourmenté. C'est le cas de Kenan Öztürk qui vient tout d'abord étudier à Bordeaux puis à Tours entre 1974 et 1976. Jusqu'à lors étranger à la langue française, il explique qu'il était enthousiasmé d'aller en France, « ce pays qui avait renversé la monarchie absolue et instauré la démocratie ». Là, il créait, en compagnie de quelques autres étudiants turcs, une association. D'aspiration communiste, il fait aussi la rencontre de camarades du Parti Communiste qui vont lui être d'une certaine utilité lorsqu'il reviendra en France quelques années plus tard. Kenan Öztürk se familiarise enfin avec le Parti Communiste Français. Il décide de retourner en Turquie en 1976 en compagnie d'Annick, celle qui plus tard devint sa femme, dans l'optique de renforcer le communisme alors en plein essor. Après le coup d'État de 1980 et face à une arrestation imminente, ils s'en retournent en France : « À Francfort, j'ai pris l'avion pour Paris où j'avais des camarades de la section française du Parti Communiste Turc. Nous avons loué un studio à La Courneuve, où Annick a trouvé un poste à la mairie. Après quelques petits emplois, j'ai été moi aussi embauché à la mairie, au service de comptabilité. Puis, en novembre 1982, j'ai commencé à travailler dans un nouveau centre culturel municipal »<sup>769</sup>.

Il y a aussi les cas de ces écrivains-poètes à l'exemple d'Ataol Behramoğlu, qui se sont exilés en France au début des années 1980. Après avoir purgé une peine de prison de dix

---

<sup>768</sup>. A. Keskin, *op.cit.* p. 68.

<sup>769</sup>. G. Petek, *op.cit.* p. 135.

mois en Turquie pour avoir fondé une association œuvrant pour la paix et les droits de l'homme, Ataol Behramoğlu choisit de s'exiler à Paris où il avait déjà séjourné dans les années 1970. La tristesse que lui procure cet exil fit l'objet d'un poème. En voici un extrait :

Je suis seul dans ce soir désert de Paris  
Des cieux couverts tombent une pluie fine  
Qui augmente encore et encore la solitude  
Lorsque je regagne ma chambre comme un abri  
Le cœur triste et tout fraîchement sanglant  
Je suis seul dans ce soir désert de Paris

Que pourrait bien lui évoquer mon pays lointain  
Elle une jeune plante enracinée dans d'autres terres avec ses racines  
Moi un homme arraché d'autres terres avec ses racines  
Au café la femme aux yeux bleus et tristes  
La Tristesse flotte sur ces lèvres  
Que pourrait bien lui évoquer mon pays lointain.

La cause de l'exil est souvent la même mais les parcours ont été différents. Jusqu'aux années 1950-1960, les parcours des exilés avaient été sensiblement identiques mais les choses évoluent fortement dans le sens d'un exil qui rappelle sous certains aspects l'immigration économique. La démocratisation de l'exil turc en Europe entre 1960-1980 se vérifie particulièrement bien dans le profil des réfugiés politiques qui arrivent en France durant la période.

## *2. b. Le milieu des intellectuels et des artistes turcs*

Sous l'effet de l'immigration de masse qui débute véritablement en France à partir du début des années 1970, la trace des anciens semble s'être quelque peu dissipée dans cet environnement qu'ils habitent depuis deux décennies. Mais quoi qu'il en soit, tout chemin pris par les nouveaux arrivants mène forcément vers eux. Le coup d'État de 1980 a essentiellement visé les jeunes ayant une orientation communiste. Forcés à l'exil, ils ont parfois trouvé à Paris un refuge ou un soutien de fortune chez des aînés, engagés comme les Petek et surtout les Dino.

Dans un extrait de ses mémoires, Güzin Dino aborde le sujet de ces exilés. Après avoir affirmé qu'ils fréquentaient régulièrement Fahrettin et Neriman Petek, le journaliste Hıfzı Topuz, la famille Boratov ainsi que l'artiste Tiraje Dikmen, elle ajoute : « Notre maison est en outre devenue un lieu d'accueil pour les jeunes Turcs qui s'étaient engagés dans la vie politique et avaient fui après les putschs militaires de 1971 et de 1980 »<sup>770</sup>. Gaye Petek affirme de son côté que leur maison, après celle des Dino, était comme une troisième

---

<sup>770</sup>. G. Petek, *op.cit.* p. 89.

ambassade pour les exilés turcs<sup>771</sup>. La popularité des Dino et des Petek se vérifie ainsi auprès des Turcs en exil. Ils étaient en mesure plus que quiconque par leur ancienneté, leur expérience et leur maîtrise de la langue de soutenir ces exilés. Hıfzı Topuz rapporte les propos de Melih Cevdet Anday à propos de la maison d'Abdin Dino : « Melih disait qu'à l'époque tous ceux qui allaient à Paris ne pouvaient pas se priver d'aller visiter Abdin comme s'ils visitaient la Kaaba »<sup>772</sup>. Il est question ici des exilés mais également des amis proches d'Abdin Dino. Hıfzı Topuz précise un autre point important :

Abdin voulait aider tout le monde mais la plupart du temps, il n'arrivait pas à ses fins faute de moyens. Souvent, le seul but de ceux qui venaient d'Istanbul n'était pas de voir Abidin mais de vouloir un travail ou une aide quelconque de sa part. Par exemple : 'je n'ai pas un sou en poche, que vais-je faire' ? 'Pouvez-vous me trouver un endroit où l'on peut m'héberger gratuitement' ? (...) 'Pouvez-vous me trouver un employeur afin d'obtenir une carte de travail' ? Abidin Dino ne pouvait souvent rien pour ces gens. Il ne connaissait ni policier, ni employeur, ni patron d'hôtel. Abdin passait pour quelqu'un de mauvais lorsqu'il disait 'non, je ne peux pas t'aider'<sup>773</sup>.

Selon le même auteur, couramment, des écrivains venaient solliciter Abidin pour qu'il les aide à traduire des romans en disant : « Tu as fait de Yaşar Kemal quelqu'un de célèbre. Tiens-nous par la main nous aussi ».

Avec le recul, Hıfzı Topuz se demande ce qu'Abidin aurait bien pu faire. Il se dit que Güzin Dino aurait très bien pu mais qu'elle était, elle-même, débordée par son travail. Certaines personnes auraient même suggéré de les aider à obtenir l'asile en France. Enfin, des peintres, auraient sollicité Abidin Dino pour qu'il leur donne des moyens de travailler. Hıfzı Topuz répond ceci : « Comment Abidin aurait-il pu vendre les dessins des autres alors qu'il arrivait difficilement à vendre les siens ? Paris est une ville où il y a des milliers de peintres. ».

Parfaitement intégrés dans leur environnement, ils entretenaient de bons rapports avec le milieu des intellectuels et des artistes français. Aussi, avaient-ils tout un réseau d'amis turcs. Hıfzı Topuz, dans ses mémoires sur ces anciens amis, rebondit sur un autre trait de caractère d'Abidin Dino : « L'environnement d'Abidin était très coloré et l'on y trouvait des individus de toutes les gauches. Abidin était tolérant et ouvert à toutes les pensées. Pour être l'ami d'Abdin, il ne fallait pas nécessairement être de gauche »<sup>774</sup>. Mais cet exemple est limité à Abdin Dino et à Fahri Petek dans la mesure où leurs personnalité étaient de nature à fédérer les individus, sans distinction d'opinion, de race, ni de classe sociale. À ce propos, Gaye Petek affirme d'abord que les contacts étaient rares entre le milieu des intellectuels et les

---

<sup>771</sup>. Témoignage Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

<sup>772</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 206.

<sup>773</sup>. Ibid.

<sup>774</sup>. H. Topuz, *op.cit.* p. 205.



migrants économiques avant d'ouvrir une parenthèse sur les cas de Fahri Petek et d'Abidin Dino :

Les immigrés économiques ne connaissaient pas cette vague d'exilés et si on leur en parlait ils s'en méfiaient. Il y a là beaucoup à dire : question de classe sociale ? De méconnaissance historique ? De peurs bien installées ? D'ignorance ? Il n'y a jamais vraiment eu de relation entre les ouvriers et les intellos. *ELELE*<sup>775</sup> a peut-être été le seul lieu où ils se sont fréquentés. Mon père ou Abidin parfois étaient parmi les rares à fusionner les deux « mondes » mais c'était dû à eux et à leur posture d'hommes engagés, progressistes et humanistes. Sinon rares sont les mélanges ! Sauf après 80 les syndicalistes et politiques qui se rapprochaient des ouvriers mais aux fins de propagande pour leur cause ! C'est aussi cela qui a fait fuir les immigrés. Les responsabilités sont nombreuses : le prosélytisme des uns, la méfiance des autres (...).<sup>776</sup>

En outre, ces exilés restaient profondément attachés à leur pays d'origine et à la langue turque. Gaye Petek, en parle longuement dans ses mémoires de famille et dans son témoignage :

On parlait turc chez nous. Je me souviens des longues nuits dans la petite chambre où tous les intellectuels turcs venaient parler de culture et de politique. Ces discussions étaient devenues ma berceuse<sup>777</sup>.

À la maison nous écoutions la radio turque sur ondes courtes, tout arrivant de Turquie était le bienvenu et mes parents lui demandaient aussi des nouvelles du pays. On me disait toujours que le pays était magnifique et le peuple aussi mais qu'on était là à cause d'un gouvernement « de voleurs et de traîtres ». Il n'y a jamais eu ni colère contre la Turquie en général non plus que de martyrologie chez nous. La chambre de bonne était grande ouverte à tous ceux qui venaient frapper à la porte qu'ils viennent de Turquie ou qu'ils viennent d'ailleurs ; ces derniers devenaient souvent ensuite turcophiles ou amis de la Turquie. L'attachement de mon père est visible aussi dans le fait qu'on m'a toujours parlé en turc à la maison et que très tôt adolescente on m'a proposé de partir en vacances seule en Turquie pour ne pas couper mes liens. Mon père portait sa blessure souvent en silence et parfois une chanson, un poème pouvait lui faire venir les larmes aux yeux. Il a été profondément lié à son pays natal jusqu'à son dernier jour. Il a aimé aussi la France mais pas de la même façon<sup>778</sup>.

Plus loin, comme pour appuyer la thèse de l'intégration évoquée plus tôt, elle affirme :

La littérature et l'histoire enseignées à l'école étaient finalement celles de mes parents, qui avaient adopté la culture universelle. On ne m'a jamais dit, comme l'entendent souvent les jeunes immigrés aujourd'hui, de laisser ce qu'on apprend à l'école sur le seuil de la maison. Comme il n'y avait aucune scission entre ces deux sources, tout était très naturel pour moi<sup>779</sup>.

Il arrivait parfois qu'une discussion anodine tourne mal. Hıfzı Topuz en témoigne :

---

<sup>775</sup>. L'association *ELELE* (main dans la main) a été créée par Gaye Petek en 1984 pour favoriser l'intégration des populations turques en France.

<sup>776</sup>. Témoignage de Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

<sup>777</sup>. G. Petek, *op.cit.* p. 154.

<sup>778</sup>. Témoignage de Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

<sup>779</sup>. *Ibid.*

J'ai invité Melih Cevdet Anday à la maison. J'ai aussi invité Altan Çetin et sa compagne Mine Kırıkkanat. Nous nous sommes mis à table. Les mezzés ont été mangés, les alcools ont été bus. Á ce moment, Çetin a commencé à menacer Melih en lui disant 'si tu abandonnes Yaşar Kemal je te tuera' (...) Je me suis précipité au salon et là, Çetin était sur Melih en train d'essayer de l'étrangler. Pendant ce temps, Mine avait rempli le seau qui était dans la cuisine et leur versait de l'eau sur la tête pour essayer de les séparer. J'ai fini par les séparer et ils se sont mis debout (...) Ils se sont à nouveau rentrés dedans au moment où ils allaient partir<sup>780</sup>.

Avni Arbaş, quant à lui, manifeste son attachement à la Turquie par son refus d'adopter la nationalité française, même après le perte de sa nationalité turque en 1965 pour avoir manqué son service militaire : « Rester à Paris n'aurait pas été juste. Les Français n'ont pas besoin de moi. En Turquie, il y a beaucoup à faire. Il est possible que j'y apporte ma pierre à l'édifice. En Turquie, nous n'avons aucune base artistique »<sup>781</sup>. De retour en Turquie en 1977 après avoir recouvré sa nationalité, il organise plusieurs expositions à Ankara et à Istanbul. Á propos de son retour quelques trente années plus tard, il dit : « Mon pays me manquait. L'homme finit toujours par retourner chez lui »<sup>782</sup>. Il manifeste aussi son attachement à sa culture par sa peinture :

L'Anatolie et ma source culturelle. J'ai le souci de transmettre les choses qui font ce que je suis. Il ne s'agit pas de recopier ni d'importer. Atatürk ne dit pas 'nous allons nous européaniser' mais 'nous occidentaliser'. Il faudrait éviter de recopier les peintres européens (...) Quand j'étais à Paris, j'ai été charmé par une grande partie des peintures européennes. Mais à aucun moment, je ne me suis dit 'je dois dessiner comme eux'. J'ai essayé de les comprendre et d'apprendre (...) Je ne peux pas être Français, ni Anglais. Ma propre culture est riche et suffisante<sup>783</sup>.

En outre, Arbaş déclare qu'il n'aurait pas pu vivre aussi longtemps ailleurs : « Je n'aurais pas pu rester si longtemps en Allemagne ou en Angleterre. Montaigne aurait dit que la France a été créée pour les Français mais que Paris a été créée pour tout le monde. Quand je vais en France, je me sens comme dans mon propre pays »<sup>784</sup>. Il affirme par ailleurs que les Turcs étaient respectés par les locaux qui appréciaient particulièrement leur sens du partage. La directrice du pensionnat où Arbaş reste quand il arrive en France aurait fait ce compliment : « Jusqu'à présent, l'on nous a appris le proverbe 'fort comme un Turc'. Mais vous, vous venez de nous apprendre 'bon comme un Turc'<sup>785</sup>.

La réussite professionnelle de toutes ces personnalités mérite aussi d'être soulignée. Celle de Fahri Petek est représentative. Il finit par obtenir son doctorat ainsi qu'un poste de

---

<sup>780</sup> . H. Topuz, *op.cit.* p. 234.

<sup>781</sup> . Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 142.

<sup>782</sup> . Voir Demet Elkatip.

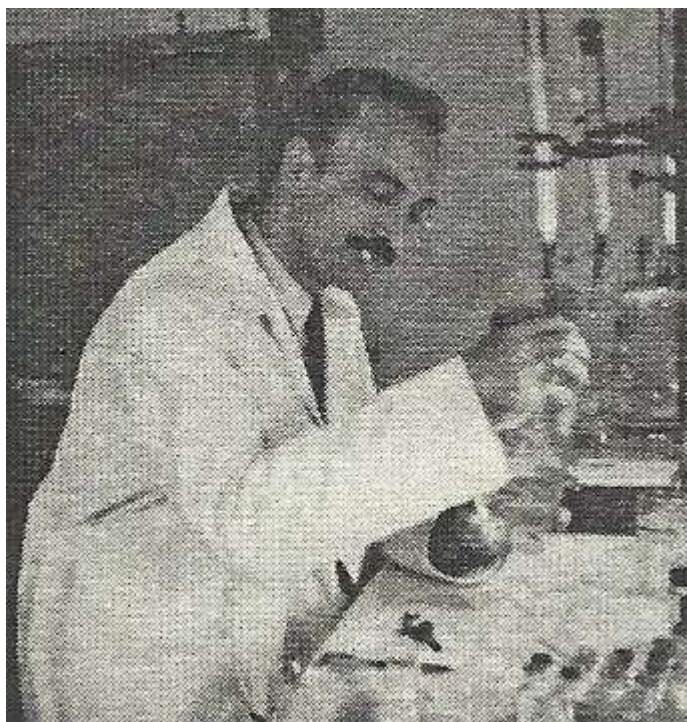
<sup>783</sup> . Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 11.

<sup>784</sup> . Y. Yılmaz, *op.cit.* p. 142.

<sup>785</sup> . Y. Yılmaz, *op.cit.* pp. 143-144.

chargé de recherche à la fin des années 1960. Il devient le premier chercheur turc à intégrer le CNRS. Voici son témoignage sur sa carrière professionnelle :

Je suis devenu Attaché de recherche puis chargé de recherche, et, en 1968, directeur de recherche en biochimie moléculaire et en enzymologie : je dirigeais mon laboratoire et supervisais les projets de recherche d'une douzaine de chercheurs et doctorants de par le monde. En 1979, je me suis installé au laboratoire de Chatenay-Malabry, où je suis resté jusqu'à ma retraite du CNRS, en 1985. J'ai cependant continué mes recherches dans le laboratoire à Villejuif jusqu'à l'an 2000, puis à l'École de Médecine (...) Ayant avec la Turquie, perdu le ressort de mon engagement politique, la chimie est devenue le sens de ma vie. Le travail en labo m'a passionné. J'aime la biochimie parce que c'est proche de l'humain, de sa santé, de la vie<sup>786</sup>.



Fahri Petek dans son laboratoire<sup>787</sup>.

Fahri Petek réalise ce parcours professionnel au moment où il est déchu de sa nationalité par la Turquie sous prétexte, comme Arbaş, de ne pas avoir répondu à l'appel d'incorporation dans l'armée<sup>788</sup>. À ce propos, Gaye Petek affirme :

Mon père a éprouvé énormément de nostalgie, toute sa vie durant. Il avait été très blessé en 61 lorsqu'il avait demandé à rentrer et faire aussi son service militaire mais qu'on lui ait répondu « mais

---

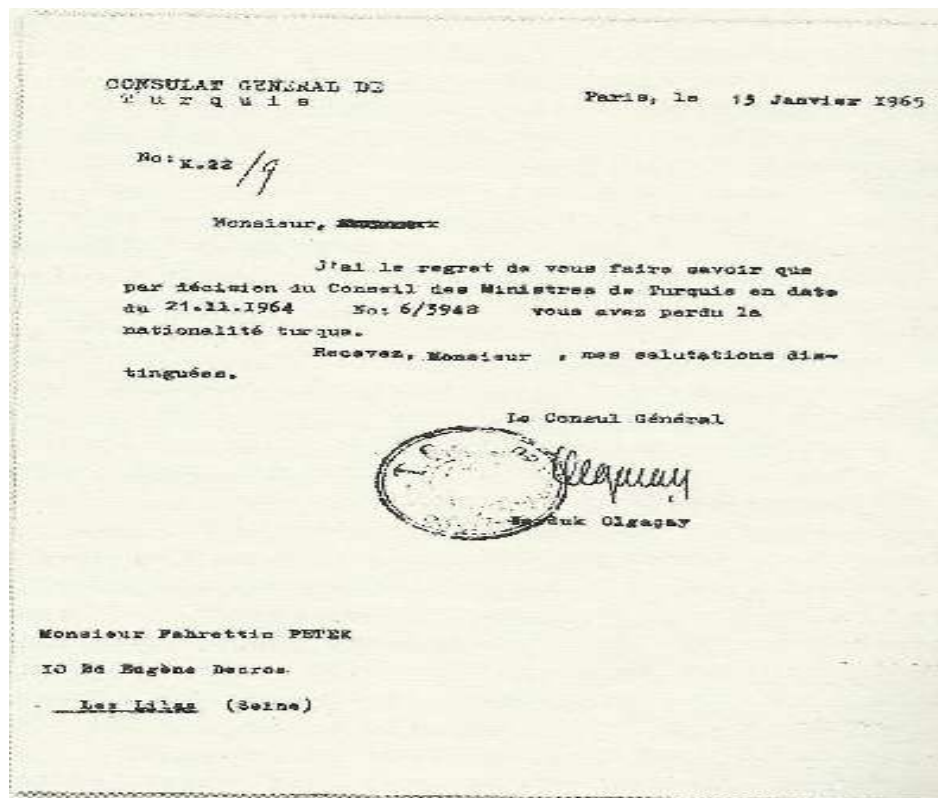
<sup>786</sup>. Ş; Güzel, *op.cit.* p. 156.

<sup>787</sup>. Ş; Güzel, *op. cit.*, p. 322.

<sup>788</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 314. Fahri Petek explique qu'en 1964, l'État donna un délai de trois mois aux Turcs de l'étranger n'ayant pas effectué leur service militaire. Comme beaucoup d'étudiants et d'artistes n'avaient pas une adresse fixe, ils n'ont pas été mis au courant à temps et ont été déchus de la nationalité turque. Dans le cas de Fahri Petek, les choses ont été différentes. Alors sous contrat au CNRS, Fahri Petek demande un report de deux ans. Il ne reçoit aucune réponse avant sept mois. Et cette réponse n'est qu'une attestation de déchéance de nationalité.

vous êtes déjà depuis longtemps déchu de votre nationalité » sans nous et sans sa chimie il n'aurait pas tenu le coup.<sup>789</sup>

Fahri Petek obtient un passeport d'apatride qu'il garde pendant dix ans. Ce passeport lui valait d'attendre, comme il le dit, environ deux heures à chaque post-frontière avant d'être admis dans un pays. De plus, il raconte qu'il devait obtenir un visa avant de quitter la France. Il demande d'abord la nationalité française dans les années 1960. Cette première demande est rejetée. Sous le gouvernement Pompidou, en 1970, il renouvelle sa demande, qui, cette fois-ci est reçue. Fahri Petek s'était désengagé depuis longtemps de la politique. Mais les autorités française n'avaient pas oublié son passé.



Lettre du consulat turc datant du 13 janvier 1965 informant la perte de la nationalité turque de Fahri Petek.

Fiché par la police française, il n'était pas rare qu'il soit inquiété au moindre incident ou même éloigné de la capitale à titre de précaution<sup>790</sup>. Durant toutes ces années, il noua des relations avec des personnalités comme la virtuose turque du piano İdil Biret qui ne manquait pas, dit-il, de leur rendre visite avant ses concerts lorsqu'elle venait à Paris. Il y a aussi le célèbre photographe Gökşin Sipahioğlu qui devient un très proche ami et Janine Doly, ancienne étudiante de Fahri Petek, devenue à son tour directrice de recherche. Mais l'ami le

<sup>789</sup>. Témoignage Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

<sup>790</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 313. La police française paya un voyage en Corse à Fahri Petek à la fin des années 1950 dans le but de le tenir à distance de la capitale lors la visite d'Adnan Menderes. Fahri Petek raconte qu'il s'agit d'une fâcheuse habitude de la police française.

plus intime de Petek restait Abidin Dino qu'il voyait au moins toutes les deux semaines<sup>791</sup>. S'ils ne pouvaient pas se voir, ils s'appelaient pour prendre des nouvelles. Voici le récit de leur amitié : « Nous parlions de tout avec Abidin : de peinture, de roman, de cinéma, de communisme, des événements politiques présents et passés de la Turquie (...) Abidin était généreux. Parfois, il ne manquait jamais d'offrir un dessin ou un tableau<sup>792</sup>. Cet aspect de la personnalité de Dino est également souligné par le peintre Selçuk Demirel qui rendait régulièrement visite à la famille Dino : « Après chaque visite, il me donnait des cadeaux (...) Un jour, j'envisage d'exposer cette collection et de la publier dans un livre. Abidin espérait qu'un jour je la vende pour qu'elle me permette d'acheter une maison. Je voudrais rajouter que ces années passées avec les Dino ont été riches humainement et artistiquement »<sup>793</sup>. Par ailleurs, Abidin Dino dessinait fréquemment les couvertures de livre de ses amis<sup>794</sup>. Il illustra par exemple entièrement les « Contes turcs » de Pertev Boratav, écrivain turc exilé à Paris depuis la fin des années 1940<sup>795</sup>.



Illustration de la couverture du livre « Contes turcs » réalisée par Abidin Dino<sup>796</sup>.

Ces deux amis ont été, par leur popularité, leur réseau d'amis et leur notoriété professionnelle, les figures majeures de la communauté turque de Paris. Gaye Petek le reconnaît mais y ajoute une petite nuance :

Oui mais le métier de mon père étant scientifique il est vrai qu'il était moins connu par « tout le monde » en Turquie ; ainsi de jeunes artistes ou les écrivains allaient bien sûr plutôt chez Abidin. Mais beaucoup de gens passaient chez nous aussi, soit des intellectuels de gauche, soit des personnes qui avaient connu mon père dans ses années d'étudiant à Istanbul ou parce qu'ils étaient engagés dans

<sup>791</sup>. Güzin Dino occupe des fonctions au CNRS et au bureau de traduction du 1<sup>er</sup> ministre français. Abidin Dino quant à lui exerce la peinture et organise des expositions d'art à Paris.

<sup>792</sup>. S. Güzel, *op.cit.* p. 336.

<sup>793</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 89.

<sup>794</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 157.

<sup>795</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 61.

<sup>796</sup>. Ibid.

la même mouvance et voulaient le connaître. Mon père était aussi beaucoup visité par des jeunes qui venaient pour des études ou des thèses scientifiques. Comme il avait le contact facile ces jeunes fréquentaient aussi la maison. Beaucoup de journalistes aussi. Ainsi Gökşin Sipahioğlu arrivé comme tout jeune journaliste de *Hürriyet* à Paris avait réalisé sa première interview avec mon père dont il avait entendu parler. Nous étions un peu comme une deuxième ou troisième (après Abidin) ambassade : celle des exilés turcs.<sup>797</sup>

Abidin Dino était un artiste accompli. Outre la peinture, le cinéma et le théâtre<sup>798</sup>, il s'exerçait aussi à l'écriture. Jusqu'à sa mort en 1993, il fit publier quelques livres dont le fameux conte « Le Pera Palace ». Les autres sont des livres illustrés sur des thèmes précis comme « Mains » et « Visages-Pile ou Face »<sup>799</sup>. Quelques autres ouvrages à l'exemple de « Torture » et ses mémoires sont des œuvres posthumes.

À partir de 1959, les Dino passent régulièrement la belle saison à Antibes où ils achetèrent une maison. Ils choisissent cette ville car elle est le lieu de rendez-vous d'été des artistes et des intellectuels parisiens. Des personnalités comme Marcel Duhamel, Jean Lurçat, Pierre Prévert, Jacques Prévert se retrouvaient d'ailleurs fréquemment sur la grande terrasse des Dino<sup>800</sup>. Cette demeure d'Antibes accueille aussi des hôtes turcs comme Ahmet Hamdi Tanpınar, Sabahattin Eyüboğlu, Yaşar Kemal.

Fahri Petek accueille aussi d'anciens amis à l'instar de Gün Benderli-Togay et son mari. Fahri Petek comptait aussi dans son réseau d'amis des personnalités comme Kemal Baştuğu, Hakkı Anlı, Mehmet Nazım (fils de Nazım Hikmet), Mübin Orhon, Komet, Cahit Güçbilmez, Demir Fitrat Önger (médecin) et Zekeriya Sertel (homme politique). Ces figures qui ont élu domicile en France y passeront le plus souvent le restant de leur vie.

Ce réseau d'amis est un vestige qui date de l'après-guerre. Il est né dans les années 1950, lorsque les individus qui le composent migrèrent en France pour s'y exiler ou étudier, parfois les deux à la fois. Ce milieu où abondaient artistes peintres et écrivains formait l'intelligentsia turque. Ils étaient en mesure de représenter la Turquie par le biais de l'art spécialement et affichaient leur solidarité en se retrouvant régulièrement. En ce sens, et bien qu'ils aient été rejetés par la Turquie, ils se faisaient les ambassadeurs de cette dernière sur le plan artistique et culturel. Yıldız Sertel, fille de Zekeriya Sertel écrit ce qui suit à propos des relations de son père :

Nous allions régulièrement au Quartier Latin où nous retrouvions nos amis peintres. Parmi eux, il y avait notamment Selim Turan, Avni Arbaş et Komet. Il aimait également beaucoup Tiraje Dikmen avec

---

<sup>797</sup>. Témoignage Gaye Petek, Annexe, 7 novembre 2012.

<sup>798</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 155. Abidin Dino composa deux pièces de théâtre au nom de *Kel* et *Verese*.

<sup>799</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 157.

<sup>800</sup>. A. Zeynep, *op.cit.* p. 37.

lequel nous étions restés ensemble quelque temps à l'hôtel. Mais celui qu'il aimait par-dessus tout était 'Memet', le fils de Nazım Hikmet. Nos amis intimes étaient Pertev Boratav et Hıfzı Topuz. Hıfzı nous invitait fréquemment et mon père adorait y aller parce que tous les intellectuels qui venaient de Turquie se regroupaient chez lui (...) Il y avait parmi eux Melih Cevdet Anday et Altan Çetin<sup>801</sup>.

Parmi les personnages cités, nombreux sont les artistes peintres, les autres sont journalistes ou écrivains.

Hıfzı Topuz qui travailla à l'Unesco dans les années 1960 et 1970 noua un réseau d'amitié diversifié sur le plan des nationalités grâce au poste qu'il occupa dans cette institution internationale. Il revient sur les dix à douze ans passés par les Sertel à Paris :

Nous nous réunissions à peu près une fois par mois soit chez moi, soit chez les Sertel, soit chez les Boratov. Á chaque fois que quelqu'un venait à la maison, j'appelais les Sertel : Abdi İpekçi, İsmail Cem, Avni Arbaş, Ferruh Doğan, prof Merih İpek, Müzehher Vâ-Nû, Ayla Algan, Müşerref Hekimoğlu, Haluk Ceyhan, Üstün Üstündağ et Gülgün Ütündag, Tefik Kent, Tülay German, Erdem Buri, Melih Cevdet Anday, Füsün Çetintaş, Atilla Karaosmanoğlu, Selçuk Demirel, prof. Edip Çelik, Yaşar Kemal, Safder Tarım, Memduh Aytür, Serim Tamer et Taner Timur<sup>802</sup>.

Ce milieu, composé majoritairement d'artistes peintres, de musiciens, de journalistes et d'hommes politiques, se trouvait généralement à Paris pour des raisons professionnelles et d'études mais aussi à titre de séjour. Les années 1960 à 1980 sont marquées par une recrudescence des séjours professionnels, notamment chez les journalistes et les artistes. Les débuts de la mondialisation et le développement des moyens de transport expliquent ce phénomène qui s'intensifie au fil des décennies. Paris devient un pôle culturel turc où l'on s'intéresse surtout à la peinture, à la littérature et au cinéma. La politique devait bien entendu occuper une place de choix dans les conversations mais contrairement aux autres périodes, aucun mouvement politique ne vit le jour. Voici une discussion typique à laquelle l'hôte et les invités s'adonnaient lors d'une réunion habituelle :

En 1976, nous nous sommes rassemblés un soir (...) Tous étaient des gens très appréciés par Nazım. Il a été question durant un long moment de Nazım. J'ai fait écouter le son de sa voix enregistré sur une bande. Nous avons tous été très émus (...) Zekeriya Sertel nous a ensuite raconté sa première rencontre à Istanbul avec Nazım<sup>803</sup>.

L'amour et le souvenir de Nazım Hikmet étaient toujours aussi vivaces. L'intelligentsia turque continuait entre 1960-1980 à se recueillir autour de sa poésie et de son souvenir. Á ce propos, Fahri Petek évoque l'organisation d'une soirée en son honneur en 1964 à la salle Pleyel : « la salle était pleine à craquer. Les admirateurs de Nazım étaient venus de tous les

---

<sup>801</sup>. Z. Sertel, *op.cit.* p. 286.

<sup>802</sup>. TOPUZ Hıfzı, *Parisli yıllar*, Ankara, Bilgi yayınevi, 1994, p. 180

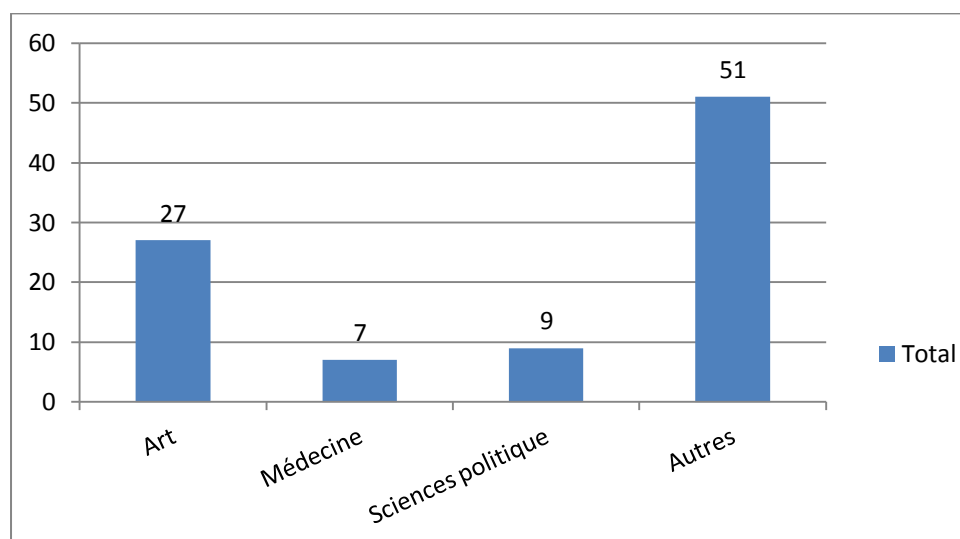
<sup>803</sup>. Ibid.

pays »<sup>804</sup>. Fahri Petek affirme que ce sont les compagnons de Nazım qui ont organisé cette soirée sans donner plus de précisions.

Hıfzı Topuz parle de la création d'un « club turc » mais n'en dit pas plus à son sujet. On sait simplement, d'après les informations tirées de ses mémoires, qu'il était lui-même à la tête de ce club en compagnie du journaliste Adil Fikret. Voici l'extrait en question : « Nous avons été avec Adil Fikret, à la direction du club turc ». Mais plus loin, il donne des éléments qui peuvent laisser penser à un club culturel : « Tevfik réagissait timidement dans le club et n'osait pas donner une dimension politique aux activités du club. Il évitait aussi de fréquenter les individus fichés comme des sympathisants de gauche »<sup>805</sup>.

\*\*\*

- Domaines d'études des étudiants turcs de France entre 1945-1980



Ce graphique sur « les domaines d'études des étudiants turcs de France entre 1945-1980 » met en lumière certaines évolutions. La part des étudiants en médecine, en Sciences Politiques et celle des autres (physique, mathématiques, musique, histoire, géographie, journalisme...etc) est en hausse. Mais dans l'ensemble, la discipline qui attire toujours le plus grand nombre d'étudiants est les Beaux-arts. En ce sens, il s'agit d'une réelle continuité par rapport à la période 1924-1940.

Aussi la période de l'après Seconde Guerre mondiale est-elle marquée par une mutation de l'immigration turque en France. Il est question non seulement d'un allongement de la durée de l'exil en France mais aussi d'une évolution quant au profil des arrivants. Jusqu'à lors, les étudiants avaient constitué l'essentiel de la communauté turque de France.

<sup>804</sup>. Ş. Güzel, *op.cit.* p. 319.

<sup>805</sup>. H. Topuz, *Parisli yıllar, op.cit.* p.188.



Arrivaient ensuite, les exilés politiques ainsi que les artistes cherchant à faire carrière. Mais à partir des années 1960-1970, les immigrés économiques en provenance d'Anatolie en compagnie des exilés politiques de toutes les conditions commencent à être les acteurs d'une immigration massive en direction de l'Europe toute entière.

Une ligne de fracture s'établit progressivement entre les membres de cette nouvelle immigration et ceux de « l'ancien modèle » (milieu cultivé et éduqué, souvent de gauche et ayant une familiarité avec la langue française). Les contacts entre ces deux « mondes » sont rares si l'on considère les mémoires des personnalités. Ce sujet a été rarement abordé dans leurs écrits. Hıfzı Topuz évoque bien les ennuis d'Abidin Dino avec les Turcs qui viennent le voir uniquement dans l'intérêt de trouver un travail ou accomplir des tâches administratives ou judiciaire mais il ne signale aucun autre lien quelconque avec ce milieu auquel il est assez étranger.

En revanche, du point de vue de la sociabilité des Turcs de « l'ancienne école », il est possible de parler d'une réelle embellie. Certaines personnalités se sont installées en France en compagnie de leurs familles et ont noué des liens très forts à l'exemple des Dino et des Petek. Ces personnalités n'ont pu retourner vivre en Turquie pour des raisons politiques, économiques ou parfois de choix (le cas de certains peintres). Cette génération, contrairement à celles du passé, n'avait pas forcément vocation à retourner servir la Turquie après une période de formation passée en France. Elle avait plutôt pour mission de se faire ses ambassadeurs artistiques, scientifiques et culturels sans en avoir le mandat. Á cet égard, le cas des nombreux artistes mérite d'être souligné. Ils ont incontestablement favorisé la promotion de l'art turc en France par le biais des expositions. Sous l'effet de ce qu'ils voyaient et apprenaient en France, leurs œuvres pouvaient être figuratives, parfois influencées par les courants du moment ou abstraites, mais ces artistes peintres n'en restaient pas moins attachés à leur pays, à leur culture.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Arrivé ainsi au terme de notre étude, le moment est venu d'annoncer les résultats et les constats qui en ressortent.

Il y a près de deux siècles, soit un peu avant l'ère des *Tanzimat* à partir de 1839, la migration turque en France débutait avec l'envoi par le gouvernement ottoman de quatre premiers étudiants qui devaient se former à l'art militaire. Un siècle et demi plus tard, dans les années 1980, les motifs et les modalités du séjour en France avaient notablement évolué. À la migration estudiantine dans le domaine militaire s'est ajoutée très rapidement la migration estudiantine dans le domaine civil. Ensuite, au gré des nombreuses agitations politiques qui caractérisent l'Empire ottoman entre 1860-1920, l'exil a fait son apparition. En parallèle, le tourisme connut un remarquable essor grâce à la diffusion des mémoires de voyage et à l'amélioration des moyens de transport. Enfin, à partir des années 1950, et plus encore dans les années 1970, le travail devient la motivation principale, non point du séjour, mais de l'installation parfois définitive en France.

Il est vain ici de revenir sur toutes les causes historiques justifiant le choix de la France par les Turcs. Ces points ont déjà longuement été abordés. Notons simplement qu'elle a été longtemps la première destination d'études, de voyage et d'exil, loin devant l'Allemagne, la Grande Bretagne, la Belgique et la Suisse. Plus encore, la France a été une source d'inspiration et un modèle sur tous les plans. C'est pourquoi elle a eu tant de succès auprès des Turcs. L'objet principal de cette thèse était justement de déterminer le modèle auquel renvoie la France selon les périodes étudiées.

Il apparaît que la France a été érigée très tôt comme une référence. Dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les Ottomans ont fait appel au savoir-faire des Français dans le domaine militaire et à celui des Allemands dans une moindre mesure. Il était alors question de moderniser l'armée afin de mettre un terme aux pertes territoriales de l'empire. La Porte recourut d'abord au service d'officiers français, puis, à partir des années 1830 et jusqu'en 1856, elle envoya presque exclusivement des étudiants musulmans (seuls les musulmans pouvaient intégrer l'armée) au sein des écoles militaires françaises. Dans l'Empire ottoman

l'armée française jouissait d'un grand prestige. L'expédition entreprise par Napoléon Bonaparte en Égypte avait marqué les esprits pour un long moment et avait donné le sentiment de la supériorité française. Cette idée demeura intacte jusqu'en 1870, date à laquelle l'armée de l'empereur Louis Napoléon Bonaparte subit une grave défaite face à la Prusse. C'est un tournant qui met définitivement fin à l'illusion de la supériorité des techniques françaises. Reléguée peu à peu au second plan en matière militaire au détriment de l'Allemagne, la France sert alors d'exemple sur le plan administratif. En réalité, ce processus commença dès le second volet des *Tanzimat* en 1856, lorsqu'il fallut étendre la modernisation à de nouveaux domaines. En effet, la Porte se résigna, sous la contrainte de la France et de la Grande-Bretagne suite à la Guerre de Crimée, à mettre en œuvre une réforme structurelle profonde de la société et de l'État. Pour ce faire, des fonctionnaires compétents devaient être formés, d'où l'envoi d'étudiants de différentes confessions dans les écoles civiles françaises. Les créations d'abord en 1857 de la *Mekteb-i Osmani* (*École Impériale ottomane*) à Paris puis celle du lycée francophone de *Galatasaray* à Istanbul en 1868 s'inscrivent également dans cette politique. Par ailleurs, on observe de nombreuses adaptations du système administratif français des circonscriptions, des arrondissements et de quelques institutions comme la « *Süra-yi Devlet* » (conseil d'État). Peu à peu, au gré des mouvements d'étudiants vers la France, les Ottomans commencèrent à prendre connaissance de la science française. Ils prirent parallèlement goût à la littérature française, et plus particulièrement à celle du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les idées véhiculées par celle-ci ont par exemple guidé l'action politique des pionniers Jeunes-Ottomans qui réclamèrent une Constitution, ce qui les poussa à choisir l'exil à Paris dans les années 1860. Ils obtiennent gain de cause en 1876 avec la promulgation de la première Constitution ottomane par Abdül-Hamid II. Toutefois, la naissance de l'exil politique signifie que la France devient un foyer d'aspirations politiques subversives pour le pouvoir. Ce phénomène s'amplifia à partir du moment où le sultan revint sur sa décision en suspendant la Constitution en 1878. Paris se transforme alors en une ville abritant d'abord l'opposition à Abdül-Hamid jusqu'en 1908 et le Comité Union et Progrès ensuite jusqu'en 1914.

Pour autant, peut-on dire que les flux de migrants durant toute cette période ont fait de la France un terrain essentiellement politique pour les Ottomans ? Pour y répondre, il convient d'abord d'examiner la nature des flux et le profil des migrants avant de s'intéresser aux actions que ceux-ci ont menées depuis la France. Au commencement, les étudiants boursiers du gouvernement étaient majoritaires mais leur nombre tend à baisser considérablement à la fin des années 1890. Comment l'expliquer ? L'Allemagne est érigée comme une alternative

après le voyage de Guillaume II en 1898 dans l'Empire ottoman. De plus, les autorités cherchent à limiter l'envoi d'étudiants en France en raison du risque de dérive au contact du mouvement des Jeunes-Turcs. Face à cette politique restrictive à laquelle il faut ajouter toutes les contraintes administratives, nombreux Ottomans firent le choix d'aller en France sans autorisation à la manière d'Ali Kemal et de Yahya Kemal. Les étudiants de médecine, par ailleurs très impliqués dans le mouvement jeune-turc, étaient parmi les plus nombreux. Les exemples de Cemil Topuzlu, de docteur Nazım Bey et de Bahaeddin Şakir l'illustrent bien. Les étudiants de cette discipline, ainsi que ceux de Sciences Politiques, étaient plus politisés que leurs compatriotes pour des raisons à la fois historiques et sociologiques. La prestigieuse École de médecine militaire d'Istanbul, qui est une institution phare dans la modernisation de l'empire depuis le début des *Tanzimat*, avait assisté en 1889, l'année centenaire de la Révolution française, à la naissance du mouvement jeune-turc. L'école était véritablement un vivier d'officiers supérieurs et d'hommes d'État. Ceux qui y menaient leurs études ou qui en ressortaient avaient le sentiment de pouvoir remédier au déclin de l'empire. Ainsi est-il possible de saisir un certain esprit de caste chez ces étudiants de médecine qui se considèrent comme des hommes providentiels. En dehors de cette discipline, il y avait aussi les étudiants de Beaux-arts mais aussi de géographie et de littérature. En règle générale, ces étudiants, boursiers du gouvernement, étaient nettement plus préoccupés par leur pénible quotidien que par les questions politiques. De plus, ils étaient surveillés par les agents du pouvoir et risquaient de perdre leur bourse au moindre faux pas. Ce qui en partie, explique pourquoi le mouvement des Jeunes-Turcs était principalement composé d'individus indépendants comme les étudiants non-boursiers du gouvernement et surtout comme les exilés politiques alors très nombreux à Paris. Ceux-ci avaient fui de leur plein gré et donc par conviction ou après avoir enduré une peine d'emprisonnement. Il faut justement regarder plus attentivement du côté de ces exilés et des activités qu'ils ont menées durant la période. En ce sens, le cas des personnalités en exil comme Ahmet Rıza, le Prince Sabahaddin et Şerif Paşa est représentatif. De nombreux Turcs ont adhéré à leurs mouvements politiques. Ces leaders de l'opposition n'ont pas seulement cherché à déstabiliser le pouvoir depuis leur lieu d'exil. La France leur a surtout donné les moyens de concevoir des projets sociopolitiques. Par son attachement au positivisme et aux pères de cette science que sont Auguste Comte et Pierre Laffitte, Ahmet Rıza est arrivé à l'idée d'un gouvernement monarchique équilibré par une chambre des députés et un conseil d'État. Le Palais utilisa tous les leviers possibles auprès des autorités françaises et belges pour nuire à sa personne et à son journal *Meşveret*. Mais c'est un gouvernement semblable à ce qu'Ahmet Rıza proposait qui est mis en place après la

Révolution de 1908. Le Prince Sabahaddin de son côté a prôné la décentralisation sociopolitique et administrative de l'Empire ottoman en s'inspirant des théories de *La Science Sociale* qu'il défend par ailleurs avec zèle<sup>806</sup>. Du reste, le Prince Sabahaddin puise dans sa fortune personnelle pour promouvoir *La Science Sociale* dans l'Empire ottoman. Il avait aussi financé le premier Congrès des Jeunes-Turcs qui s'était réuni à Paris en 1902. Le courant politique du Prince Sabahaddin a été représenté un temps au sein du Parlement ottoman élu entre novembre et décembre 1908. Il s'agissait en l'occurrence du Parti Libéral, seul parti d'opposition face au Comité Union et Progrès. Mais ce groupe fut banni du Parlement dès 1909, précipitant le retour du Prince Sabahaddin en France. Malgré leur pertinence, les idées du Prince Sabahaddin n'ont jamais reçu l'écho qu'elles méritaient, ni dans le domaine politique, ni dans le domaine scientifique. Şerif Paşa, quant à lui, est le seul parmi les trois personnalités à ne pas avoir recouru à la science française pour mener son opposition contre le Comité Union et Progrès dans les années 1910. Cet ancien diplomate s'appuie principalement sur son réseau de connaissances parmi les politiciens ainsi que sur sa fortune personnelle qui lui permet d'attirer des alliés dans la lutte contre le pouvoir. Adversaire coriace du gouvernement, Şerif Paşa essuya une tentative de meurtre commandité par les dirigeants du Comité Union et Progrès à Paris. Il mena même une campagne de sensibilisation à Paris contre le crédit accordé par la France au gouvernement ottoman en 1916-1917. On notera que ces trois personnalités avaient chacune un journal. Il faut dire que la ville de Paris est devenue un centre d'opposition actif dès les années 1880, voire même avant avec les publications des Jeunes-Ottomans, par le moyen de la presse qui vivait son âge d'or en France. L'existence même de cette presse d'opposition a donné, au sein de l'Empire ottoman, l'impression qu'existait une puissante opposition retranchée à Paris. Les différents gouvernements ont cherché à la combattre par différents moyens. Les sympathisants, à l'exemple de Yahya Kemal, sous l'influence des « revenants » qui parfois rapportaient clandestinement des exemplaires de ces journaux, aspiraient à rejoindre coûte que coûte les Jeunes-Turcs de Paris. Yahya Kemal participe ainsi à l'opposition mais prend très vite ses distances pour mieux se consacrer à l'exploration qu'il entreprit en France sur la littérature, l'histoire et la politique. Sous l'effet d'auteurs tels que José Maria de Heredia, d'Albert Sorel et de Maurice Barrès, Yahya Kemal imagine une nouvelle conception linguistique et nationale turque. Plus tard, il devient l'un des pères de la poésie turque moderne.

---

<sup>806</sup>. Le Prince Sabahaddin est sous l'influence de la science française mais ne préconise pas le système centralisé de la France.

Dans un contexte marqué par la question du sort de l'Empire ottoman, il apparaît très clairement que la France a été, au delà d'un centre d'opposition, une sorte de laboratoire très attrayant où une partie des Ottomans ont trouvé les instruments et la liberté nécessaires permettant de rechercher une alternative politique et culturelle. Ainsi est-il possible d'affirmer que la France a été un terrain essentiellement politique entre 1880-1914. À présent, il convient de déterminer quelle a été la qualité de la France auprès des Turcs après la Première Guerre mondiale. Du point de vue du profil des migrants, les étudiants sont majoritaires dès l'année 1924 qui marque leur retour officiel en France. Cependant, entre 1920 et 1940, la proportion des étudiants en médecine et Sciences-Politiques baisse considérablement au profit des étudiants inscrits aux Beaux-arts<sup>807</sup>. En parallèle, durant la même période, l'Allemagne attire l'essentiel des étudiants turcs dans le domaine de l'ingénierie et des sciences dures. Entre les années 1940 et 1980, l'on observe une hausse générale des étudiants, notamment en médecine et en Sciences-Politiques. En outre, les étudiants de Beaux-arts sont toujours aussi nombreux. L'intérêt pour les Beaux-arts n'était pas nouveau et s'inscrivait dans une continuité. En effet, dès la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, de nombreux pionniers Ottomans tels qu'Osman Hamdi Bey, Şeker Ahmed Paşa, Galib Efendi, Mehmed Vedad Tek, İbrahim Çallı, Feyhaman Duran, s'étaient rendus en France pour étudier les Beaux-arts et avaient tenté d'instaurer un système inspiré de ce pays. Mais après la création de la République, Mustafa Kemal entend démocratiser les Beaux-arts et leur donner une impulsion nouvelle. Pour ce faire, de plus en plus d'étudiants sont envoyés en France dans ce domaine. Il faut cependant distinguer deux périodes. La première entre les années 1920 et 1940 voit les étudiants turcs de Beaux-arts comme Şeref Akdik et Mahmud Cuda, passer un certain nombre d'années en France avant de retourner en Turquie où une carrière dans l'enseignement les attend le plus souvent<sup>808</sup>. Ces ex-étudiants de France étaient idéalistes tout comme leurs prédécesseurs ottomans et avaient la volonté, non point de sauver leur pays mais de le reconstruire. À côté de leur fonction officielle dans les écoles, ils ont également travaillé à promouvoir le statut de l'artiste en mettant sur pied des associations sur le modèle de celles qui existaient en France. La seconde période entre les années 1940 et 1980 connaît un mouvement inédit. Beaucoup d'artistes turcs à l'exemple de Fikret Mualla, Abidin Dino, Avni Arbaş, Selim Turan, Mübin Orhon, Hakkı Anlı, Tiraje Dikmen, Nejad Devrim, pour ne citer que les plus connus, s'installent en France pour de très longues années, parfois même

---

<sup>807</sup>. Voir graphique dans la conclusion du chapitre premier

<sup>808</sup>. Le principal moyen de démocratiser l'art passait par son enseignement au lycée et à l'université. En revanche, le nombre d'enseignants était insuffisant. D'où l'envoi d'un grand nombre d'étudiants en France pour se former aux Beaux-arts et revenir l'enseigner en Turquie.

définitivement pour des raisons artistiques et politiques. La majorité des artistes turcs de Paris se situaient à gauche de l'échiquier politique. Abidin Dino est l'exemple type de l'artiste chassé de Turquie pour son appartenance au Parti Communiste Turc. Cependant, en dehors de la campagne de libération et de promotion du poète Nazım Hikmet, emprisonné en Turquie pour ses opinions, ces artistes n'ont pas cherché à nuire au pouvoir, ni à élaborer quelques projets politiques. Leur seule préoccupation à Paris, dans cette capitale mondiale de l'art, a été de se perfectionner au contact des courants artistiques et d'exercer librement leur métier qui leur offrait souvent tout juste de quoi survivre. De nombreux artistes turcs, tels que ceux cités plus haut, ont acquis une renommée en France, parfois même dans le monde à travers des expositions, inexistantes durant la précédente période, et ont été les ambassadeurs de l'art turc d'une manière informelle. Ainsi, entre 1924 et 1940, la France a-t-elle d'abord été un pays de formation des futurs enseignants turcs de beaux-arts principalement<sup>809</sup>. Après la Seconde Guerre mondiale, elle devient le lieu de vie privilégié des artistes turcs de gauche. Au carrefour des courants artistiques, au contact des grandes figures de l'art, ils trouvèrent à Paris un climat propice à l'épanouissement culturel et professionnel.

Ces artistes turcs ont d'autre part contribué à développer la sociabilité de leurs compatriotes de Paris. Par leur nombre, leurs réseaux de connaissance, leurs réunions dans les bistrotts, restaurants et appartements, leurs expositions et prises de position lors des campagnes de libération et de promotion de Nazım Hikmet, ils ont été les principaux acteurs de la vie collective des Turcs. Fahri Petek était chimiste mais la plupart de ses amis et convives étaient artistes. De même pour les journalistes Zekeriya Sertel et Hıfzı Topuz. Ce milieu est omniprésent dans les récits de la période. Abidin Dino en fut sans conteste la figure incontournable. A vrai dire, il réunissait toutes les qualités d'un ambassadeur culturel. Il était un artiste polyvalent et savait manier les pinceaux autant que la plume. A ce titre, il est l'auteur de plusieurs livres, scénarios et tableaux. D'une grande culture, il connaissait plusieurs langues (français, turc, russe) et avait le contact facile. Sa demeure n'avait rien à envier à l'ambassade de Turquie à Paris, tant elle accueillait de monde. Ses amis proches lui rendaient régulièrement visite au point qu'un intellectuel a pu déclarer que les Turcs allaient systématiquement chez Abidin Dino comme s'ils allaient à la Kaaba. Les visites étaient si fréquentes que sa femme Güzin Dino devait tenir un agenda pour gérer le flux des allées et venues. De surcroît, des gens qu'il ne connaissait pas venaient uniquement le voir afin de solliciter son aide pour toutes sortes de raisons tant il passait pour une personnalité influente.

---

<sup>809</sup>. Voir graphique dans la conclusion du chapitre V.

Abidin Dino était apprécié des Turcs et des Français. Abidin Dino connaissait beaucoup de monde, notamment parmi les grands artistes de l'époque (Picasso, Tristan Tzara, Louis Aragon ; Jean Lurçat) ; et était parmi les rares turcs à faire l'unanimité grâce à son ouverture d'esprit et sa tolérance. Lorsqu'Abidin Dino s'exile en France en 1951, la campagne de libération de Nazım Hikmet menée par l'IJTБ arrive presque à sa fin. Mais il ne cessa jamais de faire l'éloge de son ami Nazım Hikmet qu'il connaît personnellement et qu'il accueille durant son séjour parisien en 1958. Abidin Dino pu retourner en Turquie dans le cadre d'une exposition en 1970. Il y effectua d'autres brefs séjours. Tout comme Nazım Hikmet et bien d'autres intellectuels et artistes, la mémoire d'Abidin Dino fut réhabilitée d'une manière posthume. Une statue à son effigie fut érigée dans le parc de « la liberté » à Kadıköy, sur la rive asiatique d'Istanbul.

L'amour des Turcs à l'endroit de Nazım Hikmet a été l'un des rares vecteurs de solidarité mais aussi de sociabilité collective, du moins entre les sympathisants de gauche. Des campagnes de sensibilisation furent menées avec le soutien du Parti Communiste Français (distribution de brochures, de tracts ; traduction des œuvres du poète, publication de ses poèmes dans les journaux procommunistes...), des conférences de presses furent organisées tout comme des soirées en l'honneur de Nazım Hikmet...etc. Turcs et Français de diverses orientations politiques mais tout de même majoritairement de gauche, ont participé à ces manifestations malgré un climat tendu à cause des affrontements idéologiques entre les partisans de droite et de gauche mais aussi entre les sympathisants de gauche eux-mêmes. La création du Foyer des Etudiants Turcs en est une illustration concrète dans la mesure où son but principal était d'endiguer le communisme auprès des étudiants. Aussi le refus de Fahri Petek de laisser le Parti Communiste Turc s'emparer de l'IJTБ est-il un exemple des tensions entre les différents courants de gauche.

Il est possible ici d'établir un lien avec la période 1880-1914. Jusqu'en 1908, la grande cause défendue par les Ottomans de Paris était le rétablissement de la Constitution. Pour se faire entendre, les Jeunes-Turcs, sous la direction principalement d'Ahmet Rıza et du Prince Sabahaddin, ont mis sur pied des organisations rassemblant d'importantes personnalités et ont publié des journaux. Deux Congrès Jeunes-Turcs réunissant les principaux opposants d'Europe ont eu lieu à Paris entre 1902-1907. Les mouvements du Prince Sabahaddin et celui d'Ahmet Rıza se sont aussi entretenus à maintes reprises afin d'unir leur force. Mais ces deux groupes ne se sont jamais accordés sur la question du modèle politique qu'il convenait de transposer à l'Empire ottoman. Avec la promulgation de la Constitution en 1908 par Abdül-Hamid II, Paris assiste au départ précipité de la grande partie des Ottomans, qui, étudiants,



exilés, rejoignent l'empire pour participer à la Révolution. Il s'agit là d'une forme de solidarité. Il n'y a dès lors plus aucune trace de la sociabilité des Ottomans dans la ville. Le retour des étudiants dès 1909 est suivi par celui des exilés qui s'opposent au Comité Union et Progrès à partir de 1909-1910. Şerif Paşa et le Prince Sabahaddin reprennent séparément le flambeau de la lutte politique en créant des mouvements et des journaux. Les divergences sont vives entre les deux hommes. Cependant, il arrive que des formes de solidarité apparaissent entre les Ottomans de Paris comme durant la guerre de Tripolitaine entre l'Italie et l'empire en 1911 et lors des Guerres Balkaniques entre 1912-1913.

Ainsi, les désaccords entre les différentes tendances politiques durant toute la période ne permettent pas de parler d'une entente entre tous les Turcs. Entre 1880-1914, l'opposition à Abdül-Hamid a été finalement plus un facteur de scission que de solidarité. Les Jeunes-Turcs avaient le même but, mais ne s'entendaient guère sur la manière dont il fallait mener la Révolution et le système par lequel il conviendrait de remplacer le régime une fois déchu. Néanmoins, le mouvement des Jeunes-Turcs a indéniablement favorisé la sociabilité des Ottomans de Paris grâce aux activités de publication, grâce aussi aux réunions et aux deux Congrès mais il n'a pas su rassembler tous les Ottomans au sein d'une structure cohérente et d'un projet commun. En définitive, le seul vrai moment où il y eut solidarité entre les Ottomans de Paris, c'est lorsqu'il s'est agi de rejoindre précipitamment l'empire pour ne pas laisser échapper les retombées de la Révolution de Juillet en 1908. Il ne faut pas négliger le rôle des grandes figures telles que le Prince Sabahaddin, Ahmet Rıza, Şerif Paşa et Abidin Dino dans la sociabilité des Turcs. Ils ont su regrouper de nombreux individus autour d'eux dans le but de défendre leurs causes.

La grande partie des étudiants, quelle que soit la période, a été en dehors des réseaux politiques. Qu'ils aient été boursiers du gouvernement ou non, ils ne pouvaient pas prendre le risque de compromettre leurs études. Ils ont cependant été moins sensibles à ce sujet qu'à d'autres. En effet, les observateurs reprochent aux étudiants turcs de perdre leurs temps dans les cafés, de trop s'adonner aux divertissements et de fréquenter des prostituées. D'autres encore leur reproche d'être fainéants et de tout attendre du gouvernement et de leurs familles. Les étudiants parisiens, en particulier, ont une vie collective intense. Ils élisent domicile généralement dans les hôtels et pensionnats du Quartier Latin non loin de la Sorbonne et de l'École des Beaux-arts. Ils fréquentent les cafés de Montparnasse, de Montmartre, des boulevards de Saint Michel et de Saint Germain, et s'y retrouvent régulièrement. Ils vivent dans une certaine convivialité et solidarité à l'inverse des étudiants de province. Ces derniers

avaient toutefois l'avantage de faire un meilleur apprentissage linguistique grâce au fait qu'il y avait moins de Turcs. Ils côtoyaient essentiellement des nationaux et des étrangers.

Entre 1880 et 1914, les penseurs et les voyageurs Ottomans ont été très attentifs face à la question culturelle. Ils se sont d'abord appliqués à faire un tri. Globalement, ils sont arrivés à la conclusion que la civilisation européenne devait servir d'exemple sur le plan des techniques mais en aucun cas, elle ne devait être prise en modèle sur le plan du mode de vie et des mœurs, jugés trop pernicious et immoraux. En dépit de ces mises en garde, nombreux Ottomans se sont laissés tenter par les divertissements que leur offrait la France et Paris plus spécialement. Les casinos, les cabarets, les cafés et autres lieux à la mode furent investis par les étudiants, touristes et exilés. Ce mode de vie fut également celui des Turcs de la période 1924-1980. Ce n'est pas faute d'avoir voulu y remédier. En effet, dès le départ, les autorités turques ont cherché à sensibiliser les étudiants boursiers non point en recourant à des arguments religieux comme le faisaient autrefois les gardiens de la moralité chez les Ottomans, mais en mettant l'accent sur des notions patriotiques inédites comme «les sacrifices consentis par la nation pour financer les études », « l'espoir en un avenir meilleur » et « la responsabilité des étudiants dans la reconstruction du pays ». Toutefois, les étudiants boursiers sur l'ensemble de la période, n'ont pas été suffisamment encadrés. Beaucoup étaient en échec à cause d'un manque d'assiduité. De nombreuses personnalités ont d'ailleurs regretté l'égaré des étudiants turcs dans le Paris des « années folles ». La question culturelle ne saurait cependant se réduire au seul mode de vie. Il y a aussi les aspects scientifiques, littéraires et artistiques. Tous ont été évoqués plus haut à travers les exemples d'Ahmet Rıza, du Prince Sabahaddin, de Yahya Kemal et des artistes turcs ayant étudié en France. L'influence de ce pays dans les trois domaines au fil des époques est tout aussi palpable. Malgré tout, les Turcs sont restés attachés à leurs valeurs et habitudes. Celles-ci étaient la norme et se manifestaient diversement. Les Turcs restaient généralement en communauté et communiquaient donc principalement dans leur langue maternelle. Nostalgiques, ils ne manquaient jamais de correspondre avec leur famille et de s'informer des dernières nouvelles en provenance du pays. Et puis, certaines personnalités à l'instar de Şeref Akdik et d'Avni Arbaş ont essayé de résister à l'influence culturelle de la France qui, d'après eux, s'est traduite trop souvent auprès des artistes turcs par une vulgaire imitation. Ils pensaient que l'enjeu n'était pas de recopier la France en tout point, mais de s'inspirer de ses méthodes pour arriver à promouvoir un art original, fidèle à la culture turque.

Pour finir, il est intéressant d'évaluer la place de la francophonie en Turquie du passé jusqu'à une période récente. À partir de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les méthodes

militaires, les institutions, la langue et la culture de la France sont largement diffusées dans l'Empire ottoman grâce à une politique ambitieuse, par le biais des officiers, des Levantins, des missionnaires religieux et enfin des migrants parmi lesquels un grand nombre d'étudiants. Ceux-ci jouissaient de facilités auxquelles ils n'avaient droit dans les pays concurrents comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne où la réglementation était rigide. C'est que les universités françaises de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, encouragées par les différents gouvernements de la III<sup>ème</sup> République, avaient pour visées d'être l'école de l'intelligentsia mondiale dans le contexte de rivalités entre les Puissances européennes. Par ce moyen, l'on espérait obtenir, à terme, des retombées politiques et commerciales. La formation des étudiants étrangers était donc un des leviers de la francophonie. En retour, les ex-étudiants ottomans de France, fervents francophiles, ont par exemple contribué à faire de ce pays un modèle durant le mouvement de modernisation. Et puis, par leurs récits, leurs écrits et leurs discours élogieux, ils ont guidé le choix de leurs compatriotes vers la France. Malgré la volonté d'Abdül-Hamid II d'orienter les étudiants ottomans vers l'Allemagne à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'attachement à la France resta fort. Celle-ci demeura jusqu'à la Première Guerre mondiale, la principale destination des migrants ottomans. La maîtrise du français était un signe d'appartenance à l'élite et une marque de distinction. De même, séjourner en France et à Paris était une sorte de voyage initiatique. Celui qui se voulait intellectuel devait s'y plier.

Dans l'Entre-deux guerre, la France perd de l'influence en Turquie. De nombreuses institutions assurent encore l'apprentissage de la langue. Les flux d'étudiants sont toujours aussi importants vers la France. Mais l'Allemagne s'érige comme une sérieuse alternative à partir de la fin des années 1920. Le plan d'urbanisation de la capitale Ankara est confié à l'Allemand Jansen, après un concours auquel participe aussi l'urbaniste français Jausseley,<sup>810</sup>. La Turquie devient surtout l'un des principaux pays de refuge des universitaires allemands qui fuient la dictature nazie. Dès lors, leur influence se fait ressentir dans les domaines universitaires, urbanistiques et artistiques. Une cinquantaine de professeurs, parmi lesquels des économistes et des conseillers pour le programme d'urbanisme, furent engagés à l'Université d'Istanbul nouvellement créée et dans des instituts de recherche scientifique<sup>811</sup>. La plupart des écoles de Beaux-arts furent également créées avec le concours des expulsés d'Allemagne.

---

<sup>810</sup>. Yerasimos Stéphane, « La planification de l'espace en Turquie », In: *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N° 50, 1988. Turquie, la croisée des chemins. pp. 109-123.

<sup>811</sup>. Lang C. L, « L'Allemagne et son émigration », In: *Politique étrangère* N° 4, 1955, pp. 453-466.

Après la Seconde-Guerre mondiale et jusque dans les années 1980, la francophonie continue à perdre du terrain en Turquie. Voici quelques indicateurs. L'Allemagne devient le principal pays d'accueil des migrants économiques. Les étudiants, quant à eux, font souvent le choix d'y mener leurs études mais ils commencent surtout à se diriger vers les États-Unis. La France, quant à elle, attire essentiellement des gens de gauche, des étudiants de Beaux-arts et des touristes.

Lors d'une visite officielle à Ankara entre le 25 et le 30 octobre 1968 à l'occasion du 45<sup>ème</sup> anniversaire de la République de Turquie<sup>812</sup>, Charles de Gaulle avait exprimé le souhait d'un resserrement de la coopération franco-turque pour la marche vers le progrès et s'était montré tout disposé à rapprocher les deux pays. Fidèle à son habitude, le président français prononça quelques phrases en turc. Il se rendit également au lycée francophone de *Galatasaray* à Istanbul qui fêtait alors son 100<sup>ème</sup> anniversaire. Lors de cette visite, Charles de Gaulle s'illustre surtout par la formulation d'un vœu historique : celui d'une Turquie membre à l'avenir de la Communauté Économique Européenne. Avec le recul, on peut se demander si ce vœu était sincère ou s'il était dicté par quelques intérêts stratégiques dans le contexte de la Guerre Froide. En effet, vu d'Europe occidentale, la Turquie, membre fidèle de l'OTAN, remplissait une fonction de glacis-protecteur face à la menace soviétique. À cheval entre l'Europe et l'Asie, ce pays avait un poids géostratégique reconnu de tous.

Quoi qu'il en soit, la visite de 1968 ne débouche sur aucune coopération culturelle susceptible de renforcer la francophonie en Turquie. Du reste, celle-ci ne se portait pas si mal à la fin des années 1960. La langue française était toujours aussi populaire parmi les élites turques. Le lycée de *Galatasaray* demeurait une pépinière d'hommes d'État et d'intellectuels. Les nombreuses institutions françaises du pays avaient encore de l'audience. Mais à l'exemple des mobilités étudiantes vers la France, dont la proportion diminue au fil des décennies, l'apprentissage de la langue française s'amenuise lui aussi. Toujours est-il qu'en 1992, François Mitterrand réalise une visite officielle en Turquie pour signer un accord culturel majeur qui prévoit la création de l'Université francophone de *Galatasaray*. En activité depuis vingt ans, celle-ci n'a pas réellement produit les effets escomptés. Les enseignements ne sont pas toujours en français et il existe de nombreuses réticences vis-à-vis de la culture française. De plus, les meilleurs étudiants s'orientent vers des universités à l'étranger et notamment dans les pays anglo-saxons et en Allemagne. Les étudiants en

---

<sup>812</sup>. La visite de Charles de Gaulle lors du 45<sup>ème</sup> anniversaire de la République de Turquie est symbolique en ce sens où la France, par les accords d'Angora le 20 octobre 1921, avait été le premier pays de l'Entente à établir des contacts diplomatiques avec ce pays.

provenance de France dans le cadre du programme Erasmus, bien qu'ils soient de nationalité française, sont très souvent issus de la communauté turque. Enfin, cette université n'a pas créé une dynamique permettant d'endiguer le recul de la langue française, aujourd'hui reléguée au troisième rang<sup>813</sup> derrière l'anglais et l'allemand.

Pour autant, le lien avec la culture française reste fort : douze Écoles françaises et francophones œuvrent en Turquie dans les villes d'Istanbul, d'Ankara et d'Izmir<sup>814</sup>. Certaines de ces écoles sont privées. D'autres sont directement gérées par l'Agence pour l'Enseignement Français à l'Étranger(AEFE)<sup>815</sup>, ou sont conventionnelles aux normes de celle-ci. Enfin, le prestigieux lycée de *Galatasaray* est un établissement public turc. Au total, ces écoles attirent 6000 élèves. Ceux-ci sont en majorité issus des classes privilégiées, la maîtrise de la langue française restant un marqueur social important. Il existe aussi plusieurs centres de coopération culturelle et linguistique comme l'Institut Français de Turquie implanté à Istanbul, Ankara et Izmir et l'Alliance Française d'Adana dans le sud du pays. La principale mission de ces centres est de diffuser la culture française, d'enseigner la langue ainsi que de renforcer les échanges linguistiques et culturels entre la France et la Turquie. L'Institut Français d'Études Anatoliennes (IFEA), quant à lui, a pour but de promouvoir les études anatoliennes par des recherches, des conférences, des expositions et des missions de spécialistes turcs en France et français en Turquie. Un autre établissement sous le nom de Mission de Coopération Educative et linguistique (MICEL) et rattaché au Ministère français des Affaires étrangères a été créé en 1992 afin de doter de postes de professeurs français les établissements turcs. Enfin, il existe deux espaces CampusFrance en Turquie, l'un à Ankara, l'autre à Istanbul, qui ont pour objectif de promouvoir l'enseignement supérieur français. Outre le domaine culturel, plus de 300 entreprises françaises sont présentes en Turquie.

En dépit de cette solide implantation, la Turquie n'est plus en position d'inféodation vis-à-vis de la France. Il n'y a plus, comme autrefois, de lien de dépendance motivant la mobilité d'étudiants en France. Les raisons sont multiples. D'abord, la Turquie compte de nombreuses universités et académies de Beaux-arts. En 2012, le pays dénombrait au total 173

---

<sup>813</sup>. Le nombre d'élèves suivant des cours de français est estimé à 40 000 dans le secondaire et de 4 à 5000 chez les étudiants.

<sup>814</sup>. Les Écoles d'Istanbul : Lycée Pierre Loti, lycée *Galatasaray* ;Lycée Notre Dame de Sion ;Lycée Saint Michel ; Lycée Saint-Benoît ; Lycée Saint-Joseph ; Lycée Sainte-Pulchérie ; Lycée Technique Anatolien Profilo. Les Écoles d'Ankara : Lycée Charles de Gaulle ; Lycée *Tevfik Fikret*. Les Écoles d'Izmir : Lycée *Tevfik Fikret* ; Lycée Saint-Joseph.

<sup>815</sup>. Créée en 1990, L'AEFE est un établissement public placé sous la tutelle du ministère des Affaires étrangères et européennes. L'AEFE est chargée de suivre un réseau de d'établissements disséminés à travers le monde. Elle a pour mission de d'assurer la continuité du service public pour les enfants français et de contribuer à la diffusion de la langue et de la culture française.

universités dont 107 publiques. Si bien que depuis quelques années, le rythme de formation des professeurs n'a pas suivi celui de la création d'universités dans les quatre coins du pays. Le gouvernement fait d'ailleurs couramment appel aux doctorants turcs de l'étranger pour qu'ils mettent leurs compétences au service de la Turquie.

La deuxième raison tient à la mondialisation qui a accéléré irréversiblement le déclin de la culture française au profit de celle notamment des États-Unis. Ceux-ci ont cependant moins d'écoles que la France en Turquie, leurs relations avec ce pays étant beaucoup moins ancrées dans l'histoire. Pour autant, l'emprise de ce pays sur les plans politique, économique et militaire a été telle après la Seconde Guerre mondiale qu'elle s'est traduite, auprès des élites turques, par un intérêt croissant pour la culture américaine. La télévision par satellite à la fin des années 1980 et Internet, au début du XXI<sup>ème</sup> siècle ont favorisé ce processus.

Les États-Unis hébergent près de 800 000 étudiants de diverses nationalités dans de grandes et célèbres universités. De nombreux Turcs y mènent leurs études. En 2012, le chiffre était de 11 973 étudiants turcs. Dans le classement en nombre des étudiants par pays, la Turquie arrive au dixième rang derrière des pays comme la Chine, l'Inde, la Corée du Sud, l'Arabie saoudite et le Canada. En parallèle, plus de 2000 étudiants Américains se trouvaient en Turquie durant la même année. Le succès des États-Unis se justifie par le fait que leurs diplômes bénéficient d'une lisibilité auprès d'une population familiarisée avec ce système. De plus, de nombreuses institutions privées comme le *Robert College* à Istanbul ou l'*American Research Institute in Turkey*, proposent des bourses et une prise en charge complète des étudiants turcs.

Plus surprenant encore est le nombre d'étudiants turcs en Allemagne qui était de 24 602 en 2007<sup>816</sup>. Il existe deux explications. La première consiste à avancer l'argument d'une forte communauté turque sur place avec plus de deux millions de personnes recensées. Celle-ci fournit un contingent conséquent d'étudiants dans les universités allemandes. La deuxième explication est relative au choix des étudiants de Turquie. En effet, l'Allemagne figure parmi les deux pays les plus courtisés avec les États-Unis. Elle bénéficie d'une excellente réputation de son enseignement. En Turquie, elle s'appuie par ailleurs sur la *Deutscher Akademischer Austausch Dienst* (l'Office allemand d'échanges universitaires) pour promouvoir la langue et l'enseignement supérieur allemand. D'autre part, le pays a facilité son accueil en mettant en place des formations en anglais. Enfin, des accords de coopération universitaire ont été signés entre les deux pays. Une université turco-allemande comprenant

---

<sup>816</sup>. BINDER Gérard, « Turquie », *Les Dossiers CampusFrance*, N°1, janvier 2010.

quatre facultés et 5000 étudiants sera inaugurée à l'automne 2013. L'université de *Bahçeşehir* d'Istanbul, de son côté, a créé son propre campus à Berlin en 2012.

La France, pour sa part, se trouve loin derrière les États-Unis et l'Allemagne. Elle capte seulement 5% des étudiants et se positionne à la cinquième place des pays accueillant des étudiants turcs. En chiffre absolu, cela représentait un peu plus de 2100 étudiants en 2007<sup>817</sup>. En terme de domaine d'études, 28% sont en lettres-sciences humaines-art<sup>818</sup>, 22% en sciences économiques-administration économique et sociale, 21% en droit-sciences politiques, 17% en sciences de l'ingénierie et 12% pour les autres domaines<sup>819</sup>. Selon une tradition séculaire, les étudiants turcs se sont davantage formés aux lettres et aux Beaux-arts français.

Ce retard sur les États-Unis et l'Allemagne est principalement dû à une conjoncture politique défavorable entre la France et la Turquie depuis une quinzaine d'années, voire beaucoup plus si l'on considère la question chypriote. Trois sujets sensibles cristallisent continuellement les débats : la loi votée en 2001 reconnaissant le génocide arménien ; la question de l'adhésion à l'UE depuis 2004-2005 ; la mobilisation d'associations ou de fondations françaises pour défendre la cause kurde. La France, à tort ou à raison, s'est faite championne de l'opposition à la Turquie sur ces points qui, pourtant, sont essentiels pour celle-ci. Ces prises de position ont véhiculé dans la population turque et notamment chez les jeunes, l'image d'une France réfractaire et hostile. Le fait qu'aucun président français n'ait effectué de voyage officiel en Turquie depuis François Mitterrand, soit depuis 1992, renforce cette représentation<sup>820</sup>.

Dans un paysage universitaire turc qui s'est « américanisé », l'image de la France souffre d'un côté un peu désuet<sup>821</sup>. D'après les résultats d'un entretien qualitatif réalisé par l'Agence CampusFrance, pour les formations scientifiques ou de management, très prisées des étudiants turcs, ces derniers se tournent d'abord vers des formations anglo-saxonnes alors que la Turquie compte plus de 300 entreprises françaises<sup>822</sup>. D'après une autre étude réalisée

---

<sup>817</sup>. Ibid. La France ne publie pas de données portant sur les étudiants non-résidents. L'auteur fait une estimation en utilisant le chiffre des étudiants qui ne sont pas titulaires d'un baccalauréat français. Ils représentent 64% des étudiants turcs en France en 2007.

<sup>818</sup>. Les domaines des Lettres et des Beaux-arts sont traditionnellement ceux qui attirent le plus grand nombre d'étudiants.

<sup>819</sup>. Voir G. Binder.

<sup>820</sup>. De nombreux ministres français sont venus en Turquie entre-temps.

<sup>821</sup>. Voir G. Binder.

<sup>822</sup>. Ibid.

par CampusFrance, les étudiants turcs déploreraient la qualité des diplômes, le coût des études mais également le problème de logement et les conditions d'accueil en France<sup>823</sup>.

Ainsi la France n'a-t-elle probablement pas eu les moyens d'une politique ambitieuse. Elle n'a pas su gérer son avance sur les autres pays, ce qui lui valut une perte d'influence en Turquie. Désormais, la France semble être une culture provinciale, parmi tant d'autres, dans la mondialisation. Il serait toutefois judicieux de mener une étude approfondie sur la francophonie et les motifs de sa déperdition en Turquie au fil des décennies.

Aussi, pour compléter ce travail, serait-il intéressant de mener une étude archivistique en Turquie et en France afin de vérifier précisément d'une manière chiffrée les évolutions migratoires observées dans nos graphiques.

---

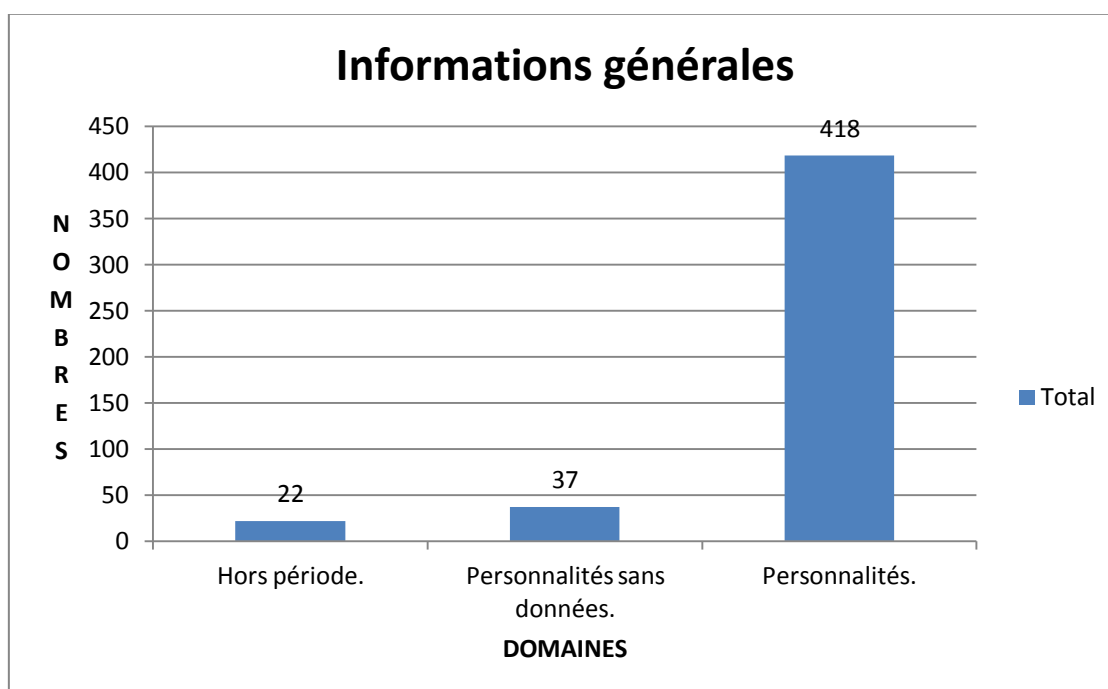
<sup>823</sup>. Ibid.



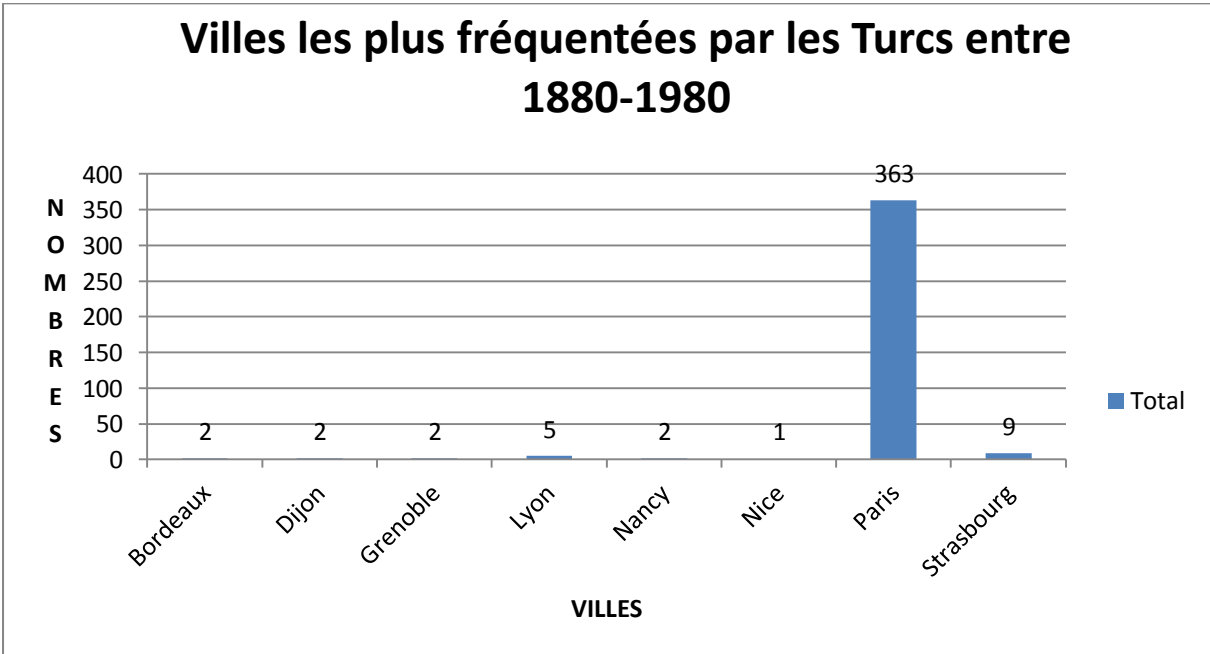
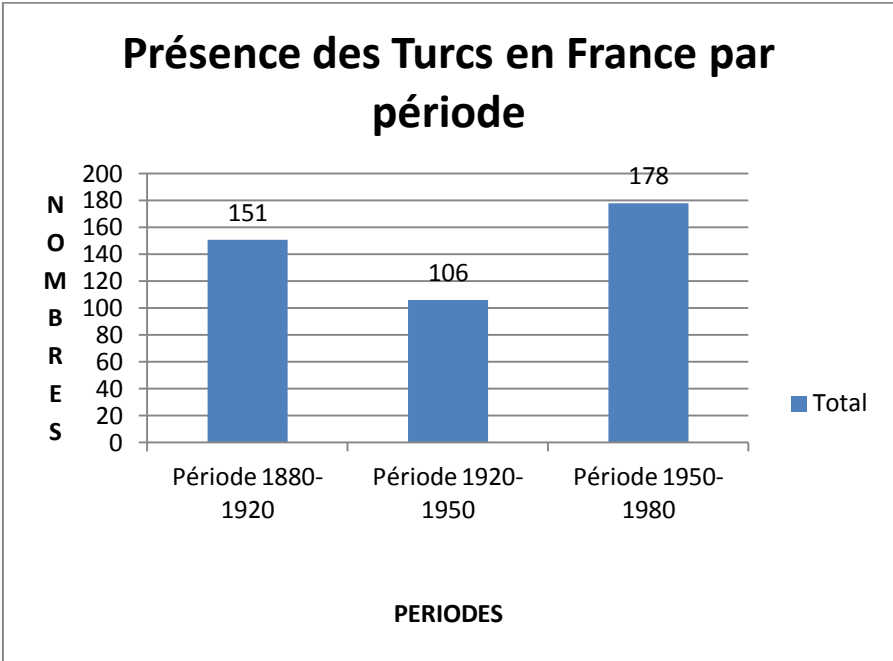
## ANNEXES

## GRAPHIQUES

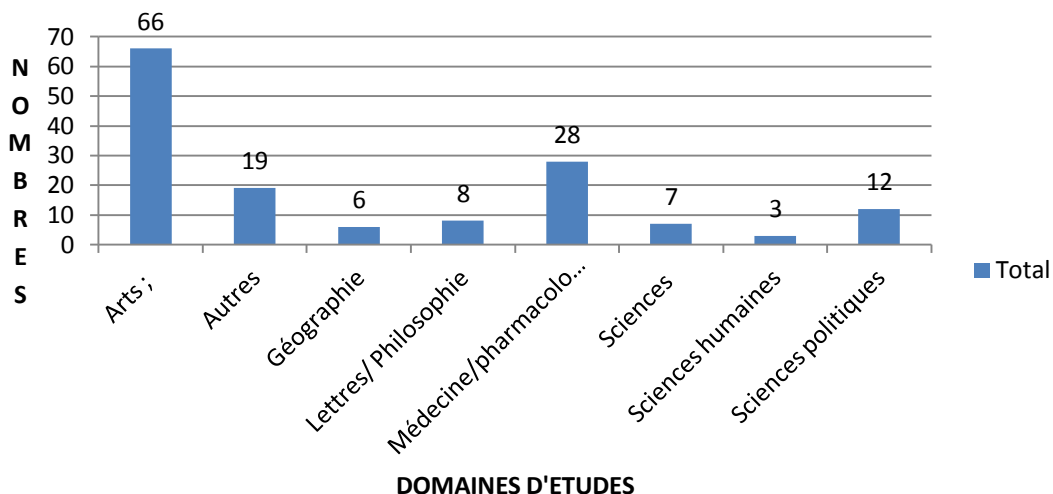
Ces graphiques ont été obtenus à partir des données de la liste des personnalités. Celle-ci a été dressée au fil de la lecture des mémoires et des biographies et n'est donc nullement exhaustive. Ces graphiques peuvent néanmoins être lus comme des échantillons reflétant les tendances sur l'ensemble de la période par rapport à la présence des Turcs, aux villes les plus fréquentées, aux motifs de leurs séjours, etc<sup>824</sup>.



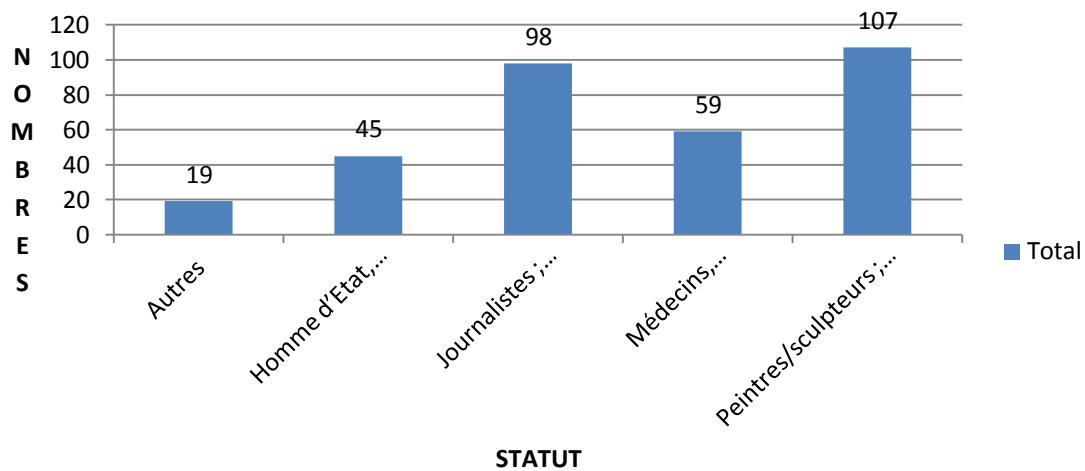
<sup>824</sup> La liste définitive des personnalités, en raison d'un décalage, comprend une dizaine de noms en plus qui n'ont pas été pris en compte pendant l'élaboration des graphiques.

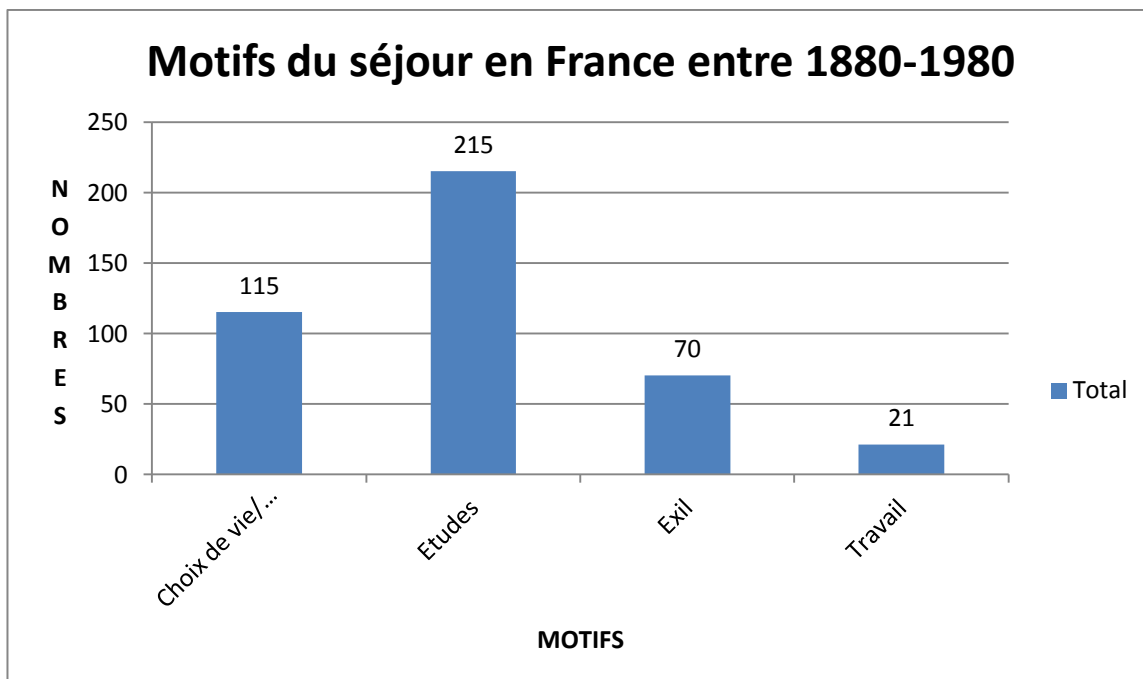


### Domaines d'études des étudiants Turcs en France entre 1880-1980



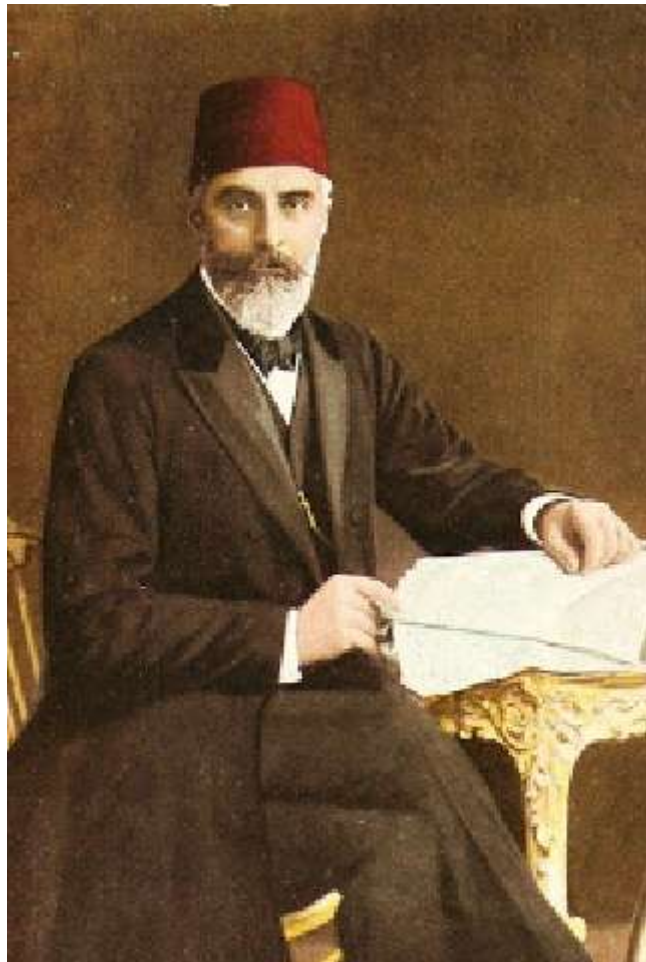
### Statut des Turcs ayant séjournés en France entre 1880-1980





## PHOTOGRAPHIES

Période 1880-1914



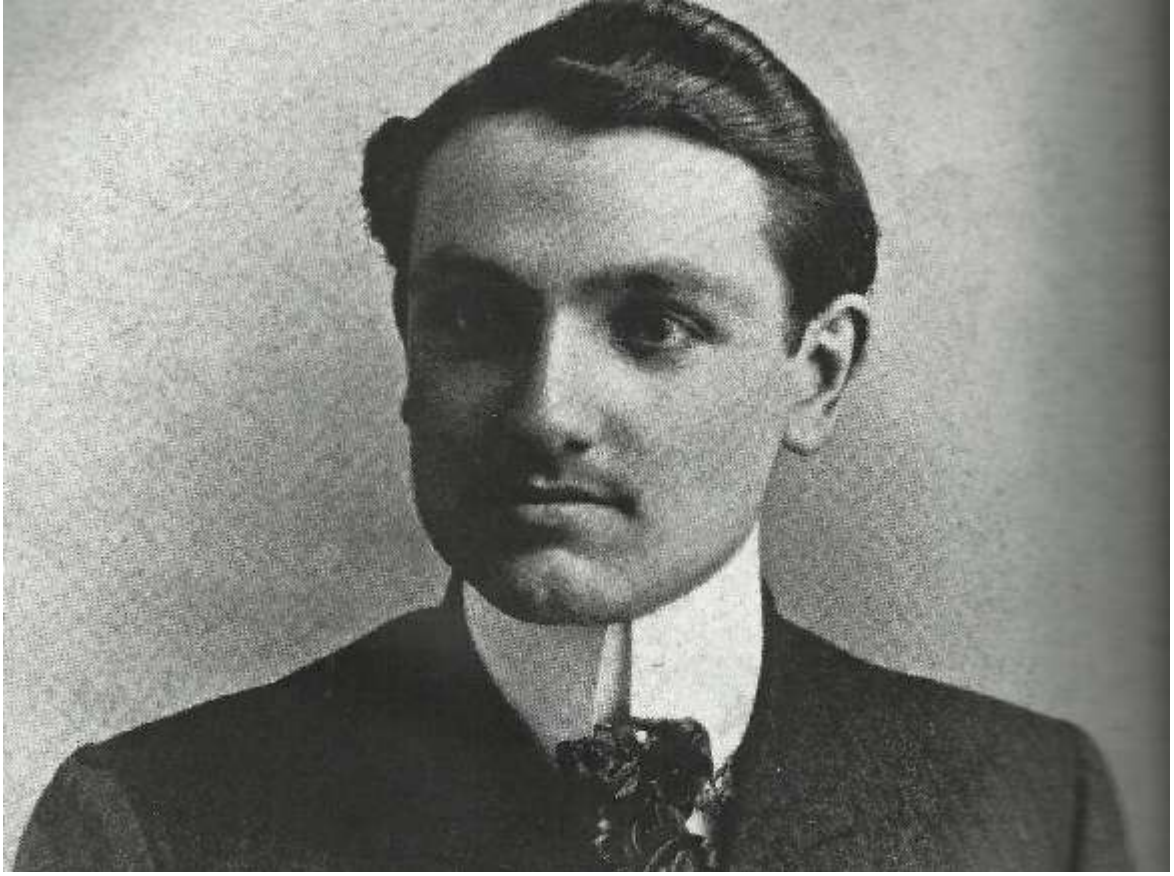
Portrait d'Ahmet Rıza, leader parisien du mouvement jeune-turc.



Portrait d'Ali Kemal durant sa jeunesse.



Le Prince Sabahaddin en 1908, au moment de la Révolution Jeune-turque.



Yahya Kemal Beyatlı durant ses années parisiennes.





Şerif Paşa en 1898.

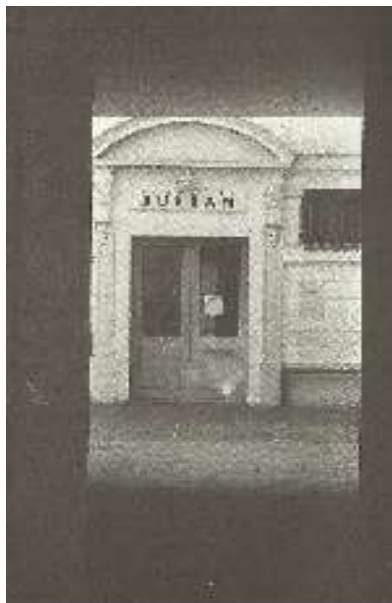


Nizami Bey, le 1<sup>er</sup> directeur de la *Mekteb-i Osmani*.



Le docteur Rıza Nur.

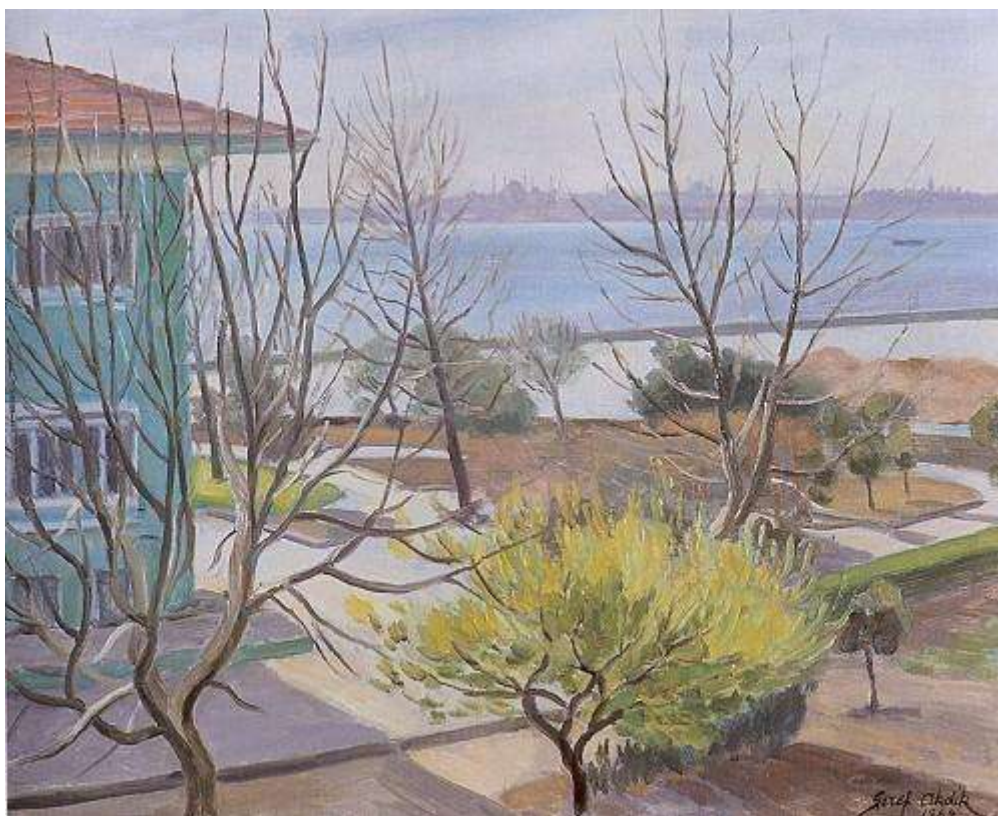
Période 1924- 1940



La porte d'entrée de l'Académie Julian située rue Dragon. De nombreux Turcs ont étudié ici.



.Autoportrait de Şeref Akdik réalisé au crayon noir.



Peinture à l'huile de Şeref Akdik intitulée « Görünüm » (apparence) sur un paysage d'Istanbul.



Photographie sur laquelle figure Samet Ağaoğlu (à droite) et deux de ses amis étrangers de Strasbourg.



Sabahattin Eyüboğlu (à l'arrière plan au milieu)  
en compagnie de ses amis étudiants et de son frère Rahmi à Paris.



Osman Cevdet Çubukçu durant ses années parisiennes.



Un groupe de Turcs et de médecins français dans le jardin de l'Hôtel-Dieu.  
Osman Cevdet est le 3<sup>ème</sup> en partant de droite dans la rangée du milieu.



Photographie de la promotion d'Osman Cevdet (5<sup>ème</sup> en partant de droite à l'arrière rangée) à l'Hôtel-Dieu.

S. ZEKI

BOITE POSTALE 23  
PARIS XIV<sup>e</sup>

10/7.

Le sousigné S. Zeki, inspecteur des étudiants turcs  
à Paris, déclare autoriser M. Nusret Mustafa, né à Stamboul  
le 19 Août 1910, actuellement étudiant boursier du gouver-  
nement turc à la Faculté des Sciences de Paris, à se présen-  
ter aux examens dans le but d'obtenir le certificat d'Études  
Supérieures de Mathématiques Générales.

14 Mai 1930. Paris.

S. Zeki

Un certificat adressé par l'inspecteur des étudiants turcs à l'École parisienne où Mustafa Nusret doit s'inscrire.



Diplôme du secondaire obtenu par Mustafa Nusret avant d'entreprendre des études universitaires.



Refik Epikman, en compagnie de ses amis dans l'atelier de Paul Albert Laurens à l'Académie Julian.

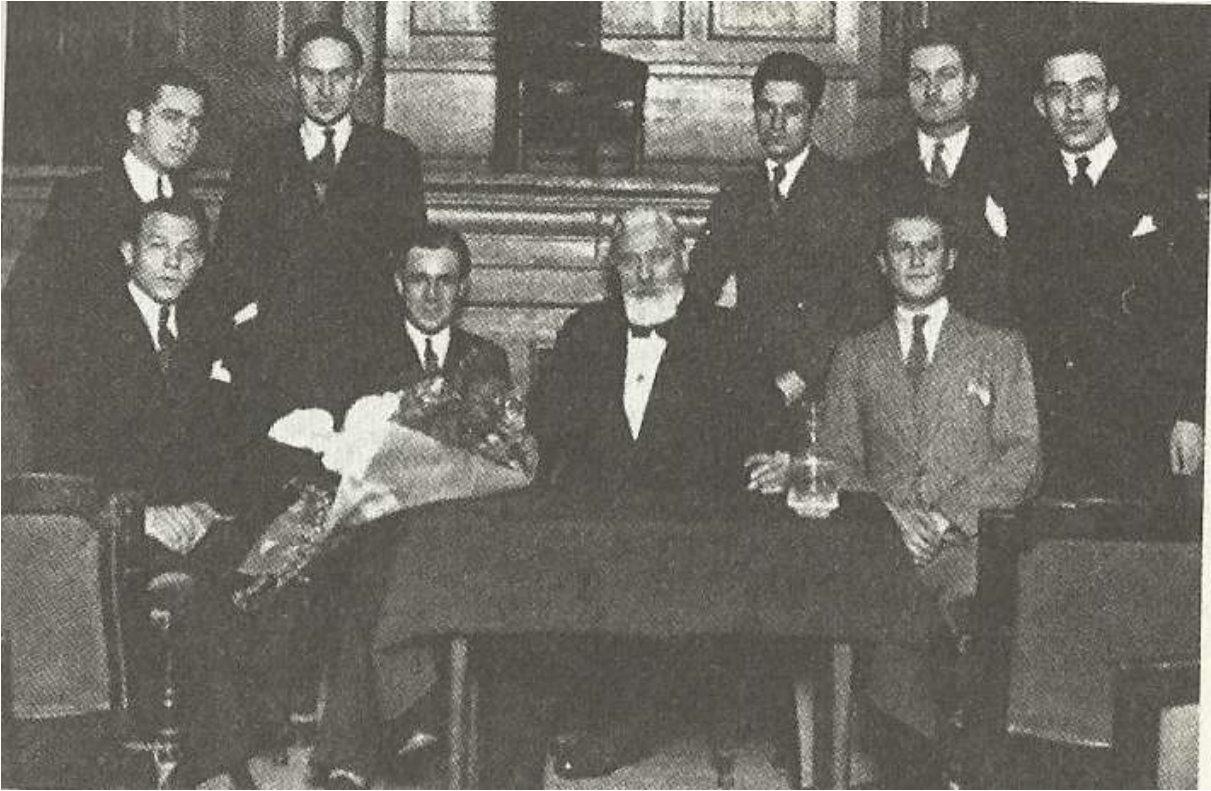




Peinture à l'huile réalisée par Mahmud Cuda.



Peinture à l'huile de la mosquée *Selimiye* à Edirne (Andrinople) réalisée par Mahmud Cuda.



Ali Rıza Berkem et ses amis Turcs après une conférence de l'écrivain Claude Farrère.

Période 1945-1980



Abidin Dino et Güzin Dino devant le café de « La Coupole » le 23 septembre 1993.



Abidin Dino en train de dessiner dans une rue parisienne en Mai 68.



Exemple de mains dessinées par Abidin Dino



Abidin Dino en compagnie de Nazım Hikmet et de sa compagne Vera à Paris en 1958.



Article au sujet de l'IJTБ paru dans le journal turc Cumhuriyet. « L'énigme de l'IJTБ a été résolue ».



Autoportrait d'Avni Arbaş



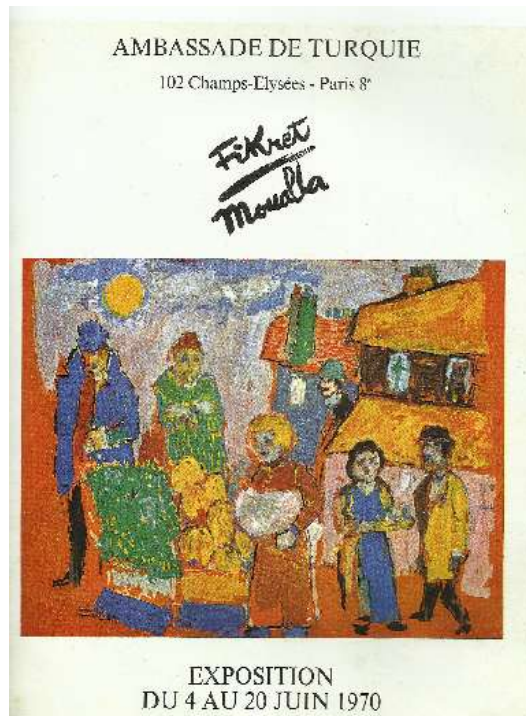
Fahri Petek, au centre, en compagnie de Neriman Petek, d'Abidin Dino et de Yaşar Kemal.



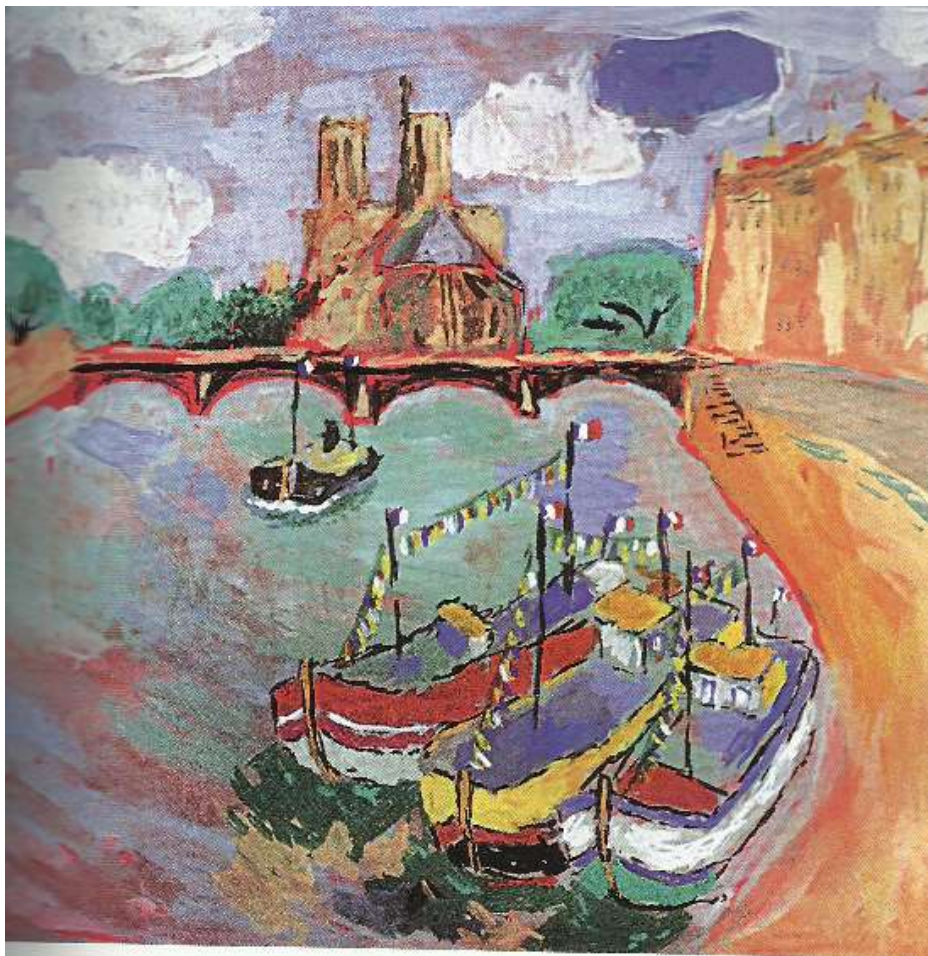
Fahri Petek et sa fille Gaye à Paris dans les années 1950.



Fahri Petek accompagné de ses collègues dans un laboratoire du CNRS.



Affiche d'une exposition organisée par l'ambassade de Turquie en l'honneur de Fikret Mualla en 1970.



Peinture de Notre-Dame réalisée par Mualla.



Peinture de Mualla sur les Parisiens.



Fikret Mualla (à droite), figure incontournable des cafés parisiens.





Zekeriya Sertel (au centre), lors d'une exposition en compagnie de Yaşar Kemal et de Altan Çetin.

## TÉMOIGNAGE DE MADAME GAYE PETEK<sup>825</sup>

1-Madame Petek, vous avez rejoint votre père à Paris en 1951.-Dans les années 1950, les Turcs de Paris (étudiants, exilés, artistes) étaient généralement séparés de leurs familles. N'étiez-vous pas parmi les rares à être rassemblés? Aviez-vous des amis turcs de votre âge à l'école ou en dehors?

*Nous étions à ma connaissance les seuls à être en famille. Les autres étaient soit des hommes célibataires soit en couple mixte après leur arrivée. J'étais aussi la seule enfant et ai d'ailleurs grandi au milieu d'adultes dont j'étais un peu et la mascotte et l'enfant de tous. IL y avait aussi Pertev Naili Boratav dont le fils était un peu plus âgé que moi mais Pertev bey était moins engagé politiquement et sa femme faisait un peu un « mur protecteur » ; leur fils a donc très peu fréquenté les turcs. Nazim Hikmet lors de deux ou trois passages était particulièrement ému car j'avais à peu près le même âge que son fils Mehmet dont il était séparé. A l'école j'étais vraiment la seule turque ce qui éveillait parfois la curiosité notamment lorsqu'il était question des turcs. J'ai eu quelques « désespoirs » d'enfance mais vite réparés grâce aux explications rationnelles de mon père. J'ai été ceci dit séparée de mes parents pendant plus de deux ans car repartie avec ma grand-mère pour passer l'été en Turquie (les conditions de la chambre de bonne étaient dures) on m'a gardé en « otage » pour forcer mon père à rentrer.*

2-Votre père avait des amis parmi les peintres turcs comme Mübin Orhon et Abidin Dino. Participiez-vous à leurs expositions ? Votre père avez-t-il des relations avec les autres peintres et écrivains turcs, très nombreux dans la ville dans les années 1950-1960 ?

*Oui mon père les connaissait presque tous. Beaucoup passaient à la maison goûter la cuisine de ma mère discuter des soirs durant avec mon père et justement parce qu'il y avait pour eux un peu ce sentiment de « famille » chez nous. Au delà de Mübin et Abidin il y avait aussi Avni Arbaş, Selim Turan, Remzi Rasa plus tard Hakkı Anlı mais aussi plein d'autres intellectuels qui n'étaient pas peintres comme Attila İlhan, Hamit Yabas, Sencer Divitçioğlu, Oğuz Orbey, Ahmet İköz (grand mathématicien) etc.. et des turcs de passage en France Nazim, Yaşar Kemal..*

3-Votre père affirme que les Turcs de Paris se rassemblaient lors des soirées organisées en l'honneur de Nazım Hikmet. D'après vous, la cause de Nazım Hikmet a-t-elle solidarisé les Turcs ? A quelles autres occasions se retrouvaient-ils tous ensemble?

*J'étais trop petite dans ces années là pour m'en souvenir mais il ne me semble pas qu'il y avait une « solidarité » si unie il y a toujours eu des clans, des mouvances des affinités ou non. Nazim a sûrement été le seul grand catalyseur comme plus tard ont pu l'être les coups d'État. Mais ce sont des causes passagères qui rendent les unions nécessaires et évidentes. Les communistes et socialistes turcs ont toujours été très divisés mon père avait par exemple été considéré comme « Titiste » parce qu'il ne soutenait pas Staline et il y avait eu de vraies divisions au sein du PCT. Mais il y avait aussi des « lakap » ainsi on disait d'Attila İlhan qu'il était « polis » quelqu'un mettait même un papier sur sa porte avec ce mot. Ma mère et moi nous allions tout de même lui apporter du lait car il écrivait toute la nuit et c'était une époque de « dèche » pour beaucoup. Mon père et ses amis se retrouvaient le plus souvent*

---

<sup>825</sup> . Témoignage datant du 7 novembre 2012.

*pour tout simplement discuter, commenter les nouvelles de Turquie, « refaire le monde » et « se tenir chaud » face à la nostalgie, ils jouaient au bridge ou au tavla...*

4-Votre père a vécu en France pendant 61 ans, soit de 1949 jusqu'à sa mort en 2010. Il est le premier turc à avoir intégré le CNRS et obtient la nationalité française au début des années 1970. Il connaissait beaucoup de monde parmi les intellectuels turcs et français. Peut-on le considérer, en compagnie d'Abidin Dino et de Hıfzı Topuz, comme l'une des figures majeures du milieu intellectuel turc? Votre demeure était-elle comme celle des Dino, un passage obligatoire pour les intellectuels, les exilés et les touristes turcs?

*Oui mais le métier de mon père étant scientifique il est vrai qu'il était moins connu par « tout le monde » en Turquie ; ainsi de jeunes artistes ou les écrivains allaient bien sûr plutôt chez Abidin. Mais beaucoup de gens passaient chez nous aussi, soit des intellectuels de gauche, soit des personnes qui avaient connu mon père dans ses années d'étudiant à Istanbul ou parce qu'ils étaient engagés dans la même mouvance et voulaient le connaître. Mon père était aussi beaucoup visité par des jeunes qui venaient pour des études ou des thèses scientifiques. Comme il avait le contact facile ces jeunes fréquentaient aussi la maison. Beaucoup de journalistes aussi. Ainsi Gökşin Sipahioğlu arrivé comme tout jeune journaliste de Hürriyet à Paris avait réalisé sa première interview avec mon père dont il avait entendu parler. Nous étions un peu comme une deuxième ou troisième (après Abidin) ambassade : celle des exilés turcs.*

5-Votre père entretenait-il des relations avec les Turcs issus de l'immigration économique à partir des années 1970 ?

*Il en a connu et tissé des liens mais le plus souvent il les a connus par moi puisque j'avais commencé à travailler pour les immigrés au SSAE dès 1972 puis bien sûr après que j'ai créé ELELE en 1984. C'est moi qui ai emmené certains à la maison. De même que j'emmenais des artistes réfugiés chez Abidin aussi. Sur les populations venues dans le cadre de l'économie c'est plutôt moi qui ai été la référence. Les immigrés économiques ne connaissaient pas cette vague d'exilés et si on leur en parlait ils s'en méfiaient. Il y a là beaucoup à dire : question de classe sociale ? De méconnaissance historique ? De peurs bien installées ? D'ignorance ?...Il n'y a jamais vraiment eu de relation entre les ouvriers et les intellos. ELELE a peut être le seul lieu où ils se sont fréquentés. Mon père ou Abidin parfois étaient parmi les rares à fusionner les deux « mondes » mais c'était du à eux et à leur posture d'hommes engagés, progressistes et humanistes. Sinon rares sont les mélanges !!! Sauf après 80 les syndicalistes et politiques qui se rapprochaient des ouvriers mais...aux fins de propagande pour leur cause ! C'est aussi cela qui a fait fuir les immigrés. Les responsabilités sont nombreuses : le prosélytisme des uns, la méfiance des autres...*

6- Enfin votre père éprouvait-il de la nostalgie pour la Turquie à l'exemple de ces amis ? Toutes ces années passées à Paris l'ont-elles détaché de son pays d'origine ? En tous les cas, l'accueil que vous réserviez à vos invités dans la fameuse chambre de bonne, est la marque d'un attachement à la culture turque qui recommande l'hospitalité à n'importe quelle condition. Qu'en pensez-vous ?

*Tout à fait l'hospitalité n'a pas de race de couleur ou d'odeur. J'ai d'ailleurs toujours appris de mon père qu'on n'est pas obligé de penser la même chose pour tisser des relations d'amitiés même parfois profondes avec des gens. Mon père disait : « tu vois untel n'est pas du tout de la même sensibilité que moi mais il sait si bien boire le raki... ». Mon père a éprouvé*

*énormément de nostalgie, toute sa vie durant. Il avait été très blessé en 61 lorsqu'il avait demandé à rentrer et faire aussi son service militaire mais qu'on lui ait répondu « mais vous êtes déjà depuis longtemps déchu de votre nationalité » sans nous et sans sa chimie il n'aurait pas tenu le coup. A la maison nous écoutions la radio turque sur ondes courtes, tout arrivant de Turquie était le bienvenu et mes parents lui demandaient aussi des nouvelles du pays. On me disait toujours que le pays était magnifique et le peuple aussi mais qu'on était là à cause d'un gouvernement « de voleurs et de traîtres ». Il n'y a jamais eu ni colère contre la Turquie en général non plus que de martyrologie chez nous. La chambre de bonne était grande ouverte à tous ceux qui venaient frapper à la porte qu'ils viennent de Turquie ou qu'ils viennent d'ailleurs ; ces derniers devenaient souvent ensuite turcophiles ou amis de la Turquie. L'attachement de mon père est visible aussi dans le fait qu'on m'a toujours parlé en turc à la maison et que très tôt adolescente on m'a proposé de partir en vacances seule en Turquie pour ne pas couper mes liens. Mon père portait sa blessure souvent en silence et parfois une chanson, un poème pouvait lui faire venir les larmes aux yeux. Il a été profondément lié à son pays natal jusqu'à son dernier jour. Il a aimé aussi la France mais pas de la même façon...*

## LISTE DES PERSONNALITÉS AYANT SÉJOURNÉ EN FRANCE

(1860-1980)

- Abasıyanık Sait Faik (1906-1954) : écrivain, il vécut à Grenoble entre 1935-1938.
- Abaloğlu Nadir Nadi (1908-1991) : journaliste, il s'exila à Paris dans les années 1960.
- Abdülhalim Memduh (Istanbul, 1866-Londres, 1904) : intellectuel, écrivain, il participa au premier Congrès des Jeune-Turcs en 1902 et publia un journal intitulé *Le Libéral ottoman*.
- Acudoğu Ratip Aşir : sculpteur, il étudia à Paris dans les années 1920.
- Adıvar Adnan (Gallipoli, 1882-1955) : médecin, écrivain et politicien, il séjourna à deux reprises à Paris d'abord en 1905 pendant quelques mois puis pour s'y exiler entre 1929-1939. Pendant ce temps, il enseigna à l'École des Langues Orientales vivantes.
- Adil Fikret (1901-1973) : journaliste, il étudia à Paris avant la Seconde Guerre mondiale et s'installe dans la ville à partir de la fin des années 1950.
- Adıvar Halide Edip (Istanbul, 1884-Istanbul, 1964) : écrivain, professeur et politicienne elle était la conjointe d'Adnan Adıvar et l'accompagna pendant son exil parisien. Elle fut une pionnière du féminisme en Turquie.
- Ağaoğlu Ahmet Bey (1869-1939) : écrivain, journaliste, il a étudié à la Sorbonne entre 1888-1894.
- Ağaoğlu Samet (1909-1982) : homme politique, il étudia à Strasbourg entre 1931-1933.
- Ağırnaslı niyazi : il vécut à Paris dans les années 1960.
- Ahmet (Binbaşı) : il séjourna à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.
- Ahmed Ali (Şeker Ahmet Paşa) (Istanbul, 1841-1907) : peintre, il étudia à l'École des Beaux-Arts en 1869.
- Ahmed Celaledin (Paşa) : homme d'État, il séjourna à Paris pendant quelque temps en 1897 au service du sultan. Il rejoignit ensuite le mouvement jeune-turc de Paris (le groupe de Prince Sabahaddin) en 1905. Il devient député d'Istanbul en 1912.
- Ahmed Midhat (1844-1912) : écrivain, il séjourna à Paris en 1889 à l'occasion de l'exposition universelle.
- Ahmet Fazlı Bey : journaliste, il lutta contre Abdül-Hamid à Paris aux côtés du Prince Sabahaddin.
- Ahmet Rıza (Istanbul, 1859-1930) : journaliste, il étudia en France à l'École d'agriculture de Grignon au début des années 1880 avant de s'y exiler à partir de 1889 pour fuir la dictature « hamidienne ». Il devint le leader du mouvement jeune-turc grâce à son journal d'opposition « Meşveret » à partir de 1894. Il retourne dans l'Empire ottoman en 1909. Il est élu au Parlement et en devient le président. Il s'exile à nouveau en France de 1920 à 1923.

-Ahmet Şaip (1859-1920) : Chef du mouvement jeune-turc du Caire, il a séjourné à Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

-Ahmet Vefik (Paşa) (Istanbul, 1823-Istanbul, 1891) : homme d'État et de lettres, il séjourna à deux reprises en France d'abord pour y suivre des études entre 1831-1837 et pour y accomplir une mission diplomatique ensuite en 1860.

-Akbal Oktay (Istanbul, 1918- Ankara, 1960) : peintre, il étudia à Paris entre 1949 et 1953.

-Akbal Oktay (Istanbul, 1923) : écrivain, journaliste, il séjourna en France dans les années 1970.

-Akbaş Onay Ahmet : (Fatsa, 1960) : peintre, il vit à Paris depuis 1986.

-Akbaş Turan (1960) : il étudia à Paris dans les années 1970.

-Akçura Yusuf (Ulyanovsk, 1876-Istanbul, 1935) : homme politique, écrivain et idéologue du panturquisme, il s'exila à Paris en 1889.

-Akdik Şeref (Istanbul, 1899-Istanbul, 1972), peintre il a étudié à l'Académie Julian entre 1925-1927.

-Akkuş Hasan : il étudia à Paris dans les années 1950.

-Akmansoy Fazlı : il étudia à Paris dans les années 1950.

-Aksoy Alaaddin : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.

-Aksoy Doğan : il étudia à Paris dans les années 1950.

-Akverdi Hamdi : intellectuel, il étudia à la Sorbonne dans les années 1920.

-Alaiyeli Cemile : elle étudia en France à la fin des années 1930. Elle quitta la France au début de la Seconde Guerre mondiale.

-Alantar Cent : (Istanbul, 1960) architecte, illustrateur.

-Alantar Erdal (Istanbul-1932) : peintre, il vit à Paris depuis 1959.

-Alemdar Korkmaz (1948) : professeur, il étudia à l'Institut des Hautes Études Européennes à Strasbourg dans les années 1970.

-Algan Ayla (1937) : comédienne, elle vécut à Paris au début des années 1970.

-Ali Ziyaeddin.

-Alkan Suat (Denizli, 1940) ; écrivain, il étudia en France dans les années 1970.

-Altan Çetin (Istanbul, 1927-) : journaliste, écrivain et poète. Il vécut à Paris dans les années 1970.

- Altıntaş Mustafa (Akşehir, 1946) : peintre, il fit ses études à Paris entre 1970-1980.
- Anday Melih-Cevdet (1915-2002) : poète, essayiste, dramaturge et journaliste, il s'installe à Paris en 1979 où il occupe une fonction de conseiller culturel.
- Anlı Hakkı (1906-1990) : peintre, il s'installe à Paris en 1954 et réalise sa première exposition en 1958. Il participe à des expositions dans plusieurs pays. Il s'est donné pour but de faire connaître la peinture contemporaine turque à l'étranger. Il s'est dirigé vers l'abstraction lors de son installation en France.
- Aral Cihat (Sivas, 1943) : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.
- Arbaş Avni (Istanbul, 1919-Izmir, 2003) : peintre, il arrive à Paris en 1946 grâce à une bourse octroyée par le gouvernement français. Il exposera à Paris, Antibes, New York, Genève, avant de retourner en Turquie en 1977.
- Arda Ali Macit: il étudia la géographie à Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle.
- Ardıç Kaya : il étudia en France dans les années 1970.
- Arf Cahit (Salonique, 1910-Istanbul, 1997) : mathématicien, il étudia à l'École Normale Supérieure entre 1930-1932.
- Arif Necmeddin : médecin turc au service de l'Égypte, il édite en 1904 un guide sur l'enseignement supérieur à Paris.
- Arıkan Alp : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.
- Arıkan Aykut : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.
- Arkunlar Fahreddin: peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1926-1927.
- Arzık Nimet (Izmir, 1921-1989) : journaliste, écrivain, elle a séjourné à Paris dans les années 1950. Elle a fait publier une « anthologie des poètes turcs contemporains » à Paris en 1953.
- Asaf Hale (Istanbul, 1905-1938 Paris): peintre, elle étudia à Paris entre 1926-1928 et dirigea un atelier de peinture à la fin des années 1930 à Paris.
- Atabinen Reşid Saffet (1884-1965) : intellectuel, il fit ses études à la Sorbonne au début du XX<sup>ème</sup> siècle (il obtient son diplôme en 1904). Il séjourna ensuite à Paris à plusieurs reprises. Il est également le père du tourisme turc.
- Atmaca Ali (Kahramanmaraş, 1947) : peintre, il étudia à l'École des Beaux-arts de Paris entre 1982-1986.
- Avcıoğlu Doğan (Bursa, 1926- Istanbul, 1983) : journaliste, il fit ses études en France au début des années 1950.
- Aydınoğlu Ergün (1948-) : écrivain, il vit à Paris depuis le début des années 1980.

- Ayhan Ece (1931-2002) : poète, il séjourna à Paris dans les années 1970.
- Aysan Şükrü (Manisa, 1945) : peintre, il étudia à Paris entre 1971-1974.
- Aytür Memduh : homme politique, il vécut à Paris dans les années 1970.
- Babanzade Hikmet : il séjourna en France au début du XX<sup>ème</sup> siècle à l'occasion du premier Congrès des Jeunes-Turcs.
- Bahaeddin Paşazade İbrahim : il participa à l'opposition au Comité Union et Progrès à Paris à partir de 1909.
- Balkan Aydemir : il étudia à Paris dans les années 1950.
- Baltacıoğlu İsmail Hakkı (1886-1978) : écrivain, pédagogue, il effectua une mission d'observation sur le système scolaire en Europe et en particulier en France entre 1909-1911.
- Bankoğlu Emin : Il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.
- Bara Hadi (Téhéran, 1906-1971) : sculpteur, il étudia à l'Académie Julian en 1928.
- Barda Süleyman (1915-2000) : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après le début de la guerre.
- Baştuji Kemal (Malatya, 1923) : peintre-décorateur, il arriva en France en 1947 pour étudier le latin à la Sorbonne. Il est connu pour avoir été l'un des meneurs de la campagne internationale pour sauver Nazım Hikmet.
- Batur Enis (1952-) : journaliste, critique de cinéma, poète, il étudia en France entre 1970-1973.
- Baykam Bedri (Ankara, 1957) : peintre, il a étudié à Paris (Sorbonne) à la fin des années 1970.
- Bayraktar Atilla (Düzce, 1935) : peintre, il étudia à Paris entre 1958-1963. Il vit en France depuis le milieu des années 1960.
- Baytar Hüseyin Hüsnü : il fut envoyé à Paris en 1886 en compagnie d'autres médecins pour analyser le vaccin contre la rage.
- Baytop Turhan (Istanbul, 1920-Istanbul 2002) : pharmacien, scientifique, il étudia à Paris au début des années 1950.
- Beder Han Abdürrahman : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.
- Behcet (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.



-Behramoğlu Ataol (Istanbul, 1942) : poète, il séjourna en France au début des années 1970 et s'exila à Paris en 1984 (après le coup d'État en Turquie).

-Benal Nevzat Arıman (İzmir, 1903-1990) : elle étudia à la Sorbonne au début des années 1920.

-Bener Yiğit (Bruxelles, 1958-) traducteur, romancier, il passe son enfance entre Istanbul et Paris où il fait ses études. Après le coup d'État de 1980, il s'installe à Paris pendant deux ans.

-Behram Nihat (Kars, 1946-) : journaliste, il s'exile à Paris de 1982 à 1986.

-Belli Sevim : militante communiste, elle séjourna en France au début des années 1950.

-Berk İlhan (Manisa, 1918- Bodrum, 2008) : professeur de français, traducteur, peintre et poète, il a vécu à Paris pendant quelque temps.

-Berk Nurullah (Istanbul, 1906-Istanbul, 1982) : peintre, il étudia à l'École des Beaux-arts dans les années 1920.

-Besim Ömer (1863-1940): médecin, il a étudié à la faculté de médecine de Paris au milieu des années 1880.

-Beton Ayşegül (1949) : peintre, elle vit à Paris.

-Beyatlı Yahya Kemal (1884-1958): poète et écrivain, il s'exila à Paris pour rejoindre le mouvement jeune-turc. Il entreprit d'abord des études en Sciences Politiques puis en langues orientales entre 1903-1912.

-Bıçakçı Sinan : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.

-Bilgen Fuad : Il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Biret İdil (Ankara, 1941) : pianiste, doté d'un talent exceptionnel elle migra très tôt vers la France (1948) accompagnée de ses parents en bénéficiant d'une bourse après l'instauration d'une loi spécialement conçue pour sa personne et pour Suna Kan.

-Birkan İsmet : traducteur, il étudia à Paris dans les années 1960.

-Birler İsmail Hakkı (1927-2009): homme d'État, il vécut à Paris dans les années 1970.

-Birsan Halit :

-Birsel Salah (Izmir, 1919-1999) : poète, essayiste.

-Bitran Albert (Istanbul, 1931) : peintre, graphiste. Après des études classiques françaises au collège Saint-Michel à Istanbul, il entreprend des études d'architecture à Paris en 1948. Après une période de recherche géométrique, il trouve très rapidement sa propre voie dans l'abstraction. Sa première exposition personnelle a lieu en 1951a la Galerie Arnaud. Les

œuvres d'Albert Bitran sont exposées dans les galeries les plus importantes et présentes dans les musées de renom de par le monde.

-Bleda Mithat Şükrü : activiste politique, il séjourna à Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle et rejoignit le mouvement jeune turc.

-Bölükbaşı Osman (1913-2002) : homme d'État, il étudia les mathématiques à Nancy dans les années 1930.

-Bölükbaşı Rıza Tevfik (Mustafa Paşa, 1869-1949, Istanbul) : poète, philosophe et homme d'État, il a fait parti de la légation turque participant au traité de Versailles.

-Boratav Pertev (1907-1998) : spécialiste des littératures orales turques, il s'exile en France au milieu des années 1950 où il fait carrière au CNRS.

-Bosna Veli :

-Boyar Ali Sami : peintre, il étudia à Paris dans les années 1910.

-Boysan Mazlum :

-Büri Eredem (Istanbul, 1925-Paris, 1993) : musicien, il vécut en France entre 1966-1993.

-Burak Cihat (Istanbul, 1915-Istanbul, 1994) : peintre, il a effectué deux séjours estudiantins à Paris. D'abord entre 1952-1955 avec une bourse des Nations-Unies. Ensuite entre 1961-1965 avec une bourse du gouvernement français. Il est l'auteur de nombreuses expositions à Paris et à Istanbul.

-Çallı İbrahim (1882-1960) : peintre, il étudia à Paris entre 1910-1914.

-Candar Cevdet (1948-) : journaliste, il a séjourné à Paris pendant quelque temps après le coup d'État de 1970.

-Cebesoy Mehmet Ali, il fit partie de la liste des 150. Il s'exila en France via la Roumanie en 1924.

-Çeltik Mümtaz (1950) : peintre, il vit en France depuis 1977.

-Cem İsmail (1940-2007): homme politique, il étudia à Paris au début des années 1970.

-Cemil (Bey) :

-Cenab Sehabettin (Monastir, 1870-1934) : médecin, homme de lettres, il étudia en France entre 1890-1894. C'est pendant ce séjour qu'il se prit d'amour pour la littérature française.

-Cevdet Abdullah (1869-1932) : médecin, homme de lettres, poète, penseur, politicien, il rejoignit le mouvement jeune turc en 1896 avant d'être « racheté » par le sultan un an plus tard.

-Cinci Cahid : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Çubukçu Osman Cevdet (Ankara, 1895-1965) : docteur en médecine, il étudia à Paris de 1926 à 1928.

-Cuda Mahmut (Fethiye, 1904-1987) : peintre, il étudia à l'atelier de Lucien Simon entre 1924-1928.

-Çürüksulu Ahmet : il vécut à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.

-Çapanzade (Agha efendi) (1832-1885) : haut fonctionnaire, il rejoint à Paris les opposants au régime entre 1866-1871.

-Cavit (Bey) : ministre des finances en 1913, il fut envoyé dans la même année à Paris pendant quelque temps pour négocier un crédit.

-Coker Adnan (Istanbul, 1927) : peintre, il étudia à Paris après avoir remporté un concours pour une bourse gouvernementale en 1955.

-Çopuroğlu Şekib : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Çölgeçen Feridun (Istanbul, 1911- Istanbul, 1978) : comédien, il séjourna en France au début des années 1950.

-Cumalı Necati (1921-2001) : écrivain, il travailla à l'ambassade de Turquie à Paris entre 1957-1959.

-Dağlarca Fazıl Hüsni (1914-) : poète, il séjourne en France de 1950 à 1952.

-Danış Edip : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-Darkot Besim (Istanbul, 1903-1990) : géographe, il étudia à l'université de Strasbourg entre 1928-1933.

-Demirel Selçuk (Artvin, 1954) : peintre, il vit en France depuis 1978.

-Dereli Cevat (Rize, 1900-Istanbul, 1989) : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1925-1927.

-Derviş Hima : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Derviş Suat (Istanbul, 1905- Istanbul, 1972) : journaliste, elle a vécu en France de 1953 à 1963.

-Devrim Nejad (Istanbul, 1923-Pologne, 1995) : peintre, il étudia en France entre 1946-1953. Il a été l'élève de Léopold Lévy à l'Académie des Beaux-Arts d'Istanbul où il a fait ses études. En 1946, il s'installe à Paris. Il a exposé ses œuvres dans de nombreux pays (40

expositions personnelles). À partir de 1948, il a participé au Salon de Mai et au Salon des Réalités nouvelles. Il a également participé entre 1954 et 1962 à l'exposition de l'École de Paris. En 1952, il a été président du Salon d'Octobre dont il était un des fondateurs.

-Dicleli Vedad : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après le début de la guerre.

-Dikmen Halil (Istanbul, 1906-Ankara, 1964) : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1928-1929.

-Dikmen Şükriye (Istanbul, 1918-2000) : peintre, elle étudia en France à partir de 1948.

-Dikmen Tiraje (1925) : peintre, elle étudia en France entre 1948-1953. Elle revint à Paris à plusieurs reprises à titre professionnel.

-Dino Abidin (Istanbul, 1913- Paris, 1993) : peintre, écrivain critique et traducteur. Il s'est exilé en France en 1951. Il a réalisé de très nombreuses expositions à Paris et dans d'autres villes européennes, puis plus tard à Istanbul et Ankara. Il a illustré de nombreux ouvrages et en a écrit d'autres. Il est mort à Paris en décembre 1993.

-Dino Güzin (1910-Paris, 2013) : interprète, épouse d'Abidin Dino, elle vécut en France entre 1950 et 2013.

-Diyici Sinem (Istanbul, 1953) : musicienne, elle vit à Paris depuis 1981.

-Doğan Ferruh (1923-2000) : caricaturiste, il vécut en France dans les années 1970.

-(Doktor) (Çerkez) Kemal :

-(Doktor) Hasan : il séjourna à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.

-(Doktor) Fahri (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-(Doktor) Mazlum (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-(Doktor) Nazım (Salonique, 1870-1926) : médecin, il fut l'un des premiers membres du Comité Union et Progrès. Il séjourna à Paris au début du siècle (pendant onze ans) en compagnie d'Ahmet Rıza. Il étudia dans le même temps à la faculté de médecine de la Sorbonne.

-(Doktor) Rasih : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-(Doktor) Recep (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-(Doktor) Sabri Fazlı : il a séjourné à Paris au début des années 1900 et rejoignit le mouvement jeune-turc.

-Doyran Turhan (Ankara, 1926- Paris, 2004) : poète, dramaturge, peintre et photographe, il se fixe en France au milieu des années 1940.

- Duran Faik Sabri (1882-1943) : il étudia la géographie à la Sorbonne entre 1908-1912.
- Edgü Ferit (Istanbul, 1936-) : poète et traducteur, il étudia à Paris entre 1958-1964.
- Ege Ragıp (Istanbul, 1949-) : professeur de science économique à l'université Louis Pasteur de Strasbourg, il s'est exilé en France après le coup d'État de 1980.
- Edhem Halil (Istanbul, 1861-1938) : intellectuel, il séjourna en France dans les années 1880.
- Elekdağ Şükrü (Istanbul, 1924) : politicien, il étudia les Sciences Politiques en France au début des années 1950.
- Elderoğlu Abidin (Denizli, 1901-1977) : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1930-1931.
- Emel Mesci Ayşe, elle participa au tournage du film « Mur » en France au début des années 1980.
- Epikman Refik Fazıl (Istanbul, 1902-Ankara, 1974) : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1925-1928.
- Eralp Vehbi (1907-1994) : mathématicien, il étudia en France à la fin des années 1920 (à Bordeaux et à la Sorbonne).
- Erdem Esen : il s'exile en France dans les années 1950.
- Ergüner Kudsi (Istanbul, 1950) : musicien, il s'installe à Paris en 1975 pour étudier en musicologie.
- Erhat Azra (Istanbul, 1915- Istanbul, 1982) : écrivain, elle vécut à Paris au début des années 1950.
- Eriņ Cezmi Rıfki : musicien, il a étudié à Paris à partir de 1925.
- Erkiner Engin (Adana, 1950-) : homme politique, il s'exile à Paris de 1982 à 1985.
- Ertel Mengü (Istanbul, 1931-2000) : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.
- Esad Cemal : il a séjourné à Paris au milieu des années 1880.
- Esad Işık (Paşa) (1865-1936) : médecin, il étudia à Paris entre 1889-1893.
- Esad Şefik (Bey) : opposant au Comité Union et Progrès, il s'exila en France dans les années 1910.
- Eyüboğlu Bedri Rahmi (Giresun, 1913- Istanbul, 1975) : Poète et peintre sous le pseudonyme de Hasan Gureth. Il a travaillé à Paris dans l'atelier d'André Lhote dans les années 1930. Il séjourna à Paris au début des années 1950 et en 1965.

-Eyüboğlu Sabahattin (Trabzon, 1908-Istanbul) : essayiste, historien de l'art et traducteur, il a étudié à Paris, à Lyon et à Dijon dans les années 1930. Envoyé à Paris de 1947 à 1948, il donne de remarquables « Lettres de Paris » à la revue littéraire Varlık.

-Evcimen Semiha (Eskisehir, 1953) : peintre, elle vit à Paris depuis 1978 où elle était venue pour étudier.

-Fahri Ali : il participa au premier Congrès des Jeunes-Turcs en 1902.

-Falih Rıfkı : journaliste, il séjourna à Paris en 1928.

-Faradji Victor : journaliste, il a publié, en compagnie d'autres personnalités, un journal au nom de « Organe de défense des intérêts généraux de l'Empire ottoman » dans les années 1910.

-Fazlı (Efendi) : membre des Jeunes-Turcs, il séjourna à Paris au début des années 1900.

-Fazıl Nizamettin :

-Fazy Edmond :

-Ferit Paşa (Damad) (1853-1923) : il étudia à la Sorbonne dans les années 1880. Il meurt en 1923 à Nice après s'être exilé en France deux ans plus tôt.

-Ferruh Ali (Istanbul, 1865-Sofia 1904) : écrivain, poète et politique, il séjourna en France dans les années 1890.

-Feyhaman Duran (Istanbul, 1886-Istanbul, 1970) : peintre, il a étudié à l'Académie Julian de 1912 à 1913.

-Feyzi Ömer : journaliste, il publia un journal à Paris à la fin des années 1920 au nom de « Zincirli Cumhuriyet » (la République enchaînée).

-Fikri Ömer Lutfi (Istanbul, 1872-Paris, 1934) : homme d'État, il fit ses études à Paris entre 1880-1884. Il passa ses dernières années à Paris.

-Fındıkoğlu Fahri Ziyaeddin (Erzurum, 1901-1974) : sociologue, il a étudié à l'université de Strasbourg de 1930 à 1935.

-Fua Albert : journaliste, il a publié, en compagnie d'autres personnalités, un journal au nom d' « Organe de défense des intérêts généraux de l'Empire ottoman » dans les années 1910.

-Ganem Halil : intellectuel, il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Georgiedas Dimitrius, journaliste exilé à Paris, il publie deux journaux au début des années 1890: *La Turquie Contemporaine* et *Le Yıldız* (l'Etoile).

-Gerede Selçuk : médecin, il étudia en France au début des années 1950.

- German Tülay (Istanbul, 1935) : musicienne, elle vécut à Paris à la fin des années 1960 à titre professionnel.
- Gezer Hüseyin (1920-) : sculpteur, il étudia à l'Académie Julian entre 1948-1950.
- Gökaltai Turan (1925-) : journaliste, écrivain et traducteur, il réside à Paris.
- Gökdoğan Nükhet (Istanbul, 1910-2003) : astronome, elle étudia les mathématiques à l'université de Lyon entre 1928-1933.
- Gökdoğan Gönül :
- Gökmen Oğuz : journaliste, homme d'État, il étudia à la Sorbonne entre 1940-1948.
- Görelle Hamit (Gorele, 1903-1980) : peintre, il étudia à l'Académie Julian en 1929.
- Gourdji Salih : journaliste, il a publié, en compagnie d'autres personnalités, un journal au nom de « Organe de défense des intérêts généraux de l'Empire ottoman » dans les années 1910.
- Güçbilmez Cahit : il étudia en France dans les années 1950.
- Güçer Yusuf Behçet :
- Güleryüz Mehmet (Istanbul, 1938) : peintre, il étudia à Paris entre 1970-1975.
- Gümülcineli İsmail : il séjourna à Paris au début des années 1910 et participa à l'opposition contre le comité Union et Progrès.
- Günel Neşet (1923-2002) : peintre, il étudia à l'École des Beaux-arts de Paris entre 1948-1954.
- Güney Yılmaz (Şanlıurfa, 1937-Paris, 1984) : acteur, scénariste, il s'exile à Paris au début des années 1980.
- Güran Nazmi : peintre, il étudia à Paris dans les années 1910.
- Gürmen Osman Necmi (Istanbul, 1927-) : romancier, il a étudié et séjourné en France.
- Gürsel Nedim (Gaziantep, 1951) : il fait ses études secondaires au lycée francophone de Galatasaray. Il se rend ensuite à Paris, pour étudier les lettres modernes à la Sorbonne, et soutient sa thèse en 1979. Depuis il partage son temps entre Paris, où il enseigne la littérature turque à la Sorbonne et à l'institut nationale des langues et civilisations orientales, et Istanbul.
- Hakkı (Bey) : journaliste exilé à Paris, il publie deux journaux dans les années 1880 : le *Teesüf* (Le Regret) et le *Gencide-i Hayal*.
- Hakkı (Efendi) : militaire, il fut envoyé en France en 1894 pour étudier la cartographie.
- Halid (Bey) : mathématicien, il étudia à Paris à la fin des années 1800.

-Halil Ganem : journaliste exilé, il publia à Paris un journal au nom de *Hilal* (Le Croissant) au début des années 1890.

-Hamdi Aziz (1863-1911) : médecin, Il étudia la bactériologie à Paris à la fin des années 1880.

-Hanyol Mehmed : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Hasan Fehmi (Bey) (1866-1909) : journaliste, il s'exila pendant quelque temps en France dans les années 1900.

-Hasan Vecih Berekteoğlu (1895-1971) : peintre ; il a étudié à l'Académie Julian en 1923.

-Haşım Ahmet (Bagdad, 1884-Istanbul, 1933) : poète et essayiste, il étudia au lycée francophone de *Galatasaray*. il est le fondateur d'une poésie moderne aux limites de l'hermétisme. Il a séjourné à Paris en 1924 pour y recevoir des soins et en 1928 pour y mener des observations.

-Haşım (Bey) : il séjourna à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.

-Hayreddin (General) : homme d'État, il étudia en France dans les années 1860.

-Hazim (Bey) : médecin, il étudia en France à la fin des années 1880.

-Hosan (Hoca) Tahsin (1811-1881) : intellectuel, scientifique, il fut envoyé à la *Mekteb-i Osmani* (École Ottomane) de Paris en 1857 en tant qu'enseignant. Il en revient en 1861 pour repartir aussitôt entre 1862-1869.

-Hekimoğlu Müşerref (Istanbul, 1921-2004) : journaliste, elle vécut à Paris au début des années 1970.

-Hikmet Nazım (Salonique, 1902-Moscou, 1963) : poète et dramaturge, il est l'une des figures majeures de la littérature turque du XX<sup>ème</sup> siècle. Il séjourne pendant quelque temps à Paris en 1958.

-Hilav Selahattin (Istanbul, 1928-Istanbul, 2005) : philosophe, essayiste il étudia à Paris entre 1954-1958.

-Hilmi (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-Hisar Abdülhak Şinasi (Istanbul, 1887-1963) : romancier, écrivain, il mena des études à l'École Libre des Sciences Politiques entre 1905-1908.

-Hisar Remziye (Skopje, 1902-Istanbul, 1992) : chimiste, elle étudia à la Sorbonne entre 1926-1933. Elle est connue pour être la première turque à avoir obtenu un diplôme à la Sorbonne.



-Hoca Kadri : intellectuel, il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902 et s'exila à Paris en 1909.

-Humbaracı Aslan : Il étudia en France dans les années 1950. Il est connu pour avoir été l'un des meneurs de la campagne internationale pour la libération de Nazım Hikmet.

-Hüseyin Remzi (Bey) : il fut envoyé à Paris en 1886 en compagnie d'autres médecins pour analyser le vaccin contre la rage.

-Hüsni Şefik (1887-1959) : médecin, il a étudié à la Sorbonne dans les années 1910. Imprégné par le spartakisme, il fonde le premier parti socialiste.

-Hüsrev (Bey) : il séjourna à Paris au début des années 1900 et participa au mouvement jeune-turc.

-İbrahim Baha (Bey) : journaliste, il séjourna en France à la fin des années 1900.

-İğan Suphi : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-İkizek Ahmet : il séjourna en France en tant qu'étudiant au début des années 1950.

-İleri Mehmet (Bursa, 1932) : peintre.

-İlhan Attila (Menemen, 1925-2005) : écrivain, poète, il séjourna à Paris à trois reprises entre 1949 et 1965.

-İhmalyan Vartan (1913-1987) : romancier et conteur, il a vécu en France de 1946 à 1956.

-İnce Özdemir (Mersin, 1936-) : professeur de Français et poète, il étudia à la Sorbonne en 1965-1966.

-İpek Merih : professeur-docteur, il vécut en France dans les années 1970.

-İpekçi Abdi (1929-1979) : journaliste, il séjourna régulièrement à Paris dans les années 1970 à titre professionnel.

-İrgat Cahit (Lüleburgaz, 1915-Istanbul, 1971) : comédien, poète, il séjourna en France au début des années 1950.

-İşler Asim (Tirebolu, 1941) : peintre, il fit ses études à Paris entre 1970-1974.

-İzer Zeki Faik (1905-1988) : peintre, il étudia à Paris à la fin des années 1928-1930.

-Kalesi Ömer (Macédoine, 1932) : peintre, il s'est installé à Paris en 1965.

-Kam Ferit (Istanbul, 1864-Ankara, 1944) : intellectuel, il effectua pour une revue une mission d'observation dans différentes villes européennes et notamment à Paris (1913).

-Kan Suna (Adana, 1936) : violoniste, doté d'un talent exceptionnel elle migra en France dès le plus jeune âge en 1948, bénéficiant d'une bourse après l'instauration d'une loi conçue pour sa personne et pour Biret İdil.

-Karabekir Musa Kazım (1882-1948): il séjourna en France en 1914 dans le cadre d'une mission d'observation des attachés militaires.

-Karabulut Hikmet (1953) : peintre, il étudia en France à partir de 1983.

-Karakoç Abuzer (Sivas, 1952) : musicien, il s'est installé en France en 1989 après avoir passé six ans en prison.

-Karaköse Orhan : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Karal Enver Ziya (Kosovo, 1906-1982) : historien, il étudia à Lyon entre 1928-1933.

-Karaosmanoğlu Yakup Kadri (Le Caire, 1889-1974, Ankara) : écrivain, il séjourna à Paris en 1938.

-Karan Tacettin : il fit ses études en France au début des années 1950.

-Karsan Ali (1903- ?) : peintre, il a étudié à l'Académie Julian en 1924 ; 1926 ; 1930.

-Katı Metin : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.

-Katırcıoğlu Fitnat : peintre.

-Kaya Şükrü (1883-1959) : homme d'État, il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-Kayacan Feyyaz (Istanbul 1919-Londres 1993) : poète, dramaturge, il a fait des études de Sciences politiques à Paris.

-Kayra Cahit (1917) : homme politique, il vécut à Paris à la fin des années 1960.

-Kayazade Reşat (Istanbul, 1844-Istanbul, 1902) : l'un des fondateurs du mouvement jeune ottoman, il s'est exilé à Paris entre 1866-1877.

-Kazancıgil Aykut : médecin, il étudia en France au début des années 1950.

-Kazım (Bey) :

-Kemal Ali (1869-1922) : journaliste, homme d'État, il séjourna en France à trois reprises d'abord pour y suivre des études entre 1886-1888, pour s'y exiler ensuite entre 1894-1898 et entre 1909- ?

-Kemal Avni (Bey) : Jeune-Turc, il séjourna à Paris à la fin des années 1900.

-Kemal Namık (Tekirdag, 1840-Ile de Sakız, 1888) : grand poète, romancier, dramaturge et essayiste, il a séjourné en France pendant quelque mois (1867).

-Kemal İsmail : homme d'État, il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902. Il s'exila à Paris pendant la Première guerre mondiale.

-Kemal Rasih : poète.

-Kemal Yaşar (Adana, 1923-) : célèbre romancier turc, il effectua de nombreux séjours en France dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Il fut décoré Chevalier de la Légion d'Honneur en 1982 par François Mitterrand.

-Kemali Necmeddin : journaliste, il publia un journal d'opposition à Paris intitulé « Le libéral Ottoman » dans les années 1890.

-Kenan (Efendi) : membre des Jeunes-Turcs, il séjourna à Paris au début des années 1900.

-Keredin Mehmed : il étudia à l'Académie Julian dans les années 1890.

-Kerimi Fatih : journaliste, il effectua un voyage en France dans les années 1890.

-Kervan Suzan : elle étudia en France à la fin des années 1930. Elle quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Keskin Ali (1956-) : écrivain, il s'est exilé en France dans les années 1960.

-Kestel Serhat (Istanbul, 1922) : écrivain, elle publia un livre sur son séjour à Paris et à Stuttgart.

-Kırca Coşkun (Istanbul, 1927- Istanbul, 2005) : diplomate, il étudia en France au début des années 1950.

-Kırıkkanat Mine (Tokat, 1951-) : écrivain, journaliste, elle était correspondante du journal *Milliyet* à Paris de 1991 à 1993.

-Kısakürek Necip Fazıl (Istanbul, 1905-Istanbul, 1983) : poète, il apprit le français dans une institution française d'Istanbul. Il vint à Paris en 1924 après avoir décroché un concours pour étudier la philosophie à la Sorbonne.

-Kışlalı Ahmet Taner (1939-1999) : politicien, il étudia les Sciences Politiques à Paris dans les années 1960.

-Kökden Uğur (1934) : écrivain, il séjourna à Paris en 1965.

-Koman İlhan (Edirne, 1921-Stockholm, 1986) : sculpteur, il étudia à l'Académie Julian en 1948.

-Komet (1941) : poète, peintre, il étudia à Paris dans les années 1970 et s'y installa par la suite.

-Köprülü Mehmet Fuat (1890-1966) : professeur de lettres, homme d'État, il séjourna en France en 1928.

-Korkmaz Naci : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Korkmaz Nezir (Hirit, 1954) : artiste peintre, il vit à Paris depuis les années 1980.

-Kösemihal Mahmud Ragip : musicien.

-Kudar Hasan (Edremit, 1926-) : exilé politique, il est installé en France depuis les années 1960.

-Kuğuzade Süleyman Rıza : il participa aux Jeux olympiques de Paris en 1924.

-Kuneralp Zeki (1914-1998) : homme d'État et fils du célèbre journaliste Ali Kemal, il fut chargé de différentes missions diplomatiques dans plusieurs villes européennes et notamment à Paris.

-Kuran Ahmet Bedevi (Trabzon, 1884-Istanbul, 1966): officier, il s'exila à Paris à deux reprises pour fuir la dictature du Comité Union et Progrès d'abord entre 1911-1912 et pendant la Première Guerre mondiale.

-Kürkçüoğlu Mustafa Nusret (Istanbul, 1910-1989) : physicien, il fit d'abord des études secondaires au lycée Henri IV de Paris entre 1925-1928 avant de revenir entre 1929-1932 pour étudier à la Sorbonne.

-Kuşçubaşı Eşref (Bey) : officier, il séjourna à Paris au début des 1900 et rejoignit le mouvement jeune turc.

-Kutlar Onat (1936-1995) : écrivain, poète, il étudia la philosophie à Paris au début des années 1960.

-Lifij Avni (Samsun, 1886-Istanbul, 1927) : peintre, il étudia à Paris entre 1909-1912.

-Livaneli Zülfü (1946) : artiste, il s'exila à Paris dans les années 1970.

-Lütfullah (Bey) : frère du Prince Sabahaddin, il participa au premier Congrès Jeune-Turc à Paris en 1902.

-Macid (Paşa) : homme d'État, il étudia en France dans les années 1860.

-Mağmumi Şerefeddin : médecin, il séjourna à Paris et fit parti du mouvement jeune-turc dans les années 1890.

-Mahir Sadık : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Mahir Said (Bey) : opposant au Comité Union et Progrès, il s'exila en France dans les années 1910.

-Mahmud Cuda (1904-1987) : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1925 et 1927.

- Mahmud (Paşa) (Damad) : il migra en France en compagnie de ses deux fils en 1899.
- Mahmut Esat (Paşa) : il fut l'ambassadeur de la Porte à Paris entre 1879-1894.
- Mansur Selim : il étudia la géographie à Paris au début des années 1900.
- Mayakon İsmail Mustak :
- Menapirzade Nuri :
- Mehmet Ali (Bey) ( ?-1939, Istanbul) : auteur compositeur, politicien, il s'exila à Paris après avoir été intégré à la liste des « 150 ». Il publia à Paris un journal au nom de « Zincirli Cumhuriyet » (La République enchaînée) à la fin des années 1920.
- Mehmed Galib : peintre, il a étudié à l'Académie Julian en 1889.
- Mehmed Sami Yetik (1878-1945) : peintre, il a étudié à l'Académie Julian en 1910-1911.
- Menemencioğlu Nevin : diplomate, elle a travaillé à l'ambassade de Turquie de Paris pendant de longues années.
- Menil Zeki :
- Menteşe Halil (1874-1948) : homme d'État, il séjourna à Paris à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et rejoignit les Jeunes-Turcs de Paris.
- Meriç Cemil (Hatay, 1916-1987) : écrivain, grand spécialiste de littérature française, il séjourna à Paris en 1955, « la ville de ses rêves », pour subir une opération aux yeux.
- Meriç Mahmut Ali : fils de Cemil Meriç, il étudia en France dans les années 1960.
- Metin Feridun : il étudia à Paris dans les années 1970.
- Mevlanazade Rifat (Bey) : journaliste, il fut contraint à un exil de 10 ans par le CUP en 1909. Il s'en alla en France où il publia un journal au nom de « Serbesti ».
- Mithat Kemal : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.
- Midhat (Paşa) (1822-1884) : homme d'État, il s'exila à Paris pendant quelque temps en 1878.
- Milaslı Halil (Bey) : Il séjourna à Paris à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et les Jeunes-Turcs.
- (Miralay) Halil (1857-1939) : peintre, il étudia à Paris pendant huit ans entre 1880-1888.
- (Miralay) Mehmet Sadık (Istanbul, 1860-Istanbul, 1941) : homme politique, il s'est exilé à Paris en 1913.
- Milaslı Murad Bey : Il séjourna à Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle et rejoignit le mouvement jeune turc.

-(Mizancı) Murad : journaliste, il vécut à Paris au milieu des années 1890, avant de s'en aller à Genève pour mettre sur pied, en parallèle au Comité Union et Progrès, un mouvement d'opposition contre le sultan.

-Mokay Fahri:

-Mourad Kenize : petite fille du sultan Murad V, elle a fait des études de sociologie et de psychologie à la Sorbonne avant de devenir journaliste au nouvel observateur de 1970 à 1983. Elle a consacré un célèbre roman à l'histoire de sa famille « de *la part de la princesse morte* ».

-Mouhidine Timour (Koweit city, 1959-) : écrivain, traducteur et chercheur, il s'est installé en France en 1962.

-Mualla Fikret (Istanbul, 1903-Paris, 1967) : célèbre peintre, il vécut à Paris de 1938 jusqu'à sa mort.

-Muhtar Akil : médecin, Jeune-Turc, il travailla à l'Institut Pasteur de Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

-Muhtar (Bey) : il séjourna à Paris à la fin des années 1800.

-Mulazim Kenan : journaliste jeune-turc (il travailla avec Bahaeddin Şakir), il vécut à Paris entre 1906-1908.

-Murat (Bey) :

-Muratoğlu Oruç : il étudia en France au début des années 1950.

-Müridoğlu Zühtü (Istanbul, 1906-Istanbul, 1992) : sculpteur, il étudia à l'Académie Coralossi de Paris entre 1928-1932.

-Mustafa Fazıl (Paşazade) : Il séjourna à Paris au début des années 1900 et rejoignit le mouvement jeune turc.

-Mustafa Necat Uğurlu (Meb Necati) : homme d'État il séjourna en France à la fin des années 1920.

-Mustafa Reşit (Paşa) (1800-1858) : homme d'État, il assura l'ambassade de l'Empire ottoman à Paris à de nombreuses reprises. Il est par ailleurs l'un des pionniers des réformes (*Tanzimat*).

-Mustafa Sait (Bey) : intellectuel ottoman, il séjourna en Europe et notamment en France pour y mener des observations en 1898.

-Nahid Haşim : il vécut en France dans les années 1930.

-Namık İsmail (Istanbul, 1890- Istanbul, 1935) : peintre, il a étudié à l'Académie Julian en 1913-1914.

-Nazif Süleyman : Il séjourna à Paris et fit parti du mouvement jeune-turc dans les années 1890.

-Nazım Mehmet : il étudia à Paris dans les années 1970.

-Nazmi Ziya Güran (1881-1937) : peintre impressionniste, il a étudié à l'Académie Julian en 1909.

-Nes'e (Bey) : il séjourna à Paris dans les années 1890.

-Nevres (Bey) : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-Nevzat Fuat :

-Nevzat Refik (1873-1953) : médecin, homme d'État, il s'est exilé à Paris en 1894 et rejoignit le mouvement jeune-turc. Sur place il fut influencé par le socialisme. Par la suite, il fonda la branche parisienne du « parti » socialiste turc.

-Nevzat Tevfik (1865-1904) : il s'exila à Paris pour fuir la dictature hamidienne.

-Nur Rıza (Sinop, 1879-1942, Istanbul) : médecin, homme d'État, il mena des études à Paris dans les années 1910 et s'y exila en 1926 pour fuir le régime kémaliste.

-Nurullah Cemal Berk (Istanbul, 1906-Istanbul, 1982): peintre, il a étudié à l'Académie Julian en 1924.

-Okçu Esin : peintre.

-Onat Hikmet (Istanbul, 1882-Istanbul, 1977) : peintre, il étudia à Paris entre 1910-1914.

-Oral Zeynep : journaliste, elle étudia à l'École Supérieure du journalisme de Paris dans les années 1960.

-Orhon Mübin (Istanbul, 1924- Paris, 1981) : peintre, il étudia à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris au début des années 1948. En 1953, ses œuvres sont exposées au Salon des Réalités Nouvelles. Il a exposé pour la première fois à la galerie Iris Clert en 1956, puis au Salon de Mai de 1956 et 1957. Les œuvres de Mübin Orhon sont aujourd'hui présentes dans de nombreuses collections.

-Osman Hamdi (Bey) (1842-1910) : peintre et archéologue, conservateur de Musée il est le fondateur de l'École des Beaux Arts d'Istanbul en 1883. Il étudia à Paris entre 1860-1869.

-Önger Demir Fitrat : médecin, il vit à Paris depuis les années 1970.

-Öziş Sadi (Istanbul, 1923-) : sculpteur, il étudia à l'Académie Julian entre 1949-1950.

-Özkök Ertuğrul : journaliste, il étudia à Paris dans les années 1960.

-Özkök Tansu.

- Özlü Demir (Istanbul, 1935) : homme de lettres, il étudia à Paris entre 1961-1962.
- Öztürk Kenan (Elazığ, 1954-) : président d'une association culturelle, il fit des études en France en 1974 et s'y exila en 1981.
- (Paşa) Ziya (Istanbul, 1829-Adana 1880) : poète et fonctionnaire ottoman, il occupa diverses charges officielles et séjourna à Paris (1867).
- (Paşazade) Mithat : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.
- (Paşazade) Mustafa Fazıl : il assura la fonction de trésorier du mouvement jeune-turc de Paris entre 1905-1908.
- Petek Fahrettin (Fahri) (Istanbul, 1922- 2011) : chimiste, chercheur au CNRS, il s'est exilé en France en 1949.
- Petek Gaye (1949) : écrivain, directrice de l'association ELELE (main dans la main), elle est la fille de Fahri Petek et rejoint son père en exil en compagnie de sa mère Neriman Petek au début des années 1950.
- Pinhas-Delpuech Rosie (Istanbul, 1946-) : professeur de littérature française en Israël, elle arrive à Paris depuis la Turquie en 1965 pour suivre des études de philosophie et de lettres.
- (Prince) Sabahaddin (Bey) (Istanbul, 1877-Neuchâtel, 1948) : intellectuel, opposant d'Abdül-Hamid et du Comité Union et Progrès, il s'exila en France à deux reprises de 1899 à 1908 et de 1913 à 1919.
- Rasa Remzi (Hatay, 1928) : peintre, il vit en France depuis 1953. Dès l'obtention de son diplôme en 1953 à l'École des Beaux-arts d'Istanbul, il vient à Paris où il décide de s'installer définitivement en 1956.
- Ratip Asir Acudoğlu (Istanbul, 1898-1958) : sculpteur, il a étudié à l'Académie Julian en 1925.
- Rauf Ahmet (Bey) : il séjourna à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.
- Reşat Belger Nihat (Istanbul, 1882-1961) : médecin, homme d'État, il fit des études de médecine à Paris au début du XX<sup>ème</sup> siècle où il participa au mouvement jeune-turc, et s'y exila ensuite en 1916. Il retourne en Turquie en 1936.
- Reşat Ralis (Bey) :
- Rifat (İngiliz) : homme d'État, il séjourna en France à la fin des années 1920.
- Rifat Oktay (Trabzon, 1914-Istanbul, 1988): poète, il a suivi des cours de Sciences Politiques à Paris.
- Ruhi Arel (1880-Istanbul, 1931) : peintre, il étudia à Paris entre 1910-1914.



- Rüşdü (Paşa) (Erzurum, 1872-1926) : officier, il séjourna à Paris à la fin des années 1900.
- Saba Ziya Osman (Istanbul, 1910-1957, Istanbul) : écrivain, il séjourna à Paris en 1929.
- Saban Ody (Istanbul, 1953) : artiste peintre, elle vit à Paris depuis 1977. Elle est la fondatrice des mouvements « Singulières Plurielles » et « Arts et regard des femmes ».
- Sabit Nüzhet (1883-1919): journaliste socialiste, il séjourna en France pour y mener des études entre 1909-1910 et à titre professionnel ensuite en 1912.
- Sabri Faik :
- Sadık (Bey) (Istanbul, 1860-1940) : officier, homme d'État, il s'exila en France au début des années 1910 et rejoignit les opposant aux Comité Union et Progrès.
- Safa Peyami (Istanbul, 1899-1961) : écrivain, il séjourna à Paris en 1938.
- Sağır Ahmetoğlu Mehmet (Bey) (Istanbul, 1824-Istanbul, 1872) : traducteur, il s'exila à Paris de 1866 à 1871 avec quelques uns de ses amis après le démantèlement de leur réseau « Jeunes Ottomans ».
- Saka Fuat (Trabzon, 1952-) : musicien, il étudia la musique en France dans les années 1970.
- Şakir Bahaeddin : médecin, il séjourna à Paris à deux reprises, d'abord à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle puis entre 1902-1908. Il intégra le mouvement jeune-turc durant son second séjour parisien. Il assura diverses fonctions au sein du mouvement et fut l'un des artisans du renouveau.
- Salih Münir (Bey) : ambassadeur ottoman à Paris entre 1895-1902.
- Salih Zeki (Bey) (Istanbul, 1864-Istanbul, 1921): mathématicien, il étudia à l'École Polytechnique de Paris entre 1884-1886.
- Sami Paşazade Sezai (Istanbul, 1860-Istanbul, 1936) : écrivain, il a vécu à Paris pendant plusieurs années au début du XX<sup>ème</sup> siècle.
- Sandobra Ali : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.
- Sarica Murat : historien, il étudia en France au début des années 1950.
- Sarp Bedrettin (1915-) : ingénieur, il étudia en France entre 1937-1940.
- Sav Saffet :
- Sav Ziya : il étudia en France dans les années 1950.
- Saygın Hasan (Burdur, 1958) : artiste peintre, il vit à Paris depuis 1982.

-Saygun Ahmet Adnan (Izmir, 1907-Izmir, 1991) : musicien, il étudia à la Schola Cantorum de Paris entre 1928-1931

-Sayman Yücel (Konya, 1939-) : professeur de Droit, chercheur, il fait son doctorat à Strasbourg. Il se retransche en France après les coups d'État de 1971 et de 1980.

- Sebati Muhiddin : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1925-1928.

-Şefik İsmail (Bey) : Il participa au mouvement jeune-turc de Paris dans les années 1890. Il publia un journal humoristique au nom de *Hayal* en 1901.

-Selanikli Rahmi (Bey) : homme d'État, il s'exila en France en 1926 après l'attentat manqué d'Izmir.

-Semikyan Bertev : Il étudia en France dans les années 1950.

-Şerafeddin Nazım :

-Serasker Yaveri Şefik : il séjourna à Paris dans les années 1890 et rejoignit le mouvement jeune-turc.

-Şerif (Paşa) (1865-1951) : opposant du Comité Union et Progrès, il s'exila en France dans les années 1910 et publia le journal « Meşrutiyet ».

-Sertel Sabiha (Salonique, 1895-Baku, 1968) : journaliste, elle s'installe à Paris avec son mari Sertel Zekerya au début des années 1950 pour fuir à la pression anti-communiste.

-Sertel Yıldız (New York 1923) : universitaire, elle est la fille du couple Sertel. Elle séjourna en France au début des années 1950 et entre 1971-1989. Elle enseigna l'histoire ottomane à l'université de Vincennes.

-Sertel Zekerya (Salonique, 1890-1980) : journaliste, il fait ses études à la Sorbonne dans les années 1910 et s'installe à Paris à la fin de sa vie dans les années 1970.

-Şevki (Efendi) : militaire, il fut envoyé en France en 1894 pour étudier la cartographie.

-Sevük İsmail Habib (1892-1954) : écrivain, il séjourna à Paris en 1935.

-Seyit Süleyman :

-Şeyh Şevki (Efendi) : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Sezayi Sami (Paşazade) (Istanbul 1860-Istanbul, 1936) : romancier, il assura la fonction de rédacteur en chef du journal *Meşveret* à Paris de 1905 à 1908.

-Sezer Muhittin : peintre, il vit à Paris depuis 1983.

-Şinasi İbrahim (Istanbul, 1826-Istanbul, 1871) célèbre journaliste, il effectua deux longs séjours à Paris, tout d'abord pour étudier entre 1849-1854, pour rejoindre ensuite les Jeunes-Turcs entre 1865-1869.

- Şinasi Kazım : journaliste, il étudia à Paris à la fin des années 1900.
- Siret Hüseyin (Istanbul, 1872-1959) : poète, il vécut à Paris pendant plusieurs années au début des années 1900. Il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.
- Sipahioğlu Gökşin (Izmir, 1926-Paris, 2011) : photographe, il arriva à Paris dans les années 1960 et fonda l'agence « Sipa Press » en 1973.
- Siyavuşgil Sabri Esat (Istanbul, 1907-1968) : poète, traducteur et écrivain, il étudia à l'université de Lyon et de Dijon entre 1928-1932.
- Somar Ziya (Yanya, 1906-Istanbul, 1978) : philosophe, il étudia en France à la fin des années 1820.
- Sözel Ali Hasan : il étudia à l'Académie Julian en 1925. Il quitta Paris en 1930.
- Suavi Ali (Istanbul, 1838-Istanbul, 1878) : écrivain, penseur, il publia les journaux *Ulum* et *La République* à Paris au début des années 1870.
- Süheyl Ahmed : médecin, il séjourna en France à la fin des années 1920.
- Şükrü (Bey) : il étudia à Paris entre 1905-1908 en compagnie de Mustafa Suphi.
- Sukuti İhsak : médecin, il étudia et participa au mouvement jeune-turc à Paris dans les années 1890.
- Süleyman Seyit (Bey) (1842-1913) : peintre, il étudia à l'École Ottomane de Paris puis aux cotés de Cabanel entre 1862-1875.
- Sümer Güner (Ankara, 1936- Ankara, 1977) : comédien, il étudia à Paris dans les années 1960.
- Suphi Mustafa (Giresun, 1883- Trabzon, 1921) : l'un des pionniers du communisme en Turquie, il étudia à Paris entre 1905-1908.
- Sürdüm İhsan (Konya, 1930) : peintre, il étudia en France entre 1956-1961.
- Taner Haldun (Istanbul, 1915-1986, Istanbul), il séjourna en France dans les années 1950.
- Tanilli Server (1931-2011) : écrivain, professeur de droit, il s'exila à Strasbourg après le coup d'État de 1980. Il retourne au pays en 2000.
- Tanoğlu Ali (Kosovo, 1904-1974) : géographe, il étudia en France entre 1929-1933.
- Tanor Bülent (1940-2002) : Il s'exile à Paris de 1983 à 1990 où il devient professeur aux universités de Paris X, de Dijon et de Genève.
- Tanpınar Ahmet Hamdi (Istanbul, 1901-Istanbul, 1962) : poète, nouvelliste, romancier, essayiste, il séjourna à Paris pendant quelques mois en 1953.

-Tarancı Cahit Sıtkı (Diyarbakır, 1910-Vienne, 1956) : poète, traducteur, il a fait des études en Sciences Politiques à Paris de 1938 à 1940.

-Tarhan Abdülhak Hamid (Istanbul, 1851-Istanbul, 1937) : diplomate, poète et dramaturge prolifique, il fit des études à Paris de 1863 à 1865. Il revient dans la ville en 1876 en tant que diplomate ottoman.

-Tarin Safer : médecin, il vécut en France dans les années 1950.

-Taşçioğlu Mükerrrem (1924) : politicien, il étudia les Sciences Politiques en France au début des années 1950.

-Taskeser Belkis : peintre.

-Tazol Alaeddin : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Tek Vedat (Istanbul, 1873-Istanbul, 1942) : architecte, il étudia à l'École des Beaux-arts dans les années 1890.

-Tengirsek Yusuf Kemal :

-Teziç Erdoğan (1936) : légiste, il a étudié le droit à Paris dans les années 1960.

-Tilmer Tefik :

-Tirali Naim (Giresun, 1925-Istanbul, 2009) : écrivain, il étudia le droit en France au début des années 1950. Il fut un dirigeant du Foyer des Étudiants Turcs de France.

-Togay (Benderli) Gün : elle fit des études de médecine en France au début des années 1950. Elle intégra le Parti Communiste Français puis Turc.

-Togay Necli : il fit ses études de médecine en France au début des années 1950. Il intégra le Parti Communiste Turc.

-Toker Metin (1924-2002) : écrivain, journaliste, il étudia les Sciences Politiques à Paris au début des années 1950. Il présida pendant un temps le Foyer des Étudiants Turcs de France.

-Tokgöz Ahmet İhsan (Erzurum, 1868-Istanbul, 1942) : écrivain, l'un des pères du journalisme moderne turc, fondateur de la revue *Servet-i Fünun*, il séjourna en Europe et notamment en France en 1891.

-Topçu Nurettin (1910-1975) : écrivain, intellectuel, il étudia en France, et notamment à Strasbourg à la fin des années 1920.

-Toptan Fazıl, il séjourna à Paris à la fin des années 1900.

-Topuz Hıfzı (Istanbul, 1923) : journaliste, il étudia le droit et le journalisme à Strasbourg dans les années 1950. Il travailla à l'Unesco à Paris entre 1959-1983.

-Topuzlu Cemil (1868-1958) : médecin, homme d'État, il étudia au lycée de *Galatasaray* et à l'école militaire de médecine avant de se rendre à Paris entre 1888-1891 pour se perfectionner en chirurgie. Il fut deux fois maire de la ville d'Istanbul.

-Toray Seyfeddin : peintre, il étudia à l'Académie Julian entre 1925-1928. Il quitta la ville en 1935.

-Tosun Hüseyin : intellectuel, il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Tosun Sedat :

-Tozum Ruknettin : médecin, il étudia en France au début des années 1950.

-Tunalı Hilmi : il séjourna à Paris et rejoignit le mouvement jeune-turc au début des années 1900.

-Turan Selim (Istanbul, 1915-Paris, 1994) : peintre, sculpteur, il fut doté d'une bourse gouvernementale pour étudier en France à partir de 1947. Il étudia à l'Académie Ranson, enseigna à l'École d'art de Fontainebleau et à l'Académie Goetz.

-Türkman Mahmut : il séjourna en France au début des années 1950.

-Ubeydullah (Efendi) (Izmir, 1858-Istanbul, 1937) : homme d'État il fut contraint à l'exil sous l'ère d'Abdül-Hamid. Il séjourna à de nombreuses reprises à Paris entre 1886-1899.

-Ulunay Refi Cevad (Damas, 1890-Istanbul, 1968) : journaliste, il s'exila en Europe puis en France dans les années 1920(il faisait parti de la liste des 150).

-Uluç Ömer (Istanbul, 1931) : artiste peintre, il fonda un atelier à Paris en 1984.

-Uluçay Cengiz (1915-1989) : mathématicien, il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Ulusoy Mehmet (1942-2005) : metteur en scène, il quitta Istanbul pour rejoindre Paris après le coup d'État militaire de 1971.

-Ulvi Cemal (1906-1972) : musicien, compositeur, il a étudié la musique à Paris en 1925.

-Ünsal Artun (Istanbul, 1942) : écrivain, il étudia à l'université de Paris entre 1963-1973. Il fut par ailleurs le correspondant de France du journal *Hurriyet* entre 1986-1992.

-Üstündağ Üstün : diplomate, il vécut à Paris dans les années 1960-1970.

-Urgan Mina (1915-2000) : écrivain, philosophe, elle séjourna en France au début des années 1950.

-Uraz Selçuk : Pianiste et femme d'Ulvi Uraz, elle étudia en France dans les années 1950.

-Uraz Ulvi (1921-1974) : comédien, cinéaste, il étudia en France dans les années 1950.

-Ustar Celal : il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Vardar Berke : linguiste.

-Varınca Adnan (Istanbul, 1918) : peintre, il demeura à Paris à titre de recherche entre 1957 et 1973.

-Varlık Utku (1942) : peintre, il étudia à Paris au début des années 1970.

-Vasaaf Gündüz (1945) : il étudia à Paris dans les années 1970.

-Veli (Bey) : il fit des études à Paris à la fin des années 1900.

-Veldi Zeki (1890-1970) : historien, il séjourna en France en 1928.

-Varlık Utku (Bolu, 1942-) : peintre, il fut doté d'une bourse gouvernementale pour étudier à l'École des Beaux Arts entre 1971-1975.

-Vecih Hasan (1895-1971) : peintre, il étudia à Paris dans les années 1920.

-Vedad (Bey) :

-Yalman Ahmet Emin (1888-1972) : journaliste, écrivain, il séjourna à Paris entre 1944-1945.

-Yamaş Hamit : il étudia en France au début des années 1950.

-Yar Ali : il étudia à Paris à la fin des années 1900.

-Yaşar Kazım : il participa au premier Congrès Jeune-Turc en 1902.

-Yazman Aslan Tufan :

-Yeğenoğlu İsmail Namık : peintre, il étudia à Paris dans les années 1910.

-Yenişehirlioğlu Şahin (1946) : écrivain, il étudia la philosophie à la Sorbonne entre 1964-1974.

-Yenişehirlioğlu Filiz : elle étudia à Paris au début des années 1970.

-Yıldırım İsmail (Kayabasi, 1954) : peintre sculpteur, il s'exile en France en 1982.

-Yılın Şinasi : Il étudia en France à la fin des années 1930. Il quitta le pays après l'éclatement de la guerre.

-Yosmayan Hilda (Istanbul) : peintre, elle vit en France.

-Yücel Ali Hasan (Istanbul, 1897- Istanbul, 1961) : homme politique, il occupa diverses fonctions ministérielles. Il est arrivé en France en 1930 accompagné d'un ministre pour y accomplir une mission d'observation sur les affaires culturelles du pays.

-Zeki Ekrem (1910-1987) : musicien, compositeur, il a étudié la musique à Paris de 1924 à 1930.

-Ziya Ekinci Tarık (Diyarbakir, 1925-) : médecin, il s'exile à Paris de 1982 à 1985.

-Ziya (Paşa) (Istanbul, 1825-Adana, 1880) : haut fonctionnaire, il s'est exilé à Paris pendant quelques mois en 1867.

-Ziya Nazmi (Aksaray, 1881-Istanbul, 1937) : peintre, il étudia à Paris entre 1908-1914.

-Zoeros (Paşa) : il fut envoyé à Paris en 1886 en compagnie d'autres médecins pour analyser le vaccin contre la rage.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABBAD Fabrice, *La France des années 20*, Paris, Armand Colin, 1993, 191 p.
- AGULHON Maurice, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848*, Armand Colin, Paris, 1977, 108 p.
- AGULHON Maurice, *La République au village : les populations du Var, de la Révolution à la 2<sup>ème</sup> République*, Paris, Editions du Seuil, 1979, 543 p.
- AHMET Cihan, *Osmanlı'da Eğitim*, İstanbul, 3F Yayınları, 2007, 120 pages.
- AKBULUT Erden, *TKP MK Dış Bürosu 1965 Tartışmaları*, İstanbul, Tüstav Yayınları, 2004, 464 pages
- AKÇURA Yusuf, *Yeni Türk Devletinin Öncüleri 1928 Yılı Yazıları*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 2001
- AKTAR Yücel, *İkinci Meşrutiyet Dönemi Öğrenci Olayları (1908-1918)*, Ankara, Gündoğan Yayınları, 1999, 282 pages.
- AKYILDIZ Ali, *Osmanlı Bürokrasisi ve Modernleşme*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2006, 252 pages.
- ALİ YÜCEL Hasan, *Fransa'da Kültür İşleri*, İstanbul, Devlet Basımevi, 1938, 255 pages.
- ALKAN Mehmet O., *Tanzimattan Cumhuriyete Modernleşme sürecinde Eğitim İstatistikleri 1839-1924*, Ankara, Devlet İstatistik Enstitüsü Yayınları, 2000, 323 pages.
- ALKAN Necmettin, *Mutlakiyetten Meşrutiyete II. Abdulhamid ve Jön Türkler*, İstanbul, Selis Kitaplar, 2009, 344 pages
- ANASTASSIADOU Meropi, *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003.
- ANGLADE Jean, *La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*, Paris, Hachette, 1976, 221 pages
- ARTUN Deniz, *Paris'ten modernlik Tercümeleri : Academie Julian'da imparatorluk ve Cumhuriyet öğrencileri*, İstanbul, İletişim yayınları, 2007, 291 p.
- BENEZIT Emmanuel, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays*, Paris, Grund, 1976
- BERKES Niyazi, *Türkiye'de Çağdaşlaşma*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2002, 598 p.
- BİRİNCİ Ali, *Hürriyet ve İtilaf Fırkası. II. Meşrutiyet Devrinde İttihat ve Terraki'ye Karşı Çıkanlar*, İstanbul, Dergah Yayınları, 1990, 300 p.
- BİRSEL Salah, *İstanbul Paris*, İstanbul, Nisan Yayıncılık, 1992, 271 p.



- BOZARSLAN Hamit, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, 589 p.
- BRYAS Madeleine, *Les migrations politiques et économiques en Europe depuis la guerre mondiale*, Paris, 1926, 224 p.
- CEZAR Mustafa, *Sanatta Batı'ya Açılış ve Osman Hamdi*, İstanbul, Kültür-Eğitim- Sağlık ve Spor Vakfı Yayınları, 1995, 803 p. (2 volumes).
- CHARLE Christophe, *Paris fin de siècle : culture et politique*, Paris, Editions su Seuil, 1998, 319 p.
- CHARLE Christophe, *La République des universitaires : 1870-1940*, Paris, Edition du Seuil, 1994, 505 p.
- CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, AubierRome/Laterza, 1995, 471 p.
- DAKHLIA Jocelyne-VINCENT Bernard, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe*, Paris, Albin Michel, 2011, 580 p.
- DANIŞ Didem, IRTIS Verda, *Entegrasyonun Ötesinde Türkiye'den Fransa'ya Göç ve Göçmenlik Halleri*, İstanbul, Bilgi Üniversitesi Yayınları, 2008, 392 p.
- DESMET-GREGOIRE Hélène, *Le divan magique : l'Orient turc en France au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 1994, 260 p.
- DE TAPIA Stéphane, *Migrations et diasporas turques, circulation migratoire et continuité territoriale (1957-2004)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005, 402 p.
- DINO Abidin, *Kültür, Sanat ve Politika Üstüne Yazılar*, İstanbul, Adam Yayınları, 2000, 678 p.
- DOLLOT Louis, *Les migrations humaines*, Paris, PUF, 1961.
- DÖLEN Emre, *İstanbul Üniversitesi*, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 2010, 877 p.
- DREYFUS Michel, *L'émigration politique en France, l'émigration politique en Europe au 19eme 20eme siècle*, Rome, École française de Rome, 1991.
- EMİL Birol, *Jön Türklere Dair Vesikalar 1 Edebiyatçı Jön Türklerin Mektupları (Ali Kemal ve Süleyman Nazif'den Mizancı Murad Bey'e)*, İstanbul, İstanbul Univ Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1882, 116 p.
- ENGELHARDT Edouard-Philippe, *La Turquie et les Tanzimat, ou histoire des réformes dans l'Empire ottoman, depuis 1826 jusqu'à nos jours*, Paris, A. Cotillon, 1882-1884, 2 vol.
- ENGİN Emel, *Mekteb-i Sultani'den Galatasaray Lisesi'ne*, İstanbul, Giza Yayınları, 2008, 368 p.
- ENNESCH Carmen, *Emigrations politiques d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, IPC, 1946.
- ERDAL Yavuz, *la presse des Jeunes Turcs en France*, édition universitaire, Strasbourg, 1975.
- ERYILMAZ Bilal, *Tanzimat ve Yönetimde Modernleşme*, İstanbul, İşaret Yayınları, 2006, 278 p.
- FERTE Patrick, BERRERA Caroline, *Etudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVI<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> s.)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, 326 p.
- FIERZ Gaby, HILTY Anne-Lise, MORDEY Marion, *Turquie de rêve- Turquie d'exil*, Paris, L'harmattan, 1995, 195 p.
- FINDIKOĞLU Z. Fahri, *Le Play Mektebi ve Prens Sabahaddin*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1962, 100 p.
- FINDLEY V. Carter, *Kalemiyeden Mülkiyeye. Osmanlı Memurlarının Toplumsal Tarihi*, İstanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 1996, 424 p.
- FINDLEY V. Carter, *Osmanlı Devletinde Bürokratik Reform Babiali (1789-1922)*, İstanbul, İz Yayıncılık, 1994.

- GENCER Mustafa, *Jöntürk Modernizmi ve 'Alman Ruhü' : 1908-1918 Dönemi Türk-Alman İlişkileri ve Eğitim*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2003, 460 p.
- GEORGEON François, *Türk Milliyetçiliğinin Kökenleri Yusuf Akçura (1876-1935)*, İstanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 1999, 226 p.
- GİRAY Kıymet, *Cumhuriyetin İlk Ressamları*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2004, 177 p.
- GÖÇMEN Muammer, *İsviçre'de Jöntürk Basını ve Türk Siyasal Hayatına Etkileri (1889-1902)*, İstanbul, 1995.
- GÖKHAN Halil, TIMOUR Mouhidine, *Türk Edebiyatında Paris*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2000, 329 p.
- GÖKHAN Halil, TIMOUR Muhiddine, *Paristanbul : Paris et les écrivains turcs au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, L'esprit des péninsules, 2000, 267 p.
- GÖKALP Altan, *La Turquie et l'émigration turque*, Paris, ADRI Centre de Ressources, 1984, 49 p.
- GOUSSEF Catherine, *L'exil russe : la fabrique du réfugié apatride*, Paris, CNRS éditions, 2008, 333p
- GÜMÜŞOĞLU Firdevs, *Cumhuriyet'te İz Bırakanlar : 10. Yıl Kuşağı*, İstanbul, Kaynak Yayınları, 2001, 252 p.
- GÜNAY Bekir, *Paris'te Bir Osmanlı*, İstanbul, Kitabevi Yayınları, 2009, 824 p.
- GÜRAY Sevim, *Ahmet Vefik Paşa*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1991, 164 p.
- HALM Dirk, ŞEN Faruk, *Exil sous le croissant et l'étoile*, Mayenne, Turquoise, 2009, 271 p.
- HANİOĞLU Şükrü, *Bir Siyasal Düşünür Olarak Doktor Abdullah Cevdet ve Dönemi*, İstanbul, Üçdal Neşriyat, 1981, 439 pages.
- HANİOĞLU Şükrü, *Bir Siyasal Örgüt Olarak Osmanlı İttihad ve Terakki Cemiyeti ve Jön Türklük (1889-1902)*, İstanbul, İletişim Yayınları.
- HERBETTE Maurice, *Fransa'da İlk Daimi Türk Elçisi 'Morali Esseyit Ali Efendi (1797-1802)*, İstanbul, Pera Yayıncılık, 214 p.
- İLERİ Cem, *Şükriye Dikmen*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2000, 149 p.
- İLKİN Selim, TEKELİ İlhan, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Eğitim ve Bilgi Üretim Sisteminin Oluşumu ve Dönüşümü*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1999, 221 p.
- İNALCIK Halil, *Tanzimat ve Fransa*, İstanbul, Maarif Matbaası, 1942, 12 p.
- GERMANER-INANKUR, *Oryantalistlerin İstanbul'u*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2002, 331 p.
- KARAL ENVER Ziya, *Osmanlı Tarihi. Cilt 5. Nizam-i Cedid ve Tanzimat Devirleri (1789-1856)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1983.
- KARAL ENVER Ziya, *Osmanlı Tarihi. Cilt 6. Islahat Fermanı Devri (1856-1861)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1983.
- KARAER Nihat, *Paris, Londra, Viyana : Abdülaziz'in Avrupa Seyahati*, Ankara, Phoenix Yayınevi, 2007, 179 p.
- KAYNAR Resat, *Mustafa Reşit Paşa ve Tanzimat*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1991, 656 p.
- KAZANCIGİL Aykut, BERKUREN Tahsin, *Galatasaray Lisesi Mezunları 1871-1996 Yıllara-Sınıflara- Okul Numaralarına ve Soyadlarına göre*, İstanbul, 1997.
- KEMAL Ali, *Sorbonne Darülfünunu'nda Edebiyat-i Hakikiyye Dersleri*, Ankara, Hece Yayınları, 2007, 183 p.
- KERMAN -KIESER Hans Lukas, *Türklüğe ihtida : 1870-1939 İsviçre'sinde yeni Türkiye'nin Öncüleri*, İstanbul, İletişim yayınları, 2008, 290 p.
- KİMYONGÜR Bahar, *Turquie, terre de diaspora et d'exil, Histoire des migrations politiques de Turquie*, Bruxelles, Couleur Livres, 2008, 136 p.

- KIRPIK Güray, ORUÇ Şahin, *Osmanlı'da Modern Öğretim, Strateji, Yöntem ve Teknikler*, Ankara, Gazi Kitabevi, 2006, 402 p.
- KODAMAN Bayram, *Les ambassades de Mustapha Rechid Pacha à Paris*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1991, 207 p.
- KURAN Ahmed Bedevi, *İnkılap Tarihimiz ve Jön Türkler*, Kaynak Yayınları, İstanbul, 2000, 461 p.
- KURAN Ercumend, *Avrupa'da Osmanlı İkamet Elçiliklerinin Kuruluşu ve İlk Elçilerin Siyasi Faliyetleri*, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1988.
- LEGOUX Luc, *La crise de l'asile politique en France, Paris, Centre français sur la population et le développement*, Etudes, n°8, 1995.
- LEGOUX Luc, *Les réfugiés dans le monde*, Paris, Documentation française, 1993, 67 p.
- LEWIS Bernard, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, La Découverte, 1984, 339 p.
- LIARD Louis, *L'université de Paris*, Paris, Librairie Renouard-Laurens, 1909, 132 p.
- LIVET Georges, *L'université de Strasbourg, de la Révolution française à la guerre de 1870*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996, 530 p.
- LIVIAN Marcel, *Le parti socialiste et l'immigration. Le gouvernement Blum, la main d'œuvre immigrés et les réfugiés politiques 1920-1940*, Paris, Anthropos, 1982.
- LYAUTEY Pierre, *Turquie moderne*, Paris, Julliard, 1970, 285 p.
- MANCO Ural, la question de l'émigration turque : une diaspora de cinquante ans en Europe et dans le monde, *La Turquie*, S. Vaner (dir.), Paris, Fayard, 2005, p. 553-576.
- MANITAKIS Nicolas, *L'essor de la mobilité étudiante internationale à l'âge des États-Nations. Une étude de cas : les étudiants grecs en France (1880-1940)*, thèse de doctorat en histoire, EHESS (Gérard Noirel dir. soutenue le 24 septembre 2004).
- MANTRAN Robert, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 2005, 807 p.
- MARDİN Şerif, *Jön Türklerin Siyasi Fikirleri 1895-1908*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1993, 340 p.
- MARRUS Michael, *Les exclus. Les réfugiés européens au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Calman-Levy, 1986.
- MAUCO Georges, *Les étrangers en France : leur rôle dans l'activité économique*, Paris, Armand Colin, 1932, 600 p.
- MOREAU Odile, *L'Empire ottoman à l'âge des réformes : les hommes et les idées du « Nouvel ordre » militaire, 1826-1914*, İstanbul Paris, Institut français d'études anatoliennes : Maisonneuve Larose, 2007, 401 p.
- MOREAU Odile, *Entre innovation et tradition, une lecture du réformisme ottoman à travers l'outil militaire, du Congrès de Berlin à la Première Guerre mondiale (1878-1914)*, Thèse de doctorat, Université de Paris Sorbonne, Paris IV, 2vol, 706 p.
- MOREL Jean-Pierre, ASHOLT Wolfgang, *Dans le dehors du monde : exil d'écrivains et d'artistes au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Presses Sorbonne, 2010, 363 p.
- MOULINIER Pierre, *La naissance de l'étudiant moderne (XIX<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Belin, 2002, 330 p.
- NOIRIEL Gérard, *Gens d'ici venus d'ailleurs : la France de l'immigration 1900 à nos jours*, Paris, Editions du Chêne, 2004, 295 p.
- NOIRIEL Gérard, *Le creuset français, histoire de l'immigration, XIX<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1988, 437 p.
- ORTAYLI İlber, *İkinci Abdülhamit Döneminde Osmanlı İmparatorluğunda Alman Nüfuzu*, Ankara, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi, 1981, 148 p.
- ÖZDEMİR Hüseyin, *Osmanlı Devletinde Bürokrasi*, İstanbul, Okumuş Adam Yayıncılık, 2001, 352 p.
- ÖZODAŞIK Mustafa, *Cumhuriyet Dönemi Yeni Bir Nesil Yetiştirme Çalışmaları 1923-1959*, Konya, Çizgi Kitabevi Yayınları, 1999, 291 p.

- ÖZSEZGİN Kaya, *Türk Plastik Sanatçıları*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1994, 344 p.
- PERİN Cevdet, *Tanzimat Edebiyatında Fransız Tesiri*, İstanbul, 1946.
- PERVILLE Guy, *Les étudiants algériens de l'université française : 1880-1962 : populisme et nationalisme chez les étudiants et intellectuels musulmans algériens de formation française*, Paris, Ed. du centre national de la recherche scientifique, 1984, 346 p.
- PINON René, *L'Europe et l'Empire ottoman*, Paris, Perrin, 1913, 603 p.
- PLUYETTE Jean, *La sélection de l'immigration en France et la doctrine des races*, Paris, Editions Pierre Bossuet, 1930, 151 p.
- RADO Şevket, *Paris'te Bir Osmanlı Sefiri: Yirmisekiz Mehmet Çelebi'nin Fransa Seyahatnamesi*, İstanbul, T. İş Bankası Kültür Yayınları, 2006, 99 p.
- RIZA Ahmet, *Batı'nın Doğu Politikasının Ahlaken İflası*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 1988, 352 p.
- ROCHE Max, *Education, Assistance et Culture Françaises dans l'Empire Ottoman 1784-1868*, İstanbul, Isis Press, 1989, 239 p.
- SAKAL Fahri, *Ağaoğlu Ahmed Bey*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1999.
- ŞARMAN Kansu, *Türk Promethe'ler Cumhuriyet'in Öğrencileri*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2005, 303 p.
- SAYILGAN Aclan, *Türkiye'de Sol Hareketler*, İstanbul, Doğu kütüphanesi, 2009, 785 p.
- SCHOR Ralph, *L'opinion française et les étrangers en France : 1919-1939*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1985, 761 p.
- SEGRE Monique, *L'art comme institution, l'École des Beaux-arts XIX<sup>ème</sup> XX<sup>ème</sup> siècle*, Edition de l'école Normale supérieure, 1993, 240 p.
- ŞEREF Abdurrahman, *Tarih Müsahabeleri*, İstanbul, Sucuoğlu Matbaası, 1980, 298 p.
- SEZEN Ayca, XARDEL Dominique, *İdil Biret*, İstanbul, Can Sanat Yayınları, 2007, 262 p.
- SHISSLER Holly, *İki İmparatorluk Arasında Ahmet Ağaoğlu ve Yeni Türkiye*, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi Yayınları, 2005, 377 p.
- SİNA Akşin, *Jön Türkler ve İttihat Terakki*, İstanbul, İmge Kitabevi, 2006, 463 p.
- ŞİŞMAN Adnan, *XX. Yüzyıl Başlarında Osmanlı Devleti'nde Yabancı Devletlerin Kültürel ve Sosyal Müessesleri*, Ankara, Atatürk Araştırma Merkezi, 2006, 519 p.
- ŞİŞMAN Adnan, *Galatasaray Mekteb-i Sultanisi'nin Kuruluşu ve İlk Yılları 1868-1871*, İstanbul, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1989, 84 p.
- ŞİŞMAN Adnan, *Tanzimat Döneminde Fransaya Gönderilen Osmanlı Öğrencileri (1839-1876)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2004, 185 p.
- TARIK ZAFER Tunaya, *Türkiye'nin Siyasi Hayatında Batılılaşma Hareketleri*, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi Yayınları, 2004, 223 p.
- TEJEL GORGAS, *Le mouvement kurde de Turquie en exil : continuités et discontinuités du nationalisme kurde sous le mandat français en Syrie et au Liban (1925-1945)*, Berne, Edition scientifiques internationales, 2007, 376 p.
- TOKER Yalçın, *150'likler'den portreler*, İstanbul, Toker Yayınları, 2006, 191p.
- TOPUZ Hıfzı, *Paris'te Son Osmanlılar: Mediha Sultan ve Damat Ferit*, İstanbul, Remzi Kitabevi, 1999, 302 p.
- TOZLU Necmettin, *İsmail Hakkı Baltacıoğlu'nun Eğitim Sistemi Üzerine Bir Araştırma*, İstanbul, Milli Eğitim Bakanlığı, 1989.
- TUT Barış, *Paris Okulu ve Türk Ressamları Paris : 1945-1960 L'école de Paris et les peintres Turcs*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2000, 131 p.
- UNAT Faik Reşit, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1987.
- VALENSI Lucette, *Ces étrangers familiers : musulmans en Europe XVI<sup>ème</sup> XVIII<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Payot, 2012, 336 p.

- VEINSTEIN Gilles, *Le paradis des infidèles, Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, Paris, FM/La Découverte, 1981, 255 p.
- WAXIN Marie, *Statut de l'étudiant étranger dans son développement historique*, Amiens, Imprimerie de Yvert, 1939, 299 p.
- WEILL Claudie, *Etudiants russes en Allemagne 1900-1914 : quand la Russie frappe à la porte de l'Europe*, L'harmattan, Paris, 1996, 271 p.
- WIDMANN Horst, *Atatürk ve Üniversite Reformu*, İstanbul, Kabalcı Yayınevi, 2000, 533 p.
- YAMGNANE Kofi, *Mémoire des migrations*, Paris, Le Monde éditions, 1996, 121 p.
- ZURCHER Eric Jan, METE Tuncay, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Sosyalizm ve Milliyetçilik 1876-1923*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2008, 264 p.

### -Sources

- AÇIKGÖZ Hayk, *Anadolulu Bir Ermeni Komünistin Anıları*, İstanbul, Belge Yayınları, 2006, 664 p.
- ADIVAR Abdülhak-Adnan, *Hakikat Peşinde*, İstanbul, Doğan Kardeş Yayınları, 1950, 296 p.
- AĞAOĞLU Ahmet, *Serbest Fırka Hatıraları*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1994, 231 p. (1<sup>ère</sup> publication : İstanbul, Baha Matbaası, 1969, 160 p.)
- AĞAOĞLU Ahmet, *Serbest İnsanlar Ülkesinde*, İstanbul, Sanayii Nefise Matbaası, 1930, 128 p.
- AĞAOĞLU Samet, *Babamın Arkadaşları*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1998, 237 p. (1<sup>ère</sup> publication : İstanbul, Baha Matbaası, 1969.)
- AĞAOĞLU Samet, *Bütün Öyküleri*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2003, 533 p.
- AĞAOĞLU Samet, *Hayat Bir Macera Çocukluk ve Gençlik Hatıraları*, İstanbul, Kitap Yayınevi, 2003, 174 p.
- AKÇURA Yusuf, *Hatıralarım*, Ankara, Hece Yayınları, 2005, 136 p.
- ANDAY Melih-Cevdet, *Paris yazıları*, İstanbul, Adam, 2002, 139 p.
- ASALER Defna, AKDEMİR Handan, *Güzin Dino-Abidin Dino Mektupları (1952-1973)*, İstanbul, T. İş Bankası Yayınları, 2004, 226 p.
- BALTACIOĞLU İsmail Hakkı, *Hayatım*, İstanbul, Dünya Yayıncılık, 1998, 394 p.
- BATUR Enis, *Paris Ecekent*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2003, 282 p.
- BEHRAMOĞLU Ataol, *İki Ateş Arasında Sürgün Yazıları*, İstanbul, Çağdaş Yayınları, 1998, 124 p. (1<sup>ère</sup> publication: İstanbul, Boyut, 1989, 86 p)
- BEHRAM Nihat, *Gurbet*, İstanbul, Gendaş Kültür, 2001, 388 p. (1<sup>ère</sup> publication: İstanbul, Can Yayınları, 1987.)
- BELLİ Sevim, *Boşuna mı Çiğnendik*, İstanbul, Belge Yayınları, 1994, 656 p.
- BENDERLİ Gün, *Su Başında Durmuşuz*, İstanbul, Belge Yayınları, 2003, 451 p.
- BEYATLI Yahya Kemal, *Çocukluğum, Gençliğim be Edebi Hatıralarım*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1973, 286 p.
- BEYATLI Yahya Kemal, *Edebiyata Dair*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1990, 230 p.
- BEYATLI Yahya Kemal, *Pek Sevgili Beybabacığım: Yahya Kemal'den Babasına Kartpostallar*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1998, 301 p.
- BEYATLI Yahya Kemal, *Siyâsi ve Edebi portreler*, İstanbul, Baha Matbaası, 1976, 194 p. (1<sup>ère</sup> publication: İstanbul, Yahya Kemal Enstitüsü, 1968, 194 p.)
- BEYATLI Yahya Kemal, *Tarih Müsahabeleri*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 174 p.
- CENAB Sehabettin, *Avrupa Mektupları*, İstanbul, Bordo Siyah Klasik Yayınlar, 2005, 224 p.
- CEVDET Abdullah, *Abdullah Cevdet'ten Seçme Yazılar*, Ankara, Lotus Yayınevi, 2008, 241 p.

- DEMİREL Selçuk, *Selçuk Demirel*, İstanbul, Galeri Nev, 1995, 56 p.
- DİNO Abidin, *Kısa hayat öyküm*, İstanbul, Can Yaşam, 2007, 86 p. (1ère publication: İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1995, 119 p.)
- DINO Güzin DINO, *Abidin, Dino Güzin-Dino Abidin Mektupları (1952-1973)*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Yayınları, 2004, 221 p.
- ERKİNER Engin, *Paris Ev İşgalleri*, İstanbul, Utopya Yayıncılık, 2001, 123 p.
- EYÜBOĞLU Sabahattin, *Fransa Üstüne Denemeler*, İstanbul, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1953, 170 p.
- GÖKMEN Oğuz, *Bir Zamanlar Harciye: Eski Bir Diplomatın Hatıraları 1*, İstanbul, Eser Sahibinin Kendi Yayını, 1999, 497 p.
- GÜRSEL Nedim, *Paris, İstanbul*, Khaldekon Yayınları, 1998, 159 p.
- GÜRSEL Nedim, *Paris Yazıları Görünümler ve Görüşler Durumlar ve Duruşlar*, 1973-2004, İstanbul, Doğan Kitapçılık, 2004, 525 p. (1ère publication: İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1995, 296 p.)
- GÜZEL Şehmus, *Gurbette Bile Gökyüzü Varmış*, İstanbul, Peri Yayınları, 2006, 96 p.
- GÜZEL Şehmus, *Abidin Dino ile Söyleşiler: Hayat ve Sanat*, İstanbul, Peri Yayınları, 2006, 144 p.
- GÜZEL Şehmus, *Fahri Petek: Bir Hayat Üç Can*, İstanbul, Tustav Yayınları, 2009, 358 p.
- GÜZEL Şehmus, *Paris: Gösteri Kent*, İstanbul, Peri Yayınları, 2006, 192 p.
- HAŞİM Ahmet, *Paris Frankfurt yahut hiç*, İstanbul, Notos gezi kitaplığı, 2008, 115 p.
- HAŞİM Ahmet, *Bize Göre*, İstanbul, Çağrı Yayınları, 2005, 112 p. (1ère publication: İstanbul, MEB, 1969, 227 p.)
- İNAN Afet, *Atatürk'ten Mektuplar*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1989. (1ère publication: Ankara, 1981, 102 p.)
- KAM Ferit, *Avrupa Mektupları*, İstanbul, Dergah Yayınları, 2000, 109 p.
- KEMAL Ali, *Ömrüm*, Ankara, Hece Yayınları, 2004, 210 p. (1ère publication: İstanbul, İsis Yayınları, 1985, 208 p.)
- KERİMİ Fatih, *Avrupa Seyahatnamesi*, İstanbul, Çağrı Yayınları, 2001, 143 p.
- KERMAN Zeynep, *Sami Paşazade Sezai'nin Hikaye-Hatıra-Mektup ve edebi Makaleleri*, İstanbul, İstanbul Uni. Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1981, 372 p.
- KESKİN Ali, *Exil*, Nancy, éditions À ta Turquie, 1997, 116 p.
- KESTEL Serhat, *Stuttgart ve Paris'te İstanbul*, İstanbul, Sistem Ofset Matbaası, 2002, 76 p.
- KIRIKKANAT Mine, *Paris, Paris*, İstanbul, Erko Yayıncılık, 2007, 128 p.
- KOCAHANOĞLU Osman Selim, *Rauf Orbay'ın Hatıraları (1914-1945)*, İstanbul, Temel Yayınları, 2005, 498 p.
- KUDAR Hasan, *Tahtakuşlar'dan Paris'e*, Ankara, İstanbul, İletişim Yayınları, 2001, 205 p. (1ère publication : Ankara, Güldiken Yayınları, 1999, 184 p.)
- KUDAR Hasan, *Un Troyen à Paris*, Paris, Özgül Kitabevi, 2005.
- KUĞUZADE Suleyman Rıza, *Trabzon-Paris 1924 Olimpiyatlarına Yolculuk*, İstanbul, Trabzon Araştırma Merkezi Vakfı, 2002, 160 p.
- KURAN Ahmed Bedevi, *Harbiye Mektebi'nde Hürriyet Mücadelesi*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2009, 170 p.
- KUZUCUOĞLU Babur, *Paris'te Türkiye Hareleri*, İstanbul, Troya Yayıncılık, 2005, 303 p.
- MEHMED Efendi, *Le paradis des infideles : un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, Paris, FM/La découverte, 255 p.
- MERİÇ Cemil, *Jurnal.Cilt 1*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2007, 400 p. (1ère publication : İstanbul, İletişim Yayınları, 1992, 400 p.)
- MERİÇ Cemil, *Jurnal.Cilt 2*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2007, 349 p. (1ère publication : İstanbul, İletişim Yayınları, 1993, 349 p.)
- MİDHAT Paşa, *Midhat Paşa'nın Hatıraları*, İstanbul, Temel Yayınları, 1997, 431 p.

- MURAD Kenize, *Saraydan Sürgüne*, İstanbul, İsis Press, 1994, 443 p.
- MÜRİDOĞLU Zühtü, *Zühtü Müridoğlu Kitabı*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1992, 190 p.
- MUSTAFA Sait Bey, *Avrupa Seyahatnamesi 1898*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2004, 181 p.
- NUR Rıza, *Hayat ve Hatıratım cilt 1*, İstanbul, İşaret Yayınları, 1991, 564 p. (1ère publication: İstanbul, Altındağ Garanti Matbaası, 1967, 4 volumes)
- NUR Rıza, *Hayat ve Hatıratım cilt 2*, İstanbul, İşaret Yayınları, 1992, 532 p.
- NUR Rıza, *Hayat ve Hatıratım cilt 3*, İstanbul, İşaret Yayınları, 1992, 559 p.
- OSMANOĞLU Ayşe, *Avec mon père le sultan Abdulhamid*, Paris, L'Harmattan, 1992, 313 pages.
- ÖZLÜ Demir, *Paris Güncesi*, İstanbul, Portakal KültürYayınları, 1999, 79 p.
- ÖZLÜ Demir, *Sürgünde On Yıl: On Yılın Yaşamöyküsü*, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2001, 216 p.
- PETEK Gaye, *témoignage recueilli le 7 novembre 2012*.
- PETEK Gaye, *Turcs en France*, Paris, Bleu autour, 2006, 201 p.
- PRENS Sabahaddin, *Gönüllü Sürgünden Zorunlu Sürgüne*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2007, 552 p.
- PRENS Sabahaddin, *Görüşlerim*, İstanbul, Buruç Yayınları, 1999, 264 p.
- RIZA Ahmet, *Anılar*, İstanbul, Çağdaş Yayıncılık, 2001, 111 p.
- RIZA Ahmet, TEMO İbrahim, *Biz İttihatçılar*, İstanbul, Orgun Yayınlar, 2009, 488 p. (1ère publication : *İbrahim Temo'nun İttihat ve Terakki Anıları*, İstanbul, Arba Yayınevi, 1987, 278 p.)
- SARIOZ Perihan, *İstanbul Paris İstanbul*, İstanbul, Doğan Kitapçılık, 2000, 247 p.
- SAYMAN Yücel, *Özgürlük Zamanı*, İstanbul, Evrensel Basın Yayın, 2008, 343 p.
- ŞERİF Paşa, *Şerif Paşa Bir Muhalifin Hatıraları İttihat ve Terakkiye Muhalefet*, İstanbul, Nehir Yayınları, 1990, 123 p.
- SERTEL Yıldız, *Roman Gibi Bir Demokrasi Mücadelesinde Bir Kadın*, İstanbul, Belge Yayınları, 1987, 368 p.
- SERTEL Yıldız, *Babam Zekeriya Sertel, Susmayan Adam*, İstanbul, Cumhuriyet Kitapları, 2002, 476 p.
- SERTEL Zekeriya, *Hatırladıklarım*, İstanbul, Remzi Kitabevi, 2001, 287 p. (1ère publication : İstanbul, Gözlem Yayınları, 1977, 317 p.)
- SERTEL Zekeriya, SERTEL Yıldız, SERTEL Sabiha, *Sertel'lerin Anılarında Nazım Hikmet ve Babiali*, İstanbul, Adam Yayınları, 1993, 142 p.
- TAHTAVİ Rif'a Rafi, *Paris gözlemleri*, İstanbul, Ses yayınları, 1992, 319 p.
- TAHTAVİ Rif'a Rafi, *L'or de Paris*, Paris, Sindbad, 1988, 342 pages.
- TANİLLİİ Server, *Strasbourg yazıları*, İstanbul, Adam Yayınları, 2000, 487 p.
- TARANCI Cahit Sıtkı, *Ziya'ya Mektuplar*, İstanbul, Can Sanat Yayınları, 2007, 243 p. (1ère publication : Varlık Yayınları, 1957, 208 p.)
- TARHAN Abdülhak Hamit, *Abdülhak Hamid'in Hatıraları*, İstanbul, Dergah Yayınları, 1994, 464 p.
- TOKGÖZ Ahmet İhsan, *Avrupa'da ne Gördüm Tuna'da Bir Hafta*, İstanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 2007, 620 p.
- TOKGÖZ Ahmet İhsan, *Matbuat Hatıralarım*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1993.
- TOPUZ Hıfzı, *Fikret Mualla Anılar, Resimler, Mektuplar*, İstanbul, Everest Yayınları, 2005, 360 p.
- TOPUZ Hıfzı, *Parisli Yıllar*, Ankara, Bilgi yayınevi, 1994, 303 p.
- TOPUZLU Cemil, *İstibdat-Meşrutiyet-Cumhuriyet Devirlerinde 80 Yıllık Hatıralarım*, İstanbul, Arma Yayınları, 1994, 268 p. (1ère publication : İstanbul, 1951, 294 p.)
- YAZMAN Aslan Tufan, *Bonjour Fransa*, İstanbul, Sanat Kitabevi, 1957, 136 p.

## -Biographies

- ABBASLI Nazile, *Ali Suavi'nin Düşünce Yapısı*, İstanbul, Bilge Karınca Yayınları, 2002, 264 p.
- ADAMI Christine, XURIGUERA Gerard, *Mustafa Altıntaş*, İstanbul, Bilim Sanatı Galerisi, 2001, 433 p.
- ADIVAR Halide Edip, *Doktor Abdülhak Adnan Adivar*, İstanbul, Ahmet Halit Yaşaroğlu Kitapçılık, 1956, 240 p.
- ALAKOM Rohat, *Şerif Paşa Bir Kürt Diplomatının Fırtınalı Yılları*, İstanbul, Avesta Yayınları, 1998, 178 p.
- ALKAN Ahmet Turan, *Sıradışı Bir Jön türk: Ubeydullah Efendi'nin Amerika Hatıraları*, İstanbul, İletişim Yayınları, 1997, 297 p.
- ALPTEKİN Turan, *Ahmet Hamdi Tanpınar: Bir Kültür, Bir İnsan*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2008, 232 p.
- ALTINTAŞ Osman, *Şeref Akdik*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 1988, 144 p.
- ARACI Emre, *Ahmed Adnan Saygun: Doğu-Batı Arası Müzik Köprüsü*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2007, 302 p.
- ASLAN Yavuz, *Türkiye Komünist Fırkası'nın Kuruluşu ve Mustafa Suphi*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1997, 401 p.
- AVCI Zeynep, *A'dan Z'ye Abidin Dino*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2007, 290 p.
- BANARLI Nihad Sami, *Yahya Kemal'in Hatıraları*, İstanbul, Fetih Cemiyeti Yayınları, 1960, 224 p.
- BASRI GÜRSES Hasan, *Şefik Hüsnü yaşamı yazıları yoldaşları*, İstanbul, Sosyalist yayımlar, 1994, 374 p.
- BAYKAM Bedri, *Harika Çocuk Türkiye ve Paris Yılları 1957-1980*, İstanbul, Pyramid Film Prodüksiyon, 2006, 568 p.
- BEHRAM Nihat, *Yılmaz Güney'le Yasaklı Yıllar*, İstanbul, Everest Yayınları, 2008, 443 p.
- BERKER Nadide, YALÇIN Selim, *Tıbbiye'nin ve Bir Tıbbiyeli'nin Öyküsü Osman Cevdet Çubukçu*, İstanbul, Vehbi Koç Vakfı Yayınları, 2003, 262 p.
- BÖLÜKBAŞI Rıza Tevfik, *Abdülhak Hamit*, İstanbul, İstanbul Uni. Edebiyat Fakültesi Yayınları, 1984.
- CEMİL Arif, *Sürgün Hayatlar Arif Cemil Bey'in Hatıraları*, İstanbul, Emre Yayınları, 2005, 222 p.
- ÇİÇEK Hikmet, *Dr. Bahattin Şakir: İttihat ve Terakki'den Tekilati Mahsusa'ya Bir Türk Jakobeni*, Kaynak Yayınları, İstanbul, 2004, 216 p.
- COŞKUN Alev, *Hasan Ali Yücel Aydınlanma Devrimcisi*, İstanbul, Cumhuriyet Kitapları, 2007, 300 p.
- DİNO Abidin, *Nazım Üstüne*, İstanbul, Sel Yayıncılık, 2006, 136 p.
- EDGÜ Ferit, *Fikret Mualla*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1995, 71 p.
- EDGÜ Ferit, *Nejad Devrim*, İstanbul, Galeri Nev, 1996, 63 p.
- EDHEM Halil, *Elvah-ı Nakşiye Koleksiyonu*, İstanbul, Milliyet Yayınları, 1970, 103 p.
- EGE Nezahet Nurettin, *Prens Sabahaddin, Hayatı ve İlmi Müdafaaaları*, İstanbul, Fakülteler Matbaası, 1977, 522 p.
- EMİL Birol, *Son dönem Osmanlı Aydını Mizancı Murad Bey*, İstanbul, Kitabevi Yayınları, 2009, 653 p.
- EYİCİL Ahmet, *Doktor Nazım Bey 1872-1926: Osmanlı İttihat ve Terakki Cemiyeti Liderlerinden*, Ankara, Gün Yayınları, 2004, 402 p.
- GIRAY Kıymet, *Mahmut Cuda*, Ankara, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 1982, 72 p.
- GÜZEL Şehmus, *İnsan Yılmaz Güney*, İstanbul, Kaynak Yayınları, 1994, 268 p.



- KOLOĞLU Orhan, *Fikret Mualla Bir Garip Kişi*, İstanbul, Boyut Yayıncılık, 2003, 216 p.
- MİYASOĞLU Mustafa, *Necip Fazıl Kısakürek*, Ankara, Akçağ Yayınları, 2009, 304 p.
- OKAY Cuneyd, *Bir Meşrutiyet Aydını Nüzhet Sabit Hayatı-Kişiliği-Fikirleri*, Ankara, Akçağ Yayınları, 2001, 240 p.
- OKAY Orhan, *Ahmet Hamdi Tanpınar*, İstanbul, Şule Yayınları, 2000, 176 p.
- OKAY Orhan, *Necip Fazıl Kısakürek*, İstanbul, Şule Yayınları, 2005, 165 p.
- ÖZDEMİR Hikmet, *Doğan Avcıoğlu: Bir Jön Türk'ün Ardından*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 2000, 395 p.
- ÖZCAN Ufuk, *Ahmet Ağaoğlu ve Rol Değişikliği Yüzyıl Dönümünde Batıcı Bir Aydın*, İstanbul, Donkişot Yayınları, 2002, 280 p.
- UYSAL Sermet Sami, *Yahya Kemal Beyatlı Şiire Adanmış Bir Yaşam*, İstanbul, Yahya Kemali Sevenler Derneği Yayınları, 1998, 510 p.
- YETİŞ Kazım, *Yahya Kemal Beyatlı*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yayınları, 2008, 471 p.
- YILMAZ Yaşar, *Başkaldıran Atların Ressamı, Avni Arbaş*, İstanbul, E Yayınları, 2005, 192 p.
- ZİYA Tarık, *Mahmut Esat Bozkurt, Hayatı ve hatıraları 1892-1943*, İzmir: Güneş Basım ve Yayınevi, 1944.
- FINDLEY V. Carter, *Ahmed Midhat Efendi Avrupa'da*, İstanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 1999, 59 p.
- FEYİZOĞLU Turhan, *Türk Ocağı'ndan Türkiye Komünist Partisine Mustafa Suphi*, İstanbul, Ozan Yayıncılık, 2007, 264 p.

#### **-Articles et conférences**

- ALTUNIS-GÜRSOY Belkis, « Türk Modernleşmesinde Sefir ve Sefaretnamelerin Rolü », *Bilgi Dergisi*, Janvier 2006, N° 36, pp. 139-165.
  - ARTUN Ünsal, « Avrupa'daki Başarılı Türkler », *Hürriyet*, 1 juillet 1992
  - BACQUÉ-GRAMMONT, Jean-Louis, « Regards des autorités françaises et de l'opinion parisienne sur le Califat d'Abdül-Mecid Efendi », *Les Annales de l'Autre Islam*, N° 2. 1994.
  - BATUR Figen, Nedim Gürsel ile yemekte 30 yıl öncesine gittim, *Hürriyet*, 24 mars 2004.
  - BIDART Claire, « Sociabilités : quelques variables », *Revue française de sociologie*, Sociabilité et action collective, avril 1988, pp. 621-648.
  - BINDER Gérard, « Turquie », *Les Dossiers CampusFrance*, N°1, janvier 2010.
  - BOYER Pierre, « La chiourme turque des galères de France de 1685 à 1687 », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N°6, 1969. pp. 53-74.
  - DAVISON, Roderic H., 1986, « Halil Sierif Paşa: The influence of Paris and the West on an Ottoman Diplomat », *Osmanlı Araştırmaları*, N° 6.
  - DUMONT Paul, « La présence culturelle française dans l'Empire ottoman à l'âge de la compétition coloniale en Europe (1870-1914) », *Frankofoni* [Ankara], vol. 19, 2007, pp. 35-62.
  - DÖLEN Emre, « Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Bilim (La science des Tanzimat à la République) », *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, vol 1, İstanbul, İletişim Yayınları, 154-196, 1985.
  - ELKATİP Demet, « Anılarla ve Yıllarla renklenen küçük bir retrospektif », *Milliyet : Sanat*, N° 297, Octobre 1992, pp. 41-42.
  - ERGENEKAN Melis, « Ahmet Rıza Bey'in doğduğu yıl olan 1858'de henüz önderlerinden biri olacağı Jön Türk Hareketinin serüveni », *Ahmet Rıza ve Meşveret Gazetesi*, İstanbul, Yeditepe İletişim fakültesi.
- <https://docs.google.com/viewer?a=v&q=cache:ipdFXNMKMCcJ:globalmediajournaltr.yeditepe.edu.tr/makaleler>

- GEORGEON François, « Un intellectuel Turc admirateur des Lumières et de la Révolution Française: Ahmet Ağaoğlu », *Les Arabes, Les Turcs et la Révolution Française*, REMM, N°52-53, 1990, Edisud, pp.186-198,  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm\\_09971327\\_1989\\_num\\_52\\_1\\_2299](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_09971327_1989_num_52_1_2299)
- İHSANOĞLU Ekmeleddin, « Tanzimat Öncesi ve Tanzimat dönemi Osmanlı Bilim ve Eğitim Anlayışı », *150 yılında Tanzimat*, Ankara, 1992.
- KABAKÇI Enes, « Le positivisme et son héritage en Turquie », *Les relations culturelles et scientifiques entre la Turquie et la France au XX<sup>ème</sup> siècle*, Colloque Jean Deny, Paris, École Normale Supérieure, 26-27 mars 2010, (texte inédit)
- KARADY Victor, « La migration internationale d'étudiants en Europe 1890-1940 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Mai 2002, N°145, pp. 47-60.
- KREISER Klaus, « Étudiants ottomans en France et en Suisse (1909-1912) », *Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman et de la Turquie 1326-1960*, éd. Daniel Panzac, Leuven, Peeters, (Sixième Congrès international d'Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman et de la Turquie), Aix-en-Provence, 1992, pp.843-854.
- KREISER Klaus, « Le Paris des Ottomans à la Belle Époque », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, juillet 2000, mis en ligne le 12 mai 2009, pp. 91-94,  
<http://remmm.revues.org/index262.html>.
- GÖKALP Altan, « L'immigration turque en Europe Occidentale : repères, et tendances », *Travaux de l'institut de géographie de Reims*, N° 65/66.
- GÖKALP Catherine, « L'émigration turque en Europe et particulièrement en France », *Population*, N° 2. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop\\_0032-4663\\_1973\\_num\\_28\\_2\\_15411](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1973_num_28_2_15411), pp. 335-360.
- GROPPO Bruno, « Exilés et réfugiés : évolution de la notion de réfugié au XX<sup>ème</sup> siècle », *historia actual online*, 15 octobre 2003, N°2, pp 69-79.
- Lang C. L, « L'Allemagne et son émigration », In: *Politique étrangère* N° 4,1955, pp. 453-466.
- MANITAKIS, Nicolas, « Etudiants étrangers, universités françaises et marché du travail intellectuel (fin XIX<sup>ème</sup> -années 1930) », E. Guichard, G.Noirel (dir.), *Construction des nationalités et immigration dans la France contemporaine*, Paris, ENS, 1997, pp. 123-154.
- MANITAKIS Nicolas, « L'Histoire des étudiants étrangers un défi pour l'histoire de l'immigration », *L'Étudiant étranger*, Préactes de la journée d'études du 8 février 2002,  
<http://barthes.enssib.fr/cliorevues/AHI/articles/preprints/manit.html>.
- MANITAKIS Nicolas, « Les migrations estudiantines en Europe, 1890-1930 », in Leboutte, René, éd, *Migrations et migrants dans une perspective historique. Permanences et innovations...International conference proceeding. European Forum 1997.8*, Bruxelles, PIE, Peter Lang, 2000, (série « Multiple Europe », N°12), pp. 243-270.
- MERCAN Faruk, « Paris'teki gizli örgütü ele veren not defter», *Aksiyon Dergisi*, N° 623, 13 novembre 2006.
- MOULINIER Pierre, « Les étudiants étrangers à Paris au XIX<sup>ème</sup> siècle : origines géographiques et cursus scolaires », *L'étudiant étranger*, Préactes de la journée d'études du 8 février 2002, <http://barthes.enssib.fr/cliorevues/AHI/articles/preprints/moulinier.html>.
- MOULINIER Pierre, « Les premières doctresses de la Faculté de médecine de Paris (1870-1900) : des étrangères à plus d'un titre ! », Communication de la journée d'étude de mars 2006, *Histoire/Genre/Migration*, <http://barthes.ens.fr/cliorevues/dos/genre/com/Moulinierprem.pdf>.
- MOULINIER Pierre, « Quand le Quartier Latin accueillait la jeunesse étudiante du monde (1814-1914) », <http://jeunes-et-societes.cereq.fr/PDF-RJS2/MOULINIER.pdf>
- Point de vue image du monde, *Hommage Princesse*, 11-17 avril 2012, pp. 28-31.

- RIVIERE Carole Anne, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, janvier 2004, N°123, pp. 207-231.
- RIZA Ahmet, « La Tolérance musulmane », *Revue Occidentale*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1896.
- « San'at yolunda birleşen fikirler », *Milliyet* 16 juillet 1932.
- SERVANTIE Alain, « Aux débuts du journalisme de tourisme turc en Europe, Ahmet İhsan Tokgöz (1891) », *Academia.edu*. 12 octobre 2007.
- SÜSLÜ Azmi, « Un aperçu sur les Ambassadeurs ottomans et leurs Sefaretname », *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Tarih Araştırmaları Dergisi*, 1925, N° 25, 233-260.
- TÜRK-FRANSIZ Münasebetleri, Kanuni'den Günümüze, *Mostar*, Uluslararası Kolokyum, İstanbul, 2012, 312 p.
- VAN DAMME Stéphane « La sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses*, janvier 1997, pp. 121-132.
- VAROL Sabetay, « Kemal Baştuji'nin ilk Türkiye Sergisi », *Cumhuriyet*, 28 septembre 1986.
- VERDES-LEROUX Jeannine, « L'art de parti ». In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. 28 juin 1979. Les fonctions de l'art. pp. 33-55.
- YERASIMOS Stéphane, « La planification de l'espace en Turquie ». In: *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N° 50, 1988. Turquie, la croisée des chemins. pp. 109-123.

#### **-Ouvrages collectifs**

- CARON Jean-Claude, VERNUS Michel, *L'Europe au XIX<sup>ème</sup> siècle : des nations aux nationalismes 1815-1914*, Paris, Armand Colin, 2001, 477 p.
- GEORGEON François, *Sous Le Signe Des Réformes État et Société de l'Empire ottoman à la Turquie Kémaliste (1789-1939)*, İstanbul, Isis Press, 2009, 429 p.
- KUNERALP Sinan, BACQUE-GRAMMONT Jean-Louis, HITZEL Frédéric, *Représentants Permanents De La France en Turquie (1536-1991) Et De La Turquie en France (1797-1991)*, İstanbul/ Paris, Isis Press, 1991, 166 p.
- Exil politique et migration économique : Espagnols et Français au XIX<sup>ème</sup> XX<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Edition du centre national de la recherche scientifique, 1991, 204 p.

#### **-Documentaire**

- GEORGEON François, KERGRAISSE Philippe, « Le Paris des Jeunes-Turcs » (documentaire), *Études turques et ottomanes*, Cetobac, 45 minutes, 1996.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX, D'INSTITUTIONS,  
D'ASSOCIATIONS, DE JOURNAUX ET DE VILLES<sup>826</sup>

**A**

Abbas Halim, 208  
Abdi İpekçi, 338  
Abdül-Aziz, 31, 32, 34, 39, 79, 202, 205, 207, 212  
Abdülhak Hamid Tarhan, 65, 72, 145, 155  
Abdülhak Şinasi Hisar, 160  
Abdülhalik İndere, 304  
Abdülhalim Memduh, 103, 385  
Abdül-Hamid, 4, 8, 9, 11, 15, 19, 24, 31, 49, 78, 82, 84, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 97, 98, 101, 102, 106, 108, 109, 111, 112, 114, 115, 118, 119, 122, 128, 132, 138, 144, 176, 177, 178, 182, 187, 199, 200, 207, 208, 212, 232, 280, 342, 348, 349, 351, 385, 405, 411  
Abdül-Hamid I<sup>er</sup>, 4, 8  
Abdül-Hamid II, 8, 9, 15, 19, 24, 31, 49, 78, 132, 138, 232, 280, 342, 348, 351  
Abdullah Cevdet, 99, 110, 157, 178, 416, 419  
Abdüllatif, 36

---

<sup>826</sup>. La ville de Paris, qui figure à quasiment toutes les pages n'a pas été indexée.

Abdül-Mecid, 3, 6, 25, 28, 31, 32, 39, 40, 131, 132, 188, 213, 242, 423  
Abdül-Mecid II, 133, 134  
Abdürrahman Beder Han, 103  
Abidin Dino, 9, 14, 225, 274, 280, 281, 283, 284, 285, 294, 301, 303, 305, 306, 307, 309, 310, 311, 316, 317, 323, 330, 335, 336, 340, 346, 347, 349, 374, 375, 376, 377, 382, 383, 392, 419, 420, 422  
Académie de France, 48  
Académie des Beaux-arts d'Istanbul, 274, 275  
Académie française de Rome, 199  
Académie Goetz, 309, 411  
Académie Julian, 12, 18, 142, 200, 205, 208, 209, 211, 213, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 263, 367, 372, 386, 387, 388, 392, 393, 395, 397, 399, 400, 401, 402, 404, 405, 407, 408, 410  
Académie Ranson, 309, 411  
*Adem-i Merkeziyet Cemiyeti*, 93, 106, 182  
Adil Fikret, 339, 385  
Adnan Adivar, 97, 242, 243, 385, 422  
Adnan Menderes, 285, 335  
Adnan Saygun, 257, 271, 422  
Adolphe Déchenaud, 222  
Adolphe Goupil, 206  
Agah Efendi, 50  
Agence pour l'Enseignement Français à l'Etranger, 353  
Agop Efendi, 41  
Ahmed Celaleddin, 109, 176, 178, 179, 385  
Ahmed III, 56  
Ahmet Ağaoğlu, 273, 418, 423, 424  
Ahmet Bedevi Kuran, 21, 100, 119, 120, 121, 125, 126, 127, 157, 193  
Ahmet Haşim, 21, 233, 234, 235, 237, 239  
Ahmet İhsan, 21, 62, 63, 64, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 77, 78, 410, 421, 425  
Ahmet İkizek, 322, 382  
Ahmet Midhat, 78  
Ahmet Rıza, 2, 9, 13, 14, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 138, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 181, 226, 344, 348, 349, 350, 363, 386, 393, 424  
Ahmet Şevket, 104  
Akil Muhtar, 106  
Alaeddin Tazol, 266  
Alain Fournier, 229  
Albert Bitran, 301, 390  
Albert Fua, 101, 123, 152  
Albert Sorel, 159, 161, 162, 164, 165, 167, 175, 345  
Albert Vandale, 161  
Ali Bey, 111  
Ali Çelebi, 220  
Ali Fehmi, 103  
Ali Ferruh, 98, 107  
Ali Fethi Okyar, 219  
Ali Halef, 257  
Ali Karsan, 222, 257  
Ali Kemal, 21, 59, 60, 63, 64, 65, 74, 87, 88, 91, 92, 97, 107, 110, 119, 120, 121, 123, 141, 146, 175, 176, 177, 178, 246, 343, 364, 401, 415  
Ali Keskin, 323, 324, 325, 326, 327  
Ali Nizami Bey, 40, 41, 43, 44  
Ali Paşa, 30, 31, 33, 47, 50, 150  
Ali Rıza Berkem, 268, 374  
Ali Rıza Berkem, 269, 270  
Ali Sami Boyar, 215, 216, 217  
Ali Sandobra, 266  
Ali Sözel, 222  
Ali Suavi, 82, 145, 421  
Alliance Française, 288, 289, 353  
Alphonse Daudet, 141  
Altan Çetin, 332, 337, 381  
*American Research Institute in Turkey*, 354

Anglés, 305  
 Angora, 227, 352  
 Ankara, 5, 6, 27, 35, 55, 59, 89, 97, 124, 130, 146, 156, 179, 223, 224, 265, 270, 274, 284, 287, 312, 315, 332, 338, 351, 352, 353, 386, 389, 390, 391, 392, 393, 398, 399, 409, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425  
 Anna Izemone, 266  
 Antibes, 308, 336, 387  
 Aragon, 14, 295, 296, 306, 307, 309, 347  
 Arc-de-Triomphe, 69  
 Arif Bey, 104  
 Aristide Briand, 194  
 Aristidi Paşa, 101  
 Arsène Chabanian, 211  
 Arslan Humbaracı, 297, 314  
 Asaf Hale, 223, 388  
 Association de l'Astronomie Turque, 271  
 Association des étudiants ottomans de Paris, 213  
 Association des Mathématicques Turques, 270  
 Association des Peintres et des Sculpteurs Indépendants, 223, 271, 275  
 Association des Peintres et Sculpteurs Turcs, 224  
 Association des Peintres Turcs, 224  
 Association Turque des Soins Physiques et de la Réhabilitation, 270  
 Ataol Behramoğlu, 328  
 Atelier de la Grande Chaumière, 310  
 Athènes, 129, 168, 194  
 Atilla Karaosmanoğlu, 338  
 Attila İlhan, 289, 297, 300, 322, 382  
 Auguste Comte, 85, 90, 99, 101, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 150, 151, 152, 154, 226, 344  
 Avni Arbaş, 275, 280, 291, 292, 294, 299, 301, 302, 305, 308, 309, 310, 315, 317, 320, 322, 332, 337, 338, 346, 350, 377, 382, 423  
 Avni Kemal, 119  
 Avni Lifij, 213, 215, 217  
 Ayan Meclisi, 116  
 Ayla Algan,, 338  
 Ayşe Sultan, 133  
 Ayzistazi, 266  
 Aziz Yalab, 324  
 Azmi Bey, 127

## B

Babanzade Hikmet, 103, 388  
 Bahaeddin Şakir, 87, 101, 104, 105, 106, 138, 175, 179, 180, 343, 403  
 Bakou, 319  
 Banville, 158, 161, 169, 170  
 Barrès, 165, 167, 168, 345  
 Baudelaire, 158, 169, 170, 171, 172, 173  
 Bedrettin Sarp, 260, 261, 264  
 Belgrade, 287  
 Benjamin Constant, 208  
 Bergson, 165  
 Berlin, 32, 65, 92, 97, 223, 278, 303, 327, 355, 417  
 Bertev Şemikyan, 294  
 Besim Darkot, 247, 250  
 Besim Ömer, 90, 107, 389  
 Beyoğlu, 31, 33, 60, 66, 88, 201  
 Binbaşı Ahmet, 110  
 Bismarck, 175  
 Bordeaux, 266, 267, 301, 328, 394  
 Boudeau, 145  
 Bougereau, 206  
 Boulevard de Brune, 257  
 Boulevard des Italiens, 70  
 Boulevard Jourdan, 290

Boulevard Saint Germain, 74, 258  
Boulevard Saint Martin, 290  
Boulevard Saint Michel, 119  
Boulogne, 68, 70, 73  
Braque, 233  
Bruno Bassano, 303  
Bruxelles, 49, 102, 108, 176, 310, 389, 416, 425  
Bucarest, 52, 98  
*Bulletin de la Société Internationale de la Science Sociale*, 191  
Burahn Toprak, 308  
Bursa, 89, 146, 273, 388, 398

## C

Cabanel, 204, 409  
*Café Cluny*, 180  
*Café du Dôme*, 245, 318  
*Café Guimard*, 317  
*Café Le Capoulade*, 297  
*Café Procope*, 204  
*Café Rotonde*, 245  
*Café Select*, 317  
*Café Soufflot*, 74, 90, 108, 160, 179, 244  
*Café Thermes*, 74  
*Café Vachette*, 119, 160, 168, 244  
Cahid Cinci, 266  
Cahit Arf, 269, 270  
Cahit Güçbilmez, 291, 299, 300, 321, 337  
Cahit Sitki Tarancı, 266  
*Cambodge*, 63  
Camille Flammarion, 183  
Camille Julian, 162, 163, 164, 167  
CampusFrance, 353, 354, 355, 423  
Cap d'Ail, 131  
Casino de Saint Cloud, 98  
*Casinos de Paris*, 73  
Cavid Bey, 177  
Cavit Paşa, 134  
Cavour, 175  
*Ce Soir*, 296  
Cecil Michaelis, 306  
Celal Ustar, 266  
*Cem*, 135, 391, 416  
Cemal Bey, 65  
Cemal Beyenfendi, 129  
Cemil Paşa, 47, 49  
Cemil Topuzlu, 21, 63, 65, 74, 90, 91, 92, 95, 98, 106, 107, 119, 162, 343  
Cemile Alaiyeli, 266  
Cemiyet-i Hafiye, 123  
Cenap Sahabeddin, 90, 107  
Cengiz Uluçay, 266  
Cerkeş Kemal, 103  
Cevat Bey, 127, 128  
Cevat Dereli, 220, 271  
Cevdet Ali, 213  
Cézanne, 302  
Champs-Élysées, 68, 69, 136  
Charles de Gaulle, 352, 353  
Charles Letourneur, 196  
*Chatelet*, 72  
Chatenay-Malabry, 333  
*Cinéma*, 292  
Clemenceau, 14, 90, 102, 108, 141, 194

Clermont-Ferrand, 254  
Cocteau, 245, 284  
Collège de France, 243  
Collège de Meaux, 157, 158  
Collège Libre des Sciences Sociales, 147  
*Comité de Patronage des Étudiants Étrangers*, 53  
*Comité de Patronage des Étudiants Ottomans*, 53  
Comité Union et Progrès, 9, 11, 14, 15, 84, 93, 101, 102, 107, 108, 111, 113, 114, 118, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 133, 138, 142, 144, 147, 176, 177, 178, 179, 181, 190, 192, 193, 199, 212, 343, 344, 348, 388, 393, 394, 401, 403, 405, 406, 407  
Compagnie Beyrouth-Damas, 111  
Comte de Mun, 167  
Conil Lacoste, 317  
Constantinople, 8, 30, 149, 211, 212, 213  
Courbet, 201  
Créteil, 324  
*Cumhuriyet*, 63, 200, 219, 232, 265, 266, 267, 270, 376, 414, 416, 417, 418, 421, 422, 424, 425

## Ç

Çürüksulu Ahmet, 110, 391

## D

Dadaïsme, 307  
Daire-i Seniyye, 36  
Damad Mahmud Paşa, 99, 107, 182  
Damat Ferit Paşa, 131, 132, 133, 241  
*Dar-i Suray-i Askeriye*, 44  
*Darüşşafaka*, 155  
Degas, 173  
Delacroix, 201  
Delbos, 109  
Demetrius Georgiades, 84  
Demir Fitrat Önger, 337  
*Dergah*, 60, 63, 155, 414, 420, 421  
Derviş Efendi, 37  
Derviş Hima, 103, 392  
*Deutcher Akademischer Austausch Dienst*, 354  
Dijon, 250, 251, 254, 256, 260, 312, 394, 408, 409  
Dikran Essaïan, 211  
Diran Garebadian, 211  
Direction des Elèves ottomans, 45  
Diyarbakır, 267, 409  
Docteur Nazım, 99, 102  
Doğan Aksoy, 294, 297, 298, 299  
*Doğru Yol*, 177  
*Dolmabahçe*, 206, 207, 270  
Dreyfus, 150, 168  
Drieu la Rochelle, 235  
Drouot, 304  
Dullin, 284  
Durkheim, 141, 183, 196

## E

Ebuzziya Tefik, 108  
École Centrale, 47, 209  
École d'agriculture de Grignon, 89, 386  
École d'artillerie, 27  
École d'État major, 37  
École de médecine militaire, 27, 82, 86, 92, 106, 343



École des Beaux-arts, 12, 18, 140, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 210, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 256,  
 309, 349, 388, 389, 396, 405, 409, 418  
 École des Langues Orientales, 172, 242, 385  
 École des Mines, 36, 37  
 École des Sciences Politiques, 317  
 École du génie militaire, 4  
 École Égyptienne, 37  
 École Libre des Sciences Politiques, 161, 175, 178, 272, 273, 397  
 École militaire d'Istanbul, 9, 79, 112, 119, 201  
 École navale de Brest, 36  
 École Normale Supérieure, 145, 215, 313, 387, 424  
 École Professionnelle d'Istanbul, 48  
 Edgar Chahin, 211  
 Edgar Poe, 169  
 Edhem, 36, 204, 208, 218, 393  
 Edip Çelik, 338  
 Edmond Demolins, 184, 185, 195, 197  
 Edouard le Barbier, 43  
 El Mekki, 318  
 Elisée Recluse, 188, 190  
 Elsa Triolet, 306  
 Emile Bourgeois, 161  
 Emin Bankoğlu, 266  
*Eminönü*, 67  
 Engels, 197  
 Enver Bey, 115  
 Enver Ziya Karal, 252, 254, 269, 271  
 Erdem Buri, 338  
 Ernest Renan, 146  
 Ervant Demirdjian, 211  
 Esad Efendi, 40, 44, 45, 46  
 Esat Cemal, 90, 107  
 Eur Ali, 213  
 Evian, 194  
 externat des Jeunes Gens, 48

## F

Fahri Petek, 21, 280, 281, 282, 283, 285, 288, 289, 290, 291, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 302, 308, 311, 319, 320, 321,  
 322, 323, 330, 333, 334, 335, 337, 339, 347, 348, 377, 378, 405, 420  
 Faliş Rıfku, 137  
 Fatih Kerimi, 21, 70, 73, 76, 78  
 Fazıl Toptani, 119  
 Fazlı Bey, 114, 385  
 Ferik Ahmed Celaleddin, 104  
 Ferit Kam, 21, 61, 63, 64, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 76, 78  
 Fernand Cormon, 215  
 Ferruh Doğan, 338  
 Fethi Bey, 125, 126, 177, 245  
 Feyhaman Duran, 142, 212, 213, 215, 216, 217, 345, 395  
 Feyzi Ömer, 241  
 Fikret Mualla, 9, 212, 280, 301, 302, 303, 304, 305, 311, 318, 346, 379, 380, 421, 422, 423  
 Fitzgerald, 233  
*Folies-Bergères*, 17, 72  
 Fontainebleau, 70, 78, 309, 411  
 Foujita, 245  
 Foyer des Etudiants Turcs, 16, 298, 312, 313, 314, 348  
 Francfort, 68, 328  
 François I<sup>er</sup>, 3, 25, 29, 79  
 Fraternité Musulmane, 115  
 Fuad Bilgen, 266  
 Fuad Paşa, 31, 38, 39, 41, 79, 150  
 Fuat Selim, 194

Fustel de Coulanges, 162, 163  
Füsün Çetintaş, 338

## G

Gabriel Tarde, 196  
Gabriel-Jules Thomas, 210  
*Galata*, 31, 33, 52, 60, 66  
*Galatasaray*, 45, 46, 47, 52, 59, 63, 79, 89, 156, 232, 275, 288, 302, 309, 313, 342, 352, 353, 396, 397, 410, 415, 416, 418  
Galerie Dina Vierny, 308  
Galerie Esteve, 308  
Galerie Kléber, 305  
Galerie La Muraille, 308  
Galerie La Roue, 308  
Galib Efenid, 208  
Galip Efendi, 119  
Gallia, 248  
Gambetta, 141  
Gare Saint Charles, 288  
Garsonnet, 48  
Gaston Doumergue, 133  
Gaye Petek, 291, 300, 321, 322, 329, 330, 331, 333, 334, 336  
*Gencine-i Hayâl*, 84  
Genève, 20, 76, 83, 87, 91, 92, 97, 98, 99, 102, 103, 106, 108, 110, 112, 129, 135, 140, 176, 249, 283, 387, 403, 409  
Gérôme, 203, 204, 205, 206, 210  
Gertrude Stein, 233, 284  
Girmond, 261  
Gökşin Sipahioğlu, 323, 335, 336, 383  
Grand Opéra, 70, 72  
Groupe D, 283  
Gués, 201  
Guillaume II, 8, 18, 49, 80, 92, 343  
Guillemet, 202  
Gülgün Ütündag, 338  
Gümlcineli İsmail, 129  
Gün Benderli-Togay, 337  
Gün Togay, 294  
Gustave Boulanger, 205, 206  
Gustave Deloye, 208, 210  
Gustave Le Bon, 196  
Gustave Rouland, 40, 41  
Güzin Dino, 15, 284, 294, 301, 320, 329, 330, 347, 374, 419

## H

Hakkı Anlı, 280, 322, 346, 382  
Hakkı Bey, 83  
Hakkı Halid, 100  
Halil Edhem, 205, 218  
Halil Ganem, 84, 101, 102, 103, 396  
Halim Paşa, 213  
Haluk Ceyhan, 338  
Hamdan Efendi, 35  
Hamit Yabaş, 322  
*Hareket Ordusu*, 118  
Hasan Akkuş, 294  
Hasan Esat Işık, 315  
Hasan Kudar, 287, 288, 289, 318, 319  
Hasan Tahsin, 60  
Hasan Vecih, 222, 397  
Haşim Bey, 110  
Haşim Nahid, 241, 242  
Hassan Akkuş, 298, 300

*Hayal*, 103, 396, 407  
*Haydarpaşa*, 270, 274  
Hazım Bey, 95  
Hemingway, 233  
Henri de Régnier, 174  
Henri de Tourville, 184, 197  
Henri Lefebvre, 306  
Henri Massis, 235  
Henri Matisse, 209  
Herbert Spencer, 196  
Heredia, 158, 169, 170, 226, 345  
Hıfzı Topuz, 305, 318, 323, 329, 330, 332, 337, 338, 339, 340, 347, 383  
Hikmet Onat, 213, 215, 217  
*Hilal*, 84, 396  
Hilmi Paşa, 134  
Hippolyte Flandrin, 202  
Hippolyte Stamos, 174  
Hoca kadri, 119  
Hoca Kadri, 103, 397  
Hôtel Balzac, 65  
Hôtel de Suez, 65  
Hôtel Idéal, 290  
Hôtel Royer Collard, 65  
Hulusi Dosdoğru, 282, 294  
*Hürriyet*, 119, 123, 129, 336, 383, 414, 420, 423  
*Hürriyet ve İtilaf Fırkası*, 123, 124, 129  
Hüseyin Bey, 48  
Hüseyin Siyret, 103  
Hüseyin Tosun, 103  
Hüsnü Bey, 46, 49  
Hüsrev Paşa, 36  
Hıfzı Topuz, 304, 308

## I

İbrahim Baha, 119, 121, 398  
İbrahim Bahaeddin, 121  
İbrahim Çallı, 213, 214, 215, 217  
İbrahim Mütferrika, 56  
İbrahim Paşa, 4, 36, 55, 56  
İbrahim Paşazade, 126  
İbrahim Şinasi, 82, 160  
İbrahim Temo, 82, 89, 95, 96, 99, 103, 421  
İbrahim Çallı, 224, 275, 345  
İdil Biret, 335, 418  
İhsan Efendi, 207, 208, 210  
İTB, 15, 286, 289, 290, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 309, 311, 312, 313, 314, 347, 348, 376  
*İkdam*, 176  
île de Chios, 86  
İleri Jön Türkler Birliği, 282, 293  
İlhan Koman, 303  
İngres, 141, 201, 202  
*Institut Barbet*, 36  
*Institut Gazi*, 274  
Institut Turque de l'Histoire des Réformes, 271  
Institution Fontaine, 48  
Institution Hueber, 48  
İshak Sukuti, 89, 106, 110, 178  
İslahat-i Esasiye Osmaniye, 123  
İsmail Cem, 338  
İsmail Hakkı, 103, 388, 418, 419  
İsmail Hakkı Baltacıoğlu, 225  
İsmail Kemal, 103

İsmail Şefik, 103  
İsmail Yeğenoğlu, 215  
İsmet İnönü, 136, 239, 272  
İstanbul, 7, 18, 23, 24, 27, 28, 31, 33, 34, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 52, 54, 56, 57, 59, 61, 63, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 79, 85, 86, 89, 91, 92, 96, 101, 102, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 125, 132, 137, 140, 145, 155, 156, 157, 160, 164, 175, 176, 180, 182, 183, 196, 201, 202, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 215, 217, 220, 223, 242, 243, 244, 251, 255, 265, 269, 270, 273, 274, 279, 282, 283, 287, 288, 292, 303, 305, 308, 310, 324, 330, 332, 336, 338, 342, 343, 347, 351, 352, 353, 354, 355, 368, 383, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412, 417, 423  
*İstanbul Darülfünunu*, 155  
*İttihad*, 82, 416  
İzmir, 95, 101, 134, 214, 242, 282, 288, 353, 387, 390, 407, 408, 411  
İzzeddin Efendi, 32

## J

J.Novicow, 52  
Jacqueline Baştuji, 296  
Jacques Prévert, 14, 337  
Jak Belikar, 266  
Janine Doly, 335  
Janissaires, 4, 24, 27, 28  
jardin du Luxembourg, 95  
Jardin du Luxembourg, 17, 179  
Jaurès, 141, 167  
Jean Lurçat, 306, 337, 347  
Jean Ostrorog, 305  
Jean Royer, 174  
Jeanne d'Arc, 166  
Jean-Paul Laurens, 208, 212, 216, 221  
Jeunes-Ottomans, 82, 86, 113, 143, 148, 151, 342, 345  
Jeunes-Turcs, 9, 12, 15, 16, 18, 83, 84, 86, 89, 90, 91, 94, 99, 103, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 114, 117, 118, 120, 121, 122, 124, 138, 139, 142, 148, 151, 155, 156, 165, 176, 181, 242, 286, 301, 312, 343, 348, 349, 388, 394, 400, 402, 408  
Jules Ferry, 141  
Jules Verne, 62

## K

Kadranol, 266  
Kadri Bey, 268  
Kamil Bey, 33  
Kazım Yaşar, 103  
Kelekyan Efendi, 104  
Kemal Avni, 123, 399  
Kemal Baştuji, 294, 295, 296, 297, 299, 301, 337, 425  
Kemal Bey, 119  
Kemal Mithat, 103  
Kémalisme, 272  
Kenan Öztürk, 328  
Kerem Topuz, 304  
Kerim Sebati, 104  
Khalil Bey, 201  
Kırklareli, 273  
Kleric, 136  
Komet, 337, 400  
*Kuleli asker Lisesi*, 288  
Kuvva-i inzibatiye, 131

## L

L'École Impériale des Beaux-arts, 24, 202, 205, 207, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 218  
*L'Humanité*, 296  
L'Institut Français d'Études Anatoliennes, 353

*L'intransigeant*, 102, 109  
 La Courneuve, 328  
 La garrigue, 145  
*La Libre Parole*, 102, 109  
*La Revue Occidentale*, 147, 149, 153  
 La Science Sociale, 183, 184, 185, 186, 191, 195, 196, 197, 198, 199, 226, 231, 344  
*La Société des peintres ottomans*, 216  
*La Turquie Contemporaine et*, 84, 395  
*La Turquie Libre*, 241  
 Laffitte, 99, 144, 145, 146, 149, 151, 153, 154, 344  
 Lausanne, 135, 155  
 Le Caire, 82, 98, 119, 399  
*Le Comité de Paris*, 53  
 Le Havre, 78  
*Le Libéral Ottoman*, 103  
 Le Louvre, 70  
 le Pirée, 114  
 Le Play, 141, 183, 184, 197, 415  
*Le Temps*, 108  
 Leconte de Lisle, 169  
 Lefèvre Pontalis, 103  
 Lenfilm, 284  
 Lénine, 284  
 Leningrad, 283  
 Léon Bérard, 255  
 Léopold, 108, 275, 392  
 Léopold Lévy, 275  
 Londres, 32, 37, 57, 65, 67, 83, 87, 91, 98, 99, 100, 103, 104, 131, 160, 171, 193, 310, 385, 399  
 Louis l'Hermine, 304  
 Louis Pergaud, 229  
 Louis Renault, 161  
 Louis XIV, 4, 168, 199  
 Lucien Simon, 221, 391  
 Lütfullah Bey, 103, 182, 183  
 Lycée du Parc, 253  
 lycée Henri IV, 257, 401  
 lycée J. Faure, 59  
 Lycée J. Faure,, 59  
 Lycée Jean-Baptiste Say, 283  
 Lycée Kabataş, 288  
 Lyon, 19, 244, 246, 250, 251, 252, 254, 256, 266, 267, 287, 301, 312, 394, 395, 399, 408

## M

Maarif Nezareti, 213  
 Madame de Staël, 11  
 Maeterlinck, 169, 170  
 Mahir Sadik, 103, 401  
 Mahir Said, 128, 401  
 Mahmud Cuda, 220, 221, 223, 271, 273, 274, 346, 373, 401  
 Mahmud I<sup>er</sup>, 4  
 Mahmud Şevket, 129  
 Mahmut II, 4, 5, 6, 25, 26, 27, 28, 35  
 Mahmut Siirt, 137  
 Mahmut Türkman, 294  
 Mahomet, 149  
 Mallarmé, 168, 169, 171, 172, 174  
 Malraux, 284  
 Marcel Duhamel, 337  
 Marie Jacobé, 166  
 Marie Madeleine, 166  
 Marquis de Bonnac, 56  
 Marseille, 49, 54, 61, 63, 114, 266, 287, 288

Marx, 197  
matérialisme, 145  
*Matin*, 105  
Matisse, 233  
Maupassant, 141  
Maurras, 168, 173  
Max Ernst, 306  
Max Jacob, 245  
Meb Necati, 136, 228, 237, 403  
*Mechverette*, 102, 105, 108, 152  
*Meclis-i-Mebusan*, 116  
Mediha sultan, 131  
Mehmed Ali, 29, 35  
Mehmed Bey, 82  
Mehmed Cemil, 40  
Mehmed Galib, 207, 402  
Mehmed Hanyol, 266  
Mehmed Keredin, 208  
Mehmed V, 191, 192, 194  
Mehmet Ali Bey, 132  
Mehmet Nazım, 337  
Mehmet Ruhi Arel, 213, 215, 217  
Mehmet Sami, 212  
*Mekteb-i Bahriye*, 188  
*Mekteb-i Harbiye*, 37, 45, 46, 47, 188  
*Mekteb-i Mülkiye*, 59, 60, 176, 188  
*Mekteb-i Osmani*, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 79, 81, 342, 366, 397  
*Mekteb-i Sanayi-i Nefise-i Şahane*, 204  
*Mekteb-i Sultani*, 48, 79, 415  
*Mekteb-i Tıbbiye*, 46  
Melih Cevdet Anday, 329, 332, 337, 338  
Memduh Aytür, 338  
Menton, 131  
Merih İpek, 338  
*Meşrutiyet*, 9, 63, 121, 122, 123, 127, 177, 407, 414, 421, 423  
*Messageries Maritimes*, 63  
*Meşveret*, 9, 16, 99, 100, 101, 102, 105, 107, 108, 110, 111, 138, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 178, 344, 386, 408, 424  
Metin Toker, 312  
Metternich, 175  
Mevlânâzade Rifat, 120, 123  
Michelet, 162, 163, 165, 167  
Midhat Paşa, 145, 420  
*Milliyet*, 200, 208, 214, 218, 219, 223, 308, 400, 422, 424, 425  
Mine Kırkkanat, 332  
Miralay Halil, 203, 204  
Mirliva Hüseyin Vasfi Paşa, 46  
Mısır Hidvi, 208  
Mission de Coopération Educative et linguistique, 353  
Mithat Paşazade, 103  
Mithat Şükrü, 100, 390  
Mitterrand, 352, 355, 400  
Mizancı Murad, 92, 99, 102, 103, 106, 110, 176, 178, 415, 422  
*Mme Devaux*, 59  
Modigliani, 245  
Monet, 141, 173  
Monsieur Vieille, 43  
Mont Saint-Michel, 166  
Montaigne, 332  
Montesquieu, 82  
Montmartre, 18, 70, 233, 317, 324, 349  
Montparnasse, 18, 160, 177, 233, 237, 244, 292, 317, 324, 349  
Montpellier, 244, 250, 266, 268, 269, 312  
Morali Seyyid Ali, 5, 6

Moréas, 155, 168, 174  
Moscou, 282, 284, 397  
Moudros, 195  
*Moulin-Rouge*, 17, 72, 73  
Mounier, 48  
Mourad Kenize, 134, 403  
Mübin Orhon, 9, 280, 294, 301, 310, 317, 321, 337, 346, 382, 404  
Mudanya, 63  
Muhiddin Sebati, 142, 220, 221, 223, 225, 271  
Muhtar Bey, 119  
Mükerrem Taşçıoğlu, 315  
Münferit Sulh, 192, 193, 194, 195  
Munich, 220  
Münif Paşa, 89  
Münir Bey, 102, 108, 110, 241  
Murad Bey, 114, 403  
Müşerref Hekimoğlu, 338  
Mustafa fazıl Paşazade, 105  
Mustafa Kemal, 84, 113, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 155, 199, 212, 227, 228, 239, 241, 242, 268, 270, 272, 346  
Mustafa Kürkçüoğlu, 257  
Mustafa Nüsret Kürkçüoğlu, 257, 269  
Mustafa Reşid, 5, 6, 25, 32, 33, 55, 145, 188  
Mustafa Suphi, 124, 141, 408, 422, 423  
Mutavassit Bey, 128  
Mütefferika, 4  
Müzehher Vâ-Nû, 338

## N

Naci Korkmaz, 266  
Namık İsmail, 215, 273, 404  
Namık Kemal, 82, 86, 146, 160, 178, 226  
Naples, 100  
Napoléon Bonaparte, 30, 49, 57, 58, 79, 342  
Napoléon III, 32, 39, 202  
Nazım Bey, 89, 91, 92, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 114, 117, 134, 139, 175, 177, 178, 179, 180, 343, 423  
Nazım Hikmet, 10, 11, 15, 280, 285, 291, 293, 294, 295, 296, 300, 309, 337, 339, 346, 347, 388, 397, 421  
Nazım Paşa, 129  
Nazmi Güran, 213, 215, 217  
Necati Rifat, 241  
Necil Togay, 294  
Necip Fazıl Kısakürek, 244  
Necmeddin Kemali, 103  
Nedim Gürsel, 323  
Nejad Devrim, 280, 346, 422  
Neriman Petek, 308, 329, 377, 405  
Neşe Bey, 90, 107  
Neslişah Sultan, 133  
New York, 234, 244, 310, 387, 407  
*New York Herald*, 234, 244  
Nicolas Prosper Bourrée, 33, 34  
Nihad Reşad, 114, 119, 121, 242, 243  
Nihat Reşat, 104, 171  
Nihat Tözge, 300  
Nisar, 48  
Niyazi Bey, 115  
Nubar Paşa, 238  
Numan Menemencioğlu, 314  
Nurullah Berk, 220, 221, 222, 274, 283  
Nüzhet Gökdoğan, 254, 255, 264, 270

## O

*Odéon*, 72  
Oğuz Orbey, 322, 382  
Orangerie, 247  
Orhan Karaköse, 266  
Orient-express, 62  
Orly, 287, 324, 325  
Osman Asaf, 213  
Osman Beyazıt, 132  
Osman Cevdet Çubukçu, 257, 269, 270, 422  
Osman Hamdi, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 213, 214, 217, 218, 345, 404, 414  
Osman Nureddin, 35  
Osman Nuri, 201  
Ossip Zadkine, 245  
Othon Friesz, 245  
Oxford, 248

## Ö

Özdemir İnce, 326, 327

## P

Pabst, 284  
Palmerston, 175  
Panos Terlemezyan, 211  
Panthéon, 90, 95, 177  
*Paquet*, 63  
Parc Montsouris, 237, 238  
parnassien, 161, 169  
Parti Communiste Français, 280, 289, 290, 294, 295, 296, 299, 301, 302, 328, 348, 410  
Parti Communiste Soviétique, 298  
Parti Communiste Turc, 286, 294, 298, 299, 300, 302, 311, 312, 328, 346, 348, 410  
Parti Démocrate, 272, 298, 314, 320  
Parti Ouvrier Paysan', 282  
Parti Radical Ottoman, 123, 124  
Parti Républicain du Peuple, 272, 273, 314  
passage Jouffroy, 70  
Paul Albert Laurens, 220, 372  
Paul Descamps, 197  
Paul Dubois, 209  
Paul Valéry, 172, 235  
Péguy, 168, 229  
Pensionnat Fruitier, 48  
Pensionnat Tanquerel, 48  
Père-Lachaise, 64  
Périgueux, 266, 267  
Pertev Bey, 121  
Pertev Boratav, 291, 335, 337  
Philip Evergod, 221  
Picasso, 14, 233, 244, 284, 285, 301, 303, 304, 306, 309, 347  
Pils, 204  
Poitiers, 313  
Pompidou, 334  
Porte d'Orléans, 137, 238, 290  
positivisme, 14, 85, 99, 141, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 154, 226, 231, 344, 424  
*Presse*, 137  
Prévert, 309, 337  
Prince Sabahaddin, 2, 9, 13, 14, 93, 94, 99, 103, 104, 105, 106, 109, 114, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 125, 126, 129, 138, 142, 143, 155, 174, 175, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 226, 227, 243, 310, 344, 348, 349, 350, 364, 385, 401  
Privat Deschouel, 48



Prot, 252

## Q

Quartier de Grenelle, 40

Quartier Latin, 17, 18, 65, 137, 140, 159, 160, 161, 177, 238, 244, 256, 257, 258, 312, 337, 349, 425

## R

Racine, 168, 174

Rafael Chichmanian, 211

Ratip Acip Acudoğu, 221, 222

Rauf Ahmet, 110, 405

Raul Gümüchian, 211

Recep Bey, 106

Refii Cevad Ulunay, 132, 242

Refik Epikman, 220, 271, 372

Refik İleri, 284

Refik Nevzat, 103, 123, 124

Reillanne, 305

Remzi Rasa, 322, 382

Remziye Hisar, 269

Renoir, 141, 173

Reşat Halis, 132

Reşat Kayazade, 82

*Revue*, 16, 23, 79, 105, 142, 147, 187, 351, 423, 424, 425

*Revue Occidentale*, 148

Rıza Nur, 123, 129, 134, 135, 137, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 366

Rıza Paşa, 104

*Robert Collège*, 354

Robinet, 145, 146

Rochefort Casagnac, 109

Rodin, 173

Rodolphe Julian, 205

Rome, 199, 204, 415

Roumélie, 193

Rousseau, 82

rue Bernard Palissy, 221, 222

rue Bonaparte, 105

rue Cadec, 137

rue d'Ulm, 313

rue de l'Ancienne Comédie, 204

rue de Monge, 208, 209

rue de Seine, 257

rue Dragon, 208, 209, 367

rue Grands Augustins, 303

rue Grégoire de Tours, 257

rue Jacques-Callot, 303

rue Lamotte Piquet, 46

rue Monge, 99

rue Monsieur le Prince, 65, 213

rue Otolan, 90, 177

rue Prechter, 258, 259

rue Rivoli, 216

rue Saint-Jacques, 36, 293, 316

rue Saint-Michel, 65

rue Saint-Placide, 258

rue Sedaine, 180

rue Vergniaud, 257

rue Violet, 40, 46

Ruknettın Tözüm, 313

Rupen Seropain, 211

Rüşdü Paşa, 119

S

- Sabahattin Eyübođlu, 250, 251, 252, 253, 254, 260, 264, 269, 296, 337, 369  
Sabiha Sertel, 294, 299  
Sabri Fazlı, 106, 393  
Sadi Öziş, 318  
Sadık Bey, 129  
Şadiye Sultan, 132  
Safder Tarım, 338  
Şaib Bey, 105  
Said Halim, 208, 213  
Said Mehmed, 4  
Saint Michel, 70, 74, 90, 108, 119, 160, 237, 306, 349, 353  
*Saint-Benoît*, 59  
Saint-Cyr, 37, 121  
*Sainte-Pulchérie*, 59, 353  
*Saint-Joseph*, 59  
*Saint-Louis*, 59  
*Saint-Michel*, 59, 297, 390  
salle Pleyel, 339  
Salonique, 31, 101, 114, 118, 156, 178, 180, 194, 387, 393, 397, 407, 408  
Salvandy, 50  
Samet Ağaođlu, 246, 247, 248, 249, 250, 258, 259, 272, 273, 369  
Sami Paşazade Sezai, 105, 106, 406, 420  
Sami Yetik, 205, 213, 214, 216, 217, 218, 219, 402  
San Remo, 131  
Sarcelles, 324  
Sarkis Erganian, 211  
Satvet Lütfi, 122  
*Schola Cantorum*, 294, 316, 317, 407  
Şefik Esad, 193  
Şefik Hüsnü, 124, 125, 141, 422  
Şehmus Güzel, 21, 287, 288, 291, 293, 295, 296, 298, 312, 313, 314, 316, 317, 320  
Şeker Ahmed, 203, 205, 345  
Şekib Çopurođlu, 266  
Şekip Bey, 180, 181  
Selanikli Rahmi, 134, 178, 407  
Selçuk Demirel, 335, 338, 419  
Selçuk Uraz, 294  
Selim III, 4, 5, 26, 27, 34, 35  
Selim Turan, 9, 280, 301, 305, 309, 310, 311, 322, 337, 346, 382  
Sencer Divitçiođlu, 322, 382  
*Serbesti*, 120, 402  
Şeref Akdik, 220, 221, 224, 271, 274, 346, 350, 367, 368, 422  
Şerefeddin Mađmumi, 106  
Serezli Şekib, 156  
Sergey Yutkeviç, 283, 284  
Şerif Paşa, 13, 14, 101, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 138, 177, 344, 348, 349, 365, 422  
Serim Tamer, 338  
*Servet-i Fünun*, 62, 159, 410  
Sevim Belli, 286, 290, 299, 300, 312, 314, 316, 322  
Şevket Paşa, 213  
Sèvres, 130, 132, 227  
Seyfeddin Toray, 222  
Şeyh Said, 134  
Şeyh Şevki, 103, 408  
Seyid Ali, 35  
Shakespeare, 160  
*Sinai*, 63  
Şinasi Yılın, 266  
Sinop, 134, 404

Sisley, 173  
 Skopje, 156, 164, 397  
 Smyrne, 31, 63, 114, 140, 214  
 Société des Artistes et Peintres, 223  
 Société des Artistes Indépendants, 223  
 Société des Peintres Ottomans, 223  
 Société française des artistes indépendants, 271  
 Soliman le Magnifique, 3, 25, 29, 79  
 Sophocle, 168, 174  
 Sorbonne, 10, 12, 18, 53, 90, 93, 131, 140, 146, 160, 162, 183, 241, 243, 256, 311, 349, 385, 386, 388, 389, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 400, 401, 403, 408, 412, 416, 417, 418  
 Sorel, 155, 161, 162  
 Soupault, 285, 301, 305  
 Southampton, 78  
 Staline, 104, 300, 382  
 Stendhal, 10  
 Strasbourg, 19, 82, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 256, 258, 273, 312, 369, 385, 387, 392, 393, 395, 407, 409, 410, 415, 416  
 Suez, 278  
 Şukin, 284  
 Süleyman Barda, 266  
 Süleyman Nazif, 110  
 Süleyman Seyyid, 203, 205  
 Suphi İgan, 266  
 Sûra-yi Devlet, 32  
 Sûra-yi Ummet, 105  
 Surréalisme, 307  
 Suzan Kervan, 266  
 Surri Paşa, 209

## T

Tacettin Karan, 294, 299  
 Tachnak, 106  
 Tahir Bey, 125  
 Tahtawi, 57, 58, 59, 60  
 Taine, 141, 159, 163  
 Talleyrand, 175  
 Tan, 285  
 Taner Timur, 338  
 Tanpınar, 287, 292, 337, 409, 422, 423  
 Teesüf, 83, 396  
 Terakki, 16, 87, 89, 104, 105, 122, 179, 185, 416, 418, 421, 423  
 Tevfik Kent, 338  
 Tevfik Tilmer, 266  
 Théodore Rousseau, 201  
 Théophile Gautier, 161, 169, 173  
 Tigran Polat, 211  
 Tiraje Dikmen, 9, 280, 308, 329, 337, 346  
 Tito, 298  
 Topkapı, 25  
 Toulouse, 18, 266, 415  
 tour Eiffel, 17, 70  
 Tours, 257, 313, 324, 328  
 Trébizonde, 241  
 Tripolitaine, 125, 164, 190, 348  
 Tristan Tzara, 14, 285, 295, 301, 306, 307, 309, 347  
 Trocadéro, 70  
 Trouville, 77  
 Tülay German,, 338  
 Tunalı Hilmi, 110, 410  
 Turhan Baytop, 299

## U

Ubeydullah Efendi, 90, 91, 92, 107, 110, 146, 422  
*Ulüm*, 82  
Ulvi Uraz, 294, 295, 411  
Union des Jeunes-Turcs Progressistes, 15  
Üstün Üstündağ, 338

## V

Vacquant, 48  
Vahdeddin, 131, 132, 133  
Vallauris, 306, 309  
Van Kol, 152  
*Variétés*, 72  
Vartan İhmalyan, 294  
*Vatelot*, 59  
Vedad Bey, 100, 212  
Vedad Dicleli, 266  
Vedad Tek, 209, 345  
Vedat Tek, 142  
*Vefa*, 156  
Vefik, 36, 267, 386, 416  
Verhaeren, 169, 170, 174  
Verlaine, 158, 168, 169, 170, 171, 172, 174  
Versailles, 70, 227, 390  
Vesoul, 204  
Vézelay, 166  
Victor Hugo, 11, 141, 158, 160  
Vienne, 32, 40, 65, 299, 409  
Villefranche-sur-Mer, 305  
Villejuif, 333

## X

Xavier de Montépin, 62

## Y

Yahya Kemal, 2, 14, 21, 96, 101, 104, 105, 117, 119, 120, 142, 143, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 226, 227, 242, 343, 350, 365, 389, 419, 422, 423  
Yani Taptaş, 266  
Yaşar Kemal, 322, 330, 332, 337, 338, 377, 381, 382  
*Yıldız*, 84  
Yıldız Sertel, 337  
Yılmaz Güney, 323, 422, 423  
Yirmisekiz Mehmet Çelebi, 4  
Yusuf Akçura, 103, 142, 415  
Yusuf Ziya, 108  
Yves Montand, 14  
Yıldız Sertel, 294  
Yılmaz Güney, 311

## Z

Zekai Paşa, 201  
Zekeriya Sertel, 93, 214, 281, 285, 295, 311, 314, 319, 323, 337, 338, 347, 381, 421  
Zeki Kocamemi, 220  
*Zincirli Cumhuriyet*, 241, 395, 402  
Ziya Gökalp, 142, 183, 196  
Ziyaeddin Ali, 266  
Ziyaeddin Fahri Fundukoğlu, 247

## REMERCIEMENTS

J'adresse mes remerciements sincères à toutes les personnes qui figurent ici et sans lesquelles cette thèse de doctorat n'aurait jamais vu le jour.

- Paul Dumont (Directeur de recherche)
- Pascal Hintermeyer (Directeur du Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe)
- Gaye Petek
- François Georgeon
- Samim Akgönül
- Didier Francfort
- Yaşar Demir
- Pascale Merlin
- Cathy Reibel

- Stéphane De Tapia
- Chantal Mathieu
- Philippe Soudière
- Gilles Grivel
- Sébastien Weisbeck
- Lucien Jacques
- Jean-Pierre Cassard
- Sinan Yildiz
- Nedim Gürsel
- Adnan Şişman
- Necati Babayigit
- Ayşe Babayigit
- Aytekin Babayigit
- Betül Babayigit
- Taner Babayigit
- Şükrü Babayigit
- Oktay Babayigit
- Emine Babayigit
- Zeynep Babayigit
- Armagan Babayigit
- Derya Babayigit
- Şerife Babayigit
- Cihan Babayigit
- Abdullah Kodat
- Ayten Kodat
- Meryem Kodat
- Esra Kodat
- Abdullah Uysal
- Fatih Uysal
- Ibrahim Kekeç

## TABLE DES MATIÈRES

### Sommaire

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	2
1. Contexte de l'étude .....	2
2. L'intérêt grandissant pour l'Occident : l'exemple des ambassadeurs (XVIII <sup>ème</sup> -XIX <sup>ème</sup> siècles) .....	3
3. Historique des migrations turques en France (XIX <sup>ème</sup> -XX <sup>ème</sup> siècles) .....	7
4. Définitions et terminologies .....	9
5. Problématiques .....	11
6. Sources et démarches.....	19

CHAPITRE PREMIER .....	22
L'INAUGURATION D'UNE ÈRE DE RÉFORMES ET D'UNE MIGRATION NOUVELLE (1839-1880).....	22
I. Réforme de l'Empire ottoman à « l'occidentale» .....	24
1. L'empreinte étrangère dans l'œuvre de réforme .....	25
1. a. La réforme militaire et l'influence franco-prussienne.....	25
1. b. La France : de l'adaptation au mimétisme .....	29
2. La genèse des flux d'étudiants ottomans vers l'Europe.....	33
2. a. L'envoi des premiers étudiants en France .....	33
2. b. La Création de la Mekteb-i Osmani (1857-1864).....	38
2. c. Les derniers flux d'étudiants ottomans de l'époque des Tanzimat (1864-1876).....	44
2. d. La France : un pays libéral en matière d'accueil .....	48
II. Impressions et recommandations des premiers migrants.....	52
1. La France dans l'imaginaire des Ottomans. ....	52
1. a. Une haute idée de la civilisation française .....	52
1. b. Les étapes du voyage vers la France .....	58
2. Entre émerveillement et méfiance .....	62
2. a. La fascination exercée par la modernité .....	63
2. b. La «capitale» des divertissements aux yeux des Ottomans.....	68
2. c. Le thème de la décadence des valeurs morales.....	71
CHAPITRE II.....	78
L'EXIL DES OPPOSANTS AUX RÉGIMES VERS LA FRANCE (1880-1930).....	78
I. Recrudescence de l'exil politique vers la France entre 1880-1908 .....	81
1. Profil de l'exilé politique ottoman.....	82
1. a. Les causes de l'exil .....	82
1. b. Le rapport des étudiants ottomans aux activités politiques .....	87
2. L'opposition en exil à Paris.....	93
2. a. Paris : centre de l'opposition jeune-turque .....	93
2. b. La colonie ottomane de Paris dans le viseur des autorités .....	100
II. Les nouveaux régimes et leurs lots d'exilés en France (1908-1930).....	105
1. a. La désertion de Paris (1908-1909) .....	106
1. b. L'opposition au Comité Union et Progrès en exil à Paris (1909-1912).....	110
1. c. La période des guerres : solidarités et ressentiments .....	116
2. Les départs vers la France sous le régime kémaliste (1920-1930).....	121
2. a. La France : destination de retraite de la dynastie ottomane sous la République ....	121
2. b. Paris : ville réhabilitée par les exilés turcs entre 1925 et 1930 ?.....	125
CHAPITRE TROIS .....	130

L'INFLUENCE DES COURANTS IDEOLOGIQUES, POLITIQUES ET ARTISTIQUES FRANÇAIS SUR LES OTTOMANS (1880-1930).....	130
I. La pensée française en vogue chez les migrants.....	132
1. L'influence du positivisme sur l'intelligentsia turque de France (1880-1908).....	133
1. b. Le positivisme d'Ahmet Rıza.....	137
1. c. Entre défiances et influences nouvelles.....	141
2. Yahya Kemal à l'école de la France.....	143
2. a. Les années préparatoires et la rencontre de Paris.....	145
2. b. La rencontre des historiens français et la conception nationale basée sur la géographie.....	150
2. c. Le vent des courants nationalistes.....	153
2. d. Á la rencontre des courants littéraires français.....	157
2. e. Yahya Kemal et son entourage turc à Paris.....	162
3. Le Prince Sabahaddin à l'école de la France.....	168
3. a. La découverte de La Science Sociale (1899-1902).....	169
3. b. La volonté de réhabiliter l'image des Turcs.....	172
3. c. L'action du Prince Sabahaddin en faveur de la France et de l'Angleterre lors de la Première Guerre mondiale.....	176
3. d. La Science Sociale au cœur du programme du Prince Sabahaddin.....	180
II. L'emprise de la France sur les artistes turcs de la Belle Epoque.....	184
1. Les flux d'artistes vers la France (1860-1880).....	185
I. a. La France en tant que référence aux premiers artistes ottomans.....	185
1. b. La deuxième génération d'artistes ottomans à Paris (1880-1900).....	191
2. Les artistes ottomans sous les nouveaux régimes (1908-1928).....	195
2. a. Les artistes de la Révolution Jeune-Turque.....	196
2. b. Les étudiants Turcs de Paris sous le nouveau régime.....	201
CHAPITRE IV.....	209
LES CADRES DE LA TURQUIE MODERNE Á L'ÉCOLE DE LA FRANCE.....	209
I. Les éléments de continuité et de rupture.....	213
1. Le cadre parisien dans l'Entre-deux guerres.....	214
1. a. Paris : à l'accueil des étudiants turcs durant les « Années folles ».....	214
1. b. La question de l'égaré des étudiants turcs.....	218
1. c. Le cadre culturel, intellectuel et politique turc.....	220
2. La sociabilité des Turcs de France dans l'Entre-deux-guerres.....	224
2. a. Les lieux de rassemblement des Turcs dans l'Entre-deux-guerres.....	225
2. b. Les étudiants turcs de Strasbourg.....	226
2. c. La présence des Turcs dans les autres provinces françaises.....	230
II. La France : terre de formation de l'intelligentsia turque.....	236



1. Etudier en France dans l'Entre-deux guerres : les avantages et les inconvénients ?.....	236
1. a. Les conditions d'hébergement .....	236
1. b. Les conditions d'études en France dans l'Entre-deux guerres .....	240
2. La portée des études en France.....	246
2. a. Une carrière d'enseignant au retour de France .....	246
2. b. Les autres types de carrières au retour de France .....	250
CHAPITRE V .....	256
L'EXIL TURC EN FRANCE DURANT LA PÉRIODE DE LA GUERRE FROIDE .....	256
I. L'exil turc en France dans l'après-guerre (1945-1970).....	258
1. La France : éternelle terre d'accueil pour les étudiants et les exilés turcs .....	258
1. a. Les causes de l'exil vers la France dans l'après-guerre .....	259
1. b. Partir, arriver et vivre en France dans l'après-guerre.....	263
2. Les activités politiques et artistiques des Turcs de France dans les années 1950 .....	269
2. a. Les activités du parti pro-communiste de l'İleri Jön Türkler Birliği (IJTB) .....	270
2. b. « L'école du Paris turque ».....	276
II. La sociabilité des Turcs de France dans la seconde moitié du XX <sup>ème</sup> siècle.....	285
1. Les lieux et les cadres de la sociabilité turque de France .....	286
1. a. Associations et groupement(s) politique(s) turcs à Paris .....	286
1. b. Les bistrotts : éternels lieux de sociabilité.....	290
1. c. Les autres lieux de sociabilité.....	292
2. Le pays d'accueil : espace de communautarisme où d'intégration ?.....	296
2. a. Nouveau visage de l'exil politique entre 1960-1980 .....	297
2. b. Le milieu des intellectuels et des artistes turcs.....	302
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	313
ANNEXES .....	328
GRAPHIQUES .....	329
PHOTOGRAPHIES .....	333
TÉMOIGNAGE DE MADAME GAYE PETEK .....	353
LISTE DES PERSONNALITÉS AYANT SÉJOURNÉ EN FRANCE.....	355
BIBLIOGRAPHIE .....	383
-Sources .....	388
-Biographies .....	391
-Ouvrages collectifs.....	394
-Documentaire.....	394
INDEX DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX, D'INSTITUTIONS, D'ASSOCIATIONS, DE JOURNAUX ET DE VILLES .....	395
REMERCIEMENTS .....	412



**Salih BABAYIGIT**  
**Les intellectuels turcs**  
**en France : aspects**  
**politique et culturels,**  
**sociabilités (1880-**  
**1980)**



Résumé

En partant de l'idée que la France a été pour les Turcs une terre de refuge, de découverte, d'apprentissage mais aussi d'inspiration, nous nous sommes interrogés pour chercher à déterminer à quoi ils ont pu s'initier et s'intéresser dans ce pays en fonction des différentes périodes. Il est établi qu'entre 1830-1856, la France était un pays de formation militaire pour les Ottomans. Par la suite, elle devient un modèle d'administration pour les réformateurs des *Tanzimat*, pendant que les exilés commencent à en faire une tribune de libre expression. Il semblerait donc suivant les périodes, que la France ait eu une résonance politique, artistique ou culturelle auprès des Turcs. Il se dessine, a priori, une première période (1880-1914) où la France se présente davantage comme un laboratoire politique. Durant la seconde période (1925-1980), la France semble davantage se profiler comme un terrain artistique grâce à la présence et à l'influence des écrivains et surtout des peintres.

Turquie, France, sociabilités, immigration, culture, politique, art

## Résumé en anglais

Starting from the idea that France was for the Turks a refuge, a discovery's land, a country of learning and also an inspiration, we are trying to determine which according to the different periods, what are the different activities that Turks are initiated and interested in this country. It is established that between 1830-1856, France was a country of military training for the Ottomans. Thereafter, it becomes a model for the administration of Tanzimat reformers, while the exiles began to make a forum for free expression. This suggests that the following periods, as France has been a political, artistic or cultural resonance for Turks. It draws a priori an initial period (1880-1914) when France is presented more as a political laboratory. During the second period (1925-1980), France seems more itself as an artistic field due to the presence and influence of writers and especially painters.

Turkey, France, sociability, immigration, culture, politics, art